



HAL
open science

Quêtes de résonance dans un jeu d'endurance radical : la Chartreuse Terminorum

Simon Lancelevé

► **To cite this version:**

Simon Lancelevé. Quêtes de résonance dans un jeu d'endurance radical : la Chartreuse Terminorum. Sociologie. Université de Strasbourg, 2023. Français. NNT : 2023STRAG015 . tel-04395731v2

HAL Id: tel-04395731

<https://hal.science/tel-04395731v2>

Submitted on 22 Jan 2024 (v2), last revised 20 Mar 2024 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES –PERSPECTIVES EUROPÉENNES
Unité de recherche « Sport et sciences sociales » –UR 1342

THÈSE présentée par :

Simon LANCELEVÉ

soutenue le : **21 décembre 2023**

Pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline/spécialité : STAPS mention Sciences sociales du Sport

**Quêtes de résonance dans un jeu d'endurance radical :
la Chartreuse Terminorum (vol.1)**

THÈSE dirigée par :

Mme KNOBÉ Sandrine

Ingénieure de recherche, HDR, Université de Strasbourg

M. VIEILLE-MARCHISET Gilles

Professeur des universités, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. MOREAU Nicolas

Professeur titulaire (*full professor*), Université d'Ottawa

M. WENDLING Thierry

Directeur de recherche, CNRS, CY Cergy Paris Université,
ministère de la Culture

AUTRES MEMBRES DU JURY :

M. GIBOUT Christophe

Professeur des universités, Université du Littoral Côte d'Opale

**Mme JACQUES-JOUVENOT
Dominique**

Professeur émérite des universités, Université de Franche-Comté

*Aux endurants,
du Nord et d'ailleurs.*

Je pense vraiment que l'indication « Ce chemin n'en est pas un ! » veut dire : « Si tu essaies d'aller par ici, tu ne sais pas ce que tu traverseras. » Par cette pensée, je suis de nouveau dans la résonance avec ce moment d'indisponibilité.

Rosa H., 2022, *Pédagogie de la résonance*, p.125

Remerciements

Je tiens à remercier les enseignants qui m'ont accompagné ces dernières années. Toutes les personnes qui auront cru en mes projets, souvent plus que moi.

Vous qui m'avez aiguillé, réconforté, relevé quand je n'étais plus en piste : ces pages n'existent que par vous. Des corons à Corenc, en passant par Tours, Istanbul, Paris, Bruxelles, Liverpool, Lyon et Strasbourg : puisse le propos ne pas vous décevoir.

Je ne saurais oublier aussi les athlètes et les passionnés rencontrés. *Triumvirat* et *vétérans* en tête. Pour tout ce que vous m'avez donné à vivre, aucun mot n'exprimera jamais assez ma gratitude. Lorsque j'hésitais, que les doutes m'intimaient d'abandonner lamentablement, je ne pensais qu'à vous, dont la confiance m'honore.

Je profite également de ces lignes pour m'excuser auprès de celles et de ceux que je ne mentionne pas ou peu. Toute route est faite de choix.

Enfin, j'adresse mes plus amicales pensées aux auteurs en tous genres – romanciers, poètes, journalistes, photographes, chanteurs, cinéastes et peintres – pour m'avoir rappelé l'existence du monde.

À vous, merci de m'avoir fait vibrer et de continuer. À mon tour d'essayer.

Simon Lancelevé

Université de Strasbourg,

Unité de recherche « Sport et sciences sociales »

simon_lanceleve@hotmail.fr



(photo DR)

Table des matières

Table des matières	9
Introduction	13
PARTIE I	23
Chapitre 1 : Réflexions épistémologiques	25
1. Ethnographie, inspiration inductive et récits de vie	25
2. Enquête avec les pieds	39
Chapitre 2 : Éléments pour une étude anthropologique de la Chartreuse Terminorum	51
1. La Barkley, avant la « french » : morphologie du modèle	51
2. Particularités du terrain de recherche : la Chartreuse, cadre de traduction.....	71
3. Les premiers « traducteurs »	85
Chapitre 3 : Au nom du « trail » : d'une pratique inconsciente au sport de masse	94
1. Pour une archéologie du « trail ».....	94
2. « Et les stades se sont vidés comme les églises ». Premiers regards des sociologues avant l'apparition du mot trail.....	100
3. « Réenchanter » l'expérience : l'apparition du mot « trail ».....	104
4. Kilian Jornet, l'UTMB : l'avènement du mot, à travers ses mythes.....	109
5. L'« esprit trail » et l'International Trail Running Association (ITRA).....	116
Chapitre 4 : Le traileur, regards sociologiques sur les pratiquants	125
1. Les différentes logiques du « dépassement de soi »	126
2. Communauté, partage et « petit monde » : le trail, un sport individuel ?	133
3. Les différents rapports au corps	134
Chapitre 5 : Envisager la pratique du trail par le jeu et la résonance	142
1. Résonner selon Rosa	142
2. Aborder l'épreuve par le prisme du jeu.....	153
3. Dispositions	162
4. Problématisation et questions de recherche	166
PARTIE II	169
Chapitre 6 : Données générales sur les participants	171
1. Socialisation tardive à l'effort pédestre en compétition.....	171
2. Renversement des valeurs : vers une vision infrapolitique du trail	176
3. L'existence de turning points	183
Chapitre 7 : Émergence d'idéaux-types de coureurs-joueurs	187
1. Le style « convivial »	190
2. Le style « performeur »	197

3. Le style « jusqu'au-boutiste ».....	204
4. Le style « découvreur »	221
5. Le passage d'un style à un autre	229
6. La volonté des organisateurs de mixer les styles de jeu	234
PARTIE III	239
Chapitre 8 : La découverte de la Chartreuse Terminorum.....	241
1. Trouver la Chartreuse Terminorum.....	241
2. Postuler : sortir la plume et les muscles	244
Chapitre 9 : L'embarquement.....	253
1. « Un courrier à ton attention ».....	253
2. Les premiers pas dans la communauté.....	258
3. Suivi de la préparation.....	266
4. Cas de débarquement	289
Chapitre 10 : L'épreuve, une expérience initiatique	299
1. L'avant-course : fin de préparation, début de l'aventure	302
2. L'assimilation par apprentissage	316
3. L'expérience de l'abandon : apprentissage par l'échec.....	329
Chapitre 11 : « Vous avez lamentablement échoué », et après ?	346
1. La nécessité de raconter	347
2. La difficulté de raconter	350
3. Partager son histoire sur les réseaux sociaux	353
4. Écrire d'autres histoires.....	358
Conclusion générale	363
Postface	371
Références bibliographiques	379

À la fois « boîte noire » de cette recherche et illustration, les annexes sont regroupées dans un volume à part, à lire simultanément.

Introduction

Que nous dit l'inconnu ?¹

« De quelque façon que vous la considériez, c'est une course unique », dit Doc. « C'est là qu'est la gageure. Même les vieux de la vieille comme nous sont des novices dans la Trans-America. C'est ce qui en fait une loterie. C'est pourquoi elle a attiré deux mille coureurs d'un peu partout dans le monde.

McNab T. (1983), *La grande course de Flanagan*, p.81

Quiconque parlera de la Chartreuse Terminorum, après y être allé, aura dans le regard une flamme comme un cierge, dans la gorge des silences, le temps que les mots se forgent. Il concédera bientôt qu'il est dur d'exprimer la voix du corps et les heures qui s'égrènent. Plus difficile encore de mettre en mots la difficulté même. Impossible d'aborder le plaisir derrière ça. « *Il faut le vivre* » éludera-t-il ; sous-entendu : pour comprendre. « *Comme tout* », rétorquerez-vous. Tel est le lot de toute expérience.

Le suiveur trouvera dans la presse quelques nourritures substantielles : « *Et si la Chartreuse Terminorum était la course la plus dure au monde ?* » (20 Minutes, 2017), « *Un monstre qui reste à apprivoiser* » (Le Dauphiné libéré, 2019), « *Un ultratrail français aussi difficile que la mythique Barkley* » (France 3, 2017), « *Plongez dans l'enfer d'une course que personne ne finit* » (Le Dauphiné, 2022). Il s'arrêtera à cette impression de course autonome, machine à broyer les rêves et les jambes.

Entre admiration et incompréhension, ce lecteur assimilera parfois l'épreuve à une surenchère, à une « *course absurde* » (Marymaryrunrun, 2018), « *extrême* », pour les « *drogués* » à la douleur, à la recherche d'une petite gloire². Des analyses et un vocable rodés lors d'épreuves plus anciennes ; quand courir n'était pas une mode. Preuve s'il en faut que la Chartreuse Terminorum s'ancre dans un espace social et historique large. Que les ovnis n'existent pas.

Ce lecteur ignorera la devise latine de l'épreuve, extraite du « *Lorem ipsum* », volé à Cicéron³ : « *Neque porro quisquam est qui dolorem ipsum quia dolor sit amet, consectetur,*

¹ Pour rédiger cette introduction, en fin de thèse, nous nous sommes inspirés de l'introduction de Moraldo (2016) sur l'alpinisme, pour son plan clair et son style limpide.

² Voir certains commentaires sur les *lives* du journal *Le Dauphiné Libéré*, à chaque édition.

³ Suite de mots utilisée provisoirement pour calibrer une mise en page.

adipisci velit... ». « Il n'y a personne qui aime la souffrance pour elle-même, qui la recherche et qui la veuille pour elle-même ».

Le curieux, lui, ne sera pas rassasié. Frustré, en voyant grandir le mystère dans l'ombre, les fantômes et les raccourcis. Il touchera alors du doigt – derrière son écran tactile –, l'une des facettes de cette course où l'inconnu est loi.

Par cette mise en situation, vous voici à présent proches des « pionniers de la Chartreuse Terminorum », dite « CT » pour les intimes. Ne reste plus qu'à la découvrir.

Aucun journal n'en a parlé avant, donc tu ne sais pas à quoi t'attendre, la seule chose qu'on avait sur le site c'était une photo aérienne du parcours, donc une photo aérienne qui devait faire 10 cm par 5, parcours qui faisait 300 km, donc autant te dire qu'avec ça tu ne sais rien. Mais tu t'imagines. Après ça n'a rien à voir... On ne savait rien de cette course, c'est ça aussi, c'est ce mystère qui était passionnant, c'était la vraie aventure. [D'habitude] Il y a des reportages qui ont été faits, tu sais à quoi tu vas t'attendre, et là, en fait, c'était le grand mystère. C'était faire une course sans savoir vraiment ce qui allait se passer, voilà. [...] Et puis, moi, je suis arrivé la première année, j'avais autour de moi... Les gens ne se rendaient pas trop compte de ce que c'était. Moi-même je n'arrivais pas non plus. Je voyais ce que c'était au niveau de la course à pied alternative, ce que représentait la Barkley, etc. Je pensais qu'il y avait quelque chose d'intéressant à faire, que ça allait faire un petit peu de bruit dans le microcosme de la course à pied [...] (Benoît du Dauphiné Libéré)

Intentions

Notre découverte de la Chartreuse Terminorum sonna d'emblée comme un choc, qui justifiait sans attendre un travail anthropologique et sociologique, comme le suggérait Lévi-Strauss (2011, p.47).

En bon chercheur, nous souhaitions éclairer l'inconnu, et comprendre plus qu'expliquer, selon la logique wébérienne. Par inconnu, nous nous rapportions à ce qui n'avait pas été éprouvé, mais aussi au nœud d'un problème, d'après la langue mathématique – *l'inconnue*.

Au fil des mois, nous nous sommes donc demandé comment cet inconnu devenait attractif aux yeux de certaines personnes et pas à d'autres – partant du principe qu'il existe une infinité d'inconnu(e)s, dont la plupart ne sont jamais formulées.

Il s'agissait dans un premier temps de comprendre *ce qui rend l'inconnu connaissable*. Puis de comprendre comment cet inconnu interpelle ces personnes. Quelle(s) relation(s) se noue(nt) à partir de cette interpellation ?

Notre ambition était de renseigner l'interaction entre d'un côté le coureur et la course de l'autre⁴. Course que nous définissions comme le fruit d'expériences conjointes des

⁴ Il ne s'agit donc pas de réduire l'interaction à des échanges entre personnes.

organisateurs et par le legs des premiers coureurs, pour l'ancrer dans une histoire. Cette perspective nous éloignait de fait de la vision médiatique de la course « cannibale », qui rangerait l'ensemble du peloton dans une seule et même catégorie (de victimes). Elle nous ancrerait aussi de plain-pied dans des considérations subjectives.

Là où l'intuition intimait de s'interroger sur le « *pourquoi courent-ils ?* », nous préférons les « *comment* » de la caractérisation. Le « pourquoi » nous semblait inclure une vision morale, bâtie sur un jugement extérieur, trop caricatural (Chastain, 1959 *in* Wendling, 2002, p.23). Nous rejoignons ainsi une approche socio-anthropologique, privilégiant ce qui se passait lorsque les coureurs s'engageaient dans la course et ce qui était mis en jeu alors, comme l'avait proposé Koster (2013, p.24), à rebours de nombreuses études. Nous heurtait de fait une myriade de questions :

- *Pour les coureurs* : Comment ces personnes en sont arrivées à participer à cette épreuve ? Comment expliciter que cette dernière, décrite comme absurde parfois, trouve un sens à leurs yeux ? Existe-t-il des étapes ou des déclics, voire des parcours typiques ? Des traits communs chez ces participants ? Comment se matérialise ou s'incarne cette interpellation ? Et quelles réponses renvoient les coureurs ? Sous quelle évolution ?
- *Pour l'épreuve* : Comment est-elle née ? Comment expliciter son ancrage, aujourd'hui, en Chartreuse, et plus largement son succès ? Comment interpelle-t-elle les coureurs ? Par quels éléments ? De quelle façon ?

La focale s'est donc portée sur ce dialogue, et sur ses résultats de part et d'autre. Ce qui nous conduisit à envisager la course sous l'angle de la résonance.

Rosa résume ce phénomène par une relation qualitative au monde (2018 b, p.78) :

Premièrement, quelque chose nous « affecte » ou nous touche, cela nous interpelle en quelque sorte. Deuxièmement, nous répondons à ce contact de telle sorte que nous nous éprouvons comme liés au monde d'une manière efficiente et autonome. [Cette résonance ne] dépend pas entièrement de nous, mais aussi de l'état du monde extérieur, du contexte sociopolitique, elle a des conditions de possibilité objectives ; ensuite, parce qu'il faut justement sortir de la logique de l'optimisation et du rendement pour commencer à résonner.

Elle serait ainsi « indisponible », en lien direct avec l'inconnu. Un des éléments force de la Chartreuse Terminorum.

Circonférence d'un rêve : la Chartreuse Terminorum

La Chartreuse Terminorum est une course d'ultratrail, créée en 2017, dans le massif de la Chartreuse, en Isère. Par ultratrail, nous entendons des épreuves de course à pied dépassant la distance marathon, en milieu dit naturel, le plus souvent technique.

La Chartreuse Terminorum est une traduction de la Barkley Marathons, née aux États-Unis. Elle propose aux coureurs un défi de 300 kilomètres pour 25 000 mètres de dénivelé, divisé en cinq tours, à courir dans un sens puis dans l'autre, en moins de 80 heures. Soit 16 heures par tour, sous peine d'élimination –16 heures, 32 heures, 48 heures, 64 heures pour partir à nouveau. Un coureur doit donc « théoriquement » avancer à un peu plus de 3,75 km/h, pour finir. La barrière horaire des courses d'ultraendurance étant généralement supérieure à cette moyenne, le défi apparaît jouable, au premier abord, mais s'y ajoute toute une série de règles pour pimenter l'effort.

L'inscription, tout d'abord : chaque année, les prétendants sont invités à envoyer un *essai* au *triumvirat*, à une date et à une adresse inconnues, dévoilées par une énigme. Seuls quarante d'entre eux sont sélectionnés et autorisés à prendre le départ, après s'être acquittés d'une « *dîme* » de 3 euros et de quelques *offrandes*.

Le site et le jour du départ sont affichés, mais l'horaire définitif n'est connu des *postulants* qu'une heure auparavant ; dès qu'un membre du *triumvirat* souffle trois fois dans un clairon, « *entre minuit et midi* ». Un cierge est allumé en guise de coup de feu.

Le parcours enfin : secret, il n'est dévoilé que la veille. Quelques heures avant le départ, les coureurs sont invités à le recopier sur une carte au format papier. Cette copie doit leur permettre de naviguer dans les forêts de Chartreuse, sur un tracé non balisé, ponctué de livres cachés, desquels ils arracheront la page correspondant à leur numéro de dossard. Pour cette raison, à chaque nouveau tour, un nouveau dossard leur est remis.

Sur la boucle, aucune assistance n'est tolérée – famille, montre GPS, téléphone –, sous peine d'élimination. En cas d'égarement, le coureur doit retourner au dernier point connu du parcours, puis reprendre son chemin.

Une fois le tour effectué, le coureur tape une pierre qui symbolise la ligne d'arrivée, sur laquelle sont disposés le cierge, un élixir de « *longue vie* », ainsi que quelques objets à l'effigie de l'ordre de la Grande Chartreuse. Une fois le décompte des pages effectué, le coureur est libre de se ressourcer, selon le temps dont il dispose, pour éventuellement repartir. Ainsi jusqu'à la fin du cinquième tour.

Par ces motifs, la Chartreuse Terminorum se distingue donc des normes en vigueur dans le milieu de la course de trail, comme nous le verrons. Sous certains aspects, elle s'apparenterait même à un événement de sous-culture (Gelder *et al.*, 1997), marqué par l'idée d'un « retour aux sources » et un esprit communautaire codifié ; à commencer par son langage. Elle offre ainsi un « *contrepoint comparatif* » intéressant sur le milieu (Moraldo, 2017, p.5), et permet d'analyser, d'un point de vue critique, une pratique en recomposition permanente.

À l'aube de ce travail, aucun coureur n'avait fini l'épreuve. Seuls deux athlètes étaient parvenus à boucler une *fun run* – 3 boucles –, devenant ainsi des « *coureurs du dimanche* »⁵. Pourtant, l'organisation continuait de rappeler qu'il existait « *1 % de chance théorique* » de finir la Chartreuse Terminorum et que tout le monde avait le droit de croire « *en sa chance* », selon une vidéo du *Dauphiné Libéré* (2019).

Cette promesse, proche de l'irrationalité statistique, suscitait la fascination du grand public et des médias à son égard. Certains la considéraient trop dure, ou les *postulants* trop faibles, voire les deux. D'un point de vue scientifique, la Chartreuse Terminorum portait la valeur des grandes exceptions.

Derrière l'inconnu – et les inconnues multiples évoquées – se cachait donc la question de l'engagement. Avec elle, celle de la croyance. Comment des personnes étaient-elles amenées à croire en la finitude d'une tâche jamais réalisée ?

Cette question nous amena à songer que là n'était peut-être pas l'essentiel. Que l'important fût peut-être de participer, quitte à détourner les propos de l'évêque de Pennsylvanie attribués au baron de Coubertin (*L'Équipe*, 2021). Cette réflexion nous conduisit alors à envisager l'épreuve par le prisme du « *jouer* » (Hamayon, 2012), en le reliant à la résonance.

Avec les yeux, les oreilles et les jambes (2019-2022)

Afin d'éviter l'écueil des prénotions et du jugement extérieur, nous souhaitions ancrer notre recherche au terrain. Nous désirions ne plaquer aucune théorie a priori, mais, au contraire, faire émerger une réflexion issue d'observations *in situ*, selon une méthodologie d'inspiration inductive. Cette volonté était contrebalancée par des lectures ciblées, de manière à opérer un aller-retour permanent entre matériaux et théorie (Luckerhoff *et al.*, 2012).

Avec le recul de l'analyse, cette approche nous semble la seule à même de faire émerger la notion de résonance. Rosa, non sans humour, abordait d'ailleurs les difficultés de la

⁵ La course débutant un vendredi, tout coureur effectuant trois tours est encore en piste le dernier jour de la semaine, d'où ce surnom, trouvé par l'organisation.

« *chercheuse* » qui étudierait ce concept (2018 a, p.110). Cette dernière ne pouvant affirmer à l'avance ce qui ressortirait ou non de son enquête. À l'inverse, c'est justement parce que nous ne cherchions pas à travailler sur la résonance, mais en résonance avec notre terrain, que cette notion jaillit.

Selon notre ambition initiale, nous avons déployé et adapté certains outils de la méthode ethnographique, de façon « *tous azimuts* », comme l'écrivait Gauthier (2011 [en ligne]). Ce qui seyait à la Chartreuse Terminorum, souvent assimilée à une épreuve d'orientation – à tort⁶.

Quelques années auparavant, le romancier japonais Murakami, avait relevé l'analogie entre l'écriture et la course à pied (2009). De la même façon, ce travail de recherche apparut comme un effort d'endurance, au cours duquel nous devrions aborder l'épreuve sur la durée, en accordant une place centrale aux personnes interrogées. Nous avons remarqué, en analysant les résultats des premières éditions, que beaucoup d'athlètes revenaient d'une année sur l'autre. Ce que l'organisation résumera plus tard par l'idée de « *course par apprentissage* »⁷. Il paraissait donc évident de nous focaliser sur un petit nombre de coureurs, pour suivre leur évolution. Comme le rappelait Heinich dans *L'Épreuve de la grandeur* (1999, p.32) :

Étant donné le caractère approfondi des entretiens et leur traitement, on ne peut travailler que sur un petit nombre de cas. La notion de représentativité n'a, dans ces conditions et sur un objet forcément singularisé, aucun sens.

De fait, notre approche s'orientait donc vers une microsociologie, qui devait permettre de « *lire finement les contextes et les situations de la pratique* », tel que l'encourageait Corneloup, dans son ouvrage sur les activités récréatives en nature (2016, p.12). Il s'agissait alors de mettre l'accent sur les expériences des pratiquants – basées sur leur ressenti – et de récolter autant que possible des matériaux de vie, à partir d'entretiens et d'observations *in situ*. Pour comprendre au mieux le dialogue entre les coureurs et l'épreuve, il nous fallait, nous aussi, dialoguer avec les deux parties, pour abaisser les barrières, et favoriser une intimité de pairs.

⁶ La Chartreuse Terminorum n'est en rien une course d'orientation longue distance mais bien du suivi d'itinéraire. Ce qui la différencie de la rogaine ou *rogaining*, par exemple, bien que des passerelles existent entre ces deux formats.

⁷ Dans son ouvrage *Qu'est-ce qu'apprendre*, Reboul (2010 [1980], p.10) rappelait que le terme ne dérivait pas « d'apprendre », mais d'apprenti. Ce qui ne recoupe pas toutes les réalités de ce verbe à particules. Un apprenti *apprend* à pour acquérir un savoir-faire. Tandis qu'*apprendre que* aboutit à un renseignement, par exemple. De l'acquisition de ce savoir-faire découle « *une conduite utile au sujet ou à d'autres que lui, et qu'il peut reproduire à volonté si la situation s'y prête* », poursuit-il (p.41). Il est le « *pouvoir [d'] adapter sa conduite à la situation, faire face à des difficultés imprévues ; c'est aussi pouvoir ménager ses propres ressources pour en tirer le meilleur parti, sans effort inutile ; c'est enfin pouvoir improviser là où les autres ne font que répéter. Bien savoir-faire, c'est pouvoir agir intelligemment* » (p.67).

Nous décidions donc d’embrasser notre terrain « *corps et âme* » (Wacquant, 2002 [2000]), de nous y fondre au maximum. Une première à cette échelle, en course à pied, à notre connaissance. Nous acceptions par-là de nouer des liens forts, de nous « donner davantage » que lors d’un simple entretien enregistré. Au cours de notre période d’enquête (2019-2022), nous avons ainsi parcouru près de 12 280 kilomètres et 425 500 mètres de dénivelé, principalement à pied. Soit près de douze Lille-Marseille et 113 ascensions du Mont-Blanc⁸, en théorie.

Par cette implication dans les pas des coureurs, nous avons tissé des relations de confiance avec plusieurs ; jusqu’à rencontrer et échanger avec leurs proches ; jusqu’à vivre des moments bouleversants parfois. De quoi faire vaciller les conceptions théoriques de l’enquête de terrain.

Au fur et à mesure de notre avancée, le concept d’expérience a fini par prendre davantage de poids, pour apporter plus de profondeur à notre sujet, tout en l’ouvrant davantage à la théorie de la résonance par le jouer.

À force d’arpenter les sentiers et de recueillir des matériaux, d’observer le corps en action, nous décidions de postuler aussi à l’épreuve ; d’explorer ses arcanes et ses symboles. Nous parvînmes ainsi à participer à une édition, en tant que chercheur, en 2022, et à recueillir un nombre considérable d’éléments, que nous ne pourrions restituer en totalité.

Quatre styles de « coureurs-joueurs »

Au fil des kilomètres et des échanges, des manières de courir ont émergé, suivant la teneur des interactions entre le coureur et l’environnement. Qu’il s’agisse d’interactions entre la course et une histoire singulière, d’interactions entre le coureur et autrui, d’interactions entre le coureur et l’environnement de l’épreuve ; ou d’actions, requérant une maîtrise de ces éléments.

Nous avons baptisé « styles de coureurs-joueurs » ces manières de courir, en référence aux travaux de Bartle sur les jeux en ligne de type « Donjons et dragons » (1996 [en ligne]). Bartle ayant mis en avant quatre idéaux-types, dont nous nous sommes largement inspiré, tout comme ceux de Bessy (2012) et Rochedy (2020), dédiés à la pratique du trail. Ainsi apparurent :

⁸ Pour 3773 mètres de dénivelé depuis le départ de l’église de Chamonix.

- *Le convivial* : enclin à vibrer par le collectif. Son niveau peut être plus faible, son expérience en course à pied moindre.
- *Le performeur* : qui cherche à résonner à travers le succès et la valorisation de ses exploits. Socialisé très tôt au sport, il souhaite tirer le maximum de lui-même, si possible à la meilleure place.
- *Le jusqu'au-boutiste* : réactif aux sollicitations matérielles, il tente de maîtriser l'épreuve. Peu lui importe d'être le meilleur coureur, il cherche à connaître le mieux la course, mais surtout à la finir.
- *Le découvreur* : prompt à découvrir de nouvelles choses, sur lui et son environnement. Il aime être surpris et comprendre. C'est ce qui motive ses interactions avec les autres et le monde autour.

Pensés de manière dynamique, ces styles, que nous détaillerons, composent la clé de voûte de notre pensée, développée comme suit, en trois grandes parties.

Plan de la thèse

La première partie pose le cadre de notre recherche, en expliquant les choix de méthodologie et de définitions. Elle est avant tout théorique.

Le *chapitre 1* retrace ainsi les principales réflexions épistémologiques, afin d'expliquer comment les éléments ont été recueillis. Il présente l'ancrage inductif du chercheur dans son terrain, à travers toute une série de questions et de négociations, en portant une attention particulière à l'implication corporelle dans la collecte des matériaux. Le *chapitre 2* explore davantage les spécificités de ce terrain, et notamment ses liens avec la Barkley Marathons et le territoire de Chartreuse. Il rattache l'épreuve à un contexte. Le *chapitre 3* suit cette logique, en parcourant les évolutions de la pratique pédestre à travers les âges, pour cerner les raisons de l'apparition de l'épreuve aujourd'hui. Le *chapitre 4* propose une mise au point sur les travaux de recherche consacrés à l'endurance. Il rappelle les grands thèmes et cadres théoriques investis depuis les années 1980. Ce détour ayant pour objectif d'inscrire ce travail dans une certaine continuité, tout en proposant une approche originale, résumée dans le *chapitre 5*, par le mariage du jouer, de la résonance et des dispositions (Lahire, 1998, 2013).

Une fois cet échafaudage présenté, la seconde partie éclaire les caractères communs des *postulants* de la Chartreuse Terminorum. Le *chapitre 6* revient sur la socialisation des coureurs à la pratique et sur leurs valeurs. Le *chapitre 7* brosse ensuite les quatre styles de

coureurs-joueurs évoqués, à la manière d'idéaux-types. Il précise les interactions et actions liant les coureurs à leur environnement, et comment celles-ci alimentent des quêtes de résonance.

La troisième partie suit l'entrée des *postulants* dans le jeu de la course, entre 2019 et 2022, en reprenant ses grandes étapes, selon le design de Chou (2014). De cette manière, le *chapitre 8* examine la découverte de l'épreuve, à travers le jeu de piste de la Chartreuse Terminorum. Le *chapitre 9*, dédié à l'embarquement des *postulants*, dépeint les premiers pas dans la communauté de la course, ainsi que la préparation des athlètes, en lien avec leur style de joueurs-coureurs. Il mène au *chapitre 10*, consacré à l'expérience de l'épreuve, marquée par l'initiation et l'apprentissage. Le *chapitre 11* s'intéresse enfin à l'après-course, via la mise en récit de l'abandon.

Note de lecture

Ce travail porte sur plus de trois ans de recherche en immersion, auprès de coureurs. Il restitue en partie certaines lectures et certains échanges, que nous nous sommes permis de couper, voire de « corriger », en cas de coquilles – pour les matériaux écrits –, par souci d'harmonisation. Les tournures familières ont en revanche été conservées, car porteuses d'informations. La plupart des données de terrain utilisées ont été intégrées dans les annexes, de manière brute. Le corps du texte présenté ici est consacré à l'analyse, avec quelques notes ethnographiques en encadrés. Nous conseillons donc de parcourir les deux volumes de concert.

La Chartreuse Terminorum est un petit monde. La plupart des personnes interrogées se sont déjà exprimées par voie de presse. Il aurait été absurde de les anonymiser, si ce n'est pour induire un « *jeu de piste* » futile pour le lecteur (Heinich, 1999, pp.36-37). Les interlocuteurs sont ainsi prénommés, suivant un commun accord.

La course s'inspirant d'une épreuve américaine, nous avons eu recours à de nombreuses sources anglo-saxonnes. La plupart ont été traduites par nos soins, et la version originale a été conservée en note de bas de page.

Pour restituer ce travail de la manière la plus cohérente possible, d'un point de vue méthodologique, nous l'avons rédigé en transposant le principe tourbillonnaire de l'induction (*chapitre 1*). Pour ce faire, nous avons écrit une première version d'un trait, à partir des notes de terrain et des fiches de lecture [1]. Puis nous avons procédé à une phase d'enrichissement [2], en intégrant des éléments de compréhension. Avant de nous consacrer à une phase

d'épuration [3], pour fluidifier et simplifier la lecture, à la manière de Becker (1986), dans le but de rendre nos résultats accessibles à tous. Nous avons ensuite « stylisé » – un bien grand mot – l'ensemble, pour essayer de rendre la lecture plaisante [4]. Ce texte a enfin été soumis aux enquêtés, afin de récolter leurs remarques et de les prendre en compte [5] (Krief & Zardet, 2005).

PARTIE I

Définitions, questions et méthodes

Chapitre 1

Réflexions épistémologiques

Ces remarques suffisent à suggérer qu'une attention particulière doit être portée à la méthode utilisée : c'est elle qui, de fait, construit l'objet de recherche.

Heinich N., 1999, *L'épreuve de la grandeur. Prix littéraires et reconnaissance*, p.30

À l'origine est un chercheur au milieu d'un terrain vaste. Pour comprendre son cheminement, il importe d'éclairer leur relation, au fondement même de la recherche.

Ce chapitre a été écrit dans un souci de réflexivité, pour saisir les résultats futurs autant que la manière dont ils ont été obtenus. Il vise à *donner à voir* un maximum de détails, avec la transparence et l'honnêteté qui fondent la raison éthique du scientifique.

Dans ce but, nous reviendrons sur les grandes étapes de notre méthodologie, en justifiant nos choix et nos positions, par le tâtonnement et la « bricole ». Nous aborderons dans un premier temps le travail exploratoire, les choix de méthode et les questions relatives à la délimitation de l'objet. Puis, nous évoquerons, de manière pragmatique, nos interactions avec l'écosystème de la Chartreuse Terminorum.

1. Ethnographie, inspiration inductive et récits de vie

En choisissant la Chartreuse Terminorum, en avril 2019, au-delà de l'originalité et de l'intérêt supposés de la course, nous souhaitions étudier un territoire en partie connu, afin de réaliser la thèse dans un délai raisonnable (*Annexe 1*). Nous avons en effet déjà enquêté dans ce massif et disposions de nombreux liens avec les acteurs locaux de la course à pied, qui nous avaient servi d'informateurs privilégiés (Lancelevé, 2017). C'est d'ailleurs à cette occasion que nous avons entendu parler de l'épreuve pour la toute première fois.

Étant nous-même coureur depuis 2002, nous confessons une « *relation amoureuse* » à ce terrain, comme l'écrivaient Laplantine et Singly (1996, p.16), au sujet des travaux de Griaule et de Leiris en Afrique, toute proportion gardée. Pour autant, nous demeurions quasiment étranger à la Chartreuse Terminorum au moment de nous lancer. Pis encore, nous n'avons jamais même mis les pieds sur une épreuve d'ultraendurance, en milieu naturel, avant cette

date. Nous ne connaissions de la Chartreuse Terminorum que l'un de ses fondateurs, l'atmosphère de ses forêts et ce que les journalistes pouvaient en dire. Nous étions donc loin de « *l'illusion de la compréhension immédiate* » de l'objet (Beaud & Weber, 2010, p.38), ce qui ne nous empêcha pas d'y prendre garde tout au long de sa construction.

Au moment de commencer la thèse, en tant qu'observateur et pratiquant (*Encadré n° 1*), nous avions simplement l'impression de voir de plus en plus de courses au profil inédit apparaître. Des courses toujours plus « extraordinaires », sur le plan de la difficulté, de la création d'univers, et que nul n'avait jamais analysées.

1.1. *Pré-enquêter ou l'art de sonder les mémoires*

Avant de nous lancer totalement, dès septembre 2019, nous avons décidé de mener des entretiens informatifs, semi-directifs (21 à 30 items), enregistrés, avec des journalistes de la presse spécialisée nationale et de la presse quotidienne régionale (n=3+1, t=±45-90 min), ayant produit du contenu sur l'épreuve, comme l'avait fait Morin dans les premières pages de *La Rumeur d'Orléans* (2017 [1969]). Nous supposons que ces derniers nous renseigneraient sur l'émergence de ces courses et valideraient ou non notre intuition.

Cette première étape nous permit de récolter de nombreuses informations sur le fonctionnement de l'épreuve et sur son positionnement dans le monde de la course à pied. Toutefois, nous nous heurtions souvent à des éléments de discours, impossibles à dissiper, et qui cristalliseraient une des dimensions de la course. Ainsi l'un des journalistes, à qui nous demandions de décrire la Chartreuse Terminorum par rapport à d'autres, nous rétorqua que « *ce serait comme si on parlait du chat domestique d'un côté et du lynx de l'autre* ». Au-delà de la plaisanterie, cette métaphore nous questionna sur l'appartenance de la Chartreuse Terminorum à un écosystème plus vaste, autant que sur l'imaginaire relayé par toute une série d'acteurs. Par imaginaire, nous nous référerons ici à « *un système relié aux symboles produits par une société donnée [...] à la fois structurant et contenu, organisateur de pratiques et matière à penser des univers alternatifs ou à véhiculer des idéologies (autrement dit, des ressources symboliques)* », comme l'ont résumé Tuaille-Demésy et Haissat, lors d'un atelier consacré à cette notion (2019). En échangeant avec bon nombre de ces observateurs, l'affiliation à la course à pied ou au trail, que nous analyserons longuement ensuite, ne semblait pas la plus évidente.

Dans la foulée, nous avons lancé un questionnaire en ligne, à partir de trois groupes de pratiquants « grand public », sur Facebook, choisis pour le poids de leur audience et infiltrés quelques semaines plus tôt. Nous invitons leurs membres à nous raconter, avec leurs mots,

leurs expériences de course les plus difficiles (n=71), sans tenir compte de leur niveau de pratique ni de leur expérience. Cette seconde phase avait pour but d'interroger les notions d'« extrême » et de « limites », revenues précédemment, pour en saisir la réalité. Nous demandions en outre aux coureurs de citer les épreuves les plus difficiles à leurs yeux, d'après leurs connaissances. Pour ce questionnaire (14 items), nous utilisons la même méthode que les organisateurs de courses, ainsi que le même outil – Google Forms, créé par Google –, dans un souci de continuité.

Ce questionnaire nous permit de faire émerger un certain nombre de courses jugées difficiles. Nous avons alors observé une corrélation logique entre le niveau de difficulté et la longueur du parcours ou le nombre de mètres de dénivelé.

Passée cette étape, nous avons contacté des pratiquants de course « hors stade » de la première heure, par l'intermédiaire de notre réseau, pour conduire des entretiens semi-directifs (n=3 ; t=±70-420 min environ). L'idée était de savoir s'il avait existé d'autres « lynx » autrefois. Nous souhaitions là encore élargir notre panorama et nuancer les propos. Grâce à ces échanges, nous avons recensé l'existence de courses atypiques bien avant la période contemporaine. À partir de ces informations, nous pouvions déjà nous éloigner d'une certaine idée de « course à la démesure », entendue çà et là.

S'ensuivirent deux autres entretiens semi-directifs avec trois représentants d'associations de courses en milieu naturel, afin de connaître leur regard sur ce type d'épreuve – l'un par échange de mails en anglais ; l'autre par téléphone et enregistré (t= ±50 min). Sur la base de ces échanges, de la consultation des calendriers de courses les plus renommées, nous précisions plus encore la place à part de la Chartreuse Terminorum dans le monde de la course à pied. De quoi motiver notre choix de prolonger l'enquête.

Dès lors, nous nous sommes abonné aux principaux magazines spécialisés et nous nous sommes inscrit aux *newsletters* des épreuves les plus fréquemment citées dans les réponses du questionnaire en ligne, afin de rester informé des actualités de la course à pied en nature. Progressivement, notre « fil d'actualités » sur Facebook s'est transformé en flux continu d'informations, produites par et sur l'écosystème de la course à pied en général, à raison d'abonnement à des pages d'athlètes, de blogueurs, d'illustrateurs, de photographes, d'événements ou de marques. Ce qui nous aida à nous imprégner des codes dominants de la course à pied, en plus de ceux entrevus par notre pratique, et nous familiarisa avec le « monde de l'ultra ».

À ce stade, à la fin du mois d'octobre 2019, nous avons l'intuition d'être potentiellement en présence d'un terrain inédit. Nous avançons par tâtonnement et par recoupement

d'informations, et commençons à nous imprégner d'écrits propres à la course et à nous rapprocher d'elle.

1.2. Six mois d'enfermement et de dispersion

Dès le premier jour de notre recherche, nous désirions « faire du terrain » – c'était même ce qui nous avait conduit à nous engager en thèse. Nous débordions de cette « *curiosité rebelle et frondeuse* », propre à l'enquêteur (Beaud & Weber, 2010, p.8), insouciant peut-être¹, sans toutefois nous affranchir des objectifs de rigueur et de méthode, inhérents à la recherche.

Dès le premier jour, nous avons donc créé un fichier intitulé « *Notes de parcours* », afin de rendre compte de nos avancées quotidiennes, sur le modèle du journal de route de Mauss (1967, p.31). Y étaient consignés, pêle-mêle, nos découvertes et nos réflexions, liées aux questions en cours, mais aussi des documents de natures et de sources multiples : captures d'écran, photographies, résumés d'articles. Ces notes ont donné lieu à la création d'un glossaire (*Annexe 2*)² et nous ont permis d'établir une chronologie de l'enquête.

Compte tenu du caractère « secret » de la course et des premiers éléments recueillis, l'ethnographie paraissait la méthode idéale pour l'appréhender et en délimiter les contours. Par ethnographie, nous entendons les préceptes énoncés par Geertz (1983), puis prolongés par Cefaï *et al.* (2010), à savoir : la sélection de personnes relais, l'observation, la prise de notes et les dessins – ou la photographie –, pour décrire au mieux un terrain. Il nous fallait au préalable être certain que ce terrain soit « *en milieu d'interconnaissance* », comme le rappellent Beaud et Weber (2010, p.12), citant Maget, dans leur guide d'enquête. Ce qui suppose que les personnes entretiennent des relations ou se connaissent *a minima* (Cefaï *et al.*, 2010, p.7)

Cefaï (*ibid*) précisait que l'ethnographie nécessitait une implication directe de l'enquêteur, « *à la première personne* »³. Nous nous sommes donc rendu sur la course de la Chartreuse Backyard, en novembre 2019, créée par les organisateurs de la Chartreuse Terminorum, en supposant que cette autre épreuve, du fait de son caractère atypique⁴, attirerait des coureurs

¹ Nous n'avons ni un parcours « Staps » classique ni en « Sociologie », et nul doute que nous avions des manques et des lacunes dans les deux domaines, mais loin d'en faire une tare, nous décidions au contraire de profiter de ce regard naïf au maximum.

² Tous les termes présents dans ce glossaire sont accompagnés d'un astérisque dans le document.

³ D'où le « je » dans certaines annexes. Le « nous » était préféré dans le présent document, par respect du travail de réflexion collectif entrepris avec nos directeurs, et par souci d'effacement au profit des données et des résultats. Conformément aux recommandations du Projet Voltaire et de l'Académie française, au sujet du « nous de modestie », les adjectifs et participes passés seront dès lors accordés au singulier et au masculin.

⁴ Il s'agit d'une course à élimination, en Chartreuse, inspirée de la Backyard aux États-Unis. Course également créée par Lazarus Lake, le fondateur de la Barkley Marathons. Les coureurs sont ici invités à parcourir le plus de fois possible une

de la Chartreuse Terminorum. Nous avons au préalable pris soin de scruter les photographies parues dans la presse locale lors de la dernière édition pour les repérer, eu égard à nos talents de physionomiste, qui restaient à démontrer.

Au cours de ce déplacement, nous optons pour une observation simple et directe, qui donna lieu à une prise de notes en deux temps. Pendant l'épreuve, nous ne cachions jamais notre intention ni notre identité. Vêtu d'une veste de ski alpinisme, par habitude, nous nous présentions en qualité de « jeune-chercheur-faisant-des-recherches-sur-le-trail »⁵ et pratiquant à nos heures (*Annexe 3*). Naturellement, les personnes souhaitaient vouloir nous aider, comme ils aideraient une « *sorte de junior ou de stagiaire qui prépar[er]ait un diplôme* », pour reprendre les mots de Becker, qui avait éprouvé cette situation (2020, p.177). Notre présence « allait de soi ». Nous n'avons jamais eu à offrir d'autres « *justifications* », comme l'expliquait Beauchez, dans son ouvrage ethnographique sur la boxe (2014, p.5). Toutefois, nous avons l'impression que ce statut nous tenait à l'écart, à l'image d'un journaliste. Nous devenions une bête curieuse, au milieu d'un tas d'autres.

Pour ne pas créer de barrière physique et symbolique avec les protagonistes, nous ne sortions pourtant ni feuille ni enregistreur, mais pianotions sur notre smartphone pour consigner nos notes de manière discrète, entre deux échanges. Cela nous permettait de ne pas nous « imposer » en tant que chercheur. Après l'événement, nous réalisons enfin une seconde prise de notes, plus formelle et poussée, enrichie de croquis, de photographies et de vidéos sur le vif, comme Geertz le conseillait dans ses travaux sur Bali (1983, p.32). Notre visée était alors descriptive. Nous cherchions à donner une idée des lieux et des individus rencontrés (*Annexe 4*).

Lors de cette observation, nous constatons que neuf des coureurs engagés avaient au moins déjà participé une fois à la Chartreuse Terminorum ; que quatre autres « *vétérans* »* étaient venus les encourager. De la même façon, une poignée de coureurs inscrits sur la Chartreuse Backyard, partageant notre raisonnement initial, s'étaient rendus sur l'épreuve dans le but d'approcher ces *vétérans*, et de se « faire connaître » auprès de l'organisation, avant de postuler à la Chartreuse Terminorum.

Nous profitons de l'occasion pour nouer un premier contact avec toutes ces personnes. Cette approche, un brin frontale, nous a alors permis de faire un tri entre celles et ceux acceptant ou non de souscrire à notre démarche ; mais aussi entre celles et ceux ne satisfaisant pas aux

boucle plane d'environ sept kilomètres en moins d'une heure à chaque fois, comme l'a illustré l'article écrit avec Knobé (2023).

⁵ Nous n'employons pas le terme « doctorant » lors de la première approche ni les mots : « sociologie », « ethnographie » ou « anthropologie ».

attentes de notre recherche en cours. Car, bien que peu avancé, nous souhaitions « sélectionner » en priorité des coureurs vivant près de nous, en région Auvergne-Rhône-Alpes, afin de les solliciter plus facilement ensuite. Compte tenu du faible nombre de participants à la Chartreuse Terminorum (n=40), nous ne cherchions pas la représentativité et pensions nous concentrer sur quelques cas. Entre les spectateurs et les coureurs, nous avons alors identifié cinq personnes à suivre régulièrement, mais n'avons pu entrer en contact qu'avec trois d'entre elles à l'issue de cette Chartreuse Backyard.

À partir de ces premiers pas sur le terrain, nous percevions alors une vraie relation logique entre cet événement et la Chartreuse Terminorum. Nous pressentions être en présence d'un milieu d'interconnaissance de manière évidente. Dès lors, nous avons établi un « tableau de mise en relation », dans lequel nous relevions les degrés de familiarité entre les différents interlocuteurs, à la manière du réseau social LinkedIn⁶ (*Annexe 5*).

Au cours des semaines suivantes, nous nous rendions sur d'autres épreuves référencées au cours des premiers mois, ou trouvées par nos soins, selon une « *méthode extensive* », dans le but de « *repérer l'endroit où un travail plus intensif pourra ensuite s'opérer* » (Mauss, 1967, p.27). La Chartreuse nous paraissait être le terrain propice, mais n'y en avait-il pas un autre ailleurs avec lequel la comparer ? Nous craignons de nous enfermer et souhaitions ouvrir notre regard. Nous souhaitions aussi observer l'éventuelle participation des coureurs de la Chartreuse Terminorum à d'autres courses, afin de voir s'il existait une spécialisation dans ces épreuves jugées difficiles. Ces observations devaient nous départir des éléments de communication, issus des organisations, que nous reprenions alors tels quels, au risque de les légitimer et d'en faire des éléments de vérités indiscutables.

Nous nous déplaçons donc sur une course du circuit Le Dernier Homme debout (Morvan), et échangeons avec les créateurs de l'Extrême Pic'hard (Picardie), du Dernier Survivant (Suisse), du Dernier Homme debout (Vendée) et de l'Infinity Trail (plusieurs courses en France). Cinq entretiens semi-directifs furent de nouveau réalisés (items variables, t= ±30-90 min), dans une démarche compréhensive, pour relever d'éventuels liens entre les épreuves, ne serait-ce qu'en matière de valeurs. Entendons la nature de la valeur attribuée, en interrogeant l'histoire de chaque course, de leur créateur, du degré de difficulté. Passés ces événements, nous avons produit un deuxième questionnaire en ligne, à destination des participants de ces courses cette fois, dans le but d'établir d'éventuels profils de coureurs (n=

⁶ Degré 1 pour une connaissance directe ; puis +1 degré suivant le nombre d'intermédiaires avant d'atteindre la personne voulue.

389, 80-90 items ; *Annexe 6*)⁷. Ce dernier reprenait le même mode de diffusion que le précédent. En comparant ces événements, un certain nombre de points communs ressortirent, mais aussi des différences, en ce qui concernait les ambiances notamment. Nous remarquons que toutes ces courses dites « difficiles » se réclamaient d'un « esprit Barkley » et exacerbèrent, du moins dans la communication, un retour au trail « des origines ». Ce pour quoi nous décidions de les catégoriser comme « courses radicales ». Un adjectif qui renvoie au caractère total, hors norme de ces épreuves, dont l'étymologie – *radix* – signifie à la racine, à l'essence. Bien que discutable, ce terme exprimait le fond de notre pensée, tout en gardant nos distances avec les discours des instigateurs d'épreuves.

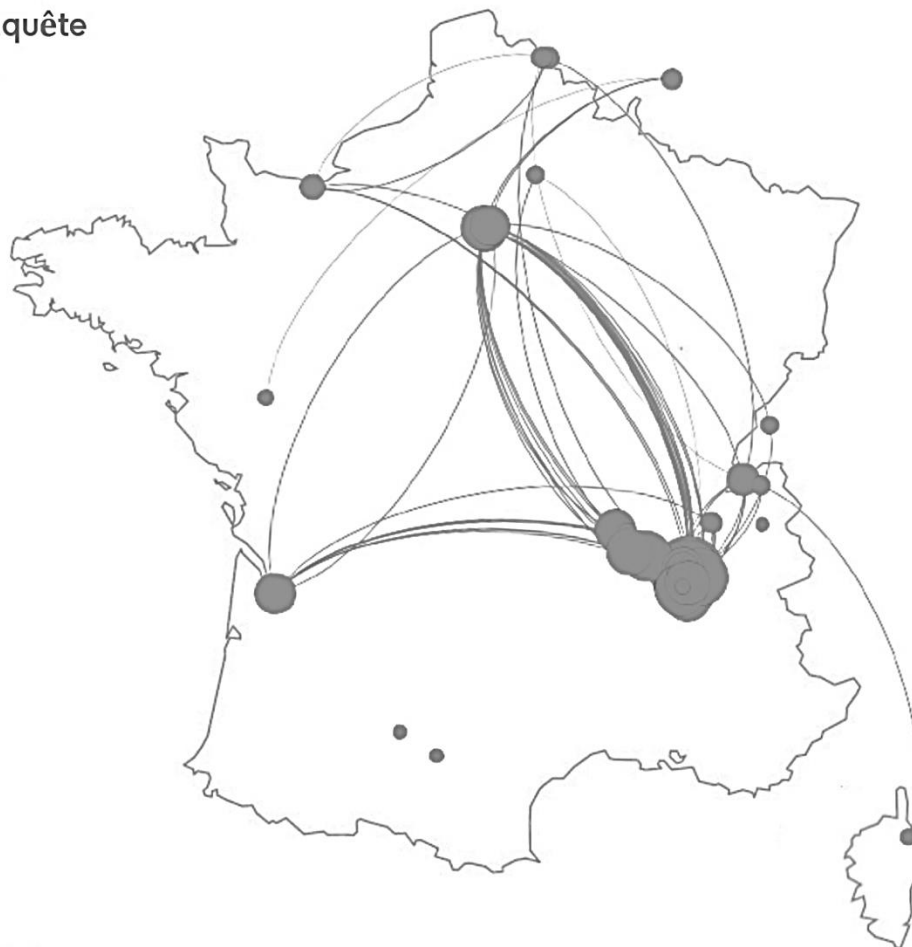
Après le risque d'enfermement, nous nous sentions en proie à un effet de dispersion, et avions du mal à voir comment mener un travail multisite, lacunaire par principe (Marcus, 1995). Cette perspective, bien qu'ouvrant de nombreuses portes, sur la dimension européenne par exemple, nous éloignait de notre aspiration initiale, et nous paraissait répondre à d'autres questions. Aléa global, la pandémie du Covid-19 vint couper court à ces attermoissements. Face aux restrictions, nous décidions de nous recentrer autour de notre terrain initial, à la fois le plus intéressant – à nos yeux – et assez vaste pour mener un travail innovant.

Nous considérions la Chartreuse Terminorum et la Chartreuse Backyard comme deux courses « cousines » ; l'une se lisant comme l'antichambre de l'autre. Si nous avions entrevu les particularités de ces courses radicales, il nous fallait maintenant nous assurer que celles-ci n'étaient pas dues à un effet de territoire. En résumé : nous devions comparer ces courses à d'autres courses de proximité, non radicales. Comme précédemment, nous sollicitons encore des organisateurs, locaux à présent (n=7), auprès desquels nous diffusons le même socle de questions que lors de l'étape précédente, à envoyer à l'ensemble des pelotons (n=1407)⁸. Cette nouvelle passation nous permit de relever, par les négatifs, les spécificités de la Chartreuse Terminorum. De cette manière, après six mois d'exploration multiple, nous commençons à voir notre objet poindre.

⁷ Pour plus d'informations sur cette enquête, lire l'article réalisé avec Knobé (2023).

⁸ Face à l'annulation de la plupart des épreuves, nous avons noué un partenariat avec un calendrier de courses en ligne, nommé *Le Guide des trails* (n=355), dans le but de comparer les données des coureurs des courses atypiques à celles des coureurs de courses classiques, en attendant un « retour à la normale ».

Localisation
des acteurs-clés
lors de l'enquête
préliminaire



Apparition
d'un « petit monde »

Carte des liens connus entre les différentes personnes interrogées
au cours des premiers mois d'enquête

1.3. *L'ethnographie et l'inspiration inductive : deux faces d'une même pièce*

Puisque nous sommes « parti du terrain », notre premier objectif était de le comprendre et de l'analyser, sans émettre de problématique de départ. Puis de générer des théories « *enracinées* » à ces données de terrain (Luckerhoff *et al.*, 2012). Nous supposons de fait une implication sur la longue durée, encouragée par le principe même de la thèse et de la méthode ethnographique.

Sans nous en rendre compte, ces premiers pas ont conditionné à la fois le terrain et la méthode ; et par extension le choix d'une méthodologie d'inspiration inductive⁹ comme

⁹ Comme l'écrit Soldani, dans un article consacré à ses « *tactiques* » d'enquête au sein d'un club de baseball de Taiwan (2020, p.67) : « *la méthode ethnographique est avant tout inductive. Il ne s'agit pas d'aller sur le terrain pour répondre à des interrogations qui auront été soulevées préalablement à l'enquête, mais plutôt de dégager ces questions de ce qui est observé empiriquement au cours des investigations* ». Un constat qui s'inscrit dans le prolongement direct des réflexions de Katz ou de Favret-Saada. Voilà pourquoi les tenants de la méthodologie inductive ont pour habitude de constituer des corpus

l'enquête préliminaire ne reposait sur aucune hypothèse ni sur la volonté d'en émettre une¹⁰. Contrairement à la méthodologie hypothético-déductive, en inductif¹¹, ces étapes restent facultatives, à l'instar des sciences naturelles. Nous augurons simplement qu'à force de voir et d'écouter, « *il devait arriver quelque chose* », comme l'avait si bien résumé Becker (2020, p.223), à propos de ses travaux sur les étudiants en médecine, réalisés avec Geer. « *Mais quoi ?* ».

Depuis toujours, nous raisonnons par arborescence. Cette inspiration inductive, en prenant en compte le risque de l'égarement, devait donc nous permettre de donner la pleine mesure à notre sujet, en nous laissant guider par les découvertes du terrain pour amorcer nos lectures, autant que par notre « *flair* » (Cefaï & Amiraux, 2002, p.5). Nous acceptions de courir ce risque de l'égarement d'autant plus facilement que la recherche scientifique sur le trail, en sciences humaines et sociales, présentait des espaces non investis et de nombreuses questions. Cette méthodologie, par son esprit d'ouverture, son humilité face au terrain, s'est avérée efficace pour explorer des objets lacunaires.

Au commencement, nous avons donc tenté de faire abstraction de nos connaissances antérieures. Cette étape de suspension des cadres théoriques existants nécessitait un vrai travail personnel. Bien évidemment, nous n'avons pas oublié le fruit de nos précédentes études et les théories entrevues avec elles. Nous n'avons pas non plus cherché à feindre davantage notre ignorance, en procédant à une réinitialisation théorique, aussi mythique qu'improbable. Nous avons plutôt suivi cette suspension théorique comme un « *principe régulateur* », que comme une règle absolue (Luckerhoff *et al.*, 2012, p.169). Pour cela, nous avons recensé toutes nos (pré)connaissances sur un fichier texte, fermé ensuite, avant de nous lancer. En un sens, nous avons suivi les conseils de la thèse de Bourbillères, et rangé nos « *préférences théoriques pour [nous] ouvrir à l'évidence empirique* » (2017, p.30). Ce travail de « mise de côté » nous replongeait dans certains souvenirs de formation, mais liait aussi différents courants théoriques contraires. Suivant cette logique, nous n'avons pas recensé tous les écrits scientifiques sur notre sujet, et avons essayé de décaler le plus possible ce moment,

de données en reprenant les méthodes des *field researches*, mises en œuvre par les ethnographes et les anthropologues notamment (Luckerhoff *et al.*, 2012, p.93).

¹⁰ Suivant cette même logique, ce positionnement a également conditionné le plan de cette thèse. Par cohérence, celle-ci devait en effet présenter les techniques d'enquête avant toute revue de littérature.

¹¹ La théorie enracinée ou méthode inductive peut aussi être surnommée « théorie ancrée », par traduction de l'anglais. Toutefois, comme l'écrivent Luckerhoff *et al.* (2012, p.7) : « *bien que le terme "grounded" ait plusieurs significations en anglais, jamais il ne signifie "ancré". Un ancrage empêche un bateau (ou une maison, par exemple) de bouger ; cette symbolique est contraire aux fondements épistémologiques de la Grounded Theory* ». D'où notre choix de recourir à l'appellation anglo-saxonne ou à « inductif.ve ».

afin de ne pas reproduire sous influence tout d'abord, puis d'être certain de ne pas reproduire par ignorance ensuite.

En aucun cas, ce travail de terrain n'a donc été totalement coupé d'apports extérieurs et de lectures, surtout en phase d'analyse. Il n'a jamais eu la prétention non plus de bâtir une théorie de zéro.

Nous avons simplement essayé de ne pas « accumuler » ces lectures, pour ne pas nous sentir « *en quelque sorte encombré* » par les théories lors de nos observations (Beaud & Weber, 2010, p.54). En ce sens, l'aspect inédit de la Chartreuse Terminorum, et la faible couverture scientifique du trail en sciences humaines et sociales ont été de précieux garde-fous. Concrètement, nous avons entrepris des lectures, toujours complètes, dans le but de :

- Recenser les écrits scientifiques et nous assurer de l'originalité de notre projet au départ (état de la recherche), puis à la fin de notre travail, dans un souci de comparaison avec nos données ;
- Définir des termes ;
- Clarifier la perspective d'étude de phénomènes que nous pouvions observer (lectures sur le jeu, par exemple) ;
- Nourrir une sensibilité théorique. Comme l'écrivait Becker dans *Les ficelles du métier* (2002, p.223), nous ne cherchions pas alors une « *compréhension totale de ce que l'auteur a pu vouloir dire, mais plutôt (...) une manière de susciter des idées utilisables pour (nos) propres recherches et réflexions* » ;
- Dans certains cas, pour découvrir plus largement certains auteurs ;
- Pour comprendre le terrain, dans le cas de la presse spécialisée ;
- Nous faire plaisir et garder notre curiosité éveillée.

Ces lectures ont guidé certaines de nos interrogations et ont évité de nous enfermer dans l'écoute forc(en)ée du terrain. Elles furent menées simultanément avec la collecte et l'analyse des données, selon une « *interaction circulaire* » (Bourbillères, 2017, p.28), afin de « *réorienter au fur et à mesure le regard et les outils de collecte* » (*ibid*, pp.26-27). À la manière de la marche, nous avons besoin de ces deux appuis pour avancer, mais aussi pour retourner parfois en arrière, dans le but de comprendre le phénomène observé.

Au fil de l'enquête, nous avons choisi au maximum des outils et des techniques flexibles, adaptés et souvent réadaptés, selon les individus et les situations (Lancelevé, 2021). Au cours des entretiens nous n'avons pas hésité à reformuler certaines questions en « *cours de route* » (Becker, 2020, p.45), à en introduire de nouvelles, pour rebondir sur des propos entendus, ou

pour creuser des points évoqués, auxquels nous n'aurions pas pensé. Nous récoltions alors de nouvelles variables à confronter et à analyser.

Le plus possible, nous missions sur la spontanéité, afin de gagner la confiance des personnes, pour un suivi au long cours (*Annexe 7*). Sans être certain de savoir faire autrement, cela nous a permis d'être mis en contact avec d'autres coureurs, jusqu'à en suivre cinq de manière régulière et cinq autres plus ponctuellement, résidant hors de la région AURA, mais finalement retenus au vu de leur parcours et des conditions de recherche contrariées par la pandémie.

Cet échantillonnage théorique a longtemps évolué, selon la capacité des personnes à favoriser l'émergence de données et de théories solides et innovantes. Très vite, nous avons considéré chaque personne comme un interlocuteur, quitte à frôler parfois un certain « *anthropologie collaborative* » (Lassiter, 2001 ; Gay y Blasco & De la Cruz, 2018 ; Lancelevé, 2021). Cette vision de l'autre impliquait soit de mettre en jeu sa propre réflexivité, en gommant la relation d'asymétrie classique ; soit de nous impliquer physiquement, comme nous le verrons ensuite ; soit de recourir au digital, qui a tendance à réduire les barrières symboliques. En parallèle, la régularité des échanges divers – au minimum mensuel, malgré la Covid-19 – tendait vers cet objectif, autant qu'elle permettait de revenir sur certains points à éclairer.

Dès que nous avons collecté une masse de données conséquente, et affiné notre cadre de manière souple et originale, nous avons accéléré l'enrichissement théorique par les lectures, puis procédé à une étape de codage de nos données. Pour ce faire, nous avons relu toutes les notes et tous les entretiens mis au propre, selon le principe de la « *lecture flottante* » : sans chercher d'objet précis, mais en restant « *attentif à "ce qui [était] là"* » (Luckerhoff *et al.*, 2012, p.104). Nous n'avions donc pas de grille d'analyse préétablie, mais découpons les données textuelles selon des mots, des expressions ou des idées, jusqu'à l'élaboration de *patchworks* colorés, reprenant un système de codes et de sous-codes. En avançant dans ce travail de manière ouverte, nous procédions à une comparaison directe en simultané. Cela supposait encore des allers-retours, en cas de « découverte » d'un nouveau code par exemple. L'ensemble a donc été lu plusieurs fois et cette étape constituait véritablement un premier pas vers la théorisation, puisqu'elle accompagnait un « *mouvement de réduction et de densification* » des données aux codes puis des codes aux catégories, formant « *des noyaux théoriques* » (*ibid*, p.106). À partir de là, plusieurs énoncés ont été rédigés, puis confrontés

aux lectures, afin qu'émerge un phénomène général à théoriser. À savoir : la « quête¹² de résonance » par différentes approches ludiques.

Dans ces étapes, nous avons effectué des temps de « pause », en ne lisant que les ouvrages issus du domaine, par exemple, ou en effectuant des travaux annexes, afin de tenter de prendre de la distance avec le terrain et la théorisation. Cela nous a parfois offert la sensation de « redécouvrir » notre pensée, voire de la faire évoluer. De la même façon, nous n'avons pas hésité à échanger avec les membres de notre laboratoire, avec des acteurs du monde du trail – hors Chartreuse Terminorum –, mais également avec des proches, dans l'optique de croiser les regards. Ces temps d'échange furent salvateurs dans les périodes de doute. Ils nécessitaient par ailleurs un effort de vulgarisation ô combien nécessaire (Lancelevé, 2023).

Au cours de ces longs mois, nous avons été interrogé par les personnes enquêtées à de nombreuses reprises. Nous avons pris le parti de présenter certaines étapes de notre cheminement, sans jamais avancer de termes théoriques ni de pistes de réflexion, afin de ne pas influencer la suite. Là encore, ces échanges ont été particulièrement bénéfiques pour clarifier et théoriser. Une fois la saturation théorique du terrain éprouvée, nous avons exposé les fruits de notre analyse à quelques coureurs intéressés, afin de réduire, une fois encore, tous risques de contresens. Cette volonté de transparence a donné lieu à la création d'un carnet de terrain sur la plate-forme *hypotheses.org*, sur laquelle nous publions quelques données à la marge. Cette prise en compte de l'interlocuteur nous semblait être une étape supplémentaire pour valider à la fois le sens de nos résultats et la méthodologie d'inspiration inductive.

1.4. Le recours « naturel » aux récits de vie

En resserrant notre travail autour des courses de Chartreuse, puis autour d'un noyau dur d'une dizaine de coureurs, notre recherche s'orientait vers des études de cas. La course devint alors accessoire.

Assez rapidement, en échangeant régulièrement avec ces athlètes, nous avons été amené à récolter des éléments biographiques, sous la forme de récits¹³ (Dubar & Nicourd, 2017, p.10).

¹² Du latin *quaero* : « chercher », mais aussi « demander, questionner ».

¹³ À cet égard, peut-être que l'expression « paroles de vie » serait plus juste encore, mais peut-être moins éloquent que le mot « récits ». Aussi, à défaut de creuser davantage ce concept aux sonorités religieuses, qui renverraient aussi aux croyances de l'individu, nous nous rangerons derrière des termes plus largement diffusés (Pineau & Legrand, 2019). Sans être ni spécialiste ni orthodoxe, nous nous référons le plus souvent ici au concept de « parcours de vie », pour exprimer le contenu de ces récits. Ces parcours de vie s'opposent classiquement dans la littérature à la « trajectoire » qui, selon Passeron (1990, p. 22) : « redéfinit dans ce cadre [celui de l'*habitus* et des *structurations agissantes*] l'objet biographique comme "intérieurisation du probable" (...) ». Mais également à celui de carrière, qui se concentre sur l'analyse des pratiques avant celle des individus (Becker, 1985, p. 49). Ce dernier a été largement investi dans le

Ces récits étaient bien sûr liés à l'expérience, et plus largement aux parcours de vie de chacun. Ils accordaient une importance aux détails et à ce qui s'avérait en trouver à leurs yeux. Ils permettaient aussi de relier la pratique à des contextes sociaux, à des événements historiques ayant permis à la personne d'atteindre sa position.

Il s'agissait alors de suivre les tronçons en cours, et de revenir sur les pérégrinations passées, à partir des souvenirs, mis en mots, pour comprendre l'engagement de ces personnes. Ce qui supposait de se mettre à leur niveau. Ces souvenirs pouvaient exacerber certaines facettes et en occulter d'autres, dans ce que Pineau et Legrand, dans leur ouvrage consacré aux biographies, assimilent à une mise « *en ordre, en sens, en intrigue (muthos)* » pour représenter l'action (2019, p.78). Ces souvenirs pouvaient aussi être mis à jour, participant à la construction de l'identité personnelle. Ce qu'ont démontré les frises chronologiques réalisées par certains coureurs (*Annexe 8*). Les personnes pouvaient aussi oublier – Mickaël évoquait sa passion du quad dans son enfance ; Liess ressassait ses week-ends à s'ennuyer chez sa tante à Saint-Pierre-de-Chartreuse, après plus de deux ans d'échange. Elles pouvaient encore avoir tendance à rationaliser des faits, dans leur enchaînement ; aussi ne pas se livrer. Ces tendances intimaient de s'intéresser à un tableau, plus qu'à un cadre ou à une image, comme le suggérait Heinich (1999, p.29) dans son ouvrage sur les prix littéraires et la reconnaissance.

Ce qui s'y trouve explicité [dans ces récits], de façon inégalement accentuée, c'est ce que les sujets ont vécu, mais passé au filtre de ce dont ils sont capables de rendre compte publiquement, avec des capacités variables de mise en forme, des dispositions fluctuantes au retour sur soi ou, au contraire, à la composition d'un compte rendu cohérent avec l'image qu'ils ont - ou entendent donner - d'eux-mêmes.

Ces « contraintes » du récit obligeaient à respecter les limites fixées par les personnes elles-mêmes, et à mettre l'accent sur leur ressenti, en gardant à l'esprit qu'il n'était jamais possible de tout dire ni de tout savoir. Cette mise en ordre et ce tri restaient à analyser, comme un moyen d'exposition de soi.

Nous avons conscience que cette notion de parcours, au-delà de cette mise en scène, ne pouvait être décorrélée des structures traditionnelles, au risque de courir à « *l'illusion biographique* », comme le critiquait Bourdieu (1986)¹⁴. En cela, tout récit de parcours devait s'inscrire dans un contexte, qui le rendait *a minima* intelligible.

domaine du sport, à la suite des travaux de Becker justement, sur la déviance. Au cours de nos entretiens, un coureur mentionnait également son « *chemin de vie* ».

¹⁴ En 1986, ce dernier écrivait (p.71) : « *Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un "sujet" dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la*

Le recours à ces récits de parcours de vie, en lien avec la méthodologie inductive, nous a naturellement amené à consulter les travaux interactionnistes américains, regroupés sous la bannière de l'« École de Chicago »¹⁵. Les premiers travaux de cette école se sont en effet démarqués de ceux de leurs collègues par leur contribution à la recherche empirique, développée à partir de « nouvelles méthodes d'enquête », tels que l'accès aux documents personnels, le recours systématique au terrain ou la multiplicité des sources documentaires examinées.

Les biographies ont ainsi été investies par Thomas et Znaniecki (1919), dans l'analyse du parcours d'un paysan polonais, migrant, mais aussi par Anderson (1920), dans sa sociologie des sans-abris. Ces derniers, par l'attention portée aux témoignages et aux documents de première main, appréhendaient le social et les situations au plus près de la manière dont le faisaient leurs enquêtés. Ils se détournaient en contrepartie du contexte historique (Kaufmann, 2004, p.33). La lecture de ces ouvrages ou d'autres ouvrages de synthèse nous a motivé à considérer des sources documentaires annexes, pour donner du relief aux récits recueillis.

1.5. *L'utilisation des sources documentaires numériques*

En parallèle de nos échanges avec les coureurs, nous avons donc multiplié nos recherches en ligne : résultats de courses, articles en ligne, réseaux sociaux – Facebook, LinkedIn –, et mis en place un travail de veille rigoureux. Chaque semaine, pendant un an, nous consultions par exemple le réseau social Strava¹⁶, sur lequel les athlètes enregistraient et partageaient leurs données d'entraînement, afin de relever les fréquences rendues plus ou moins visibles selon les périodes. Cela nous permettait d'observer d'éventuelles routines, leur insertion dans le quotidien ; plus largement le type de préparation suivie.

matrice des relations objectives entre les différentes stations ». Dans le même temps quasiment, Passeron mettait en garde également (1990, p.6) : « *Le récit biographique fasciné par ses propres pouvoirs de suggestion, c'est une visée utopique d'exhaustivité qui fonde son impression de compréhension dans l'illusion d'immédiateté* ». Ces mêmes critiques ont encore cours aujourd'hui (Martucelli, 2010, p.72, par exemple). Il convient alors de rattacher le récit individuel à des « structures sociales ».

¹⁵ Outre cette relation du chercheur au terrain, l'interactionnisme symbolique attribue une place centrale à l'acteur, considéré comme un « *interprète du monde qui l'entoure* » (Coulon, 1992, p.16), qui agit en générant du sens, « *défini et redéfini par des interactions* » (Luckerhoff et al., 2012, p.90).

¹⁶ Créée en 2009 en Californie, avec l'essor de la connectivité, cette application a été conçue pour un public de cyclistes, avant de s'ouvrir à d'autres sports, jusqu'à 33 en 2021. Pensée comme un réseau de partage et d'aide aux sportifs, selon le storytelling en vigueur, son nom proviendrait du suédois, et signifierait « *s'efforcer : faire de gros efforts pour atteindre un objectif* ». Malgré une forte concurrence, Strava n'a eu de cesse de conquérir de nouveaux adeptes, dans 195 pays, dont 2 millions en France, en 2019. D'après les déclarations de ses dirigeants au journal *L'Équipe* (2022), l'entreprise viserait, à terme, le milliard d'utilisateurs. Quelques travaux consacrés à Strava ont déjà été publiés ces dernières années. Une grande partie s'intéressait à son rapport aux pratiques de cycles. Ces derniers cherchaient alors à expliquer le rôle de l'outil dans la collecte de données (Bruinvels et al., 2021 ; Alattar et al., 2022). D'autres, à analyser l'application sous l'angle de la motivation. L'ensemble, parfois critique, se concentrait souvent sur la fonction d'autoquantification du réseau (Quidu, 2021) ou sur les stratégies d'acteurs à son origine (Saoulé, 2022).

Au fil des mois, et à mesure que nous parvenions à gagner la confiance de nos interlocuteurs, nous avons accédé à certains de leurs mails et autres documents personnels, intégré leur groupe de suiveurs¹⁷. Nous avons également été amené à lire certains ouvrages indigènes. Là aussi, tous les documents ont été rigoureusement codifiés, afin d'être exploités ensuite.

Cette technique d'enrichissement documentaire nourrissait nos « cas » typiques autant que notre réflexion. Elle s'est avérée par ailleurs un précieux contrepoids. Il s'agissait à nos yeux de « faire feu de tout bois », jusqu'à atteindre une pertinence sociologique par saturation.

Il nous semblait important de croiser cette méthode à celle de l'observation ethnographique, ou à celle de la participation observante, pour éviter ses écueils. Ainsi, nous avons fait le choix d'ouvrir un peu plus encore l'enquête de terrain, pour nous y plonger totalement, en prônant dès lors une adaptabilité de chaque instant.

2. Enquête avec les pieds :

la « mise en jeu » du corps du chercheur au sein d'une communauté de coureurs

Dans un entretien réalisé par Mons, l'anthropologue Laplantine revenait sur la définition du « terrain » et dépeignait une « *expérience qui met en éveil la totalité de l'intelligence et de la sensibilité du chercheur : la vue et l'ouïe bien sûr, mais aussi le toucher, le goût et l'odorat* » (2004, p.25). Cette définition simple du travail de l'ethnographe implique la mise en jeu du corps du chercheur dans la collecte des données. Avec elle, la question de la spatialité du chercheur, par rapport à son terrain de recherche. Loin de verser dans l'ego-ethnographie ou l'égo-centrisme, ce détour nous semble un passage obligé pour comprendre la manière dont certaines données ont été récoltées, en lien avec les précédents.

2.1. In situ : suivre pour comprendre

Dès la fin de la Chartreuse Backyard, nous avons conscience que le statut d'observateur nous contrarierait dans nos ambitions scientifiques. Que ce statut ne nous permettrait pas de décrire les reliefs des situations, et se bornerait à leur théâtralité. Que l'intime ne se livrait que rarement sur un plateau de questions-réponses. Qu'au contraire, notre maigre expérience de coureur, connaissant la Chartreuse, était un atout de taille. À la suite de ce constat, nous décidions de prendre deux mesures, elles aussi radicales : s'installer à proximité du terrain et y suivre les coureurs.

¹⁷ Pour chaque course, certains coureurs réunissent leurs proches dans un groupe de type Whatsapp, dans lequel leur compagne, bien souvent, relate les faits marquants de « leur champion », à la manière d'un *live* sur un site sportif.

Tel Favret-Saada (1985, p.61) qui résida à plusieurs reprises dans le bocage pour enquêter sur la sorcellerie, nous retournions vivre dans le massif, à une quinzaine de minutes de Grenoble, au bout de la phase exploratoire¹⁸. L'emplacement choisi nous plaçait à égale distance des premiers coureurs suivis, sans trop nous éloigner du site de la course. De cette manière, nous appliquions malgré nous le conseil de Malinowski (*in* Riutort, 2017, pp.147-148) qui affirmait que « *deux voyages d'une année* » étaient plus profitables qu'un voyage de deux ans, « *car le temps passé devait être mis à profit pour prendre de la distance envers ses premières observations* ».

Les mois précédents notre retour en Chartreuse, nous nous sommes « entraîné à nous entraîner ». Dès le début de la thèse, nous avons commencé à prendre part à des trails longs. Pour « tenir la distance », nous avons investi sur nous-mêmes, en consultant un nutritionniste à Lyon puis à Grenoble. Dans le but de nous renforcer musculairement et atténuer les risques de blessures, nous intégrions aussi un protocole en posturologie, à l'hôpital Herriot de Lyon, qui nous offrit un suivi régulier auprès de spécialistes – podologue, ostéopathe, kinésithérapeute. En outre, nous profitions de notre réseau pour recueillir des conseils d'entraînement.

Grâce à cette approche, une fois installé, nous nous attaquions à de plus longs efforts encore, tandis que notre niveau de performance augmentait lui aussi, pour avoisiner les 700 points de cotation (*Annexe 9*). En 2019, nous relevions une moyenne de 568 points pour les coureurs de la Chartreuse Terminorum – avec une cote maximale de 754 points –, et de 597 pour la Backyard – cote maximale à 742 points. Notre niveau était donc « en théorie » suffisant pour suivre les meilleurs coureurs sur un temps court, sans les ralentir. Il nous conférait même, « en théorie » toujours, une légère marge sur les participants. De quoi faciliter les échanges et le travail de mémorisation en course. Toutefois, nous savions pertinemment que cet indice avait été réalisé sur des terrains assez faciles, comparés à ceux qui nous attendaient¹⁹.

À l'automne 2020, nous commençons à prendre part aux premiers entraînements, répondant par l'affirmative à toutes les sollicitations reçues, à la manière de Jim Carey dans *Yes man* (Reed, 2008)²⁰ ou d'un chercheur désireux d'en louper le moins possible. Comme le rappelait

¹⁸ En mai 2020, après le premier confinement lié au Covid-19.

¹⁹ Nous pouvons d'ailleurs d'ores et déjà confesser n'avoir jamais autant eu envie de vomir que lors de certaines sorties en ski de fond avec Maxime ; n'avoir jamais autant lutté pour ne pas nous évanouir que dans la montée du col du Coq avec Benoît ; n'avoir jamais autant craint de tomber qu'en essayant de suivre Liess et Éric dans des descentes techniques, qui mettaient au supplice l'enfant du plat pays ; que plus d'une fois nous avons fermé les yeux pour oublier vertige, chaleur et fatigue, mis notre cerveau et nos jambes en pause, en oubliant cette enquête.

²⁰ Dans ce film, le personnage joué par Jim Carrey change totalement de mode de vie, après avoir rencontré un gourou *new age*, professant de répondre aux expériences du monde par l'affirmative. Au cours de ces mois en immersion, nous

Katz (2001, *in* Cefai *et al.*, 2010, p.47), nous devons mener ces observations à des moments différents pour comprendre. Par cette curiosité, nous devenions « *pour ainsi dire réel aux yeux des membres [du gymnase, dans la citation]* », pour reprendre les mots de Beauchez (2014, p.60). Au fur et à mesure de notre enracinement, nous prenions part à des sessions individuelles, qui nous faisaient comprendre comment les prérogatives de l'épreuve s'intégraient au quotidien de ces coureurs. Dès nos premiers pas, nous concevions ces participations observantes sur le temps long, afin de réduire les contraintes du dispositif.

Nous nous fixions alors un certain nombre de règles simples pour mener à bien l'expérience :

- Toujours suivre, mener le moins possible ces sorties, sauf si le coureur nous demandait un éventuel relais ;
- Ne pas choisir le parcours et s'adapter à l'entraînement de chacun, à son éventuel plan d'entraînement, à ses horaires, à ses obligations ;
- Ne pas enregistrer ces sorties par audio ou vidéo, afin de conserver un caractère informel, et plébisciter la prise de notes au retour ;
- Ne pas partager les informations de chaque sortie pour ne pas influencer les entraînements de chacun²¹.

Cette dernière règle supposait de fixer un contrat avec nos interlocuteurs. Ce contrat oral, complété lors de l'avancée parfois, reprenait un grand nombre des règles déontologiques de la profession (Beaud & Weber, 2010, p.255), à savoir : la non-divulgateion des propos aux autres participants de l'enquête, l'enregistrement consenti, la demande d'autorisation avant réutilisation.

Une fois notre démarche acceptée, nous découvrions les coulisses de la course, acquérions les normes, comparions et creusions les parcours de vie des coureurs, profitant de l'usure des jambes pour délier les langues, quitte à nous détourner de l'enquête pour parler du FC Barcelone, du RC Lens, du ballon d'or de Benzema ou du dernier livre de Tesson. En ce sens, l'immersion par corps permettait d'accroître la complicité avec nos interlocuteurs et d'atténuer « *les différences entre "je" et "nous", entre dehors et dedans* » (Ingold, 2013, *in* Perera, 2017, p.114). D'où la disparition progressive d'une extériorité.

Outre ces valeurs et ces normes, l'immersion par corps nous donnait accès aux manières d'agir : « *ahannements, sifflements, chuintements, soufflements, gémissements, les cris et les*

avons tour à tour été baliseur d'ultra trails, bénévole sur des ravitaillements, assistant de coureurs, *pacer*, créateur de sites Internet pour Mickaël. Sans oublier notre participation à plus d'une vingtaine de courses.

²¹ En revanche, si un coureur nous « taguait » sur le réseau social Strava par exemple, nous laissions le marqueur en place.

soupirs caractéristiques de chaque athlète » (Wacquant, 2002 [2000], p.72), dans les limites de nos sens²². À mesure que nous nous entraînions avec les coureurs, nous observions un phénomène de « *mimèsis sociale* » (Gebauer & Wulf, 2002, in Perera, 2017, p.93). Nous commençons par exemple à relativiser la difficulté. Ainsi, Liess plaisanta un jour en nous entendant dire qu'il n'y avait « que » 8 000 mètres de dénivelé sur les 187 kilomètres de la traversée du Jura. Nous accédions à une connaissance « *de façon consciente et inconsciente, par la répétition et l'imitation, l'intériorisation et l'incorporation, l'imprégnation et l'acquisition d'un savoir-faire* » (Piasere, 2010, in Soldani, 2020, p.67), mais également à une manière de penser. Par la familiarité, nous aiguisions aussi notre sensibilité à comprendre les rouages symboliques de l'engagement. Nous nous déplaçons alors toujours plus près du point de vue de la personne, au point de progressivement renier la question utilitariste du « pourquoi » contre celle du « comment ».

Ce cheminement nous a amené à nous imaginer aux départs de la Chartreuse Terminorum et de la Chartreuse Backyard²³, afin d'aller au bout de notre démarche. Cette immersion totale devait nous conduire à l'obtention de documents réservés aux coureurs, tels que le règlement ou les mails d'avant-course. Sans compter qu'une participation nous donnerait à voir davantage que les cinq à dix minutes au cours desquelles les coureurs, revenus au camp, resteraient dans leur bulle, à se ravitailler, comme ce fut le cas sur la Chartreuse Backyard 2019. Il ne s'agissait donc en rien d'un désir de « *virer indigène* » (Cefai & Amiraux, 2002, p. 9), mais bien d'un besoin pragmatique.

Vouloir toutefois ne suffisait pas – peut-être s'agit-il même du mantra de la course, à moins que ce ne soit l'inverse. Notre carte d'étudiant ne nous offrait aucun passe-droit. Le choix de la participation incombait aux organisateurs. Seuls l'effort et l'espoir nous rendaient « éligible ». Nous devions donc finir quelques courses au préalable. Endurer pour nous endurcir. Lors de la première année de thèse, nous avons ainsi participé à certains événements, cités parmi les plus difficiles.

Malgré le faible nombre de sélectionnés à la Chartreuse Terminorum, les coureurs suivis ne nous ont jamais vu comme un « concurrent ». Certains nous aidaient même, quand d'autres

²² Nous avons un temps filmé quelques sorties, mais le dispositif ne s'est pas avéré concluant.

²³ Annulées à cause de la pandémie en 2020 et 2021. Les effets de la pandémie sur le travail ont été multiples. Durant le premier confinement, nous n'avons par exemple pas pu rencontrer physiquement les coureurs ; même chose durant le second. Nous avons eu recours aux technologies numériques pour échanger en ligne (Lancelevé, 2021) : Messenger, WhatsApp, BigBlueButton, Skype. Le périmètre et les couvre-feux imposés lors des semi-confinements ont aussi impacté notre travail. Durant les périodes « d'ouverture », nous avons ralenti le rythme des sorties, à raison d'une tous les 7 à 10 jours, afin de respecter la « période d'incubation » éventuelle du virus. En outre, notre accès à d'autres séquences de vie s'est trouvé limité.

préféraient que nous découvriions l'épreuve seul, comme eux l'avaient fait. Une certaine exemplarité ressortait. Derrière elle, l'idée de se référer à leur expérience (Congoste, 2020, p.34). Nous leur expliquions toutefois, en évoquant leurs objectifs, qu'en cas de sélection, nous essaierions de les suivre le plus longtemps possible, pour récolter des données. Jamais nous ne parlions d'une performance sportive pour le chercheur.

2.2. Neutralité et distance :

Cette manière d'investir le terrain, par le corps, en considérant le coureur comme un interlocuteur, pose d'emblée la question de la distanciation à l'objet de recherche (Elias, 1993). Celle-là même qui fait office de ritournelle en sciences humaines et sociales, et qui met en garde contre une influence du terrain sur le chercheur, et réciproquement. En théorie, une observation parfaite ne devrait pas altérer le cours de toute chose.

Comme l'a écrit Favret-Saada pourtant : travailler en ethnographie c'est accepter d'être « affecté(e) »²⁴ sans instrumentalisation (2009, pp.145-160). Dans son ouvrage sur la sorcellerie du bocage, cette dernière allait même jusqu'à admettre (1977, p.38) :

De tous les pièges qui menacent notre travail, il en est deux dont nous avons appris à nous méfier comme de la peste : accepter de « participer » au discours indigène, succomber aux tentatives de la subjectivation. Non seulement il m'a été impossible de les éviter, mais c'est par leur moyen que j'ai élaboré l'essentiel de mon ethnographie.

Ainsi, seule l'implication totale du chercheur, par le corps et l'esprit, peut mettre en mots et donner du sens à un terrain. Sans cela, ce terrain n'existerait tout simplement pas, d'un point de vue ethnographique. Ne seraient que des situations de vie ignorées.

Dès lors, compte tenu du nombre incroyable de choix à effectuer au cours d'un travail de recherche, du regard et du parcours du chercheur sur son objet, lui-même choisi, nous rejetons toute neutralité académique. Comme le soulignait Corcuff (2011 [1995]) : le chercheur, parce qu'il est un individu avec ses valeurs, qui construit son objet de recherche à partir d'elles, ne peut être neutre, si ce n'est de manière utopique. Bourdieu affirmait d'ailleurs lui aussi que : « rien n'est plus faux [...] que la maxime universellement admise dans les sciences sociales suivant laquelle le chercheur ne doit rien mettre de lui-même dans sa recherche. Il faut, au contraire, se référer en permanence à sa propre expérience » (2003, p.10). Sans oublier que tout chercheur est « tributaire(s) des conventions de notre époque, de

²⁴ « Qu'un ethnographe accepte d'être affecté n'implique pas qu'il s'identifie au point de vue indigène, ni qu'il profite de l'expérience du terrain pour se chatouiller l'ego. Accepter d'être affecté suppose toutefois qu'on prenne le risque de voir s'évanouir son projet de connaissance. Car si le projet de connaissance est omniprésent, il ne se passe rien. Mais s'il se passe quelque chose et que le projet de connaissance n'a pas sombré dans l'aventure, alors une ethnographie est possible », écrivait-elle plus en détail (pp.158-159).

notre culture et de notre milieu social », rappelait Laplantine, dans un manuel consacré à la description ethnographique (1996, p.14).

En considérant notre première socialisation au terrain, nous n'allions pas tourner le dos à celles et ceux que nous avons croisés sous prétexte d'un mythe de la distanciation absolue. Nous n'allions pas non plus rejeter tout sentiment, et entrer dans ce que Beauchez nomme « *la schizophrénie de l'enquête maintenant l'ethnographe à une distance maîtrisée des émotions* » (2014, p.179). De même, il nous semblait évident que nous serions amené à participer au discours du milieu, voire à donner un avis, à un moment ou à un autre. Le contraire nous paraissait aussi stupide et impossible que de courir dans un scaphandre. Nous nous attendions donc à vivre une « *expérience incarnée, indissociablement affective* » comme l'expliquait Cefai (2010, p.29). Nous espérions même entrer en « résonance » avec notre terrain, entendant par-là « *quelque chose qui, dans la rencontre ethnographique, va au-delà des mots, qui produit empathie et compassion, rend possible l'appréciation ; sans la résonance, les idées et la compréhension ne verraient pas le jour* », comme l'écrit Chiroli (2020, p.55) en citant Wikan (2009).

Par le souhait d'intégrer la *short list* de la Chartreuse Terminorum, nous effectuions un pas supplémentaire vers les coureurs, et réduisions encore notre distance à eux. Dès lors, nous n'étions plus le jeune chercheur, mais simplement « *le jeune* », voire « *la guenille* » ou « *mon petit* » – formules maintes fois entendues –, qu'ils essayaient de « former ». Ce qui se traduisait par des conseils et des recommandations multiples – matériel, professionnels de santé, parcours.

Au cours de ces sorties, nous devenions une vraie éponge. Bien sûr, nous discussions – nous mettons n'importe qui au défi de ne pas parler une fois de sa propre expérience, n'importe laquelle, lors d'une sortie de 6 heures –, mais surtout nous écoutions, observions et prenions des notes dès notre retour, que nous analysions ensuite. Il s'agissait d'un premier garde-fou autant qu'un matériau, afin de garder en tête notre « place » et notre distanciation avec les coureurs au cours de chaque sortie.

Cette question de la distanciation doit toutefois être posée dans les deux sens. Car si le terrain influence forcément le scientifique et son analyse, sa simple présence modifie forcément la situation, ne serait-ce que d'un point de vue de la représentation, par exemple, à travers les biais de désirabilité classiques. Nous comptons sur la récurrence des sorties pour gommer l'étrangeté. Nous prenions aussi garde de taire nos analyses en cours, nos lectures et même certains mots de vocabulaire. Il était en revanche bien plus difficile d'étouffer notre façon d'être. L'effort d'endurance ayant pour conséquence d'abattre certaines barrières. Nous ne

pouvions réfréner une réelle sympathie, sans risquer d'écrouler l'enquête. Nous assistions et prenions part alors à de nouvelles scènes. Liess nous présentait, par exemple, comme « un ami » à un groupe de connaissances. Maxime et Mickaël nous invitaient à manger chez eux avec notre compagne. Il nous fallait donc accepter d'affecter nous aussi, pour faire partie des leurs ; accepter la résonance, et se servir au maximum de cette relation répondante pour pousser plus loin la collecte et l'analyse, sans jamais nous en cacher.

Nous devions toutefois prêter attention à ne pas blesser les personnes ; à ne pas casser les équilibres. Dans certains cas, par anticipation d'une sortie du terrain, nous reprenions de la distance, espaçant les échanges, sans pour autant rompre le lien relationnel tissé, et qui nous permettait d'avancer autant que de remonter le fil de vie de chacun. Dans certains cas, nous improvisions des « points » avec quelques coureurs, afin de prendre en compte leur ressenti. Il s'agissait alors d'une sorte d'objectivation participante, que nous aurions aimé creuser davantage.

Des fois, je vois quand on est dans la thèse. Parfois, j'ai du mal à voir entre la thèse et la sortie entre copains. (Romain)

Assez régulièrement, les coureurs avouaient « avoir pensé » à nous et cette pensée était souvent réflexive. Les sorties, comme les entretiens, semblaient donner lieu à une « *auto-analyse provoquée et accompagnée* », comme l'écrivait Bourdieu (2007 [1993], p.919). Ainsi, Romain rapporta avoir relu les lettres qu'il avait envoyées à l'organisation, après l'un de nos échanges, et avoir constaté que le ton et les objectifs présentés avaient évolué entre ses participations. De la même façon, il n'était pas rare que les coureurs nous partagent certaines lectures, en lien avec ce qu'ils projetaient de notre travail. *Les Finisseurs*²⁵ (Berg & Delfosse, 2020), nous a par exemple été conseillé par cinq athlètes, qui y voyaient matière à creuser notre sujet. Nous remarquons par endroits la volonté de nous aider dans l'effort de thèse. De la même façon, s'ils réalisaient une performance, celle-ci était vite présentée comme « un plus » pour notre enquête.

Cette réflexivité, suggérée par nos questions ou notre présence, était d'autant accentuée qu'elle permettait, pour quelques-uns, d'affiner leur préparation. Dès notre premier entretien, Mickaël par exemple, déclara que notre travail pourrait l'aider à progresser. Il évoquait même un échange « gagnant-gagnant ». De la même façon, nous remarquons quelques mois plus tard qu'un autre coureur acceptait d'échanger avec nous, persuadé que nous possédions des informations supplémentaires sur la prochaine édition... Ce qui nous amena à l'écarter de

²⁵ Livre consacré aux coureurs ayant fini la Barkley Marathons.

l'étude. Il nous fallut donc apprendre à « jouer », à doser finement, agir et réagir sans jugement, pour nous adapter au mieux aux situations de l'enquête.

En cela, les conférences ainsi que les lectures étaient de précieux outils, pour « *aiguiser notre sensibilité à ces problèmes d'engagement et de distanciation, et, par là même, à la force contraignante de ces cercles à double lien* » (Elias, 1993, p.169), sans pour autant renier la nature de notre implication.

Encadré n° 1 :

Un chercheur dans le peloton²⁶

Dès le début de la recherche, je souhaitais comprendre comment des coureurs s'orientaient vers un type d'épreuve. Ce questionnement m'a conduit à me concentrer sur les *vétérans* et les *virgins* de la Chartreuse Terminorum.

Je tentais de me frayer un passage, par la Chartreuse Backyard. J'observais, j'écoutais, mais une barrière subsistait entre eux et moi. Impossible. « *Dura lex, sed lex* », écrivait Mickaël. La loi est dure, mais c'est la loi.

Franchir l'obstacle

Je me retrouvais à quai, en phase d'embarquement. Je tentais de décrypter les sorties, une fois publiées en ligne, mais la montagne ne pouvait se réduire à des chiffres, à moins d'aimer les raccourcis. Que pouvaient bien dire ces données de la difficulté du corps ? Des doutes de l'esprit ? Des émotions vécues ? De la succession de paris qui les rendaient possibles ?

Je devais enjamber l'obstacle. Comprendre comment la course condamnait et faisait revenir. Comment l'ensemble dialoguait ; si possible en direct ; avant que les mots ne fardent l'expérience par d'opaques souvenirs.

Je devais me coller au médium ; à cette zone de contact entre l'être et le monde ; à ce corps qui amorce l'apprentissage (Bourdieu, 1997) ; d'où jaillit toute expérience. Je devais donc tenter de saisir la « *dimension charnelle de l'existence* », pour reprendre Wacquant (2007, p.2), et m'immerger corps et âme, jusqu'à me convertir. Il me fallait voir, ressentir, pour que les langues se délient. Pour expliciter anthropologiquement l'intensité de l'engagement et les éléments exprimés en dehors du langage. J'espérais aussi me rapprocher de l'intime et du noyau dur de qui ressemblait à une communauté. Ainsi, par « *la coordination de ces trois éléments, le corps, la conscience individuelle et la collectivité* », comme l'écrivait Mauss, cité par Wacquant (ibid, p.4), « *qui façonnent [ici le coureur] et le font vivre au jour, le jour* », j'espérais découvrir « *tout l'homme* », à partir des corps. Le leur et le mien ; côte à côte.

Adieu donc, ô mode statique ! Je chaussais mes baskets et candidatais moi aussi. Je m'exposais alors sans même m'en rendre compte à la question maintes fois posée sur la posture du chercheur dans son terrain : objet de cette note.

En écrivant ces lignes, cette question m'intrigue encore. Je tenterai bien sûr d'y répondre de la manière la plus honnête possible, mais je ne peux m'empêcher de penser que nul ne peut être (bon) juge et partie. Aussi, aurait-il sans doute fallu qu'un tiers interroge l'ensemble de mes interlocuteurs au cours des trois dernières années. Impossible. La loi est dure, mais c'est la loi. Ma réponse sera donc nécessairement imparfaite.

Ma situation

Sans verser dans l'ego-ethnographie, un détour par mon histoire me paraît indispensable, pour comprendre comment j'en suis venu à ce point de vue.

De manière factuelle, je suis né dans le bassin minier du Pas-de-Calais, au début des années 1990. Mes parents sont issus de familles nombreuses des Houillères et sont les rares à y avoir effectué des études supérieures courtes. Transfuges de classe, ils sont restés attachés à cette culture populaire et ouvrière. Aucun d'entre eux n'était sportif à ma naissance. Pourtant, à la trentaine, mon père souhaitant perdre du poids s'est mis à courir,

²⁶ Comme dit en introduction, nous avons reproduit des notes méthodologiques ou issues de notre carnet de terrain, rerédigées, pour éclairer notre propos. Par souci de cohérence avec les annexes, celles-ci sont écrites à la première personne du singulier.

dans le sillage d'un ami-voisin, instituteur dans l'école de notre quartier. Inscrit au club de football de la ville, après le succès du mondial de 1998, c'est ainsi que je découvrais la course à pied, en l'accompagnant, à vélo tout d'abord, puis sur des tronçons de quelques kilomètres. Ce même ami, instituteur, m'inscrivit avec d'autres élèves à la course de la ville, où je finis deuxième, derrière un jeune licencié. Le même été, je suivis en famille le mondial d'athlétisme de Paris 2003, et fus ébloui par la performance de Medhi Baala sur 1500 mètres, deuxième également, derrière Hicham El Guerrouj. Arrivé au collège, je gagnais le cross, puis prenais des places d'honneur ensuite, ce qui me détournait progressivement du football. Je participais ainsi à une première séance en club d'athlétisme, dans une ville voisine, avec l'ami, instituteur, durant cette même période, avant de m'y inscrire, en 2004 ; tout comme mon père.

Depuis cette époque, je ne me suis jamais senti aussi bien, en extérieur, que sur une piste d'athlétisme ou une piste forestière. Diagnostiqué HPI dans un collège de ZEP, je grandis tel un enfant solitaire, entre les livres, les cahiers et cet univers athlétique. Je pratiquais essentiellement le demi-fond, sans performances notables, hors du giron local. Surtout, je tenais un blog dédié à la pratique. En cela, je préparais sans doute déjà la thèse. Au lycée, je stoppais l'ensemble de ces activités pour m'intégrer à des groupes. Habitant d'une zone particulièrement mal desservie par les transports en commun, je marchais régulièrement plusieurs kilomètres pour rentrer chez mes parents après les cours. D'où un goût cultivé pour la marche.

Plus tard, j'arrêtais la classe préparatoire au bout de trois semaines et consultais une conseillère d'orientation, pour m'aiguiller. Je passais alors des tests de personnalité, devant m'amener à un métier. Deux se démarquèrent nettement : journaliste et guide de haute montagne. N'ayant jamais mis un pied « en altitude » – j'irai à 23 ans, pour la première fois –, je me tournais donc vers le journalisme, passais le concours de l'École de Tours, que je réussis. S'ensuivirent trois années de collaborations diverses pour la presse locale, nationale et internationale ; un premier travail de mémoire sur le traitement médiatique du Front National en France, depuis leur laboratoire d'Hénin-Beaumont. Un stage en rédaction parisienne me renvoya tout un racisme de classe au visage. Dans la foulée, pour briser ce plafond de verre, je décidais de passer les concours des IEP de province, et partais en Angleterre les préparer ; l'apprentissage des langues étrangères étant sans nul doute l'un des plus discriminants. Afin de financer ce voyage, je candidatais à une bourse départementale, que j'obtins, en échange d'un photoreportage sur la dernière mine en activité de l'île. Cette première expérience au long cours, auprès d'une population proche de ma famille socialement, m'initia indirectement aux techniques de l'ethnographie. Quelques mois plus tard, je finis par intégrer l'IEP de Lyon, en spécialité « Communication, culture et institution » et y découvris les rouages de l'enquête en sociologie. Je réalisais successivement deux autres mémoires : une étude de réception, très bourdieusienne, du musée du Louvre-Lens (2016), puis un état de lieux de la pratique du trail en France (2017), en lien avec mon stage d'alors, au sein de l'entreprise Raidlight.

Durant ces années d'étude, loin du Pas-de-Calais, je revenais à la course à pied : sur piste, tout d'abord, puis sur route et sur sentier. Du 800 mètres, je passais aux 24 heures en moins de deux ans, attiré par l'expérience de la course de nuit. Je retiens de ma première participation un goût d'ivresse absolue, sur un air de Led Zeppelin, lorsque je doublais des fantômes dans le bois d'Olhain.

Au cours des années qui suivirent, je multipliais les expériences dans des services de communication divers, jusqu'à m'en dégoûter et tentais une aventure solitaire dans l'entrepreneuriat. Au même rythme, j'accrochais des dossards en trail running, principalement en Auvergne-Rhône-Alpes.

Ma posture

Voilà donc qui écrivit au *triumvirat* au début de cette thèse – et qui l'écrivit ensuite en partie. C'est également ainsi que je me présentais de manière plus ou moins détaillée à mes interlocuteurs. À travers ce détour, il est possible de voir comment mon goût pour l'endurance et le terrain se sont tous les deux construits. Il permet aussi de comprendre que j'avais acquis – ou observé du moins – des codes et des manières de faire d'univers très différents. Ainsi, en débutant ce travail, j'avais au préalable développé quelques aptitudes en matière d'écoute, de communication et d'adaptation sûrement. Si je savais courir, collecter des informations et les retranscrire, je n'avais cependant jamais fait les trois en même temps. Je devais donc appréhender mon corps autrement. Passer du construit social au constructeur, selon les mots de Wacquant (*ibid*, p.7). Je devais transformer un véhicule de plaisir en outil performant. Sans même être sûr qu'il s'agisse bien du même sport, que je faisais depuis l'enfance.

En postulant à la Chartreuse Terminorum, je passais du jeune curieux à celui de candidat. En cela, je venais concurrencer mes interlocuteurs dans l'obtention des dossards. Dans les faits, je n'ai jamais ressenti une quelconque « hostilité ». Bien au contraire, ce fut comme si je venais de demander à entrer dans une espèce de grande famille. La plupart des coureurs que je suivais alors étaient convaincus de figurer dans les quarante. Ils étaient aussi convaincus que ce serait mon cas.

Je dus pourtant attendre et faire preuve de persévérance pour voir m'ouvrir cet accès. Durant ce temps, long de deux ans, je multipliais mon insertion dans cet univers si particulier, en m'entraînant auprès des coureurs et, en parallèle, pour pouvoir les suivre. Je m'appliquais un principe de progressivité dans l'enquête. Au cours

des sorties, je tâchais de jouer au bon « *sparring* », et n'essayais jamais de tirer avantage d'une éventuelle supériorité à un moment donné, comme l'expliquait aussi Wacquant (2000, p.84). J'élaborais donc une feuille de route, tandis que se négociaient des contrats tacites avec chaque coureur. Ce mode « suiveur » s'appliquait aussi aux sorties en elles-mêmes : je restais derrière, dans l'ombre, au maximum. En cela, j'oubliais mes instincts de coureur plutôt compétiteur, pour rester à la place du chercheur. Lorsque je transgressais cette règle implicite, les coureurs me la rappelaient en commentant mon excès. Ainsi, Benoît me lança à la suite d'une première virée : « *Quand je t'ai vu partir, je me suis dit : "Ouh ya ya" »* ; Liess me dit, à une autre occasion : « *Il est chaud, le Simon* », sur un mode quasi extérieur à la scène. Ces remarques me servaient alors de piqûres de rappel ; mes notes de mémo.

Après ces sorties, il n'était pas rare que les coureurs me partagent des photographies, voire me taguent sur les réseaux sociaux. Je devenais donc un acteur identifié au sein de la communauté. Certains, à force de me voir sur différents terrains, m'assimilèrent peu à peu à un intermédiaire entre eux ; entre eux et le *triumvirat*. Mon statut de scientifique donnait crédit à ma parole. Il n'était ainsi pas rare que Liess m'interroge sur un point du règlement. J'acceptais de délivrer ou de confirmer des informations diffusées à tous, mais taisais toujours celles dont j'étais l'unique destinataire. Lorsque je n'avais pas de réponse, j'essayais d'imaginer avec eux des réponses, pour comprendre leur intérêt.

Plus je m'immergeais dans l'intimité des coureurs et de la course, plus j'acceptais de me livrer. Nous multiplions les échanges, durant de longues heures en courant et, logiquement, nous avons épuisé bon nombre de sujets passe-partout. Mon vocabulaire se relâchait. Je m'entendis un jour dire : « *les gars* », par exemple. Surtout, je n'hésitais pas à taquiner et à plaisanter avec eux, conscient que l'humour était l'un des éléments clés de la Chartreuse Terminorum. Cet humour restait toutefois moins sarcastique que celui du *triumvirat*. À aucun moment, il ne fut une manière détournée d'asséner un jugement. En ce sens, je m'efforçais de respecter un code d'éthique, tel que celui énoncé par l'American Sociology Association (1997, in Cefaï et al., 2013, pp.513-547).

Cet humour et cette régularité dans les sorties sonnaient comme des gages de compréhension au sein de la communauté. L'ensemble permettait de gagner et d'entretenir une relation de confiance, qui me faisait avancer.

Les échanges hors du cercle, les carnets de notes et les lectures m'aidaient à trouver une distance nécessaire. Toutefois, je restais un observateur et un enquêteur « *vulnérable* », par l'adjonction de larges doses de « *subjectivité dans l'ethnographie* », comme l'a écrit Behar, cité par Wacquant (2015, p.7).

J'acceptais sans peine cette situation. Bien que mon immersion restât méticuleuse, je ne pouvais occulter son autre face, déjà entrevue. Sans conteste : ma présence perturbait, comme n'importe quelle autre. Un simple micro biaisait. Et même si mon immersion sur le temps long tendait à faire oublier ce pour quoi je courais, je restais un corps en action, un acteur donc, au milieu du peloton. Surtout, si je récoltais des données, offertes par mes interlocuteurs, sur le terrain, que donnais-je en retour, selon le principe maussien du « don/contre-don » ? Inévitablement, j'étais un relais possible. Connaissant la plupart des postulants, je jouais un rôle d'interface, et rien n'empêchait un prétendant d'écrire à un *vétéran*, en soulignant nos accointances. Comme j'acceptais de suivre au plus près, je devenais également une aide, lorsque j'assistais un athlète au lieu d'un autre, même si, bien souvent, je parvenais à en suivre plusieurs en même temps. Surtout, je ne pouvais mesurer l'impact de mes questions sur le cheminement intérieur des coureurs. Sans doute ai-je attisé les braises d'une réflexivité centrale à leur réussite. Sans doute ai-je aussi joué parfois un rôle de thérapeute, de conseiller ? Mais tous ces « risques » étaient à prendre, comme tant d'autres les prirent. Le choix restant la première étape d'un raisonnement scientifique. Mon corps m'a facilité l'accès à toutes ces situations.

Au bout de ce voyage, je confesse donc avoir énormément appris des nuits blanches à marcher dehors, des dimanches arrachés au sommeil, des kilomètres dans les bois, des douleurs, des frissons, quand le temps s'altérait dans le souffle, et surtout ne rien regretter de la sincérité de mon engagement.

En conclusion de ce chapitre

Notre terrain de recherche s'est étiré de l'automne 2019 à l'automne 2022. Notre volonté de ne rien « *déduire a priori* » (Mauss, 1967, p.101) nous a conduit à nous rapprocher d'une méthodologie d'inspiration inductive, faisant la part belle aux récits biographiques et à l'observation, par une implication marquée du corps et de l'esprit. Au point de ne plus parfois savoir si nous enquêtons pour vivre ou si nous vivons pour enquêter.

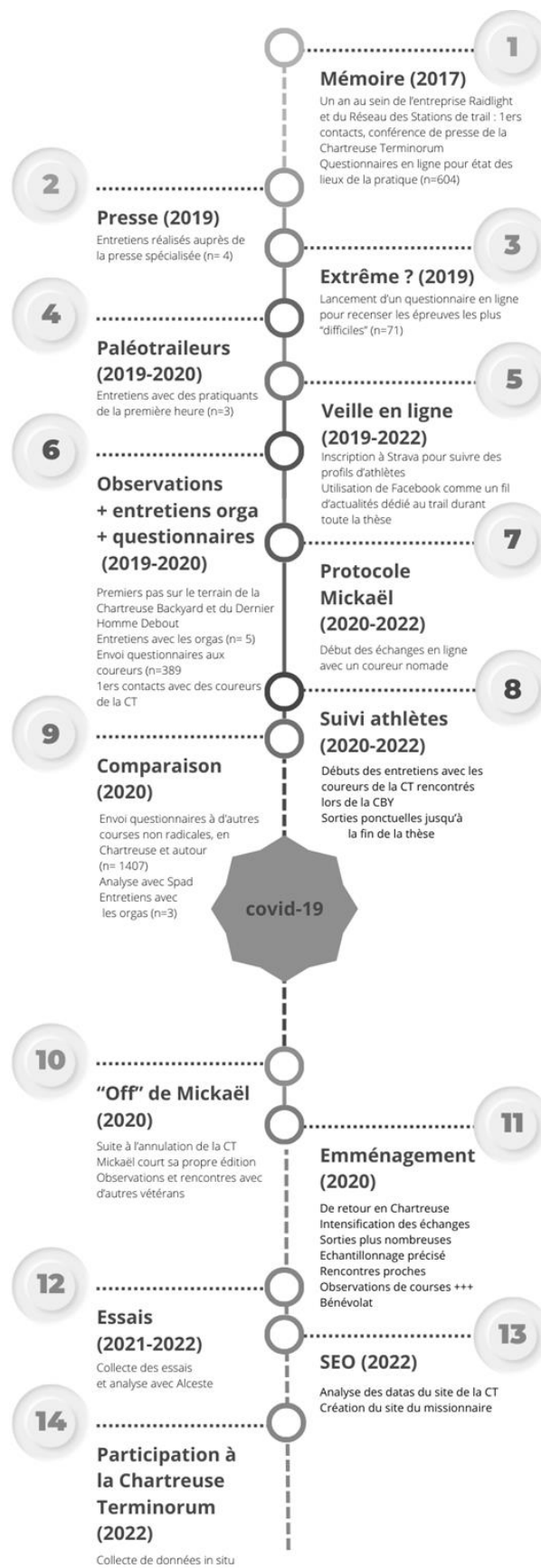
Cela nous a amené à progresser sous forme d’aller-retour, pour que terrain et lectures dialoguent, jusqu’à ce qu’émerge une analyse inédite, hors de tout cadre étriqué. De cette façon, notre réflexion n’a eu de cesse d’évoluer pour résonner au mieux avec la réalité observée et vécue ; nos outils de s’adapter pour croquer les formes biscornues de l’écosystème de la Chartreuse Terminorum.

Quantitatif et qualitatif ; formel et informel ; geste et langage ; sueur et repos : bien souvent, nous avons eu l’impression de ne rien nous interdire, d’être à la fois créatif et agile, dans le respect des règles de la déontologie (*Figure 1*).

Cette façon de suivre et d’enquêter, de manière longitudinale, nous a toutefois mené aux problèmes maintes fois évoqués par tant d’ethnologues : à savoir les questions de l’illusion biographique, de la distanciation et de la confusion des registres relationnels. Nous avons alors essayé de les prendre en considération et de les intégrer au maximum, comme des garde-fous auxquels sont venus s’ajouter d’autres garde-fous – notes, évaluation des dispositifs, échanges entre pairs, lectures. Si ces risques peuvent pour certains paraître importants – et peut-être sommes-nous tombé dans des pièges –, ils demeurent à nos yeux minimes par rapport à la richesse des informations récoltées.

Bien évidemment, cette façon d’appréhender le terrain, de le définir, de s’appuyer sur lui restera sans doute encore longtemps discutée, voire critiquée. En ouvrant la boîte noire de notre enquête, nous l’acceptons parfaitement, mais espérons toutefois que les prochaines pages feront s’élever contre les sceptiques de nouveaux défenseurs.

Figure 1. Étapes clés de l'enquête ethnographique : suivi des méthodes



Chapitre 2

Éléments pour une étude anthropologique de la Chartreuse Terminorum

« Où voulez-vous en venir ? » me direz-vous. À démontrer un point très simple. Un événement historique se produit lorsqu'un grand nombre de faits et de conditions, eux-mêmes historiquement contingents, sont réunis au même moment dans un même lieu. En l'absence de ces conditions, l'événement en question ne se produit pas.

Becker H., 2016, *La bonne focale*, p.86

Il s'agira ici de présenter le terrain, en essayant de comprendre comment la Chartreuse Terminorum s'y est enracinée. Pour ce faire, nous reviendrons dans un premier temps sur la Barkley Marathons, qui a inspiré l'épreuve, puis sur le territoire. Nous porterons une attention particulière aux systèmes ésotériques des valeurs de ces différentes unités, afin de mieux comprendre ensuite l'engagement des coureurs dans notre épreuve.

Je crois qu'il y a trois ou quatre courses qui sont basées sur les mêmes concepts, mais ce n'est pas une franchise, on ne touche pas de royalties. Avec la Chartreuse Terminorum, ça s'est fait de façon naturelle : Benoît [du triumvirat], qui s'en occupe, est venu courir la Barkley et nous sommes devenus amis. Il voulait organiser une course de la même nature et on a parlé des composantes basiques et fondamentales de la course : qu'elle soit basée sur le fait qu'une personne soit livrée à elle-même, qu'elle soit adaptée à l'endroit où elle a lieu et que son environnement la définisse entièrement... Honnêtement, je trouve génial qu'il y ait une course dans les Alpes où, tous les ans, les coureurs font un peu mieux et le parcours est un peu mieux conçu pour les mettre pile sur le fil du rasoir. Depuis, je suis sûr que les autres courses qui se sont créées sur notre modèle sont elles aussi sur la même voie.

Entretien de Gary Cantrell, alias Lazarus Lake, extrait du magazine *Running heroes society*, octobre-novembre-décembre 2021, p.29¹

1. La Barkley, avant la « french » : morphologie du modèle

Lorsque nous présentions nos travaux hors du cercle universitaire au début de la thèse, nous avions l'habitude de dépeindre la Chartreuse Terminorum comme une grande course en forêt, pour initiés. La plupart du temps, cette définition suffisait, mais parfois certains creusaient davantage, souvent pour comprendre « à quoi menait » ce travail. Nous étions alors contraint

¹ Bien qu'ayant son contact, nous n'avons pas cherché à interroger Gary Cantrell, dont le profil était déjà très documenté. Nous avons souhaité nous concentrer sur le *triumvirat* et ne pas ajouter de « mystère au mystère », au risque de nous perdre. Sa présence en Chartreuse aurait pu changer cette donne, mais ce dernier ne vint pas durant notre travail.

de leur donner des détails et d'exposer les « règles » de la course. Assez étrangement une petite majorité, éloignée du monde du trail et du sport, nous rétorquait quelque chose comme : « *C'est comme la course aux États-Unis, en fait* ». À savoir : la Barkley Marathons. Sa présentation est donc incontournable pour comprendre l'engagement dans la Chartreuse Terminorum.

Dans cette partie, nous analyserons des fragments de discours issus de la communauté de la Chartreuse Terminorum. Nous reviendrons en premier lieu sur les spécificités de cette épreuve et son aspect « mythique », puis sur ses valeurs avancées, principalement à travers des reportages².

1.1. Brève histoire et spécificités de la Barkley Marathons

Dans ce livre, je montrerai que la Barkley Marathons est à la fois la course à pied la plus difficile au monde, et aussi une parodie souvent humoristique de l'ultramarathon.

Furtaw F. –E., (2010), *Tales From Out There. The Barkley Marathons, The World's Toughest Trail Race*, p.2^{3,4}

La Barkley Marathons⁵ est une course de trail née en 1986, dans le Tennessee, aux États-Unis. Dans le livre *The why of the Barkley (and pretty much everything else)* (2019), Rich Limacher rapporte que des membres du forum s'interrogeaient initialement sur le terme « Barkley ». Contrairement aux noms de courses traditionnelles⁶, celui-ci ne renvoie ni à un élément topographique ni à une particularité touristique, mais tout simplement à « *un éleveur de poulets du Tennessee débraillé, négligé et dur à cuire* »⁷, proche ami, voisin et partenaire de l'événement (*ibid*, p.92). Il aurait également été le fournisseur officiel du poulet grillé, emblématique de la course (Furtaw, 2010, p.20). Barry Barkley aida à l'organisation de manifestations dès la fin des années 1980, et les instigateurs de l'épreuve voulurent lui rendre

² Pour consulter la liste des reportages accessibles sur la Barkley : <https://posilicious.com/2018/10/22/top-10-barkley-marathons-documentaries/>

³ Traduction personnelle (Furtaw, 2010, p.2) : « *In this book I will make the case that the Barkley Marathons is simultaneously both the world's most difficult foot race, and an often-humorous parody of the sport of ultramarathon running* ».

⁴ Traduction personnelle (Limacher, 2019, p.2) : « *This one is an anomaly. An ugly, wicked, mean and nasty mentally twisted afterthought. A freak of nature. Hell, a freak even of non-nature. Preternature. The supernatural?* ».

⁵ Le terme marathon est assez commun aux courses d'endurance. La marque du pluriel indique simplement la répétition de cet effort. Comme l'écrivit Frozen Ed Furtaw dans son ouvrage (2010, p.1) : « *Lorsque je demandais au [...] créateur de l'événement pourquoi il avait utilisé la forme plurielle Marathons, il répondit simplement que la Barkley faisait plus qu'un marathon* ». Traduction personnelle (Furtaw, 20210, p.1) : « *When I asked Gary Cantrell, the event's creator, why he used the plural form Marathons, he said it was simply because the Barkley was more than one marathon* ». La course américaine affiche en l'occurrence une distance de 100 miles, soit quatre marathons environ (écart théorique selon les coureurs de ±6 miles, d'après Berg & Delfosse, 2020). En France, la course se résume à l'appellation « Barkley », que nous reprendrons pour la suite de l'exposé.

⁶ Voir notre article sur le nom des courses de trail : <https://trail.hypotheses.org/194>

⁷ Traduction personnelle (Limacher, 2019, p.92) : « *a scruffy, unkempt, hard-assed Tennessee chicken farmer* ».

hommage. Rien que par son nom, la Barkley s'illustre donc des valeurs conviviales et par un caractère authentique.

Outre cet interlude terminologique, la Barkley met en avant un récit de création original. L'épreuve serait en effet née d'un pari devant une séquence de télévision. En 1977, James Earl Ray, l'assassin de Martin Luther King, Jr., parvient à s'échapper du Brushy State Penitentiary, situé en plein cœur d'un milieu idéalement hostile : la forêt de Frozen Head. Deux jours plus tard, Earl Ray est rattrapé à treize kilomètres de son point de départ. Coureur émérite, Gary Cantrell se serait alors écrié qu'il aurait pu faire au moins 100 miles dans ce laps de temps.

L'idée de la Barkley était semée. Il faudra toutefois attendre neuf ans avant de voir les premiers coureurs relever le défi lancé par Gary Cantrell et ses amis⁸. Un peu plus encore pour que l'épreuve propose son kilométrage théorique et sa version moderne⁹.

[...] Et bien sûr, en découvrant cette évasion de la prison, le directeur de course a aussitôt entonné sa prophétie pour les prochains millénaires : « Quel endroit dégueulasse pour une course ! ». La direction de course a fait de son mieux pour déterminer la distance idéale pour un bon ultramarathon : 50 miles. Certes, la distance paraît aujourd'hui dérisoire, mais à cette époque, pensons-nous, la direction de course véhiculait simplement l'attitude macho selon laquelle les vrais ultrarunners parcourent au moins 50 miles. [J'avais souvent rencontré ce machisme dans les « premiers jours ». Un 50K était, et est toujours, juste un peu plus que ce que courent les marathoniens].

Limacher R. (2019), *The Why of the Barkley: (and pretty much everything else)*, p.61¹⁰

À travers cette anecdote, qui asseye la légende de l'épreuve, l'humour de « l'esprit Barkley » est tout à coup perceptible. Ce registre et ce ton, dédiés au temps spécifique de la course, participent à sa dramatisation.

Aujourd'hui encore, la course continue de rendre hommage à ce fait historique en parcourant les souterrains de la prison, fermée en 2009¹¹. En parallèle, la course célèbre aussi d'autres faits marquants, à l'échelle locale, comme l'extraction minière, qui a façonné le paysage –

⁸ Nous nous concentrerons ici sur le personnage de Gary Cantrell. Ce dernier a toutefois été aidé, par Kar Henn par exemple. Ce dernier était inspecteur des mines locales, et avait donc une connaissance parfaite du terrain et de son administration (Furtaw, 2010, pp. 19-20). Nous retrouverons ce genre de profils au sein de l'organisation de la Chartreuse Terminorum.

⁹ L'épreuve était plus courte lors des trois premières éditions (Furtaw, p.47). Des femmes ont aussi fini l'épreuve en 1991. La version moderne de l'épreuve commencera, pour ce travail, à 1995.

¹⁰ Traduction personnelle (Limacher, 2019, p.61) : « [...] and of course, as a corollary to this prison-escape discovery, Race Management immediately intoned its prophecy for the next millennia: "what a kick-ass place for a race!" Race Management did the best it could in determining the oft considered de rigueur distance for a good ultramarathon: 50 miles. Certainly 50 kilometers qualifies, but in those days, we think, Race Management was simply accepting the macho attitude that real ultrarunners go 50 miles. [I had encountered this machismo often in the "early days". A 50K was, and still is, just a little way more than what marathon runners run] ».

¹¹ Le parallèle entre la prison et la course a fait l'objet d'une attention littéraire, chez Sillitoe par exemple (1959).

certains prisonniers travaillaient d'ailleurs à la mine – ou le projet « *Civilian Conservation Corps* » de Roosevelt¹² (Limacher, 2019, p.85). Guillaume¹³, l'un des participants que nous avons interrogés, admettait s'être documenté sur cette histoire locale afin de « *comprendre* » les références, en vue de découvrir des indices sur la course par exemple. Ainsi, l'univers de la Barkley relève véritablement d'un storytelling transmédia¹⁴.

Cette évasion manquée a conditionné le mode de déplacement des coureurs. En effet, Earl Ray ne bénéficiait d'aucun balisage. Pour retranscrire sa difficulté, la Barkley ne pouvait se dérouler autrement, même si Cloninger, qui a examiné l'épreuve, la décrit comme « *une course à pied, non comme un challenge d'orientation** » (2019, p.3)¹⁵. De la même façon, l'horaire de départ doit rester flou – entre minuit et midi. Il est précisé, une heure avant, par le barrissement d'une conque¹⁶. Lazarus Lake allume ensuite une cigarette, puis les coureurs s'élancent.

Les concurrents doivent rester prêts. L'assistance ne peut être tolérée, car elle réduirait l'incertitude. Comme l'expliquait Goffman (1974, p.167) : « [...] *on voit mal comment la corrida permettrait d'éprouver l'homme si celui-ci utilisait un fusil de chasse au lieu d'une cape et d'une épée* ». De cette façon, la restriction de l'équipe et de l'équipement favorise l'idée du coureur, « *frôleur de limites* » (*ibid*). Elle encourage aussi des unions entre coureurs, pour rester compétitifs le plus longtemps possible. L'autre devient ainsi un allié plus qu'un adversaire. Pour ces raisons, la Barkley se démarque encore de l'écosystème de la course à pied, comme en témoigne Benoît du *triumvirat*.

Si on veut caricaturer en France on est plutôt sur des courses en autonomie avec peu de ravitaillements, et aux États-Unis c'est beaucoup de ravitaillements, tu cours torse nu, t'as juste besoin d'un bidon et le reste toute la logistique américaine est là tous les 10 km avec ice-cream, bacs à glaçons et burgers si tu veux. (Benoît du triumvirat)

Dans le livre *Les Finisseurs*, Berg et Delfosse (2020) reprennent parfaitement les évolutions de la course, en matière de format. Ce que Frozen Ed Furtaw résume par l'idée d'« *une*

¹² Le « *Civilian Conservation Corps* » est un projet gouvernemental fondé pendant la Grande Dépression, qui envoyait, entre autres, les jeunes hommes bâtir des sentiers dans les forêts (Berg & Delfosse, 2020).

¹³ Premier français à boucler les trois tours de la *fun run* à la Barkley. Il a participé à la Chartreuse Backyard et à plusieurs courses radicales au cours desquelles nous l'avons rencontré. Nous avons aussi réalisé un entretien avec lui et quelques-uns de ses proches.

¹⁴ Ce storytelling transmédia est prolongé par des romans inspirés de la course, comme ceux de Cathy Henn, une ancienne concurrente. Parmi les titres : *Danger beyond the yellow gate* (2017) – la course partant d'une barrière jaune – ou *The virgin and the veteran* (2011). Ce qui souligne le lien entre la course et l'écrit.

¹⁵ Traduction personnelle (Cloninger, 2019, p.3) : « *The Barkley is a footrace, not an orienteering challenge* ».

¹⁶ Ce n'était pas le cas lors des premières éditions, d'après Furtaw (2010, p. 39).

escalade dans la difficulté » (2010, p.2)¹⁷. D'après nos lectures et ces éléments, l'organisation a longtemps tâtonné avant de trouver la formule idéale pour atteindre le « 1 % théorique de *finisseurs* ». Cela est passé par une variation du nombre de boucles – 5 depuis 1995 pour une barrière de 60 heures, créant une situation d'urgence –, de la distance – ±160 kilomètres, ± 20 000 m de dénivelé –, de la saisonnalité – d'avril à mars, ce qui induit moins d'heures de jour –, et par l'intégration de nouvelles règles, orales ou écrites, au gré des éditions. Sans oublier une complexification de l'épreuve à chaque nouveau *finisseur*. Loin d'être une épreuve impossible, la Barkley apparaît donc comme un casse-tête organisationnel pour mettre les coureurs sur le fil du rasoir. Ainsi, la montée du *Rat Jaw* a été ajoutée dès 1989, un an après le premier *finisseur*¹⁸. Cette pente emblématique, couverte de ronces¹⁹, l'une des seules autorisées à la captation d'images, est sans cesse imaginée par les coureurs de la Chartreuse Terminorum, qui annoncent tous avoir découvert « *un Chartreuse Rat Jaw* » sur leur site d'entraînement (*Annexe 10*)²⁰, tel un jeu mimétique (Caillois, 1967).

C'est naturel pour moi de mettre les choses en ordre, ça l'a toujours été. Mon esprit est structuré comme ça. J'aime trouver de l'ordre dans le chaos, et c'est peut-être pour ça que je fais ce que l'on appelle de la maçonnerie à pierres sèches, sans utiliser de mortier : vous prenez une pile de pierres, empilées au hasard, et vous les dispensez de façon à obtenir un magnifique mur de pierres. J'aime faire des puzzles, aussi, reconstituer une image à partir d'une pile de pièces. Et si j'aime courir d'un endroit à l'autre, c'est parce que c'est petit pas après petit pas que vous accomplissez quelque chose de grand. Certains en doutent parce que je ne montre pas comment je travaille, mais tout est calculé, ouais. Peut-être qu'il y a une théorie unificatrice dans tout ce que je fais... Je peux la sentir, quelque part dans ma tête, mais je ne suis pas capable de la formuler. Il y a comme un petit gars à l'intérieur de mon esprit qui travaille sur la course « H24 », même sans le savoir, en mettant des équations en place dans ma tête. Par exemple, pour déterminer le parcours de la Barkley, j'essaie d'anticiper le pourcentage de participants qui vont la terminer parce que je veux que l'on reste autour de cette barre des 1 %, comme c'est le cas aujourd'hui. Je fais des additions dans ma tête en évaluant le temps qu'il faut pour que les coureurs fassent ceci ; quelles sont les émotions dans leur tête après cela ; comment ils réagissent en voyant tel objet après tel virage, etc. On ne dirait pas, mais il y a beaucoup de mathématiques dans l'organisation de la Barkley.

Entretien de Gary Cantrell, alias Lazarus Lake, extrait du magazine *Running heroes society*, octobre-novembre-décembre 2021, p.27

Ces règles, comme le rapporte l'extrait précédent, sont directement nées du cerveau de Gary Cantrell, mais aussi de la réflexion des coureurs, comme l'écrit lui-même l'organisateur dans

¹⁷ Traduction personnelle (Frozen Ed Furtaw, 2010, p.2) : « *As will be described in this book, the history of the Barkley is one of escalation in difficulty over the years to make it ever more difficult* ».

¹⁸ Selon Furtaw (2010, p.49), ce nom viendrait de la projection du parcours sur la carte, qui ressemblerait à une mâchoire de rat.

¹⁹ Il n'y a aucun passage avec des ronces en Chartreuse.

²⁰ Dans la même veine, les organisateurs de la Chartreuse Terminorum ont créé le « *hachoir à diot* », sur leur parcours, reprenant l'idée du *Rat Jaw*.

la préface du livre de Berg et Delfosse (2020). Ces derniers, devenus « gardiens du temple », souhaitaient un défi « *le plus pur possible* » (*ibid*, p.7). À l’instar de ce que Wendling notait au sujet du jeu d’échecs, la règle était « *renégociée* », « *réinventée* », « *source de multiples interactions entre joueurs* » (2002, pp. 45-46).

Ces règles interdisent le recours aux moyens les plus efficaces. La Barkley a ainsi progressivement interdit l’utilisation des montres altimétriques, de même que la possibilité de courir le dernier tour à plusieurs (voir ensuite). Cette proscription illustre une tendance des participants à s’unir pour « *battre la course* », comme l’expliquait Benoît du *triumvirat*, organisateur de la Chartreuse Terminorum, inscrit à plusieurs Barkley. Du reste, l’autonomie est de mise et aucun matériel n’est rendu obligatoire, bien que l’organisation déclare que : « *suivant les conditions météo, l’organisation rendra nécessaire de partir avec le nécessaire* » (Berg & Delfosse, 2020, p.11). Cette notion d’autonomie semble présente dans bon nombre de manifestations alternatives, comme le pointait Gauthier, qui s’est intéressé au festival *Burning Man* (2015).

Lors de la présentation d’un film consacré à son aventure sur la Barkley en 2016, Benoît du *triumvirat* affirmait qu’une partie de ces règles n’étaient connues qu’une fois enfreintes. Ces normes seraient donc nombreuses et changeraient d’une édition à l’autre. Quelques coureurs de la Chartreuse Terminorum, curieux de la Barkley, relevaient d’ailleurs un côté subjectif, en matière de sélection du moins.

Nous ne présenterons ici que les spécificités notoires de l’épreuve – qui nécessiterait un vrai travail de terrain –, sans entrer dans le détail.

Conditions requises: Pas d'enfants, ils sont trop petits. Pas de femmes, elles sont trop fragiles. Pas de Yankee, nous n'en voulons pas enterrés ici [l'organisateur a pu faire plusieurs fois référence à la guerre civile américaine comme « invasion du Sud par le Nord »]. Pas de fans de Crimson Tide [film de guerre]; on ne peut pas manger de poulet sans dents. Pas de végétariens, ils n'apportent aucune nutrition. Pas de mauviettes, de vers, de limaces, de geignards, parce qu'ils ne sont pas à la hauteur.

Limacher R. (2019), *The Why of The Barkley: (and pretty much everything else)*, p.200²¹

Contrairement à la plupart des épreuves, participer à la Barkley est opaque et compliqué. Pour prétendre au départ, les coureurs doivent passer par un processus de sélection. Celui-ci se compose de plusieurs étapes, proches d’un jeu d’énigmes en ligne, dont nous ne dévoilerons que les contours par respect pour son caractère secret et par ignorance. Ce secret

²¹ Traduction personnelle (Limacher, 2019, p.200) : « *Requirements: no children; they are too small. No women; they are too soft. No Yankees; we don't want them buried here. No Crimson Tide fans; you can't eat chicken without teeth. No vegans; they provide no nutrition. No wimps, worms, slugs, or weenies, because they don't have what it takes* ».

est à la fois « *stratégique* » puisqu'il vise à « *empêcher de s'adapter de façon efficace à la situation* » (Goffman, 1973 [1956], pp.137-138). Mais il est aussi une expérience d'« *initiés* », comme il « *marque l'appartenance d'un individu à un groupe et contribue à ce que le groupe se sente distinct de ceux qui ne sont pas "dans le secret"* » (*ibid.*).

Nous noterons simplement que, parmi les épreuves à surmonter, le coureur doit rédiger un essai. Ce dernier répond à la question : « *Why I Should Be Allowed to Run the Barkley?* »*. Interrogation renvoyant assez directement à la sélection effectuée par l'organisateur de la « Grande marche », dans le roman *Marche ou crève*, de Stephen King (1989 [1979], p.305)²². Certaines années, le coureur peut aussi répondre à des devinettes, comme donner son âge en années neptuniennes par exemple (Furtaw, 2010, p.15). Pour comprendre ces lignes, le coureur doit donc posséder des connaissances « *d'insider* » (Moraldo, 2018) : pour se représenter l'effort tout d'abord et pour éviter les pièges de la sélection. Cette démarche suppose un premier engagement, là où l'inscription aux autres épreuves se cantonne au versement d'une somme d'argent, voire à une loterie.

« La rédaction : "pourquoi vous estimez-vous qualifié pour participer à la longue marche ?" faisait partie des épreuves psychologiques de l'examen. »

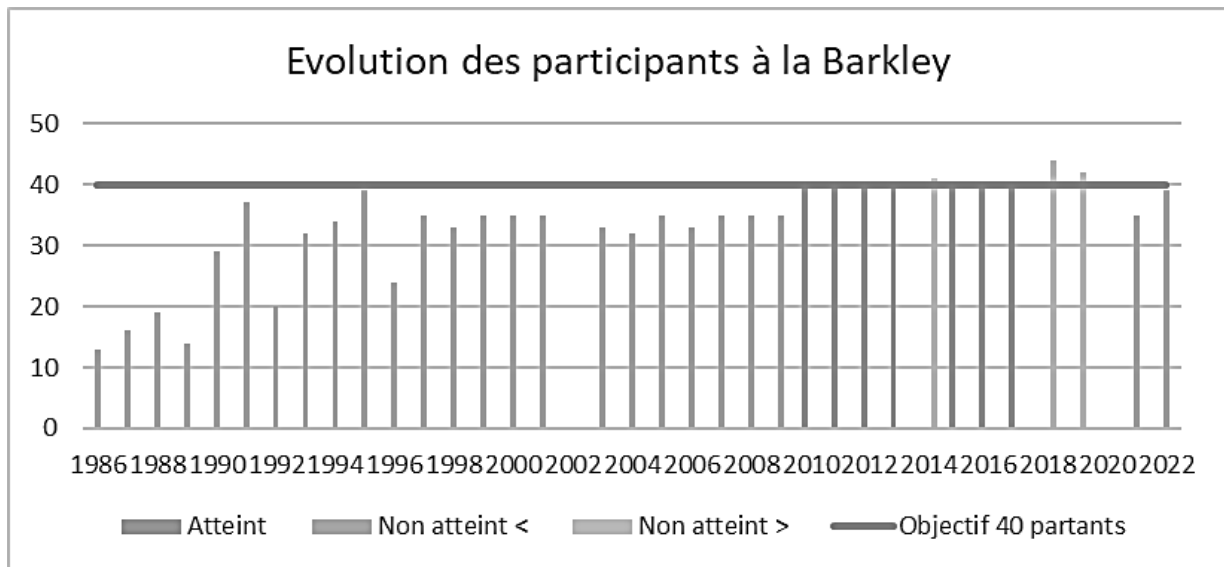
King, S. (1989 [1979]), *Marche ou crève*, p.305

Une fois sélectionnés, 40 coureurs reçoivent une « *lettre de condoléances* » de la part de l'organisation, ainsi qu'une lettre de décharge (Berg & Delfosse, 2020) avec la suite de la procédure. En 2022, 31 places de cette « *entry list* » étaient occupées par des *vétérans*, ce qui témoigne d'une progression par étapes dans la course.

Une partie des coureurs non retenus est placée sur la « *weight list* »*, soit une liste d'attente (*waiting list*) sur laquelle les athlètes sont classés de 1 à 50, suivant le « poids » – *weight* – de leur candidature, correspondant à leur historique. Un coureur sur cette liste d'attente ne peut être moins bien classé l'année suivante, en cas de nouvelle candidature. Enfin, une partie des candidats est déclarée hors liste. En 2022, pour la première fois, le directeur de course s'est adressé à cette partie du peloton, pour justifier ses choix et leur dire de « *ne pas se blâmer* » [traduction personnelle]. Dans un mail détonnant, celui-ci expliquait ses problématiques de sélection. Il dressait en creux une critique de son système de *weight list* face au succès

²² Par certains égards, la course a aussi été comparée au roman *On achève bien les chevaux* (*They Shoot Horses, Don't They?*) de McCoy (2010 [1935]), retraçant les marathons de danse se déroulant lors de la Grande Dépression. Si ces comparaisons tiennent davantage du ressort journalistique pour marquer la conscience collective, à partir d'images ultérieures, la course se rattache à d'autres dans le même but.

croissant de l'épreuve. Il regrettait la présence de 147 candidatures de qualité, pour moins de 25 places à remplir – *entry list* et *weight list* réunies –.



Graphique représentant l'évolution du nombre de participants à la Barkley,
selon les sources précédemment citées²³

Les heureux élus doivent alors s'acquitter du droit d'entrée de 1,60 \$, pour que l'organisation puisse s'acheter des cigarettes Camel et du Dr Pepper, le jour de l'épreuve. Selon l'ancienneté, les coureurs doivent ensuite offrir à l'organisateur des biens matériels. Il peut s'agir de chaussettes, de chemises, selon les besoins et l'année. Les *virgins** doivent en plus fournir une plaque d'immatriculation de véhicule, qui les symbolisera sur le campement lorsqu'ils seront en course. En échange, les coureurs reçoivent le tracé du parcours, sur une carte topographique du parc de Frozen Head, ainsi qu'une montre basique, à seule fonction chronométrique.

Comme le rappelait *Le Guide de la montagne* (2007, p.99) : « *les cartes numériques affichées sur les appareils GPS ont un avantage de taille sur leurs ancêtres papier : elles affichent une flèche "vous êtes ici" ce qui facilite énormément l'orientation* ». Le fusil et le couteau... La Barkley complexifie donc l'orientation, bien qu'il faille noter qu'à sa création les appareils GPS n'étaient pas démocratisés. Par le refus des aides additionnelles, l'incertitude et l'indisponibilité sont accrues, comme le notait Moraldo au sujet de l'alpinisme (2016, 2018).

²³ Réalisé à partir des données du site indigène : <https://cactustoclouds.com/2018/10/09/barkley-marathons-finishers/>
À noter que sur certaines éditions, le nombre de partants était inférieur à 40, malgré la *weight list*, ce qui peut s'expliquer par des non-partants de dernière minute (blessures, Covid-19) ne permettant pas de prévenir suffisamment à l'avance d'autres coureurs.

En outre, elles participent à la symbolique puriste de la course, à travers ce que Goffman nommait « *rites d'évitements, proscriptions, interdictions et tabous* » (1973 [1956], p.65).

La carte entretient l'illusion d'une aventure en monde ouvert. Elle est accompagnée d'un *road book*, censé éclairer les points clés du tracé ; en particulier les 13 livres à trouver, pour attester du bon passage des coureurs sur le parcours. Ces livres ont alors exactement la même fonction qu'un registre de refuge de montagne et servent à faire la preuve (Troillet & Raveneau, 2006, pp.684-686)²⁴. Ils constituent aussi une perte de temps potentielle pour les athlètes. Pour ces raisons, la course est parfois rejetée de la catégorie « trail ».

Selon les observateurs, ces livres conditionneraient en partie le nombre de participants (Limacher, 2019). La course se déroulant sur un circuit de 20 miles à effectuer au maximum 5 fois, si tous les concurrents venaient à bout de l'épreuve, cela supposerait 13 livres de 400 pages à cacher – 40 pages x 5 tours x 2 [recto/verso étant arraché en même temps] = 400 pages. Toutefois, cet argument peut être nuancé par les difficultés auxquelles la course a été confrontée. Le nombre réduit de participants peut ainsi trouver une explication dans les règles du parc de Frozen Head et dans une volonté des organisateurs de limiter l'impact sur l'environnement. Pour Furtaw, cette limite aurait été pensée pour livrer les coureurs à eux-mêmes sur la boucle (2010, p.16). Ce qui apparaît contraire à la logique de l'épreuve, à moins que cela ne facilite la création de petits groupes en réaction.

D'après *The Official Barkley Marathons Instructions*, les premier et quatrième tours seraient à réaliser dans le sens des aiguilles d'une montre, quand les second et troisième tours s'effectueraient en sens inverse. Le premier coureur à s'élancer sur la dernière boucle choisirait le sens, selon sa préférence. Ainsi, chaque nouveau départ rappelle au coureur sa vulnérabilité, autant qu'il renouvelle l'imprédictibilité²⁵ de la course. Constat qui tient d'une édition à une autre.

Pour ces raisons, l'épreuve n'a connu que 18 « *finisseurs* » depuis sa création, sur près d'un millier de prétendants cumulés, d'où sa réputation de course la plus dure au monde – à finir –, et son image d'expérience « darwiniste »²⁶ dans certains médias (*Annexe II*). Ces derniers ne retiennent bien souvent que cette idée de défi extrême, faisant fi des autres aspects, communautaires notamment.

²⁴ L'idée viendrait de Furtaw, d'après son ouvrage (2010, p.35).

²⁵ Nous utiliserons ce terme tout au long de ce travail, de même que celui d'imprévisibilité, parfois. Il convient alors de préciser qu'il n'existe pas d'un côté des faits prévisibles et de l'autre des faits imprévisibles, seulement différents degrés de prévisibilité, comme l'a suggéré Grossetti (2016, p.13).

²⁶ Darwin, loin de penser que seuls les plus forts ou les plus intelligents pouvaient survivre, estimait que les survivants étaient ceux qui s'adaptaient le mieux, dans des territoires d'abondance.

La Barkley c'est la course dont le monde entier se fichait éperdument il y a encore quelques années et qui, mise en avant par de nombreux documentaires plus ou moins réussis, est passée d'anecdotique à incontournable. Seul problème, il ne suffit pas de faire chauffer la carte Gold pour pouvoir y participer. Laz, le vieux barbu qu'on prendrait volontiers pour un SDF, choisit ses coureurs, mais aussi les règles du jeu, aussi terrifiantes que géniales. Un prix d'inscription qui équivaut à un expresso (sauf à Paris), une plaque d'immatriculation de son pays, l'envie de vivre l'enfer et en avant Guingamp. Au bout du compte, quelques finishers, vidés par l'immonde forêt de Frozen Head et des histoires à dormir debout.

Schmitt R. (2020), « Obsessions », *Point de côté*, p.40

Ces règles composent « l'esprit Barkley », dont tous les coureurs rencontrés et tous les organisateurs se réclament, sans forcément le respecter. Elles sous-entendent une vision éthique²⁷ de l'effort, soit un code de conduite moral émanant des coureurs les plus anciens et des valeurs de Gary Cantrell, comme nous le verrons. Elles supposent surtout un imaginaire, construit à partir d'elles (*Annexe 12*).

Pour toutes ces raisons, l'épreuve peut être considérée et analysée comme un véritable jeu à condition de victoire hypothétique. Elle s'inscrit dans la tradition anglo-saxonne de jeux « *plus interactifs* », avec des « *durées de parties plus longues* », « *permettant l'élimination des adversaires au cours du jeu* », comme l'ont écrit Berry et Coavoux (2021, p. 4).

Ce que soulignait John Kelly, l'un des *finisseurs*, rencontrés par Berg et Delfosse (2020, p.69)²⁸ :

La Barkley est un énorme casse-tête²⁹. Donc elle intrigue ce genre de personnes, celles qui aiment résoudre des problèmes et répondre à des énigmes [...] Je la compare à un combat d'échec : plus vous arrivez à prévoir vos coups en amont, ainsi que ceux de l'adversaire, plus vous avez de chances de gagner.

D'autres l'assimilaient à un Rubik's Cube ou à un exercice de thèse³⁰. À un problème complexe, multidimensionnel « *déguisé en course à pied* », selon Brian Robinson, autre *finisseur* (Berg & Delfosse, 2020, p.248).

²⁷ Par éthique, nous nous référerons ici à la définition de Fazin et Lézé (2013, p.155) : « *L'éthique d'une personne ou d'un groupe particulier peut se distinguer des autres systèmes d'idées, comme les croyances à l'égard des événements naturels, car elle concerne principalement ce qui doit être fait plutôt que ce qui est fait, a été fait ou sera fait. Dans ce sens, c'est un système d'idéaux ou de normes. Il est évident que les gens ne font pas toujours ce qu'ils pensent devoir faire ; dès lors, il ne faut pas s'attendre à ce que l'idéal moral et la pratique coïncident. Il a souvent été souligné qu'une des différences entre les lois morales et les lois scientifiques, c'est qu'il est possible d'enfreindre les premières, alors que c'est impossible pour les secondes* ».

²⁸ En cela, la course apparaît comme un jeu fini (Carse, 2012), avec une condition de victoire possible, contrairement à d'autres jeux, comme le Tetris par exemple, dont le seul but est d'aller le plus loin possible. La notion de « limite » du jeu diffère donc.

²⁹ Il est utile de noter le nombre d'occurrences du mot « casse-tête » dans ces déclarations. De même que la présence d'autres conduites obsessionnelles, frôlant la monomanie.

³⁰ Nous avons pour projet à la fin de notre travail de thèse d'écrire un billet de blog comparant les deux, à la manière de Murakami et de son *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* (2009).

Pour la plupart des coureurs, l'intrigue repose en partie sur une incompréhension face à l'échec, comme le résume assez bien Liess, attiré par la Barkley. Tous ayant déjà couru une distance et un dénivelé plus ou moins semblable en dessous de la barrière horaire de la course, il leur est difficile d'imaginer l'exploit impossible. Une incompréhension qui est largement partagée par les suiveurs (*Annexe 13*).

Au début, c'était justement super chaud de savoir comment s'inscrire. Donc, moi, j'aime bien les petits problèmes. Et la Barkley, c'est compliqué pour s'inscrire, pour trouver les indices et c'est comme un petit puzzle géant, c'est comme une chasse au trésor géante parce que pour s'inscrire, t'as des indices un peu partout dans des forums, etc., et il faut que tu les rassembles pour trouver les bons trucs, enfin... Tu penses que c'est les bons trucs. Tu sais à quelle heure envoyer le truc, à telle heure et à quelle adresse et ça, ça m'a attiré parce que le truc au début j'avais l'article du Washington Post, ils ont un article sur la Barkley et quand tu lis le truc au début tu comprends pas, le machin, ça fait juste 160 km sur le papier et il n'y a personne qui finit. Qui c'est ces mecs qui ne finissent pas le machin ?! Tu te dis que c'est pas possible. (Liess)

Benoît du *triumvirat* d'abonder :

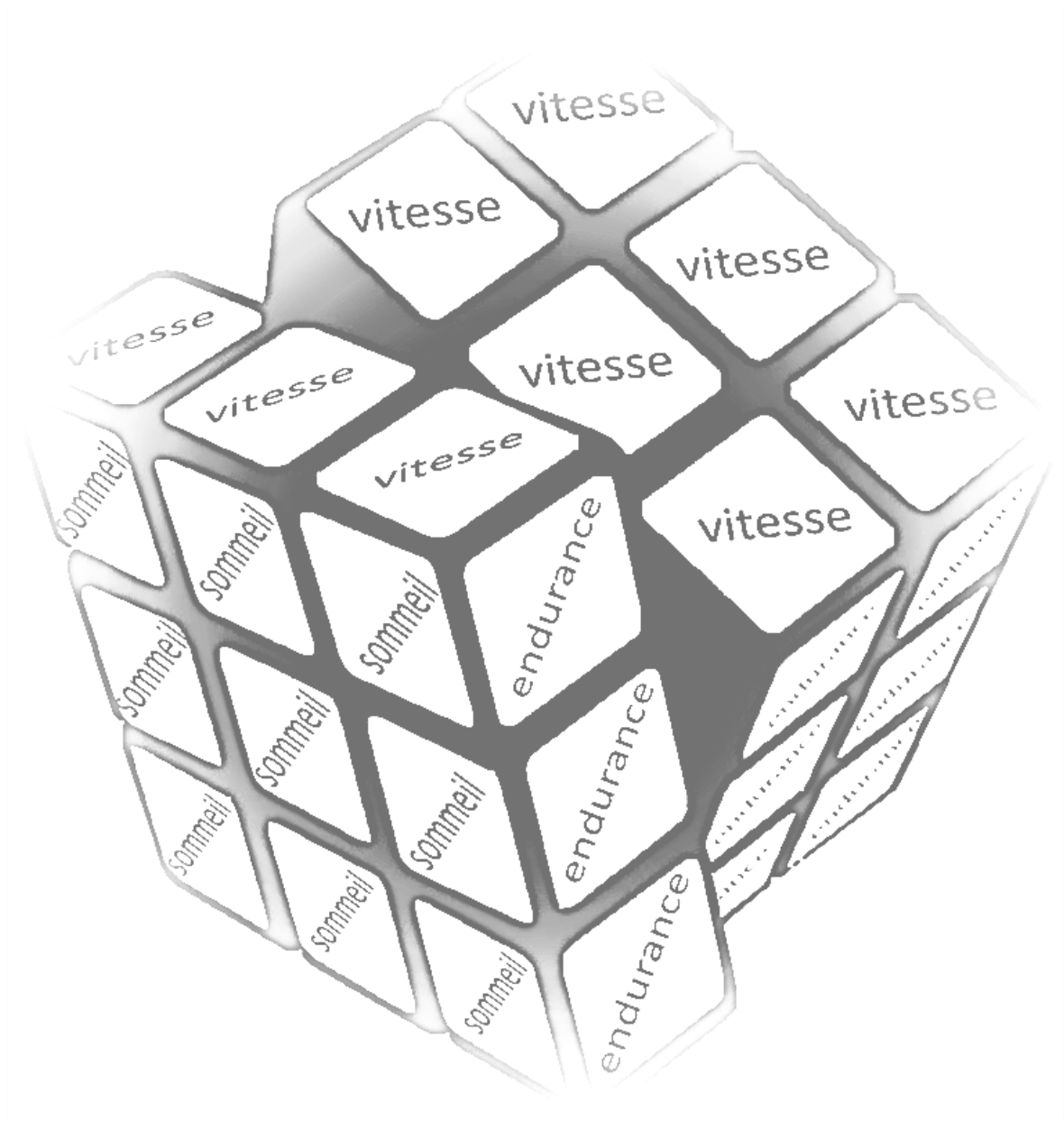
*Si tu vois le parcours comme l'UTMB, kilomètre par kilomètre, tes chronos, ça te donne tes temps de passage et tout ça. Au contraire, ça fait partie du jeu, ça fait partie du truc qui donne envie d'aller voir, c'est qu'on ne comprend pas pourquoi c'est impossible, pourquoi la moitié des coureurs sont éliminés parce qu'ils ne sont pas capables de faire 40 km en 12 h, c'est complètement idiot, c'est pas idiot, mais on se dit : « Il faut que j'aille voir ça ». Comment ces coureurs, ces bons coureurs, n'arrivent pas à faire 40 km en 12 h ? Tu te dis : « J'y vais, je vais voir, parce que, quand même, je suis capable de faire ça, ils sont nuls ». Il y a un truc, il y a un truc que je ne comprends pas, t'arrives pas à comprendre. (Benoît du *triumvirat*, organisateur)*

L'échec est ainsi le résultat d'une expérience et d'une confrontation avec un élément étranger, que le coureur n'avait pas pu prévoir, malgré l'élaboration de scénarii en amont.

Si ces déclarations ne recoupent qu'une infime part de la population de la Barkley, elles n'en demeurent pas moins éclairantes sur la perception de l'épreuve et sur la façon de s'y livrer. Apparaît ainsi un cadre ludique, aléatoire et multidimensionnel, qui peut expliquer l'absence de coureurs élites au sein de ce peloton. Par ce cadre ludique, la Barkley serait une course « au-delà de la performance » ; un jeu total.

Finir la Barkley suppose la résolution d'un défi à multiples inconnues. Ce constat prévaut pour l'ultra, le trail et bon nombre d'activités en général, mais la Barkley, par son caractère secret, changeant, et sa durée, le porte à son paroxysme. Là où la gestion de ces paramètres ne serait qu'un moyen, elles sont, ici, la fin même de l'épreuve.

Figure 2. Le jeu de la Barkley, à travers quelques paramètres



Berg et Delfosse (2020) soulignaient d'ailleurs la forte présence de scientifiques « durs » – ingénieurs, docteurs, *data analysts*, etc. – parmi les *finisseurs*, ainsi que leur aptitude à résoudre des problèmes compliqués. Nous supposons que ces derniers, au-delà de leurs capacités physiques et de leur volonté, ont été les seuls à même de percevoir l'ensemble de la mécanique de l'épreuve, pour « jouer la partie à fond », quitte à en faire une « *passion obsessionnelle* » (Moraldo, 2018, p.17). John Kelly, l'un des quinze *finisseurs*, présentait ainsi l'épreuve comme une « *baleine blanche* »* (2020, p.49), en référence à l'envie dévorante d'Achab de triompher de *Moby Dick*, dans le roman de Melville (1851). Ainsi, les

finisseurs seraient ceux qui auraient non seulement perçu le jeu, l’auraient accepté, au point de miser leur intégrité sociale, là où les autres coureurs l’apparenteraient à un simple loisir. Ils seraient les plus touchés par l’épreuve.

On ne peut pas finir la Barkley sans avoir été profondément marqué par elle. C’est difficile d’expliquer ça avec des mots. Pour moi, le défi était monumental. J’ai dû me convaincre que je pouvais le faire, avoir confiance en moi. Je porte un regard différent sur la vie depuis que je l’ai terminée.

John Fegyveresi, extrait du livre *Les Finisseurs* (Berg & Delfosse, 2020, p.82)

	Barkley Marathons	Course traditionnelle
Prix	1 centime du kilomètre	± 1 € du kilomètre
Nombre de participants	± 40	Plusieurs centaines
Taux de <i>finishers</i> théoriques	1 %	70 à 98 %
Assistance	Très limitée	Automatique
Communication	Secrète	Grand public
Prédictibilité	Faible	Forte

Tableau 1. Quelques éléments de synthèse et de comparaison

Outre ces particularités, le succès de la Barkley repose en grande partie sur l’image de son principal créateur, Lazarus Lake. Lors des pérégrinations, il nous arrivait d’entendre « *Laz a dit que...* », tel un fantôme rôdant au-dessus de la Chartreuse.

Ainsi, il semble adéquat de prêter une attention à cet humble instigateur, qui s’amuse de son personnage, comme le soulignaient Berg et Delfosse (2020, p.21).

Cette équivoque, Laz s’en délecte, c’est un moment du jeu. La Barkley est un spectacle dont il est l’auteur et le gardien, le metteur en scène et l’ouvreur de salle. Il allume et éteint la lumière. Il écrit les règles et tient la montre. Et à la fin, Gary Cantrell raconte l’histoire. Le temps a tissé l’homme et son œuvre, la renommée les a confondus, et la légende couronne une évidence : c’est la course qui lui ressemble et pas l’inverse.

Gary Cantrell est un comptable à la retraite et un passionné de course à pied intarissable. Considéré pour sa plume, poète pour certains, il a été l’un des contributeurs de *Running magazine* pendant de nombreuses années. Andrew Thompson, *finisseur* de la Barkley le considère ainsi comme « *un génie [...] l’un des êtres humains les plus poétiques, brillants, et intéressants* » qu’il ait jamais rencontré (Berg & Delfosse, 2020, p.312).

Gary Cantrell serait né au Texas, où son père travaillait sur une base militaire aérienne. Il aurait choisi le pseudonyme de Lazarus Lake pour protéger sa boîte mail, selon un article du *Blog Redbull*. D’après Furtaw (2010, p.19), il serait tombé sur ce surnom par hasard, en feuilletant un annuaire. Il aurait aussi utilisé avant le sobriquet « *idiot* » (*ibid*, p.18).

Gary Cantrell commença le sport avec le football américain. Il s’essaya à la course à pied sous l’impulsion de son père, en 1966. Avec la mode croissante du jogging, le père de Gary

Cantrell avait décidé de courir un mile par jour avec des amis – certaines sources citent un kilomètre par jour. Gary les accompagna et finit par battre son père une première fois.

« *Cela vient de mon enfance lorsque l'on jouait aux cartes, dominos ou jeux de société. Ma famille nous adorait, mais il était hors de question de laisser les plus jeunes gagner. Les victoires devaient se mériter. Il m'a fallu perdre des centaines de fois, chuter, me relever, avant d'avoir la satisfaction de l'emporter. Le plaisir est plus fort lorsque l'on a lutté pour s'imposer* », expliquait-il dans un entretien à *Ouest-France*.

Au cours de son enfance, Gary Cantrell fréquentait Andy Payne, son voisin, premier vainqueur d'une course reliant New York à Los Angeles – 5 507 km pour 199 concurrents, 55 *finishers* –, nommée la « *Bunion Derby* », dont l'histoire, romancée, a été reprise dans *La grande course de Flanagan* précitée (2012 [1982]). Il aurait raconté aux enfants Cantrell nombre de ses exploits et de ses entraînements, comme le rapportait Laz lors du même entretien au quotidien régional.

D'un niveau « moyen » – 3 heures 20 au marathon –, Gary Cantrell décide d'augmenter les distances en arrivant dans le Tennessee en 1979, pour ses études de comptabilité. Il se lance alors des défis avec ses amis, comme courir 500 kilomètres en un week-end, mais met progressivement la course de côté pour s'installer à son compte, avec son épouse. Ne pouvant courir d'ultramarathons à proximité de son domicile, Gary Cantrell crée sa propre course : le *Strolling Jim 40* (65 km), la même année. Naîtront ensuite la *Barkley*, en 1986, puis – dans le désordre : la *Barkley fall classic**, conçue comme une version d'entraînement, qualificative de la *Barkley* ; la *Last Annual Vol State*³¹ ; une course de 500 km ou « *vacances sans voiture* », de 10 jours, sans assistance ; la *Big's Backyard ultra* – du nom du pitbull Big, qu'il a recueilli –, course par boucle de 7 km, à réaliser en moins d'une heure, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un participant ; *A race for the ages*, une épreuve ouverte aux plus de 40 ans, au cours de laquelle les concurrents doivent réaliser un nombre de tours égal à leur âge, dans un délai lui aussi similaire – 50 heures, si 50 ans ; 60 heures si 60 ans, *etc.*– ; la course *Heart of the South*, qui embarque 100 à 120 coureurs dans des bus roulant 500 kilomètres dans une direction inconnue, avec pour mission de rallier le point de départ de ces bus en 10 jours ; enfin, la *Great Virtual Run across Tennessee (1000K)*, née des confinements du Covid-19, qui consiste à courir en 4 mois la distance équivalente à la plus longue route du Tennessee – près de 10 000 coureurs inscrits.

³¹ Pour « *volunteer state* », surnom du Tennessee, lié à sa forte tradition militaire. Pour consulter les informations générales sur l'état du Tennessee : <https://en.wikipedia.org/wiki/Tennessee>

S'il a pu prendre part aux premières éditions de la Barkley, Gary Cantrell ne court plus aujourd'hui, mais marche énormément en revanche.

En fait, je crois que je n'aime pas le trail : j'aime la randonnée, chercher des empreintes de pas, lire les histoires que racontent les bois... En réalité, on prend moins de plaisir en courant qu'en marchant.

Entretien de Gary Cantrell, alias Lazarus Lake, extrait du magazine *Running heroes society*,
octobre-novembre-décembre 2021, p.22

Il ferait fréquemment 32 kilomètres en aller-retour pour déjeuner un poulet frit dans une station-service. Il a aussi parcouru douze états à pied durant 120 jours, dont 700 km avec une hanche fracturée, et a pris pour habitude de colorier sur une carte, placardée sur un mur de sa maison, tous les chemins qu'il aurait empruntés.

Ainsi, par ces quelques éléments, il est possible de remonter à la genèse de la course et d'y retrouver quelques fondements. Il est également possible de noter des fils directeurs dans la pensée créatrice de Gary Cantrell, à savoir : le jeu, l'indisponibilité et la convivialité (*Annexe 14*).

En effet, la plupart de ces épreuves mettent en avant un caractère aventureux, presque initiatique. Toutes s'appuient sur un objectif à atteindre, dont le chemin demeure inconnu et (donc) partiellement incertain. D'où un aspect ludique reposant sur l'imaginaire et la projection dans cette microaventure hors du commun, s'ancrant dans un récit populaire et transcendant, qui renvoie à la mémoire américaine, de la *beat generation* aux grands espaces, et entretient le caractère authentique de chaque quête.

Cette expérience de l'inconnu, renouvelée dans les créations de Gary Cantrell – puisque toutes évoluent sous son action ou selon les situations –, introduit une notion d'équité, propre à l'amateurisme, comme le notait Moraldo au sujet de l'alpinisme à l'époque victorienne (2016). Citant Dunning et Sheard (1959), cette dernière expliquait que, par l'application des règles, chacun avait « *une chance de l'emporter* » (Moraldo, 2016, p.11). Ce que nous retrouvons sur la Barkley, où les coureurs aux palmarès les plus étoffés ont souvent déchanté. En outre, la communauté semble le générateur et le réceptacle des valeurs de partage et de solidarité, qui composent l'ADN de ces épreuves. D'après des témoignages lus dans la presse spécialisée, Gary Cantrell irait même jusqu'à accueillir des coureurs de passage, en cas de besoin.

À la lecture de ces entretiens, il nous est, certes, apparu que les épreuves de « l'univers Barkley » visaient à pousser le corps et l'esprit au-delà du confort quotidien, mais que ces

épreuves avaient aussi pour but de fédérer. Il s’agissait, selon Limacher, de la matérialisation de l’esprit « *hippie* » de Gary Cantrell (2019, p.99).

Cette volonté de fédérer est visible chez Laz dans la création de courses qu’il considère lui-même comme des « *big social gathering* », à l’instar du *Strolling Jim*, qui se termine par un pique-nique populaire au printemps. De la même façon, la course *A race for the ages* permet à d’anciens coureurs, aujourd’hui âgés de 75-85 ans de participer à une course en souvenir du bon vieux temps. Il n’est d’ailleurs pas anodin que Laz se qualifie de « *caretaker* » plutôt qu’organisateur. La course est ainsi appréhendée sous une dimension clairement sociale et socialisatrice. Le jeu, précédemment évoqué, permettant, entre autres, de recomposer les rapports humains (Kapp, 2015).

Là encore, cette idée de partage et d’échange par la communauté reposerait sur une certaine conception presque politique de la pratique, du moins militante. Ainsi, dans le même entretien à *Running heroes* (2021), Lazarus Lake définissait la course comme « une contre-culture », arguant qu’« *une contre-culture, c’est toujours d’abord l’idée d’appartenir à une communauté, quelle qu’elle soit* ». La sélection aux courses peut ainsi être vue comme un moyen de poser les bases de cette communauté, entre individus de mêmes valeurs, recoupant celles perçues en filigrane dans le portrait de Gary Cantrell.

Au début, c’est une seule et même communauté parce que tout le monde se connaît. Ensuite, le phénomène grandit jusqu’à ce que tous les gens ne se connaissent plus : il y a alors plusieurs communautés atypiques du même type, ça devient une « sous culture » puis une culture comme une autre. Exactement ce que la course à pied est devenue aujourd’hui.

Entretien de Gary Cantrell, alias Lazarus Lake, extrait du magazine *Running heroes society*, octobre-novembre-décembre 2021, p.27

Un paradoxe point cependant, puisque l’épreuve, ne cesse d’attirer de nouveaux participants, au risque de s’apparenter à terme à une « culture comme une autre ».

La médiatisation de l’épreuve accélère ce risque, et dans son sillage, la création d’épreuves, comme la Chartreuse Terminorum pour la plus officielle, ou encore les courses de type Backyard – une vingtaine en France en 2023 –, participe peu à peu à ce constat.

Nous pouvons toutefois nous demander : pourquoi et comment une épreuve dite de contre-culture se retrouve aujourd’hui citée parmi les 3 ultras trails les plus mythiques du journal *L’Équipe* (2019), par exemple ? Qui plus est : pourquoi aujourd’hui, alors qu’elle existe depuis plus de trente ans ?

Comme le rappelle Limacher (2019), le problème de la Barkley, au départ, était son anonymat. Personne ne voulait la courir. Ce, quasiment jusqu'au début du XXI^e siècle, où la barre des 40 coureurs n'a que rarement été atteinte.

En 2002, l'épreuve a même dû être annulée, à cause de la fermeture du parc de Frozen Head, pour raisons financières, liées à la crise de 2001³². À la réouverture du parc, le département local de préservation est inquiet de la renommée croissante de l'épreuve et souhaite l'interdire dès 2006 (Berg & Delfosse, 2020, p.131).

Il faudra finalement une résolution du Sénat de l'État du Tennessee [Nashville « Act of congress »] pour abroger cette proscription. Mais la menace d'une disparition plane. Lazarus Lake prend alors deux décisions qui donneront à la Barkley son visage contemporain : 1. Il s'engage à enraciner l'événement dans la marginalité, autant par choix que par nécessité, limitant le nombre de coureurs et de suiveurs -2. Mais il se mue en animal médiatique, conviant les journalistes de rédactions prestigieuses, pour ancrer durablement la Barkley dans le décor et la rendre incontournable.

Avec l'avènement des réseaux sociaux, la stratégie impulsée par Gary Cantrell s'avère payante. Le personnage de Lazarus Lake fascine autant que son épreuve. Son caractère secret, son « *feuilletonnage médiatique* » (Revaz, 2009) dévoilé tour après tour, répondent aux logiques de la presse en ligne. Les *lives* fleurissent. Lazarus Lake distille à chaque média des anecdotes au sujet de la course, comme il le ferait au coin du feu. Et s'il s'éclipse, l'homme brille par son absence. Les médias n'ayant accès qu'aux coureurs et aux symboles – « *l'épiphanie d'un mystère* » selon Durand (1984, p.13) –, la plupart des articles tentent de percer celui-ci. En parallèle, les récits de courses sont partagés en ligne par certains coureurs, qui alimentent la mémoire de la Barkley.

L'esthétique de l'épreuve attire particulièrement les médias audio visuels. En 2014, Netflix proposait un premier documentaire : *The Barkley Marathons: The Race That Eats Its Young*³³. En France, bon nombre de coureurs rencontrés ont cité le numéro consacré par « Intérieur sport » sur *Canal +* en 2014, ou encore le reportage de « Stade 2 » sur *France Télévisions* l'année suivante.

Cette rencontre entre la Barkley et les médias résulte d'un double effet d'aubaine. Pour autant, la mise en lumière de la course ne peut se résumer à celui-ci, et doit être analysée dans le prolongement d'étapes ultérieures, comme nous le verrons ensuite. En ce sens, la médiatisation de la Barkley et son développement n'auraient pu avoir lieu sans l'essor du

³² Pour consulter l'histoire de la course : https://fr.wikipedia.org/wiki/Marathons_de_Barkley

³³ Ce titre fut choisi en hommage à la genèse de la course. Furtaw écrivait ainsi, en 2010, que l'édition de 1988 était sous-titrée de la sorte (*ibid*, p.39). Cette expression aurait été reprise de nombreuses fois depuis.

marathon avant elle, par exemple. C'est dans le prolongement et par la comparaison que s'est forgé le mythe.

1.2. Un mythe pour carapace

Dans ses travaux, Benveniste (1947) a présenté le jeu comme un rite sans mythe ; tandis que Lévi-Strauss (1962) opposait les deux termes. Pour lui, le jeu était un moyen de séparer des gagnants et des perdants, tandis que le rite rassemblait.

Eliade notait que le mythe mettait aux prises des êtres surnaturels, ayant accompli leurs exploits dans « *le temps prestigieux des commencements* » (1963, p.17). Malinowski (1926), cité par Eliade (*ibid*, p.34) écrivait que le mythe était « *un récit qui fait revivre une réalité originelle, et qui répond à un profond besoin religieux, à des aspirations morales, à des contraintes et à des impératifs d'ordre social, et même à des exigences pratiques...* ». Cette notion de « mythe » prend corps à travers l'homme nu face à l'immensité et aux aléas du monde.

Dans *Les Finisseurs* (Berg & Delfosse, 2020), Ed Furtaw évoquait le rapport spirituel de la course longue distance. John Fegyveresi considérait ainsi la Barkley comme une expérience proche « *d'un pèlerinage* » (*ibid*, p.79). Il serait donc presque tentant de faire un parallèle avec la religion. D'autant que notre étude quantitative, consacrée aux épreuves d'ultra endurance, souligne la perception d'un caractère mystique sur ces épreuves. Toutefois, le concept de religiosité – soit « *un certain degré de tension émotionnelle, une ardeur spécifique et une certitude des conditions subjectives, une insertion des conditions subjectives dans un ordre supérieur, qui est en même temps comme quelque chose d'intime et de personnel* », fonction de la vie elle-même (Simmel, 1997 [1898], p.104, in Krech, 2014) – serait sûrement plus à propos, eu égard au caractère transcendantal parfois décrit.

Sans entrer dans toutes ces considérations, nous qualifierons l'épreuve de mythe, puisqu'elle renvoie à « *une représentation de tel ou tel fait, de tel ou tel personnage souvent déformé ou amplifié par l'imagination collective, par une longue tradition littéraire* » (Walzer & Mangalaza, 2013, pp.39-40).

Mais au sein de cette communauté, la course avait déjà pris des accents mythologiques... Et ceux qui la terminaient devenaient des légendes.

Préface de Gary Cantrell, extrait du livre *Les Finisseurs* (2020, p.7)

Ce trait mythique peut être perçu à la fois comme un « *processus d'imagination symbolique* », qui se résumerait à la traduction et à la création d'images nouvelles à partir d'existants

(Walzer & Mangalaza, 2013, pp.39-40). Cette réaction des joueurs face aux symboles conditionne la représentation de l'épreuve.

L'aspect mythique est en partie lié aux récits d'après-course, entretenu par le personnage de Lazarus Lake. Ce dernier apparaît comme le héraut ou l'annonciateur mystérieux d'une microaventure, comme l'explique Campbell (2013, p.80). Cette apparence étrange est doublée de traits d'humour, à tendance machiste et masochiste³⁴. Humour, qui, selon Campbell toujours, serait « *la marque de la véritable mythologie* » et la distinguerait de la théologie justement (*ibid.*, p.249) ; tout autant qu'il permettrait à chacun de se rendre compte du caractère ludique de l'action.

Dans ses travaux, Durand (1979, 1996) distinguait deux structures antagonistes de l'imagination : la structure héroïque et la structure mystique, que nous retrouvons sur la Barkley. Ces récits présentent une certaine forme de combat, teinté de virilité. Ils dépeignent des personnages aux histoires de vie atypique, dont le parcours se confond souvent avec leur surnom. Ainsi, le personnage de « Cave dog », *finisseur* à sa première tentative, qui n'a participé à aucune autre course, hormis la Barkley, dont le récit de vie aurait facilement inspiré Kérouac. Ou encore John Kelly : « l'enfant de Frozen Head », qui termine la course à quelques kilomètres de chez lui, comme s'il était « *prédestiné* » (Campbell, 2011, p.436)³⁵. Chaque *finisseur* distille ainsi un héroïsme littéraire, presque arthurien³⁶, pour alimenter la légende de l'édition, et forger la sienne. Ces légendes individuelles et collectives, d'échec et de réussite, participent par le récit à l'édification du mythe.

³⁴ La Barkley regorge d'allusions à tendance virile. Parmi lesquelles : la *fun run** (3 tours), considérée comme la « *course pour les femmes et les enfants* » ; le nom du sommet *Testicle Spectacle* (TS)*, « *en l'honneur du scalawag [surnom donné aux sudistes blancs qui se pliaient au Nord, après la Guerre de Sécession] Lance Armstrong, qui a vaincu le cancer des testicules* ». Traduction personnelle et arrangée (Limacher, 2019, p.43): « *in honor of the scalawag Lance Armstrong, for the Testicular Sucker cancer!* ». Lazarus Lake est familier de ce second degré. Cet humour participe à son *persona* (du latin, « masque d'acteur ») et donne le ton au mythe.

³⁵ En outre, Limacher a recensé d'autres surnoms tels que (2019, p.166) : « *mathmagic man, frozen ed, the swede, bama boy, the librarian, the admiral, mungo jerry, running boom, miss england, poorwater basin, beans, the wall, the swimmer, the arm, the stomach...* ». Ces derniers ont une fonction de rappel. Ils incarnent la mémoire du collectif et évoquent, par un mot associé à une image (puisque le surnom vient d'une expérience souvent), un passé commun à tous les membres du groupe. Par le surnom, les anciens coureurs renommés s'approprient une partie de l'identité de la course. Lors de l'édition 2023, le suivi des coureurs en ligne les mentionnait à partir de leur caractéristique physique, selon cette même idée.

³⁶ Arthur triomphant face à Excalibur, là où d'autres s'y sont cassé les dents. Benoît du *triumvirat* affirmait même : « [...] *et puis après ça, pour quelqu'un qui a toujours aimé les courses qui étaient plus longues, plus escarpées, plus difficiles, plus compliquées, il y a une course qui devient inéluctable, qui devient le Graal de ce que tu veux faire.* » À l'inverse, le mythe de Sisyphe (Camus, 1945 [1942]) que certains acteurs (notamment de la presse) ont évoqué lors de la préenquête, pour critiquer la course parfois, nous paraît relever d'un jugement utilitariste, sous couvert de questionner le sens de « la quête ». Même si Furtaw (2010, p.214) mettait l'accent sur un Sisyphe heureux, dans la fin du livre de Camus. Cette image renvoie davantage à une quête de vie bonne.

Par ailleurs, en se raccrochant à d'autres récits mythiques, ou à des thèmes et à des figures littéraires, la Barkley s'y arrime, de manière autoprophétique. Nous pouvons ainsi citer l'exemple de David Horton, *finisseur* emblématique de la Barkley, qui n'hésitait pas à se référer aux récits survivalistes de Shackelton et de son bateau, *L'Endurance*, en Antarctique (Lansing, 1959). Ou encore Lazarus Lake lui-même :

Nous ne savons pas ce qui se passe là-bas. Nous savons que des choses terribles sont en train de se passer, mais nous ne savons pas à quel point elles sont terribles. C'est aux coureurs de raconter ces histoires quand ils reviennent au camp !

Lazarus Lake, in Berg et Delfosse (2020, p.46)

Bien qu'ayant chacun leur particularité, comme l'ont démontré Berg et Delfosse (2020), une image d'homme « ordinaire » colle à la majorité des partants. Contrairement aux plus grandes épreuves athlétiques, l'apparente banalité de ces parcours – d'un point de vue sportif – conduit les participants à s'interroger non pas sur le « pourquoi lui ? », mais le « comment moi ? ».

Cette idée de héros caché, grand thème littéraire s'il en est, se retrouve dans le discours des postulants.

Moi après, je pense que tout le monde est légitime d'y prétendre. Tu as dû voir le fameux film de 2011 ou 2012, là où il y a le fameux truc de Netflix, John [...] c'est un peu un mec normal. Quand t'y réfléchis, la Barkley, il faut aller à 3,2 km par heure. Tu vois en théorie tu marches, si tu marches vite, t'es bon. Après il y a évidemment, c'est un peu l'enfer, mais je pense que sur le papier tout le monde est légitime. C'est pas parce que tu t'appelles François D'Haene [4 fois vainqueur de l'UTMB] que tu vas mieux réussir que M. John Doe. Donc je pense que vraiment tout le monde qui a envie, après il faut juste aimer ou pas, c'est ton type de courses ou pas, il y a pas d'assistance, tout ça. Ça, c'est un peu truc t'aime ou pas, le problème avec la Barkley quand tu commences à faire des recherches dessus, que tu regardes ce qu'il s'est passé avant, tu te dis : « C'est génial », plus tu mets ton pied dedans, plus tu t'enfonces, c'est ça le problème. (Guillaume)

La Barkley entretient un certain nombre de symboles, plus ou moins connus, et dont seuls les initiés mesurent la portée. Ces symboles transcendent l'image de la course. Ils sont véhiculés par le récit, l'action et le rituel. Ils sont surtout prolongés par les *vétérans* qui souhaitent « *que tout le monde ait ce frisson du truc mystérieux quand il arrive* », d'après Guillaume.

L'entrée dans la course, en tant que jeu, correspond également à l'entrée dans une bulle temporelle, entretenant le retour à un temps passé et fantasmé de la course à pied.

Eh bien, tu dois admettre qu'il y a quelque chose de très primitif à propos de cette [épreuve]. De très ancien. La plupart des courses ont des parcours balisés, et elle n'en a même pas. Ce que vous obtenez ici est le moyen le plus simple pour l'homme moderne de voyager dans le temps.

Limacher R. (2019), *The Why of The Barkley: (and pretty much everything else)*, p.116

À travers ces points, nous avons vu comment la Barkley s'apparentait à un jeu total, cerclé d'un mythe, potentiellement transformatif, voire transcendant. Par son défi physique et stratégique, par ses récompenses – livres à trouver, tours à boucler –, par ses interactions entre coureurs, par son histoire emplie de quête de sens, la course présente différents ressorts ludiques, sur lesquels nous reviendrons, à partir de la réflexion de Lazzaro notamment (*chapitre 5*).

Une partie des spécificités de la course reposant sur son histoire nationale et singulière – ancrage littéraire, topographie, etc. –, la Chartreuse Terminorum ne peut être qu'une traduction. Par traduction, nous entendons le fait de reprendre l'esprit de la course américaine, ses éléments, et de les transposer dans un contexte local différent, en se référant à l'histoire et au terroir pour lui donner un sens. Il convient donc à présent de nous pencher sur ces spécificités pour comprendre les raisons de la traduction, son développement et son originalité. Ce, dans le but d'analyser ensuite les interactions possibles entre la course et ses participants.

2. Particularités du terrain de recherche : la Chartreuse, cadre de traduction

S'intéresser au territoire de Chartreuse, en tant qu'« *espace pensé, dominé, désigné* », véritable « *produit culturel* », selon Nordman (*in* Pacquot, 2011, p.3), éclaire sur la course, sur son imaginaire et sur ses participants. Nous verrons dans cette partie comment le caractère mythique, secret de l'épreuve, se lie à l'histoire locale.

2.1. Territoire en transformation, terre de trail idéale

La Chartreuse est définie comme un massif préalpin, calcaire, de moyenne montagne (1030 m d'altitude moyenne), partagé entre Savoie et Isère. Ce massif est facilement reconnaissable par ses principaux sommets : la Grande Sure (1920 m) pour sa partie occidentale ; le Néron (1299 m), la Pinéa (1771 m), le Charmant Som (1867 m), le Petit Som (1772 m) et le Grand Som (2026 m), pour sa partie médiane ; le Mont Granier (1933 m)³⁷, les Lances de Malissard (2045 m), la Dent de Crolles (2062 m), Chamechaude (2082 m, plus haut sommet), le Rachais (1049 m) et le Saint-Eynard (1379 m), pour la partie orientale. La plupart sont visibles, depuis l'autoroute qui ceinture le massif, et constituent les destinations privilégiées des randonneurs dans le secteur. Le massif de la Chartreuse est également repérable à son

³⁷ Mont célèbre pour son effondrement au XIII^e siècle.

synclinal (Thomas, 2014³⁸) et à ses falaises, qui dominent visuellement l'ensemble de la vallée du Grésivaudan, entre Chambéry et Grenoble (*Annexe 15*).

La Chartreuse est un foyer de peuplement très ancien, comme en attestent des traces du paléolithique, largement renseignées (Bintz & Griggo, 2011). Cependant, le peuplement en Chartreuse a longtemps été éparé, du fait de sa situation géographique.

Aujourd'hui, bien qu'une partie des communes, implantée au Sud-Est, se situe géologiquement en Chartreuse, le massif est résumé à son cœur rural et aux villages de l'intérieur : le Sappey-en-Chartreuse, Saint-Pierre-de-Chartreuse, Saint-Pierre-d'Entremont. Tous ceux compris entre le col du Granier et le col de Vence. Les communes du balcon Sud, plus riches, sont davantage rivées vers les centres urbains alentour et les vallées, selon le rapport de l'Insee (2015).

Cette proximité avec des agglomérations dynamiques – notamment Grenoble (450 000 hab.), partie intégrante de la « *Silicon Valley française* » promue par la région, mais aussi Chambéry (140 000 hab.) et Voiron (95 000 hab. sur le Pays voironnais), pour les « villes portes » ; plus loin, Lyon (à 1 heure 30 environ) – en fait une destination touristique de courte durée prisée, principalement à la journée³⁹. Dans un récent reportage sur *France 3* (2021), le maire de Saint-Pierre-de-Chartreuse soulignait d'ailleurs l'attrait du massif et de son village, auprès d'urbains enclins à l'introspection. Dans son travail de thèse, effectué au Col de Porte, Boutefeu (2007) recensait près de 215 visiteurs par jour, en moyenne. Plus récemment, cette petite station, qui constitue l'accès le plus rapide à la montagne pour les métropolitains, a fait face à des pics d'affluence record, principalement en hiver. D'où de futurs aménagements annoncés. En 2010, un rapport en ligne de *Mountain Wilderness*, association de protection de la montagne, notait une hausse des fréquentations sur certains sites emblématiques de Chartreuse – cirque de Saint-Même, Charmant Som, Col de Porte. Il pointait l'impact négatif de cette présence – pollution automobile, érosion des sentiers, impacts sur la faune et la flore –, tout en précisant « *l'importance de la fréquentation touristique des sites pour l'activité économique des communes concernées* ». D'après la Charte 2020–2035, relative au parc de Chartreuse (PNR ; 865 km²) et à ses 76 communes – 45 en Isère, 31 en Savoie –, réalisée par le cabinet Inddigo (2018), le massif accueillerait ainsi

³⁸ Pour consulter ses travaux en ligne : <https://planet-terre.ens-lyon.fr/ressource/Img477-2014-11-24.xml>. Mais aussi le site : http://www.geol-alp.com/chartreuse/3_tecto_chartreuse/3_ch_orient_plis.html, pour en savoir plus sur l'identité géologique du massif.

³⁹ Le nombre de lits y est presque deux fois moins important que dans les Bauges, presque trois fois moins que dans le Vercors.

près de 5 millions de visiteurs, en moyenne par an, pour 500 000 nuitées. Ce qui représenterait environ 29 millions d'euros de recettes, dans la zone étudiée.

Fort d'une histoire riche, le massif renferme plusieurs sites et monuments classés : Monastère de la Grande Chartreuse, funiculaire, châteaux datant des luttes entre Dauphiné et Savoie ; (éco)musées des Grottes des Échelles, de l'Ours des Cavernes, de la Correrie ; des salles de spectacle, des cinémas et des centres socioculturels. L'attrait pour le cœur de Chartreuse repose malgré tout principalement sur son patrimoine naturel, adapté aux pratiques sportives et de loisirs.

D'après la *Charte 2020-2035* toujours, le massif propose ainsi un large éventail d'activités *outdoor*, quatre saisons, parmi lesquelles : un vaste réseau de randonnée – 1300 km, dont plusieurs « grandes randonnées » ou « tours de pays » –, 9 cols accessibles en cyclotourisme – dont certains empruntés par le Tour de France –, des chemins de VTT – de plus en plus investis, avec l'essor des vélos à assistance électrique –, de spéléologie – 300 km de galeries –, une base d'aviron internationale – lac d'Aiguebelle –, des spots de canyoning – 4 gorges –, des zones de décollage de parapentes – sur le Plateau des Petites Roches, notamment, qui organise la Coupe Icare, une référence internationale.

La Chartreuse peut aussi accueillir tous types de pratiquants, dits de sports d'hiver : ski alpin – 65 km de pistes –, ski de fond – 250 km de pistes, stade de biathlon –, luge, raquettes – en partie sur les chemins de randonnée. Elle entretient d'ailleurs une tradition assez forte, qui découle étroitement du développement des activités de montagne au cours de la fin du XIX^e siècle et de l'influence de l'ère victorienne⁴⁰ (Moraldo, 2016). Sans oublier un certain tourisme religieux dès le début du XIX^e siècle, et l'instauration d'une route panoramique, depuis Saint-Laurent-du-Pont, comme l'ont montré les travaux de Sgard, portant sur l'usage des chemins en Chartreuse au fil des âges (2017, p.124) :

L'autre chemin, au contraire, est connu depuis 1800 de tous les grands noms de la littérature. La raison en est simple : par Voreppe arrivent les diligences de Paris et de Lyon, aussi bien que de Grenoble ; et à Voreppe, on est à pied d'œuvre ; à Saint-Laurent, on trouve des relais, des guides, des hôtels et des locations de mulets. Du moins au XIX^e siècle [...] C'est en effet à partir de 1816 que les touristes commencent à affluer à la Grande Chartreuse. On avait vu naître au XVII^e siècle un intérêt tout nouveau pour la montagne, en Suisse tout d'abord, et dans la région du Mont-Blanc puis dans les Pyrénées.

D'après Sgard toujours (*ibid*, p.147), près de 10 000 visiteurs venaient déjà au monastère en 1873. En parallèle, des compétitions de ski alpin se déroulèrent dès 1907 (Charte, 2018). Un

⁴⁰ La reine Victoria séjourna d'ailleurs elle-même à Saint-Pierre-de-Chartreuse, à l'hôtel du Grand Som, en 1887 (sources : site de la commune). Voir la gravure représentant son voyage : <https://www.agefotostock.fr/age/fr/informations-photo/monastere-grande-chartreuse-recents-visite-reine-victoria-saint-pierre-chartreuse-france-gravure-illustrated-london-nouvelles-volume-90/DAE-B8010301>

tourisme climatique ne tarda pas aussi à voir le jour. Preuve de cet attrait ancien, la commune de Saint-Pierre-de-Chartreuse s'est dotée d'un syndicat d'initiative dès 1922. Aujourd'hui encore, de nombreux professionnels – École de Porte, Cartusiana, Ouréa, ESF, par exemple – assurent des sessions d'initiation et de formation à ces activités tout ou partie de l'année.

Dans l'imaginaire collectif, le massif de Chartreuse jouit d'une image familiale, « à taille humaine », comme de nombreux massifs de moyenne montagne. Lors d'échanges, il est assez courant d'entendre la Chartreuse assimilée à « *un petit massif* », ce qui ferait écho à la hauteur de ses sommets et à la taille de ses hameaux. L'adage « *small is beautiful* », issu du marketing⁴¹, empreint aussi les stratégies et les discours locaux. Il s'inscrit dans une logique de transition récréative, en lien avec un cadre de référence émergeant autour de pratiques dites alternatives, par rapport à la masse et aux « *cultures dominantes* », incarnées par les hyperstations (Corneloup, 2017, p.7). Parmi ces pratiques : « *l'écotourisme, [l'] itinérance longue et légère [...] ailleurs de proximité, [les] pratiques de nature sauvage [...]* » (ibid).

La structure paysagère, dont les cirques des sommets encerclent les principaux villages, donne aux visiteurs l'impression d'entrer dans un écrin ; là où la plupart des stations autour de Grenoble se composent de tours « *tout ski* » (Bourdeau, 2009), situées dans les pentes – Alpe d'Huez, Chamrousse, Sept Laux, Villard-de-Lans. Une sensation de bulle, que les professionnels entretiennent par la mise en œuvre d'une offre de proximité.

Citée dans le diagnostic du parc, une enquête réalisée auprès de professionnels du massif (2014), souligne « *la nature* », « *le calme* » et « *l'authenticité* » parmi les motifs de communication récurrents. En 2018, une enquête marketing complémentaire, menée à partir d'un panel de clients et de non-clients de la destination (1165 questionnaires remplis), pour l'association Chartreuse Tourisme, notait le choix d'une « *destination de rupture avec le quotidien urbain où s'entremêlent sensations, expériences, rencontres, mystères et magie théâtrale* ». Une phrase qui trouve son pendant dans la description des nouvelles pratiques d'aventure, décrites par Le Breton, qui « *misent sur une esthétique du geste, une quête de sensation, une relation durable au monde, mais dans une démarche ludique* » (ibid, p.110). Cette enquête marketing aboutit à une stratégie de positionnement, proposant de jouer avec la poésie du massif, selon trois axes, détaillés comme suit par le rapport d'activité de l'association, en 2021 :

⁴¹ Ainsi, Lafaye et Thévenot (1993), cités par Gumuchian et Pecqueur (2007, p.78), écrivaient : « *Cette vision alternative au libéralisme, opposée au "premier monde", a été analysée par de nombreux acteurs. Ces positionnements se sont développés à la fin des années 1970 et "ont en commun de partir d'une critique du développement industriel pour les substituer à un monde écologique donnant une dignité au local, à la Communauté, à l'enracinement. Éléments dont ils considèrent qu'ils sont la condition d'une harmonie retrouvée entre l'Homme et la nature par ses attaches particulières et une communauté locale : small is beautiful"* ».

- 1) « *Depuis près de 1000 ans, la Chartreuse cultive ses mystères... »*
- 2) « *Une destination qui apporte sérénité et plaisir, sensations et rencontres dans un environnement naturel exceptionnel »*
- 3) « *La Chartreuse, un esprit sain dans un corps sain »*

Ces stratégies sont d'autant plus importantes que la Chartreuse, comme tous les territoires de montagne, est confrontée à des bouleversements rapides, liés au dérèglement climatique. Pour ces stations, la transition touristique climatique s'opère rapidement, en plus de la transition récréative, sans toujours remettre en cause le modèle responsable.

Lesaffre *et al.* (2012) ont ainsi montré que l'enneigement en Chartreuse se raréfiait. Le site du Col de Porte a par exemple perdu près de 6 jours d'enneigement par décennie. Soit moins de vingt-sept centimètres de hauteur moyenne de neige entre 1986 et 2015, d'après le diagnostic (2018). En 2022, une partie des remontées mécaniques de la station de Saint-Pierre-de-Chartreuse – 35 km de pistes – sont ainsi restées fermées, en raison du manque de personnel et des pertes d'exploitation, d'après la presse. La Charte 2020–2035 fait ainsi état d'une volonté de « *diversifier l'offre* » et de « *favoriser une fréquentation plus régulière tout au long de l'année* », à l'instar du pôle ludique du Col de Marciou (balcon sud).

Outre ces dynamiques de transformation, le cœur de Chartreuse attirerait de nouveaux arrivants, pour y vivre à l'année, selon le rapport de l'Insee (2015). Une tendance qui s'est, semble-t-il, accentuée avec la pandémie de Covid-19. En parallèle, les personnes âgées quitteraient plus le massif qu'elles ne l'investiraient. Saint-Pierre-de-Chartreuse (1028 hab. en 2015) aurait ainsi vu sa population croître de 3 % par an ces dernières années, et le reste du massif connaîtrait une croissance démographique positive, stable, hors piémonts. Ces nouveaux arrivants seraient principalement des cadres et des professions intermédiaires. D'après l'Insee, la proportion de catégories aux ressources élevées serait la plus importante. « *27,1 % de cadres et professions intellectuelles supérieures, contre 19,5 % en Isère et 13,7 % en Savoie* », selon le diagnostic du parc. Le revenu annuel médian net avoisinerait ainsi les 24 000 € contre 20 300 € en France à la même période.

Par son offre de sentiers⁴² escarpés, sinueux et aménagés ; par la volonté des acteurs du tourisme local de structurer une nouvelle offre « 4 saisons », proche du « *slow tourism* » ; par sa proximité avec de grands centres urbains et réseaux de communication ; par sa population

⁴² D'après le *Guide de la montagne* (Lefebvre *et al.*, 2018, p.140) : « un "sentier" peut être tout type d'itinéraire visible, peu importe son état, qui permette au groupe d'aller où il souhaite se rendre. L'objectif est de trouver le chemin le plus facile en utilisant les outils à disposition : connaissance du terrain, techniques d'orientation*, conditions météorologiques et conseils de topoguides et de personnes expérimentées. »

relativement privilégiée enfin, la Chartreuse apparaît comme un territoire idoine pour le développement du trail running. D'autant qu'elle se situe dans la région comptant le plus d'événements de course par habitant, avec le plus grand nombre d'arrivants aux épreuves sportives pédestres, selon l'étude de Plard et Guichet sur la distribution spatiale du running en France (2018, p.105).

Il existerait aujourd'hui une dizaine d'événements trail sur le massif. De manière historique, la discipline y est implantée de manière pérenne, avec une course phare : le Grand-Duc de Chartreuse⁴³, 33 éditions en 2022. La plupart des autres épreuves sont nées avec l'essor de la discipline. Certaines sont de véritables créations ; d'autres une évolution de courses préexistantes. Toutes sont en revanche portées par un tissu associatif local, en concertation avec les acteurs du territoire. Certaines sont proches des milieux touristiques ou de clubs, d'autres ont pour seul but de développer une activité associative plus large (*Annexe 16*).

Chaque événement propose plusieurs formats, allant du kilomètre vertical – de 30 à 60 min d'effort – à de l'ultra trail XL – environ 80 km et jusqu'à 18 heures d'effort pour les barrières horaires (*chapitre 3*). Hors Chartreuse Terminorum, aucun ultra supérieur à 80 km n'existe en Chartreuse. Depuis 2013, l'Ultra Tour des 4 Massifs* traverse bien une partie du territoire, mais il traverse aussi les massifs de Belledonne, du Vercors et du Taillefer ; d'où son nom. Outre cet événement de grande ampleur, et l'Échappée Belle* – pour Belledonne –, les formats ultras XXL sont absents des massifs autour de Grenoble.

Autre particularité du territoire, le Trail du Grand-Duc change chaque année de lieu de départ, comme l'Oisans Trail Tour* ou l'Ultra Trail du Vercors*, aux formats et aux intentions similaires. Ces événements cherchent avant tout à mettre en lumière les stations hôtes de l'événement à tour de rôle et leur massif à travers elles. Leur organisation mise sur la découverte des territoires plutôt que sur une logique de performance – puisqu'il y est impossible de se jauger d'une année sur l'autre, voire de battre un record.

Le recrutement des coureurs, pour ces épreuves plutôt courtes, s'effectue auprès d'un peloton de proximité : 43 % originaires d'Isère, dans le cadre du Winter Trail 2020 ; 67 % pour le Grand-Duc 2019, par exemple (Lancelevé & Knobé, 2023). D'un point de vue géographique, le sud du massif est plus investi que le nord. Près de la moitié des événements recensés reprend l'appellation « Chartreuse » dans son nom. Les autres se réfèrent, de manière plus précise, à la spécificité géographique ou géologique de leur localité – Trail des Petites Roches, par exemple. La forte présence des épreuves dans le cœur et au sud du massif

⁴³ En l'honneur de l'oiseau, symbole du parc.

s'explique par les spécificités de ce territoire, qui abrite les sommets les plus visités du massif. Elle s'explique surtout par la présence d'acteurs phares de la discipline dans cette partie du territoire.

Saint-Pierre-de-Chartreuse a ainsi accueilli l'entreprise Raidlight, spécialiste de l'équipement trail en 2011⁴⁴, ainsi que Vertical – intégrée à Raidlight la même année –, pour le ski de randonnée et les autres activités de montagne. La première a été fondée par Benoît du *triumvirat* en 1999. Ce dernier, coureur de haut niveau, ancien membre de l'équipe de France de trail et ingénieur textile de formation, s'est lancé dans la confection de produits trail en liant le développement de son activité à sa pratique.

Dès 2008, l'entreprise a utilisé un forum en ligne puis les réseaux sociaux pour développer des produits en *open innovation*. En arrivant à Saint-Pierre-de-Chartreuse, Benoît du *triumvirat* entérina cette initiative, en créant un « *outdoor lab* », au sein duquel il intégra des tests clients pour faire évoluer sa gamme, et répondre à leur attente. Dans le même temps, l'entreprise lançait la première « Station de trail de France », pour tester les produits, toujours, tout en découvrant des sentiers sécurisés. « *Un concept que Raidlight a essaimé depuis vers une trentaine de territoires [...] au sein du réseau des Stations de Trail* », selon le site de l'entreprise, en 2022. Ce réseau s'appuie sur la création de partenariats locaux, sur un balisage normé, sur une application dite de « *réalité augmentée* », sur du « *coaching trail* », mais aussi sur des événements. Le tout formant un écosystème autour de l'entreprise. Sont ainsi nés le Chartreuse Winter trail – 1 à 2 jours, selon les éditions –, le Chartreuse trail festival – 2 à 3 jours. Puis, sous l'impulsion de Benoît du *triumvirat*, la Chartreuse Terminorum et la Chartreuse Backyard.

Ces dernières années, l'intégration puis la séparation avec le groupe Rossignol, implanté en vallée, à Moirans, ont modifié cet équilibre. Le réseau des Stations de trail n'appartient plus à Raidlight, notamment. Toujours est-il que la marque, comme d'autres acteurs⁴⁵, a contribué à l'implantation, à la structuration et au développement du trail dans le massif, en profitant d'un effet d'aubaine.

⁴⁴ Nous y avons travaillé près d'un an, en 2017. Nous y avons longtemps eu des « relais » et des contacts pour obtenir des informations (*chapitre 1*). Pour retrouver certains éléments, nous avons consulté le site de l'entreprise, ainsi que sa page Wikipédia.

⁴⁵ Il convient de noter la présence d'autres entreprises tournées vers la discipline dans le massif ou dans ses vallées. Ainsi, l'entreprise Petzl (cordage et éclairage), située à Crolles ; Caprin (textile), à Grenoble ; Sidas (semelles, produits de la chaussure) à Voiron ; Ultime sports (fabrique de trophées) ; Rossignol (propriétaire des Stations de trail, en 2022, avec sa propre gamme) ; Salewa (locaux à Crolles), par exemple. D'autres activités de services apparaissent très présentes dans le massif ou à sa périphérie : Nivéales médias, pour la presse spécialisée ; Idée Alpes pour le chronométrage et l'événementiel, entre autres prestataires.

2.2. L'empreinte religieuse

T'as l'histoire qui est super importante. Tu vois en Chartreuse, il y a cette histoire de monastère, donc tu vois il y a une vraie histoire en plus. Moi je ne bois pas d'alcool en plus, donc je ne connais pas la Chartreuse, la liqueur, et là, tu sais, quand tu entends qu'il n'y a que deux moines qui connaissent la recette, etc., c'est fantastique. (Guillaume)

Interface symbolique entre les cieux et la Terre, la montagne a toujours été investie par les communautés religieuses, soucieuses d'établir un lien direct avec Dieu, quelle que soit la région du monde (Zelao, 2017, p.9).

Dès la fin du XI^e siècle, les montagnes entre Chambéry et Grenoble, décrites comme vierges et isolées, ont été gagnées par un groupe d'ermites, éclairés par le rêve divin d'Hugues, l'évêque de Grenoble, parti à la recherche d'un lieu « où on s'efforce d'acquérir cet œil... dont la pureté donne de voir Dieu », d'après les écriteaux du Musée de la Correrie (2020). À leur tête, Bruno – dont le nom est omniprésent en Chartreuse aujourd'hui, bien qu'il ne soit resté que quatre ans. Arrivés non loin du col de la Ruchère, lui et ses fidèles fondèrent l'ordre des Chartreux, codifié dès le XII^e siècle (*Annexe 17*).

Sans entrer dans le détail, la coutume de l'ordre des Chartreux peut se résumer à une mise en scène impressionnante et austère, marquée par le silence, le jeûne, la solitude et le rejet du superflu. Ce qu'illustre le documentaire *Le Grand silence* de Gröning (2005). D'après les *Coutumes de Guigues* (1128), tout moine est « séparé du monde par trois limites, la cellule où il vit, les murs du monastère, les bornes du désert » (Musée de la Correrie, 2020). Ainsi, la topographie et l'histoire de leur implantation reflètent parfaitement cette quête spirituelle par la mise à l'épreuve.

Le mois de juin venait de commencer. À cette époque la verdure foisonne et croît avec une rapidité prodigieuse, l'été des montagnes ne ressemble point à celui des plaines ; quelques jours suffisent pour enlacer des milliers d'arbustes, pour rendre inextricables les chemins frayés l'année précédente ; le passage de l'homme disparaît, englouti dans un océan de feuilles, de rameaux, d'arbres touffus.

D'Auriac B. (2014 [1858])

Les Alpes et la Grande Chartreuse : souvenirs de voyages, p.11

Si la présence d'activités liées aux sports a eu tendance à dynamiser le massif au cours de ces dernières années, le territoire de Chartreuse a longtemps été structuré par l'activité de l'ordre. Ces derniers auraient latinisé son nom, *calma trossa* – « prairie troussée » –, en *cartousia*, selon l'association locale des Échelles et le Musée des Caves de Chartreuse. Comme l'inspire le titre de thèse de Pépy (2008) qui lui est consacrée, le territoire a d'ailleurs longtemps été

séparé en deux espaces : l'un religieux et sacré, l'autre paysan et profane. De cette manière, la vie locale reste imprégnée par la vie spirituelle, comme souvent en montagne.

Quiconque veut sentir la vocation cartusienne dans sa pureté et sa force originelles, qu'il dépasse la Grande Chartreuse actuelle, qu'il s'avance encore de deux kilomètres au fond de la vallée, qu'il aille jusqu'au bout du Désert ; il atteindra l'emplacement du premier ermitage. Là, qu'il flâne librement, qu'il s'asseye et fasse silence. Alors, parmi ces éboulis de rocs et la luxuriance sauvage de la végétation, il éprouvera, lui aussi, quel dégagement de l'« éphémère » et quel sens de « l'éternel » pénètrent son âme.

Anonyme (2005), L'Ordre des Chartreux, Saint-Bruno et les chartreux, p.22

Aujourd'hui, l'identité du monastère est garantie par le cadre institutionnel du PNR de Chartreuse (Pépy, 2008). Le randonneur qui arpente ses sentiers peut sentir le poids de son activité – ce que l'enquête marketing traduisait par l'« *ambiance mystique* », à entretenir, et qui se réduit d'ailleurs à cet univers monastique⁴⁶. Ce mysticisme s'inscrit dans l'inconnu, matérialisé par le secret de confection de l'élixir végétal de la Grande-Chartreuse, dont nul ne connaît ni l'inventeur ni la recette, à l'exception des deux moines. Comme le rappelait Guillaume, d'après la légende, le Maréchal d'Estrées aurait confié aux chartreux en 1605 un manuscrit d'alchimiste « *porteur d'une recette mystérieuse composée de 130 plantes pouvant donner naissance à un "élixir de longue vie" [...] Il est distribué rapidement en tant que produit de soin aux populations locales, notamment pendant la crise de choléra de 1832* », explique le site des Caves de Chartreuse. Un secret, garant de la liberté financière de l'ordre. Dès lors, les chartreux ont « *restauré les églises, construit l'hôpital [de Saint-Laurent-du-Pont], reconstruit le village après l'incendie de 1855 et subventionné la construction de l'église de Corenc. Ils ont surtout construit et entretenu la route qui menait du Désert à Saint-Laurent-du-Pont* » (Sgard, 2017, p.54).

Comme le notait De Baecque à propos du chemin de la Traversée des Alpes : « *[...] dans ces passages-là, [le sentier de randonnée] n'est pas seulement un objet d'histoire, il devient un vecteur d'histoire, permettant de plonger dans les strates passées des circulations pédestres alpines* » (2014, p.12). Tel un pèlerinage moderne, la randonnée ou la course permettent ainsi un dialogue, au passage d'un habert, d'une porte ou d'un autre vestige. Les chemins de

⁴⁶ À noter que l'aspect mystique supplante l'aspect féérique malgré l'existence légendaire de fées en Chartreuse, dites « *fayettes* », censées incarner la féminité de la montagne, comme l'a révélé Gal (2018, p.371), dans ses *Histoires verticales*. Bozonnet, dans un ouvrage consacré à l'imaginaire montagnard (1992, p.25), rapporte d'autres légendes féériques, avec la présence d'hommes-singes, notamment en Allevard et dans l'Oisans. Mais malgré la proximité de ces massifs avec la Chartreuse, nous n'avons pas trouvé de trace de ce type de récits sur notre terrain. Plus largement, ce recours aux moines, et à leur mythe, participent à la touristification de nombreux espaces, comme l'ont écrit Gumuchian et Pecqueur (2007). Le monastère jouerait alors le rôle de capital culturel du lieu.

Chartreuse se rapprochent alors d'autres chemins, comme celui de Saint-Jacques-de-Compostelle, par exemple (Desbos, 2020, p.378).

En outre, Pépy (2008) soulignait que le monastère était assimilé à un espace refuge, laïcisé. Corroborant cette idée, Sgard rappelle que Savarus, le héros du roman éponyme de Balzac, s'y rendait pour échapper aux troubles (2017, p.161).

Bien souvent, cette vision a donné lieu à de « *nouvelles sacralisations autour de l'idée de nature* » (Pépy, 2008, p.633). L'appellation de « Désert », la maxime de l'ordre « *fugitiva relinquere* » – « *quitter ce qui est éphémère* » – et le mode de vie retirée des chartreux, basé sur le travail, la prière et la contemplation, entretiennent parfaitement cette image. Pépy souligne d'ailleurs que le désert, en tant que lieu de coutumes, fut considéré comme une enclave à plus d'un titre : géographique tout d'abord, la Grande-Chartreuse se situant au pied d'une barre rocheuse, accessible uniquement par des gorges, conférant au lieu une dimension austère, voire hostile ; juridique ensuite, le désert étant enchevêtré dans un autre territoire à compter du Moyen Âge ; et temporelle enfin : le monastère renvoyant à une vision anachronique, immuable et romantique de l'activité humaine. « *Stat crux dum volvitur orbis* » – « *la croix demeure stable tandis que le monde change* » – rappelle la devise, non officielle, et les armoiries de l'ordre⁴⁷. Le monastère représente un écrin spirituel au sein d'un écrin naturel.

Cette notion d'écrin, ou d'enclave, recoupe l'idée d'un « retour aux origines ». Dans son ouvrage *Histoire d'une montagne*, le géographe Reclus (2014 [1880]) reprenait la légende de l'arche de Noé et de sa halte à Chamechaude. De nos jours, l'immersion dans la nature et le silence, tous deux symboles d'isolement, assimilent ce retour à un ressourcement. Ces illustrations propagent l'idée que la personne, en se coupant du monde, se recentrerait sur la « *seule chose qu'[elle] peut vraiment modifier et contrôler* », comme l'écrit Martucelli (2010, p.189) ; à savoir elle-même. La nature extérieure reflèterait alors la nature intérieure de l'homme. Elle symboliserait « *une direction opposée* », une certaine forme de passé, opposée au monde en marche, voire « *une pureté imaginaire* », à même de répondre à une recherche identitaire selon Kaufmann (2004, p.83). « *Comme si l'identité était non à construire, mais à trouver, telle une essence secrète, un objet vital qui aurait été perdu [dans cette nature]* » (*ibid*). D'où une certaine vision éthique d'une vie « bonne » derrière cette perception.

⁴⁷ « *Crux stat dum volvitur orbis, et mundo inconcussa supersto* » : « *La croix demeure stable tandis que le monde change, et je me tiens inébranlable au-dessus du monde* », pour la citation exacte, datant de 1600 environ, attribuée à Dom Nicolas Molin, d'après le site dédié aux études historiques cartusiennes : cartusiana.org. Elle n'aurait été réellement reprise qu'à partir du XIX^e siècle.

D'autres expériences plus ou moins similaires semblent se rattacher à cet idéal à travers les âges, comme l'ont montré les travaux de Sirost par exemple sur la communauté du Monte Verità, qui prônait « *un retour au sens caché de la vie et de la terre, et plus largement à la nature* », « *mett[ant] l'accent sur la recherche d'un langage authentique et universel* », tout en expérimentant un mode de vie végétarien dans le Tessin du XIX^e siècle (2010, pp.16-18). L'historien de l'agrarisme, Cornu (2007), a aussi mis en avant que la perception de la nature, à travers la notion de retour à la terre⁴⁸, dans les périodes de crise, se résumait à un espace refuge, anhistorique, solidaire, libre et authentique – à l'inverse du monde urbain qui consomme et réifie. Ce qu'il nomme la « *légende rose* » du rural⁴⁹, qui induit un rapport au temps pacifié. À l'inverse, dans les périodes d'optimisme et de progrès, la nature serait réduite à une « *légende noire* ». Ce que nous retrouvons à travers les représentations de la montagne, entre « *Monts-Sublimes* » et « *Monts-Affreux* » (Bozonnet, 1992, p.5). La perception de la nature serait alors liée à la force des repères d'une société historique.

Le Désert de la Grande Chartreuse donne l'image d'un espace hors du temps, qui résiste aux mutations économiques et sociales du XIX^e siècle ; il ne peut que séduire tous ceux qui y trouvent un asile contre la « modernité » (...) Caractérisé par un retour aux valeurs refuges de la religion, le XIX^e siècle coïncide avec un regain d'intérêt pour la Grande Chartreuse, que les premiers romantiques ont mis à la mode à l'échelle de l'Europe entière.

Pépy, É.-A. (2008), *Espace sacré, espace profane : Le territoire de la Grande Chartreuse : fin XVI^e siècle – fin XVIII^e siècle*, p.634

Si les promoteurs de l'activité touristique locale s'appuient sur le lien du massif avec la religion catholique chrétienne, à l'instar de la bande dessinée *Histoire de la Grande Chartreuse en BD* (Bidot, 2014), ces acteurs mettent surtout en avant l'empreinte des moines, en tant que détenteurs d'un savoir-faire – liquoristes, copistes, contemplatifs, exploitants de ressources minières –, et architectes du territoire – bâtisseurs, défricheurs, philanthropes. Il est intéressant de noter que cette empreinte mythifie le côté artisanal et le rustique, plus que le passé industriel pourtant tenace, comme en témoigne le site de Fourvoirie.

Pépy expliquait ainsi que « *la "restauration" du Désert se fonde en grande partie sur le regard porté sur la nature, et sur ses caractéristiques immuables qui reflètent l'éternité de Dieu et de l'institution monastique et tempèrent les soubresauts de l'histoire des hommes* » (2008, p.633). L'identité religieuse accolée au massif, jusqu'à son rapport à la nature, conduit

⁴⁸ Dans l'émission radiophonique « Géographie à la carte », du 3 septembre 2020, sur *France culture*, Cornu notait que la réactivation du mythe agrarien actuel n'était pas aussi politique que celui des années 1960-1970. Constat que nous pouvons faire également par rapport à la course à pied.

⁴⁹ Nous retrouvons cette légende rose chez les penseurs romantiques comme Thoreau et Emerson, Whitman ou Hesse, qui à travers le *wilderness* ou le *wanderer*, ont également loué les bienfaits de la vie à l'écart.

donc à négocier l'histoire du territoire et à interagir avec ses éléments d'une certaine manière. Par elle, le passé est coprésent.

2.3. *L'administration de la nature : concourir dans les forêts et sommets de Chartreuse*

Nous l'avons dit, l'attrait pour la nature, l'isolement, varie selon les âges, et des conceptions différentes peuvent se juxtaposer au cours d'une même époque. Dès le XIX^e siècle, Stendhal, né à Grenoble, aurait décrit la Chartreuse comme l'« *Émeraude des Alpes* », du fait de sa verdoyance. Aujourd'hui encore, le massif est particulièrement vert et le PNR, fondé en 1995, est occupé de forêt aux deux tiers⁵⁰. « *Cette prépondérance est encore plus importante à l'intérieur du massif où elle peut atteindre plus de 80% de la surface de certaines communes* », précise le diagnostic de la Charte 2020–2035.

Cette forêt résineuse et de feuillus est souvent idéalisée, comme l'incarnation d'un *wilderness*, mis en avant par les coureurs, lorsqu'ils évoquent l'ambiance de la Chartreuse Terminorum. Dès les Lumières, avec Rousseau qui résida non loin de Chambéry⁵¹, un courant naturaliste s'est d'ailleurs illustré en Chartreuse. Picturalement incarné par le *Voyage à la Grande Chartreuse* de Töpffer (2005 [1833]) puis l'« *École de Proveysieux* », dans les années 1880 (Charte 2020–2035, 2018).

Non loin d'une montagne coupée qu'on nomme le Pas des Échelles, au-dessus du grand chemin taillé dans le roc, et à l'endroit appelé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux, une petite rivière, qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir des malheurs. Cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise... Bien appuyé sur le parapet, j'avais le nez et je restais là des heures entières, entrevoyant de temps en temps cette écume et cette eau bleue dont j'entendais le mugissement, à travers les cris des corbeaux et des oiseaux de proie qui volaient de roche en roche et de broussaille en broussaille, à cent toises au-dessous de moi.

Rousseau J.-J. (2002 [1782]), *Les Confessions*, pp.208-209, cité par Les Amis de Chartreuse

Comme l'eau, sur ce territoire (Médélice, 2013), la forêt a une incidence directe sur la toponymie du massif. Son exploitation y est d'ailleurs très ancienne puisque Sgard rapporte le labeur des habitants du Sappey-en-Chartreuse « *pour fournir aux plantations du parc de Versailles* », sans oublier la construction navale (2017, p.29).

Elle confère au territoire une part de son identité et de sa renommée, comme l'a noté Boutefeu (2007), dans sa thèse consacrée à la forêt domaniale de la Grande Chartreuse, dans laquelle il analyse la scénographie de cet espace, à la manière d'un théâtre avec ses

⁵⁰ La Chartreuse a même donné son nom à une teinte de « vert », mais à cause de la liqueur.

⁵¹ Certains coureurs de notre panel ont pu effectuer une « balade trail littéraire » : de la maison de Stendhal à Grenoble, jusqu'à celle de Rousseau, non loin de Chambéry ; preuve de la résonance et de la création de nouveaux récits à partir de l'histoire et de marqueurs du territoire.

scénaristes et ses metteurs en scène⁵². Cette forêt conserve par ailleurs un fort lien avec l'ordre, qui s'y est directement implanté et en a même été propriétaire jusqu'à la Révolution française (Pépy, 2008 ; Boutefeu, 2007).

D'après Paillet *et al.*, qui ont exploré les convergences écologiques et sociologiques de la perception de la naturalité des forêts de Chartreuse, la forêt constituerait « *aux yeux du public la forme de paysage qui représente le mieux la nature sauvage* » (2009, p.2). Comparant une forêt exploitée à une forêt réservée, ces auteurs ont noté que « *la valeur de naturalité d'un patrimoine forestier ne tient pas uniquement à sa capacité à protéger un écosystème ou un ensemble d'espèces, mais aussi au sentiment de nature qui lui est associé* » (*ibid*, p.8). Ce que nous retrouvons dans le discours des coureurs de la Chartreuse Terminorum, bien que la course se déroule dans une forêt exploitée par l'Office national des forêts (ONF) et dans des paysages hérités de l'activité humaine.

Si certains sommets ou cols de Chartreuse ont été aménagés pour les véhicules – Charmant Som, Cirque de Saint-Même, par exemple –, une majeure partie est aujourd'hui protégée sous diverses appellations : « site Natura 2000 », « réserve naturelle », « zone naturelle d'intérêt écologique, faunistique et floristique », « espace naturel sensible », « rivière sauvage », « zones humides ». Selon la Charte 2020–2035, plus de 72 % du territoire du PNR serait couvert par des « *zonages de protection et d'inventaire* ». Boutefeu précise toutefois que ces espaces délimités ne seraient « *pas toujours [ceux], qui abritent un maximum de biodiversité, mais [ceux] qui génèrent le moins de "sacrifice d'exploitabilité" (de la forêt)* » (2007, p.317). De nos jours, 87 % de la superficie du PNR de Chartreuse serait « *soumis à de forts enjeux écologiques* », d'après Paillet *et al.* (2009, p.4). En outre, la réserve dite des « Hauts de Chartreuse », gérée par le parc pour le compte de l'État, est uniquement accessible à pied. Chaque organisateur d'épreuve dans le massif remplit une demande d'autorisation aux différentes institutions, gestionnaires des espaces qu'il souhaite traverser. Toute course doit ainsi obtenir l'aval du parc, de l'Office national des forêts, des communes – ou des communautés de communes –, voire de la réserve, dans de rares cas, en plus de celles des particuliers, propriétaires de fonds et de la préfecture – comme pour toute manifestation. Actuellement, seul le Grand-Duc de Chartreuse, dont la naissance est antérieure à celle des « Hauts de Chartreuse » (1997)⁵³, bénéficie d'une autorisation d'accès dans la réserve. Après un vote du conseil, cette course a alors été autorisée à traverser la zone si elle s'engageait à

⁵² Dans le cas de la course d'endurance, Barthélémy avait aussi évoqué le terme de « *scénographie* » (1999), dans ses études sur le Marathon des sables* (voir chapitre 3).

⁵³ La réserve des « Hauts de Chartreuse » serait née à la suite de l'opposition à un projet d'espace de ski de fond, selon le documentaire du Parc de Chartreuse (2021).

respecter un certain nombre de règles : passage une année sur deux, horaires et portions précis, nombre limité de coureurs, non-diffusion du parcours, pas de reconnaissance en amont avec les coureurs. Ainsi, comme l'expliquait la conservatrice de la réserve dans un documentaire du parc (2021), l'espace naturel, en Chartreuse apparaît « *multi-usages* », à la fois public et privé. Raison pour laquelle, bien souvent, la gestion de ce patrimoine relèverait davantage d'une « *gestion de l'humain* ».

Du fait de ces « contraintes », et de l'accès restreint à des espaces protégés à fortes prérogatives, les tracés de trail en Chartreuse reprennent les chemins de randonnée, dits « PDIPR »⁵⁴, ou les parcours homologués par la Station de trail.

Les parcours « hors traces », ou se rapportant à d'anciens chemins, sont, eux, soumis à des arbitrages et à des tractations plus ou moins semblables à ceux évoqués dans le cas de la réserve. Ces accords sont négociés d'année en année, au gré des personnes responsables, du passif de l'événement ou des actions en cours. Dans le cadre de la Chartreuse Terminorum, la course a ainsi reçu, une année, une dernière autorisation le jour même du départ, d'où le « choix » d'un horaire surprenant, d'après le *triumvirat*.

Comme Rech et Mounet l'ont remarqué dans leur étude de réception et de gestion participative dans le PNR de Chartreuse, les institutions des espaces cités, « *tentent à la fois de développer ces activités sportives tout en conciliant celles-ci avec la préservation de l'environnement* » (2011, p.3). Boutefeu a aussi montré que la plupart des visiteurs de Chartreuse revendiquaient « *un besoin de naturalité* », de « *sécurité* » et « *d'esthétisme* », à travers ce qu'il a défini comme un « *sanctuaire de nature* » (2007, p.362). Sanctuaire qui se lie symboliquement à la notion d'enclave.

En trail, cette préoccupation passerait derrière la volonté d'accéder à ces espaces. Une quête de nature donc, que Rech et Mounet assimilent à une certaine « *idéologie libertaire pionnière qui se traduit par une pratique en marge des institutions classiques* » (2011, p.4). Et de préciser un paradoxe, encore plus fort en Chartreuse, du fait de son caractère marginal : « *face à ce que l'on peut appeler une dissonance vis-à-vis de la réalité de la nature, le rôle des gestionnaires apparaît principalement comme un moyen de sécuriser et d'aseptiser un milieu bien trop hostile, tout en effaçant soigneusement les traces de leur action* » (*ibid*, p.13). Des conflits d'usage peuvent ainsi parfois surgir entre les groupes de traileurs et d'autres groupes, visant à limiter les impacts négatifs de la pratique, mais ces derniers sont rares en Chartreuse, comme l'avait noté Boutefeu (2007). Ils sont davantage liés à la gestion d'un même espace

⁵⁴ Acronyme du plan de la loi de 1983.

pour deux activités touristiques différentes, à l’instar du ski et de la course à pied lors du Chartreuse Winter Trail 2017, par exemple. La venue de coureurs coïncidant avec un afflux de skieurs provoqua de vifs échanges au sujet des places de parking du village, entre d’un côté, les représentants locaux de l’événement, nouveaux arrivants, extérieurs au massif, et les représentants de l’alpin, implantés depuis plus longtemps.

Pour toutes ces raisons, la Chartreuse émerge comme un terrain de jeu idéal, ouvert, propice à une certaine liberté de mouvement et d’action. Parce qu’elle se trouve à la fois à proximité des grands centres urbains modernes, mais également au sein d’enclaves – géographique, historique et religieuse –, la Chartreuse Terminorum bénéficie de l’appréciation de ces différents ensembles. Elle se construit aussi bien en réponse qu’avec l’aide de ces derniers.

La considération de ces éléments est primordiale pour comprendre la naissance et le succès de la Chartreuse Terminorum dans cet environnement. Ces informations montrent que la course ne peut être appréhendée tel un objet *ex nihilo*, mais comme une somme d’interactions entre des histoires, des personnes et des situations. La Chartreuse apparaît ainsi comme le résultat d’emprunts, de recompositions et de rencontres originales, qui lui confèrent sa spécificité et son attrait (*Annexe 18*).

3. Les premiers « traducteurs »

En tant que traduction de la Barkley, la Chartreuse Terminorum est de fait une réponse à l’épreuve américaine, qu’elle transfère pour partie. À ce propos, Espagne écrivait : « *Transférer, ce n’est pas transposer, mais plutôt métamorphoser* » (2013, p.2). Ainsi, la Chartreuse Terminorum réinterprète ; délocalise des termes – *fun run*, par exemple –, en française d’autres. De cette assimilation naissent sa mécanique et son univers.

Après nous être penché sur le modèle à traduire, puis sur la Chartreuse comme cadre de traduction, nous nous focaliserons ici sur les traducteurs de l’épreuve. En tant que personnes agissantes, et interagissantes, les coureurs font bien évidemment partie de cette catégorie, mais nous nous attarderons ici sur celles et ceux qui leur ont donné l’opportunité d’action. À savoir : l’organisation et ses relais. Nous essaierons pour cela de prendre en compte le vécu de ces personnes, les résistances à leurs parcours, pour comprendre une fois de plus les manières de faire.

3.1. Le triumvirat*

Je sais pas, on dirait un petit clan, tu sais. Je ne voyais pas comment ça tournait leur truc. Du coup, je les ai regardés d'une façon extérieure, voilà je les connaissais pas, sans jugement. Ils font ça, ils copient ou pas copier, ou est-ce qu'ils veulent la mettre à leur sauce, c'est quand même ce qu'il faut faire pour pas copier. C'est pour ça, les premières éditions, j'ai même pas postulé. (Liess)

Comme le rapporte Lazarus Lake, la naissance de la Chartreuse Terminorum est liée à la participation de Benoît du *triumvirat* à l'épreuve américaine. À de nombreuses reprises, ce dernier a également raconté avoir eu l'idée d'organiser une « Barkley française » en s'y entraînant⁵⁵.

Si l'idée est par principe un processus individuel, enrichi d'échanges, sa réalisation est souvent une œuvre collective, comme en témoigne le *triumvirat*. De même que les mousquetaires, il s'agit là d'un quatuor surnommé ainsi par le gérant d'un bar, au cours d'une soirée arrosée.

Parmi ses membres, Benoît donc, ainsi que trois de ses amis : Emmanuel et Cédric, représentants de la communauté de communes « Cœur de Chartreuse », et Nicolas, représentant des Caves de Chartreuse⁵⁶.

Benoît apparaît de fait comme la figure de proue de ce *triumvirat*, à la manière de Laz sur la Barkley – dont il a pu reprendre certains codes ⁵⁷(Annexe 20). Par ailleurs, certains points communs sautent aux yeux, comme en témoigne l'extrait suivant :

[Quand nous l'interrogeons sur son parcours d'organisateur] Il y a plusieurs choses. Il doit y avoir déjà le côté « entrepreneurial », c'est un bien grand mot, mais d'organiser, d'agencer les choses, que tout s'organise, que ce soit prêt à l'heure et que tout soit bien en place. Que tout le puzzle soit bien en place. Et puis après il y a le côté « course à pied » dedans, parce que je pourrais organiser des matchs de baskets ou autres, mais je ne le fais pas. Peut-être de faire partager les parcours que l'on a à côté de chez soi à d'autres ou de faire partager ce qu'on a fait ailleurs à d'autres. Par exemple, la Barkley ou la Terminorum, voilà. La Backyard j'ai jamais fait donc ce n'est pas faire partager ça. (Benoît du triumvirat)

L'ensemble du *triumvirat* a assisté à au moins une Barkley. Même si Emmanuel confessait être « moins mordu » que Benoît par la Barkley, en tant qu'expérience physique, il confessait avoir été happé par sa facette plus collaborative.

Mais par contre, il faut reconnaître que ce qui était vraiment très chouette, et là-dessus Benoît avait envie déjà de dupliquer l'épreuve, mais pas forcément pour les mêmes raisons,

⁵⁵ L'appellation « french Barkley » est présente sur le site Internet de l'épreuve. La Barkley nourrit par ailleurs un lien fort avec la France (Annexe 19).

⁵⁶ Tous trois ont occupé précédemment des postes dans d'autres institutions du massif.

⁵⁷ Lazarus Lake est venu avant la première Chartreuse Terminorum pour donner son consentement (ou sa bénédiction presque) à Benoît du *triumvirat*, de même qu'à l'occasion de la première édition, en 2017. Ainsi, l'épreuve a directement été affiliée à la Barkley.

mais ce qui a fait qu'il nous a embarqués dedans quand même, c'est que le côté développé par Laz, c'est qu'en fait on ne vient pas faire une course, on vient écrire quelque chose où lui il plante vraiment un décor. Encore une fois [le décor] à la base, il est assez basique, mais avec tous les ingrédients qu'il y rajoute, il y a vraiment de quoi écrire une histoire à chaque fois. Il y a une aventure. Mais ce n'est pas forcément une aventure de qu'une personne, c'est une aventure collective. Et je pense que cette aventure collective, c'est ça qui est vraiment sympa, pour l'organisation et pour les participants. Pour les organisateurs avant l'épreuve, pour les participants pendant, et les deux cumulés aussi pendant, juste avant et juste après. Et ça, il faut reconnaître que ça nous a un peu titillés en disant : « Quand on était là-bas, on s'est quand même bien marré », on a aussi rencontré des gens qui avaient les yeux qui pétillaient. Donc quand l'idée a été de dire : « Allez on y va », je pense qu'en tout cas, les quatre du Triumvirat, on s'est dit : « Oui, on y va ». (Emmanuel)

Chaque comparse a alors une mission attitrée, selon ses préférences. Emmanuel s'occupe des parcours et des autorisations, par exemple, quand Cédric gère toute la logistique.

Il n'y a rien de défini en fait et ça se fait comme ça. Et dans le « comme ça », je suis le coureur à pied le plus connu des quatre, donc c'est ce qui apporte la lumière. Cédric, il va plus être dans l'intendance : les tentes, le barbecue, tout ça, parce que c'est son affinité personnelle. Emmanuel est plus sportif [ancien coureur, fondeur, grimpeur ; formation STAPS, accompagnateur en montagne (AMM ; Annexe 21)] et donc je dirais : il va être directeur de course. C'est un peu un comme ça qu'on... Tracer les parcours, reconnaissance des parcours avec moi, voilà... Et Nicolas [du triumvirat] s'occupe plus de l'aspect communication, réseaux sociaux, liens avec le tourisme local. Mais c'est simplement nos affinités personnelles qui font qu'on est comme ça. C'est pas un organigramme, une répartition. (Benoît du triumvirat)

Tous ont en commun un engagement local fort, souvent culturel, sportif et/ou politique, bien que n'étant pas originaires du massif pour la moitié. Par leur activité, les quatre disposent toutefois d'une parfaite connaissance de l'histoire de la Chartreuse, de son administration et de la discipline. D'où, sans doute, le surnom de *triumvirat* : « association de trois personnes qui exercent un pouvoir, une influence », selon *Le Robert*. Cette influence a facilité l'implantation de la course sur le territoire. Grâce à elle, la greffe a pris d'autant plus facilement.

La forêt d'Exception de Grande Chartreuse accueille la Chartreuse Terminorum, y compris de manière très exceptionnelle sur des secteurs où la tranquillité du milieu mérite d'être préservée. Grâce au Département de l'Isère, à la Communauté de Communes de Cœur de Chartreuse, au Parc Naturel Régional de Chartreuse, aux communes de Saint-Pierre-de-Chartreuse, Saint-Laurent-du-Pont, Saint-Christophe sur Guiers, et [grâce] à l'ONF, la forêt domaniale de Grande Chartreuse accueille le grand public sur un réseau de plus de 130 kilomètres de sentiers balisés, les moins dangereux, où un entretien régulier est assuré. Profitez au maximum de ces équipements qui sont faits pour le public et qui vous permettront de découvrir toutes les richesses de cette belle forêt. N'oubliez pas que cette forêt est aussi un lieu de travail pour les bûcherons et un milieu fragile sur certains secteurs. La forêt domaniale accueille une richesse exceptionnelle de biodiversité : à nos côtés, participez, vous aussi, à sa préservation en restant sur les sentiers balisés.

Extrait du pied de page du site de la Chartreuse Terminorum

Au départ, le *triumvirat* souhaitait conserver la distance et le dénivelé de la Barkley. Il imaginait également un cheminement par les sommets les plus emblématiques du massif, « *ce qui semble le plus évident* », d'après Benoît du *triumvirat*. Mais, progressivement, l'idée d'un parcours plus sauvage germa, et le vallon actuel fut exploré, à partir de sentiers forestiers et agricoles, abandonnés depuis peu.

Il y a une certaine logique là-dedans. Les moines se sont mis là parce que c'était sauvage, austère et escarpé et nous ce qu'on veut c'est les mêmes ADN, les mêmes valeurs que ça, pas pour prier, mais pour courir. Et finalement on se retrouve dans le même type d'endroit, là où l'on passe, peu de gens passent d'habitude. (Benoît du triumvirat)

Un premier parcours fut donc tracé, mais, avec l'escarpement du terrain et ses contraintes, il fut jugé « *trop roulant* ». Le *triumvirat* décida donc de modifier la distance. Un premier parcours plus court fut étudié, mais la « *logique* » du second, plus long, l'emporta. D'où le ratio actuel.

Des échanges furent alors amorcés avec la Grande Chartreuse et les deux moines responsables de la communication extérieure.

Le projet leur a bien plu tant qu'on ne venait pas faire du bruit autour du monastère, ils sont pour être dans la tranquillité, ils ont très bien compris qu'on voulait courir dans la nature, dans un endroit austère pour être justement seuls, isolés et presque dans le dénuement un petit peu, comme eux se sont installés là d'une certaine façon, et ils y passent quelques années ou quelques dizaines d'années. Donc ça leur a bien plu, ils ont bien compris quel était [l'état d'esprit] pour les coureurs, sur la recherche des coureurs, parce qu'il y avait quelques similitudes avec ce qui... D'ailleurs après ça fait des passerelles avec la prison pour reprendre le parallèle avec le Tennessee, la chambre d'un moine en Chartreuse s'appelle une cellule. (Benoît du triumvirat)

Durant les deux premières éditions, le *triumvirat* continua de les consulter, avant d'arrêter de les « *embêter* », expliquait Emmanuel⁵⁸. Dès lors, une « *histoire* » commença à s'écrire, pour reprendre son propos (*Annexe 21*).

Emmanuel : L'autre élément c'est qu'on essaie quand même, même si l'ONF a un peu plus de mal à le croire, on essaie quand même d'être vraiment en lien avec le patrimoine [confidentiel].

Enquêteur : C'est comme la prison dans le Tennessee.

Em. : Voilà, c'est ça, et puis parce qu'on s'est appuyé, la boucle elle s'appuie quand même sur cette logique des terrains appartenant aux Chartreux. Donc le lien avec l'ancrage territorial, ça nous paraissait important, le respect des valeurs, tout ce qui est déchet, etc., on essaie même, c'est un peu moins facile parce qu'à un moment donné, les gens qui sont là ce sont quand même des coureurs qui sont quand même dans leur logique de terminer, c'est normal. Tu vois il y a des enjeux sur le tri, tu vois les Diots ce sont des choses qui sont fabriquées là ; il y a aussi la valorisation des ressources locales, c'est des choses qu'on met en avant et il y a aussi ce qui fait, qu'on trouve assez bien, ça donne du sens, le sens c'est aussi

⁵⁸ Le parcours n'emprunte d'ailleurs pas la route du monastère, mais sillonne ses forêts.

le côté confidentiel, ça se sait, sans trop se savoir, dans un lieu un peu préservé, donc là on touche aux Chartreux. C'est une épreuve qui est, certes, ancrée dans la géographie physique, mais qui est aussi ancrée dans le côté pas connu...

Une fois l'épreuve lancée et installée, le *triumvirat* reprendra le concept de la Backyard en 2019, dans le but de prolonger l'esprit de la Barkley et de la Chartreuse Terminorum, tout d'abord. Puis, face à l'engouement, cette dernière a fini par devenir une épreuve capable de financer la Chartreuse Terminorum, largement déficitaire d'un point de vue organisationnel.

3.2. Le Dauphiné Libéré, pour relais

Nous l'avons vu, le succès et la survie de la Barkley reposaient en partie sur son aura médiatique. Rien d'étonnant à ce que nous retrouvions donc un couple « organisateur/médias » fort dans sa traduction. D'autant que, comme l'expliquait Hebdige dans un article consacré aux *subcultures*⁵⁹, ces dernières sont souvent accompagnées d'une « vague d'hystérie dans la presse [qui] est typiquement ambivalente et oscille entre la peur et la fascination, l'outrage et l'amusement » (1997 [1979], p.122)⁶⁰.

Dans le livre *Marche ou crève*, Stephen King évoquait déjà l'intérêt des médias et du monde extérieur pour « la Grande marche ». Dans la réalité, le trail running bénéficie d'une médiatisation croissante. En témoignent la multiplication des chaînes *YouTube*, les *lives* de courses, la naissance de magazines spécialisés, mais aussi l'apparition de sujets « trails » au sein de journaux généralistes comme *Libération*, *Le Monde*.

Bien que la discipline, en l'état actuel, soit peu télégénique⁶¹, son potentiel médiatique reste indéniable. En tant qu'ancien journaliste, nous résumons cet attrait par :

- Une tendance historique pour ce que les Anglo-saxons nomment le « *freak* » – au XIX^e siècle, les zoos humains, les défis d'endurance, par exemple – : sorte d'inconnu, d'inexplicable, de rareté, vécu par des personnes finalement proches de nous, au point de se projeter dans leur « drôle » d'histoire. Cette logique est ici décuplée par le secret⁶², au cœur de la stratégie de communication de l'épreuve⁶³ ;

⁵⁹ Nous reprendrons ici la définition de Becker (1985, p.104) : « Dans la mesure où ces cultures existent à l'intérieur de la culture de la société globale, mais en se distinguant d'elle, on les appelle souvent sous-cultures ».

⁶⁰ Traduction personnelle (Hebdige, 1979, in Gelder & Thornton, 1997, p.122) : « *The emergence of a spectacular subcultural is invariably accompanied by a wave of hysteria in the press. This hysteria is typically ambivalent: it fluctuates between dread and fascination, outrage and amusement* ».

⁶¹ Peut-être verrons-nous un jour des circuits en boucle, sur le modèle du VTT ou du biathlon ? Cela n'a pas empêché L'Équipe 21 de diffuser des courses majeures ces dernières années.

⁶² Il suffit de penser au nombre de « unes » d'hebdomadaires sur les loges franc-maçonniques pour s'en convaincre.

⁶³ La course a une page Wikipédia, paradoxalement.

- La loi du « mort/kilomètre », qui veut que le lectorat s'intéresse davantage aux faits dramatiques⁶⁴ proches de chez lui, plus qu'à ceux vécus à l'autre bout du monde. D'où l'asymétrie dans le traitement de l'information de certains faits divers. Dans le cas de la Chartreuse Terminorum, le lecteur cherchera à voir qui est « le dernier homme debout », autrement dit le dernier survivant, après avoir compté les « morts » symboliques.
- Cette loi du « mort/kilomètre » est à double sens : au bout de combien de kilomètres vont-ils craquer ? Cette facette est un élément notable, qui symbolise la tension accrue du spectateur, à mesure que le jeu devient plus difficile. Elle se couple à la logique du feuilletonnage, né avec les premiers quotidiens français, qui publiaient chaque jour des extraits de roman, comme ceux d'Eugène Sue par exemple, pour donner envie d'acheter chaque jour le quotidien. Cette logique passe aujourd'hui par les réseaux sociaux et les *lives*, comme nous l'avons vu avec la Barkley. Dans le cas du *Dauphiné Libéré*, que nous développerons, la Chartreuse Terminorum est l'un des *lives* les plus prolifiques de l'année. De la même façon, le résumé vidéo était le deuxième pourvoyeur de vues pour le service « sports », en 2019⁶⁵ ;
- L'héroïsation et le caractère légendaire qui découlent des précédents points.

La Chartreuse Terminorum a ainsi été racontée dans le magazine *XXI*, le quotidien *La Croix* ou encore *20 Minutes* lors des trois premières éditions.

Elle a surtout été l'objet d'un traitement à part entière, et de grande qualité, réalisé par le journal de presse régionale *Le Dauphiné libéré*, dès sa création (*Annexe 22*). En effet, si le quotidien informe traditionnellement sur les faits sportifs marquants du secteur, s'il a aussi noué des partenariats, dans le passé avec certaines épreuves, comme le super-marathon du Mont-Blanc, il entretient des liens privilégiés avec la Chartreuse Terminorum. Témoin de premier plan, il contribue à la reconnaissance de la Chartreuse Terminorum et de ses coureurs, en tant qu'objets.

Benoît du *Dauphiné Libéré* est journaliste pour le quotidien à Grenoble. Ce dernier traite principalement de sujets sportifs. Il est aussi marathonien et traileur à ses heures. Nous l'avons d'ailleurs rencontré au cours de la Chartreuse Backyard, parmi le peloton (*chapitre 1*). D'où un penchant certain pour ce type d'épreuve.

⁶⁴ Au sens grec du terme, qui comprend donc la comédie comme la tragédie.

⁶⁵ Un journaliste de presse spécialisée nous a toutefois affirmé qu'il n'y avait « *pas d'actu sur ces courses* », où c'est « *toujours la même histoire* ». Raison pour laquelle il refusait de les couvrir. Sans chercher à prendre parti, les marronniers restent présents dans la logique médiatique. Sans compter les infimes variations offertes par chaque représentation. Ainsi, comme le rappelait Lemieux (2019, p.45), dans son analyse de Goffman : « *le script de la pièce ne nous dit pas comment elle va être jouée* ».

Enquêteur : Comment tu l'as découverte, cette course ? La première fois que tu en as entendu parler, c'était dans quelles circonstances ?

Benoît du Dauphiné Libéré : La Terminorum, la première fois c'est parce que je connaissais Benoît [du triumvirat], parce que j'étais journaliste sportif à l'époque et j'avais fait deux/trois papiers avec Benoît, car il allait courir des ultra-trails un peu partout à travers le monde, et du coup voilà. Et il m'avait dit : « Voilà je vais faire la Barkley », etc. Voilà, tiens, on fera un papier de présentation pour expliquer le truc, et puis bon voilà le truc prend. Et il me dit, deux ans après, je crois que c'est deux ans après, non un an après ?

E : C'était 2017.

BdD : Oui 2017, lui il a fait 16, 17, 18, 19, oui quatre fois, et donc à la fin de la dernière année, il me dit : « J'ai un projet, on s'en reparle, mais j'aimerais bien lancer la Barkley version française ». Et à ce moment-là, lui, il a l'accord d'à peu près tout le monde, sauf d'un organisme, et moi je fais un papier pour parler de sa course et il s'avère que cet organisme-là, quand il y a un papier dans le journal, ça met des fois un petit coup de pression, et puis ça peut, des fois, ce n'est pas la volonté, mais en l'occurrence ce papier, c'était une double page, car c'était dans le journal, c'était vraiment un gros truc, et ça l'a aidé, Benoît, indirectement à avoir l'accord.

E : Ce n'est pas lui qui te l'a demandé, en revanche ?

BdD : Non, non, non. Moi c'était parce que le truc était complètement fou et que c'était une course hors norme, et lui il s'avère, qu'indirectement, ça l'a aidé à avoir le dernier accord qui manquait pour pouvoir l'organiser. Du coup, il y a une relation de confiance qui s'est installée.

Pour les *vétérans* de la Chartreuse Terminorum, Benoît du *Dauphiné Libéré* fait partie de la communauté. Il est tout aussi intéressant de constater que Benoît du *Dauphiné Libéré* se considère comme « une aide » pour la Chartreuse Terminorum ; aide qui doit permettre à la course de devenir « un mythe au niveau de la course à pied ». Mythe qui doit être porteur de « buzz » pour le quotidien.

Nous, l'idée c'est qu'on arrive à mobiliser au niveau du local et que les gens connaissent cette course. Et le truc c'est de se dire : aujourd'hui le Dauphiné Libéré est implanté dans cette course, et cette course-là un jour passera au statut de mythe au niveau de la course à pied en France, et que ce mythe-là il faut qu'on l'entretienne et que nous on soit un peu les référents et qu'on se pose pas la question, si on veut savoir ce qu'il se passe sur la Terminorum, on va sur le site du Dauphiné Libéré et on a les informations. (Benoît du Dauphiné Libéré)

Par ce placement stratégique, le *Dauphiné Libéré* participe à la création et à la diffusion de récits et d'images, en faveur de ce « mythe » tant espéré. Il consacre ainsi de plus en plus de moyens humains et matériels à la course. Un documentaire vidéo, intitulé *Destination abandon*, a complété le dispositif initial, en 2019 ; en 2022 également. Deux journalistes ont même été dépêchés sur la troisième édition ; quatre en 2022. Nous constatons que cette mise en lumière, paradoxale, émerge d'un effet d'aubaine autant que d'intérêt commun, et que le

Dauphiné Libéré, pour ne pas « épuiser » son sujet, se contente d'éléments factuels. « Jouer le jeu » du secret – de polichinelle – permet ainsi d'en « tirer profit ».

Non, et là on voit bien quand même que ça va au-delà, et au fur et à mesure des heures, le truc prend. On raconte des histoires à l'intérieur. Moi, j'étais toujours parti de l'idée, la course c'est une chose, mais c'est raconter qui sont ces gens-là, parce qu'on ne les connaît pas. Un match de Ligue 1, tout le monde sait qui est qui, qui fait quoi. Nous, là, on se retrouve avec d'illustres inconnus, qui viennent essayer, des gens ordinaires qui viennent accomplir quelque chose d'extraordinaire et on se dit : « Il faut qu'on raconte qui c'est, qui sont ces gens-là » [...] Comment on fait ? Déjà le gros boulot, c'est ce que j'avais dit aux deux [collègues], parce que je suis le seul à avoir fait les trois éditions, à chaque fois c'était des gens différents qui m'accompagnaient. Je leur avais dit : « Le plus important c'est quand les gens arrivent, il faut vite prendre le temps – c'est un peu contradictoire de vite prendre le temps – de les voir, de discuter avec eux, de prendre des contacts, qu'est-ce qu'ils ont fait, d'où est-ce qu'ils viennent : “OK, t'as des enfants”. Bref, connaître un peu leur vie, on prend un maximum d'éléments, comme ça, on sait qu'on pourra les retranscrire sur la course ». Après il faut avoir un peu de jugeote pour se dire : « Est-ce que lui il a la caisse ou pas pour aller loin ? ». Ceux qu'on pense être les moins armés, sortir les informations tout de suite pour ne pas se retrouver avec du contenu qui ne servirait plus à rien au bout d'un moment. Et puis après, le redispacher au fur et à mesure pour que les gens comprennent de qui ils parlent. On a senti que les gens étaient alpagués par l'histoire et la question c'est : « Jusqu'où ils vont aller ? », et ça a plu aux gens. (Benoît du Dauphiné Libéré)

En conclusion de ce chapitre

À partir de ces premiers éléments, il est possible de comprendre comment l'épreuve a vu le jour, et comment celle-ci s'est implantée dans le massif de la Chartreuse. À l'aune de ces lignes, la Chartreuse Terminorum ressort comme une traduction plus qu'une transposition de la Barkley Marathons.

Elle est le fruit d'un héritage américain autant que de négociations liées à la spécificité de son terrain, à son contexte, et aux parcours de ses traducteurs, dont elle brosse le portrait en creux (*Tableau 2*). De ce point de vue, la Chartreuse Terminorum en elle-même est un argument de taille en faveur du « jouer » et de la résonance (*chapitre 5*). Résonance entre le *triumvirat* et l'univers de la Barkley, mais surtout avec leur territoire.

	Barkley Marathons	Chartreuse Terminorum
Kilomètres théoriques	160	300
Dénivelé théorique	± 20000 m	± 25000 m
Nombre de livres	14 (en 2019)	13 (en 2022)
Nombre de nuits blanches maxi. pour finir en théorie	3 ½	4
Période	Mars-avril	Mai-juin
Profil	Basse montagne	Moyenne montagne
Nombre de coureurs maxi.	40	40
Nombre d'éditions (en 2023)	37	5
Nombre de finisseurs	18	0
Pays	Etats-Unis	France

Tableau 2. Brève comparaison entre les deux épreuves à la rédaction, à la sortie du terrain (2022)

Ce territoire de la Chartreuse, par son caractère sauvage, secret, austère et sportif, était une terre d'élection idéale, pour que le projet s'épanouisse et rencontre son public.

L'univers de la Chartreuse Terminorum émerge ainsi comme un petit monde social, avec une multiplicité de personnages – instigateurs, coureurs, médias, partenaires institutionnels, fondateurs de la Barkley –, mais aussi avec des valeurs et des intérêts propres, qui se retrouvent autour de l'événement, pour le faire progresser de concert, à la manière de ce que Cefaï avait observé lors des courses de chevaux (2015, p.10).

Le terrain ayant été présenté, à partir de son imprégnation et de ses spécificités, nous verrons dans le prochain chapitre comment le rattacher au vaste champ de la course à pied, pour se départir de l'illusion d'une épreuve *ex-nihilo*.

Chapitre 3

Au nom du « trail » : d'une pratique inconsciente au sport de masse

Celui qui est dans l'échelle, même proche du sommet ne peut changer le monde, puisque c'est le monde qui l'a produit.

Serres M., 2011, *Musique*, p.120

Si la thèse porte sur les coureurs de la Chartreuse Terminorum plus que sur la course, nous n'avons pu faire l'économie de sa présentation, pour comprendre l'interaction entre les deux parties ensuite.

Pour autant, commencer l'analyse à sa simple création frôlerait la gageure. La Chartreuse Terminorum est née dans le prolongement d'activités et de situations antérieures, qu'il convient d'analyser, pour mieux la définir. Nous ferons donc un pas de côté pour nous pencher sur l'écosystème du trail et de la course à pied, afin de relever sa position.

Ce chapitre propose de suivre l'évolution du trail, depuis l'apparition de la course à pied moderne jusqu'à l'avènement de la discipline. Il tente de répondre de manière simple aux questions qui caractérisent ce contexte : « Qui ? », « Quoi ? », « Où ? », « Quand ? », « Comment ? ».

Pour cela, nous avancerons chronologiquement, en prêtant attention au lien entre pratique et vocable. Nous nous référerons principalement à des ouvrages et à des articles scientifiques en langues française et anglaise, ainsi qu'à des lectures spécialisées issues de la presse magazine, voire à des autobiographies de sportifs, pour appréhender la pratique sous sa forme compétitive.

1. Pour une archéologie du « trail »

Le trail, c'est vraiment... [...] Ce qu'il faudrait peut-être voir dans le trail c'est que c'est une discipline qui regroupe vraiment plein de petites spécialités à l'intérieur. C'est comme tu dirais : « Je fais de la piste ». Mais la piste, tu fais quoi ? Des 200 [m], des 400 [m], des 800 [m] ? Quand t'es vraiment pistard, c'est pas les mêmes aptitudes, c'est pas les mêmes efforts. On demande pas la même chose à chaque mec. Pourtant, ça s'appelle de la piste. Et je pense que le trail, c'est devenu un sport. C'est pas une discipline de l'athlétisme. D'ailleurs, je vois pas vraiment en quoi on a été rattaché à l'athlétisme... On est carrément différent. Si tu veux, moi je suis dans un club d'athlé. Je suis avec des mecs qui lancent le poids, le javelot, qui sautent en hauteur. Moi, c'est comme si tu me mettais avec des danseurs, des boulistes

ou des... [rires]. Moi, j'ai rien à faire avec eux. Donc pour moi, le trail c'est un sport. Et dedans, c'est une architecture où t'as des gars qui seront plus forts sur des courses de montagne, sur des formats raides, et dedans t'as des ultras trails. Tu vois, le trail c'est pas que la distance, que l'ultratrail. (Olivier, traileur et entraîneur fédéral, membre de la Confrérie des Horizons¹)

Qu'est-ce que le trail ? En novembre 2019, le magazine *Femina* qualifiait le trail de « *phénomène de société* » et proposait des clés d'analyse à ses abonné(e)s. À la lecture de l'article, nous découvriions une pratique douce et accessible. Quelques mois plus tard, l'Espagnol Kilian Jornet, star incontestée de la discipline, publiait une vidéo de son ascension record du Mont-Cervin (4478 m)², effaçant par là même l'impression laissée par l'hebdomadaire.

Entre une descente le long d'une vire et un footing au bois de Vincennes, la définition du trail mérite d'être précisée. Nous essaierons ici de nous y atteler, pour éviter l'écueil du raccourci –tel que : « le trail, c'est ce que les gens font quand ils disent qu'ils font du trail ». Cet effort nous permettra alors de comprendre à la fois les valeurs et les enjeux des parties prenantes.

1.1. Ce que « trail » veut dire : premiers éléments de définition

En anglais, le mot *trail*, du latin *trahere* (« tirer, entraîner »)³ désigne un sentier, une piste ou un circuit, par opposition à la route carrossable. Le trail running est une activité d'endurance pédestre, qui se déroule sur un tracé faiblement aménagé, en nature. Par métonymie, le trail, en tant qu'abréviation de trail running⁴, renvoie donc à la qualité d'un chemin plus qu'à une manière de le parcourir. Il se distingue ainsi de la course sur route ou du cross-country, connu pour ses labours.

Selon une brève recherche menée à partir de *Google Books Ngram Viewer*, ce terme a connu une nette croissance dans la littérature à partir du début des années 2000 ; en anglais, comme en français, où il ne désigne pourtant qu'une pratique sportive (*Annexe 23*). Cet essor correspond à la période de développement et d'accélération des compétitions attenantes, comme l'a montré l'étude de Buron (2020), consacrée à l'augmentation du nombre d'événements entre 1995 [5] et 2016 [2240].

Dans l'imaginaire, le trail est une activité montagnarde. 93,9 % des personnes interrogées dans le cadre de la préenquête (n= 352) affirmaient qu'il impliquait « forcément du

¹ Groupe pseudo-secret de coureurs d'ultrafond, du Nord de la France (Lancelevé, 2017).

² Kilian Jornet a réalisé l'aller-retour entre Le Breuil-Cervina et le sommet du Cervin (soit 17,48 kilomètres et 2469 mètres de dénivelé) en 2 heures 52, à l'occasion de son projet « Summits of my life » (*chapitre 5*).

³ Cité par *Wikidictionnaire*, Pokorny (1959) souligne des racines indo-européennes plus anciennes, dont le radical *trāgh*, pour désigner l'allongement du pas, qui donnera le terme *thrall*, en anglais : « l'esclave, le coursier ».

⁴ Pour la suite de ce travail, nous n'utiliserons que cette première forme, qui est la plus employée.

dénivelé », sans en préciser le pourcentage. Dans la pratique, l'activité se développe pourtant n'importe où, et nous recensons des « Stations de trail » à Lumbres, à L'Île-d'Yeu, à Saumur, à Vannes ou à Bures-sur-Yvette.

Dans l'imaginaire encore, le trail est assimilé à une course de très longue distance. Or, force est de constater qu'il existe une multitude de formats, allant du kilomètre vertical – dits « KMV » ou « KV »* – à l'ultratrail⁵. De la même manière, le trail ne peut être réduit à son aspect compétitif, comme le définissent certains acteurs, organisateurs ou fédérateurs d'épreuves. Il est action avant d'être performance.

À travers ce bref détour linguistique, le trail se dévoile comme une activité multifacette, qu'il convient d'explorer encore, par son histoire par exemple. Car si l'essor du trail, en tant que mot et discipline, apparaît au milieu des années 2000, la simplicité du concept nous force à regarder en arrière ; lorsque la course en sentier ne disait pas encore son nom. Nous nous demanderons alors quels pouvaient être les formes et les termes qui renvoyaient à ce même geste ?

1.2. Le trail : pratique « anthropologique la plus ancienne » ?

Comme l'écrivit Segalen, la course à pied peut être considérée comme « l'activité anthropologique la plus ancienne » (Segalen, 1994, p. 247). Les recherches de Bramble et Lieberman (2004) ont d'ailleurs lié les facultés d'endurance humaines à l'évolution de notre espèce. Ce que le journaliste McDougall a repris et popularisé, à partir de la figure des « chasseurs-cueilleurs », dans le best-seller *Born to run* (2009)⁶. La piste athlétique n'étant inventée que sous la Grèce Antique, et le macadam qu'au cours du XIX^e siècle, en toute logique, il fut sans doute une époque où toute modalité de pratique pédestre s'apparentait au trail.

Étymologiquement, le mot « course » renvoie au vieux français *corse*, qui signifie « expédition militaire », d'après le Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL). L'activité est d'ailleurs encore très présente au sein de l'armée de terre, où elle peut sélectionner les hommes. Les tests de VMA Luc-Léger ou Cooper sont en outre bien connus des pelotons. Turcot, dans son histoire du sport, des origines à nos jours, affirmait que la course concernait aussi bien les hommes que les dirigeants (2016, p.29). Ainsi, notait-il

⁵ Trail dont la distance est supérieure à celle du marathon et avoisine généralement 80 kilomètres, avec du dénivelé, et jusqu'à plus de 300 kilomètres pour les plus longs.

⁶ Nous nous rapporterons dans cette sous-partie à des ouvrages issus de la communauté, qui a davantage cherché à creuser l'histoire de la discipline que les scientifiques ne l'ont fait, sans doute pour la légitimer, en recourant à des mythes et images anciennes. Ainsi, le livre *Born to run* emmène le lecteur à la rencontre des *Tarahumaras* du Mexique, désignés comme le « peuple coureur ».

que la course – et la lutte – « *s'inscrivent dans un cadre qui montre que le corps est un instrument largement utilisé dans les rituels politiques* » en Mésopotamie, près de 2050 ans avant J-C. Chez les Égyptiens également, 2600 ans avant notre ère, des courses de soldats étaient organisées par le pharaon, sur des distances de 100 kilomètres (*ibid*, p.33).

Nous retrouvons cet ancrage militaire au cours du XI^e siècle, quand le roi écossais Malcolm III organisait des courses en aller-retour au sommet du Craig Choinich – 3 km et 170 de dénivelé – pour choisir son messenger personnel, d'après le journaliste Lefief, dans *La folle histoire du trail* (2018, p.44). Ainsi, certains sites spécialisés qualifient l'événement de « première course de montagne de l'histoire », de manière ethnocentrée sans doute, faisant fi du caractère contraignant de l'épreuve, quand la pratique actuelle repose sur un choix.

La « course » désigne généralement la progression d'un corps ou d'un objet. Courir a ainsi longtemps été un mode de transport. Comme l'explique Tamini, le trot indien, dit *jog*, était celui des messagers, des conducteurs de traîneaux (1997, p.87)⁷. Il permettait de couvrir de grandes distances plus rapidement qu'en marchant. La course à pied occupait alors une fonction utilitaire, socialement connotée : un moyen de gagner sa vie (Spragg, 2016, p.19).

En parallèle, l'effort pédestre avait parfois lieu à l'occasion de cérémonies religieuses ou de rituels de passage. Au Tibet, par exemple, le *loung-gompa* était une méthode de méditation bouddhiste basée sur la course à pied (Dortier, 2016, p.74). Au Japon, certains moines « élus » de la secte Tendai se purifiaient par le *kaihogyo* – encore en cours – : un rituel au cours duquel l'ascète parcourt environ mille marathons, soit l'équivalent symbolique de la circonférence de la Terre, à raison de sept années de dévotion, dans les montagnes de la région de Kyoto (Stevens, 2013). La course à pied a ainsi symbolisé jadis un seuil de passage. Nous retrouvons cette symbolique dans les cérémonies funéraires des Iroquois ou lors de l'entrée dans l'âge adulte, chez les Afikpo du Nigéria par exemple (Tamini, 1997, p.94).

Par le rituel, la course a souvent revêtu un caractère festif et ludique, propice aux rassemblements de communautés, comme le rappelle Vigarello (2002, p.17) ; au Moyen Âge notamment. Durant cette période, en Europe, la pratique oscillait pourtant entre interdiction et autorisation. En Angleterre, elle fut ainsi proscrite en 1365 puis réautorisée en 1510, voire encouragée.

Si de premiers coureurs professionnels et itinérants existaient depuis le XVII^e siècle (Liponski, 2003), et si ces courses festives encourageaient à cette même époque la création de

⁷ Tamini fut un des fers de lance du mouvement Spiridon (voir après). Ce mouvement s'est diffusé par le biais du magazine du même nom, destiné à la pratique de la course à pied libre. Il parut de 1972 à 1989, dans les pays francophones.

« récits » et de « références théâtrales » (Vigarello, 2002, p.31), c'est bel et bien le XIX^e siècle, ses révolutions politiques et industrielles, qui marque le retour en grâce de l'effort long en Europe, jusqu'à son avènement. Dans la région de Grasmere, près de l'actuel parc de Lake District, des jeux mêlant *fell running* – courses de côte –, lutte et chasse équestre furent organisés à cette période. À la frontière franco-espagnole, les messagers basques en partie désœuvrés multiplièrent les duels en montagne, dits *korrikalaris* (Milroy, 2005), non loin de l'actuel parcours du célèbre trail de Zegama*. Outre Atlantique, Cooper rapportait également la création de premières courses aux États-Unis durant ce siècle (1998 in Bridel *et al.*, 2016, p.2).

Si des événements en milieu naturel et montagnard ont émergé, la période est surtout marquée du sceau des *pedestrians*⁸, et de leurs nombreux défis, qui fleurissaient en Angleterre. La course devient alors l'objet de records et de paris, comme l'a montré le travail du journaliste Algeo (2014). L'endurance se spectacularise alors ; de l'*outdoor* devient *indoor*. Ces courses de divertissement, professionnelles, alimentées par la fièvre du progrès ambiant, dérivent parfois vers le *freak* (Adams, 2016), précédemment évoqué, lorsque les coureurs cherchent à repousser leurs « limites » – expression que nous ne manquerons pas de retrouver prochainement. De cette période, nous citerons la performance du capitaine Robert Barclay qui parcourut mille miles en mille heures sur piste, contre mille guinées, mais également la figure du Norvégien Mensen Ernst, qui aurait relié Paris à Moscou en 14 jours, soit 2500 km, en 1832 (Tamini, 1997, p.203).

Il est utile de noter que la course à pied change progressivement de fonction, mais aussi de public. Peu à peu, elle se propage par-delà le populaire, le militaire et le religieux, pour se rapprocher du loisir. Dans le même temps, sous l'impulsion de Thomas Arnold, directeur de l'école de Rugby dès 1828, les jeunes aristocrates adoptent en effet les jeux de fêtes des campagnes anglaises, en y insufflant leurs propres valeurs d'excellence⁹. Si la course de longue distance fut longtemps mise à l'écart, elle finit par intégrer le mouvement en cours, le monde de l'athlétisme, et par gagner ses lettres de noblesse, en refusant le rapport à l'argent. Ce que résume Moraldo, en s'appuyant sur Tosh : « *Cette valorisation de l'endurance prend sens dans le cadre du modèle athlétique mettant en avant les qualités d'abnégation et de*

⁸ D'après Bridel *et al.* (2016, p.20) : « le terme *pedestrianism* renvoie à tous types de courses à pied ou de marche, sur n'importe quelle distance ». Traduction personnelle (Bridel *et al.*, 2016, p.20): « the term *pedestrianism* referred to any type of footrace-running or walking-over any distance ».

⁹ Lelay, dans une thèse d'HDR sur le jouer, soulignait quelques prémisses de ce mouvement, à travers « la pratique des jeux athlétiques (jeu de paume, course, cricket, etc.) » au sein du collège de Westminster, dès le XVII^e siècle (2020, p. 158). De cette façon, nous notons une tradition de création d'une élite athlétique, visible sous Sparte et sous Athènes, selon Turcot (2016, p.40). Pour Socrate déjà, l'endurance était considérée comme l'une des trois vertus majeures.

résistance du gentleman et du sportif» (2016, p.13). La course n'est alors pratiquée que par des hommes (Louveau, 2006).

En France, après trente ans d'existence de courses professionnelles, ces dernières sont finalement stoppées au milieu des années 1880, conformément à l'esprit dominant outre-Manche. Dès lors, la pratique de la course à pied suit la marche des sports anglais modernes (Andrews, 2000 ; Struna, 2001), sans toutefois empêcher la perpétuation de certaines courses à la marge, dans la région de Lake District, par exemple ; voire leur naissance, comme dans les Pyrénées, avec le trophée du Vignemale (1904).

La fin des années 1920, les crises successives, dont le krach financier de 1927, ébrécha toutefois le dogme de l'amateurisme, avec la création de courses à primes, comme la Bunion Derby (1928), aux États-Unis, qui inspirera le roman *La grande course de Flanagan* de MacNab précité, quelques décennies plus tard (1982). Le départ était donné.

1.3. Plonger dans l'imaginaire de la pratique

Cette brève digression chronologique n'a en rien une prétention historique. Elle n'est en aucun cas exhaustive, et sans doute offre-t-elle un certain nombre d'approximations qui encourageront les spécialistes à nous corriger, par des publications en faveur d'une archéologie de la course à pied. Nous regrettons nous-même de devoir allier littérature profane et scientifique dans cette partie, faute de mieux, à notre connaissance.

À travers cette entame, nous souhaitons simplement noter que les gestes et techniques de la course sur sentier n'avaient pas attendu l'apparition du mot « trail » pour exister. En ça, la discipline, telle que nous la connaissons, est reliée à une histoire humaine et suit un processus d'évolution plus large.

Notre objectif était aussi de présenter des faits historiques sous forme de capsules d'images, qui, composées puis recomposées, participent à la création d'un imaginaire dans la pratique actuelle du trail. Ce qu'illustre l'entretien mené avec Jacques¹⁰, au début de la recherche :

Oui, c'est vrai que c'est un peu les strates du trail, mais c'est pas le trail tel qu'on le vit actuellement. Je veux pas dire qu'il a été dénaturé, parce que le trail, en fait, il remonte à l'homo erectus. C'est faux de croire que le trail naît maintenant. Pour répondre correctement à vos questions, je me suis amusé à relire les vieux [magazines] Spiridons des années septante [1970], et dans les premiers numéros, on relate, sans aller jusqu'au Moyen Âge, parce que c'est vrai qu'à l'époque du Moyen Âge, l'Homme était préféré au cheval, pour transmettre des messages importants... On retrouve des traces d'ailleurs, on trouve des traces importantes, l'inconvénient des chevaux c'est qu'ils ne pouvaient pas aller partout...

¹⁰ Jacques fut détenteur du record de l'aller-retour Église de Chamonix-Sommet du Mont-Blanc (soit 28,4 km et 3800 mètres de dénivelé) en 5 heures 30, en 1988. Membre du mouvement Spiridon. Il fut l'un des premiers à réaliser le tour du Mont-Blanc en courant.

Franchir des cols, même si Hannibal avec ses éléphants traversait les cols, mais ça, c'est des épopées¹¹... Au Moyen Âge, il y avait énormément de relais de poste pour changer les attelages et il y avait aussi des relais humains, ça veut dire qu'il y avait des gens qui avaient des facultés physiques qui leur permettaient d'être engagés, car c'était recherché, qui étaient très bien payés, qui étaient considérés et il y avait des gens parfaitement incultes parmi ces gens qu'on considérait. Les messages qu'on leur transmettait, c'étaient souvent les messages d'un roi à un autre roi, les Médicis par exemple avec un roi de France, fallait transiter les messages. Ces gens-là, on se disait : « Tiens, si on leur transmet un parchemin, ils risquent de le perdre, on peut leur voler selon l'importance du document »... J'ai découvert qu'il y avait certains écrits qui étaient sur la tête, puis on les rasait et on attendait que les cheveux soient poussés et on envoyait l'émissaire comme ça, 500 km plus loin, mais par relais ; ça veut dire qu'on le laissait se reposer quelques jours et il reprenait, etc., et donc, nous sommes allés en Amérique du Sud avec les Tarahumaras [peuple de coureurs mexicains, rendus célèbres par l'ouvrage précédemment cité : Born to run]... Il y a des légendes célèbres là aussi et... même les moines bouddhistes, certains c'étaient des rites de passage... (Jacques)

N'en demeure pas moins que faire du trail relève d'une situation de loisir – de jeu même, comme le verrons au *chapitre 5* –, et tout individu courant sur un sentier ne pourrait être considéré comme un traileur, bien que partageant sans doute certaines manières d'agir.

Passé cet interlude, nous tenterons dans la suite d'analyser ces situations dans lesquelles courir relève d'un engagement volontaire. Nous décortiquerons alors le développement de la pratique et son lien avec l'endurance, en remontant le fil de l'histoire de la course à pied, plus près de nous, pour arriver jusqu'au trail. Nous verrons comment la pratique pédestre s'est accélérée et a donné lieu à de premières études concomitantes. Nous nous rattacherons alors à quelques travaux de référence, consacrés au running et à l'endurance, qui apparaissent comme les termes dominants de l'époque, sans toutefois perdre de vue notre objectif de définition, vis-vis de la Chartreuse Terminorum.

2. « Et les stades se sont vidés comme les églises ».

Premiers regards des sociologues avant l'apparition du mot trail

Jusqu'aux années 2000, toute pratique de course à pied était qualifiée de « *course de fond* », « *course d'endurance* » voire de « *course d'ultramarathon* », dans la littérature comme dans la pratique. Aujourd'hui encore, une grande partie des articles anglo-saxons confond toujours le trail et l'endurance.

Ce détail linguistique montre que la distance et la durée d'effort suscitent plus de curiosité que la nature du terrain. D'où la question immanquable : « Mais pourquoi courent-ils ? ».

¹¹ Comme le rappelle Jacques, le col est le lieu de franchissement mythique. Outre Hannibal, le passage de François I^{er} en armure est aussi évoqué et documenté par Gal (2018, p.271). L'ensemble participe au façonnement d'un imaginaire mythique de la montagne et de sa traversée.

Intriguée par l'émergence de nouveaux formats, une première vague de chercheurs s'y est intéressée sous le motif de l'engagement. Nous entendrons, par ce terme, l'ensemble « *des mécanismes par lesquels les actions passées lient des intérêts externes à une trajectoire d'activité* », comme l'écrivait Becker dans un article de définition (2006, p.11).

Dans cette sous-partie, nous nous rapporterons à deux principaux travaux collectifs : le premier, francophone, mené par le laboratoire IRISSE (Cubizolles *et al.*, 2018), qui propose de retracer trois décennies de travaux sociologiques sur l'endurance ; le second, anglophone et pluridisciplinaire, qui appréhende la pratique à travers différentes entrées méthodologiques et épistémologiques (Bridel *et al.*, 2016).

Les écrits scientifiques consacrés à la course à pied en sciences humaines et sociales apparaissent au milieu des années 1980, à la suite de la naissance de courses « hors stade », dites « libres », car développées en dehors du carcan fédéral, dès les années 1970. Parmi lesquelles, le marathon de New York, qui réunit 127 partants lors de sa première édition, en 1970 (Turcot, 2016, p.522)¹². Résumée par Cubizolles *et al.* (2018), ces premiers travaux sont marqués, d'un côté, par une sociologie reliant l'essor de la pratique à des transformations sociétales, via une approche quasiment culturaliste, et, de l'autre, des chercheurs portés sur les dispositions à courir, dans le prolongement de la pensée de Bourdieu.

2.1. Spiridon, la CIME et les « paléotrailers »

La plupart de ces travaux s'accordent sur un état de « crise » de la course à pied en France, et sur « *une sorte de schisme* » (Defrance, 1989, pp. 76-91), qui sépare les coureurs avides de performance des coureurs recherchant avant tout le plaisir, le partage et le côté festif dans l'effort. Cette dernière frange, mésestimée, évolue hors du cadre fédéral.

Ces courses « hors stade » se multiplient en opposition – parfois physique – avec la fédération d'athlétisme, qui régit l'activité pédestre. Il s'agit alors principalement de courses sur route, mais aussi de courses en nature.

« Les Grecs ne m'auraient pas aimé, car je ne suis pas un athlète. Parce que, bien que je coure, je ne cours pas pour gagner. Et, pis que tout, je vais trop loin. »

Extrait du programme du Marathon de New York de 1977, in Tamini (1997, p.78).

¹² Le marathon, en tant que discipline athlétique, existe depuis bien avant. Il fut une distance olympique dès les premiers Jeux, en 1896, avec le sacre de Spyridion Louis, en 2 heures 58. Toutefois, le marathon féminin ne fut présenté aux Jeux qu'en 1984. La spécificité des courses « libres » repose donc plus sur son modèle anti-fédéral et sur ses valeurs, que sur une distance. Sur la manière de courir, plus que sur la course elle-même.

Ce mouvement des courses « hors stade » est donc analysé sous l'angle de la contestation, puisqu'il revendique une meilleure prise en considération de ses pratiquants. Aussi parce qu'il recoupe un certain nombre d'aspirations politiques, globalement issues des mouvements sociaux de la fin des années 1960 et du mouvement contre-culturel américain (Hoibian, 2000). Le documentaire *Free to run*, du Suisse Morath (2016), l'illustre parfaitement. En ce sens, il se rapproche du développement d'autres pratiques d'inspiration alternative, largement étudiées à travers les « sports de glisse » – dits *funs* –, développés en milieu naturel (Loret, 1995). La plupart de ces sportifs de nature évoluant hors des institutions et des clubs sportifs. Pour les coureurs, ces revendications sont incarnées par le magazine suisse *Spiridon*¹³, dont le premier éditorial, en février 1972, souligne l'attachement à la nature, à la santé et à la simplicité de la pratique. La rupture est soulignée, comme le côté novateur. Ainsi, l'effort serait « *sain, car la pratique a comme cadre la nature* » (Waser, 1998, p. 65). Il s'agit pour ces coureurs de « retourner aux sources », « aux origines », à l'« authentique » à travers une pratique dite « conviviale » et non agressive, en opposition aux valeurs du monde fédéral, compétitif. Yonnet (1982) analyse alors ce mouvement comme le corollaire de l'évolution des modes de vie. Face aux attentes individuelles, propres aux sociétés démocratiques de l'époque, l'individu chercherait à s'éprouver physiquement, pour s'affirmer avec ses différences, tout en aspirant à l'égalité. La compétition et le statut du vainqueur sont relégués en arrière-plan. L'expérience intime est davantage prise en compte, tout comme la mise en scène ou la mise en jeu de soi. La course à pied apparaît comme une « *épreuve-défi* » – opposée à l'idée de sanction – (Martucelli, 2015, p.3). Elle serait prompte à la (trans)formation du soi, selon la tradition humaniste et existentielle. Son sens et ses significations évoluent cependant suivant « *les périodes et les sociétés* » (ibid, p.13), comme nous le verrons.

De nouveaux événements voient alors le jour, tels Marvejols-Mende ou Spa-Olm, et bientôt tout un réseau de courses, dont l'acronyme CIME – coupe internationale de la montagne – renvoie directement à un terrain. Au sein du mouvement, le côté compétitif est parfois tourné en ridicule, comme en Corse où la course de Michel J., qui a effectué un retour à la terre, ne récompense que les derniers arrivants (Lefief, 2018, p.114). La conscience de groupe y est également très présente. D'où un certain esprit romantique, à comprendre comme une volonté de renouveau, qui s'oppose à un certain nombre de règles et de conventions sociales ; qui s'incarne dans sa capacité à dire : « non ».

¹³ Du nom du premier vainqueur du marathon, aux Jeux olympiques de 1896 donc (voir note précédente).

Donc, c'est la course « libre », hein, sans aucune astreinte, c'est vraiment... Puis ça, c'est vraiment l'esprit soixante-huitard, parce qu'on est dans une société toujours plus liberticide [...] Donc c'était dans un univers clos, avec des distances bien rigides, des règlements tout aussi rigides, surtout pas de femmes, et Spiridon a lancé l'idée de courses « hors stade », ce qui était iconoclaste, puisque ça amenait un esprit fédéraste, en tout cas d'imaginer qu'on pouvait courir en dehors du stade, sur des distances complètement anachroniques, 15 km 700, une course de montagne de 6 km avec 1200 m de dénivellation, et là les gens ont commencé à dire : « Tiens, c'est sympa ». C'est vrai que si on dit à un quidam, quand on va au bistrot, là, en dessous, et on demande au bistroquet qui ne connaît pas du tout la course à pied, même s'il en voit de plus en plus passer : « Euh... J'ai fait un 10 000 m en 25' » ; « Ouais, c'est bien ». Il se rend pas du tout compte que c'est pas possible. Par contre, j'ai fait la montée qu'on vient de faire en voiture, je l'ai faite en 17 minutes chrono depuis la mairie jusqu'à ton bistrot : « Ah, ouais ! le balèze ! ». Tu vois..., il y a cette notion d'humanité, dire qu'on fait 25 minutes sur 10 000 ; 30 minutes ; 35 minutes, ben on se représente pas ce que c'est que 10 000 m. (Jacques)

Lors d'échanges, au début de ce travail de recherche, certains membres du mouvement avec qui nous avons échangé voyaient dans le trail un prolongement de leur pratique. Jacques, en l'occurrence, signait même ses mails en tant que « *paléotrailer* » (2019). Preuve d'un partage de valeurs entre les pratiques, mais surtout d'une évolution du vocable pour désigner des activités proches ou communes.

2.2. Vers la description d'un style de vie

Pour les tenants de la deuxième interprétation de ce mouvement, l'analyse est plus structurelle et s'appuie sur les travaux de Bourdieu (1979) ou de Pociello (1981). Seules les positions sociales des coureurs peuvent expliquer leur engagement en faveur des courses « libres ». Ces chercheurs se défont alors d'une certaine vision subjectiviste.

Pour Defrance, par exemple, l'apparition de coureurs de différents niveaux a déjà été observée en France lors de l'avènement de l'athlétisme dès la fin du XIX^e siècle (1985). La course « hors stade », loin d'être un renversement, serait donc un prolongement de logiques plus anciennes au sein d'un champ plus large. Comme les précédents auteurs, ces sociologues notent l'apparition de valeurs, érigées en modèle – tels que le pacifisme, l'anti-compétition. L'engagement dans les courses « libres » est alors assimilé à une règle, voire un style de vie. Faure souligne de cette façon l'ascétisme des coureurs et ce qu'il nomme une « *éthique puritaine* » (1987). Cette appréhension de la pratique se construirait à partir d'un jeu d'opposition dans un espace de styles de pratique et dans un espace de positions sociales (Bourdieu, 1984). Le développement des courses « hors stade » est analysé à travers un rapport de domination et de distinction¹⁴. Ainsi, un coureur moyen, ne cherchant pas la

¹⁴ La pratique de la course à pied n'est pourtant pas perçue comme un mode de distinction ni par Pociello (1981) ni par Bourdieu (1979), à proprement parler.

performance, n'aurait pas d'intérêt à s'inscrire dans le modèle fédéral. Ces études rejoignent de fait les travaux sociologiques sur différents sports de nature, comme les a présentés Corneloup, dans son ouvrage de synthèse (2016). La pratique apparaît alors au croisement du sport moderne et de la pratique hédoniste *fun*, entre performance et recherche de plaisir (Quéval, 2004).

Au-delà de l'opposition théorique, ces deux courants d'analyse permettent de cerner l'engouement pour le « hors stade » à cette époque. Si une synthèse apparaît difficile, Buron notait des « *points de convergence* » ; à commencer par la reconnaissance d'une « *interrelation étroite entre la vie personnelle, sa quotidienneté et le sport* » (2020, p.67).

3. « Réenchanter » l'expérience : l'apparition du mot « trail »

Si les premiers chercheurs ont avant tout porté leur regard sur des épreuves encore marginales, l'essor et la massification de la course à pied les ont progressivement amenés à s'intéresser à l'engouement du grand public. Le marathon a ainsi été largement investi pour son attrait symbolique et son accessibilité. D'autant plus que l'investissement des adeptes filait la métaphore d'une société de la performance et du dépassement de soi ; voire incarnait une forme de lâcher-prise, de recherche d'alternatives.

Les travaux en sciences humaines et sociales ont donc continué à suivre le développement de la pratique, de concert. Les études ont accompagné la segmentation de la pratique, revers de sa massification, pour s'intéresser à de nouvelles disciplines, jusqu'au trail, si bien qu'à partir des années 2010, le terme recouvrait une réalité à part entière.

3.1 Saturation du marathon et diversification des pratiques de course à pied

Quarante ans après les premiers travaux des sociologues, le nombre de marathonien·n·s inscrits à l'épreuve new-yorkaise était multiplié par près de quatre cents. La course « libre » s'est ainsi massifiée, structurée, sous l'égide d'organismes et des fédérations, qui l'ont progressivement (re)prise en main, en négociant leur monopole (Waser, 1998). Aux États-Unis et dans d'autres pays occidentaux vint l'ère du « *running boom* » (Valentin *et al.*, 2022), comme si chaque *baby-boomer* était né avec des baskets... Symboliquement, à cette période, la course à pied apparaît comme un défi à l'homme des sociétés modernes, qui les collectionne (Martucelli, 2015).

Selon l'enquête nationale 2020 menée par le ministère chargé des sports et l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP) en France, le « *jogging, footing, running* » serait pratiqué par 10,5 millions d'adeptes dans le pays¹⁵.

Pour justifier le phénomène, Le Breton brandit le prisme du risque. Pour lui, le développement du « hors stade » répond à un contexte de crises successives – politiques, économiques –, qui participent à l'érection de l'endurance comme « *une valeur sociale grandissante* », au même titre que le vertige (2013, p. 227). « *Radicalisés, l'un et l'autre fonctionnent comme deux "limites" les plus attractives* », écrit-il (*ibid*).

Depuis les années 1980, la plupart des grandes métropoles ont développé leurs propres événements, compris dans de vastes stratégies de marketing territorial, qui rencontrent l'aspiration de personnes désireuses de vivre des expériences extraordinaires (Lapeyronie & Roussel, 2015, *in rapport SportÉco*, 2019). Ce dont témoigne le statut de *finisher*¹⁶ et son lot de *goodies*, figurant à qui voudra le voir que la personne a « fait » New York, Berlin, Boston, Paris ou autre (*Annexe 24*). Plus qu'un dossard ou une destination, les organisateurs promeuvent alors une ambiance, qui « *est souvent tout aussi importante que la pratique sociale elle-même* », constate Martucelli (2010, p.26).

Dans le sillage de l'éthique romantique de l'interminable projet de soi, entrevu précédemment, le coureur, par la consommation d'événements, touche du doigt son expressivité, et tente de se réaliser, comme l'a souligné Gauthier dans son étude consacrée à l'éthique romantique et à l'esprit du consumérisme. Ce dernier précise toutefois que le lien entre ces deux objets « *demeure non intentionnel* » (2014, p.12).

Le « hors stade » devient ainsi un objet culturel ; théâtre de fictions, à travers des films grand public, comme l'ont montré Bridel *et al.* (2016). L'expression « course "libre" », elle, a totalement disparu. Le carcan critiqué par Spiridon se déploie différemment ; pour faire écho aux propos de Laz.

Par ce grand rattrapage et cette intégration à un système économique global, la course à pied devient moins contestataire – même si des courses hors du modèle fédéral continuent d'exister et que certaines revendiquent un caractère festif, « *carnavalesque* », comme le Marathon du Médoc (Bessy, 1994).

Si courir un marathon figure sur de nombreuses *to-do lists*, la pratique de la course à pied est encouragée pour ses bienfaits sanitaires. Courir serait bon pour la santé. Il s'agirait même de

¹⁵ Parmi lesquels : 1,1 million de coureurs de trail, qui serait « *plus populaire que le marathon et le semi-marathon réunis* » (*ibid*, p.9).

¹⁶ Littéralement : « *celle ou celui qui finit* ». Il suffit de passer la ligne d'arrivée avant la barrière horaire pour obtenir ce statut, qu'importe la performance.

la première source de motivation en France, selon l'enquête sur les pratiques sportives en 2020, déjà citée. Sur les quais des grandes villes, chaque dimanche, fleurissent les coureurs – d'où une expression moqueuse. À travers eux s'incarnent des façons de courir, hors et au sein des événements sportifs.

Conséquences de cet essor multifactoriel : l'augmentation du nombre de coureurs induit une banalisation des précédents efforts. Une segmentation s'opère une fois encore et de nouvelles modalités de pratique voient le jour, dans le prolongement des pratiques précédentes toujours, tel un cycle perpétuel. Parmi lesquelles, les récentes *mud races*¹⁷, *colour races*,¹⁸ mais surtout le trail.

Dans la précédente sous-partie, nous avons vu qu'il existait des traces de la pratique, au sein d'époques et de mouvements antérieurs. Certaines courses lancées par le mouvement Spiridon, comme Sierre-Zinal*, sont aujourd'hui des épreuves mythiques de la discipline, par exemple. De la même façon, la Sainté-Lyon* existe depuis 1952, comme le rappellent les organisateurs sur leur site. Beaucoup ont donc fait du trail sans en connaître le nom.

Cela nous amène enfin à interroger la naissance du terme, après avoir exploré la genèse de sa pratique et les conditions préalables à son développement.

3.2. Créer une nouvelle expérience : du « running boom » au « trail boom »

L'apparition de ce vocable « trail », tel qu'il nous intéresse, remonte aux années 1990, et est à mettre aux crédits d'Odile Baudrier et de Gilles Bertrand, qui en détiennent d'ailleurs la propriété auprès de l'Institut national de la propriété industrielle (*Annexe 25*). Créateurs de magazines de presse spécialisée, ces derniers sont surtout connus en tant qu'organisateur du Festival des Templiers* (1995) ; courses de trail se déroulant traditionnellement à l'automne, près de Millau, considéré comme le berceau du trail en France – d'où son sous-titre : « *Trail-O'origin* ».

L'idée d'organiser des courses en nature dans les montagnes pelées des Causses aurait germé après un voyage aux États-Unis. À cette époque, seuls 10 % des courses reprenaient le terme « trail » outre-Atlantique et aucune en France (*Trail Évasion*, 2019, p.16).

De la même façon que les premiers coureurs « hors stade » se sont affranchis de la rigueur et de la norme de la piste, les organisateurs ont souhaité s'éloigner de la route, trop courue, pour

¹⁷ Littéralement : « courses dans la boue ». Il s'agit d'épreuves au cours desquelles les participants doivent franchir toute une série d'obstacles, seuls ou en équipe.

¹⁸ Littéralement : « courses des couleurs ». Inspirées de la fête des couleurs en Inde, ces courses grand public proposent aux participants de courir, souvent sur des distances assez courtes, tout en se jetant des farines de maïs colorées.

« redonner du souffle à un sport aseptisé et calibré », explique Lefief (2018, p.228). En bref : créer une nouvelle expérience, à l’instar des courses « libres ».

Afin d’entériner cette rupture et de se démarquer du running classique, un nouveau nom devenait primordial. Comme pour les courses « hors stades », le nom insuffle l’image et l’action. Ce qu’expliquaient les organisateurs au même magazine :

C’était « endurance run »¹⁹ qui avait le vent en poupe à l’époque comme dénomination. Avec Adidas, on avait réfléchi à donner un nom à cette discipline, et le mot « chemin » ne résonnait pas. Deux filles du marketing d’Adidas ont flashé sur le mot « trail ». On l’a adopté et on l’a expliqué.

Anonyme « 25 ans déjà ! », 2019, *Trail Evasion*, n° 2, p.16

Le vocable est donc né d’une réflexion marketing entre des organisateurs et un équipementier partenaire. En 1996, au Colorado, l’*American Trail Running Association* (ATRA) voit également le jour.

De la même manière que les termes « libres » et « hors stade » recouvraient un esprit contestataire « hors » du cadre, le mot « trail », par son relatif exotisme, renvoie tout droit à la notion d’aventure « hors » du modèle traditionnel, en se focalisant sur la nature du terrain. Il exacerbe alors une vision très présente dès la fin des années 1980 dans le milieu du sport, comme Suchet et Tuppen l’ont documentée (2014).

L’aspect marketing apparaît de ce fait inhérent à la discipline. Il se traduit par la scénographie des événements ; fruit d’un assemblage de symboles propres à la course à pied, au territoire et à l’esprit que veulent y imprimer les organisateurs. Ces derniers opèrent à la manière de ceux que Winkin a surnommés les « *ingénieurs de l’enchantement*²⁰ », qui s’évertuent à construire de véritables dispositifs extraquotidiens auxquels les personnes décident de croire (2002, pp. 169-179). Ainsi, les Templiers ont créé leur scène, avec leur hymne, leur arche en bois – en opposition à l’arche gonflable du « hors stade » traditionnel – et une couronne de laurier est offerte aux vainqueurs, comme sur les marathons américains, de Boston notamment.

Ce « renouveau » peut être analysé à la lumière des travaux sur le marketing expérientiel de Grandclément (2004). Inspiré par les théories postmodernes, ce dernier le définit comme un courant en vogue dès la fin des années 1980, conçu « pour “réenchanter” l’expérience de la

¹⁹ En témoigne la *Western States 100 -Mile Endurance Run*, créée en 1974 et considérée par les pratiquants de trail comme l’une des plus vieilles courses d’ultra-trail.

²⁰ Winkin qualifie d’enchantement une situation « *offrant au spectateur un moment de bonheur* » (Lallement & Winkin 2015, p.117, in Aventin, 2020 [en ligne]). Pour la suite de ce travail, nous nous rattacherons à la définition de l’enchantement de Borsus & Pogorzelski, établie à partir de leur étude sur les jeux de rôle (2020, p.3) : « *L’enchantement tel que nous l’envisageons ici consiste donc en une série d’actes consentis d’engagement* (Caïra, 2018), *d’intercréativité* (David 2015) *et de “suspension bienveillante du doute”* (Barcheath, Magli et Winkin 2006 : 134) ».

consommation » (*ibid*, p.4). D'après cette approche, les consommateurs – ici les traileurs –, chercheraient à vivre des expériences plutôt qu'à consommer des « *produits finis* » (*ibid*, p.8). Pour cela, ils feraient le choix de « *lieux de consommation "enclavés" dans lesquels ils peuvent faire l'expérience spectaculaire d'une marque en dehors de l'intrusion de tout élément extérieur* » (Carù & Cova, 2003, in Grandclément, 2004, p.8). L'idée étant de transformer la consommation quotidienne en expérience « *totale* » et « *inoubliable* » (Pine & Gilmore, 1999, in Grandclément, 2004, p.15). Ce que nous avons déjà entrevu précédemment, avec l'essor du marathon.

Dans le sillage de ce premier événement naissent d'autres trails, créés le plus souvent sur les vestiges de courses précédentes, développant leur propre ambiance, à la fois distincte et voisine, qui se reconnaissent dans l'esprit et l'esthétique de l'effort.

Comme le note Perrin-Malterre (2015), au croisement de la sociologie et de la géographie, le trail se présente alors comme la possibilité de diversifier une offre touristique dans des régions, marquées par la perte de l'enneigement, liée aux grands bouleversements climatiques, à l'image de la Chartreuse, une fois encore. Buron qualifiait même la pratique de « *catalyseur d'attractivité touristique* » (2020, p.73). Et d'ajouter : « *Si l'événement est éphémère, sa puissance de rayonnement crée sur le territoire un marqueur symbolique permanent, point d'ancrage d'un renouvellement contemporain de l'expérience touristique* » (*ibid*, p.73)²¹. Langenbach et Jaccard (2019), à partir d'une étude critique de l'innovation en trail, en Suisse, ont par ailleurs montré qu'il n'était pas rare de voir des infrastructures artificielles spécialement dédiées à la pratique. L'Arena trail, créée sur le terroir de Loos-en-Gohelle, dans les Hauts-de-France, en est une illustration.

Dès lors, rien d'étonnant à ce que l'évolution du trail reproduise en partie celle de la course « hors stade », selon un phénomène de glissement d'un terrain à un autre. Le trail peut s'analyser comme un outil au service d'un marketing territorial misant sur l'expérience. En témoignent les *urban* trails, qui perpétuent la visite sportive des grandes villes. Mais également les fédérations qui, une fois encore, tentent de rallier le mouvement après l'avoir un temps décrié. Naissent des courses et des championnats multiples, qui parviennent à égarer jusqu'aux fidèles observateurs. En parallèle, de nouveaux acteurs s'emparent de la pratique : équipementiers, créateurs de produits diététiques, développeurs d'applications, médias, « écoles de trail », agences de stages et de voyages, jusqu'au spectacle humoristique. Le trail devient un produit global.

²¹ Buron travaille actuellement à la rédaction d'une thèse sur les « Stations de trail », déjà évoquées, au sein desquelles il a mené de longues observations. Ces dernières apparaissent comme le prolongement de la pensée exprimée ici.

4. Kilian Jornet, l'UTMB : l'avènement du mot, à travers ses mythes

En trail, il y a trois noms magiques : Jornet, UTMB, D'Haene (Serge Moro, rédacteur en chef d'Esprit Trail)

Parmi la multiplication des événements de trail et les divers championnats du monde, il en est un particulièrement innovant, autodéclaré « *sommet mondial du trail* » : l'Ultra Trail du Mont-Blanc, communément appelé l'UTMB*²². Avec le Grand Raid de la Réunion* – dit « La diagonale des fous » – et le Marathon des sables* – MDS –, course par étapes dans le désert marocain, il compose le triptyque le plus étudié par les chercheurs, toutes disciplines scientifiques confondues. Il est sans nul doute celui qui a contribué à mettre le trail pleinement en lumière, en tant que mot et pratique.

Créé en 2003, par Catherine et Michel Poletti, dans le sillage de plusieurs épreuves, de la CIME notamment (Lefief, 2018, p. 234), l'événement UTMB se déroule en partie sur les sentiers prisés du Tour du Mont-Blanc²³, à la fin du mois d'août. L'épreuve phare, longue de 170 km et 10 000 mètres de dénivelé environ, parcourt ses trois pays : la France, l'Italie et la Suisse ; avec Chamonix comme ville de départ et d'arrivée. Il est l'un des rares événements amateurs durant lequel les athlètes progressent d'un pays à un autre.

Depuis sa création, l'UTMB s'est développé. En 2022, sept épreuves hétérogènes étaient organisées pendant une semaine – YCC*, OCC*, MCC*, CCC*, TDS*, PTL* et UTMB donc –, pour 10 000 partants, accompagnés de 20 000 spectateurs, d'après l'organisation, sans oublier le « *Salon de l'ultratrail* » regroupant les plus grands acteurs du secteur. En comparaison, ils n'étaient que 722 partants lors de la première édition (Urbański, 2018, p.3). Près de la moitié de ses inscrits serait d'origine étrangère, avec cent pays représentés aux départs (*Le Dauphiné*, 2019). D'après une enquête menée par le média *Sportbusiness* (2017), l'événement aurait généré près de huit millions d'euros de retombées économiques dans la vallée de Chamonix. Bessy (2021), de son côté, notait l'implication croissante d'acteurs du monde politique, économique, socioculturel, au sein de l'Espace Mont-Blanc.

²² Comme nous le verrons à plusieurs reprises, le trail est un monde d'acronymes.

²³ De Baecque, randonneur et historien, en retrace les origines et les usages dans ses recherches. Ce dernier n'hésite pas à égratigner le trail, qu'il soupçonne de transformer la montagne en stade (2013, p. 112). Dans le même esprit, Le Breton, lorsqu'il évoque la marche, confère un caractère noble à cette pratique, qui, par son rapport au temps « *n'est pas une recherche de performance ou une quête de l'extrême sponsorisée par des marques commerciales [mais] est un effort à la mesure des ressources propres du marcheur* » (2012, p.46). Ainsi, le trail est critiqué par les randonneurs pour excès de vitesse. Par les coureurs d'athlétisme pour excès de lenteur. De la même façon, l'alpinisme fut en son temps, au cœur d'une ambiguïté similaire : « *[l'alpiniste] est-il d'abord marcheur ou escaladeur ?* » écrivait De Baecque (p.81). Au lecteur d'en juger.

Cette croissance incroyable est toutefois contrôlée. Depuis 2009, face à l'engouement autour de l'épreuve, les organisateurs ont mis en place une succession de systèmes de tirage au sort pour sélectionner les prétendants²⁴. S'il s'agissait d'une simple loterie au départ, le système n'a eu de cesse de se complexifier lors des dernières années, au point d'ouvrir la voie à une véritable compétition pour participer à la course.²⁵

4.1. Tirage au sort et logique de marque

Jusqu'en 2020, les organisateurs avaient mis en place un système de « *points ITRA* » – aussi surnommés « *points UTMB* » –, que les coureurs glanaient en participant à des courses en amont. Pour l'épreuve phare de l'ultra, ils devaient ainsi finir trois ultras, décernant le nombre de points requis, au cours des trois années précédentes, pour entrer dans le tirage au sort. La labélisation des courses devenait donc un enjeu pour tous les organisateurs de trail. Celle-ci leur permettait d'attirer des coureurs ambitieux, tout en se démarquant d'une concurrence exponentielle. Concurrence qui ne manquait pas, bien souvent, de s'affilier à son tour.

Pour les coureurs souhaitant participer aux courses de l'UTMB, chaque saison se résumait à une chasse aux points, augmentant possiblement les risques de blessure et de pratique intensive. La participation à ces courses témoignait d'une lutte concurrentielle indirecte également. Elle résultait surtout d'un cheminement sur plusieurs années, comprenant un investissement pluriel²⁶ et une stratégie de calcul, jusqu'au choix de l'épreuve finale.

Loin d'être parfait, ce système donna rapidement lieu à un embouteillage (*Annexe 26*). Lors de l'édition 2020, par exemple, plus de 28 000 préinscriptions au tirage au sort étaient enregistrées, avec des taux avoisinant les 400 % pour les courses phares (*Chamonix Trail Actu, 2019*)²⁷.

Pour pallier « ces problèmes », l'organisation décidait de modifier à nouveau son mode de sélection, en créant un circuit de courses, dit « *UTMB World Series* », composé de différents niveaux. Un premier : l'« *UTMB World Series Qualifiers* » représente le plus grand nombre de courses. Celles-ci permettent aux coureurs d'enregistrer des résultats, sur différents

²⁴ Ces modes de sélection ne concernent pas les meilleurs coureurs, dits « *élites* ».

²⁵ À noter qu'au cours de ce travail de recherche, le mode de sélection a évolué plusieurs fois. Aussi nous ne nous sommes pas à l'abri d'être peut-être déjà – ou bientôt – dépassés. La présentation suivante doit tout être lue comme une recherche permanente d'équilibre et de développement de la part des organisateurs.

²⁶ Pour participer à l'épreuve de la CCC en 2019, par exemple, nous avons évalué le budget à près de 2000 euros, en prenant en compte les déplacements, les frais de logement et de restauration, les frais d'inscriptions, le matériel obligatoire, ainsi que les dépenses liées aux courses à réaliser en amont pour marquer les points. Cette estimation ne prenait pas en compte un éventuel stage de préparation ou de repérage ni d'éventuelles sessions de *coaching*, ou le suivi médical (ostéopathe, diététicien, entre autres). Une somme qui suppose certains capitaux culturels, économiques et sociaux (Bourdieu, 1979).

²⁷ En tête des pays représentés, cette année-là : France, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Suisse, USA et Chine.

formats, pour que soit calculé leur « *UTMB Index* ». Cet indice, relatif à leur niveau de performance, est nécessaire pour participer au nouveau tirage au sort. Les coureurs doivent ensuite collecter des « *running stones* », en prenant part aux « *UTMB World Series Events* » : soit 35 épreuves réparties en Asie (5), Océanie (3), Europe (18), Afrique (1), Amérique (8). Si certaines sont des créations, un grand nombre de ces épreuves préexistaient, comme la mythique *Western states 100 – Mile Endurance Run** aux États-Unis ou le *Lavaredo Ultra Trail** en Italie, qui ont décidé d'apposer « *by UTMB* » à leur libellé. Chaque *running stone* équivaut à une chance d'être tiré au sort pour participer à l'« *UTMB World Series Finals* », à Chamonix (Annexe 27). Plus la distance parcourue sur l'un de ces événements est grande, plus le nombre de *running stones* distribué est important. En parallèle, chaque année, trois « *UTMB World Series Majors* » sont désignés au sein du circuit – un en Asie, un en Amérique, un en Europe. Y participer permet de gagner deux fois plus de *running stones*.

Choisissez votre prochaine aventure UTMB World Series en prenant part en 2023 à l'un des 35 événements du circuit répartis à travers l'Asie, l'Océanie, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Ces événements sont l'unique moyen d'accéder à l'UTMB Mont-Blanc [...] Les événements UTMB World Series vous permettent de collecter des Running Stones pour participer au tirage au sort de l'UTMB Mont-Blanc, où se tiendront chaque année les Finales du circuit. Il vous faudra au minimum 1 Running Stone, acquise dans les 24 derniers mois, pour participer au tirage au sort de l'UTMB Mont-Blanc. À partir de 2022, vous devez obligatoirement finir une course d'un UTMB World Series Event ou Major pour obtenir des Running Stones. Chaque Running Stone correspond à une chance supplémentaire d'être tiré au sort.

« Trouver une course », extrait du site UTMB World, 2023²⁸

Naît ainsi un système pyramidal, donnant accès à des privilèges. Celui-ci parachève la mue de l'UTMB en tant que marque événementielle globale – UTMB Group –, qui lui permet de « *distinguer, d'authentifier et de protéger [son] offre* » au sein d'une économie de marché (Heilbrunn, 1997 in Maltese & Danglade, 2014, p.40). L'épreuve rejoint en cela d'autres événements d'endurance comme la course cycliste *Race Across America* (Pruneau, 2010), l'*IronMan*, dont la finale mondiale se déroule chaque année à Hawaï, aux États-Unis^{29,30} ou encore le rallye automobile du Dakar. Maltese et Danglade écrivaient d'ailleurs (2014, p.53) :

L'histoire du Dakar démontre l'importance stratégique du nom de marque du point de vue de la notoriété et de la confiance accordée à la marque. On pourrait à l'avenir parfaitement

²⁸ À titre de comparaison, l'étude de Travert *et al.* (2019, p.3) recensait 79 épreuves de plus de 80 kilomètres, en 2016, en France, 45 en Europe et 10 aux États-Unis. Un chiffre sans doute en deçà de ceux des années suivantes mais qui justifie cette répartition à l'échelle globale.

²⁹ Le partenariat entre The IronMan Group et l'UTMB Group de 2022 marque d'ailleurs une logique commune (Annexe 28).

³⁰ D'autres épreuves de trail comme le Marathon des sables* ou la MaxiRace* ont essayé également de développer leur circuit de courses.

imaginer le Dakar en Chine, en Amérique du Nord, ou sur tout autre territoire où l'organisation pourrait dupliquer un parcours correspond à l'ADN du rallye.

Un pas que l'UTMB Group a semble-t-il franchi. Ce système paraît en outre favoriser les coureurs financièrement capables de parcourir de grandes distances pour participer à un événement – seuls 4 événements en France, en 2023³¹. Il participe surtout à l'accélération de la discipline, que McEwan *et al.* (2020, p.2) ont décrit comme une « industrie », à partir de leur étude sur le développement de la pratique en Afrique du Sud, dans un but de promotion touristique, entraperçue au *chapitre 2*.

Cette vision est aux antipodes de l'idéal égalitaire de la course à pied tel que présenté par Nowak (2010). Elle est communément critiquée par les pratiquants, qui rejettent tout « business » (Lancelevé & Knobé, 2023)³². Elle interroge également sur les conséquences d'une telle pratique, à l'heure des grands bouleversements écologiques^{33,34} et des prises de conscience³⁵. Urbaneja et Torbidoni (2018), à partir de l'analyse de 1624 événements de trail en Espagne, ont démontré les conséquences néfastes de la pratique sur l'environnement. Un constat partagé par d'autres études (Julião *et al.*, 2018 ; Ribet & Brander, 2020 ; Ng *et al.*, 2017).

Reste que pour bon nombre de coureurs, participer à l'UTMB s'apparente au rêve d'une vie. Chamonix et le Mont-Blanc apparaissant comme le barycentre de la pratique. Un constat qui peut encore trouver écho dans les travaux de Winkin (2002), qui analyse la dénégation des coulisses des scènes d'enchantement. Un constat qui nous amène à notre tour à l'éternel : « pourquoi » ?

³¹ En outre, tout coureur a la possibilité d'acheter l'un des 190 dossards solidaires, contre un don de 2000 euros à l'une des associations soutenues par l'UTMB. « Une inscription via un dossard solidaire/santé/environnement est soumise aux mêmes règles qu'une inscription normale (Running Stones, UTMB Index, tarif de l'inscription, etc.) à la différence que le coureur ne passe pas par le tirage au sort. », précise le site de l'organisation (2023).

³² Cette vision s'éloigne d'une vision américaine, où les courses n'autorisent que quelques centaines de traileurs au départ, du fait de la législation des parcs nationaux, par exemple. Ainsi, dans plusieurs lectures et entretiens, le trail européen est décrit comme commercial, quand le trail américain est dépeint comme authentique. Un renversement déjà observé par Pruneau (2010), lors de son analyse du cyclisme d'ultra-endurance, entre la *Race Across America* (RAAM) et le Tour de France.

³³ L'UTMB avait lancé en 2020, lors de la pandémie de Covid-19, une course virtuelle de 240 km et 20 000 mètres de dénivelé à faire en une ou plusieurs fois, nommée : « UTMB for the planet ». Si l'épreuve était gratuite, chaque participant était libre de verser un don au Fonds mondial pour la nature (WWF). Hiatus ? Sur la page de l'événement, en 2023, apparaissaient des partenariats avec la marque d'automobiles Dacia, entre autres.

³⁴ Le 23 août 2019, un article de Duyck, dans le journal *Le Monde*, intitulé « À Chamonix, des montagnards excédés par les traileurs », notait les critiques des locaux vis-à-vis du pic d'affluence lié à la semaine de l'UTMB.

³⁵ Dans l'article en ligne « Quand Romain Bardet et Kilian Jornet échangent sur le sport », de Menjot et Scherrer pour le journal *L'Equipe* du 13 avril 2023, Kilian Jornet affirmait : « On est à un tournant, il faut agir. D'abord, il faut se demander comment réduire son empreinte individuelle. Moi, j'ai décidé de participer à moins de courses pour faire moins de voyages. Je m'entraîne chez moi. D'un point de vue collectif, ensuite, comment faire la promotion du sport tout en faisant celle de la nature ? Déplacer des vedettes afin de faire le spectacle, c'est un modèle qui marche bien d'un point de vue économique, mais on sait qu'il n'est pas soutenable. Il faut donc en imaginer de nouveaux. Envisager des compétitions plus locales. Le marché du sport repose aujourd'hui sur la surconsommation, les athlètes et les équipes n'existent pas sans des sponsors. Il faut changer cela ».

4.2. Le mythe qui descend de la montagne

Sans entrer en détail dans l'analyse des motifs de pratique du peloton, qui nécessiterait un travail approfondi, nous nous focaliserons ici sur le « *mythe* » autour de l'UTMB, quitte à paraphraser le titre de l'ouvrage que Bessy lui a consacré (2012). Ce dernier y décrivait la trajectoire de l'événement, son inscription territoriale, entre autres caractéristiques.

Comme le Tour de France ou les grandes « classiques cyclistes »³⁶, l'UTMB englobe à lui seul, pour les non-initiés, l'ensemble des épreuves de trail ; avec la « Diagonale des fous », peut-être. À ce titre, quel traileur n'a jamais eu à répondre à la question : « Et tu as fait l'UTMB ? », au cours d'un repas, une fois sa pratique avouée ? Qu'importera la réponse, l'interrogateur expliquera avoir vu un reportage ou connaître quelqu'un qui lui aura raconté toute la torture de l'épreuve.

Cet attrait est lié à l'image de Chamonix et du Mont-Blanc, sur laquelle l'épreuve a su capitaliser en utilisant à la fois l'image et le nom. Avant la naissance de l'UTMB, Bessy dépeignait déjà le Grand Raid de La Réunion comme : « *Une aventure contemporaine qui construit ses pratiques, ses symboles et ses images dans une nouvelle configuration culturelle* » (2002, p.27). Dans le cas de l'épreuve chamoniarde, cette aventure est renforcée par le prestige symbolique émanant du Mont-Blanc et de son histoire. De cette manière, l'événement hérite de valeurs et d'un esprit d'aventure, qu'elle perpétue et revisite, par la création à la fois d'un *storytelling*³⁷ et d'une ambiance. « *La mise en spectacle est obligatoire pour un événement sportif de stature internationale* », comme le résumait Bessy (2012, p.214).

Les coureurs sont ainsi happés dès le départ par la folia du film *1492 : Conquest of Paradise*, de Vangelis, chanté dans un pseudo-latin³⁸. Ils s'élancent, tels des conquistadores portés par une « *effervescence collective* » (Durkheim, 2013 [1912], pp.370-371), vers une aventure suggérée. Ils se retrouvent alors reliés au mythe du massif, plongés dans le temps originel de ses pionniers, à marcher dans les pas des légendes qui ont contribué à façonner la course.

³⁶ Les fameux « monuments » : Milan-San Remo, Le Tour des Flandres, Paris-Roubaix, Liège-Bastogne-Liège et le Tour de Lombardie (dans l'ordre du calendrier de l'Union cycliste internationale).

³⁷ Selon Salmon (2007, pp.8-9) : « *C'est une forme de discours qui s'impose à tous les secteurs de la société et transcende les lignes de partage politiques, culturelles ou professionnelles, accréditant ce que les chercheurs en sciences sociales ont appelé le narrative turn et qu'on a comparé depuis à l'entrée dans un nouvel âge, l'"âge narratif"* ».

³⁸ De nombreux articles ont mis en avant le rôle de la musique pour motiver les sportifs, soulignant pour la plupart ses effets sur l'imagerie mentale (Cardella-Rinfret, 2017 ; Quittner & Glueckauf, 1983). Sur le Lavaredo Ultra trail, *Ecstasy of gold*, d'Ennio Morricone, musique du film *Le bon, la brute et le truand* (Leone, 1966) remplit ce rôle. Ameno d'Era (1996), pour les Templiers.

De cette architecture naissent des émotions, garante de la réputation de l'organisation, comme l'ont relevé Maltese et Danglade, dans leur ouvrage consacré au marketing du sport (2014, p.14). L'ensemble de ces images est à la base de la communication de l'événement (*Annexe 29*). Images qui attisent l'imagination et le désir du coureur, et auxquelles il confrontera les siennes, en faisant l'expérience de sa propre aventure³⁹.

Cette aventure est en partie basée sur des incertitudes et sur l'adaptation à celles-ci. Bien que préparé, aucun partant ne sait comment l'épreuve se déroulera.

Pour certains, l'objectif du retour à Chamonix peut être un leitmotiv, digne d'une micro-Odyssée, accentuée par le caractère liminal de la montagne. En ce sens, la course est aventure puisqu'elle est une « *promesse de surprise* », pour reprendre l'énoncé de Borsus et Pogorzelski, au sujet des jeux de rôle (2020, p.10). L'aventure s'oppose ainsi au connu commun quotidien. Qui plus est, elle serait « *l'histoire de cette âme qui va dans le monde pour apprendre à se connaître, cherche des aventures pour s'éprouver en elles et, par cette preuve, donne sa mesure et découvre sa propre essence* », d'après Lukacs (*in* Martucelli, 2015, p.13), en lien avec l'expérience-défi. Elle prolonge et matérialise donc le concept romantique d'expression de soi, une fois encore.

L'aventure fait naître chez le coureur des émotions contraires, comme la peur et l'envie, d'après l'étude de Travert *et al.* réalisée auprès d'un groupe de pratiquants (2019, p.6). Derrière elle se cachent des images de survie, de risque et donc d'héroïsme – bien que les épreuves de trail soient en partie sécurisée, sans empêcher les drames⁴⁰.

Le très long, y a un côté... Je peux pas vraiment dire pourquoi. Y a un côté aventure très fort dans ces choses. Moi, je suis dans un bureau. Je quitte le bureau un jour, je passe une journée les pieds dans la boue, et je reviens au bureau. C'est l'aventure dans le quotidien. (Yann, rencontré lors de l'enquête exploratoire)

Cette aventure doit être mise en récit pour exister et s'opposer à une idée de normalité – pas d'*Odyssée* sans le poème d'Homère. C'est l'œuvre d'un second storytelling. Cette logique rencontre inévitablement celle de la presse classique, qui se nourrit de l'extraordinaire au quotidien. Les médias vont ainsi mettre en forme le récit de ces traileurs, selon deux tendances. En s'intéressant à l'aventure sportive, à travers les figures des élites tout d'abord. Celles que Corneloup dans son ouvrage sur l'escalade qualifiait d'« *héroïques [...] en profonde harmonie avec les modèles hédonistes* » (2016, p. 111). Parmi les plus marquantes

³⁹ Au-delà, ces images frappent aussi les autres organisateurs d'épreuves. Recours à l'image, services personnalisés : l'UTMB les fait indirectement progresser en sa direction.

⁴⁰ En 2022 et 2023, deux coureurs ont chuté mortellement sur deux des épreuves les plus techniques de l'UTMB : la TDS et la PTL.

de ces dernières années, nous citerons l'Espagnol Kilian Jornet, dit « *l'ultraterrestre* » (Jornet, 2012), qui personnifie le talent à l'état brut, le trail, le ski alpinisme⁴¹ et même la montagne, à lui tout seul ; le Français Xavier Thévenard, « *le petit prince de Chamonix* », unique traileur à avoir remporté toutes les épreuves de l'UTMB – hormis la PTL –, incarnation du champion modeste, fervent défenseur de la nature ; son compatriote, François d'Haene, traileur viticulteur aux trois UTMB ; ou encore l'Américain Anton Krupicka, l'« *ultra pur* », philosophe à ses heures, capable de courir torse nu, dans le silence des grands espaces (*Nature Trail*, n° 39, pp.42-47). Plus récemment, l'émergence de Mathieu Blanchard, candidat de Koh-Lanta et deuxième de l'UTMB 2022 a renouvelé l'image du traileur aventurier.

La mise en récit de ces coureurs, en lien avec l'événement, a façonné son imaginaire et celui de la discipline, quitte à dépasser les protagonistes eux-mêmes. En découvrant, par ces médiums, l'itinéraire de champions ordinaires et extraordinaires, les coureurs vont être amenés à s'identifier et à se projeter dans l'épreuve, selon un mode aventureux.

En parallèle, les médias vont aussi faire émerger des récits d'aventure humaine, à partir des récits de coureurs ordinaires, vivant un défi extraordinaire, comme l'avait révélé Benoît du *Dauphiné Libéré*. La course se charge alors d'émotions collectives et d'images fortes. Avec l'avènement des réseaux sociaux, donnant à chacun la possibilité de développer son propre média, c'est chaque année une foule de récits qui inonde la toile, créant un véritable « *espace social UTMB* », comme l'ont montré Plard et Guichet (2018), à partir de leur analyse de contenus sur *Twitter*.

À travers ces éléments, nous constatons que l'UTMB s'est développé selon une logique économique et marchande basée sur un travail de mythification sans pareille dans le monde du trail. Par ses symboles et ses innovations, l'épreuve génère un effet de traîne, qui propulse donc les autres épreuves dans sa direction, sans qu'elles ne la rejoignent totalement. Pour toutes ces raisons, nous nous référerons à l'événement en tant que référence absolue.

⁴¹ Il s'agit même de sa discipline de prédilection. Il en est huit fois champion du monde et quatre fois champion d'Europe, en 2023.

5. L'« esprit trail » et l'International Trail Running Association (ITRA) : les valeurs derrière le nom

Nous avons précédemment évoqué la naissance de la course « hors stade » à travers son opposition au monde fédéral. Nous avons ensuite constaté le rapprochement entre ces courses « libres » et ces mêmes fédérations, au moment de leur développement.

À travers l'apparition du mot « trail », puis de l'exemple de l'UTMB, nous avons retracé certaines logiques d'acteurs, qui tendent à structurer la pratique, et entraperçu quelques images s'y rapportant. Au-delà de ces intérêts particuliers, nous chercherons à voir dans cette dernière sous-partie quelles sont les valeurs de la pratique, et comment ces acteurs, ainsi que d'autres, les négocient, en fonction de leurs intérêts.

5.1. Difficile rapprochement avec le milieu fédéral

Dans l'ouvrage consacré au Grand Raid de La Réunion, Bessy rapportait les rapports houleux entre les coureurs, les organisateurs, et la ligue régionale d'athlétisme, qui gérait les épreuves « hors stade » (2002, p.55). Il dépeignait une scène au cours de laquelle certains pratiquants déchiraient leur licence sur le podium, pour s'opposer à la volonté de la fédération d'imposer ses normes ou d'interdire la course.

Entre-temps, en 2007, l'*International Association of Ultrarunners* (IAU) a créé les championnats du monde de trail, qui se déroulent tous les deux ans. En France, le trail a progressivement intégré la fédération française d'athlétisme, avec la création en 2008 d'un *Trail tour national* (TTN)* – circuit de courses courtes et longues labélisées, puis d'un championnat de France de trail à part entière, en 2013, qui se déroule tous les ans⁴². En 2015, le trail a enfin été reconnu comme discipline à part entière par *World Athletics* – l'ex *International Association of Athletics Federation*, IAAF (Urbański, 2018).

Ce rapprochement a donné lieu à un travail de définitions au sein des organismes, comme en témoigne ci-dessous la distinction opérée par le FFA entre les différents types de courses, dont le trail :

Course nature : Course pédestre avec classement et/ou prise de temps se déroulant en milieu naturel sur un parcours matérialisé formé notamment de chemins ou sentiers d'une distance inférieure à 21 km et dont la totalité des surfaces goudronnées n'excède pas 25 % de distance totale du parcours. Les ravitaillements, mis en place par l'organisateur, ne seront pas obligatoires, mais conseillés. Les concurrents auront la possibilité d'emporter du

⁴² Sur le site Internet de la fédération d'athlétisme, le trail s'affiche dans la catégorie « running », là où « compétitions piste », « compétitions marche », « compétitions salle », « compétitions cross-country » se retrouvent à part. Ce qui témoigne de la place de la discipline au sein de la fédération (2023). Un représentant « trail » est toutefois présent au sein du bureau.

ravitaillement (liquide ou solide). Les moyens de sécurité devront être en rapport avec la configuration du parcours et suivre la directive ministérielle. Le groupe de travail ne souhaite pas mettre une notion de dénivelé et laisse à l'organisateur la liberté dans ce domaine.

Trail découverte : Course pédestre avec classement et/ou prise de temps se déroulant en milieu naturel sur un parcours matérialisé formé notamment de chemins ou sentiers d'une distance entre 21 km à 42 km et dont la totalité des surfaces goudronnées n'excède pas 25 % de distance totale du parcours. Les ravitaillements, mis en place par l'organisateur, ne seront pas obligatoires, mais conseillés. Les concurrents auront la possibilité d'emporter du ravitaillement (liquide ou solide). Les moyens de sécurité devront être en rapport avec la configuration du parcours et suivre la directive ministérielle. Le groupe de travail ne souhaite pas mettre une notion de dénivelé et laisse à l'organisateur la liberté dans ce domaine.

Trail : Course pédestre avec classement et/ou prise de temps se déroulant en milieu naturel sur un parcours matérialisé formé notamment de chemins ou sentiers d'une distance supérieure à 42 km et dont la totalité des surfaces goudronnées n'excède pas 15 % de distance totale du parcours et se déroulant en autonomie ou en semi-autonomie. Les moyens de sécurité devront être en rapport avec la configuration du parcours et suivre la directive ministérielle. Cette définition ne prend pas en compte la notion de dénivelé. Il est souhaitable lorsque c'est possible et en fonction des régions, que le dénivelé soit environ de 2000 m.

Ultra Trail : Course pédestre avec classement et/ou prise de temps se déroulant en milieu naturel sur un parcours matérialisé formé notamment de chemins ou sentiers d'une distance supérieure à 80 km et dont la totalité des surfaces goudronnées n'excède pas 15 % de distance totale du parcours et se déroulant en autonomie ou en semi-autonomie. Les moyens de sécurité et de contrôle devront être en rapport avec la configuration du parcours et suivre la directive ministérielle. L'organisateur devra également mettre en place des heures limites de passage et mettre hors course les concurrents qui s'y présenteraient. Cette définition ne prend pas en compte la notion de dénivelé. Il est souhaitable, lorsque cela est possible et en fonction des régions, que le dénivelé soit de 2000 m et +.

Extrait du rapport « Cahier des charges à label trail » (sans date), p.3 [en ligne]

Si ces éléments présentent avant tout un regard technique sur la pratique⁴³, la valeur d'autonomie transparaît.

Aujourd'hui, d'après nos échanges avec certains d'entre eux, la plupart des organisateurs de trail en France sont affiliés à une fédération – fédération française d'athlétisme ou fédération française des clubs alpins et de montagne –, principalement pour des questions d'assurance et de déclaration en préfecture.

Malgré ces rapprochements, le poids des fédérations reste marginal, comparé à celui des organisateurs, dont l'UTMB. À titre d'exemple, Kilian Jornet n'a jamais participé à un

⁴³ Comme le rappelle la FFA dans son livret sur la *Réglementation des manifestations running 2022*, celle-ci est « chargée de définir les règles techniques et de sécurité concernant les disciplines de l'athlétisme running et des courses en nature ainsi que les règlements relatifs à toute manifestation dans ces disciplines, conformément aux articles L.131-16 et R.331-7 du Code du Sport » (p.5). Voilà pourquoi les certificats médicaux obligatoires pour participer à des épreuves doivent mentionner « autorise la pratique de la course à pied en compétition ». La mention « autorise la pratique du trail en compétition » n'étant pas recevable.

championnat du monde de trail. De la même façon, les meilleurs Français ne participent que rarement aux championnats de France. Les coureurs préfèrent se consacrer à d'autres épreuves plus prestigieuses⁴⁴, ou prendre part à d'autres circuits de courses, mis en place par leur sponsor, à l'image des *Salomon Golden Trails Series*.

L'Équipe : Il y a de nombreux circuits privés autour du trail. Comment faites-vous le tri ?

Xavier Thévenard : Il y en a trop, même moi parfois je me mélange les pinceaux. Les gens ne doivent rien comprendre (rires). Au sein de l'Ultra-Trail World Tour (UTWT)*, il y a différentes catégories, même des sous-catégories. Je ne savais d'ailleurs même pas que j'avais terminé troisième du général l'année dernière. Quand je choisis mon programme pour l'année, j'opte pour les courses qui me font rêver. Elles peuvent faire partie du circuit skyrunning [circuit de courses vertigineuses et explosives], des Golden Series ou de l'UTWT. Je ne joue pas de classement. Aujourd'hui, personne ne peut dire qui est le champion du monde de trail. C'est une course peu médiatisée, ouverte qu'aux élites, sur 80 km. Il faudrait faire différents championnats du monde pour chaque distance.

Marmonier, B. (septembre 2020), « Xavier Thévenard :
« C'est la première année que je vis de mon sport » »,
journal L'Équipe [en ligne]

Par conséquent, les pratiquants ne sont que très rarement licenciés de ces fédérations (Lancelevé & Knobé, 2023). Seul 1 % des traileurs interrogés désignaient « les fédérations » comme le meilleur représentant de leur pratique, quand 16 % affirmaient se retrouver à travers « les clubs et les associations » (n= 604 ; Lancelevé, 2017).

5.2. Statut et fonctionnement de l'International Trail Running Association (ITRA)

Face à l'évolution rapide du trail et à la faible légitimité des fédérations à structurer la discipline, cent cinquante acteurs se sont réunis à Courmayeur, en Italie, le 3 septembre 2012, à l'occasion des premières Assises internationales du trail. Parmi lesquels : des organisateurs de grandes courses (la Western States 100 – Mile, le Lavaredo Ultra-Trail, l'Olympus Marathon, le Tor des Géants*, l'Éco-Trail de Paris et le Ultra-Trail du Mont-Blanc), des médias spécialisés, des équipementiers (Salomon, Hoka One One, The North Face, Garmin...), des fédérations (FFA, IAU, comités nationaux de trail-running d'Afrique du Sud, du Portugal, ligue royale d'athlétisme de Belgique), des athlètes, des entraîneurs et des statisticiens, selon le magazine *Trails* (2013 [en ligne]).

Ces assises avaient pour but de répondre à cinq grands objectifs, par groupes de travail. Elles visaient à établir : une définition du trail, une charte éthique, une réflexion en matière de

⁴⁴ Outre le prestige, certaines courses, comme l'UTMB, depuis 2018, distribuent des primes aux vainqueurs, participant ainsi à la lente professionnalisation des meilleurs athlètes. Mais les sommes restent dérisoires.

gestion des athlètes de haut niveau, mais aussi à créer un classement international et une politique de santé et de lutte antidopage. À l'issue de cette rencontre, la fondation d'une association internationale de trail-running a été évoquée.

De ce travail commun est donc née l'*International Trail-Running Association* en juillet 2013 (ITRA)⁴⁵, avec pour président Michel Poletti, de l'UTMB⁴⁶, et treize autres fondateurs⁴⁷. Sur son site Internet, l'ITRA déclare « *donner une voie aux acteurs du trail running afin de promouvoir ses fortes valeurs, sa diversité, la sécurité des courses et la santé des coureurs, de contribuer au développement du trail et de favoriser le dialogue avec les institutions nationales ou internationales intéressées par ce sport* » (footer de la page [en ligne]).

Selon la feuille de route de 2012, l'ITRA s'est donc attelée à circonscrire elle aussi les limites de la pratique, forte du pouvoir de ses membres, qu'ils viennent conforter. Une définition proche de celle de la FFA a finalement été présentée. Dans cette dernière, les valeurs de la discipline étaient davantage marquées. En tête : « *le respect de l'éthique sportive, de la loyauté, de la solidarité et de l'environnement* », « *l'authenticité* » et « *le fair-play* », avancés à plusieurs reprises, notamment dans la page « Valeurs » de l'association [en ligne]. Ces valeurs résonnent avec celles des courses « libres », exposées précédemment.

Le trail, qui signifie sentier en anglais, est une compétition pédestre ouverte à tous, dans un environnement naturel, avec le minimum possible de routes cimentées ou goudronnées (20 % maximum). Le parcours peut s'étendre sur quelques kilomètres pour les distances courtes et aller bien au-delà de 80 km pour les ultra-trails.

⁴⁵ L'acronyme fait écho à celui de l'*American Trail Running Association* (ATRA). Notre terrain se situant en France, nous ne la mentionnerons pas davantage ensuite. Souvent présentée comme un calendrier, l'ATRA présente des airs de famille évidents avec l'ITRA : « *Notre mission est de représenter et de promouvoir un trail et un ultra trail running sûr, fun et respectueux de l'environnement sur le long terme* », pouvons-nous lire sur le site [en ligne]. Traduction personnelle (ATRA) : « *Our mission is to represent and promote safe, fun and sustainable mountain, ultra and trail running* ».

⁴⁶ Il quittera la direction de l'ITRA et de l'UTMB en avril 2020. Son épouse, Catherine Poletti, reste présidente de l'UTMB Group. Tous deux sont encore affichés sur le site de l'ITRA en 2023.

⁴⁷ D'après la page « Organisation », du site de l'ITRA [en ligne] : Didier Curdy, statisticien, créateur de l'indice de performance de l'ITRA, que nous retrouverons ensuite ; Arnaud De Stael, secrétaire général adjoint de l'ÉcoTrail de Paris, hypnothérapeute et enseignant en hypnose et PNL à l'Institut français d'Hypnose Ericksonienne ; Jean-Marc Garcia, membre de la commission nationale « hors stade » de la FFA ; Carlos Garcia Prietto, fondateur d'une base de données pour le trail en Espagne ; Bernard Landrein, président fondateur de l'Ultra Marin Raid du golfe du Morbihan ; Nicolas Mermoud, fondateur de Hoka One One, athlète (3^e de l'UTMB 2007) ; José Carlos Santos, président de l'Association Trail-Running Portugal ; Alessandra Nicoletti, directrice du Tor des Géants, présidente de VDA Trailers (groupe de courses de trail) ; Fabrice Perrin, *operations manager* Ultra-Trail World Tour (circuit de courses de trail international) ; Jean-Charles Perrin, créateur et organisateur de l'ÉcoTrail de Paris, responsable du développement de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc ; Catherine Poletti, organisatrice et directrice de course de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc ; Michel Poletti, directeur technique de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc, organisateur du Trail des Aiguilles rouges (Chamonix) ; Pierre Sallet, directeur de l'association *Athletes For Transparency* (AFT) ; Hervé Simon, organisateur du Trail Drôme Lafuma. D'où un certain tropisme alpestre et chamoniard. En parallèle, des représentants du comité directeur sont élus par les membres de leur pays et représentent les intérêts des coureurs et organisateurs de chaque nation.

Montagne, forêt, campagne, désert, cette course d'endurance se pratique sur tous les terrains naturellement irréguliers, incluant très souvent une partie de dénivelé, c'est-à-dire une différence d'altitude entre le départ et l'arrivée. En trail, la distance n'est donc pas la seule valeur qui compte ! La particularité du terrain, mais également le rapport entre distance et dénivelé concourt à la difficulté de la course [...] Le coureur évolue sans artifice, dans un milieu exigeant pour le corps et l'esprit. Défi physique et mental, il incite à explorer ses capacités en toute humilité, au contact d'espaces aussi rudes que fragiles. Courir, à l'écoute de ses 5 sens, sans se focaliser nécessairement sur la performance, mais sur son aptitude à gérer ses capacités physiques et mentales. Car ce qui anime les coureurs de trail avant tout, c'est de finir la course !

Authenticité, humilité, fair-play, équité, respect et solidarité font du trail une discipline aux valeurs particulièrement fortes, exprimées dans la Charte éthique du trail.

« Découvrir le trail », extrait du site de l'ITRA (sans date) [en ligne]

L'ITRA a en parallèle développé des outils, à destination des organisateurs, pour que leurs épreuves soient référencées, mesurées, évaluées⁴⁸, et permettent aux coureurs de marquer des « *points ITRA* »⁴⁹. L'ITRA a donc joué un rôle de labélisation et a érigé l'UTMB en valeur étalon, sinon comme objectif ultime.

Pour l'octroi des points, l'ITRA a procédé à une catégorisation des courses de trail, selon leur niveau de difficulté. Ce qui permettait d'évaluer chaque course, en amont, avant de s'y engager. Un trail de 20 kilomètres ne peut ainsi rapporter autant de points qu'un ultratrail de 160 kilomètres. Afin de prendre en compte le dénivelé, ces catégories d'échelle ont été fondées sur la base du « kilomètre-effort ». Selon ce système, cent mètres de dénivelé positif équivalent à un kilomètre à plat, et à un kilomètre effort. De cette façon, un trail de 100 kilomètres et 7000 mètres de dénivelé représentent 170 kilomètres-effort. Dès lors, différents formats sont répertoriés du XXS au XXL⁵⁰.

En outre, l'ITRA a édité un système de « *fiches de coureurs* », qui enregistrent l'ensemble des résultats obtenus sur les courses référencées. Un indice de performance, dit « *cote ITRA* », est ensuite calculé, selon ces résultats, à partir de l'algorithme de Curdy – du nom de son créateur⁵¹. Chaque coureur se positionne alors au sein d'un classement national, continental et mondial, qui évalue l'évolution de ses performances. Pour accéder aux fiches détaillées des autres, tout athlète doit s'abonner à l'ITRA pour une durée minimale d'un an⁵². L'ensemble de ces outils de notation de parcours et de coureurs, qui nécessitent une organisation assez

⁴⁸ Cette évaluation est le résultat de questionnaires de satisfaction, envoyés aux participants après l'épreuve, en théorie. Ayant participé à de nombreuses courses référencées, nous n'avons jamais reçu ce questionnaire.

⁴⁹ Pour être référencés, les organisateurs devaient au préalable souscrire à l'ITRA. Une cinquantaine d'euros, d'après *Runners.fr* (juin 2014).

⁵⁰ XXS, de 0 à 24 km-effort ; XS, de 25 à 44 km-effort ; S, de 45-74 km-effort ; M, de 75 à 114 km-effort ; L, de 115 à 154 km-effort ; XL, de 155 à 209 km-effort ; XXL ≥ à 210 km-effort, selon le site de l'ITRA [en ligne]. Voir *Annexe 30*.

⁵¹ L'« *UTMB index* », cité précédemment, en est un dérivé.

⁵² Cotisation inférieure à huit euros en 2021.

complexe, participent à la rationalisation⁵³ de la discipline, au sens de Weber (1996 [1913]). Par ailleurs, à chaque fiche de coureur correspond un certain nombre de données – âge, sexe, nationalité, par exemple – qui permet à l’ITRA de publier des données quantitatives sous forme d’état des lieux de la pratique.

Au fil de cette présentation, des valeurs ressortent donc, liées à des enjeux d’acteurs, soucieux de structurer le trail, de l’institutionnaliser et de le rationaliser, pour parachever son développement. L’ITRA précise toutefois, dans sa charte, qu’elle ne vise en rien « l’uniformité » et la « normalisation » du trail [en ligne]. Elle précise :

[L’ITRA] laisse à chacun la liberté d’exprimer son attachement à l’esprit du trail en accord avec sa culture et ses sensibilités [...] L’analyse de ces propos dessine les fondements d’une culture non écrite qui rassemble les acteurs de la communauté du trail depuis les origines et qui perdure, alors que notre discipline connaît un engouement toujours croissant.

Extrait du site de l’ITRA (sans date) [en ligne]

Ces dernières années, avec le nouveau mode de sélection de l’UTMB, le rôle de l’ITRA apparaît plus flou. Son nom a disparu des conversations. L’association, reconnue par World Athletics, organise pourtant conjointement avec cette dernière et la fédération des courses de montagne (WMRA), les championnats du monde de course en montagne et de trail depuis 2021⁵⁴. Peu de travaux académiques étant consacrés à l’institutionnalisation du trail, il serait intéressant de suivre l’évolution de la relation de ces deux entités, autrefois si liées et aujourd’hui plus distinctes. De la même façon, nous pouvons nous demander si le récent syndicat des athlètes élités, le *Pro Trail Runners Association*, lancé par Kilian Jornet et 120 autres athlètes en 2023, ne va pas modifier les relations entre ces organisations et les pratiquants.

5.3. L’« Esprit Trail » : éthique à géométrie variable

N’en demeure pas moins un certain nombre de critiques envers l’instance, émanant d’acteurs restés en dehors de son système, mais aussi des pratiquants. Ce dont témoigne l’article du journal *Ouest-France*, en partenariat avec *Runners.fr* de juin 2014 [en ligne]⁵⁵.

⁵³ Comme le résume Riutort, dans son précis de sociologie (2017, p.55) : « l’action rationnelle en finalité consiste à adopter un comportement après avoir évalué les moyens et les fins et envisagé ses conséquences éventuelles. L’ingénieur chargé de faire construire un pont se pose ce genre de questions et tente de les résoudre en adoptant un comportement rationnel, cherchant à anticiper les effets prévisibles de sa décision et à estimer méthodiquement et froidement – en dehors de toute émotion – les options envisageables ».

⁵⁴ L’ITRA et l’IAU organisaient ensemble auparavant les championnats du monde de trail, depuis 2016.

⁵⁵ « “Népotisme, UTMB-centrisme, machine à fric...” et autres amabilités : L’ITRA est sous le feu des critiques. Pour déjouer certaines crispations pas toujours légitimes et convaincre de sa bonne foi, l’International Trail Running Association doit revoir sa copie. En termes de communication, mais aussi d’organisation. Dossier. » annonçait l’article dans son chapô.

Sur son site Internet, l'ITRA mentionnait son « *attachement à l'esprit du trail* ». Dans leur étude auto ethnographique consacrée à l'état des lieux de la pratique, David et Lehecka se rapportaient aussi à cet esprit – « *The Spirit of the Trail* » (2013). Souvent évoqué, rarement documenté : de quoi s'agit-il ?

Pour moi, l'esprit trail, c'est être curieux, ouvert. Ouvert sur l'autre et l'environnement aussi. (Olivier, membre de la Confrérie des Horizons)

Par essence, tout esprit est impalpable, voire insondable. Il est pourtant ce qui reste de toute chose. En ce sens, l'esprit trail se rapproche de « *l'esprit de l'alpinisme* », présenté par Moraldo dans son approche sociohistorique de la discipline (2016, p.2). Dans son analyse, l'auteur lie, par analogie, « l'esprit » de la pratique à la notion d'éthique, forgée par Weber. Elle définit alors ce même esprit comme (*ibid*, p.16) :

Un code de conduite à teneur morale régulant les actions pratiques des alpinistes. Lorsque Max Weber écrit à propos de l'esprit du capitalisme qu'en « violer les règles est non seulement insensé, mais doit être traité comme une sorte d'oubli du devoir » (Weber 1964 : 33), on pourrait appliquer ces mêmes propos à l'alpinisme.

Et nous au trail – ce que d'autres tenteront de faire, comme nous le verrons plus tard. Cette éthique, non écrite, sert alors de boussole à la « bonne pratique », en quelque sorte.

Par ce cadrage conceptuel, l'esprit trail peut être perçu comme la reprise des valeurs des coureurs « hors stade » de la première vague. Les mêmes « *solidarité* », « *convivialité* », « *respect de l'environnement* », mis en avant par l'ITRA, auxquelles s'ajoutent la « découverte », la « liberté » et le « dépassement de soi ».

Cet « esprit trail » peine donc souvent à être défini, faute d'existence écrite. Son respect permettrait pourtant de distinguer les « *faux* » traileurs, des « *vrais* ». Le « vrai » étant défini comme un négatif du « faux » ; plus rarement dans l'autre sens.

Nous retrouvons cette idée critique au sein de la presse spécialisée ou dans les caricatures « Des bosses et des bulles », voire dans les *posts* des « Genoux dans le GIF »⁵⁶, sur les réseaux sociaux. Cet esprit trail est bien sûr incarné par certaines figures précédemment évoquées, à commencer par Kilian Jornet ou Anton Krupicka, dont le mode de vie ascétique, consacré à leur art, revêt des aspects messianiques. Chacune de ces publications participe peu ou prou à la constitution de cet esprit trail, en évolution permanente.

⁵⁶ Le succès de ces *posts* a donné naissance à la revue *Point de côté*, sur laquelle nous avons pu nous appuyer.

En conclusion de ce chapitre

Mais alors, qu'est-ce que le trail ? Nous avons constaté que le mot renvoyait à des valeurs et à des pratiques différentes, selon les époques et selon les acteurs. Sa réalité sociale résultant de cette diversité.

La pratique est apparue comme le fruit de recompositions successives de la course à pied, au départ marginales puis finalement saturées par la masse et ses enjeux, telle une bulle qui explose et fait jaillir d'autres bulles (*Annexe 31*). D'où une multiplication des modalités de pratique et une segmentation des disciplines. De cette façon, le trail affère de nos jours au modèle économique dominant⁵⁷, pris dans un phénomène de rationalisation croissante, d'accélération et de massification (*Annexe 32*). Le sport, en tant que champ, ne pouvant échapper « *aux évolutions technologiques, économiques et culturelles actuelles* », comme l'écrivait déjà Bessy (2003, p.130). Le documentaire *Inside Kilian Jornet* (Serra Mateu, 2020), dans lequel la star de la discipline court aux quatre coins de la terre pour satisfaire les exigences de ses contrats de sponsoring, l'illustre parfaitement. Ainsi, le trail, qui prome(u)t une expérience de liberté, d'évasion, de jouissance et d'authenticité, est en passe de devenir un produit de consommation comme tant d'autres.

Michel S., organisateur d'un trail historique, à plusieurs milliers de participants chaque année : Tous nos trails sont un peu atypiques. D'abord, on n'a pas de trails purs en montagne. On aimerait bien. On y a réfléchi. Aujourd'hui il en existe tellement de trails... On est en train un peu de tuer la poule aux œufs d'or. Moi, c'est mon sentiment. Moi, quand j'ai créé [nom anonymisé] en 2012, il y avait encore, déjà, beaucoup de trails. Enfin c'était pas pléthore. Là aujourd'hui il y a 5000 qui sont proposés. C'est l'enfer. C'est tout juste si un même week-end les parcours ne se croisent pas. Donc, un moment, je pense que... Le cercle de pratiquants a fini de se développer. Contrairement à l'engouement qu'on a pu connaître ces dernières années. Et on assiste peut-être au même phénomène qu'a connu le VTT. Moi j'ai toujours analysé que dans les années 90 les épreuves de VTT faisaient vraiment le plein, et elles avaient irrémédiablement perdu, parce que les gens étaient passés au trail⁵⁸. Le trail, malheureusement, c'est une épreuve qui peut être usante. L'ultratrail, voilà, les gens y laissent des genoux, des hanches et à un moment... Je sais pas s'ils ne sont pas en train de basculer ces gens-là vers l'ultra cycling. Car c'est une épreuve qui est très proche, en termes d'ambiance, en termes d'endurance. Aujourd'hui, on voit de plus en plus se développer des épreuves comme Race across France, les Biking Man, ou Bordeaux-Paris [...] Je pense qu'y a beaucoup qui à travers ça ou à travers le gravel [vélos aux roues adaptées pour rouler sur des pistes de gravier, d'où le nom] sont en train de passer à une pratique moins exigeante pour le corps. C'est mon avis, je me trompe peut-être.

Enquêteur : Et quand vous dites : « tuer la poule aux œufs d'or », vous avez des indices ? En tant qu'organisateur, vous trouvez aussi une part de responsabilité dans ce constat ?

⁵⁷ Le *Nature trail*, n° 40 mentionnait la possibilité de courir avec des chaussures en *leasing* (p.21). À l'instar d'autres activités non sportives, la crise du Covid-19 a même poussé certains organisateurs à créer des courses virtuelles à distance.

⁵⁸ Les résultats de l'enquête quantitative menée avec S. Knobé (2023) n'ont pas permis de le démontrer.

Michel S. : Non. Mais je pense que, effectivement... [silence]. Aujourd'hui y a trois types d'épreuves en trail : y a les très grosses – type UTMB, Templiers, Éco'trail de Paris, MaxiRace ou SaintÉlyon –, plein de moyennes et des petites. Les toutes petites, elles ont pas de problème. C'est pas moi qui les appellent comme ça, mais elles s'appellent entre elles « les courses à saucisson » [en référence au lot du vainqueur]. Elles ont pour objectif de faire 500 participants, elles sont très bien organisées; celles-ci, elles existeront toujours. En revanche, les courses moyennes, avec les exigences en termes de secours, de chronométrage, de communication, etc., etc., il faut qu'elles arrivent à rentabi... [se reprend] à équilibrer économiquement leur organisation. C'est vrai qu'il leur faut un minimum de participants. On a vu les gens jeter l'éponge après le Covid, car ils arrivaient pas à faire le plein. Et aujourd'hui l'offre est tellement pléthorique qu'on s'aperçoit que les épreuves ne se développent plus, elles stagnent un peu. Certaines se développent, car elles surfent sur des concepts nouveaux ou des régions où il y en a un peu moins. Je pense à l'ultra des Flandres, qui se développe bien. Mais bon... Vous regardez la MaxiRace ne se développe plus. Les Templiers ne se développent plus trop... [...] Non, je pense qu'aujourd'hui, on est arrivé à une certaine maturité. À part l'UTMB qui génère toujours autant de demandes pour 8000 dossards maximum. Je pense que le trail est dans une phase de consolidation, mais plus forcément de développement.

Face à ce rattrapage, des voix dissidentes émergent, regrettant une perte de la convivialité, et plus largement un « désenchantement » de la pratique, classiquement liée à toute rationalisation, selon Weber. Plus largement à une certaine vision du capitalisme⁵⁹. Ainsi, certains coureurs conserveraient un attachement à des modalités antérieures, hédonistes, de la pratique, présentées à travers un certain « *esprit trail originel* ». La plupart de ces discours entrent en contradiction avec les pratiques de leurs auteurs, mais ils révèlent une réflexivité de leur part. C'est en gardant ce contexte en tête que nous analyserons le rapport des coureurs à la Chartreuse Terminorum.

Après avoir entraperçu le trail par son aspect historique, légal et organisationnel, nous essaierons dans le prochain chapitre de poursuivre le travail de définition commencé, en nous appuyant sur les contributions académiques liées à la pratique.

⁵⁹ Boltanski et Chiapello dans *Le Nouvel esprit du capitalisme* écrivaient que (1999, p.86) : « selon Heilbroner (1986) les critiques du capitalisme sont les mêmes depuis deux siècles dont : “source de désenchantement et d'inauthenticité des objets, des personnes, des sentiments et, plus généralement, du genre de vie qui lui est associé” ; mais aussi “le capitalisme source d'opportunisme et d'égoïsme” “destructeur de liens sociaux” ».

Chapitre 4

Le traileur, regards sociologiques sur les pratiquants

Apprends, Sancho, dit-il en le voyant si désespéré, qu'un homme n'est pas plus qu'un autre qu'autant qu'il en fait plus que lui.

Cervantès (2001 [1605]), *L'ingénieur hidalgo, Don Quichotte de la Manche*, p.193

Le *chapitre 3* nous a permis de relier le trail à un geste, à une histoire, à des situations, et finalement à des valeurs. Si quelques acteurs y ont été présentés, il est temps de porter la focale sur les pratiquants, qui ont soutenu son émergence.

Ces derniers sont au centre de l'attention des chercheurs en sciences humaines et sociales, curieux de comprendre « pourquoi ? » des personnes s'adonnent à ce type d'effort. Si la question a suscité nombre d'articles, de débats et de controverses, elle a inévitablement induite celle du « qui ? », pour lui donner du sens.

Quels que soient le terrain, le cadrage théorique ou la méthode utilisée, toutes les études définissent les pratiquants de trail comme amateurs, majoritairement issus d'un milieu éduqué, représentatif de la classe moyenne supérieure masculine (Abbas, 2004 ; Bessy, 2002 ; Getz & McConnell, 2014 ; Hanold, 2015 ; Hoffman & Fogard, 2012 ; Knechtle, 2012 ; Knobé, 2007, 2008 ; Lancelevé, 2017 ; Reverzy, 2001 ; Smith, 1998). Les travaux anglo-saxons faisant même état d'une surreprésentation de coureurs blancs et hétérosexuels.

La plupart des projets de recherche se sont concentrés sur les épreuves les plus longues, et sur l'ultra-trail en particulier, comme les regards sur le « hors stade » s'étaient progressivement fixés sur le marathon. Le trail étant considéré comme une modalité de pratique de l'endurance pédestre par ces chercheurs, rien d'étonnant à ce que ce constat soit identique.

À partir de la lecture de l'ensemble de ces travaux et de leur compilation¹, nous essaierons de poursuivre notre travail de définition du trail.

¹ Nous nous appuyons ici sur certaines références issues d'un article collectif consacré à une revue de littérature sur la discipline, en sciences humaines et sociales, que nous compléterons (Plard, Lancelevé & Martineau, 2023).

1. Les différentes logiques du « dépassement de soi »

Avec l'UTMB, le Grand Raid de la Réunion ou dans une moindre mesure le Marathon des sables², la France nourrit un attachement particulier au trail. Il n'y a donc rien d'étonnant à voir des chercheurs investir ces terrains particulièrement médiatiques, dans le prolongement des écrits cités précédemment³.

En parallèle, comme la pratique passe avant tout par la participation à des événements, d'après l'enquête du ministère des Sports et de l'INJEP de 2020, la focale s'est avant tout posée sur ce rapport aux événements.

1.1. Distinction et quête identitaire

Barthélémy, la première (1999, 2002), a posé un regard d'ethnologue sur le Marathon des sables, en s'intéressant aux liens entre les ressorts marketing de l'épreuve et les attentes des pratiquants. Parmi la multiplicité des engagements, elle a découvert que l'expérience promise répondait à un besoin de valorisation par le mérite chez les concurrents, et plus largement à une quête de soi. Ainsi, appartenir à la catégorie des « coureurs de longue distance », et par extension à celles des « traileurs » serait une source de motivation.

Cette quête de soi n'est pas étrangère à l'image de sport à risque, alimentée par le discours autour d'une pseudo-autonomie. Barthélémy notait qu'il s'agissait davantage d'un simulacre, que les coureurs recherchent en partie, autant que la sécurité. Le Marathon des sables est donc le théâtre de conduites opposées, en matière d'émotions et d'aspirations. De cette manière, la chercheuse ajoutait que l'attitude des coureurs balançait entre compétition et coopération.

Toujours à partir de l'exemple du Marathon des sables, Knobé (2007, 2008) s'est intéressée à l'entrée dans l'événement, à partir d'archives, d'un questionnaire et de récits de pratiques. Elle s'apercevait alors que l'inscription ne traduisait pas nécessairement une pratique très ancienne, mais s'inscrivait plutôt dans une logique de « trajectoires », tantôt en rupture, tantôt en continuité. De cette façon, l'engagement résultait d'une rencontre entre des dispositions, fruits de socialisations passées, et un contexte.

Knobé retrouvait ensuite des profits symboliques forts, attachés à la pratique de l'ultraendurance, pourtant décriée à l'époque, par les fédérations notamment. Elle en déduisait l'existence de « *stratégies de contournement et de reconversion* » au sein d'un

² De création et d'organisation françaises.

³ Il existait en effet d'autres épreuves moins symboliques et moins médiatisées, mais tout aussi spectaculaires, à l'image de *The Self-Transcendence 3100 - Mile*, née en 1996, à New York.

« *marché concurrentiel de la course à pied* » (2008, p.5) ; expression empruntée à Schotté et à ses travaux sur les coureurs marocains (2012 [2002]).

Ainsi, face à la banalisation de certains efforts – longtemps jugés extraordinaires, comme le marathon –, les individus se tourneraient vers d'autres niches, moins atteignables, dans un souci de distinction^{4,5}. En s'éprouvant au sein d'une expérience plus extraordinaire encore, ces derniers acquéraient de nouvelles compétences, valorisées « *en termes de reconnaissance sociale et/ou professionnelle* » (Knobé, 2008, p.11).

Plusieurs fois cité depuis le début de ce travail, Bessy s'est attaché à retranscrire la dynamique du Grand Raid de La Réunion (2002, 2005) et de l'UTMB (2012, 2021). Le sociologue a cherché à interroger le poids de ces épreuves à l'échelle de leur territoire et de la pratique. Ce pour quoi il prêta une vive attention aux profils des participants, en les confrontant à la notion d'extrême. Dans un récent article, Bessy convenait de la difficulté à définir ce terme polysémique (Annexe 33), avant d'avancer qu'il sous-entendait « *[l'exploration des] limites dans des conditions de réalisation qui nécessitent un réel effort, laissent place à l'incertitude et favorisent l'accès à des sensations extraordinaires, car inhabituelles* » (2021 [en ligne]). En cela la pratique sportive extrême s'oppose à la pratique sportive traditionnelle, et se rapproche de l'aventure (Bessy, 1998), qui fascine et figure l'excellence dans le dépassement (Bessy, 2002, p.27). Toute personne étant mue en permanence par l'obligation de reconstruire son identité, « *de donner sens à sa vie* », comme l'écrivait Kaufmann (2004, p.80), au sein de sociétés individualistes, cet extrême apparaîtrait comme un terreau propice à sa réalisation.

Bessy précisait toutefois deux logiques opposées au sein de cette notion, qu'il empruntait à Yonnet (1998, p.236). À savoir l'« *extrême de masse* » et l'« *extrême élitaire* », définis comme suit (Bessy, 2021) :

L'« extrême élitaire » regroupe les exploits et la majorité des épreuves les plus connues, car les plus médiatisées. Il est réservé à une élite sportive. Il est peu accessible, car il exacerbe les ingrédients classiques de l'aventure que sont l'inconnu, l'incertitude, le risque, l'affrontement et la technologie. Il correspond soit à la poursuite d'un objectif compétitif tel qu'un record à battre ou un affrontement contre autrui sur un terrain connu (« extrême sportif »), soit à l'adaptation d'un individu à un environnement inconnu (« extrême d'aventure ») ;

⁴ Pour un « *résident français* », en 2021, le prix de participation au Marathon des sables était de 3370 euros, d'après le site de l'épreuve.

⁵ Bourdieu écrivait déjà ainsi dans *La distinction* (1979, p.239) : « *Pour fuir les divertissements communs, il suffit aux privilégiés de se laisser guider, ici encore, par l'horreur des attroupements vulgaires qui les voue à chercher toujours ailleurs, plus haut, plus loin, à contretemps, à contre-lieu, l'exclusivité ou la primauté des expériences nouvelles et des espaces vierges, et aussi par le sens de la légitimité des pratiques qui est fonction de la valeur distributionnelle bien sûr, mais aussi du degré auquel elles se prêtent à l'esthétisation, dans la pratique ou dans le discours* ». Ce qui suppose de savoir ce qu'est le commun.

L'« extrême de masse » s'exprime dans un défi qu'on se lance à soi et exclusivement à soi dans un environnement connu. Il concerne un nombre plus important de personnes, car il est intrinsèquement plus accessible. Il se construit, en effet, dans l'autoréférence et offre plusieurs modalités de pratique en relation avec des imaginaires sociaux variés.

Le Grand Raid de La Réunion ferait cohabiter ces deux logiques, de manière pratique et imaginaire. Bessy notait que : « *chaque participant se construit sa propre arène de défi et développe un projet d'engagement dans l'épreuve qui lui est personnel* » (2002, p.296). N'en demeurent pas moins trois idéaux types dominant la pratique : les « *compétitifs* », les « *performatifs* » et les « *hédonistes* » (2012) ; chacun se rapprochant d'un imaginaire.

Il ressort donc de ces études des engagements et des investissements pluriels, en lien avec le système de représentation de chaque personne. Qu'il s'agisse de s'éprouver (Knobé, 2007, 2008) ou d'explorer ses limites (Bessy, 2002, 2005, 2012, 2021). Les travaux de cette vague se rejoignent autour de l'idée de dépassement de soi pour affirmer son identité ou se distinguer. Apparaissent également des valeurs souvent jugées incompatibles auparavant – telles que les oppositions « *compétition/coopération* » ; « *individualisme/masse* » ; « *risque/sécurité* » – qui nourrissent alors des réflexions inédites.

Au-delà de ces éléments, il est intéressant de noter que ces premiers travaux ne reprennent pas à leur compte le mot « *trail* », bien que rédigés après la création de l'UTMB pour certains⁶.

Si ces axes de recherche semblent être l'apanage des productions françaises, quelques travaux anglo-saxons ont tout de même établi, dans le même temps, que la pratique de la course à pied longue distance et du trail participait au développement individuel, par l'entremise de succès divers (Simpson *et al.*, 2014 ; Hanold, 2016).

1.2. Compétition et performance

Toutes ces études reconnaissent l'existence de compétiteurs. Ces pratiquants incarnent les deux « *extrêmes* », mis en avant par Bessy. Nous ne nous intéresserons dans cette sous-partie qu'aux « *hard performers* » (2002, p.290), relevant de la catégorie élitaires et de l'« *extrême sportif* », « *énergétique* » (Bessy, 2012, p.18-21).

Ces derniers ne représentaient qu'un quart des inscrits au Grand Raid de La Réunion, d'après Bessy. Son étude ayant été réalisée au balbutiement du trail, il y a fort à penser que leur part

⁶ Ainsi, Knobé définissait le Marathon des sables (2007, 2008) par le terme « *ultrafond* ». Course qui a pourtant appartenu à l'*Ultra trail tour world series* de 2014 à 2018. Bessy mentionnait le raid, reprenant la dénomination de la course. Même constat pour Barthélémy, y compris dans son article de 2005. Cette remarque s'étend aux travaux anglo-saxons, mais également aux rédacteurs spécialisés de l'époque. En témoigne le titre d'un des blogs les plus influents : *ultrafond.free.fr* (pour *ultra-fond*) dit « *UFO* », dans le jargon (en référence aux ovnis, en anglais « *U.F.O.* »).

au sein des pelotons a diminué. Pour ces coureurs, « *l'effort sportif apparaît vertueux* », écrit Knobé (2008, p.5). Contrairement aux coureurs de l'extrême de masse, la souffrance et le dépassement de soi sont, pour eux, des voies d'amélioration. Ainsi, « *la souffrance est davantage valorisée par les compétiteurs pour qui elle représente un passage obligé en vue d'une progression des résultats ou, face aux concurrents, pour remporter une victoire. Le plaisir de l'effort sportif est quant à lui plus fréquemment évoqué par les non-compétiteurs ou les pratiquants sans prétention de classement* » (ibid, p.9). Dans un entretien donné au *Blog de Médiapart* en 2022, Bessy arguait que la sociabilité de ces élites, au sein du peloton, serait moins importante que celle des coureurs engagés dans l'extrême de masse. Ces coureurs, guidés par leur volonté d'optimisation, se renfermeraient davantage sur eux-mêmes, comme en témoigne l'extrait de l'autobiographie du champion américain Scott Jurek (2015, pp. 160-161) :

Rick m'a aidé à comprendre le grand paradoxe des longues distances. C'est une activité solitaire et, pour gagner, il faut se contenter de mettre un pied devant l'autre et de recommencer en ignorant presque tout le reste. Des liens étroits se nouent entre un coureur et son pacer, mais le travail d'équipe n'entre pas dans les considérations stratégiques et tactiques des meilleurs. Reste que les coureurs d'ultra -même les compétiteurs les plus acharnés - finissent par s'apprécier les uns les autres parce qu'ils ont tous le même amour de l'effort et le même besoin de transcendance. Nous sommes tous à la recherche de cette zone où l'on donne le meilleur de soi-même, de ces moments où le simple fait d'avancer semble impossible, mais s'accomplit quand même. Plus la concurrence est intense et plus le coureur aime, non seulement ce qu'il fait et les autres coureurs, mais ses semblables en général. Nous nous battons tous pour donner du sens à nos vies qui sont parfois pénibles. Les coureurs d'ultra le font de manière très spéciale.

Au-delà de ces éléments, Rochedy (2020), dans une étude plus récente consacrée au trail et à son rapport au temps, établissait lui aussi trois profils de pratiquants, proches de ceux de Bessy : les « *contemplatifs* », les « *amicaux* », pour l'extrême de masse, et les « *compétiteurs* », pour ceux qui nous concernent. Ces trois profils se rapprocheraient de trois déterminants de l'engagement, discutés dans une de ses publications ultérieures (2015, p.105), à savoir « *l'esthétique du risque (56,8 %), l'exposition au risque pour se connaître (53,4 %) ou encore le partage d'une expérience collective (51,4 %)* ». Sur la base de questionnaires et d'entretiens, Rochedy revenait sur la socialisation de ces athlètes. Il constatait que ces derniers avaient majoritairement pratiqué un sport « *à tendance compétitive* » par le passé (2020, p.204), y avaient acquis des habitudes, dont un rapport au corps qu'ils transposeraient au trail. En parallèle, Rochedy soulignait l'importance du facteur familial dans cet engagement. Cette analyse se rapprochait finalement de celle de Knobé sur la reconversion sportive. Subséquemment, Rochedy mentionnait la dynamique identitaire

forte de ces pratiquants, portée par ce qu'il désignait être un « *besoin de reconnaissance et d'estime de soi au sein de la communauté à laquelle ils appartiennent* » (*ibid*). Ces athlètes n'hésiteraient pas alors à se projeter dans la pratique, « *vers un soi possible* » (*ibid*). Pour Rochedy, cette manière de faire n'est ni consciente ni inconsciente. En citant Bodin *et al.*, il la décrit comme une attitude similaire « *à celles du joueur à la fois contraint de respecter les règles du jeu et sensible au jeu avec la règle* » (*ibid*).

1.3. Devenir « *finisher* » : un statut gratifiant... de plus en plus banal

À travers l'exemple de l'UTMB, nous avons noté le cheminement des pratiquants pour prétendre à la course. Participer à ce type d'épreuves est alors perçu comme une consécration par le coureur, qui entérine son expérience dans la pratique. Dès lors, plus qu'un temps ou une place, l'aboutissement passe par le franchissement de la ligne d'arrivée, pour une grande partie des coureurs sélectionnés, relevant de l'extrême de masse⁷. En bref : devenir *finisher*⁸. En 1983, le gonzo journaliste Thompson, dépêché pour couvrir le Marathon d'Honolulu, pointait déjà de manière sarcastique cette logique, à travers l'idée de « *victoire par la défaite* » – ou de « *course que tout le monde gagne* ». Ce que d'autres auteurs de littérature, comme l'écrivain-marathonien Murakami (2009) par exemple, ont relayé également.

Le marathon est un sport où il ne s'agit plus, comme au golf de gagner, mais de participer. Voilà pourquoi Wilson vend des clubs de golf et Nike des chaussures. Les années quatre-vingt ne seront pas favorables aux jeux faisant la part belle aux vainqueurs [...] Le concept de victoire par la défaite a déjà commencé à prendre racine, et beaucoup de gens considèrent que cela se tient.

Extrait du livre de Thompson H.S. (1983), *Le Marathon d'Honolulu*,

cité dans la revue *Point de côté* (2019, p.121)⁹

Ce statut est commun à bon nombre de disciplines d'endurance de masse (*Annexe 34*). Il provient de l'*IronMan* et trouve dans le trail un large espace de diffusion. Contrairement au marathon ou au triathlon, difficile en trail de s'entraîner à maintenir un rythme, tant les contraintes extérieures sont importantes et perturbent l'avancée régulière. L'objectif premier d'une bonne partie du peloton est donc de ne pas être classé « *DNF – did not finish* », comme

⁷ Bessy, dans son étude du Grand Raid de La Réunion, notait que 1/5 des participants s'engageaient dans cette optique (2002, p.294). Un chiffre qui mérite d'être réévalué. D'autant plus qu'une récente étude menée par *Runrepeat* (2019) annonçait un ralentissement des pelotons en trail.

⁸ Le terme « *finisseur* », vu précédemment, est une création de Berg et Delfosse (2020), pour souligner la spécificité de finir la Barkley.

⁹ Le philosophe Dortier, dans un petit ouvrage inclassable (2016, p.93), revient sur la vision de Fred Lebow, instigateur du Marathon de New York, et fait dialoguer le « *You did it* » de ses *finishers* au « *Just do it* » de Nike, dans cette même idée.

l'a souligné Hanold (2016, p.189), au cours d'un travail ethnographique, consacré aux tensions et aux contradictions qui traversent la pratique, aux États-Unis¹⁰. Cet objectif peut faire l'objet d'une performance autoréférencée, chez le pratiquant.

Celui-ci conditionne l'entière gestion de la course. Contrairement aux athlètes, qui visent une performance classique, ce type de participant ne se bat pas contre les autres, mais contre l'épreuve elle-même, et ses barrières horaires¹¹, comme l'a noté Bessy. Ces dernières sont établies par les organisateurs selon une vitesse minimale. Tout coureur qui évolue sous cette vitesse est condamné à abandonner sur l'un des différents points couperets du parcours, le plus souvent sur une zone de ravitaillement. Ces barrières marquent alors la différence entre le trail et la randonnée – qui consiste à « *prendre son temps* », comme l'écrivait Le Breton (2012, p.46) –, et confèrent à l'épreuve sa dimension sportive. Le *finisher* est donc le coureur capable de franchir l'ensemble des barrières horaires d'un parcours, et de venir à bout d'une épreuve¹². Il est celui qui a survécu symboliquement à l'élimination. « *Performers cools* », ils seraient enclins à échanger, et vivraient davantage l'épreuve de façon participative (Bessy, 2002, p.290). Ceux que Rochedy rangeait dans la catégorie des « *amicaux* » : « *engagé(s) dans une pratique extrême qui concilie la masse et l'aventure, la seconde modalité étant le support émotionnel et la première, l'outil du partage* » (2020, p.209).

Tout *finisher* acquiert un statut symbolique au sein du peloton et au-delà¹³. Finir humanise la performance, pour rejoindre la pensée de Jacques exprimée au *chapitre 3*. Finir témoignerait du mérite de la personne, et de qualités valorisées telles que l'abnégation ou la résilience. Le statut aurait alors trait à la reconnaissance, définie en tant qu'interaction, qui identifie la personne comme étant « capable de ». Finir légitimerait une position (Guégen & Malochet, 2012, p.5)¹⁴, participerait au mythe de la singularité de la personne, et la cristalliserait.

¹⁰ Pour l'ITRA, ces abandons ne sont même pas comptabilisés. Ainsi, un coureur qui finira 50^e sur 500 partants, mais 60 *finishers* sera classé 50^e/60.

¹¹ Chez les élites, le classement reste plus important que ce statut.

¹² Il existe quelques travaux en psychologie sur les ressorts du *finisher*, comme celui de Corrion *et al.* (2018). Ces derniers comparent les variables psychologiques des *finishers* et des non-*finishers*. Les *finishers* ont davantage émis l'envie de terminer l'épreuve, se fixant des objectifs, tandis que les seconds ont plus eu recours à des stratégies d'adaptation.

¹³ Pour l'analogie, il suffit de penser au candidat à un entretien d'embauche à qui est posée la question : « *Avez-vous le bac ?* ». Le recruteur ne lui demandera jamais le détail de ses notes. Même chose pour le trail. Les deux ont *satisfait* à l'épreuve.

¹⁴ De Honneth (2002) à Ricœur (2004), la notion de reconnaissance s'inscrit dans des cadrages théoriques divers, et exprime des réalités tout aussi différentes, comme le rappellent Guéguen & Malochet (2012, p.5) : « *le succès du thème de la reconnaissance tient sans doute autant à son étonnante polysémie qu'à sa capacité à rendre compte des phénomènes sociaux les plus divers. Reconnaître c'est identifier quelqu'un. C'est parfois admettre que quelque chose a eu lieu (un meurtrier reconnaît avoir tué). Dans d'autres cas, c'est légitimer une position ou une prétention (un enfant naturel peut voir sa qualité reconnue par un acte notarié). La reconnaissance a également à voir avec la gratitude que l'on doit à autrui pour ses actes ou sa simple présence (on reconnaît ses dettes). Enfin, la reconnaissance peut désigner les signes qu'autrui me donne de la valeur qu'il attribue (un chevalier*

Et ça, c'est le trail, hein, « I'm finisher ». C'est pas : « T'as fait combien ? ». « T'as fait tout le Mont-Blanc ? Ah ! Fantastique, t'es un dieu ». « J'ai fait 40 heures, juste limite ». (Jacques)

À l'arrivée, il est assez fréquent de lire des *posts* de *finishers* sur les réseaux sociaux, voire que certains publient leurs « aventures » à compte d'auteur. Dans le même esprit, l'exemple du documentaire *Thirty hours* (Massey, 2016), retraçant la bataille de Wally Hesseltine, 72 ans, contre la barrière horaire de la Western States 100–Mile, est tout à fait éloquent.

Le poids de ce statut serait proportionnellement lié à celui de l'événement, à sa difficulté et à son nombre de *finishers*¹⁵. Il existerait ainsi une hiérarchie de valeurs entre les courses, tributaire de l'imaginaire qu'elles véhiculent. Pour exemple : le Marathon des sables avoisine les 4 % d'abandons, mais finir n'en demeure pas moins prestigieux. Plusieurs reportages grand public appuient même sur le côté aventureux et démentiel de l'épreuve pour magnifier le statut^{16,17}.

Ce statut de *finisher* met ces coureurs sur un pied d'égalité. Mis à part les abandons et les vainqueurs, tous en héritent pareillement, même si certains, par les indices de performance ou leur place, aiment à rappeler qu'ils figurent dans « telle » ou « telle » partie du peloton. Ce statut est surtout visible puisque tout coureur passant la ligne d'arrivée reçoit un lot le distinguant des *non-finishers*.

Il peut s'agir d'une veste, d'une casquette, d'un sac, généralement d'une médaille, qui servira à promouvoir l'événement et son porteur¹⁸. Cette preuve achève alors la mise en scène de soi, selon le vocable goffmanien (1973 [1956]). Pour cette raison, les organisateurs qui décident de s'affranchir de ce rituel matériel, par prise de conscience écologique par exemple, s'exposent à la vindicte d'une partie du peloton.

Initialement réservé aux coureurs d'ultra, ce statut s'est progressivement diffusé à l'ensemble des formats de courses, même à ceux qui n'auraient pas de barrières horaires. Ainsi, si Bessy notait qu'à chaque coureur répondait une arène de défi, ces arènes semblent se rétrécir, voyant chaque personne en mesure de devenir « *finisher* de quelque chose ».

reconnaît son roi en lui faisant serment d'allégeance). Autant d'acceptions qui renvoient à autant de situations d'interactions ». Notre étude ne s'ancrant pas dans l'une de ces théories, nous nous limiterons ici à la définition donnée dans le corps du texte.

¹⁵ Les taux d'abandons varient et dépendent bien évidemment de chaque épreuve (Philippe *et al.*, 2016).

¹⁶ D'après l'article Kunckler, F. (2022), « Le Marathon des sables, une des courses les plus dures du monde ? », *L'Équipe* [en ligne] : « *C'est quelque chose que nous revendiquons : nous voulons permettre au plus grand monde d'aller au bout de l'aventure, notamment en imposant des barrières horaires très larges* », affirme le fondateur du MDS, Patrick Bauer ».

¹⁷ L'émission *Stade 2* lui a notamment dédié un reportage de 11 minutes, le 5 mai 2019. La même année, le 19 avril, TF1 a diffusé un reportage de 5 minutes consacré à l'un de ses concurrents, au cours du *20 heures*.

¹⁸ Les *goodies* sont multiples. Sans oublier que le traileur peut conserver son dossard, en souvenir, après la course, à l'inverse du *cross-country* fédéral, par exemple.

Pour McEwan *et al.* (2020), les coureurs assimilent ce statut à une récompense, qui stimule la pratique. Dans leur ouvrage collectif dédié à l'endurance, Bridel *et al.*, ont même mis au jour une course dont le seul but était cette gratification ; les participants n'y courant même pas un kilomètre (2016, p.243).

En parallèle, Millet (2021), lors d'une conférence donnée à Strasbourg, affirmait que le nombre de *finishers* d'un premier ultra augmentait d'année en année. Ainsi, si le *finisher* entretient le mythe aventureux de l'homme ordinaire réussissant un exploit extraordinaire, sa stature tend à s'éroder, sous l'effet de la banalisation du terme, et de la massification, ce qu'avait entraperçu Bessy, à travers l'« *extrême de masse* » toujours (2005).

2. Communauté, partage et « petit monde » : le trail, un sport individuel ?

Étant donné le poids de la participation dans la pratique, la large diffusion de valeurs de solidarité et de partage au sein des pelotons, nombreux sont les sociologues à s'être penchés sur ces aspects communautaires.

La pratique quotidienne étant individuelle, ces facettes ont surtout été rendues visibles à l'occasion de grandes manifestations sportives, comme dans le cas des supporters de football (Nuytens, 2020, p.202). La communauté des traileurs s'incarnerait de façon disparate et éphémère, lors de socialisations épisodiques. Elle se rapprocherait en cela d'une communauté de lieu, telle que définie par Tönnies (2015 [1887], p.17). À savoir : une « *communauté d'esprit, simplement à travers un agir commun orienté par les mêmes buts et les mêmes desseins* ».

Travert *et al.*, dans leur analyse d'un « *sport sur mesure* », soulignent l'esprit de coopération au détriment de celui de compétition (2019, p. 10). Ces derniers dressent un parallèle avec les courses de chiens de traîneau et les recherches de Kemp (1999). Pour lui, les difficultés rencontrées obligeraient les concurrents à se rapprocher pour faire front. Une vision que nous retrouvons dans les récits d'alpinistes également¹⁹. Les écrits de Hanold (2016) abondent en cette direction, lorsqu'ils font référence à des pratiques d'encouragement entre participants.

Par-delà ces temps d'échange en course, Bessy relatait des interactions avant et après l'effort, qui permettaient aux coureurs de partager leur souvenir et de se projeter. Ce en quoi ils participeraient à l'instauration d'un « *esprit* » – trail – défini ici comme « *une culture autour*

¹⁹ Terray, dans *Les Conquérants de l'inutile* (2017 [1961], p.247) rapporte : « *Simplement, les dangers que comporte cette activité, le fait qu'elle se pratique par petits groupes de deux ou trois, favorisent le développement de liens amicaux et ces sentiments y sont plus répandus que dans beaucoup d'autres groupements humains, plus exactement ils y sont moins rares !* ».

des valeurs de fraternité et de solidarité » (2002, p.89). Holt *et al.* (2014), lors de leur examen des humeurs et des émotions en ultratrail, sous l'angle de la phénoménologie, partageaient ce constat.

Entre psychologie et sociologie, Gorichanaz (2015) parlait de l'engagement des coureurs d'ultramarathon pour rapprocher la pratique de ce que Stebbins (2015 [2007]) a nommé « *loisir sérieux* » (*serious leisure*). Ce loisir sérieux implique six critères : l'acquisition de connaissances et de compétences ; le besoin occasionnel de persévérer ; une carrière de loisirs avec des étapes d'avancement ; des avantages sous forme de récompenses personnelles et sociales ; un sens de la communauté et une culture unique, au sens de l'*ethos*, vus précédemment.

Cette analyse recoupe et synthétise donc une grande partie des points évoqués. Dans cette étude expérimentale, Gorichanaz argumente chaque caractéristique et accorde une place majeure à la communauté. Il rapproche ensuite la catégorisation de Stebbins à l'analyse de Chatman sur le monde pénitentiaire (1999), et applique à la course la théorie du « *petit monde* » (*small world*). Dans ce petit monde, les connaissances quotidiennes font autorité. Elles génèrent des normes et des comportements à adopter entre initiés. L'expérience de ces normes et de ces coutumes lie les membres à une vision particulière du monde : le fameux « *ethos* », ou « *esprit trail* ».

Cette notion de communauté est plus présente dans la production anglophone (Holt *et al.*, 2010 ; Simpson *et al.*, 2014). Elle surgit aussi au sein de la littérature du milieu. Scott Jurek (2015) par exemple témoignait de l'existence d'« *une communauté d'hommes et de femmes dont le statut se mesure précisément à sa capacité à supporter la douleur* ». Elle serait ainsi liée aux émotions vécues pendant l'expérience, comme l'ont suggéré les travaux d'ethnomarketing des Français Didry et Giannelloni (2015, p.5).

Bon nombre de pratiquants affirment se sentir « *traileurs avant tout* » – coureur sur route, cycliste, etc. –, et assimilent le trail à un mode de vie (Lancelevé & Knobé, 2023).

Ces notions de partage et de communauté, bien que difficiles à étudier, montrent néanmoins que la pratique est le fruit d'interactions, à creuser davantage.

3. Les différents rapports au corps

Si au départ l'engagement et ses symboliques ont accaparé les réflexions d'une partie de la communauté scientifique, de récents travaux ont redirigé l'attention vers les manières d'agir et les relations en trail.

Ces études, de tradition anglo-saxonne principalement, s'inscrivent dans des cadres théoriques souples. Leur méthodologie s'appuie très souvent sur une pratique personnelle du chercheur, mise à profit pour examiner le terrain par la participation.

3.1. Le corps comme représentation

Le rapport au corps est l'un des thèmes centraux de cette vague de recherches. Selon l'ouvrage de synthèse de Bridel *et al.* (2016), ces travaux s'articulent même autour de deux grands axes : la représentation et l'expérience du corps chez le coureur²⁰.

Hockey et Allen-Collinson (2015) ont ainsi travaillé sur l'image du corps et ses impacts sur l'identité des pratiquants. Ils ont souligné par une approche (auto)phénoménologique le plaisir du coureur à jouir du prestige d'un corps mince, musclé ; résultat d'un investissement corporel. Pour ces auteurs, proches de la pensée de Foucault, la pratique aurait un effet normatif sur le corps. Ces derniers rappellent assez largement le rôle de la douleur comme partie intégrante de l'expérience. Ce que complète la revue de Bridel *et al.*, pour qui cette douleur forgerait l'identité du coureur de longue distance (2016, p.7). L'expérience du corps aurait alors un impact direct sur l'estime de soi, d'après Shipway et Holloway, et leur étude sur l'aspect sanitaire de la pratique (2010, p.6). Ainsi, ces travaux insistent sur le rôle esthétique du corps dans l'image de soi.

Plus près de nous, de récentes recherches se sont focalisées sur le lien entre le corps et les nouvelles technologies, à travers les applications mobiles de sport et d'activité physique, aussi surnommées « AMSAP ». Ces articles s'inscrivent généralement dans le prolongement des recherches de Lupton (2016), qui soulignait l'aspect paradoxal du rapport au chiffre : entre outil d'émancipation et de domination. Schoeny et Chaboche, à partir de l'exemple de parcours de course à Rennes, « Runnin' city », reviennent sur la création d'instruments de mesure – montre, GPS connectés, application²¹ –, permettant à chacun de s'améliorer, par ce que les auteurs appellent « *l'optimisation de soi* » (2022, p.121). À partir d'une analyse originale, mêlant course et jeu, Schoeny et Chaboche notent que cette « *auto-quantification* »

²⁰ La relation au corps en trail a largement été étudiée en dehors de la sociologie. Nous n'y ferons pas référence ici. Nous nous contenterons de rappeler que la pratique de la course d'endurance a montré un bienfait pour la qualité de vie des personnes (Shipway & Holloway, 2010), en matière de santé (Bjørnebekk, 2007 ; Martinsen, 1989). Dans le cas de l'ultrarunning cependant, l'étude de Simpson *et al.* (2014), a aussi illustré un stress important au cours de l'effort. Pis, des analyses en psychologie ont pointé les effets addictifs de la course à pied dans certains cas (Summers *et al.*, 1983 in Bridel *et al.*, 2016, p.3). Un constat partagé par quelques sociologues, dont Allen-Collinson (2003) et Moreau *et al.* (2023).

²¹ Nous citerons : Runkeeper, Nike+, Runtastic et Endomondo, Décathlon coach, Running Heroes, Garmin Connect, Suunto Movescount, Polar Flow, Google Fit, MSN Health et Fitness, Apple Health, mais aussi plus spécifiquement l'application des Stations de trail (« by Raidlight », puis « by Rossignol »), consacrée à la pratique, sans l'aspect communautaire. Mais aussi Strava, réseau social des sportifs, et plus récemment Super sapiens, qui fonctionne à partir d'un biocapteur de glucose.

(*ibid*, p.64) a « *une finalité de connaissance de soi* ». Quidu (2021 [en ligne]) s'interrogeait toutefois sur l'altération « *de la qualité de l'expérience vécue* », dès le titre de son article. Le sociologue signalait que l'« *auto-confrontation* » avec ses propres données pouvait s'avérer anxiogène et être une source de surcharge cognitive ; suffisante pour abandonner l'activité. À partir d'une enquête conduite auprès de coureurs et de marcheurs, Sarceno (2022) s'est aperçu que cette quantification ne conduisait pas nécessairement à une rationalisation de l'effort. Ce dernier notait que, loin de s'inscrire dans une logique de performance, le recours aux instruments numériques relevait d'un rituel « *par lequel les sujets cherchent à donner une valeur d'expérience à leurs activités ordinaires d'entretien de soi* » (*ibid*, p.2). À la lecture de cette littérature émergente, l'utilisation de ces outils semble donc bel et bien modifier la pratique des activités sportives *outdoor*, comme le résumaient Vignal *et al.* (2021).

Suivant cette perspective, proche de la pensée foucauldienne, le corps du coureur a été analysé sous le prisme du genre. Souvent par une méthode phénoménologique, féministe, bâtie sur des récits extraits d'impression du corps en course, comme ceux de Allen-Collinson encore (2013, 2018). Certains travaux, plus sociologiques, se sont également penchés sur la construction du corps féminin en ultrarunning (Hanold, 2010). Pour Choate, la pratique de la course permettrait ainsi aux femmes de gagner en confiance en soi, et de s'ouvrir davantage au monde (2008, *in* McEwan *et al.*, 2020, p.4). D'après Thorpe, qui s'est intéressée à l'expérience de l'aménorrhée chez les coureuses, à partir d'une approche non réductionniste et non déterministe, la plupart de ces travaux évoquent l'expérience des athlètes féminines, pour traiter plus spécifiquement des questions des motifs de pratique, de la peur, du risque et de la discipline du corps (2016, p.163)²². En parallèle, le corps masculin a aussi été interrogé, de manière plus rare. Knobé, par exemple, citant Frykman (1997), voyait dans la pratique ascétique de certains participants, et dans leur transformation du corps, un moyen de s'affirmer en tant que « *mâle* » (2008, p.3).

L'étude du corps passe généralement par sa représentation dans les médias spécialisés. Sous cet angle, Abbas (2004) s'est consacré à l'analyse des magazines *Runner's World*. Il y a relevé une surreprésentation des coureurs blancs, tandis que Markula (2000), Chase (2008) et Hanold (2010) ont remarqué la maigreur des corps féminins (*in* Bridel *et al.*, 2016, p.6). Selon ces auteurs, ces représentations participeraient au façonnage des corps, et plus largement à un idéal de pratique, qu'Abbas résume par les valeurs d'autonomie et de rigueur corporelle. À l'inverse, Pringle, toujours à partir du même magazine, analysait leur contenu

²² Malgré l'existence de courses et de programmes d'entraînements dédiés aux femmes en trail, aucun travail n'a été effectué sur ces activités, à notre connaissance, hormis le mémoire de Pfister (2021).

comme une invitation à prendre part à un autre mode de pratique « *affective* » (2016, p.108). Contrairement aux approches foucaaldiennes, pour qui la course produirait des corps dociles et disciplinés pour certaines identités, Pringle suggérait de voir la course comme un « *mode de vie alternatif ou comme une forme de résistance au carcan d'une vie moderne disciplinée* » (*ibid*, p.104-105)²³.

3.2. *Le corps dans la nature : un paradoxe*

Plus qu'une représentation et qu'une image, le corps du coureur a aussi été réfléchi à partir de sa relation à la nature. Dans la littérature, cette relation – qui n'est jamais qu'une perception – repose sur deux esthétiques : la première renvoie à un imaginaire masculin, fait d'espaces à conquérir, en lien avec des valeurs viriles (Le Breton, 2012, p.110) ; la seconde se rapporte à une conception romantique, dans laquelle la nature, « *animatrice de sens* », serait propice à la découverte de soi (Sirost, 2010, p. 19), comme l'a montré le *chapitre 2*. Ce dont témoigne Scott Jurek lorsqu'il évoque John Muir, Henry David Thoreau²⁴ ou encore Christopher McCandless – dont l'histoire a été adaptée avec le film *Into the wild* (Penn, 2007) – dans l'un de ses ouvrages autobiographiques (2019, p.17).

Pour Weedon, spécialiste des *mud races*, la nature serait perçue par les pratiquants comme « *un antidote revitalisant [...] au milieu des soi-disant effets dégénératifs de la vie moderne* » (2016, p.47)²⁵. Tout proche de cette conclusion, Atkinson (2010, 2011) puis Howe (2016) ont mis en évidence la communion des coureurs avec la nature, lors d'expériences d'endurance. Atkinson, à propos des *fell runners*, s'est appuyé sur les travaux de Lyotard (1989) et le concept de « *flow* »²⁶ de Csikszentmihalyi (2017 [1975]), pour démontrer l'existence d'un équilibre en course, entre le défi lié au terrain et la capacité à gérer ce défi. Howe, pour sa part, pointait l'aspect sensuel de l'expérience de la course, nécessairement lié à l'espace naturel.

²³ Traduction personnelle (Pringle, 2016, p.104-105): « *In contrast to the Foucauldian critique of competitive running – that produces docile and disciplined bodies – Runner's world captures and promotes a different way of feeling (as opposed to knowing) running: running is freedom, is lifesty, is worthy, is real. Running is portrayed as an alternative lifestyle or as a form of resistance to the shackles of a disciplined modern life* ».

²⁴ Selon cette idée, Thoreau écrivait (2017, [1854] p.199) : « *Ce n'est que lorsque nous sommes perdus – en d'autres termes, ce n'est que lorsque nous avons perdu le monde – que nous commençons à nous retrouver, et nous rendons compte du point où nous sommes, ainsi que de l'étendue infinie de nos rapports.* »

²⁵ Traduction personnelle (Weedon, 2016, p.47): « *[...] and seeking in nature a revitalizing antidote and an elemental adversary amid the ostensibly degenerative effects of modern life...* ».

²⁶ Le « *flow* » est un phénomène psychologique pour désigner une expérience d'harmonie du corps et de l'esprit au cours d'une tâche. Il s'agit d'une expérience rare, propre à chaque personne, qui peut être recherchée, y compris en course, dans une optique de performance. Cette théorie a donné lieu à un ouvrage détaillé sur la course à pied (Duranso et al., 2021).

Partant d'un terrain similaire, Cherrington *et al.* ont opposé à cette vision le concept de « *dark ecology* » (2018, p.20), emprunté à Morton (2010).

De plus, s'il existe une transcendance, celle-ci diffère de celle vécue par les feel-runners d'Atkinson (2011, 2016). Celle-ci n'est pas joyeuse et édifiante, mais terrifiante et laide. La nature n'est pas considérée comme une amie, mais plutôt comme une ennemie, un « hostile ». En un mot, la nature est « sombre » (Morton, 2007, 2010, 2016). La dark ecology de Morton (2007, 104) est une « éthique perverse et mélancolique qui refuse d'analyser l'objet dans une forme idéale ». C'est un mode d'existence dans lequel la nature est traitée comme étrange plutôt que familière, et l'individu est encouragé à remettre en question les versions réifiées de la nature dans leurs formes esthétiques et expérientielles²⁷.

Ces derniers, à travers cette approche utilitariste originale, s'éloignent des représentations romantiques du corps dans la nature, tout en encourageant une meilleure prise en considération de l'environnement. La nature, par son hostilité, s'opposerait au sublime de l'expérience.

L'absence de consensus illustre la nécessité de conduire de nouvelles recherches autour de cette thématique. Bessy, dans un récent article sur l'UTMB (2021 [en ligne]), parvenait néanmoins à cette synthèse :

L'UTMB®, en lien avec l'environnement montagnard dans lequel il se déroule, réintroduit de la nature dans un événement organisé et sécurisé. L'analyse des discours des participants à l'UTMB® montre qu'ils entretiennent un rapport ambivalent avec le théâtre naturel de ces épreuves au long cours. Ils souhaitent à la fois l'admirer et jouer avec elle en créant un rapport sensible et proche, mais aussi la dominer par tous les moyens pour se valoriser à travers elle.

Une dichotomie finalement classique, que nous retrouvons de manière indirecte dans le rapport aux ustensiles, en tant qu'interfaces. Barthélémy et Rey, dans leur étude anthropologique sur le pied du traileur, soulignaient par exemple le rôle de la chaussure censée le protéger, aux yeux des pratiquants, contre « *les agressions du terrain* » (2012, p.12). À l'inverse, Markula (2016) décrivait l'essor du mouvement minimaliste « *barefoot* »²⁸ comme la synthèse de la technologie et de l'idéal de naturalité, pour ces pratiquants.

²⁷ Traduction personnelle (Cherrington *et al.*, 2018, p.20): « *Furthermore, the transcendence, if any is experienced, is unlike that experienced by Atkinson's (2011, 2016) fell runners. It is not joyful and uplifting but terrifying and ugly. Nature is not seen as a friend, but neither is it seen as an enemy, but rather a "foe" that is hostile and unfriendly. In a word, nature is "dark" (Morton 2007, 2010, 2016). Morton's (2007, 104) dark ecology is a "perverse, melancholy ethics that refuses to digest the object into an ideal form". It is a mode of existence in which nature is treated as strange rather than familiar, and the individual is encouraged to question reified versions of nature in both their aesthetic and experiential forms* ».

²⁸ Course pieds nus ou dans des chaussures moulant les doigts de pieds, propulsée dans le sillage du best-seller *Born to run* (McDougall 2009).

3.3. Le corps comme outil de résistance

Pour Pringle (2016, p.104-105) et Weedon (2016, p.47), le corps en course se rapproche plutôt d'un outil de résistance. Terminologie qui suppose un rapport critique au temps et à l'espace, qui se rapporte aux propos du *chapitre 2*.

Ainsi, Weedon (*ibid*, p.36) cite l'exemple du mouvement des sports *outdoor* au XIX^e siècle en Grande-Bretagne et en Amérique du Nord, au cours duquel les pratiques en extérieur étaient perçues comme « *des antidotes pour les jeunes "trop civilisés"* »²⁹, du fait de l'avènement de la société capitaliste industrielle et de son « *instabilité* ». Apparaissent alors des discours et des pratiques, exacerbant l'aventure et la nature, décrite comme originelle. Le corps, en tant qu'« outil », permettrait d'accéder à des espaces refuges « authentiques » et légers.

Rochedy (2015, 2020) est sans nul doute celui qui a le plus creusé cette notion d'espace refuge, dans le cas du trail. Dans ses travaux, ce dernier reprend la pensée critique de Rosa (2010), basée sur le rapport au temps, qu'il applique à la pratique. Pour Rosa, nos sociétés de la modernité tardive sont prises dans une crise de l'accélération du temps. Proche de la pensée de Heidegger (1927), le penseur allemand explique en effet que les progrès techniques ont permis une première accélération, mais que cette accélération n'a pas forcément été bénéfique, dans la mesure où elle s'est traduite par une accélération du rythme de vie et du temps social. Autrement dit : malgré le progrès technique, le bénéfice en ce qui concerne la qualité de vie ne s'est pas fait ressentir. Au contraire, la personne, dans ce contexte, est noyée par trop d'informations, trop de tâches à accomplir, toujours plus rapidement, alors que les progrès techniques devraient justement « faire gagner » du temps et faciliter les expériences (Rosa, 2014, p.29). Il suffit de penser à l'inflation des mails, au temps passé à y répondre, pour se le représenter. Face à ce constat, Rosa note un sentiment d'impuissance et l'apparition de troubles récents – au moins médiatiquement – comme le *burnout*, le stress. Pour faire face, Rosa avance que la personne doit s'accorder des temps de suspension, se retirer dans ce qu'il nomme des « *îlots de décélération* » (Rosa, 2010, p.113). Soit des espaces de ralentissement transitoires – Robinson finit par quitter « *Despair Island* » –, permettant à la personne de réparer son estime de soi, de se ressourcer, avant de retourner à ses impératifs, reboosté. Une vision qui se rapproche du « *refuge* » de Goffman, où les normes sociales s'abaisseraient (1973 [1956], p.121). Rochedy assimile ainsi la pratique de l'ultratrail à un de

²⁹ Traduction personnelle (Weedon, 2016, p.36): « *In late nineteenth-century Britain and North America, outdoor sport, health and exercise practices were heralded as antidotes to the perceived "overcivilization" of young, middle-class boys, whose bodies and minds were deemed to be weakened by the ostensibly more cerebral labor and leisure of industrial capitalist society* ».

ces îlots de décélération (2015), tout en précisant l'accélération de la discipline (2020), vue au *chapitre 3*.

L'émotion, la contemplation, la construction d'une identité, et enfin la socialisation comme caractéristique de l'ultratrail renvoient à l'éphémérisation (Heinich, 2014) de l'expérience, la dissolution du soi, et enfin l'individualisation du quotidien. Ce parallèle dénote très clairement un espace en dehors du social venant s'opposer, voire s'opposer, à une réalité sociale antinomique. Temps et espace se retrouvent dès lors fragmentés en deux objets sociaux distincts dont les pratiquants usent à tour de rôle.

Rochedy R. (2020), « L'ultratrail comme slow sport », in Lebreton et al.

Vivre slow. Enjeux et perspectives pour une transition corporelle, récréative et touristique (p.210)

Pour Rochedy, la pratique du trail comme « *palliatif au sentiment de pressurisation* » serait d'autant plus visible chez les coureurs dits « *contemplatifs* », qui s'exposeraient « *pour mieux se connaître* », en dehors du quotidien (*ibid*, pp.206-207). Ce qui expliciterait le succès du concept d'extrême de masse, une fois de plus. Cependant, cette analyse nous semble tenir surtout dans un modèle non compétitif, où la pression du temps, par les barrières horaires, n'existe pas. Où chaque nouvelle découverte serait justement appréciée et s'éloignerait d'une accumulation de vues aliénante.

À la suite des précédents travaux, et compte tenu des caractéristiques de l'endurance, ce rapport au temps a également été étudié par Hanold (2016). À ses yeux, les coureurs d'ultra inverseraient en partie le rapport au temps en se concentrant sur une distance à parcourir plutôt que sur un chronomètre, ce qu'exprime la logique du *finisher*. En outre, la sociologue américaine, pour sa part, a été amenée à considérer l'ultrarunning comme un « *espace* » (Lefebvre, 1991), à comprendre à la fois comme un lieu précis, mais aussi comme la façon dont les individus vont le comprendre et s'y déplacer. Pour cela, elle accorde une importance égale aux expériences directes et aux discours (Hanold, 2016). Dès lors, elle fait émerger la notion de coureur « *flexible* » (*ibid*, p.193), à partir du concept de « *flexibilité* » de Harvey (1989) et de « *citoyen flexible* » (Ong, 1999). Ce coureur « *flexible* » serait une forme d'identité spécifique, construite à travers l'expérience de l'entraînement et des plannings notamment, particulièrement remarquable dans le contexte du capitalisme et/ou de la modernité tardive. Par cette flexibilité, le coureur emploierait des stratégies créatives pour s'adapter à de nouveaux environnements.

Dans le prolongement de la pensée de Rosa, Plard part du constat de l'engouement autour du trail, pour mettre en avant « *une oasis de résonance* », permettant à la personne de se « *relier à soi et au monde* » (2019, p.2). Ainsi, la sociodémographe envisage le corps « *comme*

destination en soi » et émet l'hypothèse d'un « *cogito corporel : je sens donc j'existe* » (Plard, 2016 [en ligne]).

Dans ces mêmes optiques, d'autres travaux ont montré les bienfaits de la pratique dans la réduction du stress, et ont souligné les transferts en matière de performance, de résolution de problème et de gestion du temps dans la sphère professionnelle (Boudreau & Giorgi, 2010 in McKay *et al.* 2019, p.3).

Ainsi, la pratique est résistance à plus d'un titre. Parce qu'elle réclame une endurance du corps dans le temps, au cours duquel le coureur gagne en aptitudes, transférables. Mais aussi parce qu'elle incarne une opposition passagère au mouvement du monde et à son accélération. Pour Cherrington *et al.* (2018, p.17), cette résistance aux effets de la modernisation serait autant une réponse qu'une de ses productions.

En conclusion de ce chapitre

L'étude académique des pratiquants de trail incite à considérer la pluralité des motifs d'engagement et des manières d'agir au sein de la discipline. À travers la littérature, le trail s'avère un objet complexe, traversé par des logiques parfois contraires – « performer/finir » ; « compétition/décélération » ; « maîtrise/communion », par exemple. Chacune induisant des relations au monde, à autrui et à soi différentes, comme l'ont illustré les rapports au corps et à la nature.

En ressort l'image d'un sport à la carte, et l'émergence de profils de pratiquants intéressants. En ressort également un certain nombre de caractéristiques : existence d'une « communauté », d'un ethos, d'avancements par étapes, de récompenses sociales et de distinctions personnelles, guidées par des quêtes identitaires, qui rapprochent le trail des « *loisirs sérieux* » de Stebbins (2007)³⁰. Autant d'éléments qui parachèvent l'objectif de définition débutée au *chapitre 3*.

En parallèle, une lecture approfondie des différentes contributions montre la diversité des méthodes, à partir de terrains tout aussi variés, mais souvent compétitifs. Étrangement, les données qualitatives en lien avec la pratique restent assez rares.

Ces travaux constituent néanmoins les pierres angulaires de ce travail, en dialogue avec le terrain. Ils nous auront permis d'ouvrir de nombreuses pistes de réflexion, que les prochaines pages prolongeront.

³⁰ Pour McEwan *et al.* (2020), les sommes substantielles dépensées pour l'équipement et les inscriptions contribuent à classer le trail dans cette catégorie également.

Chapitre 5

Envisager la pratique du trail par le jeu et la résonance

L'individu est un vaste système d'interactions internes en prise sur un environnement social lui-même profondément marqué par un contexte historique précis. Aucun de ces trois éléments (individu, société, histoire) ne doit être séparé dans l'analyse.

Kaufmann J.-C., 2004, *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, p.32

Au détour des dernières lignes, nous avons constaté que la littérature consacrée au trail avait fleuri en suivant son évolution, mais que certains points restaient davantage éclairés que d'autres. De la même façon, un certain nombre de ces travaux ont été réalisés avant l'essor de la discipline et leur analyse mériterait d'être rafraîchie. Reste que l'ensemble fournit une solide base de réflexions et de données qui nous a permis d'étayer notre pensée, en la confrontant directement aux apports de notre terrain.

Dans ce chapitre, nous présenterons donc notre cadre théorique qui s'articule de manière originale autour de la notion de jeu et de résonance énoncée par Rosa (2018 a, b). D'autres entrées auraient sûrement été possibles, mais nous ne souhaitons pas « surthéoriser » davantage.

1. Résonner selon Rosa

Plard (2019) et Rochedy (2015) ont précédemment abordé le trail à travers les écrits de Rosa, comme nous l'avons noté précédemment. Notre réflexion s'affiche ainsi dans la continuité d'une pensée toujours en mouvement. Ce dont témoignent les entretiens et les ouvrages récents de l'Allemand^{31,32}.

Au fil de nos lectures et de notre enquête préliminaire, nous avons l'intuition que les coureurs s'engageaient dans la pratique en suivant un objectif de « vie bonne », qui

³¹ Si le terme « résonance » a pu être évoqué lors de la description de notre méthodologie, l'emploi du mot diffère ici, même si les deux situations et formules trouvent des points communs. Il ne s'agirait pas de faire croire aux lecteurs qu'il y a « de la résonance partout », au risque de la dévoyer.

³² Très prolifique, Rosa a publié et contribué à de nombreux ouvrages ces dernières années, précisant à chaque fois sa pensée. Il n'est donc pas impossible que celle-ci soit encore amendée à l'avenir.

s’opposerait à la « vie mauvaise », d’un point de vue moral³³. Cette dernière était assimilée à une forme de médiocrité du quotidien dans le discours des coureurs. Pour autant, cette « vie bonne » s’ancre dans une tradition philosophique plus ancienne, qu’il convient de clarifier au préalable.

1.1. Qu’est-ce que la « vie bonne » ?

Selon Rosa (2018 a, b, p.25), durant longtemps, la question de la « vie bonne » a été délaissée par les sociologues, afin de se démarquer de la philosophie, tant il est vrai que cette notion a alimenté grand nombre de débats dans cette discipline ; d’Aristote à Hegel.

Le courant de l’École de Francfort s’est pourtant saisi de cette notion, à partir de la moitié du XX^e siècle jusqu’à aujourd’hui – notamment les penseurs dits de la deuxième et de la troisième générations, et leurs aspirants. En posant la question : « qu’est-ce que la vie bonne ? », ces auteurs ont tâché d’éclairer des codes de conduite et leurs appréciations. Par là même, d’interroger les accès à cette vie bonne et son contenu.

Canto-Sperber sur *Encyclopédia* [en ligne] rappelait que la vie bonne avait traditionnellement été reliée au bonheur (*eudaimonia*), dont la recherche dominait la vie humaine et la caractérisait. Pour autant, l’auteur précisait que l’eudémonisme, en tant « *qu’attitude de l’esprit* », ne se confondait pas avec la vie bonne, qui serait « *un mode d’être, une norme de l’humain, à prétentions objectives* ».

Dans un ouvrage collectif historique consacré à la vie bonne, à la vulnérabilité et aux communs, Alexandre *et al.* notaient que chez les Anciens, toute vie bonne reposait sur des activités – *energeiai* – (2019, p.166). Ils expliquaient ensuite, en s’appuyant sur Nussbaum, que, selon la perspective aristotélicienne, cette vie bonne dépendait également des « *biens relationnels* », parmi lesquels « *la participation à la vie politique et l’amitié (philia)* » (*ibid.*).

Certains auteurs notent que les conceptions antiques ne peuvent être étendues au-delà de cette ère. Taylor reprenait pourtant Aristote lorsqu’il expliquait que si la vie bonne « *rassemble au plus haut degré possible tous les biens que nous recherchons [...] certains occupent un rang plus élevé – par exemple la contemplation (theôria) et le genre de délibération commune qui développe au maximum la phronêsis* » (1998, p.116). Ainsi, Taylor dans *Le malaise de la modernité* (1992) revenait sur l’élection de l’authenticité en idéal moral, comme nous l’avons maintes fois répété. Il expliquait, à partir d’une lecture critique du libéralisme, qu’en

³³ Par moral, nous reprendrons Fassin et Lézé qui, dans leur anthologie critique sur la question, écrivaient (2013, p.9) : « [...] le but final de la moralité résidait dans ce qu’elle permettait d’atteindre pour l’humanité ou pour la personne, et dans l’amélioration de la société ou l’élévation du sujet qu’elle favorisait, et ce quelles que soient la doctrine ou la théorie revendiquées ».

Occident : « *un des principes de base veut qu'une société libérale reste neutre sur les questions qui concernent la nature d'une bonne vie. Chaque individu aspire à sa façon à mener une bonne vie et le gouvernement manquerait à l'impartialité, et donc au respect qu'il doit à tous les citoyens, s'il prenait position sur cette question* » (*ibid*, p.25). Taylor expliquait plus tard que dans la culture individualiste, qui favorise l'expression de soi et l'autonomie, la vie bonne passe par l'engagement personnel (*ibid*, p.475). Pour le philosophe canadien, chaque personne oriente sa vie, selon une « *quête* »³⁴ personnelle de bonté future (*ibid*, p.88). Pour toutes ces raisons, la vie bonne de l'un n'est pas nécessairement la vie bonne de l'autre, et suivre la conception d'autrui risquerait d'éloigner la personne de sa propre conception. Taylor avançait toutefois que cette vie bonne, dans le cadre de l'authenticité, s'inscrivait le plus souvent dans « *"la vie ordinaire", autrement dit, la famille, le travail et l'amour* » (1992, p.53). Auxquels s'ajoutaient un brin de contemplation et de participation à la vie politique (*ibid*, p.133).

Butler, dans son discours de réception du prix Adorno publié depuis, s'interrogeait sur : « *Comment vivre sa propre vie de manière correcte, telle que nous puissions dire que nous menons une bonne vie à l'intérieur d'un monde dans lequel la bonne vie est structurellement ou systématiquement interdite au plus grand nombre ? [...] Comment le moment historique dans lequel nous vivons conditionne et influence-t-il la forme de la question elle-même ?* » (2014, p.48). Dans son allocution, la sociologue américaine réfutait l'idée selon laquelle la vie bonne serait résumée à la prospérité économique. Selon elle, un homme riche ne vivrait pas nécessairement bien – ou « *bonnement* ». Sans compter que ce critère induirait de fait une inégalité indépassable. Butler notait que cette notion de vie bonne avait été « *contaminée par un discours commercial* » (*ibid*, p.49). Selon elle, la réponse à la première question devait être envisagée « *à la lumière des conditions sociales et politiques sans pour autant éradiquer l'importance morale de la question* » (*ibid*, p.25). Sans chercher à définir la vie bonne, au risque d'imposer sa vision, Butler martelait que toute vie, avant d'être bonne, devait être éprouvée comme digne d'être vécue. Ainsi, si nous suivons cette pensée, il existerait des dispositions à percevoir cette vie bonne. La personne devrait ainsi avoir dépassé le seuil des besoins physiologiques, jouir d'un certain nombre de ressources – économiques, matérielles et immatérielles –, se sentir reconnue et avoir une estime de soi suffisante pour concevoir ce que serait « *sa* » vie bonne, et tenter d'y accéder. L'érosion de l'un de ces piliers, sans empêcher la formulation de l'idéal, en condamnerait l'accès.

³⁴ Cette notion de quête renvoie classiquement à une recherche, d'après l'étymologie latine. Une réflexion entre la recherche et le besoin semble être intéressante à mener, mais nous ne la développerons pas ici.

Pour Rosa, la question de la vie bonne est avant tout une question éthique, subordonnée à l'agir. À ses yeux, cette question est d'autant plus importante que la vie bonne fait défaut à bon nombre de personnes (2014, p.7). D'où une nécessité de changement. Pour le comprendre, Rosa affirme que la vie bonne tiendrait à la qualité des relations de l'individu au monde. La quantité d'expériences vécues ne garantirait pas la vie bonne – ce qui le rapproche de Butler finalement – mais, au contraire, cette vie, que nous pourrions qualifier de « pleine », par l'accélération des techniques et des modes de vie, ne serait qu'une succession d'impressions, « *de(s) relations sans relation* » (2018, p.37), alimentant un rapport froid, muet, insignifiant avec le monde. Rosa parle alors d'aliénation. Ce phénomène serait en lien direct avec l'accélération³⁵. Les individus concernés poursuivraient des buts, adopteraient des pratiques, sans y être forcés, mais sans les approuver réellement (2014, p.113). Cette aliénation trahit alors « *une distorsion profonde et structurelle de relations entre le moi et le monde, des manières dont un sujet se situe ou est "localisé" dans le monde* » (*ibid*, p.115).

1.2. Trail et aliénation

Dans ses travaux, Rosa n'aborde presque jamais l'exemple de la course à pied – encore moins du trail – si ce n'est à travers l'exemple du marathon et des pratiques hygiénistes. L'auteur l'analyse alors comme : « *l'indice d'une persistance culturelle de l'idée de domination négatrice de soi et du monde* » (2018 a, p.150)³⁶. Soit comme de l'aliénation bête et méchante (*ibid*, p.118).

Partout où il est question de « se prendre en main » prédomine une relation muette au monde, y compris lorsque l'on a l'impression que c'est ce conditionnement même qui donne voix à notre corps, et quand la capacité résonante du corps est prise pour point de départ de l'optimisation – comme c'est le cas, par exemple, de l'hypnose ou de l'acupuncture [...] À cet égard, quand des coureurs affirment qu'ils ne sont en mesure de sentir véritablement leur corps qu'après de telles épreuves, il me semble que c'est là moins le signe d'une relation de résonance intègre que l'indice d'un trouble fondamental de celle-ci : la réification quotidienne du corps est allée si loin que seul le corps « éreinté » est encore capable de faire entendre sa « voix ».

Lors de notre préenquête, un journaliste spécialisé comparait les traileurs à des « *Sisyphe modernes* ». Il voyait dans leurs inscriptions en chaîne le besoin de se sentir vivant, de le prouver aux autres, et se moquait de l'absurdité de cette routine précaire.

³⁵ D'où le titre de l'ouvrage *Aliénation et accélération* (2014), deux termes eux-mêmes entraînés par la compétition, omniprésente dans nos sociétés. Voilà pourquoi Rosa ne peut voir de résonance dans des pratiques compétitives, à l'exception du sport.

³⁶ L'ultra trail, en tant qu'activité basée sur la gestion et la planification, plus que sur des sensations de plaisir instantané, se heurterait aux mêmes remarques, assez logiquement.

Le lien entre la théorie de Rosa et la pratique du trail est donc loin d'être évident de prime abord. Sans oublier son (petit) rôle dans l'accélération du monde, en tant qu'« *objet de consommation de l'économie capitaliste* » (Rochedy, 2020, p.218).

Toutefois, il est important de préciser que cette aliénation n'a pas un caractère figé et qu'elle évolue au fil de la pratique. Ainsi, gardons en tête que la relation au monde, et la qualité de cette relation, sont renégociées à chaque instant, pour tendre vers la vie bonne. Ce dont témoignent les écrits suivants :

Tu sais, il y a un mot particulier en irlandais : tenalach. Il est intraduisible, mais il décrit une relation intime avec la terre, l'air, l'eau, avec la nature dans son ensemble. Il implique un respect, une fusion, un sentiment très profond. À un moment de ma vie, j'ai perdu mon tenalach et je suis parti à sa recherche.

Jornet K. (2013), *La frontière invisible*, p.134

Après vingt ans de compétition, il n'y avait plus de surprise. Mais un record de vitesse, dans les bois et les montagnes, une aventure de plus d'un mois pour me fendre en deux une nouvelle fois ? J'avais perdu la passion qui me faisait pousser mon corps et tordre mon esprit pour avaler les kilomètres dans les courses d'ultra-fond, mais j'aimais toujours courir et explorer mon environnement à pied. J'adorais être dehors.

Jurek S. (2019), *Nord*, p.28

Nous émettons donc l'hypothèse que les coureurs peuvent identifier et exprimer cet état d'aliénation dans certains cas. Pour Kilian Jornet et Scott Jurek, il semble que ces derniers aient envisagé un autre rapport à la pratique, en menant des projets plus personnels, comme le FKT* de l'*Appalachian trail* pour Jurek – 3600 kilomètres environ en 46 jours –, et l'expérience « *Summits of my life* » pour Jornet³⁷. Ces derniers cherchaient peut-être à recréer une relation qualitative avec le monde et amorçaient une quête de résonance. Résonance qu'il est urgent de définir.

1.3. Résonance et la tragédie de la modernité

Nous l'avons dit : l'aliénation annihile toute vie bonne. Dans ses travaux, Rosa va donc chercher à définir un remède à l'aliénation, et développer une sociologie de la relation au monde, à partir de la théorie de la résonance.

Étymologiquement, ce terme est issu des sciences physiques (Huygens, 1665 in Theissen, 2019, p.16). La résonance apparaît pour définir la synchronisation harmonieuse de deux pendules en mouvement. Cette image des pendules est éloquente, mais si nous devions

³⁷ Dans ce projet, Kilian Jornet entreprend l'ascension record des sommets les plus mythiques de la planète (le Mont-Blanc, le Cervin, l'Elbrouz, le Denali, l'Aconcagua, l'Everest), duquel il a tiré un livre du même nom (2020).

simplifier encore, nous assimilerions la résonance à une expérience inédite, limitée, à forte intensité.

L'idée centrale est ici que les deux entités de la relation, situées dans un médium capable de vibration (un espace de résonance), se touchent mutuellement de telle sorte qu'elles apparaissent comme deux entités qui se répondent l'une à l'autre tout en parlant de leur propre voix, autrement dit qui « retentissent en retour ».

Rosa R. (2018 a), *Résonance, une sociologie de la relation au monde*, p.191

Aux yeux de Rosa, « *ni la nature humaine, ni l'identité, l'authenticité, l'autonomie, la reconnaissance, le sens ni la correspondance entre habitus et champ* » ne permettent de répondre intégralement aux problèmes de l'aliénation – et de son malaise – dans la littérature existante (2018 a, p.204). Au contraire, ces notions entretiennent l'aliénation, comme nous l'avons entrevu.

Englobant et dépassant ces théories, la résonance se définit comme l'opposé de l'aliénation. Rosa écrit ainsi : « [...] de ceci, semble-t-il, découle l'idée qu'une "vie bonne", finalement, pourrait être une vie qui serait riche d'expériences multidimensionnelles de "résonance"; une vie qui entrerait en vibration avec des "axes de résonance" perceptibles, pour reprendre l'expression de Taylor » (2010, p.141)³⁸. Il ne s'agit pas d'un état, mais davantage de petits moments.

La résonance s'articule alors selon trois axes :

- 1) *La résonance horizontale* : qui se déploie dans des sphères dominées par l'intersubjectivité comme la famille, l'amitié et la politique ;
- 2) *La résonance diagonale* : ayant trait généralement aux objets inanimés, à l'instar des sphères du travail, de l'école, du sport, de la consommation ;
- 3) *La résonance verticale* : qui touche les sphères de la transcendance, telles que la nature, la religion, l'art, l'histoire.

Pour Rosa, la résonance répond à l'idée d'une transcendance intra-mondaine, c'est-à-dire que les individus sont sensibles aux « *pathologies* » de la société (Rosa, 2014, p.70) et ont tous

³⁸ Rosa s'appuie sur un triptyque accélération-aliénation-résonance, inspiré de Taylor. Dans *Les sources du moi* (1998), Taylor expliquait sa filiation au croisement de l'aliénation de Marx, de l'expressivisme romantique allemand et de l'humanisme des Lumières (p.598). Sans la citer, il évoquait l'accélération (p.565) à travers l'illusion de l'infinitude du monde. S'appuyant sur Nietzsche, Kierkegaard et Dostoïevski, et leurs écrits sur les transformations, Taylor (pp.543-547) énonçait la résonance et le concept d'« axes de résonance ». Plus largement, nous pouvons aussi voir dans la résonance une réponse à l'obligation d'être soi dans nos sociétés contemporaines. Ce qui peut conduire à une « *fatigue d'être soi* » ; *l'univers est sans surprises* », comme l'écrivait Kaufmann (2004, p.215).

une idée « *de ce que pourrait être une meilleure forme de vie et de société* » (*ibid*), comme l'ont illustré les citations de Jornet et de Jurek.

La Chartreuse, par son esthétisme, son lien au religieux et son rapport à la nature, réunit de façon incroyable l'ensemble des « *trois principales sphères verticales de résonance de la culture moderne, de sorte que s'y éprouve une "résonance profonde" du monde* » – comme l'écrit Rosa, dans le cadre d'une autre expérience de résonance (2018 a).

Cette résonance ne peut être maîtrisée (*ibid*, p.69) : « *tant que nous accomplissons des actes dont nous sommes certains du cours et du succès, nous aurons peut-être des expériences réussies, mais pas d'expérience de résonance* ». En tant que relation au monde, la résonance induit trois étapes, selon Rosa (*ibid*, p.47) :

- 1) L'« *af←fection* », au cours de laquelle l'individu est touché par un élément du monde extérieur » (ce qui suppose que l'individu accepte de se laisser toucher) ;
- 2) Ce qui génère en lui une « *é →motion* », qui est la réponse à ce contact ;
- 3) D'où une « *transformation* » de l'individu et une « *assimilation* », synonymes de relation aboutie entre l'individu et le monde.

La résonance n'est donc par principe ni bonne ni mauvaise. Elle peut même être une sensation décrite comme négative. Surtout, elle peut être éprouvée par tous.

Dans son plus récent ouvrage, publié sous forme d'entretiens croisés avec Endres, Rosa assimile cette transformation, par la résonance, à une « *émmétamorphose* », résumée tel un mantra : « *Après quoi, je suis un autre* » (2022, p.28). En tant que transformation, elle suppose donc un « avant » et un « après »³⁹.

La résonance n'est ni un état ni une compétence. Nul objet ne la crée, pas plus qu'une personne. Elle résulte d'un dialogue imprédictible, non continu⁴⁰ entre deux entités. Elle ne s'obtient pas en suivant une feuille de route, et peut subvenir à tout moment⁴¹. De cette façon, une personne ayant vécu une expérience de résonance ne pourra la revivre deux fois pareillement. Toute résonance dépendant d'une situation autant que d'une interaction, la corde de résonance initiale se sera sûrement rompue.

La résonance repose ainsi sur un principe d'indisponibilité, là où l'accélération avait rendu le monde « plus disponible », permettant à chacun d'accumuler des expériences, au cours de

³⁹ Ce que nous retrouverons plus tard en évoquant les *turning points* ou des exemples plus concrets, au chapitre 6.

⁴⁰ Rosa, dans un ouvrage consacré à la pédagogie (2022, p.58), fait état de « *petits moments de résonance* ».

⁴¹ Cette « *élasticité* » vaut parfois au concept des critiques, comme celles de Susen ou de Fuchs (Rosa, 2020, p.3).

vies pleines, mais loin d'être comblées⁴². Rosa oppose cette disponibilité à l'« *atteignabilité* », qui n'est autre que la capacité personnelle d'atteindre un élément, bien que ce résultat soit incertain (2018 a, b, pp.69-72). Cette atteignabilité suppose des qualités de réponse du sujet, sur le plan de l'ouverture au monde, là où la disponibilité ne serait qu'une mise à disposition technique. Elle induit indéniablement des formes de « *dérangements* », de « *contradiction* », de « *résistance* » et de « *contestation* » (2022, p.83), sans pour autant conduire à la répulsion (2018, p.264).

Le sentiment d'étrangeté, l'angoisse et la confusion nées de la rencontre avec les choses, telles qu'elles s'expriment dans ces textes, permettent de préciser une fois encore la différence qui sépare les expériences perturbantes de résonance et les relations répulsives : si vous éprouvez une terreur secrète devant une racine, un caillou ou un ciel blême, ou si un effroi soudain vous saisit à la vue d'un simple bout de papier, vous vous trouvez alors dans une forme résonante de relation ; vous êtes touché (pour ainsi dire de l'extérieur et de l'intérieur à la fois). Mais qu'une tuile vous tombe sur la tête, ou qu'une pluie froide vous fouette le visage, vous serez alors blessé par les choses, qui vous frappent comme des événements (extérieurs) muets ; vous rencontrerez un monde qui vous repousse.

En bref, la seule mise en présence ne suffirait à créer un dialogue. Encore moins une relation répondante – il suffit de penser à ces heures de cours jugées inutiles. Pis : cet « *accroissement illimité* » de mises en présence constituerait une entrave, encline à l'aliénation (2018 a, p.37). Les personnes s'exposeraient alors à des expériences réifiées. Ainsi, dans le milieu éducatif toujours, l'exemple de l'élève qui découvre un tableau maintes fois présenté en classe, au cours d'une sortie scolaire millimétrée, pourra se targuer de l'avoir vu, selon une logique de choses à faire ou à voir dans sa vie, sans que cette rencontre ne suscite une autre réaction. Le tableau n'ayant « plus rien à lui dire ». D'où le plaidoyer de Rosa (2020) pour « *rendre le monde indisponible* »⁴³. Par l'inconnu, la frustration et l'aléa : recréer de la surprise et de l'émerveillement.

⁴² Rosa (2018 a, p.318) avance que l'accélération a même tendance à promettre et à marchandiser l'expérience de résonance : « *La volonté de rendre la nature disponible et la marchandisation de la résonance compromettent souvent l'instauration d'une relation résonante. Quiconque espère entrer en résonance avec la nature au cours d'un safari ou d'une randonnée en haute montagne organisé selon un programme minuté et dans des conditions de sécurité parfaite ne peut être que déçu, car le vis-à-vis qu'il tient alors pour la nature a perdu d'emblée sa capacité de réponse [...] La relégation de la rencontre avec la nature dans des oasis de résonance marchandisées et standardisées dans le temps et l'espace apparaît ainsi comme une pratique problématique de la résonance. Une pratique si déficiente que l'on ne s'étonnera pas de l'intérêt toujours croissant porté à des formes désinstitutionnalisées de rencontre avec la nature comme l'escalade extrême, les randonnées en solitaire dans le désert, le ski hors-piste* ». Cette citation trouve un écho particulier avec le rôle des ingénieurs d'expériences, vu précédemment (chapitre 3). Rosa explique plus tard (p. 427) que dans ces situations qui « épuisent » la quête de résonance, les personnes peuvent être amenées à vouloir intensifier les effets à travers d'autres expériences, pas nécessairement plus résonantes. D'où un cercle de non-dialogue et de déceptions finalement. D'où l'image absurde du Sisyphes, de notre journaliste, qui répéterait sans cesse la même action pour le même résultat, sans jamais vibrer.

⁴³ Malgré de nombreux points communs, cette indisponibilité et ce rejet de toute maîtrise distinguent la résonance du concept de *flow*.

À la lumière de ces précisions, il nous semble donc possible d'analyser, de manière critique, les éléments avancés par les organisateurs et les acteurs du trail comme des promesses de résonance à destination des coureurs. La résonance expliciterait en partie la fascination du public et des médias pour la Chartreuse Terminorum, selon un axe vertical⁴⁴. Tout comme elle permettrait de comprendre l'édification de la course, en tant que mythe, par le dialogue symbolique entre elle et les coureurs.

La participation aux épreuves résulterait de la rencontre entre ces discours et la quête de vie bonne, plus ou moins consciente, et propre à chaque coureur.

Dès lors, les épreuves peuvent en effet être considérées comme des « *oasis de résonance* », mais ces oasis, à la manière des « *oasis de décélération* », seraient soumises à « *une érosion* », liée à l'accélération sociale et à l'accélération technique (Rosa, 2014, p. 46). D'où la nécessité de se réinventer. En ce sens, le marathon est encore une fois un bon exemple. Il est aujourd'hui devenu tout à fait banal et tend à devenir « muet », voire aliénant, en tant qu'épreuve. De la même façon, nous avons évoqué l'espèce d'injonction à « avoir fait l'UTMB au moins une fois dans sa vie ». Aussi, les oasis de résonance, et de décélération, se succéderaient au fur et à mesure des absorptions. Ils seraient peu à peu consommés à moins d'être « *protégés délibérément* » (*ibid.*). Ce qui nous semble particulièrement s'appliquer au cas de la Chartreuse Terminorum, eu égard à son inscription dans l'écosystème de la course à pied.

1.4. Lien avec le corps et la nature

Pour Rosa, la résonance est une expérience. « *C'est-à-dire tout ce que nous "enseignent" nos sens sur les choses et sur le monde* », selon la définition de Reboul (2010 [1980], p.23). Dans cette théorie, le corps représente l'organe spécifique de la résonance, puisqu'il est le seul capable d'être touché et de toucher en retour. En cela, la résonance s'inscrit dans le prolongement de certains philosophes, tel Merleau-Ponty (1945) qui décrit la « *dimension corporelle comme la première source de sens, le point de référence de l'être dans le monde* », comme le rappellent Zimmermann et Chung-Saura dans un article sur les savoirs oubliés (2020, p.3).

⁴⁴ Un constat étendu aux courses radicales. À ce propos, Rosa écrivait (2018 a, p.289) : « *Pourquoi les pages sportives des journaux font-elles l'objet d'une réception si différente de celle des rubriques politiques, locales ou culturelles ? Une première réponse pourrait être celle-ci : les duels et les destins sportifs peuvent se lire au fond comme des paraboles de la vie : à l'instar des romans et des films, ils génèrent une résonance narrative telle que nous l'avons décrite au chapitre 4.1. Mais cela ne suffit pas. S'il est une chose qui, à mon sens, reste largement incomprise, c'est la façon dont le sport, et en particulier le football, s'est développé en une sphère publique collectivement partagée, dont la musique pop serait le seul équivalent, et dont l'attractivité et la qualité résonante semblent augmenter à mesure que la politique perd les siennes* ».

Contemporains de l'Allemand, de nombreux auteurs se sont penchés ces dernières années sur les liens entre les gestes, les choix de vie, l'autre et la nature ; notamment dans le domaine des sciences humaines et sociales appliquées aux activités physiques et sportives. Parmi eux, Andrieu et Sirost ont développé une pensée foisonnante autour du concept « *d'écologie corporelle* » (2014, p.2) :

[...] Une discipline issue du naturisme philosophique, de l'écologie profonde et des pratiques holistiques du corps-cerveau-esprit développées depuis 1850 dans les milieux de l'expérience corporelle : loisirs corporels, vie en plein air, éveil corporel, techniques du corps, pratiques de conscience corporelle et immersions dans des milieux.

Par cette expérience d'immersion dans la nature, la relation à l'environnement s'en trouve modifiée. « *En s'immergeant "en terre inconnue", le corps du sujet éprouve un décalage entre ses coordonnées sensorielles habituelles et leur recalibration nécessaire pour s'adapter à la situation* », poursuivent ces auteurs (*ibid*, p.4). La personne peut alors choisir de réadapter ses pratiques, pour une meilleure qualité de vie, par exemple. Elle transforme alors à son tour l'écologie via des « *micro-situations et des micro-expériences* » (Andrieu & Sirost, 2016, p.3). Ce que ces auteurs appellent l'« *émersion* » (*ibid*)⁴⁵.

À travers ces mots – « *inconnue* », « *décalage* », « *recalibration* », « *s'adapter* » –, nous retrouvons l'idée d'un dialogue, voire d'un cercle vertueux. Cette émersion peut dès lors s'apparenter à une forme d'expression de la résonance, qui suivrait l'axe vertical, ayant trait à la nature. D'autant qu'Andrieu précise : « *s'immonder [un autre terme employé pour l'immersion] est différent de transformer son corps pour dominer la nature par l'agilité, la force et l'adaptation* » (*ibid*, p.4). Par conséquent, l'émersion serait avant tout basée sur « *une connaissance relationnelle* » avec le corps, plongé, seul, dans la nature (*ibid*). Ce qui l'oppose à l'aliénation.

Pour Andrieu, cette approche guidée par l'« *expérimentation sensorielle* » expliquerait l'inscription dans des pratiques « *extrêmes* », plus que ne le feraient la médiatisation ou la reconnaissance (2016, p.8). L'engagement dans ces pratiques traduirait une volonté d'« *amplifications corporelles qui permettent d'explorer d'autres dimensions esthétiques et cinétiques de l'humain* » (*ibid*). Ainsi, le traileur qui chercherait à s'« *enfoncer* » dans une certaine forme de nature, dans ce but, s'inscrirait dans cette veine. Tel Yann, qui déclarait ne pas s'entraîner pour vivre plus intensément les choses, dans son corps.

⁴⁵ Classiquement, le terme est aussi repris en astrologie, pour évoquer l'apparition d'un astre. Il peut aussi renvoyer à un phénomène d'émergence, comme antonyme de l'immersion. Il semble cacher aussi un jeu de mot, en hommage à Emerson, l'un des chefs de file du mouvement transcendantaliste américain du XIX^e siècle.

À l'UTMB, mon objectif c'est avoir des hallu[cinations], d'être complètement épuisé [...] Sur la Terre, on a tout vu. Mais y a des choses qu'on n'a pas vues, comme sept jours sans dormir. C'est marrant d'être au début d'un mouvement. Car c'est un mouvement. (Yann, rencontré lors de l'enquête exploratoire)

Andrieu se démarque en revanche de Rosa dans la mesure où il y aurait d'un côté une recherche de maîtrise dans différentes « sphères sociales, ludiques, sportives et professionnelles », et de l'autre l'écologie corporelle douce (2016, p.1) ; quand l'héritier de la Nouvelle École de Francfort rend possible la résonance dans n'importe quel type d'activité. Pour Rosa, ce n'est pas cette activité qui est garante de la résonance, mais bien la relation entre elle et la personne. La nature et le mode doux ne seraient ainsi pas potentiellement plus résonants qu'une expérience de Formule 1. Ils ne seraient qu'un axe possible parmi tant d'autres.

De la même façon, les travaux d'Andrieu et Sirost évoquent l'idée « d'un échange sensible entre homme et milieu », soit une relation dialogique, comme Rosa, mais ces derniers ajoutent que les parties « s'offr[e]nt réciproquement l'un à l'autre (œkoumène) dans une visée fusionnelle » (2016, p.4). Si cette perspective est sans nul doute intéressante, la fusion ne laisse que peu de marge au dialogue. Celle-ci dénierait l'indisponibilité, au cœur de la relation – à moins de défusionner ?

Ce détour, loin d'être un simple exercice théorique, permet de dresser un pont entre différents courants de pensée actuels. Il justifie la pertinence de la résonance, comme modèle, et nous invite à garder en mémoire la place maîtresse du corps dans sa manifestation. Il dépasse le piège d'une résonance synonyme d'une décélération et d'une plongée dans la nature, pour nous ouvrir à un spectre aussi large que l'infinité des possibles. Il conforte par ailleurs l'importance de l'indisponibilité, en lien direct avec l'inconnu de Yonnet (1998).

Ainsi, en guise de mini-conclusion, si l'analyse critique de Rosa a sévèrement dépeint la course à pied, celle-ci s'attaquait à une manière de faire plus qu'à l'activité elle-même. Y recourir nous semble d'autant plus pertinent que l'auteur a défini le corps comme « le point de départ constitutif » du « moi » et du monde (2018 a, p.98).

Telle une interface, ce dernier devient ainsi un « organe de résonance » (2018 a, p.87), qui donne forme à l'un et à l'autre, par le dialogue (*ibid*, p.144). La pratique du trail peut donc s'analyser comme un moyen de poursuivre des quêtes de vie bonne, par la résonance – ce que nous nommerons « quête de résonance » au cours des prochaines pages. À lire comme « comment la personne va être amenée à s'engager dans certaines actions, dans le but de résonner ». Ce qui ne suppose en rien la réussite du projet.

2. Aborder l'épreuve par le prisme du jeu

Enquêteur : Et pourquoi avez-vous décidé de revenir [sur cette boucle de la Big's Backyard au Tennessee] ?

Courtney Dauwalter : À vrai dire, je ne pensais pas qu'il était possible de s'y amuser avant de le faire. Je veux essayer de voir si je peux améliorer ma dernière marque [...] [L'an passé] j'étais celle qui s'est arrêtée [elle a fini 2^{ème}], ce qui a mis fin à la course parce que la première personne ne peut faire qu'un tour de plus, ensuite c'est fini. Alors il [l'autre coureur] m'a encouragée, car j'étais dans le jeu pour lui. J'ai continué pour lui permettre de voir son potentiel. Donc, cette fois, je veux être dans le jeu et je veux voir si je peux me pousser un peu plus loin.

E : Vous avez employé « jeu » à deux reprises. Pourquoi est-ce un jeu [game] ?

CD : Parce que ça devient un jeu dans votre tête à coup sûr. Il ne s'agit pas de faire physiquement quatre miles pendant des heures. Vous pouvez marcher, vous pouvez maintenir ce rythme. C'est plus un jeu de se convaincre et de rester fort mentalement, pour continuer à courir jusqu'à ces sifflets toutes les heures. Ça devient fou ! Il y a beaucoup de sifflets, c'est comme si vous commenciez à réagir automatiquement aussi. Vous ne pensez même pas, et vous marchez jusqu'à la ligne de départ sans même y penser.⁴⁶

Extrait d'entretien avec Courtney Dauwalter⁴⁷

Lors de nos premiers échanges avec les coureurs de la Chartreuse Terminorum, nous remarquons que beaucoup, en nous contant leur dernière participation, se projetaient déjà dans la suivante, parfois quelques minutes à peine après le couperet. En les écoutant vouloir « *retenter leur chance* » jaillissait alors dans notre esprit l'image d'un joueur relançant une énième partie de son jeu favori, perdant encore, jusqu'à le finir ou s'en lasser. Bien évidemment, il ne s'agissait là que d'une association d'idées, mais les entretiens et les observations entretenaient cette intuition.

L'histoire de la course à pied nous a montré que la pratique avait relevé d'une dimension ludique plus ou moins évidente selon les époques. Plus tard, les travaux de Bessy (2002,

⁴⁶ Traduction personnelle : *Enquêteur : And why did you decide to come back?*

Courtney Dauwalter: I think because I don't think having fun was possible for me before I want to try again to see if I can improve my last time [...] I was the one who stopped which ended the race because the first-race person only gets to do one more lap and then it is done. So he cheered me, was in the game for him, I did keep to enable him to see his potential by being with him, so I want to be in the game and want to see if I can push myself a little bit deeper to keep going

E: You said game twice. So, why is it a game?

CD: Because it becomes a game in your head for sure, it is not about physically taxing to go four miles for hours you can walk, you can do that pace. It is more becoming a game about convincing yourself and staying in it for yourself mentally to keep running up to these whistles very hour, it comes crazy, there are a lot of whistles like you just start automatically reacting too. You not even thinking [...] walking to the start line without even thinking.'

⁴⁷ À la rédaction de cette thèse, Courtney Dauwalter avait gagné deux UTMB (2019, 2021), un Grand Raid de La Réunion (2022), une Western States 100 -Mile (2018), une Hardrock 100 (2022) ainsi qu'un Transgrancanaria* (2023), deux Madeira Ultra Trail (2019, 2022) et un Ultra Trail Mont-Fuji (2018). En outre, elle avait participé à de nombreuses Backyard (détentrice de la meilleure marque féminine) et à une Barkley (2022). Elle était ainsi l'unique athlète élite en activité à s'être alignée simultanément sur ces différents types d'épreuves. D'où notre intérêt.

2012) ou de Atkinson (2011), qui reprenaient Caillois, mais aussi de Travert *et al.*, qui évoquaient le trail comme un jeu de « capture », ravivaient ce lien entre course et jeu (2019, p.16). Existait donc une piste à creuser.

Rochedy et Plard, en évoquant la course comme un moyen d'évasion, tiraient des conclusions étrangement proches de celle de Koster, au sujet des jeux vidéo (2013, p.14). Ce dernier reprenait Craipeau (2011) et émettait l'idée de « *quête de réenchantement* ». Jusqu'à voir dans le jeu une « *manière d'être au monde* » (2013, p.18).

À la lecture de Rosa, nous comprenions que le jeu s'avérait propice à la résonance, « *dans la mesure où nous ne pouvons pas disposer totalement de son issue ou de son déroulement* » (2020, p.128)⁴⁸. En jouant, la personne acceptait de s'exposer à l'indisponibilité et à sa vulnérabilité, élémentaires à la résonance. Borsus et Pogorzelski [2020, en ligne] avaient d'ailleurs analysé certains de ses éléments en tant que « *promesse de surprises* », ce qui constitue une piste tout à fait intéressante, bien que certains auteurs – dont Hamayon – pussent mettre en garde sur l'aspect transformatif du jeu. La Chartreuse Terminorum cochant alors de nombreuses cases⁴⁹, et l'articulation entre la course, la résonance et le jeu, nous semblait coller aux réalités de nos matériaux. Nous redoublions donc nos lectures.

2.1. Brève revue généraliste autour du jeu

Pour Jagoda *et al.* : « *les jeux, en particulier, sont devenus une métaphore de premier plan et une réalité matérielle de la vie quotidienne* » (2015, p.1)⁵⁰. D'autant plus qu'ils reprennent des « *valeurs d'expressivité, d'hédonisme, d'excitation, de nouvelles activités non aliénées et*

⁴⁸ Hamayon critique ainsi la *Theory of Play*, mais aussi l'idée de limites avec elle (2012, p.41) : « *Ainsi, les préoccupations pédagogiques sont au cœur d'un autre courant développé autour de Theory of Play et du périodique du même nom. Jouer nous permet de tester naturellement nos limites en suspendant les conditions contraignantes de la réalité pour imaginer d'autres voies, ce qui est utile certes à l'enfant, mais aussi en psychothérapie. Mihaly Csikszentmihalyi en tire une véritable "psychologie du bonheur" : jouer apporte bien-être, dynamisme, assurance et confiance en soi, c'est une recherche de l'"expérience optimale", "une recherche du jouir". Considéré comme "le grand gourou de la Play Theory" et du "transhumanisme", Brian Sutton-Smith [1993] voit dans le jeu un principe de "potentialisation adaptative" (adaptive potentiation) qui fonde la capacité intrinsèque de l'être humain* ». Nous garderons en tête cette analyse même si, du fait de son caractère non obligatoire et non automatique, la résonance, que nous avons éloignée du flow de Csikszentmihalyi peu avant, ne nous semble pas identiquement concernée.

⁴⁹ Sans entrer dans le détail, nous relevions par exemple la feintise ludique lors d'échanges, le recours au jargon (Szulborski, 2006), à l'humour, la présence de mécanismes de jeu à l'inscription. Mais aussi un principe d'équilibre finalement selon lequel les joueurs auraient des chances équivalentes ; que tout avantage de l'un peut être compensé par une action ou une compétence de l'autre (Adams & Rollings, 2007, in Dor, 2016, p.9). Ce qui s'incarne par des résultats proches, malgré les différents niveaux athlétiques.

⁵⁰ Traduction personnelle de Jagoda *et al.* (2015, p.1) : « *Games, in particular, have become a prominent metaphor for and material reality of everyday life* ».

d'expériences »⁵¹, comme l'a écrit Young dans un ouvrage collectif consacré aux *subcultures* (1997, p. 151).

Contrairement à la sociologie de la course à pied et du trail, la littérature scientifique regorge d'ouvrages et d'articles consacrés au « jeu » ou au « jouer ». Ce pan de la recherche, par la diversité des pratiques qu'il recoupe, est sans nul doute l'un des plus dynamiques et des plus créatifs que nous ayons fouillé. Aussi, nous n'évoquerons ici que les travaux les plus déterminants pour nous.

En français, le terme « jeu » est polysémique. Du théâtre au tennis, en passant par la pièce mécanique « qui a du jeu », son emploi recoupe une pluralité de situations, à tel point que pour Wittgenstein (1953, *in* Chateau, 2018) il n'y aurait pas de point commun derrière l'appellation, mais il existerait entre chaque jeu des ressemblances de famille suffisamment fortes pour les regrouper. Ainsi, même s'il est d'usage dans les études sur le jeu de ne jamais définir le terme avec précision, nous pouvons essayer d'éclairer ces « *airs de famille* ».

Comme le résume très bien Morissette dans son travail de thèse sur la place du jeu en sociologie : « *En tant que phénomène social, le jeu est abordé en fonction de différentes questions : la question de l'éthique, la question de la pédagogie, la question du loisir et des sports, la question du risque social, la question des rites et des cultes et bien d'autres encore* » (2010, p.7). Classiquement, les premières études sur le jeu se sont penchées sur ses fonctions au sein du monde social. Benveniste l'analysa ainsi comme un rituel (1947). Pour Huizinga en revanche (1938 [1951]), le jeu était une notion à part entière. Superflu, inutile, le jeu ne produit rien⁵². Développant une démarche proche de celles de Mauss (1925) et de Malinowski (1922), cet auteur, par l'Histoire, conclut que le jeu dépasse et contient la culture elle-même.

Quelques années plus tard, Caillois (1967) tenta lui aussi de comprendre l'organisation de nos sociétés par le jeu. Comme l'a écrit l'experte Hamayon : « *il est, en outre, le seul [...] à avoir tenté d'établir des corrélations entre non pas des jeux, mais des "principes de jeu", et des types de société* » (2015, p.8). Caillois distingua ainsi tout d'abord le *ludus* – jeux réglés – de la *paidia* – jeux fictifs, pulsions ludiques, improvisations –, se rapprochant ainsi de la distinction faite outre-Manche entre le *game* et le *play*⁵³. Puis l'auteur soulignait quatre

⁵¹ Traduction personnelle de Young (1997, p.151) : « *The subterranean values of expressivity, hedonism, excitement, news experience and non-alienated activity are identical with the customary definition of play* ».

⁵² D'où un procès pour trivialité, basé sur l'éternel « pourquoi ? », intenté par celles et ceux qui y sont étrangers, d'autant plus courant que le jeu « amuserait ».

⁵³ Dans sa thèse d'HDR, Le Lay (2020, p. 198) revenait sur les origines des deux mots : « *Le verbe to play provient du vieil anglais plegan, signifiant « bouger rapidement, occuper quelqu'un, faire de l'exercice [...] Comme je l'ai déjà indiqué en introduction de l'ouvrage, le nom commun game provient du vieil anglais gamen ("divertissement, jeu, joie, plaisir") et signifie notamment*

principes de jeu, pensés par couples, en lien avec les deux précédentes modalités : l'*agôn* – jeux compétitifs (1967, p.50) –, l'*aléa* – jeux aléatoires (*ibid*, p.57) –, d'un côté ; la *mimicry* – jeux de déguisement (*ibid*, p.61) – et l'*ilinx* de l'autre – jeux vertigineux (*ibid*, p. 67).

Aujourd'hui encore, ces auteurs demeurent incontournables dans l'analyse des jeux en sciences humaines et sociales. D'après eux, tout jeu est établi à partir d'une séparation avec l'espace et le temps de la vie ordinaire. Il est une parenthèse dans le quotidien, voire au milieu d'autres parenthèses (Mehl, 1990, *in* Wendling, 2002, p.37). Comme le résume Caillois (1967, p.32) :

Sous l'angle de la forme, on peut donc, en bref, définir le jeu comme une action libre, sentie comme fictive et située en dehors de la vie courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur ; une action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité ; qui s'accomplit en un temps et dans un espace expressément circonscrits, se déroule selon des règles données et suscite dans la vie des relations de groupe s'entourant volontiers de mystère ou accentuant par le déguisement leur étrangeté vis-à-vis du monde habituel.

Pour Henriot, le jeu demeure par ailleurs incertain (1969, p.75), rattaché à une époque (1989, p.15). Il repose, à la manière de l'art chez Becker (1988), sur un monde social et une culture matérielle qui lui sont propres et le rendent possible. Ainsi, le jeu n'est jamais neutre et véhicule ses propres valeurs, plus ou moins perçues selon les joueurs (Fortin *et al.*, 2005, *in* Schmoll, 2011, p.5).

Il n'apparaît rien d'étonnant à ce que le jeu ait été examiné pour sa fonction d'apprentissage. Comme le résume Brougère : « *Depuis les romantiques, Hoffmann puis Jean-Paul Richter, Frôbel, le jeu a été pensé pour son apport éducatif, notamment chez l'enfant* » (1997, p.2). Par sa nature, le jeu permettrait à l'enfant de développer ses capacités, d'expérimenter et d'explorer à moindre risque. De nombreux psychologues s'y sont intéressés : Vygotsky, Piaget et bien sûr Freud (Brougère, 2005). Winnicott écrivait d'ailleurs que « *c'est en jouant, et peut-être seulement quand il joue, que l'enfant ou l'adulte est libre de se montrer créatif* » (1975 [1971], p.108). Pour Mead, cité par Morissette (2010, p.40), c'est par ce jeu libre que l'enfant parviendrait à « *adopter le point de vue d'autrui* ». Brougère insiste sur le rôle social du jeu chez l'enfant (1995, p.37). Dans leur sillage est née la *Theory of play*, critiquée (Hamayon, 2012, p.40), dont se rapprochent certains auteurs cités en amont, tel Csikszentmihalyi.

Avec le temps et l'évolution des types de jeux, les travaux ont progressivement délaissé les fonctions du ludique pour les manières d'agir. D'après Brougère (1995, 2005), le jeu peut être

depuis le XIII^e siècle “concours réglé” (designant des épreuves athlétiques ou des jeux comme les échecs, notamment) ». Un rappel utile pour rattacher ensuite le sport au jeu.

perçu et analysé comme une forme de loisir, à la fois objet, activité et structure, qui nécessite des prises de décision. Pour d'autres, comme Gusdorf (1967), cité par Wendling dans son ethnographie du jeu d'échecs : « *le joueur seul sait en fin de compte s'il joue ou ne joue pas* » (2002, p.38). De la même façon, Genvo (2011) notait, dans un état des lieux, qu'il n'existait pas de définition objective du jeu et que le joueur, par la ludicisation d'objets et de sites, parfois communs, créait le jeu. Jouer émanait donc d'une intention, comme l'écrivait Henriot (1969, pp.77-82) ; d'un état d'esprit, en lien avec une activité mentale, corporelle ou spatiale, selon Boutet *et al.* (2014). Ce qui s'accompagnerait pour Turquier et Vétel (2015, p.12) d'une notion de plaisir. De cette manière, le jeu serait la « *rencontre entre une situation et une attitude ludiques, un jeu et un joueur* », d'après Brougère toujours (1995, p.253).

Dans notre cas : « *Si je cours après un bus pour ne pas le rater ou si je fais une course, il s'agit, ici et là, de courir et, donc, extérieurement, de la même opération. S'il n'y avait pas de cadre, de signes sociaux qui symbolisent expressément qu'on ne fait que jouer, il serait difficile de savoir s'il s'agit effectivement d'un jeu ou non* » (Bornhausen, 2015, p.7).

À travers ces rencontres s'exprime une pluralité des modes de jeux. Ces derniers peuvent être multijoueurs ou non, revêtir un caractère quotidien, occasionnel, être aussi professionnels ou amateurs, comme l'ont rappelé Berry et Borzakian à l'occasion d'une analyse sur le jeu grandeur nature (2015, p.7). Ces modes sont le plus souvent régis par la règle, explicite ou implicite. Elle instaure un « *contrat social* » entre joueurs (Edwards, 2004 *in* Borsus & Pogorzelski, 2020). D'où leur rappel en début de partie, lors des jeux de société ou des jeux de rôle.

C'est à partir de la combinaison de ces différents facteurs que s'expriment les interactions dans le jeu et que se composent et se recomposent les rapports humains, selon Kapp, qui a travaillé sur le jeu grandeur nature également (2015). Ter Minassian *et al.* (2011) de leur côté avançaient que la façon de jouer différait selon les moments et les lieux de la pratique.

La Française Hamayon reprend en partie l'ensemble de ces analyses, et le constat de départ. À ses yeux : « *déconcertant le fait que, quel que soit le point de vue adopté, le fil de la recherche conduit toujours à buter sur des facettes de ce thème qui lui échappent, souvent bien éloignées de la notion la plus spontanément associée à "jouer" dans la vie quotidienne : "s'amuser"* » (2012, p.27). Hamayon va donc s'emparer de ce « jouer », délaissant le « jeu », décidément trop vaste. Par ce concept, qui détermine une « *modalité de l'action, organisée ou non* » (*ibid*, p.21), l'anthropologue entend surtout en finir avec la dichotomie du *play* et du *game*, « *pour revenir au pari de l'unicité* » (*ibid*, p.50).

À partir de ses observations menées auprès des peuples sibériens, l'auteur montre que le « jouer » revêt une dimension essentiellement corporelle et biologique, chez l'Homme, en tant qu'animal (*ibid*, p.23). Que cette dimension se traduit, au sein des collectifs, par des différenciations individuelles (*ibid*, p.269).

Outre cet aspect corporel du jouer, pierre angulaire de son analyse, Hamayon insiste sur le cadre fictionnel de l'activité (*ibid*, pp.138-139) :

Même si luttas et danses apparaissent comme des activités réglées face à la fiction créée par le rituel chamanique, la distinction faite dans ce chapitre entre imitation et simulation ne peut être ramenée à celle que Caillois résumait en disant que les jeux étaient « ou réglés ou fictifs ». Il y a effectivement toujours création de fiction, car il n'y a pas jeu sans contexte indiquant qu'il s'agit d'un jeu. Ce sont les jeux réglés eux-mêmes qui constituent le cadre fictionnel qui fait d'eux des jeux. Il ne peut y avoir game sans play, alors que l'on peut jouer (play) sans faire de jeux (game).

En cela, les travaux d'Hamayon offrent une clé d'entrée riche et stimulante pour analyser la course et le sport plus largement, puisqu'elle met en avant la « *ritualité latente du jeu* » (*ibid*, p.316). Il s'agira alors de s'inscrire dans une certaine « *continuité* » avec l'histoire de la course et des pratiques humaines, là où beaucoup ont suggéré une rupture entre sport et jeu (Turcot, 2016, p.12). Relié à Rosa, le corps, en jeu, ne sera jamais envisagé comme un simple outil capable de techniques, mais comme un tout sensible, en prise directe avec le monde et ses représentations.

2.2. Trouver des « airs de famille », dans des architectures voisines

Après avoir relevé des indices du jeu dans les discours des coureurs de la Chartreuse Terminorum, nous avons échangé avec des concepteurs d'*escape games*⁵⁴, dont la course se rapprochait sous certains aspects. Bien que convaincu du bien-fondé de la pensée de Hamayon, il s'agissait de comprendre quels étaient les ressorts et les mécaniques qui pouvaient « donner envie » de jouer à certains jeux plus qu'à d'autres.

Ces derniers nous ont conseillé un certain nombre de lectures techniques, non académiques, pourtant riches d'enseignements. La plupart des auteurs consultés retraçaient les étapes clés pour réussir un projet de gamification⁵⁵. Souvent, ces parutions étaient liées à

⁵⁴ D'après le mémoire de Penttilä (2018), le concept d'*escape game* est né au Japon en 2007. Les joueurs, par équipe, sont plongés dans un jeu narratif au cours duquel ils doivent découvrir des indices, en réalisant différentes tâches, pour s'échapper.

⁵⁵ Nous entendons par gamification : « l'utilisation d'éléments de design de jeu dans des contextes non liés au jeu » (Deterding et al., 2011). Soit un procédé longuement renseigné dans les travaux de marketing sur les entreprises, pour engager et fidéliser, et qui gagnerait toujours plus de terrain par le numérique, comme l'a illustré la revue de littérature de Koivisto et Hamari (2019) réalisée à partir de plus de 800 travaux.

l'idée de faire prospérer une activité économique par le registre ludique. Il nous fallut donc prendre certaines explications avec du recul, et les trier parfois.

Parmi les plus remarquables, Werbach et Hunter (2012 [en ligne]) définissaient deux cycles de progression dans l'activité ludique : le premier dit « *boucle d'engagement* », dans lequel le joueur est entretenu dans le jeu grâce à des réactions extérieures ; le second dit « *progression en escalier* » qui caractérisait un parcours long, marqué par une alternance de défis difficiles et de périodes de repos. Nous retiendrons cette seconde approche pour analyser la progression dans l'épreuve. Lazzaro (2015 [en ligne]), développeuse d'activités en lien avec la réalité virtuelle, revendiquait quatre « *formes de fun* » : le « *hard fun* », qui nécessite une stratégie ; le « *easy fun* », qui est une récompense rapide ; le « *people fun* », basé sur les interactions entre joueurs ; le « *serious fun* », qui donne du sens à l'activité. Fun qui serait défini par Schell comme « *un plaisir avec des surprises* » et qui participerait à l'amalgame entre le jeu et l'amusement (Chou, 2014, p.272). Selon les « *funs* », des mécaniques⁵⁶ seraient déployées, suscitant des réactions et des interactions différentes entre les joueurs. La richesse du jeu reposerait sur ces combinaisons.

Dans le cadre de la Chartreuse Terminorum, le volet « *hard* » serait le défi des trois ou cinq boucles, nécessitant une stratégie de gestion, de coopération ; le « *easy* » serait lié à la satisfaction de trouver les livres cachés, par exemple ; le « *people* » concernerait les relations entre unités de coureurs qui se nouent en course ; le « *serious* » renvoyant à la construction identitaire et au dépassement de soi.

Certains de ces écrits s'appuyaient sur des travaux scientifiques, pour gagner en légitimité. Nous avons ainsi découvert, les travaux de Bartle (1996) qui a dépeint quatre styles de pratiquants de jeux multijoueurs de donjon en ligne, sous l'angle de la motivation. À savoir :

- 1) Le « *socializer* », qui cherche l'accomplissement dans l'interaction et l'expérience de groupe. Il est motivé par les éléments liés à son influence sociale et à ses relations. Il peut engager et fédérer d'autres joueurs. Il reste par ailleurs sensible à la découverte d'informations et à l'imprévisibilité ;
- 2) Le « *killer* », concentré sur un objectif de compétiteur. Il est principalement motivé par le développement et l'accomplissement, mais aussi par son influence sociale et relationnelle.

⁵⁶ Le terme « mécanique » désigne la capacité des joueurs à interagir entre eux et avec les éléments du jeu. Toute mécanique repose sur des ressorts ludiques, précisés par la règle du jeu. Un même jeu peut déployer plusieurs mécaniques. De nombreux auteurs mentionnent la mécanique dans des travaux récents (Ter Minassian & Manuel Boutet, 2015, p.12 ; Ringot & Martin, 2019, p.4 ; Barbier, 2021, p.6, par exemple).

En somme, il doit se fixer des objectifs, les atteindre et être reconnu à travers eux. Ce qui passe par la victoire impérative sur d'autres joueurs et le refus de la défaite ;

- 3) L'« *achiever* », dont la volonté est de comprendre les rouages du jeu et de réaliser le plus grand nombre de défis. Ce qui se traduit par un penchant pour la rareté, le développement, l'accomplissement voire une tendance à l'accumulation de résultats ;
- 4) L'« *explorer* », qui cherche avant tout à découvrir et à comprendre un nouvel univers. Il est principalement attiré par les éléments du jeu liés à l'imprévisibilité et à la curiosité. Sa créativité est importante et est source d'accomplissement.

Quatre styles qui trouvent un écho dans les quatre « *funs* » évoqués par Lazzaro (2015), comme présenté ci-dessous (Tableau 3) :

Style dominant	Socializer	Killer	Achiever	Explorer
Fun recherché	<i>People fun</i>	<i>Hard fun</i>	<i>Serious fun</i>	<i>Easy fun</i>
Types d'actions	Coopération, communication, compétition	Objectifs, stratégie, obstacles, record	Répétition, gestion, collection	Explorer, Créer

Tableau 3. Concordance des styles, selon Lazzaro et Bartle

Bartle assurait que tous les joueurs disposaient des quatre styles en eux, mais qu'un seul dominait vraiment (*ibid*, pp.3-4). En fonction de ce style dominant, chacun développait une relation différente au jeu, selon qu'il cherchât à agir ou à interagir avec le monde et les autres joueurs. Bartle expliquait que les architectes de jeu, selon la nature des éléments intégrés, pouvaient infléchir la participation de certains types de joueurs. Même s'il conscrivait son analyse au monde virtuel, celle-ci alimenta la nôtre.

D'autant que ces quatre styles s'avèrent finalement assez proches de la catégorisation de Corneloup (1999) qui, à partir d'une étude des propriétés sociales, des usages sociaux et des représentations, avait fait apparaître quatre « *styles de pratique de l'escalade* » (Soulé & Corneloup, 2007, p.73). À savoir : les « *héo-sportifs* », « *les touristes* », « *les alpins-cafistes* », « *les néo-aventuriers* » (*ibid*). Rochedy amendait d'ailleurs ses premiers constats sur la pratique de l'ultra-trail et faisait apparaître à son tour « *trois profils* » d'athlètes : « *le compétiteur* », « *le contemplatif* » et « *l'amical* » (2020, p.204) ; proches des « *trois grandes structures identitaires des pratiquants* » de trail établie par Bessy (2012).

Des précédents travaux semble émerger un consensus sur une typologie des pratiquants, répondant à ce que Bessy nommait « *un développement de projets d'engagement à géométrie*

variable (compétition, performance, découverte) » (Bessy, 2005 [en ligne]). Le recours à Bartle s'inscrit donc dans la continuité de ces écrits, tout autant qu'il permet d'interroger cette spécificité, trop souvent occultée, en mettant l'accent sur la dimension proprement ludique.

De ces lectures sur le jeu, nous retiendrons aussi l'existence théorique de paliers dans l'architecture de ces types de jeu. Cette idée a d'autant plus retenu notre attention qu'elle induisait un simulacre de parcours initiatique : ce que nous avons retrouvé dans les discours des coureurs. Ainsi Chou (2014, p.41) présentait quatre phases : la découverte (« *discovery* »), l'embarquement (« *onboarding* »), l'échafaudage (« *scaffolding* ») et la fin du jeu (« *endgame* »).

La première est une phase d'identification, qui, par l'utilisation d'un référentiel connu, va attirer l'individu. Cette phase le plonge aussi dans un univers et un état d'esprit. Elle est le passage dans l'univers du jeu. Sur la Chartreuse Terminorum, nous émettons l'hypothèse qu'il s'agit de la candidature et de la phase de connexion au site de la course. Ce que Penttilä dans son mémoire sur l'*escape game* (2018, p.34) ou Jagoda *et al.* sur le jeu de réalité alternative nomment « *rabbit hole* » (2015, p.17), en référence au lapin qui attire Alice aux « Pays des Merveilles », dans l'œuvre de Lewis Carroll (1865)⁵⁷. Dans son étude socioethnographique sur la chasse au trésor, Schmoll (2007) a montré comment l'utilisation de médias numériques favorisait l'organisation des joueurs. Cette phase donne lieu à la création « *d'espaces de coordination et de communication* », propices à l'instauration d'un « *métajeu* », déployés avant et après l'épreuve (Zabban, 2014, pp.18-19). Ce métajeu va donner le ton du jeu, mais aussi « *influencer les manières de jouer* », comme l'expriment Buzy-Christmann *et al.* (2019), dans leur travail de comparaison entre jeux traditionnels et jeux numériques.

La seconde phase, dite de l'embarquement, permet au joueur de s'imprégner des règles. Là encore, le métajeu peut être utilisé. L'échafaudage est l'étape résultante de l'embarquement. C'est la Chartreuse Terminorum elle-même. Elle est une phase de déploiement de stratégies, de découvertes, d'actions et tend à une meilleure compréhension du jeu.

Enfin la « fin du jeu », théoriquement synonyme de « maîtrise du jeu ». Sur la Chartreuse Terminorum, il s'agit de venir à bout des cinq tours. Cette étape dépend des architectes du jeu, et donc de l'organisation de la course. Dans le cadre de l'épreuve, ce temps de l'après est aussi marqué par le métajeu et la poursuite de discussions, d'échanges, comme nous le verrons (*chapitre 11*).

⁵⁷ Nous retrouvons cette référence à Alice dans le roadbook de la course.

Chacune de ces étapes est porteuse d'un potentiel de résonance, avec des axes plus ou moins marqués. Ce mariage nous amène à nous interroger sur les dispositions qui permettent d'appréhender la course, plus ou moins consciemment, comme une quête de résonance, et d'y déployer des manières de jouer.

3. Dispositions

Comme nous l'avons répété, la majorité des travaux sociologiques sur la course à pied, en France, avait trait à l'engagement. Cette question du « pourquoi » renvoyait alors à une relation de causalité, reliant le présent au passé. D'où l'attention portée aux socialisations primaires et secondaires des individus ; avec elles, aux dispositions. Une logique que nous avons également retrouvée dans certains travaux sur le jeu.

Le terme « disposition » apparaît lui aussi polysémique, puisqu'il renvoie dans les traductions de Rosa (2020) à une certaine « *ouverture* » au monde – qui serait « mis à disposition » –, et à une façon d'être, « *de faire et de voir le monde, (d)es inclinaisons à agir de telle ou telle manière ou à ressentir telle ou telle chose* », d'après Darmon (2016, p.20), dans son ouvrage sur la socialisation, en lien avec l'« *habitus* » de Bourdieu⁵⁸. Qu'il s'agisse de la théorie des champs ou de celle de la résonance, les travaux s'attachent à expliquer les transformations par une logique relationnelle. Il n'est d'ailleurs pas anodin que ces deux courants aient développé leur théorie en s'appuyant sur un vocabulaire proche, issu de la physique, qui cherche à éclairer par des lois de grandes transformations.

Nous essaierons dans cette partie de faire dialoguer les différentes réalités sociales du mot, afin de proposer un cadre théorique original pour comprendre l'engagement et ses expressions.

Si l'anthropologie semble faire consensus autour de la notion d'agentivité permettant à l'humain de faire des choix conscients (Laplantine, 2021, p.1), il s'agit de rappeler que ces choix s'effectuent en *fonction de* certains « paramètres ». Dans le *chapitre 4*, nous avons rappelé la position sociale privilégiée des pratiquants de trail, qui leur confère des ressources suffisantes pour s'adonner à la pratique. Plus largement, qui leur permettent de se lancer dans une quête de résonance, voire une « découverte de soi ». « *On n'est pas soi de la même*

⁵⁸ Bourdieu définit lui-même l'habitus comme : « *systèmes de dispositions durables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principe de génération et de structuration de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement "réglées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre* » (1980, p.88).

manière selon que l'on est sans-abri ou PDG », écrivait Kaufmann (2004, p.200). Ces ressources vont donc aussi définir leur manière de s'investir et de jouer.

3.1 L'apport de Lahire...

Dans ce même guide de référence sur la socialisation, Darmon toujours écrivait (2016, p.53) :

Chaque individu singulier est de ce fait porteur d'une pluralité de dispositions, qui vont être, selon les contextes, mises en veille ou en action, inhibées ou activées. Pour comprendre « pourquoi des individus ou des groupes font ce qu'ils font, pensent ce qu'ils pensent, sentent ce qu'ils sentent », il faut donc saisir leurs pratiques au croisement des propriétés sociales des contextes dans lesquels ils inscrivent leurs actions, et combiner dispositionnalisme et contextualisme, comme le montre la formule « Dispositions + contexte = pratiques », qui peut être développée sous la forme « Passé incorporé + contexte présent = pratiques observables », ou encore « Produits intériorisés de la fréquentation passée des contextes d'action + contexte présent = pratiques observables.

À travers cet extrait, la sociologue dressait une passerelle vers les travaux de Lahire, pour qui les dispositions résultent « *d'expériences socialisatrices multiples* » (2013, p.14). Lahire livre ainsi une réflexion sociologique à la fois dispositionnelle et contextualiste, comme Knobé⁵⁹.

Dans son ouvrage, dont le simple titre *Dans les plis singuliers du social* éclaire, le sociologue lyonnais met en avant la relation entre les individus, leur histoire singulière, et les « *réalités structurelles* » (2013, p.15). Il déploie alors la métaphore de la feuille de papier, et écrivait que (*ibid*) :

Le déplié et le plié, le découpé et le recoupé, le collectif et le singulier ne s'opposent aucunement. Il s'agit seulement de points de vue différents et complémentaires sur une seule et même réalité sociale [...] Ces dimensions se plient toujours d'une façon relativement singulière en chaque acteur et le chercheur qui s'intéresse à des acteurs particuliers retrouve en chacun d'eux le produit de l'ensemble des plissements de l'espace social.

Lahire va alors justifier les motifs d'engagement dans une action, ou dans une conduite, à travers l'ensemble des espaces sociaux qu'a fréquentés la personne, avant d'arriver à cette expérience de vie. Il ne souscrit toutefois pas à traiter l'individu comme profondément original, « *c'est-à-dire en accord avec sa nature profonde* », comme De Singly par exemple, qu'il critique (*ibid*, pp.28-29). Pour Lahire, la célébration de la singularité individuelle ne serait qu'un « *lieu commun publicitaire* » (*ibid*, p.57)⁶⁰. Y recourir reviendrait à couper la relation quasi dialogique entre l'individu et les espaces sociaux traversés. Relation qui

⁵⁹ L'intitulé de sa thèse : *Significations sociales de l'effort sportif. Des investissements pluriels* (2002) renvoie, dans la terminologie au moins, au livre phare de Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action* (1998).

⁶⁰ En cela, il semble se démarquer de Martucelli (2010, p.35). Non sans ironie, Lahire abondait (2013, p.52) : « *Autant de personnes "singulières" et "différentes" consommant exactement les mêmes produits : cela devrait tout de même attirer l'attention critique des chercheurs en sciences sociales, ou du moins les inciter à faire la différence entre ce qui est dit et ce qui est* ».

expliciterait justement les variations individuelles⁶¹, au regard des propriétés sociales et culturelles des coureurs, dans notre cas. Ce que Lahire traduit par l'expression « *relations d'interdépendance passées et présentes* » (*ibid*, p.43).

En fait, la conscience d'un individu particulier ne prend forme que dans les relations d'interdépendance avec autrui et avec les produits objectivés de l'activité humaine ; son comportement n'est ni le produit d'une « pure intériorité » ni l'effet d'un « contexte extérieur » à lui, mais le fruit des relations d'interdépendance passées et présentes qui se sont exercées et continuent à s'exercer sur lui.

De la même façon, Lahire « *considère l'identité comme un épiphénomène : les acteurs ne passent pas leur temps à se demander qui ils sont* », rappelle Kaufmann, en référence à *L'homme pluriel* (2004, p.177). Ce pour quoi nous ne creuserons pas ce lien à l'identité, déjà investi par Bessy.

Étudier les variations contribue ainsi à une analyse plus fine d'une réalité complexe, souvent raccourcie à des groupes d'appartenance, à différentes échelles (*ibid*, p.117). L'apport de Lahire et le recours aux dispositions aideront donc à relativiser certains éléments de langage, comme l'idée de quête de soi :

C'est l'intérêt sociologique de ce type de variations que j'essaie de mettre en évidence dans le cadre d'une sociologie de la pluralité dispositionnelle (la socialisation passée est plus ou moins hétérogène et donne lieu à des dispositions hétérogènes et parfois même contradictoires) et contextuelle (les contextes d'actualisation des dispositions sont variés). Ainsi, l'acteur individuel ne met-il pas invariablement, transcontextuellement en œuvre le même système de dispositions (ou habitus), mais l'on peut observer des mécanismes plus subtils de mise en veille/mise en action ou d'inhibition/activation de dispositions qui supposent, évidemment, que chaque individu soit porteur d'une pluralité de dispositions et traverse une pluralité de contextes sociaux. Ce qui détermine l'activation de telle disposition dans tel contexte est alors le produit de l'interaction entre des rapports de force interne et externe : rapports de force entre des dispositions plus ou moins fortement constituées au cours de la socialisation passée (interne) et de rapports de force entre des éléments (caractéristiques objectives de la situation, qui peuvent être associées à des personnes différentes) du contexte qui pèsent plus ou moins sur l'acteur (externe).

Ces considérations justifient d'autant plus la notion de parcours, dans laquelle s'insère la carrière. C'est par cette attention constante que peuvent seulement s'expliquer les changements de style de jeu, en tant que plus, issus des travaux de Bartle, ou encore certains paradoxes observés dans certaines biographies de coureur. C'est par cette attention constante que nous pourrions expliciter les éventuels points de bascule et le cheminement dans la pratique. Le travail de socialisation apparaissant, selon Lahire (*ibid*, p.134), comme « *un processus continu tout au long de la vie* ».

⁶¹ Pour Lahire (p.63), la variation est le passage d'un même fait, « *d'un état à un autre* »

3.2 ... croisé à celui de Rosa

À la lecture de cette brève sous-partie consacrée aux avancées de Lahire, la résonance semble être un moteur de socialisations à part entière. Il s'agirait ni plus ni moins d'une réception et d'une réaction, sous forme d'intériorisation, en lien avec une expérience sociale. Les expériences de résonance pourraient même faire l'objet de socialisations réussies ou non, tout au long de la vie. Chaque plissement particulier serait alors potentiellement source de résonance. De là résulte l'hétérogénéité des parcours et de leurs récits. Il est donc assez aisé de relier la résonance à un niveau intra-individuel de dispositions, telles qu'évoquées par Lahire.

Dans la pensée de Rosa, la résonance n'est pas culturelle et ne peut être acquise. Cependant, la disposition apparaît clairement, en lien avec l'indisponibilité, comme nous l'avons rappelé. Le sociologue et philosophe allemand n'a jamais été insensible à l'autre acception du terme, puisque ce dernier (2018 a, p.437) notait que :

Un fait est ici décisif : non seulement les conditions sociostructurelles et culturelles de ce monde prédéterminent ce qui peut venir à notre rencontre comme étant la voix répondante d'un Autre (ou ce qui reste ou est rendu inaudible), mais elles codéterminent en même temps la forme fondamentale des possibles relations subjectives au monde, c'est-à-dire le type et le degré de résonance ou d'aliénation dispositionnelle. Celles-ci varient considérablement selon les conditions contextuelles, institutionnelles et culturelles de l'action et de la rencontre. Je compte parmi ces conditions – on s'en étonnera peut-être – des facteurs socioculturels tels que l'âge, le sexe, ou le niveau d'éducation.

Il poursuivait quelques pages plus tard (2018 a, p.442) :

Les résonances biographiques ne sont du reste pas non plus sans jouer un rôle : qui a grandi dans les montagnes éprouvera sans doute à leur vue un sentiment résonant d'appartenance au pays ; qui a été mordu par un serpent dans un charmant paysage de collines éprouvera peut-être une répulsion nouvelle envers ce genre d'endroit.

Rosa soutenait que la réception et la réaction, relatives aux relations au monde, étaient « codéterminées » et attachées, à d'autres niveaux d'expérience antérieure. Sa vision s'accommodait donc parfaitement aux travaux de Lahire puisque la résonance dépendrait autant de contextes ou de situations que de dispositions à résonner.

C'est d'ailleurs ce que Rosa précisait de manière nette, dans son livre-entretien sur la pédagogie (2022), dans lequel il illustre et appliquait sa théorie au domaine éducatif. À cette occasion, Rosa vulgarisait plus encore son cadre, à travers un ensemble de mises en situation et de définitions, lisibles en annexes. Parmi les principales, il soulignait la « *prédisposition* » (*ibid*, p.189).

Une prédisposition est un paramétrage ou une disposition qui précède la relation, l'action ou l'expérience présente. Quand quelqu'un a une prédisposition négative envers quelque

chose, une matière comme les mathématiques par exemple, la probabilité qu'il y ait une bonne résonance est assez faible. En revanche, celui qui a cultivé une prédisposition positive pour de tels domaines a de plus grandes chances de faire une expérience de résonance.

Rosa indiquait clairement que la résonance était liée à un goût. Goût qui découlait lui-même d'un apprentissage, d'une socialisation et d'un contexte pour l'apprécier – de là à parler d'habitus de quêtes de résonance, il n'y a qu'un pas. Dans le cas de la course, une personne qui n'aimerait pas courir, et dont l'explication du dégoût se trouverait dans des expériences passées, ne chercherait pas à résonner à travers la Chartreuse Terminorum, du moins positivement.

À partir de ces parcours et de ces prédispositions, chaque personne est amenée à concevoir une carte cognitive et des quêtes de résonance, dont les sources ont été fixées durant l'enfance (2020, p.13). Cette carte cognitive ferait « *office de "bien constitutif" en tant qu'il définit notre rapport axiologique au monde* » (2018, p.153). Une gymnastique intellectuelle simple permet de relier ce commentaire à ceux de Lahire.

La résonance apparaît alors comme un phénomène qui permet à l'individu de s'inventer différemment, mais aussi comme celui capable d'apporter une cohérence à son identité, en faisant vibrer les cordes de ses socialisations passées.

En parallèle, la richesse de la pensée de Rosa invite à poser la question de l'attitude à l'engagement. Un coureur peut être totalement entraîné, avoir le « goût de l'effort », mais être annihilé par une blessure, ou un autre coup du sort – la « *tuile* » qui tombe sur la tête, comme l'illustre Rosa, précédemment. Il n'aura alors pas la « bonne » attitude, que l'Allemand appelle la « *résonance dispositionnelle* » (2022, p.192). Dès lors, c'est bien par la combinaison des situations et des prédispositions que les personnes s'ouvrent plus ou moins à des expériences, potentiellement résonantes.

De cette manière, il semble que Rosa ait veillé à préciser sa pensée, vers un ancrage plus social – et applicable – au fur et à mesure de sa diffusion. En orientant et en précisant une partie de sa théorie vers la disposition, Rosa invite à défricher ce nouvel axe d'étude. Ce que nous tenterons de faire.

4. Problématisation et questions de recherche (en guise de conclusion)

Les allers-retours entre le terrain et les lectures nous ont conduit à nous intéresser à la question de la vie bonne, par la résonance. Puis à la résonance par le jouer. Enfin, aux dispositions qui marquaient les singularités des discours autant que des manières d'agir chez

les coureurs. L'ouverture d'un espace de résonance nécessitant des conditions préalables pour se laisser toucher, selon Rosa (2022).

La question est ainsi énoncée de comprendre comment les coureurs de la Chartreuse Terminorum, sous couvert d'une recherche de résonance, interagissent avec le jeu de la course, selon leur parcours. En cela, notre analyse s'ancre dans plusieurs traditions de recherche en sociologie, consacrées à la course à pied et au jeu, autant qu'elle ouvre un cadre plus vaste en les combinant.

Cette articulation inédite, parce qu'elle considère le jeu dans son unicité, et qu'elle accorde une place aussi importante aux faits qu'aux lacis des récits, offre une tentative de lecture nouvelle. Pour ces mêmes raisons, les travaux de Bartle, qui ont analysé les interactions entre mécaniques de jeu et styles de joueurs, méritent d'être actualisés, pour lier les trois panneaux de ce triptyque. Nous reprendrons donc ici l'idée de style dominant, découlant d'une somme de socialisations, qui induit une quête de résonance propre à chacun – une façon de chercher à résonner –, suivant les situations traversées.

De cette manière, la résonance, parce qu'elle mobilise à la fois le soi et le monde – donc des mises en situation, voire des transformations –, nous oblige à faire évoluer cette théorie vers un modèle dynamique. De ce point de vue, une expérience de résonance aboutie serait susceptible de transformer la personne jusque dans son style de jeu dominant. Style de jeu qu'il conviendra de préciser à nouveau, par une catégorisation à partir de nos données de terrain. Dans les prochaines parties, il ne s'agira donc pas seulement de chercher des traces de résonance. Notre ambition sera davantage d'éclairer des quêtes de résonance, en tant que processus sociohistorique, et d'observer la manière dont les coureurs s'y adonnent ; de voir ce qu'elles impliquent, ce qu'elles mettent en jeu, et de quelle manière.

Nous nous intéresserons donc dans un premier temps aux ressorts de l'engagement de façon détournée, afin de comprendre les raisons qui ont permis aux coureurs d'être interpellés par l'épreuve, d'y déceler une source de contentement, voire de plaisir, en prêtant attention à d'éventuelles étapes clés, ainsi qu'à leurs représentations. Autrement dit : aux cartes cognitives, comme les nomme Rosa, censées les conduire à adopter un style de jeu.

Puis, dans un second temps, nous nous interrogerons sur les orientations de ces quêtes, dans la diversité de leur projection. Nous essaierons alors de comprendre comment un coureur qui a participé (ou non) à l'épreuve se prépare à son imprédictibilité ? Comment l'indisponibilité de la quête est-elle gérée en amont ?

En filant toujours la pensée de Bartle, nous nous focaliserons enfin sur l'embarquement dans la Chartreuse Terminorum. Nous nous demanderons comment les relations entre les coureurs

et les éléments de la Chartreuse Terminorum évoluent, au gré de leurs différentes rencontres, en ayant pris soin de les expliciter au préalable. Nous prêterons une attention particulière au dialogue, en tant qu'interaction, rendue possible par le corps en action. Sans forcément parler de transformation ici, nous essaierons de relever les éventuels gains de ces participations, sur le plan de l'apprentissage notamment.

Cet alliage original vise *in fine* à comprendre l'objet, sans déformer ni les données du terrain ni les cadres théoriques remobilisés.

PARTIE II

Parcours et styles : caractériser les coureurs

Chapitre 6

Données générales sur les participants

Quoi qu'il en soit, il est important de reconnaître que beaucoup de choses de valeurs ont uniquement de la valeur à l'intérieur d'une sous-culture et que beaucoup de paris adjacents produisant l'engagement sont faits à l'intérieur de systèmes de valeurs déterminés.

Becker H., 2006, « Sur le concept d'engagement », *SociologieS*, p. 10

Mais ce que j'aimais dans la Terminorum c'était le côté « roots » un peu, où t'as pas les artifices des courses classiques. (Gaëtan)

Comment les coureurs en viennent-ils à participer à la Chartreuse Terminorum ? Existe-t-il des étapes clés ? Des points communs ? Un processus, finalement, qui conduit à y prendre part, jusqu'à s'engager, corps et âme ?

En formulant ces questions nous reviennent les mots de Becker, qui se demandait « *comment devient-on un fumeur de marijuana ?* » (1985, p.307). En s'intéressant au glissement progressif des individus, d'étape en étape, le sociologue récusait l'idée d'une motivation comme unique responsable d'un passage à l'acte.

Suivant son analyse, il semble évident qu'avant de s'inscrire, la personne doit apprendre une technique minimale – courir – ; apprendre la perception des effets – ce que courir induit – ; apprendre le goût pour ces effets – les bienfaits de la course – ; et apprendre à reproduire ces effets.

Nous nous attarderons donc ici sur certains marqueurs de l'engagement chez les coureurs.

Nous reviendrons ainsi sur certaines conditions favorables à l'inscription dans l'épreuve.

Parmi les principaux marqueurs de l'entrée dans la Chartreuse Terminorum, nous prêterons une attention particulière aux valeurs prônées par les coureurs, aux ruptures dans les parcours et, inévitablement, à leurs premiers pas dans l'univers de la course à pied.

1. Socialisation tardive à l'effort pédestre en compétition

Étant donné le caractère dantesque de l'effort, l'intuition conduirait à croire que la Chartreuse Terminorum serait le point d'orgue d'une carrière de coureur confirmé. Les *postulants*

seraient inévitablement des athlètes rompus à l’ultra, forts d’une expérience hors du commun, avec un niveau incroyable, pour oser défier le monstre.

Force est pourtant de constater que, comme David face à Goliath, les profils modestes sont légion. Une fois encore, la réalité apparaît moins évidente que toutes les suppositions.

1.1. Des performeurs « light »

Les coureurs de la Chartreuse Terminorum ne sont pas les coureurs ayant les plus gros palmarès, bien que leur expérience soit légèrement plus importante que les autres.

Si nous nous référons à la cote de performance l’ITRA, par exemple, sont considérés comme « élites » les coureurs masculins ayant un indice de performance supérieur à 825 ; 700 pour les féminines. Or, d’après le tableau des inscrits de l’édition 2019¹, la cote moyenne des partants s’établit à 568 points, ce qui correspond à des coureurs de niveau local, voire départemental². Bien que certains vivent autour de leur passion – dans le cas des accompagnateurs en montagne, par exemple – ou ont un métier associé au sport, tous restent amateurs, même chez les athlètes de plus haut niveau. Ce qui reste la norme en trail.

Il est donc établi que les coureurs de ces courses radicales ne sont pas des « top athlètes » sur de grandes courses. Certains ont toutefois gagné des courses locales. Cette absence d’athlètes de très haut niveau s’explique par plusieurs facteurs, comme pour la Barkley :

- 1) La spécificité de ces courses qui réclament un entraînement à part, peu conciliable avec un programme classique ;
- 2) L’absence de résonance médiatique internationale, pour des athlètes bien souvent sponsorisés ;
- 3) La perspective d’un échec cuisant (1 % théorique de *finishers* sur la Barkley), liée aux spécificités de l’épreuve évoquées, qui peut être source de déclassement symbolique pour les athlètes ;
- 4) La richesse du calendrier en trail qui rend le cumul d’ultras difficile ;
- 5) L’absence de dotation et de cotation de toute sorte ;
- 6) L’absence de « grands » coureurs, qui freine les autres « grands » coureurs à venir.

Les coureurs les plus chevronnés, qui ont participé à ce type de courses radicales, étaient des coureurs qui avaient « fait le tour de la discipline », plus ou moins rapidement, ou qui

¹ Nous avons choisi cette édition plutôt que celle de 2022, car elle prenait en compte les résultats avant Covid-19. Or, la plupart des événements ayant été annulés ou reportés pendant 2 ans, les coureurs ont subi une « décote » au cours de l’intervalle 2020-2021.

² Le constat est similaire sur la Chartreuse Backyard, pour une cote moyenne de 597 points.

déclaraient chercher d'autres défis. La majeure partie du peloton de la Chartreuse Terminorum est donc constituée de coureurs anonymes, peu préoccupés par les considérations évoquées plus haut.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que la plupart des coureurs ayant participé à la Barkley ou à la Chartreuse Terminorum ne se considèrent pas comme de « *grands sportifs* »³. Sportifs tout court. Le grand sportif restant l'athlète rapide, performant, d'après les témoignages. L'implication horaire et/ou kilométrique n'est pas suffisante pour qu'ils se qualifient de la sorte.

Du fait des spécificités de l'épreuve, une partie d'entre eux a même tendance à se considérer comme « à part », participant à un sport différent, qui ne dit pas son nom. De cette manière, les juger à partir de la cote ITRA n'aurait aucun sens, à leurs yeux. Comme si l'indice était inadapté. Ainsi, Mickaël m'expliqua à plusieurs reprises que « *la cote ne fait pas l'athlète* ». Pour des coureurs dont l'objectif n'est pas référencé sur ce système de cotation, l'argument s'entend. D'autant que le système de calcul, s'il semble fiable, ne pourra jamais prendre en compte le temps perdu à chercher les livres ; en somme : toute l'imprédictibilité et la technicité de la course.

Cela ne les empêche toutefois pas de se considérer comme des athlètes « compétiteurs » et d'être heureux de leurs résultats. Au cours de nos entretiens, tous nourrissaient le goût du défi et ambitionnaient toujours d'aller le plus loin possible, dans la mesure de leurs capacités. Ainsi cette compétition repose davantage sur la bonne utilisation de leurs forces le jour J, pour atteindre un objectif jugé atteignable, plutôt que sur l'écrasement de l'adversaire ou la lutte avec ce dernier – qui ne serait jamais qu'une conséquence. D'où l'idée de performeurs « light ».

Après c'est peut-être la dernière année où je fais quelques sacrifices, je me contrains un petit peu à faire plus de sport que ce que mon calendrier me permettrait normalement pour préparer ça, et peut-être que ce sera ma dernière saison en compétition, enfin compétition disons « avec objectif », avec objectif de performance. Rien ne m'empêchera de prendre le départ d'une course sans vouloir performer. Mais je ne me projette pas encore là-dedans parce que dès que je prends un dossard pour moi, c'est... [rires]. Mettre moins de temps possible. (Gaëtan)

³ Ce que nous retrouvons dans l'entretien de Pascal Blanc, *Nature Trail* n° 39, mais aussi, hors Chartreuse Terminorum, dans les entretiens menés auprès Guillaume A. (record de la Via Alpina) et de Thierry (vainqueur de la Yukon Arctic Race 2019), au moment de l'enquête exploratoire.

1.2. L'entrée dans la course à pied

Les plus anciens d'entre eux ont suivi un cheminement logique, au rythme des modes de la course à pied, vues au *chapitre 3* :

10 km route → marathon → trail → ultra-trail → Chartreuse Terminorum

Les plus récents engagés ont parfois court-circuité le macadam pour se lancer directement dans la course dite « nature ».

trail → ultra-trail → Chartreuse Terminorum

Ce deuxième parcours a souvent été réalisé dans un laps de temps très court, inférieur à dix ans. Une transition éclair, qui confirme les travaux de Knobé (2007, p.16) et laisse entrevoir une certaine voracité expérientielle, comme l'a exprimée Quidu (2021). Ces coureurs semblent se confronter plus rapidement que les autres à des défis de grande envergure.

Même pas ! À l'époque il y avait 1400-1500 [mètres de dénivelé sur la Sainté-Lyon] et maintenant ils arrivent à 1800, je crois. Donc voilà, de fil en aiguille, et puis j'ai vu des reportages à la télé qui faisaient découvrir, j'ai vu notamment un reportage sur Canal qui était bien fait et qui faisait découvrir la Diagonale des fous. Ça m'a donné envie de la faire, donc je me suis dit : « Un jour, je la ferai ». Deux ans après m'être mis à courir, donc en 2014, j'ai fait la Diagonale, j'ai terminé. Du coup, tu vois, c'est de fil en aiguille. Je cherche des objectifs, je cherche des objectifs, on peut dire des points de chute, des trucs qui m'intéressent. Faire l'UT4M, moi si tu veux, ça m'attire pas. Ce qui m'attire, c'est plutôt les défis. Tout ce qui est un peu bizarre, les courses à étapes... Je suis allé dans le Jura faire les courses à étapes, ou alors à l'étranger. (Liess)*

L'apprentissage de la course à pied opère ainsi à plusieurs vitesses, selon les coureurs, mais toujours en autodidacte. Tous ceux rencontrés suivaient une progression en escalier, alternant des défis de plus en plus élevés, suivis de périodes de repos, plus ou moins longues.

Tous nourrissent également une grande réflexion sur leur pratique, comme en témoigne l'extrait suivant, relatif à la gestion de la douleur, au gré des expériences :

Alors la douleur, elle est présente. Elle est présente j'ai envie de te dire, par rapport, avec moi, à ma forme physique – David j'imagine que la douleur vient beaucoup plus tard, qui est pour moi une référence –, pour moi, elle arrive assez vite, si tu veux dans les jambes, etc. Si je regarde l'édition précédente, au bout d'une boucle et demie. Tu commences à avoir cette douleur-là qui à un moment donné, à chaque pas, tu sens qu'il se passe un truc que ce soit musculaire, que ce soit articulaire, et j'ai jamais partagé ce point-là avec les autres coureurs, mais pour moi c'est quelque chose que j'ai intégré. C'est pas quelque chose contre lequel je me bats. Ça fait partie du truc et je sais que de toute façon elle ne s'arrêtera pas quelques jours après l'épreuve. Même si je m'arrêtais de toute façon, elle ne s'arrêtera pas. Donc c'est pas ça qui va me faire passer la douleur, et je vis avec, peut-être que j'ai un gros seuil de tolérance à la douleur, j'ai pas forcément de point de comparaison là-dessus, mais quelque part c'est une composante. C'est une composante parmi d'autres, comme il faut que je pense à manger, comme il faut que je pense à boire, comme si je perds un peu de lucidité, il faut que je me repose. C'est là, on vit avec et c'est une chose à laquelle j'attache pas plus d'importance que ça, si tu veux. (Romain)

D'après nos entretiens, tous pratiquaient un autre sport au préalable, dans lequel ils étaient souvent performants, voire plus performants qu'en course à pied. L'engagement dans la course à pied s'est souvent produit sur le tard. Souvent par « *manque de temps* ».

Ces derniers expliquent ainsi s'être tournés vers la course « hors stade », car facilement modulable dans un emploi du temps, avant de se retrouver pris au jeu. Pour certains, comme Thierry, chef d'entreprise, qui a commencé à 33 ans, la course était un moyen de « *s'évader un petit peu* », de « *sortir de son microcosme* ». Ce qui correspond à l'idée d'« *oasis de décélération* » reprise par Rochedy (2015).

Suivant cette logique, les épreuves les plus longues apparaissent comme des activités simples, paradoxalement peu contraignantes.

Et moi, en fait, je fais plus que du truc long parce que... parce que... Faire des trucs courts c'est beaucoup plus dur. Pour prendre plaisir sur des trucs courts, il faut aller vite. Pour aller vite, il faut être entraîné, en forme. Ça demande beaucoup plus d'implication quotidienne. Alors que faire du long, pour moi, avec de l'expérience, avec un bon fond, mais sans être super entraîné, c'est plus facile. Je pense que l'homme est endurant par nature et du coup c'est beaucoup moins exigeant pour moi de faire du long en matière d'entraînement, de vie au quotidien, que de faire du court. (Gaëtan)

Au-delà de la longueur, le choix du trail résulte souvent d'un goût pour l'environnement montagnard. Les coureurs de la Chartreuse Terminorum avec qui nous sommes entretenus témoignaient tous d'une certaine « éducation » à la montagne, qu'il s'agisse d'une socialisation primaire ou d'une socialisation secondaire, comme nous le verrons.

1.3. La « voie royale » : un parcours jalonné de courses monumentales

En interrogeant ces socialisations, nous avons trouvé dans les récits de vie des indices en faveur d'un cheminement sportif vers la Chartreuse Terminorum. En parallèle, pour étendre notre analyse, nous avons aussi retracé les palmarès de tous les coureurs de la Terminorum 2019 et de la Chartreuse Backyard 2019, à partir du fichier en ligne de l'ITRA.

94 % des coureurs de la Chartreuse Terminorum 2019 avaient pris part au moins à un ultra dans leur vie⁴ ; 50 % à un ultra supérieur à 200 km. La plupart du temps, ces ultras étaient considérés comme mythiques et les plus durs : l'UTMB* donc, l'Échappée Belle*, l'UT4M*, le Grand Raid de la Réunion*, le GRP*, la Montagn'hard* et, pour les plus anciens dans la pratique, le Tor des Géants* et la SwissPeaks 360*.

Ainsi, ces courses font figure de « *normes quasi culturelles auxquelles les concurrents se réfèrent* » (Kapp, 2015). Bien évidemment, suivant l'âge des coureurs et leur niveau

⁴ Contre 48 % des coureurs de la BackYard 2019 : une différence assez importante pour être soulignée.

d'expérience dans la pratique, le nombre de « monuments » varie, mais constitue toujours une étape. Pour bon nombre de nouveaux candidats à la Chartreuse Terminorum, ces courses auront tendance à être incontournables. Y participer permettrait aux coureurs de jeter les bases d'un cadre d'action commun, lors du jeu de la prochaine Chartreuse Terminorum. Participer à ces courses permet d'accéder à la communauté de la Chartreuse Terminorum, voire de s'y forger une réputation pour les meilleurs. De cette façon, un *vétéran*, qui a participé à la Barkley à plusieurs reprises, est présenté comme le « *Monsieur-Barkley* » lors de la Chartreuse Backyard 2019. Ces « faits d'armes » auront tendance à indiquer au coureur le comportement à tenir à l'égard d'un autre.

Des Valéry, des... même Mick, tu vois... Un mec comme Valéry, c'est un peu une légende pour moi, si tu veux, parce que c'est des gens qui ont fait la Barkley. Il y a quelque chose derrière, quoi. Tu peux pas y aller... Même Alexandra, tu vois : tu te retrouves sur la même ligne de départ avec des gens comme ça ! T'y vas pas en t'étant pas entraînée, quoi. Même si tu sais que t'as pas le même niveau qu'eux, tu fais ton maximum. En tout cas, c'est comme ça que je le vois. (Céline)

2. Renversement des valeurs : vers une vision infrapolitique du trail

Si le coureur ne partage pas forcément le caractère hors norme de l'épreuve, d'un point de vue physique, l'aspect radical est davantage visible. Cette radicalité est parfois exprimée sous le terme « marginalité », comme chez Gaëtan : « *Ah ! Je me considère, disons plus... [silence]... marginal ou radical* ».

Coulon expliquait déjà que « *l'homme marginal [...] se situe [...] à mi-chemin entre la culture tribale primitive et celle, plus moderne et sophistiquée, de la vie moderne urbaine* » (1992, p.52). Il serait, en somme, une personne prise entre deux traditions, ce qui se manifeste par des conflits moraux. Dans le sens où l'éthique de la discipline – l'« esprit trail » – s'oppose à l'éthique de la personne. Cela peut se traduire par un certain nombre de paradoxes, en matière de consommation notamment. Paradoxes qui permettent d'observer certaines valeurs au sein de ce peloton.

Cet aspect marginal, qui n'est pas revendiqué, contrairement à l'extrême par exemple, est une des composantes des mouvements de *subcultures*⁵, selon Gelder (2017, p.1). Elles apparaissent ainsi éloignées de la norme, dont elles puisent néanmoins leurs forces.

⁵ D'après Gauthier (2012, p.9) ce type de sociétés alternatives partagerait d'ailleurs les mêmes caractéristiques sociodémographiques que le public des traileurs.

Le temps de la course, évoqué comme à part, par le ludique, équivaut alors à ce que Taylor nomme « *inversion* » (2011, p.104) :

Il va de soi que le temps, dans ce monde d'inversion, d'antistructure, ne peut être le « temps vide, homogène » que Walter Benjamin considère comme le centre de la modernité. Le temps du carnaval, par exemple, est celui du kairos, c'est-à-dire que la linéarité du temps est rompue par les nœuds du kairos, par des moments d'une nature différente où se donnent à entendre les appels à l'inversion suivis par d'autres exigeant un réengagement et d'autres encore qui se rapprochent toujours de la parousie : Mardi gras, le Carême, Pâques.

Ce temps carnavalesque avait été évoqué par Gauthier à travers le festival de Burning Man (2012, 2015, 2019). L'image du carnaval a surtout été développée par l'anthropologue Scott, qui explora l'inversion sous une dimension « infrapolitique », définie comme un outil conceptuel qui « englobe les actes, les gestes et les pensées qui ne sont pas assez politiques pour être perçus comme tels » (1990, p.183)⁶. Scott évoque l'infrapolitique comme résistance. Les actions, parfois transgressives, auraient pour lui des transcriptions cachées (*hidden transcript*). Ces résistances peuvent être collectives ou individuelles, et s'opposeraient à une forme d'hégémonie, bien que les individus affichent parfois une autre face en public vis-à-vis des normes (*public transcript*). En tant que réponse à un stimulus négatif, elles exprimeraient une forme de résonance.

Cette pensée infrapolitique naît toujours de ce que Scott nomme « un monde à l'envers, dont [elle] est le miroir » (*ibid*, p.168)⁷. Ce qui justifie leur ancrage dans les *subcultures*. Il fait ainsi état de la culture hippie – terreau de la Barkley, d'après Frozen Ed Furtaw, pour rappel – , en opposition aux conformismes bourgeois de l'époque. À ses yeux, ces moments d'inversion à part jouent une « fonction imaginative, même si rien d'autre n'est accompli » (*ibid*, p.168)⁸.

L'inversion ou le renversement symbolique ont parfois pu être rejetés par les premiers chercheurs en sciences humaines et sociales, lors de leur étude sur le mouvement « hors stade » notamment (*chapitre 3*). Ces derniers préféraient y voir un prolongement d'activités plus anciennes. Cependant, si l'évolution s'appuie forcément sur une structure précédente, le nouveau mode de pratique peut s'y opposer, selon ce fameux jeu de miroir. Ainsi, si nous revenons sur la course créée par Michel J., qui récompensait le dernier coureur, celle-ci

⁶ Traduction personnelle (Scott, 1990, p.183) : « *Infrapolitics is to politics what infrared is to light. Its domain encompasses the acts, gestures, and thoughts that are not quite political enough to be perceived as such* ».

⁷ Traduction personnelle (Scott, 1990, p.168) : « *it is impossible to envision a world upside down without beginning with a world right side up of which it is the mirror image* ».

⁸ Traduction personnelle (Scott, 1990, p. 168) : « *Inversions of this kind do, however, play an important imaginative function, even if they accomplish nothing else* ».

n'aurait pu exister ni se comprendre sans les courses traditionnelles, auxquelles elle se référerait tout en s'y opposant (Lefief, 2018, p.114).

De la même manière, l'esprit festif revendiqué par ce mouvement ne peut être lu que dans le prolongement d'une certaine rigueur fédérale et du sérieux performatif. Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre les traileurs évoquer le marathon comme une entreprise aliénante⁹, à la manière de Rosa quasiment. Ces constats tiennent évidemment pour les courses radicales. Ils seraient même intensifiés par leur caractère secret.

La plupart de ces résistances seraient de nature romantique. Comme le rappelait Gauthier, dans un article déjà cité. « *Face au confort et à l'égoïsme calculateur, le romantisme valorise le plaisir, la jouissance, l'évasion, la fantaisie, la mélancolie, l'insatisfaction envers le monde, l'irrationnel, l'étrange, le curieux, la rêverie, et il manifeste un intérêt marqué pour le mysticisme et l'exotisme* » (2014, p.11). Dans le cadre de la Barkley, nous avons noté et souligné l'aspect social de la course, et, avec elle, la pensée de Laz. Chacune de ses épreuves, par leur dynamique, pouvant être assimilées à une réunion.

Au-delà de ce temps festif, le renversement est visible statistiquement. Sur les épreuves classiques, le taux d'abandon tend vers un nombre le plus petit possible, indépendamment des années. Pour preuve, sur le Half-Marathon des sables, par exemple, les organisateurs ont « invité » les *non-finishers* à la prochaine édition (Annexe 35). Lors de nos observations sur des trails classiques de 2017 à 2023, les abandons étaient rares, le plus souvent provoqués par des blessures ou des troubles gastriques. Lors de l'édition 2021 de l'UTMB, le magazine *Trails Endurance* avait ainsi compilé des données concernant les taux d'abandons sur l'événement : autour de 22,5 % en moyenne pour toutes les courses, avec un pic à 50 % pour les coureurs élites. Ce qui se justifie par un surrégime et par la forte compétitivité de ce circuit interne : si le coureur performant n'a plus de chance de « bien figurer », il abandonne plus facilement qu'un coureur venu dans la seule optique de finir. Cette dynamique du « zéro abandon » renvoie à celle du *finisher*, ainsi qu'à des impératifs logistiques – comme le réacheminement des coureurs, par exemple¹⁰.

⁹ Alors même que Defrance écrivait en 1989, au sujet du marathon (p.88) : « *Vous savez, au stade ou hors du stade, il n'y a pas de comparaison. Je le dis parce que je connais un peu les deux aspects de la compétition. Sur piste, il faut presque toujours courir le couteau entre les dents, presque comme des bêtes. Pas de ça en marathon où l'on ne court pas contre, mais avec* ». Ce qui renvoie au rattrapage évoqué précédemment et à une certaine vision cyclique –voire tourbillonnaire –de l'innovation sportive et de ses normes.

¹⁰ Elle est d'autant plus visible dans les autres disciplines pédestres. Lors du Marathon de Paris 2019, par exemple, sur les 49 155 partants, 97,8 % avaient terminé l'épreuve d'après le journal *L'Équipe*. Selon Schexnayder (2012) et ses travaux sur le marathon, le nombre de coureurs finissant ce type d'épreuves aurait augmenté de 47 % entre 2000 et 2016 (in Bridel et al., 2016, p.16).

Ainsi, le taux d'abandon (x) sur ces courses s'exprime avec :

$$x = \frac{\text{petit nombre d'abandons}}{\text{grand nombre de participants}}$$

Sur la Barkley et la Chartreuse Terminorum, le taux d'abandon (x') se distingue de (x), et s'exprime avec :

$$x' = \frac{\text{grand nombre d'abandons}}{\text{petit nombre de participants}}$$

Cette dynamique s'accompagne d'un renversement symbolique. En s'inscrivant à ces deux types d'épreuves, les participants adhèrent à l'une de ces deux équations, et connaissent ainsi leur chance théorique de réussite. Pour les uns, faire déjouer la statistique relèvera de l'exploit – puisque le plus grand nombre abandonne. Pour les autres d'un échec – puisque le plus grand nombre finit. Symboliquement, l'abandon est donc d'un côté la norme, de l'autre une déviance. L'absence de *finishers* et d'objets en lien avec ce statut (médailles, trophées, classement) renforce leur prestige, paradoxalement. Cette absence occupe une place plus importante qu'un quelconque vainqueur dans l'esprit de tous.

Les courses radicales, comme la Chartreuse Terminorum, inversent donc « *le type de sanction* », comme l'écrivait Hamayon (2012, p.281). L'anthropologue ajoutait : « *classant sans éliminer, les courses constituent essentiellement une représentation de la notion de hiérarchie, sans être par elles-mêmes un facteur de hiérarchisation* » (*ibid*). Or, c'est bien l'inverse qui se produit une fois de plus sur ces épreuves. Certains coureurs reprochaient même l'absence d'élimination, et plébiscitaient des barrières horaires « *dures* », « *pour que ça reste du sport* ».

Lors des entretiens, des critiques ont pu être émises à l'encontre du « système » actuel du trail et de la course à pied, et de leur logique de *finishers*.

Et puis le public qu'on y retrouve, c'est vachement moins le public qui était avant, qui étaient des montagnards, des aventuriers, qui s'entraînaient pas vraiment pour ça et qui faisaient un peu tout et qui venaient faire ses courses. Les numéros de l'époque c'était Vincent Delebarre, Dawa Sherpa, des vieux quoi. Maintenant, le trail c'est plus athlétique : il y a de plus en plus de gars qui sont spécialisés là-dedans, qui s'entraînent vraiment beaucoup. Si tu t'entraînes pas spécifiquement pour ça, tu vas difficilement accrocher un top 10 ou top 20, quoi. Surtout plus l'épreuve est connue, et il se trouve qu'il y a une dérive aussi parce que du coup les gens font ça un peu comme un défi personnel, ou une réalisation. Du coup... l'organisateur mise beaucoup sur le nombre, il y a une sorte de... d'accompagnement, voire de prise par la main des gens. Les gens sont plus du tout autonomes sur la pratique « montagne », quoi. Ils vont là-bas, ils attendent qu'on leur offre tout ce qu'il faut pour manger, pour boire, si jamais ils ont une petite fatigue, rentrer en voiture, etc., et pour moi, ça, ça sort complètement de l'esprit du sport tel que je l'imagine. C'est pour ça que je me retrouve aujourd'hui beaucoup plus dans les épreuves... à la marge

parce qu'on y retrouve plus selon moi les critères d'autonomie, de liberté qu'on avait à l'époque dans toutes les épreuves et qu'on a perdus aujourd'hui par la masse. (Gaëtan)

Derrière cette critique, pointe l'idéal d'un retour aux sources, ou aux origines. Ainsi, la Chartreuse Terminorum, par son faible nombre de participants et de *finishers*, fait office de repoussoir à la masse, jugée hors de « l'esprit du sport ». De la même façon, le prix d'inscription participe d'un renversement, comme l'exprime un autre coureur :

Dans le sens, c'est une course classique, en général faire l'UTMB, j'ai fait l'UTMB, c'est une course alors que, si tu veux, quand tu fais un truc comme la Terminorum, c'est plus une quête, un dépassement de soi. Pour moi, déjà le trail c'est le retour aux sources. Ce que fait le triumvirat, c'est le retour aux sources, pour moi. Une inscription modique, une modique somme, c'est la base, on n'est pas là pour faire de l'argent avec le trail, on est là pour faire courir des gens, au pire faire tourner une asso, on n'est pas là pour enrichir des gens, des familles... (Liess)

À travers ces exemples, l'UTMB, en tant que mythe consacré, fait figure d'espace miroir¹¹, dans lequel les coureurs interrogés ne se reconnaissent plus toujours. Avec lui, « *tous les grands barnums* », décriés pour leurs supposés aspects commerciaux, qui représentent davantage l'aliénation, pour les coureurs de la Chartreuse Terminorum, qu'une promesse de résonance. Ce, d'autant plus, que la plupart y a déjà participé avant l'essor et l'accélération de la discipline. D'où quelques pointes de nostalgie dans le récit des coureurs les plus anciens dans la pratique.

Parce que, quand tu racontes ça, aujourd'hui c'est devenu tellement « à celui qui en fait le plus ». On voit bien les courses, les trucs, les mecs, ils commencent à courir : ça fait 6 mois qu'ils courent, ils disent : « Ah ! Cette année, je vais faire le trail des Passerelles », par exemple. Le grand, tu sais. « Ah oui quand même ! », et tout. Et tu le recroises 3 mois après : « Ah ! Avec mes potes on va faire machin et tout », c'est devenu... Après tant mieux, je critique pas les gens. Chacun fait ce qu'il veut et tout, mais je sais pas... Moi, je te dis : quand j'étais tout petit j'allais voir mon père, c'est lui qui m'a mis à la course à pied, sur le Grand-Duc, je t'ai déjà expliqué ça. J'allais là-bas, je l'encouragerais. Ils faisaient ça à cinq avec ses potes : c'était déjà un truc de fou. Mais quand je voyais les solos passer, je m'asseyais sur un rocher et je les regardais passer, je les applaudissais et pour moi c'étaient des gladiateurs, c'était... Même mon père, il disait : « Ça, c'est des gens, c'est plus comme nous le sport, c'est déjà des gens qui s'entraînent 3, 4, 5 fois la semaine qui vivent et tout. Voilà. Moi, ça me faisait rêver. Je me disais : « Ah ! Quand même », et tout ça, moi aussi ça me faisait rêver. Faut que je le fasse. J'ai mis 10 ans à m'engager sur un 80 bornes. Je suis monté à 25, 30, 40, 45, 60. Voilà j'ai franchi un peu les étapes, plein d'expériences, plein de choses, et un jour, voilà, je suis passé à 80, mais j'ai mis 10 ans. Peut-être que c'est moi aussi qui n'avais pas confiance en moi. Mais je l'ai fini, je l'ai fait, et c'était parti. (Éric)

Si l'enquête présente une mise au point à partir de la Chartreuse Terminorum, ces mêmes arguments se retrouvent au sein d'autres groupes à la marge, comme nous l'avons observé dès 2017, lors d'un travail préliminaire.

¹¹ Lebreton et Gibout mentionnaient d'autres exemples de ce type, à travers l'ultrasieste du Mont-Blanc, comme « *alternative à la course, au stress, à la compétition et à la domination de la nature* » (2020, p.9).

Et les nouveaux formats, pour revenir à ta question initiale, je pense que ce qui plaît dans les nouveaux formats et qui va, ce vers quoi les gens, ils se dirigent, c'est qu'on est un peu soulé par tous les grands barnums, comme l'UTMB. Alors ça fera toujours le plein, y a pas de souci. Mais les gens ils veulent un peu retrouver le côté : « Bah, je fais du trail, car j'aime bien courir dans la nature ». À l'UTMB, à la Sainté-Lyon t'es pas vraiment dans la nature, car t'es toujours les uns derrière les autres [rires], tu fais l'UTMB, car t'as envie de dire aux collègues de travail : « Bah, j'ai fait l'UTMB ». À un moment donné, c'est devenu presque ça. Et, tu vois, pour s'inscrire à l'UTMB, c'est vraiment devenu un parcours du combattant et ça va un peu à l'encontre d'un certain esprit. En tout cas, celui des pionniers : je mets mes baskets, je me barre et je fais ce que je veux. L'UTMB, tu fais pas ce que tu veux. (Olivier, membre de la Confrérie des Horizons)

Ce discours est également celui d'une partie des suiveurs, comme en atteste le discours de certains journalistes :

Moi, je suis content parce que quand je vais sur cette course-là. Je trouve que dans le trail de plus en plus on se regarde. Ce qu'on reprochait à la route il y a quelque temps, je le trouve malheureusement dans le trail, c'est la course à l'armement à celui qui a la plus belle paire de chaussures, le nouveau sac à dos le machin, etc. Et au final, ça se regarde un peu trop en ce moment, je trouve, en ce moment sur les courses à pied, et là [sur la Chartreuse Terminorum] j'aime bien parce qu'on s'en fout, ils s'en foutent complètement. (Benoît du Dauphiné Libéré)

Alors j'ai fréquenté un petit peu les pelotons de marathon – je n'ai fait que quelques courses – et, par l'intermédiaire d'une copine attachée de presse, j'ai fréquenté les courses autour du Mont-Blanc et j'ai découvert le Marathon du Mont-Blanc, qui est une course deux mois avant l'UTMB. J'avais été marqué par une chose : c'est que quand on court à Paris, que ce soit au parc de Sceaux ou au bois de Boulogne, on voit tout le monde courir avec un tee-shirt « finisher ». Tout le monde a fini quelque chose : c'est le 5 km de Palaiseaux-les-Oies ou de Trifouilli-sur-Seine. Tout le monde a un tee-shirt « finisher », comme si finir une petite course, une « coursette », était un exploit. Et c'est très différent justement sur une course comme la Chartreuse où les gens se mettent réellement en danger et ne sont pas là, quelque part à frimer, à avoir un rôle social, avec quelque chose qui n'est pas un exploit. Sur le marathon, tout le monde termine, donc se promener avec un tee-shirt : « J'ai terminé le Marathon de Paris », c'est certes honorable, mais ça n'a rien d'un exploit alors que tout le monde exhibe le fait qu'il ait terminé le Marathon de Paris. Ce qui est intéressant dans la Chartreuse et tout ça, c'est qu'on ne termine pas en général, voilà. Il y a zéro vainqueur ou au mieux un vainqueur, et je trouve que c'était une démarche supplémentaire dans l'interrogation sur « qui on est ? », et « qu'est-ce qu'on fait sur Terre ? ». Je trouve que ça permet de creuser sur soi de manière beaucoup moins « fake ». On est dans un siècle assez « fake », fait beaucoup d'apparences, et je trouvais que c'étaient des épreuves qui permettaient vraiment aux gens de s'interroger en profondeur et en réalité sur eux-mêmes. (Stéphane, grand reporter)

Il est aussi présent au sein du *triumvirat*, pour qui l'organisation des courses a tendance à se rigidifier. Est alors pointée du doigt la « marchandisation », par Emmanuel, à travers l'augmentation des coûts d'inscription et le risque, de voir se développer une discipline à deux vitesses, avec des départs différés entre élites et coureurs lambdas par exemple. Plus largement, c'est tout un rattrapage d'une activité de niche par les logiques économiques dominantes qui est parfois remis en cause. D'où une volonté de créer et de sauvegarder un

espace convivial, tel un « îlot de décélération », pour reprendre la logique de Rosa¹². Une course à vivre « avec ses tripes » (Annexe 21) :

[Sur les autres courses, type UTMB] Du coup au niveau de la ligne de départ, du genre, tu touches la basket de l'autre t'as l'impression qu'il va te mettre une tête. « Oh, les gars, on est là pour rire ! OK, il y en a dix qui vont être devant, mais les gars on est là, vous allez prendre tous 20 heures donc on va se détendre ». Et c'est pour ça aussi, c'est ce que je te disais par rapport à « trouver autre chose ». C'est-à-dire qu'après, encore une fois, il n'y a pas de jugement de valeur, il n'y a pas de critique. Je pense déjà qu'il y a une société qui est un peu « raide », si on peut avoir des temps où on crée un espace-temps qui est un peu différent... Ça le fait vraiment avec la Terminorum et que, derrière dans cet espace-temps, on peut se faire un peu plaisir, pourquoi se priver ? Tu vois même si demain des fois il y a des mots qui peuvent paraître un peu durs, c'est toujours du 14^e degré. (Emmanuel)

Nous retrouvons ainsi dans cette déclaration une certaine forme de crainte face à la sportivisation, qui induirait une perte d'équité, comme l'a montré Moraldo avec l'amateurisme en alpinisme (2016, p.12).

Pour autant, comme tout membre reste partie prenante, Benoît du *triumvirat* confiait au magazine *Trails Endurance* (2021) : « On peut dire ce qu'on veut des autres trails de "masse", mais ce sont des événements formidables et aussi des piliers de notre pratique, ils sont indispensables au même titre que toutes les courses locales associatives qui nous font courir partout en France tous les week-ends ». Il existe donc une forme de double discours au sein du *triumvirat* (*hidden/public transcripts*), qui se comprend en partie par son statut d'hydre, avec plusieurs casquettes à chaque tête.

À travers ces quelques points, l'inscription à l'épreuve témoigne d'une adhésion à des valeurs particulières. S'engager dans la course équivaut à soutenir un autre modèle de performance. L'épreuve ne donne accès à aucune autre, ne permet aucun gain de points pour une quelconque cote de performance, pas plus qu'elle ne confère de récompense au *finisher*, dont elle se moque gentiment. L'humour est omniprésent dans le discours de la course – ce qui est loin de faciliter la tâche de l'ethnographe. Chaque discours est amené à être reconsidéré et analysé par ce filtre, qui sert autant de protection qu'il est un moyen de tourner en ridicule le discours du milieu. Les règles, sous ce registre, participent au renversement des valeurs, de la même façon que le carnaval.

Participer à ce type d'épreuve n'est jamais anodin et peut être lu et analysé comme une réaction infrapolitique, discrète, à l'encontre d'un système plus global, dans lequel s'insère le trail. Ce qui entraîne un repositionnement dans un espace davantage en lien avec le système de valeurs individuel du coureur.

¹² Sur le site Internet de la course, le mot « trail » n'est jamais mentionné. Ce qui n'est pas le cas sur la page Wikipédia de l'événement ni dans les discours.

Pour autant, participer à ce type de courses radicales n'est en rien « *militant* » ou « *contestataire* », comme l'expliquait Gauthier (2011, p.21). Cette dimension critique de l'engagement, porté par tout un écosystème – coureurs, organisateurs, suiveurs –, et son détour par le discours des origines, participe plutôt à une nouvelle tentative de réenchancement de la pratique et, plus largement à une tentative de réenchancement du monde. Soit une quête de résonance. Ainsi, par le pastiche, la course joue et renoue avec une forme de mystique et de merveilleux, qui a en partie disparu avec l'accélération de la discipline.

En cela, les discours des pratiquants de la Chartreuse Terminorum trouvent un écho dans les paroles de Jacques :

Je suis torse nu, j'ai deux scotches sur les aréoles parce que je devais avoir, je pense, un tee-shirt avant, j'ai des chaussettes, mais qui doivent monter à cette hauteur-là, et une paire de baskets, hein. J'ai pas de banane, j'avais strictement rien du tout. Donc, c'est la course « libre », hein, sans aucune astreinte, c'est vraiment... Puis ça, c'est vraiment l'esprit soixante-huitard, parce qu'on est dans une société toujours plus liberticide, et je comprends que le trail ait un engouement vraiment passager, mais un engouement énorme qui ne s'arrêtera pas ; probablement quand on mettra beaucoup plus de règlements, ben là y'a des gens qui diront : « Ben tiens, on pourrait faire des courses pour nous », parce qu'en fait ce qu'on a fait Christian [son comparse de l'époque] et moi, finalement c'est des courses pour lui et moi. On était profondément égotistes, c'est plus que de l'égoïsme, hein. On s'est centrés sur nous, on se connaissait parfaitement bien, au niveau de l'alimentation, au niveau du sommeil, au niveau de la cryothérapie ; on a fait de la cryothérapie avant la cryothérapie, ça veut dire que chaque fois qu'on arrivait à une de ces étapes, on allait se mettre complètement nus dans un ruisseau, si on en trouvait un, ou dans une fontaine, donc ça c'est de la cryothérapie, hein... naturelle [rires] et on se connaissait bien lui et moi. On savait nos forces, nos faiblesses, et on avait vraiment une parfaite connaissance à la fois du terrain, parce qu'on a reconnu quand même sur la traversée des Alpes avec deux copains, parce que Christian pouvait pas toujours partir, installé dans le Queyras - c'est une région prodigieuse que j'adore, c'est une des plus belles régions pour moi du monde, qui est riche de ses pauvretés, hein. C'est un peu le désert, hein, et puis on franchit des cols où il y a encore des barbelés de la guerre, de la 2^e guerre mondiale parce que les Italiens n'ont pas eu le temps de les enlever ou les Français, ils ont pas voulu l'un et l'autre les enlever, y'a des forts tout d'un coup on arrive à 2400 m, et puis d'un coup on voit des forts, des ruines, des barbelés rouillés, c'est un autre monde ; on a l'impression d'être arrivés sur la Lune... (Jacques)

3. L'existence de turning points

La Chartreuse Terminorum est un terrain d'adaptation, requérant une certaine dose d'autonomie et de sens pratique. Avant de participer à la Chartreuse Terminorum, les participants ont eu l'occasion de s'aguerrir à travers d'autres épreuves, qui ont conforté leur

goût pour la pratique de l'ultraendurance, jusqu'à leur donner l'occasion d'apprécier cet effort.

Ces jalons pavent un chemin en direction de la Chartreuse Terminorum. Ils sont autant de points de bascule, dits *turning points*, qui ont pu infléchir le parcours des coureurs. Cette notion de *turning points* est étroitement liée aux travaux axés autour des biographies. Ces *turning points* sont souvent imprévisibles. En ça, ils renvoient à la résonance. Ils marquent surtout une série d'adaptations et de réadaptations.

Hughes utilisait le terme pour désigner des bifurcations, des ruptures, des « *tournants de l'existence* » au sein des parcours (1996, p. 168, in Dubar & Nicourd, 2017, p. 55)¹³. Précédemment, les travaux de Ronkainen *et al.* (2017) ont pu s'y intéresser, dans le cadre d'une analyse de récits de coureurs, à Shanghai, sous l'angle identitaire. Ces derniers ont mis en évidence des points clés comme l'inscription dans un groupe, la fixation d'un premier objectif de course. Stebbins les mobilisait également dans son appréciation des carrières sportives (2007, p.11). Ces *turning points* joueraient un rôle de façonnage. Il existe donc différents niveaux de bascule, et nous ne nous intéresserons ici qu'à ceux pouvant être assimilés à une rupture nette dans le quotidien.

Loin d'être seulement imprévisibles, les *turning points* apparaissent comme des réponses. Ils peuvent aussi être matérialisés par des rites de passage. Plus classiquement, il peut s'agir de l'inscription à une première épreuve, ou du passage d'un sport à un autre. Le plus souvent, de l'entrée dans une « *nouvelle phase de stabilité* » (Grossetti, 2006, p.8).

Nous avons demandé à certains athlètes suivis de réaliser des frises chronologiques, après plusieurs entretiens, pour confirmer notre intuition concernant l'existence de *turning points* dans leur parcours. À la lecture de ces éléments, nous avons relevé des indices en faveur de l'existence de parcours marqués par des « tournants ». Pour Éric, par exemple, c'est un accident de moto, survenu lorsqu'il avait 23 ans, qui lui a fait prendre conscience qu'il n'avait « *plus de temps à perdre* ». Avec cette idée, celle que le plaisir doit rester primordial.

Éric : Oui ça, ça a été 5 ans de torture plus psychologique, ils te rendent fou. Mon caractère, il a changé par rapport à ça.

Enquêteur : C'est-à-dire ?

Éric : Aujourd'hui je perds moins de temps. Je te disais au boulot, pourquoi aussi j'ai fait ça. Ça va pas, je m'emmerde pas avec tous les à-côtés, les artifices, les trucs qui servent à rien pour moi, ça j'en ai eu. On m'a pourri ma vie, on m'a fait des trucs. Aujourd'hui ça peut être le directeur, un homme, une femme, aujourd'hui je prends pas de gants, je passe à autre chose. Plus de temps à perdre.

¹³ Ces notions sont parfois opposées, mais restent pourtant similaires (Grossetti, 2006, p.12).

Chaque parcours met ainsi en avant une succession de tournants qui conduisent à courir d'une certaine façon. Pour Éric, Benoît, Mickaël et Liess, ces tournants sont marqués par un arrêt forcé : arrêt de carrière, blessures. Ils peuvent parfois frôler le tragique, mais aussi s'apparenter à une découverte, à un plaisir nouveau, voire à un nouveau défi, générant un changement de cap. De cette manière, face à une situation, la personne va répondre, selon ses antécédents, et s'ouvrir, possiblement, à un dialogue résonnant avec l'objet.

Pour certains coureurs, ces bifurcations expliquent la façon de s'engager. Ainsi, des transferts d'expérience existent. Céline, par exemple, rapproche la course de son emménagement en Norvège. Ce moment de bascule lui aurait donné le goût et la confiance pour tenter ce genre d'aventure, requérant un bon sens de l'adaptation.

Je ne sais pas comment l'expliquer, c'est vachement dur, mais je vois ce que tu veux dire et je suis d'accord avec toi sur ce point-là, quand tu te mets des objectifs comme ça, où de toute façon, t'es quasiment sûre de te planter, car de toute façon, personne, la Terminorum, typiquement, personne ne l'a jamais finie ; je ne pense pas que ça va arriver... Je ne sais pas si l'année prochaine, quelqu'un va y arriver ou pas, mais en tous cas, ce sera clairement pas moi... Mais t'y vas quand même parce que, toi, tu te mets un objectif, peut-être un peu moindre, faire un tour, deux tours ou trois tours ; ça dépend des gens, mais qui reste malgré tout un truc assez difficile si tu veux, ou t'essaies d'aller toi, au maximum... c'est aussi un peu dans la même veine que de se dire : « Ben, demain je plaque tout et je pars vivre dans un autre pays et puis advienne que pourra, quoi [...] On va faire un maximum pour se préparer autant qu'on peut ; il y aura toujours l'incertitude de « Est-ce que ça va bien se passer ; est-ce qu'on va s'intégrer ? Voilà... typiquement » ; je pense que c'est un peu le même schéma clairement. C'est le même genre de démarche, quoi. En termes de personnalité, je pense que c'est un peu le même aussi, le même cheminement. (Céline)

En conclusion du chapitre

Dans ce court chapitre, nous avons donné des premiers éléments de réponse à la question : comment devient-on coureur de la Chartreuse Terminorum ? Pour cela, nous avons recensé et présenté un certain nombre de points communs, visibles au sein du peloton.

Nous notions en introduction un recrutement socioprofessionnel relativement homogène. Certains participants étant même collègues de bureau. Une donnée finalement récurrente dans les sports de nature depuis de nombreuses années, mais sans doute exacerbée par le côté intimiste de la course.

La plupart des participants à la Chartreuse Terminorum ont suivi une progression linéaire, parfois en accéléré. Le parcours sportif est généralement marqué par une pratique antérieure, dont ils se sont détournés, puis par des courses au prestige symbolique, qui se dégagent comme des jalons. Il s'agit d'épreuves dures, de longues distances, sorte de socle commun

entre le destinataire de l'épreuve et ses destinataires. Pour ces raisons, les coureurs, par leur passé sportif, sont animés d'un esprit de compétition, mais ce dernier est limité. Pour ces raisons également, les récits de vie et les parcours sont traversés de ruptures, qui font écho aux travaux de Knobé (2007), bien que celles-ci s'inscrivent dans une perspective étendue à l'ensemble des activités des personnes individuelles.

Si ces coureurs ont participé à des épreuves mythiques, nous retrouvons dans leur discours une certaine défiance vis-à-vis d'elles. Comme une forme de résistance symbolique envers ces épreuves qui dévoieraient la symbolique de l'effort et les valeurs projetées dans la pratique. Ainsi, la Chartreuse Terminorum ressort comme un authentique inverse. Telle une réponse à leur quête de résonance.

Loin de dresser un portrait-robot des *vétérans* ou *postulants* de la course, nous verrons dans le prochain chapitre comment, derrière ces points communs, chaque coureur est amené à renégocier sa participation de manière singulière.

Chapitre 7

Émergence d'idéaux-types de coureurs-joueurs

Enfin, dominant tout, revenait l'angoissant problème : quelle attitude adopter ? Tantôt, lâchement, il décidait de jouer un rôle, tantôt, plus lâchement encore, il se disait qu'il n'y réussirait pas, qu'il n'était pas fait pour le mensonge et qu'il se rendrait ridicule.

London J., 1997 [1909], *Martin Eden*, p.34

Au-delà des points cités, l'observation et les échanges ont permis de mettre en avant des différences, liées aux parcours de vie et à l'expérience des coureurs. À partir de ces éléments et de nos lectures, nous nous sommes intéressé aux travaux de Bartle (1996). Bien qu'il n'imaginât pas étendre son analyse à des univers ludiques hors ligne, celle-ci nous a semblé pertinente et a nourri notre réflexion¹.

En faisant dialoguer ces écrits avec notre terrain, nous avons émis l'hypothèse que chaque joueur serait mû par une quête de résonance, menant à des choix différents, en lien avec l'environnement et les autres joueurs de la Chartreuse Terminorum. Cette quête implique donc des modes d'action différents. Ce que nous avons cherché à éclairer, en nous demandant quels pouvaient être ces modes d'action.

Nous avons ainsi fait émerger quatre styles² de coureurs-joueurs, en amont de la course³. Tout en sachant, comme l'écrivait Emerson *et al.*, que cette « *typologie identifie uniquement les catégories reconnues par l'ethnologue* » (2010 [1995], p.152). En ce sens, « *il n'est pas*

¹ Dans ses travaux, Bartle mettait en garde ses suiveurs à propos de sa théorie. À ses yeux, celle-ci ne pouvait s'appliquer en dehors des mondes virtuels, caractérisés par une immersion volontaire des joueurs. Ainsi, il n'aurait pas aimé que son modèle soit étendu à d'autres sphères de l'activité humaine. Le recours à cette théorie peut donc être discuté et résulte d'un choix. Par virtuel, le langage commun se réfère la plupart du temps au domaine ludique ou imaginaire. Depuis quelques décennies, il comprend le numérique. Par définition, est virtuel ce qui n'est qu'en puissance : « qui possède, contient toutes les conditions essentielles à son actualisation » (CNRTL). La question : « Qu'est-ce que le virtuel ? » mérite sans nul doute un examen plus approfondi que ce que nous proposerons. Toutefois, si les MUD n'ont pas d'existence matérielle propre, en dehors des plates-formes de connexion, ces derniers ont une incidence sur le réel. Il suffit de penser au temps passé par les utilisateurs : temps appartenant au commun. Dès lors, le virtuel n'est rien d'autre qu'une bulle extraquotidienne, donnant l'illusion d'une irréalité. Caractéristique partagée par quasiment tous les jeux ; MUD et Chartreuse Terminorum compris. Par cette gymnastique, relevant à première vue de la philosophie du langage, les travaux de Bartle semblent tout à fait applicables à d'autres terrains.

² Nous préférons le terme « style », qui signifie une manière de faire, à « profil » qui renvoie davantage à une manière d'être à nos yeux.

³ Avec la pandémie et l'annulation, nous avons réfléchi pendant deux ans à cette catégorisation, à partir des échanges préalables et des entraînements. Bien qu'il y ait des ressemblances avec les précédentes études évoquées, nous n'avons pas cherché à décalquer des catégories exogènes.

évident que les gens qui prennent part à ce site appliquent ces catégories à autrui et à eux-mêmes »⁴.

- 1) Le *convivial*, qui va rechercher un accomplissement dans l'expérience collective qu'il va vivre dans le jeu via des rencontres et des interactions ;
- 2) Le *performeur*, à la recherche de la domination des autres joueurs dans un esprit aiguisé de compétition ;
- 3) Le jusqu'au-boutiste, qui cherche à comprendre le jeu et accomplir tous les défis qui lui sont proposés ;
- 4) Le *découvreur* qui cherche à défricher l'univers dans lequel il évolue, avec une soif de découverte et de compréhension.

Ces styles fonctionnent par couple, en fonction du rapport d'interaction avec un élément du jeu : « jusqu'au-boutiste/découvreur » avec l'univers ludique ; « performeur et convivial » avec les protagonistes.

Ils permettraient aux personnes de cheminer dans leur quête de résonance, selon leur vécu, tout en rappelant que le succès n'est jamais garanti. Ils contribuent également à mieux comprendre la combinaison entre les situations et les prédispositions, qui conduisent à ces quêtes.

Comme dans les travaux de Bartle, il s'agit de styles dominants ; l'intérêt du modèle réside dans sa dynamique. De la même façon qu'un footballeur droitier peut remiser de la tête ou du pied gauche, selon le sens de l'action, le coureur-joueur peut passer d'un style à un autre, pour progresser dans sa quête. Le jeu de la Chartreuse Terminorum résulterait d'une suite infinie de variations entre style dominant et styles secondaires, qui, mis bout à bout, participeraient à la cohérence d'histoires singulières (*Annexe 36*). Ainsi, une même activité prendra des sens différents.

Chaque personne gardera en mémoire les styles joués, qui fonctionnent alors comme des identités et pourront être réactivés en fonction des situations, comme l'a expliqué Kaufman, en se référant à « *l'identity salience* » de Stryker (2004, p.74).

Cette combinaison serait propre à chaque effort et à chaque personne. Un performeur sur la Chartreuse Terminorum peut être un jusqu'au-boutiste au travail, par exemple. Tout dépend de ce que Becker nommait la « *séparation spatiale et temporelle* » (2016, p.126), souvent

⁴ Lorsque nous avons échangé avec les coureurs à la fin de cette rédaction, concernant ces styles, la plupart se retrouvaient avant tout dans celui du découvreur, du fait de sa symbolique. D'où une dissonance entre représentation et autoperception. Reste qu'au regard des premières participations de *virgins*, la plupart s'engagent dans cette perspective d'exploration.

apposée au jeu (*chapitre 5*). Le tout participerait à l'identité de chaque personne, qui serait le résultat de tous ces styles dans différentes situations. D'où certaines contradictions parfois.

Un exemple classique est l'homme d'affaires qui va à l'église le dimanche et y apprend la valeur de la charité et, de retour au travail le lundi, pratique la valeur du profit, oubliant complètement la charité. Cet exemple montre comment une séparation spatiale et temporelle permet de régler un conflit de valeurs.

Becker O., (2016), *La bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*, p.126

Si nous relient Bartle à Rosa, ces reconfigurations traduiraient des résonances, dans la mesure où elles ne sont que réactions. Le passage d'un style à un autre, non intentionnel, renvoie directement à l'imprédictibilité, au cœur même du phénomène. Un coureur performeur peut par exemple se blesser, et décider de continuer pour aider un autre, et trouver un nouveau sens à sa course, à en vibrer. De la même façon, toute reconfiguration, par la surprise générée, accentue le potentiel de résonance entre l'individu et la situation éprouvée.

Nous verrons que ce passage d'un style principal à un autre relève de dispositions. Ainsi, selon la situation, le coureur sera plus ou moins touché, et répondra soit par décalage, soit par une réminiscence. Nous verrons aussi comment la personne naviguera dans le jeu selon les différents styles, tels les points cardinaux d'une rose des vents.

À travers eux, nous nous garderons de tout jugement de valeur. Nous chercherons simplement à éclairer la cohérence entre l'identité du joueur et sa manière de vivre la course, en avançant des raisons biographiques, sportives et sociologiques, à la manière d'Heinich (1999, pp.177-178).

**Modalités de traitement des données qualitatives :
la « découverte » des styles par induction**

Aucune donnée ne l'est jamais. Tout chercheur extrait un matériau du terrain, qu'il met ensuite en forme et le rattache à d'autres éléments, ayant subi le même sort, pour former un tout cohérent.

Au cours de ce travail de thèse, j'ai collecté des données primaires, au cours d'entretiens ethnographiques, d'entretiens semi-directifs, d'observations, de participations observantes et sous forme de documents indigènes - mails, rapports, films, coupures de presse, écrits personnels -, pour former un corpus conséquent. Ces données primaires ont donné lieu à des retranscriptions totales ou partielles, selon leur degré de pertinence. Les entretiens informatifs ne l'ont pas forcément été intégralement. Les notes de terrain ont été intégrées à un carnet, pour un suivi chronologique. Ces données ont été listées et rangées en parallèle, dans des dossiers propres à chaque interlocuteur. Ces premières données ont ensuite été lues et commentées à chaud, souvent pendant leur « mise au propre », de façon continue, pour gagner du temps, comme le conseillent Beaud et Weber (2010, pp.205-225). Ces commentaires formaient ainsi un second rideau de données (Krief & Zardet, 2013, p.10), où fourmillaient des pistes de réflexion diverses. Toujours est-il que cette lecture nous permettait de résoudre le problème de l'« instabilité sémantique » (*ibid*, p.10) et d'amorcer un semblant d'analyse.

S'ensuivait une seconde lecture, plus approfondie, décalée dans le temps, afin d'avoir la sensation de « découvrir à nouveau » ces données primaires et secondaires, et de me détacher du contexte, si marqué en

ethnographie. Au cours de cette deuxième lecture, je procédais à une analyse de contenu de l'ensemble, lors de laquelle j'identifiais des thèmes, relevais des citations et des éléments saillants, dépassant l'étude lexicale. Cette lecture transversale permettait de comparer les données entre elles, et d'en regrouper certaines, sous forme de codes, sans les découper, selon la méthodologie de la théorie inductive (Luckerhoff & Guillemette, 2012, p.101). J'effectuais ces opérations manuellement, à partir de mon ordinateur, ou sur imprimés, selon la nature des données, sauf dans le cas des *essais*, où je recourais à un logiciel d'analyse lexicale (*chapitre 8*). Ce travail « artisanal » prenait la forme de commentaires apposés dans les marges ou entre les lignes, d'aplats de couleurs, de manière classique.

Tous ces codes étaient à leur tour regroupés, pour former des catégories. Concrètement, dans ce travail, je n'avais pas la volonté de théoriser à tout prix. Mais en cherchant à restituer la réalité du terrain, je me suis aperçu que les coureurs évoquaient sans cesse les règles de la course – l'échec, le caractère secret, matériel – ; son décor – la nature, la montagne, le monastère – ; le corps – objet de performance, de souffrance et de plaisir – ; et l'autre – aide ou adversaire. Ce que je codais et sous-codais. Puis, j'en venais à trouver des « airs de famille » sur la base de ces codes, pour faire émerger cinq puis six catégories, avant qu'une phase de « réduction » et de « densification » (*ibid*) les réduise à quatre, qui s'approchaient et dépassaient finalement celles de travaux précédents. J'empruntais alors à chacun une part de vocabulaire pertinent, tout en faisant jaillir le mien, pour formuler mes « énoncés théoriques » (*ibid*, p. 93).

Par les allers-retours entre la littérature et le terrain, je mettais ensuite ces énoncés en relation avec d'autres phénomènes, tels que les ruptures dans les parcours, la critique d'un certain modèle, le pouvoir « transformateur » de l'épreuve, son aspect « ludique ». Je me rapprochais donc de concepts précédemment évoqués (*chapitres 5 & 6*) et liais mes « sous-codes » aux axes de Rosa. Derrière eux, je tentais de dépasser les différentes catégories observées pour élaborer une proposition autour d'une quête de vie bonne, par le « jouer » et la résonance. D'où la tentative de modélisation et de théorisation à découvrir ensuite.

1. Le style « convivial »

Sur la Chartreuse Terminorum, je recherche l'accomplissement dans l'expérience collective. Je cherche avant tout à vivre des rencontres et à interagir avec d'autres coureurs de la communauté⁵.

Les styles de joueurs chez Bartle sont définis à partir de leur rapport au monde ludique et aux autres, à travers une dichotomie : « action/interaction ». L'action étant la traduction d'une volonté de domination des éléments ou des autres joueurs, elle conduit à une appropriation, quand l'interaction renvoie à une réciprocité dans la réponse et mène à une assimilation. Ainsi, la relation avec la résonance est évidente, puisque l'interaction constitue une étape nécessaire à toute transformation.

À ce titre, le style du « convivial » répond à une quête de résonance « horizontale » en rapport avec « la communauté sociale » (Rosa, 2018 a, p.199). Il est avant tout guidé par l'expérience collective, qui est sa source de motivation principale. Comme l'avait repris Rochedy (2020), dans sa description du profil « amical », le convivial répond aux sollicitations d'autres partenaires. Il est sensible au partage de l'expérience, au sens de la fête, à l'idée de quête

⁵ Nous avons établi pour chaque style, idéal typique, de joueurs un bref énoncé descriptif, sur le modèle des assertions de Bartle.

collective, que nous avons relevée dans le cadre de la Chartreuse Terminorum. Pour cette raison, il peut être assez critique au sujet des courses sélectives.

Le coureur-joueur convivial trouve dans le groupe des ressources, aussi bien éthiques que cognitives, explique Kaufmann, en s'appuyant sur Stes et Burke (2004, p.148). Ce groupe va donner une signification et une énergie à son action. Plus encore, il participera à l'estime de la personne.

Sous certains abords, le style du « convivial » recoupe des aspirations éthiques du mouvement Spiridon. Reste que d'un point de vue médiatique, ce dernier est bien moins mis en avant que les autres styles.

Le convivial est surtout celui qui aime « accompagner », à l'instar d'Éric, 42 ans, *virgin*, ouvrier et véritable « *enfant de la Chartreuse* », d'après sa lettre au *triumvirat*. De manière presque contre-intuitive, par rapport à notre catégorisation, Éric se dépeint comme un être indépendant, qui a « *envie d'être libre* ». Ce qui se traduit, professionnellement par une carrière d'intérimaire longue durée choisie. Cette recherche d'autonomie et de liberté est guidée par une recherche du plaisir. S'il disparaît, Éric n'hésite pas à claquer la porte. Dans le cas contraire, Éric se crée une petite équipe au sein même de son travail. « *On me donne des dossiers, des trucs, des dates, du matos, et après je gère pour que ça se passe bien avec mon équipe. Et toujours avec des copains, tu vois, et là on s'éclate. J'ai fait venir mes potes, on s'éclate, on travaille ensemble tout le temps. Comme au sport, c'est pareil* », explique-t-il. Le plaisir passe avant tout par autrui. En course, l'ensemble forme un rempart face à l'abandon. Contrairement aux travaux de Rochedy déjà évoqués (*chapitre 4*), chez Éric, ce style ne répond aucunement à un éloignement des lieux de pratique. Éric est même l'un des rares enquêtés à vivre dans le massif et à y avoir grandi. Il y pratique de nombreux sports de montagne – escalade, ski de randonnée, VTT –, mais également le taekwondo, d'abord comme adhérent puis comme éducateur, en plus du trail, qu'il a commencé en suivant son père, son idole. Ce père-héros a aiguillé sa pratique ; de même que le Grand-duc, sa course de cœur. Ce qui en fait notre coureur le plus expérimenté. Sa femme le dépeint en outre comme un « *drogué du sport* ». Cette dernière nous racontait un jour que leur fille, avant même de savoir parler, apportait les baskets à son père, pour qu'il aille courir, même s'il était blessé. Cette socialisation à l'effort, par une pratique collective et familiale, a déterminé son mode de course, puisqu'Éric n'a eu de cesse de vouloir la reproduire. Éric explique même avoir parfois décroché lorsqu'il devait s'entraîner seul, en étant plus jeune. Il est d'ailleurs fréquent que ses deux enfants, sa femme, sa famille et ses amis le rejoignent sur les sites d'épreuve, comme ce fut le cas sur les Chartreuse Backyard en 2019, 2021 et 2022.

La course, même si c'est une course, il faut du plaisir. S'il n'y a pas ma famille, des gens qui m'attendent... Premier grand ravito, je rentre chez moi, ça me fait pas rire, du brouillard, de la pluie, du froid... Là, les gens avec leurs capuches, leurs trucs, personne se parle, voilà, pour moi, c'est courir pour courir, pour faire ton truc, mais c'est pas trop.... Alors peut-être qu'il y en a qui vont dire : « C'est mental, t'es prêt », mais, non, ça ne me fait pas rigoler. Tu échanges avec personne, t'as bien vu, j'aime bien discuter, rigoler, partager, peut-être que c'est notre petit truc à nous pour décompresser, pour rigoler, mais c'est comme ça. Moi, je suis trop fier quand je fais des courses, le jeune qui était venu à l'UTV [Ultra trail du Vercors] qui me parle et qui me dit : « En fait l'année dernière, tu m'avais déjà parlé, tu m'avais donné des conseils, machin ». Moi, je suis trop content que le mec il me reconnaisse, il rediscute avec moi. (Éric)*

Ainsi, si le collectif permet l'équilibre et l'épanouissement dans la pratique, celle-ci facilite l'équilibre au sein des collectifs, comme en témoignait son épouse, dans un journal de bord (Encadré n° 2).

Encadré n° 2 :

« Meilleures pages » du Carnet d'une femme de traileur
(Johanna, compagne d'Éric, avant la thèse)

Johanna a écrit ce petit ouvrage à l'occasion d'un anniversaire d'Éric, avant la thèse. Sorte de journal de bord, journal intime, il fut remis au coureur, ainsi qu'aux proches parents qui l'avaient relu. Les extraits ont été reproduits dans leur style d'origine.

p.15 : « En fin d'après-midi nous rentrons à l'appartement pour une opération aussi délicate que stressante : la préparation du sac de course. »

p.20 : « Eric a bien tenté de me faire des prévisions, mais à 2 ou 3 h près ! On ne peut pas dire que ce soit bien précis ! »

p.22 : « “- ça va chéri ? -comment tu crois que ça peut aller ? t'as vu ce temps de merde ?” Et là, je pense très fort : oui merci, j'ai eu largement le temps de voir ! ça fait des heures que je poireaute sous la flotte moi aussi ! »

p.57 : « C'est vrai qu'Eric est un compétiteur particulier. Il dit souvent qu'il n'aime pas se blesser, qu'il évite toujours de dépasser ses limites, se mettre dans le rouge... »

p.99 : « Nous avons fait développer les photos avec Kilian [Jornet] au plus vite puis Eric a encadré et accroché les cadres dans la chambre des petits. »

p.102-103 : « Eric ne fait rien pour faire tomber la pression bien au contraire ! Car tous les matins, il lui envoie un message : J-7, J-6, J-5... Il pousse même la perversité jusqu'au bout : H-11, H-10... ! »

p.130 : « Sur tous les ultra trails ou presque il y a des kinés, mais Eric ne prend jamais le temps d'en profiter. Il préfère que je le masse à la maison, et bien souvent cela se finit sans massage ! C'est vrai quoi, je ne suis pas kiné moi ! »

p.153 : « je l'ai suivi, je le suis et je le suivrai encore. Certains peuvent penser que je suis foldingue de passer mes week-ends à poursuivre Eric par monts et par vaux, par tous les temps, avec nos gosses sous les bras !! En vérité je me régale de ces moments !! J'adore la montagne et l'ambiance des courses. »

Dans les entretiens enregistrés avec Éric (n=2), les termes « gens » (40), « monde » (27), « pote » (24), « mec » (23), « collègue » (15) formaient le champ lexical du rapport à l'autre, le plus prégnant dans son discours⁶. Au cours des sorties non enregistrées, Éric mentionnait souvent l'idée de courir également pour « être dans l'ambiance ». L'environnement naturel se mêle à ce goût des autres pour devenir un théâtre d'expressions collectives.

⁶ L'analyse a, ici, été réalisée à partir d'Antidote.

J'ai beaucoup couru avec mon père. Quand j'étais plus petit, on se levait le matin. Moi, j'allais courir avec lui, on faisait 4-5 bornes, on revenait, il me posait, et il partait avec un pote à lui, et ils allaient faire un grand tour. Moi, j'avais envie d'aller avec lui et son pote, tu vois, ils partaient une heure, deux heures, ils discutaient. Moi, j'ai toujours connu ça, mon père, il partait souvent courir. Après son collègue il a arrêté, il s'est retrouvé tout seul, mais après il y a un autre voisin qui est arrivé, il s'est mis dedans, il allait faire du ski de rando, du VTT, de la truc... Du coup après je me suis retrouvé un peu tout seul des fois, dans ma génération. Les mecs à part traîner, faire un foot, traîner sur un banc, il n'y avait pas grand monde qui faisait de la course à pied, il n'y a personne qui faisait ça. Au collège, j'étais tout seul, j'avais 14-15 ans, mon père, il m'emmenait, on faisait la montée des trois communes, on faisait pas trop de trails, on faisait des montées, des trucs comme ça. Je finissais, j'arrivais, dans ma catégorie on était cinq, tu faisais un podium c'était sympa, t'es petit, il y avait 4 bonhommes, toujours les mêmes, mais c'était sympa. Après, j'ai commencé à faire un peu des cross, des trucs, mais souvent seul, alors m'entraîner du coup... Je ne m'entraînais plus tout seul. Dès qu'après, arrivé à 20-22 ans, 25 ans, je me suis dit : « Quand même... J'ai envie de faire ». Là j'ai trouvé, j'ai mon pote Rob', Robin, dont on parle souvent qui est bon aussi, lui c'est un pote d'enfance, et ça s'est fait comme ça. (Éric)

Le cas d'Éric est particulièrement intéressant puisque ce dernier est un coureur d'un excellent niveau en trail, apte aux avant-postes sur de nombreuses courses. Comme il l'explique, Éric est capable de passer d'un style à un autre, pour arracher un résultat. Mais pour se « conditionner » à performer aujourd'hui, une incitation extérieure est nécessaire, ce que nous confirmait son épouse, plus compétitrice que lui sans doute. Dès lors, s'il ne se concentre que sur cet objectif et la compétition, au détriment de son style principal, Éric éprouve moins de plaisir. Plaisir relié à la sensation d'aisance et au sentiment de liberté chez ce coureur.

Bah... [il hésite] En fait ça dépend les courses. Parce que t'as vu aussi bien je vais accompagner quelqu'un, aussi bien je le fais en mode prépa, des fois : « Allez, je me fais plaisir et tout », des fois je me dis : « Là je vais claquer un chrono, voir où j'en suis ». En fait, ça dépend l'état d'esprit dans lequel je me mets pour une course. Je peux passer du juste « 100 % plaisir », je fais rigoler tout le monde, je suis content, je suis bien, ça ou dans un mode concentré. Tu vois quand j'ai fait le marathon, j'avais tellement peur de me blesser, je ne connaissais pas la route, j'ai demandé à un coach et tout. Je veux bien faire, mais j'avais trop peur de me blesser, tu vois. Pourtant il m'a dit : « Avec tout ce que t'as fait ». Oui, mais je ne connais pas la route, ça tombe en mars, c'est pile le départ de ma saison de trail. Il m'a fait un plan, il m'a programmé et voilà 3 heures 00. Voilà : je te suis là-dedans, tu me programmes, voilà je me suis engagé, je voulais des conseils, quelqu'un qui me coach, j'étais en mode robot. (Éric)

Ici, le champ lexical de la machine, utilisé en deuxième partie, s'oppose à celui de la joie et du plaisir, du début de la citation. De la même façon, Éric n'éprouve que rarement ses qualités. Contrairement à d'autres coureurs suivis, nous n'avons jamais eu l'impression de devoir lui « courir après » lors des séances. Les sorties étaient plutôt l'occasion de « papoter », comme il les présentait.

Lorsqu'Éric évoquait ses « faits d'armes », ou qu'un autre les évoquait pour lui, les expériences collectives ressortaient toujours.

La dernière fois que j'ai fait un truc comme ça [suivre un coureur-ami], je m'étais préparé pour l'UT4M. J'étais pas là, je partais en vacances, je ne savais pas si j'allais être revenu. Finalement, je suis revenu, j'ai donné un coup de main pour les dossards, j'ai vu tous mes potes récupérer les dossards, le lendemain je suis allé les voir. Ils ont pris le départ et je suis rentré chez moi, j'ai pris un sac et je suis parti, et j'ai accompagné un collègue 140 bornes, tu vois. Parce qu'en fait, je voulais y être, en fait. Je suis parti avec mon sac à dos, mon truc, je l'ai chargé et j'ai dit : « Je vais passer au moins la nuit, et puis une deuxième, et puis je l'amène jusqu'à l'arrivée ». Voilà, je voulais y être. (Éric)

Lors d'une sortie collective, son ami Liess alla même jusqu'à le présenter, non sans humour, comme un « *guide* », voire « *un chien d'aveugle* ». Ce dernier joue pourtant un rôle moteur dans la pratique d'Éric depuis plusieurs saisons (voir après). L'attachement au territoire couplé à la présence d'amis crée un contexte favorable à l'engagement d'Éric dans la Chartreuse Terminorum.

Pour réaliser ces sorties avec d'autres, Éric s'astreint à un entraînement régulier et sérieux. Il affirme qu'il ferait « *que ça* », s'il le pouvait. En 2022, il avait ainsi réalisé plus de 2000 kilomètres à pied, pour 77 000 D+, soit 108 activités et 299 heures de course – sans compter la Chartreuse Terminorum.

Assez logiquement, le capital social d'Éric et du convivial, au sein du monde de la course, est important. Un jour, lors d'un footing, nous croisons un peloton en compétition et près d'une dizaine de concurrents le salua nominativement. Éric est d'ailleurs l'un des rares coureurs de notre panel à s'investir dans la création d'une course, au sein d'un club d'athlétisme. À l'inverse de l'athlète élite, que tout le monde connaît sans réciprocité, Éric nourrit des anecdotes avec la plupart des coureurs salués. Ce que nous avons observé à de nombreuses reprises sur des courses locales, mais aussi à la Chartreuse Terminorum, où Éric était lié à un dixième des participants, avant sa première participation.

Outre le cas d'Éric, Céline, 43 ans, *virgin*, cadre, semble également encline à résonner avec les autres, par la course. Comme lui, Céline a d'ailleurs investi dans un petit véhicule utilitaire, pour pouvoir suivre certains amis coureurs.

Céline dispose toutefois d'un niveau athlétique inférieur. Pour cette raison, elle répète souvent ne pas être « *légitime* ». Céline explique aussi avoir passé l'âge pour avoir un esprit de compétition. Elle est d'ailleurs la seule à conditionner l'un à l'autre, au cours des échanges. À cette occasion, Céline répète se voir comme « *une touriste à côté [des vétérans de la course]* ». Elle déclare ne pas vouloir de la vie des élites, qui ne font que ça, « *n'ont pas de famille* », « *ne vivent pas* ». Céline concède toutefois rechercher jusqu'où elle peut aller, et affirme être attirée par le côté « *aventure humaine* ». Un certain manque de confiance est

palpable dans ses propos, en trail et au-delà. Elle expliquera, par exemple, avoir refusé de prendre en main une équipe, à son travail.

Céline est arrivée à la Chartreuse Terminorum par l'intermédiaire de Mickaël, *vétéran* qui vivait « *plus ou moins dans son [ancien] village* » du Nord-Isère. Tous deux étaient licenciés au même club et se sont découverts des amis en commun. Une rencontre déterminante dans son engagement. Au rythme des échanges, Céline s'est retrouvée à faire son assistance sur l'épreuve, en 2019. Au moment de partir, le *triumvirat* l'invite à tenter sa chance l'an prochain, avec humour. Céline décide aussitôt de les prendre au mot, « *avant que [la sélection] ne soit trop dure* ».

Vivant aux États-Unis durant une bonne partie de l'enquête, le rapport à la Chartreuse Terminorum se matérialise chez Céline par une consommation d'informations sur les réseaux sociaux. Ce qui se traduit par la présence des termes « *groupe [Facebook]* » (6), « *e-mail* » (6), lors de notre premier entretien. Céline utilise également le réseau social Strava, pour poster toutes ses sorties. La plate-forme lui sert à « *suivre* » certains athlètes de son ancien club, mais aussi des coureurs de la Chartreuse Terminorum. Céline scrute leur méthode d'entraînement, découvre de nouveaux parcours près de chez elle, est amenée à encourager les membres de son réseau, dès la publication de leurs données d'entraînement.

Ah oui, j'ai suivi [les « Mondiaux de Backyard par équipe »,] évidemment. Tout le long. Tout l'ensemble des courses en gros. Après, je suivais toutes les publications de Laz sur Facebook. J'ai pas trop suivi de live parce que je préfère lire que de regarder les vidéos. Et du coup, c'était un peu en simultané partout dans le monde, pour moi c'était plus facile au final, mais oui j'ai suivi parce qu'il y a pas mal de gens qui étaient dans c'te course que je vais retrouver aussi, et sur la Terminorum. C'est cool de pouvoir les suivre un peu avant. (Céline)

Comme Éric, Céline affirme venir d'un milieu plus populaire, plus marqué par le poids des collectifs : « *Moi, dans ma famille, c'est des ouvriers, des paysans* », dit-elle, avant d'expliquer avoir traîné avec des filles « *qui venaient de famille qui logeaient dans les HLM d'à côté et qui n'avaient aucune chance de s'en sortir, quoi* ». Tous deux ont d'ailleurs eu un parcours scolaire assez contrarié, dont la réussite finale est avant tout passée par la mise en pratique de savoirs. Céline suivit ainsi une formation dans l'hôtellerie, avant de se lancer en STAPS et en école de commerce, sous l'impulsion de son conjoint, pour plus de défi. À cette occasion, elle s'investit dans la faluche étudiante, une « *espèce de confrérie* », précise-t-elle, ce qui illustre un certain goût et une familiarité avec les communautés pseudosecrètes.

Comme Éric enfin, Céline nourrit une vraie passion pour l'univers de la montagne. Enfant, elle pratiquait la randonnée, en plus de l'équitation. Elle évoque d'ailleurs les étés dans le petit combi de ses grands-parents, en Chartreuse déjà. Puis ses emplois à l'agence de voyages

du Club alpin français de Lumbin ; chez Petzl également – spécialiste du cordage et de l'éclairage, à Crolles⁷. Jusqu'à ce qu'émerge une certaine aliénation face au monde du travail à la française – « *cette culture-là, on se disait : "ça rime à rien quoi ?"* » –, qui lui intime, avec son mari, de tenter leur chance ailleurs ; en Norvège, plus précisément.

[...] En Norvège, j'ai travaillé un peu dans une crèche, histoire d'apprendre le norvégien parce qu'avec les enfants, c'est ce qu'il y a de plus simple. J'suis pas hyper branchée enfants, mais bon, c'est une crèche-ferme, donc c'était sympa, j'avais des animaux, y avait un peu de tout. On allait à la pêche sur le lac, avec les gamins. On faisait des feux, enfin la Norvège, c'est vraiment un autre monde. C'étaient des crèches qui sont vraiment axées sur la nature. Déjà, les [crèches norvégiennes] « normales », les gamins, ils sont dehors assez souvent ; ils partent faire des trucs dans les bois ; ils font des feux, ils font cuire des saucisses dans la nature, mais alors là, c'était poussé encore plus loin. Donc les gamins ils étaient 2 heures le matin et 2 heures l'après-midi minimum dehors, par tous les temps, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige pas de problème, et puis y avait des animaux : des cochons, des poules, des poneys, des moutons, tout un tas de bestioles, et comme on était à côté du lac, on avait une barque ; on pouvait aller à la pêche sur le lac, avec les enfants ; il y avait beaucoup de randos à droite à gauche. Tu vois, on s'arrêtait dans le bois, on partait avec une vingtaine de saucisses, on faisait un feu, on faisait cuire les saucisses au feu ; les gamins, ils allaient ramasser du bois, ils taillaient leurs morceaux de bois au couteau à 4 ans, pour planter leur saucisse dessus et la faire cuire ; des trucs... Moi, en tant que Française, j'hallucinai, quoi ! C'était un truc de dingue, mais c'était rigolo du coup parce que tu découvres une autre culture ; les gamins, ils sont pas protégés comme en France typiquement, ou ici aux US où c'est à peine s'ils vont dehors parce que, on ne sait jamais, s'ils ont un peu chaud, faudrait surtout pas qu'ils transpirent, tu vois. (Céline)

À partir de ces différents faits, extraits des récits de vie ou d'observations, nous relevons quelques traits propres au convivial. En premier lieu, la volonté de créer des liens, en ligne ou hors ligne. Comme l'avait noté Tuillon-Dumésy dans son étude sur le *quidditch* (2018, p.7), chez les conviviaux, l'engagement dans la pratique dépasse « *la seule consommation d'un loisir pour devenir un support à une sociabilité communautaire* ».

Les conviviaux apparaissent heureux et fiers de leurs liens d'amitié avec les autres athlètes. Lors de la victoire sur une Backyard de Liess, l'un de ses amis, Éric a laissé échapper un : « *On les a bien niqués* ».

De la même façon, il peut aussi exprimer ses sentiments, à travers des SMS, dans lesquels il souligne la qualité des liens avec un de ses compagnons de course. Désireux d'interagir avec autrui, ce style de joueur se distingue du performeur, comme le socializer et le killer de Bartle. Ce que nous allons voir dans les prochaines lignes.

⁷ Deux communes au pied de la Chartreuse, dans le Grésivaudan.

	Axe horizontal	Axe vertical	Axe diagonal
Style « convivial »	<ul style="list-style-type: none"> • Autrui, comme ami • Famille pour communier 	<ul style="list-style-type: none"> • Nature, théâtre d'expression collective • Écriture et humour 	<ul style="list-style-type: none"> • Plaisir du corps • Recherche de sensations • Partage derrière l'apprentissage

Tableau 4. Synthèse du style « convivial », en lien avec les axes de Rosa (2018 a) :

une quête et une promesse de résonance dominées par l'axe horizontal

2. Le style « performeur »

Sur la Chartreuse Terminorum, je suis avant tout un compétiteur, et je cherche à tirer le maximum de moi-même. Pour cela, je conçois de devoir parfois dominer les autres.

Tous les coureurs ont une corde compétitrice. Pour la femme d'Éric, cela se traduirait par le simple port du dossard. Toutefois, certains sont plus compétiteurs que d'autres. L'émulation de l'adversité est même leur principal moteur d'engagement dans la pratique. Pour ces athlètes, bien souvent, l'épreuve doit devenir exploit, peu importe son échelle.

Dans le cas de la Chartreuse Terminorum, il s'agira de dépasser des limites symboliques et non forcément d'arriver au bout de celles prescrites par le jeu de la course. Qu'il s'agisse d'un défi personnel ou contre les autres.

À l'inverse du convivial, le performeur perçoit le jeu sous sa dimension agonistique. Il trouve dans le trail un terrain d'épanchement, puisque l'ITRA, pour rappel, définissait l'activité comme « *une compétition pédestre ouverte à tous* ».

Généralement, les « performeurs » sont plutôt de « bons coureurs ». Leur « carrière de coureur » est marquée par des « paliers » dans l'engagement. Dans sa catégorisation, Rochedy (2020) notait que ce style de joueur, qu'il nommait « compétiteur » transposait un héritage sportif très compétitif. Chez ces individus, la socialisation au sport, en compétition, dans l'enfance ou au cours de l'adolescence, est très fréquente. Notre panel n'étant pas assez représentatif, nous nous rapporterons ici à des études antérieures, reprises par Le Lay (2020), dans un travail de synthèse. Ce dernier rappelait que la pratique compétitive, et notamment dans les jeux extérieurs, était davantage masculine (*ibid*, pp.189-190).

Cette performance prend différentes formes. Elle peut être autoréférencée, comme pour Bessy ; ou en lien avec le résultat des autres, voire avec un record absolu. Dans le premier cas, la course serait animée par le dépassement de ses « limites » – extrémité dans le déploiement d'une puissance (*Annexe 33*), plus que par celles de la course, sorte d'inconnues spatiales et temporelles. Le deuxième et le troisième cas seraient plus marginaux. « *Dans une*

course donnée, seuls quelques coureurs triés sur le volet viseront la victoire », rappelaient Latter *et al.* (2021, p.119), dans un ouvrage consacré au *flow*, en course à pied⁸. Ce dernier se traduisait par la participation aux courses les plus relevées, pour les performeurs de premier ordre – les fameuses élites. Par un déplacement sur des courses de second rang – dites « *courses à saucisson* » (*chapitre 3*) –, ou des niches de compétition, pour le performeur de second rang, qui cherchera à bien y figurer. Ce déplacement vaut aussi pour la notion de performance elle-même qui, loin d'être basée sur la vitesse, est concentrée sur la durée. Là où l'aspect purement physique peut être atténué par le volet « mental » ou les aléas. Il ne s'agit donc pas ici de courir forcément le mieux, mais d'endurer le plus. De là découle une réputation, source de fierté.

Suivant cette optique, le coureur prendra part à des défis insolites, dont les courses étudiées, mais tentera également de battre des records, tels les *FKT* – *fastest known times* –, se déroulant sur les sentiers de grande randonnée, et dont la qualité des détenteurs est assez variable. Pour les coureurs cherchant une performance autoréférencée, il suffira de s'inscrire à une épreuve connue pour établir une meilleure marque, ou à une épreuve inconnue pour créer un « précédent ».

Ce style de joueur a doublement besoin des autres pour satisfaire son mode de jeu, dans la mesure où il doit à la fois s'y confronter – ou se confronter à un défi collectif –, puis constituer une audience à travers eux, pour faire reconnaître sa performance – famille, connaissances, etc. Il oscille alors en permanence entre rivalité et coopération.

De cette façon, un performeur aura l'habitude de mettre ses « exploits » en récit, à travers les réseaux sociaux, par exemple. D'où les fameux « *CR* » – compte rendu de course – qui fleurissent les murs de Facebook ou de Strava, juste après l'événement.

Cette mise en récit fait écho à une lutte attentionnelle pour la reconnaissance. Le coureur passerait de la course en tant qu'activité, à la course en tant que moyen d'accès à un statut social. Ainsi, les coureurs de style « performeur » répondraient en partie aux premiers travaux de Honneth sur la reconnaissance⁹, dans leur dimension émancipatrice (2000, 2008). La reconnaissance s'opposant chez lui à la réification. Par la course, ce type d'individu chercherait la reconnaissance sociale – 3^e niveau de reconnaissance chez Honneth –, propre à l'estime de soi et à l'identité personnelle. Ce niveau se référant aux qualités et aux capacités

⁸ Traduction personnelle de Latter *et al.* (2021, p.119) : « *in any given race, only a select few runners will be gunning for the win* ».

⁹ Comme le rappelait Renault (2019, p.138), Honneth a « *radicalement changé d'opinion concernant le statut de la théorie de la reconnaissance, en passant d'une conception de cette théorie comme d'une théorie globale à une conception de cette théorie comme ayant pertinence sectorielle et devant être combinée avec d'autres types de théorisation* ».

de l'individu. Ce besoin de reconnaissance est paradoxalement mal perçu dans nos sociétés, comme le rappelait Heinich, dans son excellent travail sur les prix littéraires. Il serait soumis à un « *rabaissement moral [...] qui n'en facilite pas l'étude. [Celui-ci] tient probablement à la conjonction de deux opprobres, particulièrement pesantes dans le monde occidental moderne : l'une tenant à la condamnation politico-morale de l'inégalité, l'autre tenant à la condamnation psychologico-morale du narcissisme* » (1999, p.274). Raison pour laquelle les coureurs s'avouent rarement adeptes de la performance pure.

Honneth ayant révisé sa théorie, pour la combiner à d'autres, les critiques de Rosa à son sujet apparaissent légitimes¹⁰. Si ces deux chercheurs s'intéressent à la notion de « vie bonne », propre à l'École de Francfort, Rosa s'est différencié de son mentor dans son rapport à l'aliénation. Ce dernier notait que la « *lutte pour la reconnaissance se déplace, elle n'est plus centrée sur la position, mais sur la performance ; la reconnaissance n'est plus la réussite d'une vie, mais de plus en plus un travail quotidien...* » (Rosa, 2014, p.81). Dès lors, la reconnaissance peut être dévaluée. À chaque course de nouveaux vainqueurs, pour l'écrire trivialement. Elle serait donc soumise à la compétition pour gagner l'estime sociale¹¹, et cette compétition serait elle-même soumise à l'accélération : l'individu travaille de plus en plus, de plus en plus vite, sans être certain d'obtenir des autres la réponse souhaitée à son engagement. Son pouvoir transformatif serait plus que limité. La recherche d'une maîtrise de la reconnaissance aliénerait. Ainsi, comme le rappelle Lacroix, dans la préface de l'ouvrage de Rosa (2018 a, p.20) :

Les êtres humains, selon Rosa, n'ont pas besoin seulement de reconnaissance – en ce sens, son concept de résonance se pose comme une tentative de dépassement de la théorie d'Axel Honneth, le maître de Rosa. Les humains ont également besoin d'entrer en relation avec le monde, de trouver un moyen non aliéné d'agir dans le monde.

¹⁰ D'autres auteurs, comme Butler, se sont opposés à la reconnaissance. Pour cette dernière, le concept mis en avant par Honneth ne permet pas la viabilité de la vie sociale (Guéguen & Malochet, 2014). De son côté, Rosa (2018 a, p.224) écrivait ainsi : « *Selon moi, toute tentative d'interpréter par la théorie de la reconnaissance nos relations à l'art, à la nature et aux choses ainsi qu'aux besoins, désirs et expériences qui s'y rapportent s'avère insuffisante. Quand nous partons en vacances à la montagne ou à la mer ou quand nous visitons des châteaux forts, la reconnaissance sociale joue bien sûr un certain rôle, par le profit de distinction que nous pouvons en tirer, mais elle ne saurait rendre entièrement compte de l'ensemble des aspirations liées à de tels voyages (lesquelles portent dans une large mesure sur une expérience résonante de la nature ou de l'histoire) [...] La théorie de la résonance embrasse en ce sens un champ d'explication plus large que la théorie de la reconnaissance, car elle est en mesure d'appréhender aussi ces espoirs, ces besoins et ces désirs et d'expliquer les expériences d'aliénation et de frustration éprouvées au-delà de la sphère sociale* ».

¹¹ Rappel pour Rosa, la compétition est « *le moteur social* » de l'accélération d'après le titre de l'une des sections de son fameux ouvrage (Rosa, 2010, p.34). Comme l'écrit Rosa (2010, p.79) : « *Nous devons être rapides et flexibles pour gagner (et conserver) la reconnaissance sociale, alors que simultanément notre lutte pour la reconnaissance fait sans cesse tourner la roue de l'accélération* ».

La compétition sportive répondant parfaitement à la lutte pour la reconnaissance, à chaque fois qu'elle redistribue ces honneurs. Ainsi, comme l'écrivait Moraldo : « *Quelle meilleure manière de se distinguer que d'aller là où les autres ont échoué ?* » (2018, p.7).

Les individus adeptes de ce style de jeu seraient donc potentiellement moins enclins à la résonance. La compétition pouvant être perçue comme une « *composante mortifère* » du phénomène (Wallenhorst, 2019, p.6). Plus nuancé, Rosa notait que la résonance et la compétition semblaient inconciliables, hormis dans le « *cas très particulier des jeux et des compétitions sportives* » (2018 a, p.231). Le sociologue et philosophe allemand remarquait tout de même (*ibid*, p.318) :

La relation de résonance reste ainsi unilatérale et amputée de moitié, ce qui conduit bien souvent, dans les espaces naturels, à rechercher l'auto-efficacité sous la forme muette d'une maîtrise de soi et de la nature : vaincre les montagnes, franchir les mers à la nage, traverser les déserts, triompher des pistes les plus raides – toutes ces activités visent le contrôle et non la résonance, reproduisant ainsi l'approche instrumentale et réifiante qui caractérise le rapport scientifico-technico-économique à la nature.

Pour l'illustrer, le cas de Jean-David est évocateur. Ce dernier se présente comme un ex-footballeur, Réunionnais de naissance, *vétéran* de plus de 45 ans, et cadre de santé. Il déclare aimer les « *objectifs* » :

Ça m'est arrivé de faire des courses pour la découverte, mais c'est pas trop, trop mon truc. Il fallait que ce soit cadré. Que ce soit programmé [...] Tout ce qui est chercher, jouer... J'ai horreur de perdre, je joue pour gagner. Ça, c'est le truc en plus. (Jean-David)

Jean-David évoque « *un pacte avec lui-même* », pour illustrer cette programmation. Il utilise également le terme « *pacte* » pour décrire une coopération avec d'autres coureurs, dans le but d'atteindre ces mêmes objectifs. Cette coopération semble s'étendre à la nature, au-delà d'un certain mysticisme. Cette dernière reste appréhendée comme le théâtre et une alliée de la performance, pour qui saurait la « *lire* ».

Parfois tu lèves les yeux et tu vois le ciel étoilé. Et c'est pas mal. C'est des choses que tu... On est tous attachés à la météo. À la maison c'est un petit rituel. Mon fils, il demande pour savoir s'il va pouvoir jouer dans la cour ou pas. Et là, vraiment, quand tu vois le brouillard, tu enclenches un autre mode de pensée. Une espèce d'adaptation et d'adaptabilité très rapide. Dans ce genre d'épreuve, il faut être très souple. En toi, il se passe quelque chose qui est logique. Le ciel, il est étoilé, il est 20 h 30, 21 h. Je peux passer cette nuit dehors. Le vent ? Peut-être que tu peux en tirer profit ? C'est comment te servir de tout ce qui t'arrive et t'en faire un allié. Derrière, l'environnement malgré tout a un gros impact pour concevoir le monde. (Jean-David)

Avant de participer à la Chartreuse Terminorum, Jean-David avait pris part à de nombreuses épreuves « *monumentales* » en trail – Marathon du Mont-Blanc, Grand Raid de la Réunion –,

et en triathlon. Il avait également effectué des traversées en autonomie, dont celle de l'Algarve.

Quand j'étais adolescent, je suis allé au Mont-Blanc, avec mon beau père et je suis tombé sur le marathon, et j'ai assisté à l'arrivée, en haut. Et face au podium, je me suis dit : « Ça serait quand même beau de monter sur ce podium... ». Et du coup j'y suis retourné pour. Et le Marathon du Mont-Blanc, je l'ai fait 3 fois ; le semi, 2 fois. Mais à chaque fois, c'était pour atteindre le podium. (Jean-David)

Lors de nos échanges, cette partie « programmation » liée à l'entraînement est dictée par un contrôle de soi important. De la même façon, Jean-David affirme « *communiquer avec [son] cerveau* », pendant l'effort. Son approche est rationalisée.

Jean-David a postulé pour la première fois à la Chartreuse Terminorum, car il connaissait la Barkley, son aspect mythique, et surtout « *la difficulté sur cette course* ». « *Et pourtant, j'avais confiance en moi, se remémore-t-il. Mais j'avais trouvé ça, dès le départ... C'était en corrélation avec ce que j'avais lu* ». Rapidement, face aux « *impondérables* », Jean-David s'aperçoit « *que ces courses hors norme ont quelque chose d'incroyable [...] Dès la première participation, tu veux vivre un truc incroyable. Tu te dis : "Ça peut le faire", mais ça le fait pas* ».

Pour autant, Jean-David ne retient que du positif de ses participations. Dans son récit de course, ces impondérables et leur assimilation l'ont conduit à reconfigurer son style de jeu, du performeur au convivial, lorsqu'il cite l'amitié née de l'épreuve avec Nicolas le *vétéran*, par exemple. Mais également en découvreur, lorsqu'il revient sur la découverte des livres, au cours de sa première participation. Une épreuve définie comme « *intense, mais vraiment intense* » :

Ces pages, elles sont précieuses. Je les ai lues, elles sont presque sous verre. Attends, c'est incroyable. Tu ne peux pas t'imaginer les efforts. Émotionnellement, c'est énorme. Tu sais quand tu cours à 2 ou 3, au début, t'as pas envie que ça soit quelqu'un d'autre qui la déchire pour toi. Après oui. Mais tu tiens quand même à déchirer ta page. Là, ça devient de l'ordre du mystique, mais oui, c'est incroyable. Là, je t'en parle et j'ai les frissons. Déchirer ta page et déchirer la page de l'autre, tu vas déchirer la page du copain. (Jean-David)

Cette affection, lors de la découverte des livres, s'explique chez Jean-David par un goût de la lecture et un amour des bons mots. Sur le groupe privé de la course, il n'hésite d'ailleurs pas à publier de véritables odes à la course. Un talent qui lui vaut la reconnaissance de la communauté. Cette découverte des ouvrages fait vibrer en lui une corde dispositionnelle, autre que son goût pour la compétition. Preuve qu'il est possible de résonner, en dehors d'une quête initiale.

Comme Jean-David, Alexandra, 52 ans, *vétérane*, autoentrepreneur, blessée avant l'épreuve, semble guidée par ce style de jeu dominant¹². Dans son discours, les données chiffrables sont les plus présentes. Elle mentionne ainsi la « *course* » (22 occurrences lors d'un premier entretien) – à comprendre comme « faire la course » –, les « *années* » (10), les « *bornes* » (10), les « *kilomètres* » (5), les « *heures* » (5). Lorsqu'elle évoque ses futures participations, Alexandra explique vouloir faire mieux que ce qu'elle a fait lors de la précédente édition, sur la Chartreuse Terminorum. Elle déclare aussi vouloir « *faire un top féminin* ». Alexandra est venue à la course sur le tard, mais a été familiarisée au trail par ses parents, tous deux coureurs.

Adepte du VTT, dont elle fut guide, elle a opéré un transfert de compétences en trail :

Donc, au final, quand j'ai attaqué la course à pied, j'avais une bonne prépa de base, même si je ne courais pas vraiment, tout ce qui était renforcement musculaire et gainage j'étais au top. Donc dès que j'ai commencé à courir, au final j'ai de suite été à l'aise. (Alexandra)

Forte d'une longue expérience couronnée de succès – 1^{ère} féminine du Grand Raid de la Réunion 2004, de l'UT4M 2016, de l'Échappée Belle 2017, entre autres –, Alexandra court pour gagner, même si elle avoue être capable de reconfiguration :

C'est génial quand t'arrives et que t'es sur le podium, mais au final je me rappelle d'un Grand Raid de la Réunion où j'avais eu une déchirure musculaire et du coup j'ai quand même fini et j'ai fini, après j'avais attendu Philippe [un ami], et au final j'étais derrière, complètement derrière, et bien c'est une autre course, en fait ça n'a rien à voir et tu prends une autre forme de plaisir avec les coureurs. (Alexandra)

Alexandra explique ne plus vibrer sur les formats de 160 kilomètres. Raison qui l'a poussée à s'inscrire successivement au Tor des géants et à la Swiss Peaks 360*, mais pas à la PTL, qu'elle rejette, pour son aspect commercial.

Dans son discours, le collectif, tout comme l'idée d'aventure, très présente, reste un moyen d'atteindre la performance, même si, tout « performeur » est capable de moments conviviaux ou de découverte. Le collectif devient parfois synonyme de mise à disposition d'autrui dans le projet individuel de l'athlète. Ce qui se traduit par la présence d'une assistance en course, faite d'amis, de proches, d'enfants.

Ce qui se traduit aussi par des compétitions bonus. Alexandra se déclare par exemple capable de participer à une épreuve une semaine après la Chartreuse Terminorum, en relais, « *mais plus pour le côté convivial que pour la performance ou pour gagner en relais à 5* ». Sachant qu'une grande partie de ses forces seront épuisées. Sur une épreuve à objectifs, elle n'hésite

¹² Nous l'avons rencontrée lors de notre passage au sein de Raidlight, où elle était employée à l'époque. Habitante de Saint-Pierre-de-Chartreuse, elle est mère de deux enfants, dont une fille, avec Benoît du *triumvirat*.

pas non plus à se lier avec des concurrents, comme Ludo, un ami, qui lui a permis de rallier la ligne plusieurs fois.

C'est-à-dire qu'à un moment donné, au départ [lors des « Mondiaux de Backyard par équipe », en 2020], j'étais pas bien, j'ai vomi vraiment sur la ligne de départ. Tu vois, les coureurs, il y en a au moins la moitié de l'équipe, ils m'ont attendu, ils se sont tous mis autour de moi pour ne pas me laisser et sentir que, tu vois, je n'étais pas toute seule, et ça a été sympa cette notion d'équipe. Je pense que c'était pas dû à la Backyard, c'était dû à la notion entre guillemets « Championnat du monde », avec la notion d'équipe, et ça, ça m'a bien boostée. (Alexandra)

Dans son discours, Alexandra met en avant le côté « *sacrificiel* » de sa pratique, caractéristique même de l'agôn (Caillois, 1967, p.52). Sacrifices pour s'entraîner, qui concernent sa vie familiale, mais aussi sociale :

C'est pas que t'es asociale, mais malgré tout, tu vois, quand je préparais la Backyard, j'ai fait une sortie de 70-80 km à Grenoble. Le soir, j'étais invitée à une crémaillère et bien, je suis la première à être repartie en fait. (Alexandra)

Elle explique ainsi penser « *à travers* » la course, et calculer ses faits et gestes, au regard de chaque échéance. Elle ne consomme par exemple plus d'alcool un mois et demi avant la course, par exemple, quitte à ne pas fêter son anniversaire.

Là pour la Terminorum [2019], j'étais hyper contente, en plus, t'imagines Benoît [du triumvirat], il arrêtait pas de se foutre de moi parce que je ne suis pas du tout une orienteuse, et là j'étais hyper contente en fait. Non, mais c'est sûr que t'as une satisfaction, parce que quand même après, ça représente « beaucoup de sacrifices ». (Alexandra)

Contrairement à Éric, son rapport au corps apparaît douloureux. Elle raconte sans détour ses vomissements (4 occurrences), ses blessures – « *j'en ai pleuré* » – et l'idée de devoir prendre « *son mal en patience* » (« mal » répété 21 fois lors de notre unique entretien). Elle explique arriver « *facilement à en faire abstraction au final* », ce qui caractérise un rapport de domination au corps, propre à ce style de coureur. Pour se dominer, Alexandra « *pense à l'arrivée* » : « *la satisfaction d'arriver, ça t'aide à faire abstraction en fait* ».

Lorsqu'elle évoque l'environnement naturel, Alexandra souligne la beauté des paysages traversés, comme sur la Swiss Peaks 360 par exemple ou le Tor. Mais ces paysages restent aussi source de défis, à vaincre presque, comme quand elle évoque les massifs autour de Grenoble, dans le cadre de l'UT4M, en se remémorant ses discussions avec ses enfants.

À chaque fois qu'on descendait à Grenoble, je leur disais : « Je vais faire le tour de toutes ces montagnes », mais à chaque fois... (Alexandra)

À travers ces deux cas, il est possible de relever des traits saillants à ce style, porté sur la conquête, à travers la performance. Le corps est chosifié, le recours au matériel courant, de

même qu'un certain goût pour le « marquant » : soit des courses monumentales ou des exploits relatifs. Il semblerait aussi que l'athlète soit dans l'obligation de « changer de style » pour tenir son objectif premier dans la durée. D'où des possibilités de résonance malgré une certaine maîtrise initiale.

Comme nous l'avons vu, ce style de coureurs est tourné principalement vers une quête basée sur des axes de résonance diagonaux, qui « désignent des relations à des matérialités » (Rosa, 2018 a, p.284). Rosa évoque le corps, dans le cas du sport. Ce que nous avons pu voir chez ces deux athlètes, pour qui le corps est éprouvé comme « chose vivante » (*ibid*). Nous ajouterons à cela l'idée de challenge, relative à un axe vertical, qui permettrait à l'individu de se transcender.

	Axe horizontal	Axe vertical	Axe diagonal
Style « performeur »	<ul style="list-style-type: none"> • Autrui comme allié de la performance • Autrui, diffuseur de reconnaissance • Famille source de sacrifices 	<ul style="list-style-type: none"> • Nature comme théâtre de la performance 	<ul style="list-style-type: none"> • Corps acceptant le rapport à la douleur • Progrès par le travail (entraînement) • Sports, perspectives de records divers

Tableau 5. Synthèse du style « performeur », en lien avec les axes de Rosa (2018 a) :
une quête et une promesse de résonance dominées par l'axe horizontal

3. Le style « jusqu'au-boutiste »

Sur la Chartreuse Terminorum, je cherche à comprendre toutes les règles de l'épreuve. J'accomplis tous les défis qui me sont proposés. Peu m'importe d'être le meilleur athlète de la course, je cherche à être celui qui connaît le mieux ses secrets et ses subtilités, dans le but d'en venir à bout.

Le jusqu'au-boutiste est le style le plus rare que nous ayons observé au départ. Il est le seul qui n'apparaisse pas dans les différentes catégorisations précédemment survolées. Comme son nom l'indique, il est celui ayant le plus envie de terminer l'épreuve. Celui qui croit le plus en sa finitude.

Communément, ce style s'incarne dans la logique du « finisher ». Le jusqu'au-boutiste est donc un coureur « sans don surnaturel » pour la course, dont le mérite repose en grande partie sur son abnégation et sa capacité à s'accrocher à son but d'arrivée. Il expliciterait une grande partie de la motivation du peloton moyen ; de même que la logique de « collection de dossards », propre à la création de CV de coureur.

Pour ce type de coureurs, il n'est d'ailleurs pas rare de trouver une « *to-do list* » d'épreuves, parmi lesquelles les plus monumentales, en tête, puisqu'une partie de la symbolique du mythe ruissellerait sur eux pour devenir un gain, lui aussi symbolique. Une logique qui s'apparente à la logique de distinction entrevue chez les performeurs, à travers la notion de course aux honneurs, mais qui fonctionne ici sur un déplacement du qualitatif au quantitatif. Il serait en cela un performeur spécialisé dans le cumul d'expériences et de savoirs. La quête de résonance porte alors sur le statut et la dimension symbolique de ce dernier, en tant que potentiel transformatif.

D'où un goût pour l'ultra, de manière assez logique. D'où aussi un certain effort pour la mise en scène de la réalisation. Pour ces raisons, les jusqu'au-boutistes ont eu tendance à nous servir d'informateurs et de relais dans ce travail, plus ou moins malgré eux. Ce qui supposait parfois une séduction de part et d'autre, comme le rappelait Augé (2006, *in* Gay y Blasco & De la Cruz, 2018, p.2). Gay y Blasco, qui a travaillé sur les vies roms et non roms, précisait aussi que ces informateurs, s'ils représentaient le collectif, n'en étaient jamais représentatifs (*ibid*).

Dans le cas de la Chartreuse Terminorum, le gain symbolique apparaît décuplé par la difficulté de l'épreuve. Toutefois, à l'instar des Backyard, nous avons noté que peu de coureurs avaient l'ambition de « terminer » l'épreuve. La plupart se contentaient finalement de vouloir faire de leur mieux, ou mieux que les autres (performeur) ; d'autres de partager un moment collectif (convivial) ou de découvrir un inconnu, jugé aventureux (découvreur ; voir après).

La « foi » du jusqu'au-boutiste s'avère renforcée par la mythologie autour de la course à pied, présentée par *Born to run*, par exemple. Mais également par le caractère « ordinaire » des coureurs de la Barkley.

Évoluer comme jusqu'au-boutiste sur la Chartreuse Terminorum nécessite de s'y donner corps et âme, au point d'en faire un « *objectif de vie* », comme Mickaël, 35 ans, en reconversion professionnelle. Chez lui, tout se construit autour de cet objectif de réussite ultime, ce qui peut sembler irrationnel, d'un point de vue utilitariste.

Lors d'un premier entretien, Mickaël présentait la course comme une expérience totale, qui ferait écho à sa « *quête d'authenticité* », formulée à plusieurs reprises :

Tout simplement, c'est ce que je cherche. Je cherche à être le plus authentique possible. Alors authentique, c'est pas... Y a pas un dictionnaire pour dire ce que c'est authentique. C'est mon authenticité. Être le plus en rapport avec mes valeurs, mes passions. C'est ça l'authenticité pour moi. Beaucoup de gens se lèvent le matin, euh... sans avoir forcément un sens, dans ce qu'ils vont y faire de cette journée. C'est un tout, c'est pas que de leur faute,

hein. C'est un tout. On est dans un moule, c'est difficile de sortir d'un moule. Et moi, voilà, je suis parti en quête de moi-même. C'est pour ça, en quête d'authenticité, c'est partir en quête de moi-même. Être au plus près de moi-même. Je sais que la perfection n'existe pas, mais être beaucoup mieux avec soi, et voilà. (Mickaël)

Quelques mois plus tard, lors de nos échanges en ligne, Mickaël écrira aussi :

Mickaël : Beaucoup de coureurs sont tous faits comme beaucoup de gens, car au lieu d'apprendre à se connaître eux ils vont s'identifier à d'autres ou à des valeurs socialement positives

M : Mais c'est le prix à payer en société 😊 il n'est pas possible d'emmener la majorité des individus vers leur développement personnel et leur affranchissement

Enquêteur : Toi, tu te considères affranchi ?

E : Affranchissement de quoi d'ailleurs ?

M : affranchi du jugement, affranchi de la non-liberté de décider pour soi, affranchi de la morale majoritaire, affranchi d'un paquet de pensées limitantes en faites. je pense qu'il y a de quoi faire un livre

M : Non. en cours [d'affranchissement]

M : Se connaître, peu de gens peuvent se targuer de ce luxe

M : Moi je me découvre

Extrait de la conversation en ligne avec Mickaël, lors de nos premiers échanges

Dans les travaux de Bartle, l'aspect « authentique » est mis en avant à travers la notion de partage ; ce que nous avons pu observer chez Mickaël. Cette vision renvoie plus largement à celle déjà présentée dans les précédents chapitres, en lien avec la recherche d'un espace refuge, d'une vie bonne, d'autonomie qui permettrait à la personne de se réaliser (Rosa, 2018 a, p.28).

Lorsque nous le rencontrons, en 2019, Mickaël avait déjà pris part à deux Chartreuse Terminorum ainsi qu'à plusieurs ultras. Contrairement aux performeurs, il ne comptait alors aucun podium et n'avait participé qu'à deux monuments du trail – Sainté-Lyon, lors de ses débuts, Échappée Belle, ensuite¹³. Son discours était même empreint d'une certaine réticence à l'égard de ces épreuves, jugées « inauthentiques ».

Sur 20 épreuves enregistrées par l'ITRA, Mickaël n'a jamais abandonné. Sans être « collectionneur », Mickaël conserve tous ses dossards dans un classeur, avec des annotations manuelles, auxquelles il se réfère.

¹³ Il prendra part à la Diagonale des fous en 2021 et au Tor des Géants en 2023. En revanche, il s'avère très critique vis-à-vis de l'UTMB.

À première vue, Mickaël n'a rien d'un coureur talentueux. Il se décrit d'ailleurs plutôt comme « *un nageur* », voire un coureur peu rapide, qui mise davantage sur l'endurance. En revanche, il répète souvent « *s'être engagé avec [lui-même]* ».

Parce que moi je ne me considère pas comme un athlète à la base et surtout pas en course à pied, vu mon parcours, et donc ce qui m'attire, c'est toujours l'aspect psychologique, et puis un peu stratégique, et l'aspect « repousser ses limites », mais aussi l'entraide dans le sport. (Mickaël)

Mickaël nourrit un lien particulier à l'effort. Pendant longtemps, il a détesté la course à pied. Ancien militaire dans l'armée de terre – par tradition familiale –, il l'a pratiquée dès ses 18 ans, afin de pouvoir s'engager. Une fois incorporé, Mickaël s'exerce à la course de façon régulière, de même qu'il développe des compétences en matière d'orientation – lecture de carte, etc. :

Parce que ça faisait partie de mon job, en gros. Donc vu que j'ai été chef de groupe, je faisais en sorte de ne pas être une pine complète, car ça me paraît normal d'avoir un certain niveau. Par rapport à mes gars et tout... C'est pas montrer que t'es le meilleur, c'est plus une question... Moi, j'aime beaucoup cette phrase : c'est « S'élever par l'effort » [devise de l'école des sous-officiers de Saint-Maixent-L'École]. C'est montrer que tu seras peut-être pas le meilleur, mais tu te laisses pas mourir, quoi. (Mickaël)

Derrière cette idée d'élévation par l'effort, plusieurs fois répétée lors de nos échanges, réside un but de transformation, tout en restant soi-même, comme l'avait noté Heinich (1999, p.197).

En sortant, à 25 ans, Mickaël s'imagine ne plus avoir à courir, si ce n'est pour s'entretenir. Soit deux fois par semaine environ : « *le jogging que n'importe qui peut faire* », et qui ne fait pas « *évoluer* », précise-t-il. En revanche, il reprend la randonnée, qu'il a toujours affectionnée, de même que le ski. Ayant grandi dans le Dauphiné, il les pratiquait avec ses parents, enfant. Il envisage à cette époque de devenir « *pisteur-secouriste, l'hiver, et maître-nageur sauveteur, l'été* », pour concilier ses passions.

C'est au cours de l'une de ces sorties sur les sentiers de Chartreuse qu'il raconte avoir vécu un choc transcendant, assimilable à de la résonance :

Et un jour, en Chartreuse, un premier jour, en fait : je vois un gars qui court. Un gars qui court en montagne. Comme je te dis, je m'intéressais pas forcément à ce sport. Déjà, je m'intéresse pas forcément à tout ce qui est « lecture, informations sur les sports », mais les trails sûrement pas ! Comme j'aimais pas la course à pied... Mais là, ça m'interpelle. Un mec qui court où moi je randonne... Quand même ! Il a pas de sac et tout [comparé à lui, randonneur], mais costaud quoi. Je me dis, ça ne va pas changer ma vie, mais y a toujours un cas d'orgueil, car j'estime toujours que si quelqu'un fait quelque chose, c'est que c'est faisable. Je ne dis pas que je peux le faire le lendemain, je dis qu'il y a du travail, mais c'est faisable. Je me dis : « OK, c'est faisable ». Et pendant que je randonnais en Chartreuse, là on

va entrer dans le côté mystérieux de la Chartreuse, tu sais le truc mystique, j'ai eu envie de courir, vraiment, c'était un bien-être intérieur. (Mickaël)

Dès l'assimilation de cette expérience, Mickaël se met à s'entraîner et à participer à de petites épreuves locales.

En parallèle, grâce à son réseau, Mickaël commence un emploi dans la pétrochimie, afin de rester proche de son amie d'alors, naturopathe, mais « *pas branchée montagne* » :

[...] J'ai toujours dit, petit, quand je voyais tous ces néons sur l'autoroute, je me demandais ce que c'était, et maintenant je sais. Je trouve ça génial. (Mickaël)

Si au départ son poste ressemble à « *être Homer Simpson* »¹⁴, Mickaël évolue progressivement, jusqu'à être confronté à des « *challenges* », comme des démarrages d'unité, par exemple. D'inexpérimenté, Mickaël se métamorphose progressivement en formateur de nouveaux procédés. Dans le même temps, il se lance avec son amie de l'époque dans un projet de vente de produits cosmétiques, « *basé sur la mise en relation* ». Pour cela, il lit de nombreux ouvrages pour apprendre « *comment devenir riche* » ; entre autres textes inspirés de Dale Carnegie¹⁵. « *Du vent* », concédait-il au moment de l'enquête. L'idée était alors de se dégager du temps pour faire autre chose à terme.

Dans son discours, l'idée que tout reste possible avec du travail est assez présente. De même que celle d'aller au bout du processus. Au cours de cette expérience professionnelle, somme toute stimulante, Mickaël a l'occasion de voyager, notamment aux États-Unis, en 2017. Sa passion pour la course se développant, il découvre la Barkley, « *sans dire que c'est la course que je veux faire...* ». Mais, intrigué, il profite de ce séjour professionnel pour se rendre sur le site de l'épreuve :

Je vais à Frozen Head, 3 jours, avec ma tente, à crapahuter. Complètement à part de l'événement. Je vais sur ce terrain. Tu sais, moi, on me dit : « le truc le plus dur au monde » ... Je vais là-bas. « OK. OK, OK ». Et forcément, y a quelque chose avec c'te Barkley. Je rentre en France, on m'envoie... Je vois sur le Dauphiné : « 1^{re} Chartreuse Terminorum ». Je me dis : « Y a un truc, cette course qui m'intrigue, aux portes de chez moi, en Chartreuse, mon endroit de cœur, là où j'ai commencé à courir, avec ce format, qui... », ouais, ça me reste en tête. Donc je me dis : « Je me renseigne, comment s'inscrire et tout ». Je ne connaissais personne. Et donc j'ai trouvé comment m'inscrire. Ça m'est resté. Donc, j'ai fait ma candidature, peut-être après. Mais j'ai récupéré ce que je devais récupérer avec comme état d'esprit, ce que j'ai dit à Benoît [du triumvirat], c'est... Y a deux choses qui ressortent... Et ça, je le dis chaque année, c'est : « Merci de faire de moi quelqu'un dans l'indifférence des autres ». (Mickaël)

¹⁴ Le personnage de la série animée créée par Matt Groening, Homer est inspecteur de la sécurité de la centrale nucléaire de Springfield.

¹⁵ Conférencier connu pour promouvoir le développement personnel au sein du monde de l'entreprise.

Entre la visite de Frozen Head et la découverte de la Chartreuse Terminorum, la coïncidence ne peut laisser de place aux doutes. Le second événement répond à l'autre, tel un destin à accomplir.

À travers son récit, nous retrouvons l'idée de distinction, liée au statut « d'élus » de la course, et renforcée par la logique de « finisher ». Le coureur devenant « quelqu'un » au milieu d'une masse anonyme, qui ne le toucherait pas ; au sein d'un monde perçu comme aliénant.

Mickaël va alors tout mettre en œuvre pour participer à l'édition suivante, dans le but de découvrir, tout d'abord. Ce qui se traduit par une phase documentaire et d'immersion sur le terrain. L'absence de balisage, de communication, de *sponsoring*¹⁶, « *d'ego démesuré que tu vas avoir sur des ultras classiques* » : tout lui plaît. À l'écouter, il s'agirait presque de la naissance d'une histoire d'amour avec l'épreuve.

L'idée de performance autoréférencée, ou de performance, en général, ne transpire donc pas de son discours. « *On n'est pas dans la concurrence pour aller face à soi-même, au bout de ce qu'on peut se montrer* », précise-t-il. De même, raisonner en chiffres ne l'intéresse pas.

Pendant la course, j'arrive pas à être assez compétiteur pour pouvoir aller plus vite. J'ai dû me battre avec moi-même pour aller chercher les autres. J'ai pas cet esprit de compétition. Je dois me faire violence, car je l'ai pas d'instinct. Si je m'étais fait doubler par le 12^e : pas de rage, pas de colère. Je manque pas de combativité face au défi, mais face à la concurrence de nature. C'est un travail que j'essaie de faire, pas pour devenir plus un connard. (Mickaël)

En revanche, « *y a plein de gens qui vont dire que c'est impossible et ça, c'est un bon élément motivateur* », note-t-il. Réaliser un défi et être le premier à « *faire quelque chose* » est stimulant. Derrière cette idée, l'espoir d'ouvrir la voie à d'autres, qui tenteront de l'imiter, est un moteur. D'où un devoir d'exemplarité, assez prononcé chez Mickaël.

Celle-ci s'incarne par une éthique « puritaine » de la course, et la création d'une page sur les réseaux sociaux, pour relater son parcours. L'extrait ci-dessous témoigne de ce respect absolu de la règle :

Je pense que ceux qui ont un nom, ils se cassent hyper vite les dents et ça, c'est hyper jouissif. Moi ce que j'aime justement c'est trouver des gens humbles, qui veulent aller de l'avant, et je me compare pas à eux. À me dire : « Je veux aller plus loin que lui ». Y a pas ça. Et en même temps, quand y a quelqu'un qui va se comporter d'une façon différente de mes valeurs, par contre, lui, je vais peut-être avoir envie de lui montrer que... Bah, il se trompe, et je vais lui montrer qu'on peut y arriver d'une autre voie. Je pense à quelqu'un en particulier, je me suis dit : « C'est pas bien cette façon de faire ». (Mickaël)

¹⁶ Benoît du *triumvirat* étant à la tête de Raidlight, certaines passerelles existent pourtant, même si les éléments classiquement déployés lors d'un partenariat sont quasi inexistantes (arches, flyers, etc.). Ainsi, les coureurs, en 2022, ont reçu une casquette et un tee-shirt estampillés. De même, une tente floquée Raidlight était présente pour abriter le PC course, dans la zone réservée aux participants.

Assez logiquement, en tant que jusqu'au-boutiste, Mickaël est persuadé que finir est possible. Là où d'autres, parmi les organisateurs parfois, s'interrogent. Le jusqu'au-boutiste a donc nécessairement une foi, inhérente à son objectif.

Chez Mickaël, cette foi est présente à sa première participation, et se trouve renforcée juste après.

Enquêteur : Et toi, ta démarche ?

Mickaël : Finir. Si tu veux, dès le début, il faut se mettre dans la démarche. Je crois qu'avant d'arriver dans cette épreuve, tu crois toujours que ça doit être plus facile que ça en a l'air, même si ça doit mettre plus d'un an. Mais ça reste mon objectif. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de construction. Mais voilà, mon objectif c'est de finir cette course. Et je me souviens la première année, y a un gars qui l'avait faite l'an d'avant et je lui dis : « Moi, mon objectif c'est de faire 5 tours ». Et il a dû se dire : « Toi, tu es un peu arrogant ». Mais c'est pas de l'arrogance.

D'autant qu'à cette période, à 30 ans à peine, Mickaël semble en prise à des questions existentielles, déjà perceptibles à son retour dans le civil, comme nous l'avons vu. L'idée de « *contenter tout le monde* », en acceptant un emploi, et en reléguant ses passions à un temps de loisir, devient trop contraignante. À cela s'ajoute un certain nombre de dissensions cognitives – travailler dans la pétrochimie en se déclarant proche de la nature, par exemple – ce qui plonge Mickaël dans une sorte d'examen de conscience. Mickaël semble presque en proie à une crise d'identité, dans ce qu'Heinich nomme une « *distorsion* » entre son autoperception – image rivée vers soi-même –, sa présentation – image rivée vers autrui – et sa désignation (2018 [en ligne]). La course, parce qu'elle fait de lui « *quelqu'un dans l'indifférence des autres* » lui permet de se sentir exister, sans faire de bruit, au sein de la communauté ; autant qu'elle l'aide à cheminer. Cette distorsion éclaire sa « *quête d'authenticité* », dont les mots font terriblement écho à la réflexion de Heinich (1999, p.62) :

Et la distorsion entre le soi-pour-soi (accessible par la réflexivité de l'autoperception) et le soi-pour-autrui (accessible par les diverses formes de désignation) se révèle dans le travail de représentation de soi : travail qui, en temps ordinaire, relève d'une expérience si quotidienne (habillement, coiffure, cosmétique, élocution, gestes, etc.) qu'on n'en a guère conscience ; mais qui, en certaines circonstances s'impose à la conscience sous la forme d'un dédoublement entre l'intériorité de l'être, associée à l'authenticité, et l'extériorité du paraître, associée au rôle, au masque, au mensonge [...], ou encore au malentendu, à la gaffe, à la blessure d'amour-propre.

Cette remise en cause est d'autant plus importante qu'elle est marquée par la fin d'un « *challenge* » professionnel. L'ensemble, relié à la Chartreuse Terminorum, fait prendre la décision à Mickaël de changer de vie, pour ne pas être « *frustré plus tard* ». En dix-huit mois, il rompt donc avec son amie d'alors, décide d'arrêter son travail, revend son Audi, laisse son logement, achète un camping-car et part dans « *son* » milieu. *Turning point* s'il en est.

Si au bout de six mois, Mickaël déclarait s'en être allé « *sans idée* », finir la Chartreuse Terminorum apparaît rapidement au cœur de son projet. En vivant plus près de la montagne, Mickaël considère avoir davantage de chance d'atteindre son but. La course génère la création d'un style de vie, jugé plus proche de ses valeurs – franchise, honneur, loyauté, amitié : reprenant l'idéal d'exemplarité. Ce style de vie repose alors sur « *4 piliers fondamentaux* », émanant de la naturopathie¹⁷. À savoir : l'alimentation, l'exercice physique, le psychisme et le sommeil. Les quatre trouvant un terrain d'application direct au cours de l'épreuve.

Mickaël cherche à résoudre par-là, voire à maîtriser, une partie des inconnues du jeu de la course, quitte à devenir maniaque sur certains points. Chez lui, cette recherche semble faire résonance. Pour le jusqu'au-boutiste, la maîtrise devient donc une source de *fun* (Koster, 2010 in Aurey & Vétel, p.24).

Mickaël s'astreint donc à un régime sain¹⁸, à des étirements, ainsi qu'à des lectures dès que possible. Au cours de l'enquête, il a pu nous conseiller la lecture de navigateurs, dont Florence Autissier¹⁹, mais également le visionnage d'un documentaire sur le survivaliste Kim Pasche²⁰, sans oublier l'ensemble des livres relatifs à la Barkley ou à l'endurance. Des réflexions qu'il partage avec son entourage, et notamment Fiona, sa nouvelle amie.

Cette dernière nous confia un jour s'interroger sur ce qui le conduisait à « *tout donner pour cette course* », sans être certaine qu'il ne sache finalement. Elle expliquait voir un parallèle entre son parcours et ceux de Caldwell et Jorgenson, qui ont voué une partie de leur existence à l'ascension de la montagne *El Capitan*, aux États-Unis²¹.

Au-delà, Mickaël va aussi s'immerger de manière régulière en Chartreuse, parcourant la boucle à plusieurs reprises, hors course. Il explore d'autres sentiers à défricher, en cas de changement de parcours. En 2018, avant sa première participation, Mickaël a ainsi réalisé 5 journées – de jour – en immersion, pour « *essayer de comprendre* » l'épreuve. En 2019, il déclare avoir effectué la boucle, de nuit, en sens inverse. En 2020, quelques mois après avoir

¹⁷ Fiona, sa compagne au moment de la thèse, suit également une formation pour le devenir.

¹⁸ Depuis 2022, Mickaël a par ailleurs consulté Marion, la compagne de Maxime, diététicienne, par visio, à deux reprises.

¹⁹ Dans *Enfin, seuls* (2015), l'un des ouvrages conseillés par Mickaël, la navigatrice écrit (p.184) : « *Sur la première page de son cahier, il a noté les idées fortes : Être, soudain, seuls. / Passer de la société du tout à celle du rien. / Être isolé à l'heure de la communication mondialisée. / Faire face à une nature hostile. / Réapprendre les intuitions ou des gestes ancestraux* ». Ce qui, à nos yeux, résonne particulièrement avec le parcours de Mickaël.

²⁰ Dans ce documentaire « Yukon, la quête du sauvage », diffusé par la RTS (mai 2015), Pasche revient sur le nomadisme, terme souvent repris par Mickaël. Il évoque la « *nature qui n'a fait que renvoyer mes propres faiblesses, ce que je ne savais pas* », ainsi que le fait de se sentir « *en décalage avec le monde moderne* ».

²¹ Ce qui est retranscrit dans le documentaire *Dawn wall* (2020) de Lowell et Mortimer.

débuté sa vie en camping-car, il envisageait 810 heures en immersion sur l'année²². En 2022, lors d'une sortie dans les Entremonts, il confiera mieux connaître la Chartreuse que « *des mecs d'ici* ». À plusieurs reprises, Mickaël explique « *comment [il] a travaillé* ». Cet investissement, vu comme un travail, est important pour les jusqu'au-boutistes.

La semaine suivante, ce sera un simple 2-jours d'immersion dans la Chartreuse pour reconnaître [les sentiers] et les tracer [sur ordinateur] et voir si ça passe en plus d'un entraînement cool le reste de la semaine.

[...] Cette immersion-là, sur les lieux du crime lol j'y vois une façon de se rencontrer, le terrain et moi, mieux se connaître pour mieux s'approprier. Ça peut paraître très abstrait, mais c'est vraiment ce que je pense. (Mickaël [en ligne])

Ainsi, lors de nos échanges en ligne, sur plus de deux ans, Mickaël relate plusieurs fois être allé « *reconnaître* » le parcours. Il avoua aussi « *remercier* » en lui la nature, en courant, sans préméditation. Non pas pour « *demandeur quelque chose* », comme une prière, mais par gratitude.

Comme tu le sais je ne viens pas d'une famille très connectée à la nature à la base. Il y a aussi beaucoup de peurs qui m'ont été inculquées [concernant cette nature]. C'est donc un paradoxe que je combats. (Mickaël [en ligne])

S'il évoque un « *bien-être intérieur* », « *une paix* », une sensation de « *connexion à ses racines* » – en lien direct avec sa « *quête* » – lorsqu'il ressasse ses immersions, Mickaël déclare aussi rester « *un max concentré* ». Car la contemplation « *mène souvent à l'erreur* ».

[Lors de l'édition 2018] Je valide un tour, je repars sur le deuxième euh... et je fais ce qu'on appelle une « loose topographique » et je me perds en mode rêveur. Lever du soleil, j'étais trop bien. Je savais que j'étais plus sur le chemin, mais j'étais plus dans la réflexion et c'est ce qui est énorme sur cette course. Tu dois toujours resté concentré. (Mickaël [en ligne])

D'où un certain paradoxe.

De ces sessions, agrémentées de lectures, est née l'idée de créer une épreuve satellite, sur le modèle des courses gravitant autour de la Barkley : la Terminorum Challenge Loop, dite « *TCL* » (Annexe 37).

Faut que je t'annonce un truc, mais garde le pour toi jusqu'à que j'officialise le parcours cet été [...] Je viens de devenir le maître de la TCL 🤪 [Terminorum Challenge Loop]. Futur et 1^{re} épreuve affiliée à la mythique Terminorum [...] Avec la bénédiction du Triumvirat, j'ai créé la TCL, qui est évidemment plus longue et avec plus de dénivelé que la BCL [Barkley Challenge Loop] sinon ce ne serait pas drôle 🤪. (Mickaël [en ligne])

²² Perspective contrainte par la pandémie de Covid-19.

Par cette création, Mickaël prolonge le jeu de la course, à travers le *play*. Il enrichit aussi l'univers de la course, à la manière du *continuity editing* de certaines œuvres, tel *Le Seigneur des anneaux* (Caïra, 2011, p.97).

Il devient ainsi « *le missionnaire* »²³ : statut, qui n'a de sens qu'aux yeux des avertis, et qui le place, pour ces derniers, juste en dessous du *triumvirat*, dans la hiérarchie des détenteurs du savoir de la Chartreuse Terminorum. Il serait ainsi son premier disciple. Celui qui a assimilé le « plus » l'épreuve. Ce statut répond de fait aux aspirations de jusqu'au-boutiste, et couronne le don total de soi pour la course.

Une grande partie des coureurs salue d'ailleurs cette abnégation²⁴.

Tu as des rencontres, tu sais très bien : un mec comme Mickaël, sans concurrence, tu veux aussi être inspirée, je veux aussi bosser pour être... J'allais dire : « à niveau ». (Céline)

Cet engagement total le rapproche d'une certaine forme d'élitisme.

Mais surtout, et ce qui est important pour moi, dans ma façon de commander, de conseiller, c'est l'exemplarité. C'est donc aussi par mon expérience personnelle, de ce que j'ai fait pour moi, qu'ensuite je peux conseiller les autres. (Mickaël)

Pour autant, Mickaël souhaite que les coureurs découvrent la course comme lui l'a découverte. Plusieurs fois, il exposa « *sa vérité* » et s'avéra un « gardien du temple », à cheval sur la règle. Qu'importe le statut de son interlocuteur.

Mickaël s'amuse ainsi à nous surnommer « *padawan* », parfois. Ce surnom, me renvoyant au statut de l'apprenant, dans la saga *Star Wars* (1977 à aujourd'hui), quand il serait le sachant – bien qu'ayant conscience d'avoir toujours à apprendre.

Chaque année, Mickaël analyse les manques de la saison précédente, pour « *construire un plan global qui ira dans le sens de [son] objectif* ». Ce qui l'oblige à apprendre à « *désapprendre* », comme l'écrivait Reboul (2010 [1980], p.199). Ainsi, Mickaël a effectué un travail entier sur sa foulée, rejetant les chaussures traditionnelles pour des modèles minimalistes, qu'il qualifie de « *chaussures magiques* » ; ceci dans le but de réduire ses blessures. En réapprenant à courir, Mickaël s'éloigne d'une seconde nature aussi – apprentissage passé de la course, avec certains matériaux –, dans l'espoir de renouer avec sa première nature – courir sans entrave, comme les premiers hommes –, plus proche de « son » authenticité. Cette manière de désapprendre est un marqueur de résonance, puisqu'elle lève des blocages, conduisant à l'aliénation.

²³ Du latin, « *mitto, is, ere, misi, missum* » voulant dire « envoyer ». Soit « celui qui envoie ».

²⁴ Pour des raisons éthiques évidentes, nous n'avons pas posé de questions aux coureurs pour en savoir plus sur un autre. Excepté pour comprendre un fait de course collectif –une arrivée de deux athlètes, par exemple.

Ensuite, Mickaël rejette tous les « plans » généraux, qui ne prendraient en compte les dimensions de l'épreuve ni sa perception de l'effort. Il plébiscite plutôt un plan « *en harmonie* » ; reprenant les préceptes précités de la naturopathie. Un plan « à sa mesure », qui correspond aussi à la vision classique de l'authenticité et à son idéal de liberté.

Je planifie. Dans la vie, je planifie toujours. J'ai appris à l'armée qu'une mission bien préparée était une mission remplie à 90 %. Les 10 % : c'est les imprévus et sa capacité à y faire face. (Mickaël)

Étape ultime de ce plan : la participation à la course. Les annulations successives de l'épreuve, pour cause de Covid-19 (2020, 2021), ont été pour Mickaël une immense source de déception (*Annexe 38*)²⁵. Aux aguets, c'est d'ailleurs lui qui nous les apprenait. Il lui fallut une journée pour nous répondre lors du premier couac.

Alors sur le coup, très dur [l'annulation de 2020]. [...] Déjà Macron nous avait mis un petit coup derrière la nuque la veille au soir. Ensuite comme tu le sais je ne pensais pas à une annulation, mais à un report. Puis c'est ma vie cette course !!!! Donc sur le coup ton cerveau n'est pas efficace, je voyais ma dynamique s'effondrer, commençant à me demander comment tenir agréablement un mois ici alors que ce qui me motive à me lever le matin n'a plus lieu. Pour moi, ça a duré la matinée à accuser le coup et à être une pauvre bête. Puis j'ai sorti le plan C., car même quand on a des convictions, il faut toujours faire face aux imprévus. Donc j'ai appelé Fiona [sa compagne], exposé mon plan, car cela me faisait du bien de lui en parler tout simplement, plus que par besoin que quelqu'un me le valide. Et je me suis remis en action. (Mickaël [en ligne])

À la suite de cette annulation, en 2020, Mickaël décide donc de créer un « *off* » (*Annexe 39*), afin de pouvoir tester les fruits de son plan. Il demande à sa compagne de l'aider dans sa mise en place – choix de l'horaire, suivi via balise GPS, pour générer de l'imprévisibilité. Ce qui lui permet d'obtenir de nouvelles connaissances pour mieux appréhender la course.

En parallèle, Mickaël n'hésite pas à se lancer d'autres défis, dans le but de progresser sur la Chartreuse Terminorum. S'il nous intimait de ne pas parler du suivant, pour ne pas le déconcentrer en vue de son objectif en cours, Mickaël avouait avoir du mal à dormir, car trop pressé de vivre le prochain projet. Le jusqu'au-boutiste renverrait ainsi, sous certains aspects, à la vie pleine, et à une certaine omnivorité, comme l'écrit Quidu (2021)²⁶.

²⁵ Le style « jusqu'au-boutiste » est celui qui a été le plus fortement impacté par ces annulations. À l'inverse, d'autres vétérans avouaient être parfois soulagés par cette décision.

²⁶ Ce dernier écrivait (2021, p.6) : « Par opposition au « snobisme », l'omnivorité renverrait à la capacité à apprécier une vaste gamme de formes culturelles et serait particulièrement caractéristique des franges fortement diplômées de la population. Fridman et Ollivier (2004, p. 107) considèrent à ce titre que le goût omnivore représenterait une « nouvelle forme de la disposition cultivée et de la culture légitime », fondée « non plus sur la familiarité exclusive avec les œuvres de la culture savante occidentale, mais plutôt sur la valorisation de l'éclectisme et du cosmopolitisme culturels ». Ce point illustre la coexistence de plusieurs « self-schémas », comme le notait Kaufmann, en référence à Markus et Nurius (2004, p.160). L'individu s'inscrirait ainsi dans des logiques *main stream* et alternatives également, pour donner vie à sa cohérence personnelle.

Si Mickaël souhaite finir l'épreuve, de manière physique, d'autres jusqu'au-boutistes sont davantage intéressés par la maîtrise de l'écosystème de l'épreuve, comme Liess, 43 ans, *virgin*, ouvrier, vainqueur de la Chartreuse Backyard 2021.

Nous avons conversé avec Liess pour la première fois lors de l'Intégrale de l'Échappée Belle 2020, qu'il réalisait en duo. Nous l'avons déjà croisé sur la Chartreuse Backyard en 2019, puis sur le défi « *off* » de Mickaël, sans échanger²⁷. Nous savions toutefois qu'il souhaitait participer à la Chartreuse Terminorum. Il accompagna d'ailleurs Mickaël ce jour-là sur un quart de tour avant de s'éclipser, par respect du secret de la course.

Lors de la montée au refuge de la Pra, nous l'alpaguons donc et, après lui avoir expliqué notre démarche, Liess convenait qu'il serait « *sympa* » de parler un peu. Peu avant la Croix de Belledonne, Liess et son binôme partaient en avant, et nous ne les reverrions pas à l'arrivée.

Quelques jours plus tard, nous le retrouvons à partir d'une enquête sur les réseaux sociaux, loin d'être évidente puisque Liess y utilise une « identité mystère ». Nous finissons par entrer en contact avec lui et convenons de nous revoir pour un petit footing tranquille, le long de l'Isère, dans les jours suivants.

À partir de ces éléments, nous avons longtemps assimilé Liess à un coureur de style « convivial ». Il se dégage de sa personne un côté jovial, marqué d'une « tchatche » à toute épreuve, ainsi qu'un sens de l'humour inné.

Fabienne [rencontrée à Pavilly] s'est greffée à nous. On disait des conneries, on donnait des surnoms aux gens : « Kad Merad, Luca Papy [ultra traileur], les inséparables [en référence aux perruches], les tourterelles, Notre-Dame-de-Paris, elle ça va être Esmeralda ». Toujours, on rigole, on ne se moque pas des gens, on s'occupe si tu vois ce que je veux dire. On fait valdinguer notre esprit. Édouard, on l'a surnommé le ramoneur : « Moi, je ramone ». (Liess)

Avec Liess, inutile de réfléchir à des sujets de conversation pour briser la glace. Bon vivant, il n'est jamais avare d'une anecdote, à propos d'un coureur, d'un lieu-dit ou d'un sujet d'actualité. Lors de sorties dans « *son jardin* » – sorte de labyrinthe d'arbres au-dessus de chez lui, plutôt roulant –, il nous raconta un jour l'histoire du « *rocher du saut du moine* » ; nous fit faire une visite touristique, façon agent immobilier, à une autre occasion.

Comme Éric, dont il est proche, Liess est toujours partant pour accompagner les autres. Il est aussi le seul interlocuteur à nous appeler spontanément pour « *demander des nouvelles* ». Au début de ce travail, nous le rejoignons toujours, accompagné d'autres coureurs, au point de penser que le groupe était un moyen de se défendre face à nos questions. Nous comprenions ensuite qu'il s'agissait plutôt de sa manière de courir.

²⁷ Il avait été mis au courant par la presse et les réseaux sociaux de Mickaël.

Lors de notre première sortie « officielle », nous nous rendons d'ailleurs compte que Liess connaît énormément de coureurs de notre panel. « *Un petit monde* », dit-il. Il échange régulièrement avec certains, en suit d'autres sur les réseaux sociaux ; Strava en tête. Plusieurs fois, lors de nos sorties, il lui arrivait de s'arrêter pour saluer des coureurs ou des piétons ; certains se joignant à nous à l'occasion²⁸.

Au cours des présentations, Liess nous explique avoir assisté à des séances du film de Benoît du *triumvirat*, consacré à son expérience de la Barkley, dès 2016. Il lui aurait parlé avant de postuler à la Chartreuse Terminorum et de participer à ses courses, ce qui marque son cheminement. « *Le cheminement vers Laz* », ponctue-t-il. Le parcours de Liess est ainsi guidé par une vision à long terme, avec la Barkley comme nord magnétique.

Lors de cette même sortie, Liess confie avoir commencé la course sur le tard, en arrêtant le football, sport qu'il a pratiqué depuis l'enfance, par « *simplicité* », comme l'un de ses frères, jusqu'à un niveau régional. De la fratrie, il déclare être le plus sportif.

Non, parce que tu fais toujours du foot, parce qu'en fait la simplicité, après il faut voir aussi le contexte familial qui fait que la simplicité c'est le terrain de foot qui est à côté. L'école d'athlétisme à l'époque c'était pas démocratisé. Il fallait t'amener, prendre une voiture aller loin, t'as pas forcément les moyens le week-end de mettre de l'essence pour t'amener au club d'athlétisme qui est 15 km plus loin [...] Alors j'ai toujours été, pendant mon enfance, j'ai toujours fait du foot, 30 ans de foot, tu sais, j'ai juste fait un break au niveau de mes études [BTS gestion], histoire de passer mon bac sereinement, mais sinon j'ai toujours fait du foot et c'est quand même assez contraignant. Du coup, du fait que tu dois t'entraîner de manière régulière, c'est-à-dire ton entraînement c'est le mardi et le jeudi, ton match c'est le dimanche et c'est le mardi de 18 à 20 h, c'est cadré. C'est cadré et ça m'allait jusqu'à un certain moment, puisqu'à un moment, toi, t'es toujours à l'heure [il est très à cheval sur le respect des horaires], les autres le sont pas et ça prend du temps, le dimanche quand tu vas jouer, tu vas faire un match, t'es convoqué à 11 heures, le match c'est à 15 heures, tu reviens c'est 18 heures, ça fait 11 heures-18/19 heures, ça 7 h-8 h où t'es pas chez toi. Du coup, je me suis mis à la course à pied à la suite de ça, et j'ai arrêté le foot. Je vais courir quand j'ai envie, quand j'ai envie j'y vais et quand j'ai pas envie, j'y vais pas. J'ai pas ce truc le dimanche : « Il ne va pas m'aligner sur la feuille de match parce que je suis pas allé m'entraîner », tu vois. Donc c'est comme ça que c'est venu la course à pied. Donc déjà au foot j'étais milieu de terrain, donc je courrai beaucoup [...] Tu vois, ce qui m'a dégoûté dans le foot c'est que ça en est devenu à l'image de la société. Les gens venaient, c'est souvent les jeunes, parce que moi du coup j'étais dans les plus âgés, ils venaient avec leur paire de chaussures à leurs mains, ils ne se changeaient même pas dans les vestiaires, ils mettaient juste leur paire de chaussures, tu sais, à la [Cristiano] Ronaldo. Ils mettaient la paire de chaussures, ils s'entraînent, ils repartent. Ni de douche ni « on boit un coup », tu sais à l'ancienne. Tu bois un petit coup entre potes le vendredi soir, machin et tout. Rien du tout. T'arrivais au match le dimanche, le petit jeune, le même qui venait, il mettait ses chaussures. Un jour, l'anecdote, on joue à Saint-Paul-de-Varces : on perd 5-1. Il y avait 5-0. Le jeune, il marque un but. Il fait : « Ouais et tout ». Il était tout content. Je lui dis : « T'es content ? ». Il dit : « Oui, j'ai marqué ». « Oui, on perd 5-1, t'es content ». Tu vois l'état

²⁸ Il est même arrivé que nous croisions un secouriste de la Chartreuse Backyard et que celui-ci passe son téléphone à Liess pour qu'il parle avec une collègue.

d'esprit ? Il avait marqué son but, lui, il avait fait son job. Du coup, c'est le monde qui marche à l'envers. En fait, non ! C'est la normalité qui nous rattrape. Tu sais, cette vague de gens égoïstes et individualistes, qui monte et qui nous rattrape, qui arrive dans le foot, et voilà. (Liess)

Une blessure au genou le contraint à définitivement ranger les crampons. Devant la télévision, il découvre alors, en 2010, un reportage sur la Diagonale des fous. C'est un déclic. Liess commence à s'entraîner sérieusement, à prendre des dossards. Dès 2012, il participe à la Saint-Lyon. En 2014, il boucle l'épreuve réunionnaise. Depuis, chaque année, il planifie de nouveaux objectifs. Comme il aime voyager, Liess essaie de joindre ses deux passions. Il découvre ainsi la Cappadoce, Cape Town, Hong Kong, l'Eiger : des lieux d'étapes de l'Ultra Trail World Tour, qu'il regarde sur *L'Équipe TV*, et qui « *donnent vachement envie* ». Des courses qu'il envisage sous l'angle du *finisher* avant tout. La compétition contre les autres devient secondaire²⁹. Ce qui ne l'empêche pas de prendre part à des épreuves sélectives pour autant, Liess allant même jusqu'à représenter l'Algérie – pays d'origine de ses parents – aux championnats du monde de trail, pour goûter une nouvelle expérience. En parallèle, il représente la France aux championnats du monde de Backyard. Ce qui fait écho une nouvelle fois à l'idée d'omnivorité sportive.

En Cappadoce, je pensais qu'à ça. En Cappadoce, j'ai dit : « Je vais finir, parce que les gens ils savent que je suis en Turquie ». Tu cours pour toi, mais tu cours aussi pour des gens qui t'envoient des messages. Des fois, j'étais à la Réunion, les gens t'envoyaient des messages dans la nuit, ils m'envoyaient des messages, les collègues : « Allez, vas-y ! Tu vas y arriver ». Ils se levaient, des fois, ils se faisaient des bringues à 3 heures, ou je sais pas à quelle heure, c'était, mes potes, ils se levaient dans la nuit pour aller voir le live, le live course, et ils m'envoyaient des messages : « Allez, allez tu vas y arriver et tout ». Comment tu veux arrêter pour des gens qui se lèvent la nuit, à leur manière qui te poussent, tu peux pas ! En Cappadoce, je vomissais tout ce je pouvais, je disais : « Je vais aller chercher la veste de finisher ». C'est pas grave, je vais la chercher. Je mettrai le temps que je vais mettre, parce que ça, c'est un second intérêt. C'est ce que je dis. J'y mets pas trop d'intérêt. Mais je vais y aller. (Liess)

L'aspect mythique de ces épreuves l'attire. De même que l'idée de découvrir d'autres facettes, parfois cachées de l'environnement. La nature apparaît ainsi comme une somme de choses à voir, à parcourir.

Tu cours, tu découvres d'une autre façon des parcs, des vignobles qui sont fermés à la circulation, ouverts juste pour toi, coureurs [à Cape Town]. Tu passes sur des domaines classés, de montagnes, on te les ouvre juste... Du coup tu vois autre chose... (Liess)

Pour ces raisons, inexorablement, Liess s'oriente vers la Barkley, dont il loue l'état d'esprit, contrairement à d'autres événements, même s'il y a participé. Cela ne l'empêche pas,

²⁹ Lors de la préparation à la Chartreuse Backyard 2021, nous demandions à Liess s'il préférerait gagner la course en 14 heures ou la perdre en 50 heures. Son choix était la seconde option.

également, de critiquer la Barkley sous certains égards – et notamment la sélection : « *c'est comme en boîte de nuit, à un moment si tu rentres jamais...* ».

C'est pas un business, le trail, la course à pied. Moi, si demain, on n'est pas obligé de tous faire des courses, on va à la Bastille, on va au Rachais, au Jalla. On a besoin de personne pour ça. Si on va dans les courses, c'est pour rencontrer les gens, pour partager, pour échanger. C'est pas pour donner de l'argent à des personnes. Pour moi le but c'est pas ça. Du coup, j'ai vu que quand ça s'est créé la Terminorum en Chartreuse, je l'ai guettée du coin de l'œil, parce qu'en fait, moi, mon objectif principal c'est la Barkley. Mon objectif, c'est la Barkley. Ça fait un moment : j'ai vu des reportages, je les ai quasiment tous vus, même en anglais je les regarde, pour te dire, et du coup dans ma quête qui est cette inscription à la Barkley, il y a une grosse recherche sur l'inscription, les modalités d'inscription, qui est très, très difficile. Maintenant, je le connais le processus. J'ai tout ce qu'il faut le jour, l'heure, l'adresse mail, le protocole, je le connais, et du coup je postule depuis 3-4 ans, et du coup je me suis dit : « Qu'est-ce qui se rapproche le plus de la Barkley et qui est délocalisé et qui est accessible ? ». Du coup, c'était la Termonirum. (Liess)

Finir la Chartreuse Terminorum ? Ce serait être fou, selon lui. « *Pour moi, elle fait 300 km. 300 en tout : pour moi, c'est impossible* », déclare celui qui nous a certifié qu'il existait toujours deux objectifs pour un athlète : le dicible et l'espéré.

Je pense qu'un tour, je peux le faire. Sans manquer de respect à la course et aux autres coureurs, parce que, de toute façon, je ne suis pas contre les autres coureurs, je suis contre la course, voilà. Donc sans manquer de respect à cette course que je ne connais pas, je pense que je peux faire 60 km en 14 heures avec 3500 de déniv. Je pense que je peux le faire. Deux [tours] ça commence à piquer. Trois, ça pique à mort. Quatre, je l'ai même pas dans ma tête. Mais pour moi, trois ça fait une fun run comme on dit sur la Barkley, c'est un demi-accomplissement, c'est un demi-échec, tu le prends comme tu veux. (Liess)

Liess rêve de se faire remarquer pour être sélectionné à la Barkley. Ce qui le conduit à participer à la Chartreuse Backyard. Sur la Chartreuse Terminorum, il ambitionne de faire le maximum possible, et n'hésite pas à participer aux 120 km de Madeira, quelques mois auparavant, en guise de préparation. Le jusqu'au-boutisme change donc de terrain. Si, pour Mickaël, les cinq tours figurent le but ultime, pour Liess, le « *golden ticket* » est le Graal.

Sa passion pour la Barkley fait de Liess une mine d'information. Sa « *culture trail* » est impressionnante. Lors d'une sortie, par exemple, il est capable de reconnaître un ancien vainqueur du Grand-Duc. Il n'est pas rare qu'il se rende aussi à des courses ou à des tentatives de record en tant qu'observateur. Dans notre enquête, il fut celui qui nous tenait informé de l'entraînement des autres coureurs, au cas où nous ne l'aurions pas suivi. Pour cette raison, certains coureurs le considèrent comme la « *radio de la Chartreuse Terminorum* ».

Liess se compare parfois à eux, à partir des extractions de données de Strava, pour se rassurer sur sa préparation, peaufiner son approche. Ainsi, le côté convivial renforce son style de jeu « *jusqu'au-boutiste* », sans que Liess n'ait à se forcer pour s'intéresser aux autres.

Liess évoque souvent l'idée d'avoir un plan. Qu'il s'agisse de l'entraînement, d'un moyen de trouver des accessoires moins chers, ou d'obtenir un dossard de manière certaine³⁰. Il se décrit comme quelqu'un de « *très carré* », porté vers le calcul, contrairement à Éric, avec qui il forme un duo complémentaire. Liess aurait ainsi tendance à le canaliser et à l'orienter vers de nouveaux défis. Ce côté « carré » se matérialise par le chrono notamment. Liess a par exemple pris l'habitude de n'arrêter sa montre qu'à pile – 3 heures 00, au lieu de 2 heures 59 –, quitte à trotter parfois autour de sa voiture pour combler le temps manquant.

Lorsque nous demandons à Liess de classer différentes propositions selon un ordre d'importance – en vue de la catégorisation finale –, ce dernier place la maîtrise en tête : « *Parce que je pense que si tu maîtrises l'épreuve et les subtilités, c'est ce qui te fera aller le plus loin* ». C'est par la rigueur qu'il compte atteindre ses objectifs.

Liess déclare prêter une grande attention aux détails, être un fin observateur. Il se projette régulièrement dans la course et aime rappeler ses points communs avec les *finisseurs*, dont son approche « *mathématique* » notamment.

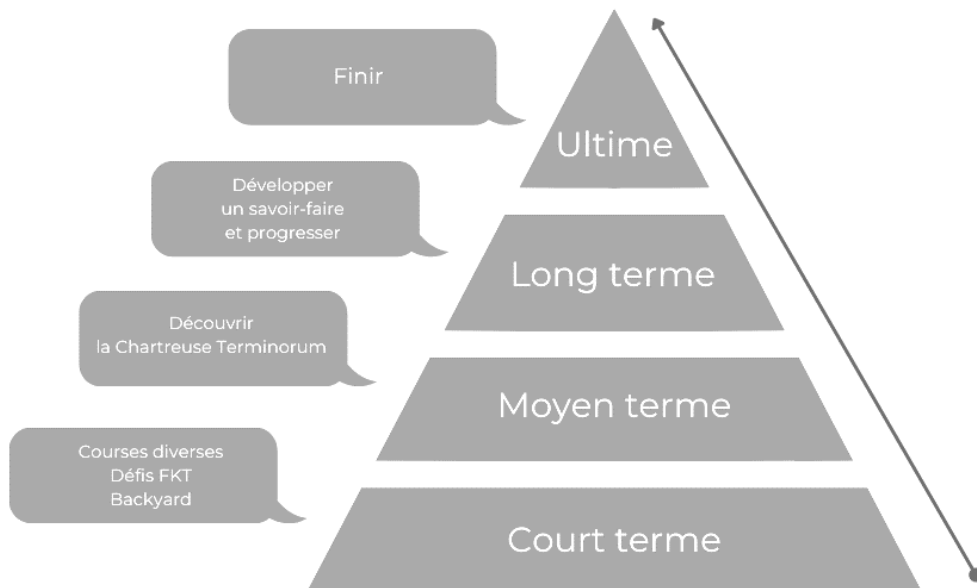
Lors des entraînements, il n'hésite pas à « jouer à la Chartreuse Terminorum ». Comme Mickaël avec son défi « *off* », Liess, accompagné d'Éric, parodie la cérémonie de la course lorsqu'ils s'élancent sur le Challenge Loop du missionnaire, par exemple.

En parallèle, Liess s'avère être un pédagogue. Il distille en permanence ses conseils, souvent avec bienveillance. Il aurait presque l'âme d'un coach.

Lors d'un repérage pour une course de l'UT4M, il nous explique quelle serait la meilleure stratégie de course à adopter. Même chose pour Eugénie, l'une de ses nombreuses amies. Quelques jours avant la Chartreuse Terminorum, c'est encore lui qui nous conseille de prendre deux boussoles, en précisant : « *Je devrais même pas te le dire !* ». Lui toujours qui nous glisse le nom d'un nutritionniste pour préparer l'événement.

³⁰ En faisant bénévole sur l'Échappée Belle, par exemple.

Figure 3. Exemple de pyramide d'objectifs d'un jusqu'au-boutiste



Le jusqu'au-boutiste incarne donc un joueur « obsédé » par la Chartreuse Terminorum, souhaitant atteindre son but, dans le respect des règles et de l'esprit de la course. Cela se traduit par une stratégie, source de « *hard fun* », bien que le coureur puisse trouver un épanouissement dans l'interaction – côté convivial – ou les récompenses rapides – finir d'autres courses, par exemple. Par ses objectifs construits de manière originale, en s'opposant parfois au sens commun, le jusqu'au-boutiste formule un souhait de vie pleine, en lien avec ses aspirations. Il évoque souvent des valeurs simples et humaines.

Le jusqu'au-boutiste n'a donc pas forcément besoin de réussir tout de suite pour persévérer. Sa quête est essentiellement diagonale, puisqu'il réagit aux sollicitations matérielles et cherche à maîtriser l'épreuve. Cette maîtrise d'une partie de l'écosystème lui confère une légitimité au sein de la communauté, comme l'avait noté Barbier, dans son article sur la transmission orale des règles de jeu de société (2021, p.11). L'indisponibilité de la réussite et l'imprédictibilité de l'épreuve sont dès lors pour lui des portes d'entrée vers la résonance.

	Axe horizontal	Axe vertical	Axe diagonal
Style « jusqu'au-boutiste »	<ul style="list-style-type: none"> • Autrui comme source d'apprentissage • Autrui comme élève 	<ul style="list-style-type: none"> • Nature perçue comme un moyen d'accès à l'insolite • Histoire comme moyen de perfectionnement 	<ul style="list-style-type: none"> • Apprentissage et travail (entraînement) • Corps véhicule d'expériences et de savoirs, à maîtriser • Collection d'objets et d'expériences • Règles et codes

Tableau 6. Synthèse du style « jusqu'au-boutiste », en lien avec les axes de Rosa (2018 a) :

une quête et une promesse de résonance dominées par l'axe diagonal

4. Le style « découvreur »

Sur la Chartreuse Terminorum, je cherche avant tout à découvrir de nouvelles choses, sur moi et mon environnement. J'aime être surpris et comprendre. C'est ce qui motive mes interactions, avec les autres et le monde autour.

Les rares fois où nous avons sondé les coureurs en leur demandant de classer de – 1 à 4 – ces affirmations, le résultat fut sans appel : les trois quarts se sentaient découvreurs. Ce qui s'explique par le prestige symbolique de ces lignes, autant que par le message commercial et marketing des événements, auxquelles elles font écho. Ce qui s'explique aussi par le fait que tout coureur, à un moment donné, « découvre » l'épreuve, en qualité de *virgin*. Si ce style est bien présent chez tous, tous n'agissent pas comme tel, tout au long de leur engagement en faveur de la Chartreuse Terminorum.

Communément, le découvreur est sensible à l'axe vertical, représenté par la nature, l'esthétique, la religion ou ses déclinaisons. Il aime la surprise et envisage la limite comme une transgression de l'expérience ordinaire ; ce type d'expérience portant des éléments de transcendance, dans certains cas. Le découvreur correspond peu ou prou à ceux que Rochedy nommait « *contemplatifs* », dans sa caractérisation, défini comme une personne qui prendrait « *le temps de redécouvrir l'environnement qui [l'] entoure* » (2020, p.204). Le « mythe de l'aventure » serait très présent chez ces personnes, « *prédisposées* » à la pratique, et qui rechercheraient un extrême plutôt que la participation à un événement (Bessy, 2002). Pour rappel, pour Rochedy, cet engagement était perçu comme « *un palliatif au sentiment de pressurisation* » (2020, p.204). Un point dont nous nous écarterons.

Comme nous l'avons vu, la plupart des coureurs nourrissent un attrait pour la montagne, lié à une socialisation primaire. Pour beaucoup, cet attrait recoupait une conviction écologiste,

basée sur l'idée d'une nature à préserver, d'où parfois une critique, en creux, des grands événements.

Le cas de Gaëtan, 33 ans, *vétéran*, travailleur indépendant dans l'informatique, est éloquent. Gaëtan est né dans le massif du Vercors. Autodidacte, il s'est mis à son compte afin de coller à son « *sens éthique* », voire à sa « *philosophie* ». Dès sa présentation, Gaëtan explique avoir grandi « *dans un petit village* » :

Avec mes parents, on est assez proches de la nature³¹ [son père est accompagnateur en montagne (AMM) ; sa mère témoignerait d'une « culture de la montagne, de la faune, de la flore »]. Les vacances, c'était toujours un petit peu aller un coup à l'escalade, des randos, tout ça, c'est comme ça que je suis entré dans le sport nature . (Gaëtan)

Progressivement, il s'oriente dans le VTT, avant de bifurquer à l'adolescence vers le raid multisport, soit la pratique de tous les sports outdoor possibles non motorisés, enchaînés, en équipe. Une discipline qu'il considère « *fun* », grâce à la communauté autour. À force d'événements, Gaëtan y développe des talents d'orienteurs largement reconnus, et un goût pour cette activité, qu'il définit comme un jeu intellectuel, avant tout :

Pour moi, c'est encore quelque chose d'individuel. Un peu comme quand on résout un problème mathématique, ou un mot croisé, c'est un peu difficile de faire ça à plusieurs. Disons que le défi, il est assez intéressant seul. On va essayer de faire son sudoku un peu tout seul, on va essayer de trouver son chemin seul. (Gaëtan)

De cette pratique émerge l'envie de faire des épreuves qui « *étaient le plus naturelles possible* ». Ce qui lui a « *vraiment fait changer de trajectoire* », explique-t-il. Ce tropisme l'incite à s'inscrire à ses premiers trails. « *Mais pareil, avant que ça devienne hyper populaire et que c'était un peu plus... "roots" que ça l'est maintenant* », précise-t-il. Dans le discours de Gaëtan, une sorte d'âge d'or des pionniers transpire, durant lequel l'expérience aventureuse semblait possible.

Au-delà de la critique déjà évoquée, Gaëtan évoque une pratique avant tout montagnarde, combinée à d'autres épreuves. L'aventure vécue réside dans la non-spécialisation des athlètes et la relative faiblesse organisationnelle de l'époque.

Cet essor de l'idée d'extrême de masse, avec la sécurisation nécessaire à son développement, a conduit Gaëtan à envisager des épreuves marginales, sur lesquelles il pourrait retrouver l'atmosphère de ces ambitions d'alors. En parallèle, devenu père, avec quelques responsabilités dans le milieu associatif et une maison à retaper, Gaëtan plébiscite d'autant plus des épreuves à caractère « *exceptionnel* » : soit des épreuves qu'il ne pourrait réaliser

³¹ Tout au long de nos échanges, le concept de « nature » a pu s'apparenter à l'acception « sauvage ».

seul, d'un point de vue logistique. Il mentionne par exemple des traversées de massif et les raids, qui nécessitent une coordination et des moyens importants.

Au départ, Gaëtan avoue avoir peut-être réalisé certaines actions dans une optique de reconnaissance, à la manière d'un performeur.

Aujourd'hui, je suis beaucoup plus dans le... En fait, j'ai pas du tout besoin de notoriété, j'ai pas du tout besoin de reconnaissance. Je peux faire un truc qui a beaucoup de sens pour moi, sans le montrer aux autres, sans le montrer à personne. Ça me conviendrait peut-être. Ce qui n'était pas le cas il y a cinq ou six ans. J'ai peut-être moins besoin de partager ce que j'avais fait, histoire de dire : « Regardez-moi », histoire d'avoir un peu de reconnaissance.

Cette perspective lui semble aujourd'hui relever d'un « *récit mortifère* », qu'il met en relation avec notre « *modèle de société* », dans lequel « *on va essayer de..., on doit tous être un modèle de réussite, il faut réussir dans la vie, il faut avoir un beau métier, il faut être reconnu, il faut être connu, et c'est ça la réussite* ».

Parmi les lectures de références de ce revirement, de nombreux ouvrages sur le réchauffement climatique et sur la perte de la biodiversité. En tête, Cyril Dion – militant écologiste –, Gauthier Chapelle – agronome, spécialiste du biomimétisme –, mais également Pablo Servigné – souvent désigné en tant que collapsologue.

À travers ces lignes, nous retrouvons donc quelques jalons permettant de retracer le parcours de Gaëtan vers la Chartreuse Terminorum. À l'instar de Liess, Gaëtan explique s'être intéressé à la Barkley, qui représentait un intérêt, à ses yeux, sur le plan de la « *navigation* »*. La navigation étant elle-même reliée à la nature et à l'idée d'y progresser, de la manière la plus autonome possible.

Quand le concept a été traduit en France, « *en plus à côté de la maison* », Gaëtan a donc candidaté. « *Je savais de toute façon que j'étais là pour découvrir et pas essayer de la finir ou quoi que ce soit* », explique-t-il.

Le jour J, il retrouve Maxime, un autre orienteur, « *ami d'ami* », à qui il s'associe. Ils réalisent une boucle ensemble, puis Gaëtan repart seul sur une deuxième, « *pour pousser [l'] expérience sur le format* ». Sur cette boucle, la fatigue se fait ressentir, le temps passe et Gaëtan se sait attendu à un mariage. Il sait aussi, intérieurement, qu'il ne repartira pas sur un troisième tour, même s'il reste en bonne santé. À son retour, il se retrouve pourtant happé par les attentes des suiveurs, et de l'organisation notamment, qui n'hésitent pas à appeler l'un de ses amis³² pour lui faire changer d'avis. Lazarus Lake, présent ce jour-là, lui adressa même un message personnel, le vouant aux « *regrets éternels* », en cas d'abandon.

³² L'ami en question travaillait chez Raidlight en 2017. Il s'agit de Jonathan, notre ancien maître de stage. Il était donc proche de Benoît du *triumvirat* à cette période. Ce qui explique qu'il ait son numéro.

[...] En fait, j'ai été rattrapé par le public. Il y a des gens qui sont venus sur le parcours. Alors ils étaient pas nombreux, mais en tout cas ils étaient hyper motivés par ma performance, on va dire. Ils étaient convaincus que je pouvais faire un troisième tour. J'ai essayé de leur expliquer que j'étais assez fatigué, que j'avais pas du tout prévu de faire plus que ça et que je serais bien rentré chez moi [rires]. Mais ça n'avait pas trop l'air de leur convenir : ils m'ont dit : « Non, tu vas te reposer et tu as encore plein temps, c'est super ». Donc j'ai poursuivi en me disant : « Comment je vais me sortir de cette situation ? », et en rapprochant de la fin du deuxième tour, vraiment beaucoup de monde et il y avait France 3, qui était en direct de leur journal, donc je ne me suis pas senti, peut-être par respect pour tous les gens qui étaient hyper motivés alors que j'étais encore physiquement en bonne santé, de leur dire : « Bah non, en fait ça me suffit pour aujourd'hui. J'arrête ». Je me suis dit : « Je vais les laisser arriver sur le moment, sur ce qui se passe, et je vais repartir », tout en sachant pertinemment que moi, de toute façon, j'irai pas loin, parce que j'avais pas envie d'aller loin ce jour-là. (Gaëtan)

Dans cet extrait, nous pouvons voir que Gaëtan n'a pas réussi à se reconfigurer en performeur, par exemple. Encore moins en jusqu'au-boutiste.

Nous pouvons également noter la mécanique de bluff. Gaëtan n'hésitant pas à « faire comme si... », dans le but de garder la face aux yeux des suiveurs de la course, tout en sachant qu'il ne (se) forcerait pas davantage. Qu'il avait déjà trouvé ce qu'il était venu chercher : la camaraderie en course, avec Maxime, le transformant en convivial – ici la découverte de l'autre – ; le défi intellectuel, avec la navigation ; l'expérience esthétique, en courant sur un parcours épuré, symboliquement proche de ses valeurs.

Surpris de « l'écho de la course », mais sans regret, Gaëtan décide de postuler en 2018, avec l'idée d'aller plus loin cette fois-ci, dans une optique de découverte encore. Il se présente pourtant au départ fatigué par son travail, mais « content d'aller en montagne ». Seulement, cette expérience s'avère vite décevante à ses yeux.

Je m'attendais à retrouver le plaisir que j'avais trouvé lors de la première édition sur la première boucle, surtout qu'il y avait Maxime aussi, donc je me suis dit : « On va pouvoir refaire un petit groupe ». Il y avait aussi David, que je connaissais [par l'orientation et le raid], et je savais que c'était un costaud. Donc je me suis dit que ça allait être sympa. En fait, on prend le départ, assez rapidement, moi je me dis : « Oula je ne suis pas en forme, mais bon c'est pas catastrophique ». Je savais que je pouvais quand même faire le premier tour avec les copains. Pas de souci. Par contre, j'ai rapidement oublié l'idée de faire trois ou quatre boucles, quoi. Et puis il y avait une, une météo dure. Mais surtout je crois que ce qui m'a le plus atteint c'est qu'en fait le parcours été très, trop proche de la première édition. Je pensais qu'il allait changer complètement et du coup le plaisir que j'avais la première année à m'orienter, choisir mon chemin, en réussissant moi et aux dépens de ceux qui avaient plus de mal ben, en fait avec un parcours vraiment proche, tous ceux qui avaient participé à la première année ont eu beaucoup moins de difficultés d'orientation et moi j'ai vu beaucoup moins d'intérêt à refaire un parcours que je connaissais déjà, quoi [...] Mais si on m'avait dit que c'était exactement le même parcours, je crois que je n'aurais même pas fait la première boucle, parce que je n'étais pas venu pour ça en fait, j'étais venu pour revivre, revivre ce que j'avais vécu la première fois. Du coup, même la première boucle a été difficile alors que la première année, la première boucle c'est ce que je viens de dire, quoi : c'était intéressant, c'était sympa tout le long [...] Je connaissais le chemin. Du coup, on se retrouvait plus sur un

format « trail classique », on va dire. En plus, moi je pense que j'ai des capacités. Je pense que c'est propre à moi. Moi j'ai une mémoire spatiale. Donc il suffit que je passe une fois à un endroit, après je ne prends plus la carte. (Gaëtan)

Gaëtan se raccroche donc au collectif, mais ne ressent plus la magie de la première découverte. La quête de résonance se transforme en un déjà-vu, d'autant plus frustrant que les conditions du jour ne lui permettent pas d'envisager une suite en tant que performeur ou jusqu'au-boutiste. Déçu, Gaëtan décide d'abandonner peu après s'être forcé à repartir sur une deuxième boucle.

Je me suis dit : « Maintenant, j'ai compris la course ». En fait, cette course, c'était peut-être le défi d'orientation la première année, mais ensuite c'était surtout de la navigation et l'idée de faire plusieurs tours difficiles d'affilée. Donc si on se réinscrit sur la course, il faut être conscient de ça. Il ne faut pas la faire pour le plaisir de faire une boucle d'orientation dans la forêt. Il faut le faire en se disant, l'intérêt de la course c'est la question de la longueur, les cinq tours, ce qu'il y a autour, etc. (Gaëtan)

Gaëtan fera donc l'impasse sur l'épreuve en 2019. Désireux de se lancer dans une dernière année sportive en 2020, il repostulera pour goûter à l'expérience de la « *gestion physique et psychologique longue* », sera sélectionné, mais ne participera pas à l'édition décalée deux années plus tard.

Cité dans l'exemple de Gaëtan, Maxime, 35 ans, *vétéran*, autoentrepreneur, est aussi un découvreur. Vainqueur de la première Chartreuse Backyard, il est un coureur talentueux, capable de briller sur tous types de format. Pour autant, il confesse ne pas avoir assez de rigueur pour être un athlète élite. Ce potentiel, qui le rend capable de grands résultats aux yeux de tous, se heurte à son style de jeu préférentiel, causant chez lui une distorsion entre ses envies et ses réalisations.

La rencontre avec Maxime fut pour nous la plus troublante, du fait de nos similitudes de parcours. Trentenaire, Maxime est en effet originaire du Nord de la France, où il est tombé dans la course d'orientation³³, par l'intermédiaire d'amis, à l'adolescence.

Pour moi, je me considère toujours comme orienteur parce que c'est ça qui m'a amené vers les sports de nature et, tu vois, à chaque fois que je dois parler de moi ou faire une interview, je... D'abord, c'est la course d'orientation. C'est ça qui m'a amené au milieu naturel ; c'est le Club de Douai qui m'a amené à voyager et à avoir envie de pratiquer partout parce qu'il [le club] se déplace énormément ; justement en termes d'empreinte carbone, c'est un peu borderline l'activité, mais en même temps, on a découvert, on a voyagé aussi et du coup, enfin pour moi, je suis avant tout orienteur. Et aujourd'hui, oui, je suis peut-être plus un coureur d'ultra-endurance... généraliste... Pas forcément bon. Je suis plus dans les top guns en orientation ; je suis pas encore dans les top guns en ultra trail et... Ouais, j'ai un peu une approche bizarre, mais qui va bien sur un certain type de format. En tout cas, j'espère*

³³ Il est toujours licencié au club de Douai, avec lequel il fut champion de France par équipe en 2022.

pouvoir performer sur des formats comme la Chartreuse Terminorum ou la Barkley... Ouais, et du coup, c'est un peu comme ça que je me considère aujourd'hui. (Maxime)

Dès ses débuts, Maxime aime la « CO » pour ses « rebondissements », ses « terrains de jeu différents ».

Tu vois, quand tu vas à Tournehem dans le Pas-de-Calais, ou que tu cours à Saint-Amand, c'est pas du tout le même terrain. Déjà dans le Nord-Pas-de-Calais, c'était déjà génial. Alors quand tu sors du Nord-Pas-de-Calais ça devient extraordinaire, quoi ! C'est comme ça que j'y suis venu et que j'ai attrapé le virus de l'activité.

La variété de l'activité ne peut le lasser. Elle répond à un goût pour la réflexion, propice au jeu.

Parce que, moi, je réfléchis toujours trop donc euh... Et c'est une activité où t'as besoin à 100 % d'être concentré. Tu peux pas avoir des pensées parasites, sinon ça se passe pas bien, quoi. Donc c'est hyper exigeant et mentalement et physiquement et... Ouais, j'ai accroché tout de suite, quoi. (Maxime)

Après le lycée, Maxime quitte son bercaïl septentrional pour étudier à l'Institut d'Études Politiques de Grenoble. Localité qu'il connaît, pour y être venu quasiment chaque année, avec ses parents, en vacances. Il évoque ainsi ses souvenirs, avec son frère, au détour de certaines balades³⁴.

On venait au ski une fois par an, une semaine par an, et notamment au Pleynet, qui est juste derrière-là [station des 7 Laux, dans Belledonne]. Je suis venu là à partir de 1993, j'étais petit, j'avais 5 ans, et à partir des années 2000, mes parents ont acheté un appart au Pleynet, et du coup, on a commencé à venir l'été, donc à découvrir la montagne l'été, et du coup, c'est le moment où j'ai passé le BAC. J'ai passé le BAC en 2005, et moi je voulais venir à Grenoble quoi, les études c'était... Enfin, je voulais faire Sciences Po, mais c'était surtout à Grenoble que je voulais le faire. (Maxime)

Il profite de son passage à l'IEP pour assouvir sa passion de la montagne et de la course d'orientation. Pour son année d'échange à l'étranger, il choisit naturellement la Suède, « Mecque de la CO ». Durant cette période, il participe à de nombreuses compétitions, fait plusieurs tops 10 aux championnats de France, arrive aux portes de l'équipe de France, gagne en expérience.

Puis, à la sortie des études, Maxime commence à prendre des dossards en trail. Il se met aussi à travailler du côté de Chambéry, où il emménage. Il occupe à cette époque des postes au sein de collectivités territoriales, dans des services liés au développement durable – au sens large – , décroche le concours d'attaché, mais ne l'active pas. Il se « voit alors bien faire » une

³⁴ Il mentionne par exemple un « run », un certain 27 décembre, sans neige. Ce qui l'a marqué et a conditionné son engagement en faveur de la préservation de l'environnement et de l'écologie.

carrière dans un parc naturel et décide de passer le diplôme d'accompagnateur en montagne, pour gagner en légitimité.

Tu t'imagines pas accompagnateur en montagne [AMM] quand tu passes ton BAC dans le Nord-Pas-de-Calais, quoi. Et en fait, quand tu arrives dans la formation, tu te rends compte que c'est que des gens en reconversion professionnelle et beaucoup de tronches, quoi : des ingés et des gens qui font des burn-out, et certains qui font des burn-out à 55 balais. En fait, c'est un métier où tu peux être hyper libre, original et créer un peu des produits vraiment à ton image. Il y en a beaucoup qui se retrouvent dans ces métiers-là pour ça. (Maxime)

Maxime ne s' imagine pourtant pas travailler en tant que tel, mais son approche illustre déjà des facettes du style « découvreur » : recherche d'originalité, exploration de nouveaux cadres, notamment.

« J'ai bossé en tant que contractuel pendant deux ans et puis après, ma dernière expérience s'est pas super bien passée, des soucis... Enfin, si tu veux, j'ai bifurqué », résume-t-il finalement, comme un énième *turning point*.

Animé d'idées politiques, d'une « envie de réfléchir », il profite de sa formation pour « bosser en tant qu'AMM ». Il crée dans la foulée une première structure, en 2013 : un magasin de vente de matériel de course d'orientation, avec une activité « accessoire » d'AMM, qui se développe pourtant. La disparition de l'un de ses grands-pères l'encourage à creuser cette voie, malgré la naissance de sa fille, puis la séparation avec sa conjointe. En 2017, il monte avec des amis une autre structure totalement dédiée à l'accompagnement, en trail et en orientation.

Tu vois, pour le coup, ma vie professionnelle c'est que des changements, même s'il commence à y avoir ce fil rouge depuis 2013, donc ça me plaît... (Maxime)

Pour toutes ces raisons, Maxime fait figure d'homme pressé. À l'image du phénomène d'accélération dépeint par Rosa, il semble parfois empêtré dans plusieurs projets chronophages, qu'il s'agisse de la création d'un stage ou d'un puzzle à finir. À de nombreuses reprises, la charge cognitive et mentale, qui l'anime et l'épuise, nourrit nos discussions. Pour autant, Maxime n' imagine jamais la course comme un échappatoire ou un espace refuge. Il explique même lors d'une « sortie-bilan » à Pipay que *« si tu as une mauvaise vie, c'est pas la course qui va faire que tout deviendra meilleur. Mais, au contraire, tu feras de bonnes courses quand tu seras bien dans ta vie »*.

Pour toutes ces raisons, Maxime affirme souvent s'entraîner selon les circonstances, parfois en fin de journée, parfois sur le temps du midi. De la même façon, il concède être « toujours à l'arrache sur ses sorties ». Ainsi, toutes celles effectuées ensemble déviaient de leur cadre initial, au gré d'envies ou d'explorations à tenter. Maxime nous livrera ainsi certaines sorties

finies de nuit, nous entraînera dans des virées mémorables, à suivre des traces de loup dans la neige, en ski de fond, par exemple. Ce qui l'amuse *a posteriori*.

Maxime déclare aimer ces imprévus et aimer s'adapter. C'est d'ailleurs ce qui l'a attiré dans les courses radicales, et ce qui anime sa quête de résonance.

Comme Gaëtan, Maxime a découvert la Barkley et les épreuves de Laz avant leur médiatisation. En 2019, il se donnait quinze années pour « *réussir sur ces épreuves-là* ».

Comme Liess, Maxime est inscrit dans le processus de sélection de la course américaine.

Après, moi, j'me suis engagé sur la Terminorum et la Backyard pour des raisons différentes. Ben oui, parce que j'ai un peu omis la Terminorum dans mon histoire d'ultra, parce que... Pour moi... c'est bizarre, mais à la fois c'était pas un objectif, et en même temps, c'étaient des balades [...] J'ai fait aussi une fois une balade de 80 bornes avec Julien Chorier [coureur élite, vainqueur du Grand Raid de la Réunion et de la Hardrock 100 en 2011]; en fait, moi je ne mets pas dans mon historique d'ultra, parce que c'est le genre de trucs où en fait je me régale tellement que c'est pas des compétitions où je suis contraint de mettre le dossard. C'est génial quoi, c'est ma vie... Ça devrait être ma vie de tous les jours, le fait de faire ces trucs-là et... (Maxime)

La curiosité est son moteur principal. Ce qu'il traduit par le terme « *fascination* » pour l'épreuve et pour ses hommes. Contrairement au jusqu'au-boutiste, Maxime est plus souple sur les règles. Il affirme se reconnaître dans certains héros du livre *Les Finisseurs*, mais ne pas faire « *une fixette sur le fait d'être le premier à finir ou autre* ».

Contrairement à un performeur, la vitesse et la victoire l'attirent moins que le paysage à découvrir ou le partage avec autrui, d'où il puisera des connaissances. Il ne se déclare d'ailleurs pas « *obsédé* » par l'épreuve, bien que sa compagne ait tendance à tempérer ce propos. Par ailleurs, ses stratégies ont tendance à évoluer.

Non, non. Gagner, ça compte pas en fait, on s'en fout. Tu vois ce qui compte, en fait... Valéry [2^e de la Chartreuse Backyard, qu'il remporta en 2019], il me disait ça : « T'es le seul frustré, car t'es seul à ne pas savoir jusqu'où tu pouvais aller ». Moi je savais que je pouvais aller jusqu'à 45 heures [il affirmera toutefois dans un podcast ne pas avoir imaginé courir 40 heures, de peur de se décourager]. C'est vrai qu'après, dans quel état t'es ? Laz, il dit qu'à partir de 30 heures, à tout moment, d'un coup ça s'arrête, et tu comprends pas pourquoi, y'a plus rien dans le moteur, et c'est tout, quoi. Et moi, j'ai pas vécu ça, et j'ai envie de le vivre aussi. J'ai envie de me confronter à des gens plus forts, des gens... Ben notamment Guillaume [déjà cité], tu vois. S'il pouvait être là à la Chartreuse Backyard, ce serait génial ! Certes, c'est lui qui gagnerait, mais moi je m'en fous de gagner. C'est voir combien de temps je peux courir avec lui. En plus, ouais, là ça fait des années que je le suis. Là, il doit être à sa 3^e ou 4^e Barkley, j'ai tellement à apprendre de ce mec-là que... Ouais, ça m'intéresse. (Maxime)

Lors de sa première Terminorum, Maxime réalisa un premier tour avec Gaëtan, avant de s'éclipser pour s'occuper de sa fille. Ainsi, la course passe après d'autres obligations.

L'année suivante, s'il déclare avoir accepté les aléas, comme la météo, Maxime affirme avoir été déçu, comme Gaëtan, lorsqu'il se rendit compte qu'il n'y avait pas de grandes

modifications de parcours. Ce qui signifiait pour eux la perte d'un « *easy fun* ». Le découvreur étant sensible à ce dernier, ainsi qu'au « *serious fun* ».

À partir de ces portraits, il est possible de noter les spécificités de ce style de joueurs, moins commun que les discours aimeraient le faire croire. D'après nos observations, il semblerait que ce style ne permette pas de s'inscrire dans la durée sur l'épreuve, puisque, de fait, la répétition s'oppose à la découverte. D'où le besoin de se réinventer, par d'autres épreuves, pour les concurrents résonant par ce style et ses axes.

	Axe horizontal	Axe vertical	Axe diagonal
Style « découvreur »	<ul style="list-style-type: none"> • Autrui comme passeur 	<ul style="list-style-type: none"> • Nature, source de l'engagement, terrain de découvertes • Nature, terrain d'art et de spiritualités 	<ul style="list-style-type: none"> • Corps, véhicule d'expériences nouvelles • Sensations • Apprentissage

Tableau 7. Synthèse du style « découvreur », en lien avec les axes de Rosa (2018 a) :

une quête et une promesse de résonance dominées par l'axe diagonal

5. Le passage d'un style à un autre

Comme nous l'avons écrit : aucun coureur n'est borné à un style, et l'intérêt du modèle résulte de son caractère évolutif. Ce qu'avait noté Goffman (1973), dans le prolongement de Mead, au moins d'un point de vue symbolique.

Voilà pourquoi ces styles se rapprochent davantage d'idéaux-types, parfois caricaturaux, et non de type d'acteurs. Certains, s'ils dominent le mode de jeu du coureur, sont alimentés par des mineurs. Le jusqu'au-boutisme aura ainsi tendance à la convivialité ; le performeur au jusqu'au-boutisme, par exemple. Le passage d'un style à un autre, s'il n'est pas vécu de manière contrainte et forcée, peut être source de résonance. Il implique une progression dans le jeu sur le long terme ou une rupture – dans le cas d'une blessure par exemple.

Un même coureur peut ainsi être convivial sur la Chartreuse Terminorum et jusqu'au-boutiste sur une autre ; performeur au moment du départ et découvreur plus tard. Cette étude ne s'intéresse qu'aux styles observés au cours de cette dernière.

Nous avons décelé des traces de ce passage dans les portraits évoqués précédemment, mais l'exemple de Benoît nous semble encore le plus parlant.

Benoît est un *vétéran* de la Chartreuse Terminorum, âgé de 45 ans, divorcé, au moment de notre rencontre, en 2020. Ancienne gloire des « Brûleurs de loup »³⁵ – son numéro a été retiré après sa carrière –, Benoît est désormais magistrat à la Cour d'Appel de Grenoble. Père de trois enfants, dont deux hockeyeurs, il garde un œil expert à la patinoire. Dans le cadre de la Chartreuse Terminorum, il est l'un des seuls présentés par ses activités, dans la presse notamment.

D'un naturel taiseux, Benoît n'hésite pas à se décrire comme un « ours ». Par son parcours, sa stature et son calme apparent, Benoît impressionne. Il incarne également une certaine exemplarité par le travail et le respect. Celle à laquelle il croit.

[...] Je pense qu'il y a des traits de caractère. Je pense [que] j'en ai eu deux qui m'ont toujours suivi. Depuis tout petit, j'ai horreur de perdre, c'est viscéral, la haine de la défaite, et j'ai toujours été un gros bosseur. Que ce soit dans le sport ou ailleurs, parce que je ne peux pas, je ne peux pas me dire : « J'arrive à une échéance sans être prêt » ; pour quoi que ce soit. Pour être à l'aise, j'ai besoin de me sentir prêt, et j'ai besoin de savoir que j'ai fait ce qui était en mon pouvoir pour être le meilleur possible. (Benoît)

Pourtant, lorsqu'il retrace ses réalisations, Benoît apparaît souvent comme le premier surpris. À commencer par le hockey, qu'il débuta à 4 ans, selon « *les hasards de la vie* ». Lui, dont les parents se passionnaient plus pour la médecine que pour la pratique de ce sport :

Il se trouve que j'habitais à Gap, qui est une ville assez sportive et qui à l'époque était tournée essentiellement vers deux sports d'hiver : le hockey et le ski. Et il se trouve qu'on habitait à l'époque au-dessus de la patinoire, et on a commencé à patiner avec mon père à la séance publique. Voilà, ça nous a plu, on s'est inscrit, on a été mordu. Voilà, c'est un peu le hasard. En tout cas, j'avais pas de parents particulièrement sportifs et pas de famille qui pratiquait le hockey. C'est plus le hasard qu'autre chose. (Benoît)

De la même façon, lorsque nous lui demandons ce qui l'a poussé à s'orienter vers le droit, Benoît évoque cette fois « *un concours de circonstances* » :

J'ai toujours été un élève assez scolaire, et ma façon de travailler correspondait finalement assez bien à ce qu'on attend d'un étudiant en droit : sérieux, qui apprend ses cours, qui fiche ses cours ; je pense que j'avais un profil qui correspondait parfaitement à cette matière en réalité. Et puis le droit c'est une découverte, car on n'en fait absolument pas, en tout cas, on n'en faisait absolument pas avant la fac. Il se trouve que j'ai découvert, ça m'a plu, ça aurait pu me faire fuir, mais ça n'a pas été le cas, donc ça a été une belle découverte. (Benoît)

Un choix en partie dicté par la découverte donc, et par sa compatibilité avec le hockey surtout, contrairement aux grandes écoles, à une époque où les aménagements d'emploi du temps existaient moins³⁶.

³⁵ Surnom donné au Grenoble métropole hockey 38, qui évolue en Ligue Magnus, le plus haut niveau professionnel français. Championnat que Benoît remporta. Il participa, en outre, à de nombreuses compétitions internationales, dont les Jeux olympiques d'hiver de Salt Lake City, en 2002.

³⁶ De type « sportif de haut niveau », dit « SHN ».

Comme de nombreux athlètes, Benoît n'aimait pas courir lorsqu'il était hockeyeur professionnel. Il explique avoir toujours eu une approche montagnarde cependant, et se rappelle que ses parents lui intimaient d'être prudent, lorsqu'il cavalaient avec ses frères, au cours de leur randonnée, en descente. Plus que la montagne peut-être, c'est l'immersion dans la nature qui le meut, « *la verdure* » ; le plaisir de découvrir de nouveaux sentiers. Lors de sorties, nous remarquons son regard contemplatif parfois, face au soleil qui s'élevait sur Belledonne. Benoît évoquait aussi son bonheur à courir dans la neige, telle une madeleine de Proust.

Pourtant, quand il commence la course à pied, Benoît se dirige vers les digues de l'Isère.

J'ai beaucoup fait, au début, les berges de l'Isère, et puis un jour, je ne sais pas comment, je me suis dit : « Pourquoi pas aller à la Bastille ? », et puis voilà. Et puis un peu plus haut, et puis... La montagne a toujours fait partie de mon univers, puisqu'on vivait sur des patins, mais aussi sur des skis, et l'été, on allait faire des randos, donc ça s'est fait assez naturellement. (Benoît)

À 33 ans, alors qu'il raccroche les patins sur un titre national, la course est un moyen de se « *défourer après la journée de boulot* ». Il s'agit aussi de l'activité la plus simple « *quand on bosse et qu'on a des gamins en bas âge, qui ont des activités* ». Ce qui était moins évident avec le tennis ou le squash, qui l'attirent pourtant.

Libre, la course lui permet de retrouver un équilibre, après une année à se vivre comme « *un lion en cage* », à ressentir le « *manque physique de passer d'années de sport quotidien à rien* »³⁷, la disparition de « *l'adrénaline pure, le soir de match* », de la « *lumière qui pouvait être sur toi* », même s'il ne la recherchait pas vraiment.

Au départ, Benoît n'a donc aucun objectif en course à pied. La pratique est avant tout sanitaire, salubre. Il apprend à apprécier un sport pour lequel il n'a jamais eu la carrure. Une transition s'opère, avec son frère, Romain, retiré des « *Brûleurs* » également. C'est sous son élan que Benoît participe à sa première course de trail, à Saint-Pierre-de-Chartreuse. Une quarantaine de kilomètres qui lui paraissent une montagne. Avec Romain, ils participent ensuite à quelques autres épreuves : Grand-Duc, UT4M, la plupart à proximité de Grenoble, la majorité en Chartreuse. Ce qui semble paradoxal, pour un « *ours* ». En s'enfonçant dans la pratique, il y découvre des expériences surprises ; comme la méditation à l'effort³⁸.

Autant que Mickaël, le lien qui unit Benoît à la Chartreuse est aussi fort qu'évident. Il y passa de nombreux week-ends, avec ses enfants ; y construisit de nombreux « *repères visuels sur*

³⁷ Benoît expliqua avoir commencé les entraînements quotidiens à son entrée en section sport-étude, en classe de sixième.

³⁸ Lors de notre premier échange, il expliqua lire le moine Ricard, après avoir évoqué ce sujet. Nous discutons souvent « littérature » au cours de nos balades ensuite.

les sommets », sans pour autant connaître tous les chemins qui y montent. À plusieurs reprises, Benoît déclara d'ailleurs aimer son esthétisme, son côté austère et mystique.

Ce parcours et cet attachement le conduisent à participer à la seconde édition de la Chartreuse Terminorum, en 2018, après un séjour en salle d'attente. Malgré son entrée récente dans la pratique, Benoît n'évoque aucune crise de légitimité. Là encore, il semble suivre Romain, qui avait postulé à la première édition sans être retenu.

Tout le talent logistique de Benoît éclate alors au grand jour, à son arrivée au camp.

Je ne connaissais personne. Tu te dis : « Les gens qui sont là a priori, c'est pas des... T'es nul en topo, tu ne sais pas à quelle heure le départ va être donné. T'es organisé comme un abruti, ton ravito... ». La première année, le départ qui était dans la nuit de jeudi à vendredi, j'ai bossé jusqu'à 18 heures, je suis arrivé en costard à la Diat, je me suis changé et on n'avait même pas de tente : j'ai dormi dans la voiture. Forcément, tu te dis : « Dans quoi je me lance ? ». T'apprends. Après je pense que c'est aussi la philosophie de la course, c'est de voir la progression de gens qui reviennent. Je pense que c'est ce qui donne aussi, à mon avis, conscience aux autres que c'est possible, voilà. Si en l'espace de trois ans t'es capable de passer d'une boucle à quatre, c'est que c'est faisable. (Benoît)

D'un niveau similaire, les deux frères ambitionnent de boucler un tour. Benoît parle d'une « *aventure commune* », d'un « *projet commun qui fait que tu t'entraînes mutuellement* ».

Leur présence respective les rassure, leurs qualités se complètent. Entre eux, pas besoin de parole. Ils rallieront la Diat dans les temps, s'élançant même sur un second tour, qu'ils abandonneront.

Les premiers pas sur ces sentiers sont donc marqués d'une empreinte collective. L'aventure de Benoît étant liée à celle de Romain. À cette occasion, Benoît déclarera s'être senti renvoyé à « *un jeu d'enfants* », soulignant le côté ludique de la recherche des livres, comme lorsque leur mère organisait des chasses au trésor pour les anniversaires.

L'idée de finir un premier tour ensemble correspond à un désir de découverte, répandu chez bon nombre de *virgins*. Ce qui évolue forcément lorsque Benoît décide de s'aligner une seconde fois au départ.

C'est-à-dire, la première année c'est la découverte complète des « règles du jeu », entre guillemets. Il y a quand même une forme d'appréhension sur la manière dont les choses vont se dérouler... La deuxième année, t'arrives forcément... Pas serein parce qu'on ne peut pas être serein, mais en tout cas il y a toute une partie du déroulé que tu appréhendes moins, car c'est comme tout, une fois que tu as quand même goûté à la manière dont les choses vont se dérouler, il y a un peu moins de surprises, il y en a toujours, car le parcours avait changé, les livres n'étaient pas tous au même endroit, mais il y a quand même une forme de... J'allais presque dire de routine. Ce n'est pas vraiment ça, ce qui est très dur la première année c'est que ton esprit n'est jamais finalement au repos. Jamais, jamais, jamais. C'est une des difficultés de la course, car, au-delà de l'aspect physique, ton esprit est sans cesse mobilisé à la fois sur le parcours, sur la recherche des livres, et tu consommes énormément d'énergie. Je pense qu'une des raisons qui explique que la deuxième année,

moi, je passe du simple au double – une boucle, deux boucles – c’est en grande partie lié à ça. Sur le trajet, le fait de connaître déjà à 80 %, grosso modo du trajet, et 80 % des lieux où les livres se trouvent, tu peux par moment être en pilotage automatique, comme tu l’es sur des ultras classiques, où t’as pas à penser à quoi que ce soit, si ce n’est à suivre tes balises, et du coup tu économises beaucoup d’énergie. (Benoît)

Le constat est donc le même que celui posé par Gaëtan, mais là où l’orienteur se lasse, Benoît troque le style découvreur à tendance conviviale, de sa première participation, contre un style plus performeur.

Benoît : L’idée un peu que j’en ai, c’est que, en tout cas aujourd’hui, je ne dirai peut-être pas la même chose plus tard, mais aujourd’hui mon idée, c’est de me dire : « Tant que je progresse, je postule ».

[...]

Enquêteur : Et le progrès, c’est forcément 2 tours ou ça peut être aussi en enseignement de... je sais pas ? ...

B : Non, là, en progrès, uniquement la performance.

Benoît se fixe alors des objectifs d’année en année. Un tour, deux tours, trois tours. Ce style, qui renvoie à son passé de sportif de haut niveau, l’oblige à faire certains choix difficiles, comme « abandonner » Romain, victime d’un « *coup de moins bien* » dès le premier tour. Au cours de cette édition, la pensée des siens l’aidera à atteindre son objectif, tout comme Romain le sien.

À plusieurs reprises, Benoît répéta que finir l’épreuve lui paraissait impossible, contrairement à Mickaël. Sa logique de performance était donc autoréférencée, et non absolue. Il n’exprima jamais la volonté de marquer l’histoire de la course, encore moins d’y établir un record, bien que le chronomètre l’obnubile de plus en plus, en tant que couperet.

Benoît ne semble rien avoir besoin de prouver à quiconque. Ces performances seraient « *un peu égoïste[s]* » et répondraient *in fine* « *à une forme de cheminement personnel de voir jusqu’où t’es capable d’emmener ton corps. C’est une manière de mieux se connaître* ». Ce qui renvoie au « projet de soi », exposé par Taylor, précédemment.

Le cheminement et le raisonnement de Benoît induisent cependant un style « jusqu’au-boutiste » à moyen ou long terme, sans devenir « gardien du temple » ou même expert. S’il venait à réaliser une *fun run*, puis quatre tours, la marche supplémentaire serait forcément de devenir *finisher*. Il existerait donc un jusqu’au-boutisme de fait, alimenté par un style de « performeur » (Benoît) ; un jusqu’au-boutisme à tendance conviviale (Liess) ; et un jusqu’au-boutisme pur (Mickaël). Le premier se manifestant chez tous les athlètes ayant en tête les cinq tours, qu’il s’agisse d’un rêve ou d’une possibilité.

Benoît expliquait ainsi lors d'un entretien qu'il souhaitait aborder la course « *sans cet objectif [de tours à réaliser]* », pour sa troisième participation. Conscient que s'il se fixait trois tours et qu'il les réalisait, il n'irait pas forcément plus loin ensuite. La complétude de l'objectif apparaissait alors comme une « *barrière* ».

C'est après la deuxième, en y réfléchissant, j'étais à la fois content d'en être arrivé là, mais une fois que tu te poses un peu, tu te dis : « Est-ce que je suis allé au bout du bout ? ». Alors bien sûr il y a la fatigue, mais toutes les raisons finalement, les bonnes raisons que tu t'es trouvées pour ne pas continuer, au final, ce sont de mauvaises raisons. Sans objectif, voir ce que ça peut donner. Après je ne suis pas complètement idiot, et je reste réaliste sur mes capacités, je sais que physiologiquement, physiquement, j'ai pas ce qu'il faut pour terminer.
(Benoît)

Le cas de Benoît illustre donc une progression et une série de transformations dans son rapport à l'épreuve. Il montre aussi que les styles de coureurs s'échangent et se répondent, pour donner une cohérence au parcours de l'athlète. Ce dernier pouvant évoluer dans un seul et même rôle ou, au contraire, commuter, selon son passé et la situation.

6. La volonté des organisateurs de mixer les styles de jeu

Dans ses travaux sur les « MUD », Bartle insistait sur la nécessité pour les instigateurs de jeu de créer un équilibre entre les styles de joueurs dominants, afin d'atteindre une stabilité. Il expliquait qu'en ajoutant certains éléments au design du jeu, la part de certains styles augmentait ou diminuait, sans que le nombre de participants ne varie.

Dans le cadre de la Chartreuse Terminorum, nous avons relevé des éléments propices à un équilibre de jeu. Certains éléments sont par exemple plus ou moins prégnants au fil des tours. Ainsi, les indices à déchiffrer jouent un rôle plus important au moment de la première boucle, quand le puzzle de la gestion des paramètres se complexifie à mesure de l'avancée dans l'épreuve.

Chaque quête de résonance répondant à un style de joueurs, l'équilibre du jeu est amené à évoluer lui aussi dans le temps. Logiquement, nous pouvons imaginer que les joueurs adopteront un style performeur en cas de dernier tour, à plusieurs. Dès lors, le but des organisateurs est d'essayer de maintenir un équilibre le plus longtemps possible. Aussi bien en course que sur le camp.

Pour ce faire, les organisateurs tentent de « *rationaliser la sélection* ». Tout d'abord, par le respect des règles. Ces dernières sont garantes des valeurs de l'épreuve. Personne n'est supposé passer outre, même si, dans la pratique, quelques tolérances ont été observées.

Accent mis sur :	Exemples de règles :
Les joueurs	Petit monde (40 coureurs, carte) Simultanéité (départ collectif, temps de partage) Absence de privilèges (découverte en même temps)
Le monde	Communication de base (absence de téléphone, montre, GPS) Peu de moyens d'action sur les autres
L'action	Manuel de jeu (<i>roadbook</i>) Grand puzzle (gestion des paramètres de course) Monde construit au préalable (<i>triumvirat</i> , moines)
L'interaction	Informations vagues (<i>triumvirat</i> , communication sommaire) Indices à déchiffrer, plutôt faciles (carte, livres) Peu de récompenses (absence de médaille, de statuts <i>finishers</i>) Humour

Tableau 8. Éléments d'équilibre du jeu de la course

La phase de sélection a lieu en commun, au cours d'une soirée minimum : « *On lit toutes les candidatures, par contre parfois on shunte un peu. Il y en a qui ont des CV comme si c'était un emploi, ceux-là... Par contre les lettres de motivation, ce genre de choses, on essaie de les lire, même si parfois c'est un peu en diagonale, on lit tout* », explique Emmanuel. Pour ce faire, Benoît du *triumvirat* imprime tous les documents pour que chacun puisse les parcourir. Le travail s'avère plus facile pour les candidatures de *vétérans*, bien connus de l'organisation. De cette lecture naît un classement, par tas, selon :

- 1) Le palmarès du coureur ;
- 2) La participation antérieure à la course, pour ne pas partir de zéro et créer une dynamique ;
- 3) Le résultat échéant ;
- 4) Un éventuel report.

D'après Emmanuel, il n'est pas rare que le *triumvirat* doive se réunir deux fois, dans un intervalle très court, pour finaliser la sélection.

L'équilibre se construit alors à partir des règles de la course³⁹. L'organisation essaie de trouver un équilibre entre les coureurs dits « élites », celles et ceux ayant réalisé un effort jugé « *significatif* » – sportif, mais aussi rédactionnel –, et les autres « *pour lesquels on sait que c'est un peu entre les deux [dernières catégories]* »⁴⁰. Les styles « performeurs » ou « jusqu'au-boutistes » semblent davantage plébiscités, comme sur une course classique. Ils sont d'ailleurs les plus nombreux.

Emmanuel précise toutefois :

Le fait que [les personnes] y arrivent ou pas [à faire au moins un tour], ce n'est pas si tranché que ça. Il y en a pour qui ce n'est pas faire les cinq tours qui est important, c'est d'en faire un [...] Il y en a aussi qu'on connaît, des coureurs, donc on essaie vraiment de trouver un équilibre, sachant que la première partie, quand même, on essaie d'avoir un volume de coureurs susceptibles de pousser les limites jusque-là [au moins 1 tour]. Après, c'est plutôt 2/3 [capable de faire plusieurs tours], 1/3 [pas le plus important de faire les 5 tours] sur la trend du choix qu'on fait. (Emmanuel)

Il existe donc une volonté de mixité chez les organisateurs. D'où le statut de « victimes » de certains inscrits, à commencer par le coureur portant le « dossard n° 1 », comme le veut la tradition de la Barkley.

Cette sélection, mêlant *vétérans* et *virgins*, coureurs compétiteurs et moindres, issus du trail, mais également d'autres sports d'endurance – triathlon, course d'orientation – est source de scénarii. Soucieux de voir des « *histoires* » s'écrire, la sélection est un « *ingrédient* », au même titre que le décor. L'ensemble constitue un cadre d'expression. Parmi les scénarii possibles, Emmanuel soulignait l'importance du partage des savoirs et des connaissances.

C'est l'idée de se dire : « On va associer quelqu'un qui l'a déjà fait, qui a déjà l'expérience », potentiellement, pas des caches [endroits où les livres sont dissimulés] parce qu'on en change, mais potentiellement de se dire : « Tel secteur, il faut faire attention à ça, ça, ça », et du coup qui devient passeur, au sens français et pas américain du terme [pacer, meneur d'allure]. Et où il t'amène à bien comprendre et à bien cerner le terrain, je pense, que c'est le seul moyen d'arriver à finir. (Emmanuel)

La recherche d'un équilibre est à la fois créatrice de récits et inhérente à la mécanique générale du jeu de la course. Mais ce dernier n'est pas assurément garanti. De la même façon que le parcours évolue, pour tendre à une version optimale, barycentre entre difficultés et faisabilité, seule l'expérience des années précédentes permet aux organisateurs de s'améliorer ; aux coureurs de jouer leur rôle, en contrepartie

³⁹ Si un coureur sélectionné l'année précédente s'est désisté dans la période autorisée de 60 jours après la divulgation des résultats, il est automatiquement sélectionné en cas de nouvelle candidature.

⁴⁰ Pour ces deux raisons, lors de la pandémie de Covid-19, en 2021, le *triumvirat* a décidé de ne pas reporter la course, par crainte de faire entrer sur liste principale trop de *virgins* et de coureurs moins performants. Ce qui aurait complexifié la sélection l'année suivante.

Cette recherche d'un équilibre demeure en grande partie théorique et aléatoire. Elle dépend de l'expression et des reconfigurations des styles en course, tout autant que des imprévus du terrain.

En conclusion du chapitre

Dans ce chapitre, nous avons présenté une épure de styles de coureurs-joueurs, inspirée des travaux de Bartle, en lien avec nos données de terrain (*Tableau 9*). Nous avons tenu compte de contextes, de matérialités et de liens, pour ressortir des éléments qui ont fait résonance ou ont été perçus en tant que promesses de résonance.

Nous avons ainsi vu que l'engagement des athlètes reposait initialement sur des socialisations, mais surtout sur des rencontres déterminantes avec un événement – Éric et le Grand-Duc ou Jean-David et le Marathon du Mont-Blanc, par exemple – ou des personnes – Céline et Mickaël. Ce qui suppose différents rapports axiologiques au monde, menant à ces transformations.

Ces styles de coureurs-joueurs représentent des modélisations – qui ne sont jamais que des simplifications, pour pondérer l'excès de singularité –, afin de comprendre les différences entre eux, à partir de leurs interactions avec autrui et le monde, à la base de la résonance.

Style dominant de la quête	Convivial	Performeur	Jusqu'au-boutiste	Découvreur
Axe perçu dans la promesse de résonance	Horizontal : amitié, Collectif	Diagonal : sport, travail, consommation	Diagonal et vertical : apprentissage, nature	Vertical : nature, histoire

Tableau 9. Représentation des styles au sein de notre panel, avant la Chartreuse Terminorum 2022

Chaque coureur a la possibilité de passer d'un style à un autre, bien qu'il existe chez tous un style dit dominant, répondant à une quête de résonance personnelle (*Annexe 40*). Au cours d'une même épreuve, d'une même vie, tout coureur peut s'adapter, suivant son vécu et la situation, comme l'avait relevé Coavoux (2010, pp.25-26) :

Arrivé à un instant donné, à l'étape ultime de la carrière, la trajectoire des joueurs peut prendre des directions variées, entre persévérance de la pratique compétitive, retour à une pratique moins intensive, pause ou sortie de carrière ; souvent, les trois s'enchaînent dans des ordres différents.

Il n'est donc nullement question d'un style à vie ou par modes de vie, mais de styles par vie.

Ceci sous-entend que ce style, affaire de perception, peut être adopté par des personnes de milieux ou de niveaux athlétiques différents.

Ces combinaisons assurent une cohérence de soi chez le coureur. Elles permettent de comprendre certains paradoxes au sein d'un même parcours ou d'un même événement. Ce que nous avons vu à partir de l'évocation de la nature, par exemple.

Le jeu de la course s'illustre donc par une infinité de combinaisons des styles de jeu, au sein de l'espace ludique ; tel un mille-feuille de réalités multiples, bien plus complexe qu'il n'y paraît. Suivant les styles en présence, le poids des dynamiques ludiques varie également. Jeu et style évoluent ainsi simultanément, par interactions. D'où la volonté d'équilibre des organisateurs.

Style dominant	Convivial	Performeur	Jusqu'au-boutiste	Découvreur
Nombre	2	4	2	3

Tableau 10. Représentation des styles au sein de notre panel, avant la Chartreuse Terminorum 2022

De cette façon, loin d'enfermer les personnes et la course dans des cases, c'est l'aspect dynamique du modèle qui lui confère sa pertinence.

Dans la prochaine partie, nous essaierons de voir comment les coureurs de la Chartreuse Terminorum, suivant les styles observés à différents moments de la course, interagissent avec les éléments mis en place par l'organisation – *matérialités et liens*. Comment ces styles peuvent être amenés à évoluer suivant le déroulement de l'épreuve – *contexte*. Pour ce faire, nous garderons à l'esprit la quête et/ou l'expérience de résonance, afin d'explicitier l'engagement et les reconfigurations observés.

PARTIE III

Jouer le jeu de la course : assimilations de l'expérience (2019-2022)

Chapitre 8

La découverte de la Chartreuse Terminorum

Comme le montrent d'innombrables contes populaires et d'innombrables rites d'initiation, le véritable secret caché derrière le mystère, c'est souvent qu'en réalité il n'y a pas de mystère ; le vrai problème, c'est d'empêcher le public de le savoir aussi.

Goffman E., 1974, *La mise en scène de la vie quotidienne, t.1*, p.71

Dans l'ouvrage consacré au design ludique, Chou (2014, p.41) mettait en avant quatre phases pour qualifier la gamification, comme évoqué au *chapitre 4*. À savoir : la découverte – soit les raisons de l'expérience –, l'embarquement – l'assimilation des règles –, l'échafaudage – l'action du jeu et ses répétitions – et la fin de la partie – basée sur la fidélisation.

Dans les chapitres précédents, nous avons vu que bon nombre de *vétérans* chartroussins étaient venus à la Chartreuse Terminorum par goût pour la Barkley. La découverte de la Chartreuse Terminorum passe donc en premier lieu par la découverte de l'épreuve américaine, ce sur quoi nous reviendrons dans ce chapitre. Au-delà de la découverte de l'épreuve, c'est tout le processus, jusqu'à l'inscription, qui nous intéressera ici. Nous y reviendrons donc à partir d'éléments recueillis entre l'automne 2019 et l'automne 2022.

1. Trouver la Chartreuse Terminorum

Non, la Terminorum c'est pas une course, ça n'existe pas la Terminorum. Personne n'a jamais vu la Terminorum, c'est pas dans les calendriers de courses. Ça n'existe pas, il faut chercher pour la trouver, ça ne rentre pas dans les critères de la communication, je dirais. C'est du trail, c'est du vrai trail. C'est du trail aux origines. C'est pas pour dire que les autres sont mieux ou moins bien. Mais c'est une course qui n'existe pas. Comme la Barkley, il n'y a pas de site Internet sur la Barkley, tout ça : c'est une course qui n'existe pas [...] Je ne remplis pas les calendriers de course pour mettre la Terminorum. Ce qui fait qu'elle existe, c'est qu'elle n'existe pas, c'est que c'est un mystère, voilà. Donc elle ne rentre pas dans des cases, j'aurais pu remplir des champs, mais elle rentre pas... Voilà. Moins on en parle et plus ça crée son charme, c'est plus sous cet angle-là. (Benoît du triumvirat)

Comme le rappelle si bien l'un de ses instigateurs, la Chartreuse Terminorum cultive le mystère comme principal élément de communication, et la course n'apparaît dans aucun calendrier, n'est affiliée à aucun challenge et ne rapporte aucun point pour participer à

d'autres trails éventuels. Pour autant, comme en témoignent les publications du *Dauphiné Libéré*, l'épreuve communique et reste visible.

En 2017, lors de son lancement, Benoît du *triumvirat* avait même convié deux journalistes spécialisés dans les locaux de Raidlight pour une conférence de presse consacrée au lancement de l'épreuve. Contrairement à l'extrait présenté, la course dispose même d'un site Internet assez sommaire, rappelant le palmarès des dernières éditions, ainsi que les conditions de participation en vue de la sélection par essai.

Ce site est donc une figure centrale dans le chemin vers la course. Il est le « *rabbit hole* » de l'épreuve, pour accéder à l'énigme¹ (Boltanski, 2016, pp. 19-32) et à ses premières règles.

Nous nous sommes demandé comment arriver jusqu'à ce trou de lapin. Le bouche-à-oreille, la lecture du *Dauphiné Libéré*, semblent être de premiers indices à prendre en compte, tout comme la présence de courses « tremplins », c'est évident. De même, la présence d'une figure majeure du trail en France parmi l'organisation participe à la diffusion de l'épreuve². Mais ces éléments ne délivrent que des clés narratives, pour entretenir l'image de la course. Ainsi ils nous paraissent avant tout utiles pour comprendre un recrutement local, mais ils n'expliquent en rien la procédure d'inscription et le recrutement à plus grande échelle.

D'après nos relevés, la Chartreuse Terminorum bénéficie d'une couverture nationale limitée. Nous avons relevé la présence d'une affiche spéciale réalisée par l'illustrateur « Des Bosses et des Bulles », ainsi qu'un filet sur le site *Lequipe.fr* (2019), quelques articles déjà évoqués, mais le tout reste très éparé. Nous avons donc essayé de remonter la piste menant au « *rabbit hole* », à partir d'une méthode utilisant quelques outils du SEO³, sans en être expert.

Pour cela, nous nous sommes créé quelques comptes *premium* sur différents portails tels que Neil Patel, Backlink watcher, Moz⁴. Nous nous sommes vite aperçu que, contrairement à d'autres courses, personne ne « posait de questions » aux moteurs de recherche concernant la Chartreuse Terminorum, sinon de façon minime.

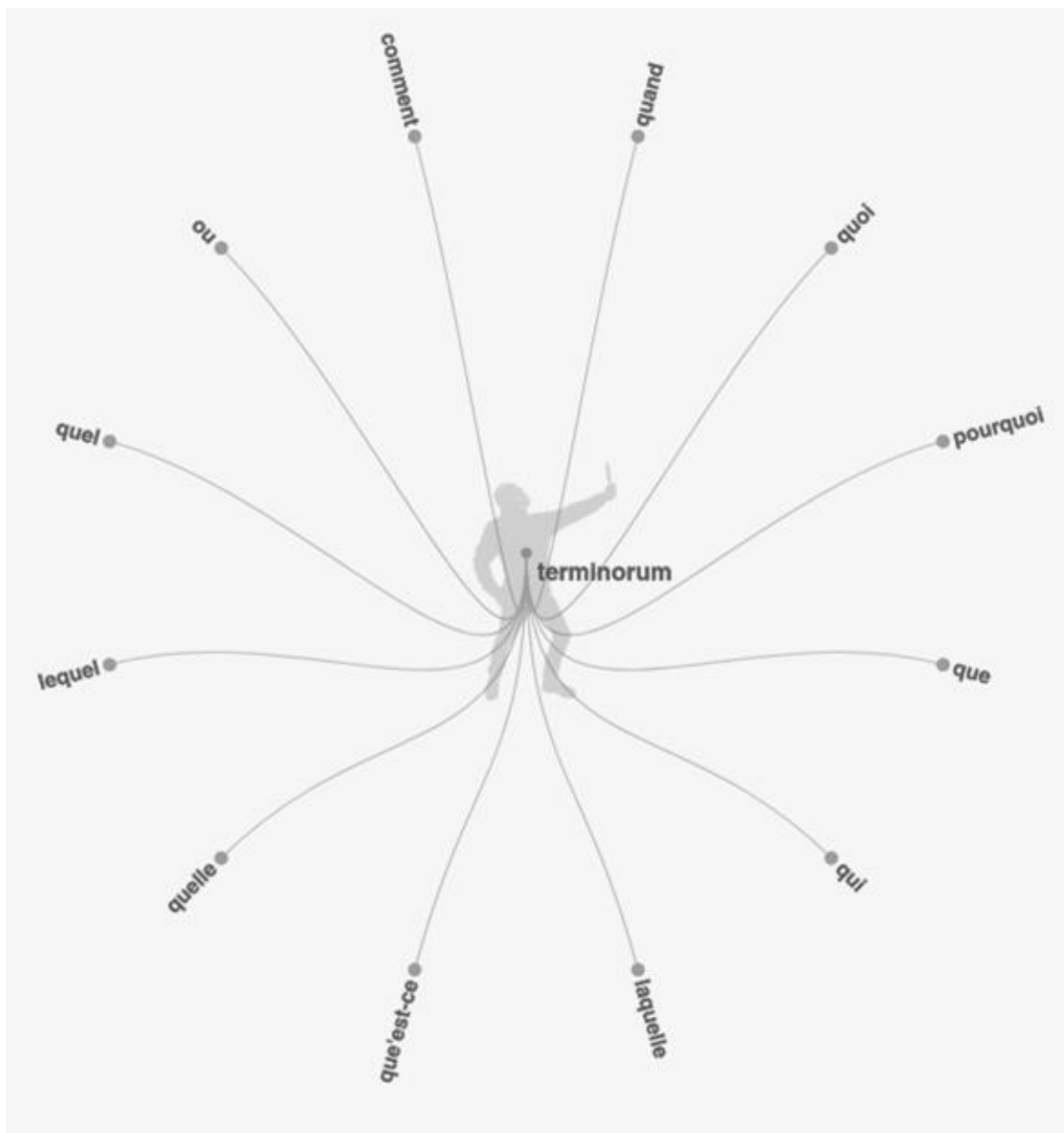
¹ Pour Boltanski (2016) : « L'énigme est suscitée par un événement, quelle qu'en soit apparemment l'importance, qui fait saillance en se détachant sur un fond – pour reprendre des termes empruntés à la psychologie de la forme –, ou par les traces qu'un événement passé, dont le narrateur n'a pas été le témoin, a imprimées dans la texture des états de choses. [...] L'énigme est donc une singularité (puisque tout événement est singulier), mais une singularité ayant un caractère que l'on peut qualifier d'anormal, qui tranche avec la façon dont se présentent dans des conditions supposées normales, en sorte que l'esprit ne parvient pas à inscrire cette inquiétante étrangeté dans le champ de la réalité. En ce sens [...], on peut dire que l'énigme est le résultat d'une irruption du monde au sein de la réalité ».

² Pour autant, Raidlight et Benoît du *triumvirat* communiquent finalement peu sur la Chartreuse Terminorum, contrairement à la Chartreuse Backyard.

³ Acronyme de *Search engine optimisation* : vise à améliorer le référencement d'une page, par l'analyse de ses statistiques en ligne.

⁴ La version test est gratuite 30 jours. Nous avons utilisé différents outils concurrents afin de noter un ordre de grandeur et la dynamique de la page. Nous avons utilisé ces outils au préalable lors de notre ancienne activité de rédacteur web et avons donc quelques connaissances à leur sujet. Il aurait été encore plus pertinent d'accéder directement aux données du site, mais ce ne fut pas le cas. L'analyse par un expert aurait aussi été un plus.

Figure 4. Arbre à questions vide de la Chartreuse Terminorum [capture d'écran]



Cela supposait que la plupart des visiteurs y accédaient en tapant directement l'URL, ou par renvoi à partir d'un autre site Internet. D'après notre relevé effectué en mai 2021 sur l'application Neil Patel⁵, les mots-clés organiques du site de la Chartreuse Terminorum pour l'année écoulée étaient : « *barkley marathon* », « *course barkley* », « *barkley course* », « *chartreuse terminorum* », « *barkley trail* », « *trail chartreuse* », « *course la barkley* », « *backyard chartreuse* », « *barkley race* », « *barkley 2020* », « *ultra trail barkley* », « *parcours trail chartreuse* ». L'appellation « *french Barkley* » étant présente sur le site Internet de

⁵ Plate-forme d'analyse et d'audit de site, à partir de son domaine ou de son URL.

l'épreuve. Il s'agissait donc soit d'une recherche spécifique (4^e position), soit d'un rebond lié à son appartenance à « l'univers Barkley », soit d'une recherche complètement vague et imprécise.

Sur la période étudiée, le site aurait compté 92 visiteurs organiques par mois⁶, avec un pic marqué au moment de l'épreuve. Ce nombre de visiteurs, assez faible, indique que l'organisation n'a mis en place aucune stratégie afin d'être trouvée, de manière logique. La grande majorité (97 %) de ces visiteurs seraient français (*Annexe 41*).

Le site bénéficie donc d'un « bouche à oreille » numérique, à partir de *backlinks*⁷ qui atteignent également un pic au moment de l'épreuve. L'organisation ne disposant pas de comptes sur les principaux réseaux sociaux – ce qui n'est pas le cas des coureurs ni des organisateurs qui peuvent partager la page à titre individuel –, ce bouche-à-oreille est avant tout extérieur. Ainsi, pour arriver au site, de manière indirecte, les utilisateurs se sont rendus sur d'autres y renvoyant. D'après nos relevés, il se répartiraient en trois catégories :

- 1) Les sites liés à la pratique de la course à pied : blogs, calendriers de course, sites de résultats ;
- 2) Les sites en lien avec l'organisateur principal : entreprise, Station de trail, site personnel ;
- 3) Les pages de promotion du territoire de Chartreuse : offices de tourisme, médias locaux.

La plupart sont français ; quelques-uns en espagnol et en anglais. Une bonne partie cite directement la course, en plus d'y renvoyer.

L'inscription à la course relève donc d'une démarche volontaire de la part des coureurs. Par sa communication et ses relais, la course s'adresse forcément à des initiés. Cette étape préliminaire suppose d'avoir entendu parler de la Chartreuse Terminorum ou de s'intéresser à des courses partageant les mêmes valeurs supposées. Ce qui réduit la base de coureurs recrutables.

2. Postuler : sortir la plume et les muscles⁸

Bonsoir, cher(e)s membres, j'espère que vous allez bien. Un ami m'a demandé comment le Triumvirat procédait afin d'accepter un essai, pris au dépourvu, je suis resté silencieux quelques secondes. Nul ne le sait au fond sauf le Triumvirat bien évidemment. Une fois ma torpeur maîtrisée, je lui ai répondu ceci :

⁶ Nombre de visiteurs provenant d'un moteur de recherche.

⁷ Hyperlien pointant vers un site ou une page web.

⁸ Cette partie a fait l'objet d'une communication lors d'un séminaire de méthodologie (RT-31) de l'université Gustave Eiffel, en avril 2022. Par respect pour le processus de sélection, et pour ne pas influencer de futurs prétendants qui tomberaient sur ce travail, nous ne citerons pas d'essai directement.

« Tu veux savoir que le Triumvirat est d'accord avec ton écrit. Tu doutes un peu malgré une motivation intacte. Vois-tu dehors il fait déjà nuit, dans ton bureau tu es à l'abri bien au chaud et tu n'imagines pas un instant que ton essai ne puisse pas être accepté. Tu penses à chaque détail de ton écrit, à ces mots qui se suivent, à la façon dont tu les as agencés, à la façon dont tu as tenu le stylo, dont tu as posé les doigts sur la feuille, à la façon de te relire, ce que tu as ressenti, ce que tu as corrigé, ce que tu penses avoir amélioré. Tu repenses très fort au message que tu as voulu véhiculer, une idée subliminale : « Acceptez mon essai, j'y ai mis mon cœur, mon âme, mon désir de rejoindre la DIAT et les 39 autres farfelu(e)s... ». Chaque détail compte, l'histoire que tu racontes, l'émotion phare tel le fil conducteur, tu veux toucher le Triumvirat de manière percutante tel l'uppercut du boxeur chevronné. Tu leur as bien fait comprendre qu'une partie de ta vie restera éparpillée dans un fragment de territoire du Massif de la Chartreuse. Tu veux gravir, tu veux courir, tu veux chercher, tu veux t'orienter, tu veux marcher, tu veux partager, tu veux te perdre (dans tous les sens du terme), tu veux relever ce défi, faire au moins une boucle voire deux, ou peut-être trois (sans doute dans un coin de ta tête : le fantasme d'en venir à bout !!!). Tu es prêt à affronter la pluie, la chaleur, le froid, le manque de sommeil, les pentes raides, très, très raides, les descentes raides très, très, très raides, les plats très plats (euh !! oublie les plats, il n'y en a pas...), les orages, le vent et quelques névés qui font de la résistance. Si tu te sens capable de vivre l'incertitude d'un horaire de départ et être dans l'acceptation d'un retour précoce au rocher séculaire, si tu penses être prêt à te battre avec toi-même, cette feuille blanche parée de ton plus beau texte captera sans aucun doute l'attention des lecteurs qui forment le Triumvirat. Alors, alors, peut-être tu te dirigeras vers ce défi aussi vertueux que tortueux.

Excellente soirée.

Jean David

Un proverbe africain dit :

« La témérité emporte le téméraire, la crainte sauve l'homme prudent ».

Extrait d'un post sur le groupe de la communauté en 2021 [en ligne]

Avant d'accéder aux multiples règles de la Chartreuse Terminorum, il est nécessaire de s'attarder sur l'épreuve de sélection permettant de les lire. Comme l'indique le site de la course, pour s'inscrire :

Il suffit d'envoyer votre essai répondant à « Pourquoi devrais-je être retenu pour participer à la Chartreuse Terminorum ? » L'adresse de l'e-mail, pour envoyer votre essai, sera visible sur le site Internet le jour des candidatures, qui est [...] (Candidatures à transmettre par e-mail seulement, dans une seule pièce jointe, imprimable, contenant : vos noms, prénoms, coordonnées mail, tél., adresse, et suite sur format libre...).

Voilà la première étape de l'aventure. « *Un jeu de hasard* », d'après Emmanuel. Un jeu de mots surtout. S'il « *ne faut pas avoir fait d'études* » pour trouver la date d'envoi, comme en plaisante Éric, la rédaction de l'essai demande de se creuser davantage la tête. Éric, lui-même, concédait avoir laissé « *mûrir le truc* » avant de postuler.

L'écriture n'est jamais anodine. Postuler encore moins. Ces deux actions, toujours intentionnelles, mettent directement en jeu une part du capital symbolique des prétendants. C'est là une première source d'échec. De cette façon, la rédaction est agonistique. Turcot

écrivait d'ailleurs qu'en grec, l'agôn comprenait aussi bien « *une compétition sportive que des joutes oratoires ou des concours de musique* » (2016, p.71). Joutes dont se rapproche l'exercice.

Celui-ci est d'autant plus fort symboliquement qu'il renvoie à l'une des activités des moines, copistes initialement, comme l'expliquait D'Auriac dans ses souvenirs de voyage (1858, p.26). Reste que ce levier de résonance n'est jamais déployé.

[L'émotion] est plutôt au moment de la rédaction. Parce que tu te replonges dedans au moment de la rédaction. Enfin, je me replonge dedans au moment de la rédaction. Me replonger dans la course, l'aspect émotionnel, il est plutôt à ce moment-là, vraiment l'envoi en tant que tel, alors t'as toujours le petit jeu, tu l'as compris, moi je suis plutôt levé tôt par obligation familiale, donc en étant levé tôt, t'as un petit peu, ce petit jeu à aller checker régulièrement sur le téléphone si l'adresse a été mise, et au-delà de ce petit jeu, je n'ai pas d'émotion particulière. Elle est plus sur le moment rédactionnel où je me replonge là-dedans [dans la course]. (Romain)⁹

Pour les plus anciens, c'est l'occasion de mettre en récit une partie de leurs « souvenirs d'anciens combattants », de revivre l'expérience passée et de la prolonger, en se projetant dans le futur.

Comme l'écrivait Schmoll, la lettre divulgue « *le feuilletton d'un univers imaginaire personnel* » lié au jeu (2011, p.9). Pour quelques-uns, il s'agit d'un rituel, véritable rendez-vous solennel dans l'année ; pour d'autres d'une formalité. Les degrés d'implication varient selon la sensibilité pour l'exercice, comme l'illustrent les exemples ci-après.

Dans certains cas, l'*essai* est lu, relu, partagé à des proches. Bien généralement, il est réfléchi plusieurs semaines, voire plusieurs mois à l'avance. La date de rédaction et la date d'envoi coïncident rarement.

Beaucoup avouent y penser en courant. À ce titre, participer à des courses radicales, comme la Chartreuse Backyard ou le Challenge Loop, permet souvent de s'immerger dans l'esprit de la course, avant d'oser le grand saut. Ces épreuves annexes jouent donc des rôles de déclencheurs.

Le fait, déjà : « Est-ce que je vais être pris ou pas ? ». Souvent [sur les autres courses], à part s'il y a tirage, tu es pris. Et là, c'était vraiment cet essai. C'était challengeant. Et puis y avait pas de questionnaire. C'est ça qui est incroyable. « Quelle stratégie je vais mettre en place pour capter cette attention ? » La première année y en a qui sont un peu venus en chaussettes [...] Et en fait, la deuxième année, je ne savais pas. Mais dès la fin de la Terminorum, je me suis dit : « Si je repostule, il faut que je raconte ce que j'ai fait. Tant que c'est frais ». Et le soir, ma femme me disait : « Qu'est-ce que tu fais ? », ça a été comme une espèce d'évidence. Comme tu l'as vu, il y a pas mal d'ironie. Je me suis assez attardé sur cet échec. Moi j'ai terminé hors délai, car on était un groupe de 5, on avait décidé de finir ensemble, on avait comme scellé un pacte. Comment ça se fait, tu rencontres des mecs que

⁹ Nous le retrouverons et le présenterons dans le chapitre 9.

tu ne connais pas et tu scelles un pacte ? Après j'ai réécrit, il faut des mots, des termes, de l'émotion. Pour que les gens comprennent, il faut de l'émotion, que ce soit visuel. (Jean-David)

Nous, après nous, quand on l'envoie, on se prend pas la tête, on n'a pas de stress. Moi, la première que j'avais faite, je m'étais vraiment appliquée. Là, c'est Ludo qui l'a faite, et du coup on n'a pas de stress, on sait qu'on est pris¹⁰... On le prend un peu « à la cool » aussi, tu vois. (Alexandra)

Je trouve que ça fait partie du jeu. À partir du moment où tu prétends créer une course un peu mythique, hors norme, ça passe aussi par là. En tout cas, je trouve que le concept est à la fois intéressant, intelligent et c'est ce qu'on disait tout à l'heure, même le fait de rédiger ta lettre quelque part ça t'oblige quand même un peu à réfléchir sur les raisons qui te poussent à faire ça. (Benoît)

Si Benoît du *triumvirat* concède un accroissement des demandes chaque année, il explique aussi ne pas en recevoir « un millier »¹¹. Au regard des sélections, la qualité de l'*essai* ne semble finalement pas si importante, mais l'étape fait partie intégrante de la « mise en jeu » de l'épreuve (*Annexe 42*).

Après une fois qu'on a pris ça, qu'on a pris dans ceux des anciens, il faut de la chance après, ça tient à des détails. C'est là où la lettre va avoir toute son importance. Quelqu'un qui, sauf si Kilian Jornet veut venir ou Guillaume, ça ne va pas être la qualité de la rédaction ni l'originalité qui va l'emporter. Après si t'es un coureur moyen, ça va être ça qui... Quand tu les connais et que ça se joue à peu près pareil, c'est comme ça. (Benoît du triumvirat)

La lecture de ces *essais* mérite donc une grande attention, puisqu'elle exprime la motivation des « postulants », à la manière d'une procédure d'embauche parodique et permet d'entrevoir ce qu'y projettent les coureurs. Comme toute lettre de motivation, et lettre en général, selon Simmel, l'*essai* ne livre par principe que (1996, p.74) :

[...] la teneur purement concrète de notre vie mentale du moment, et [...] garde le silence sur ce que l'on ne veut ou ne peut pas dire. Et ce qu'il y a là de caractéristique, c'est que la lettre, même si elle n'a pas d'autre différence avec le traité que de ne pas être imprimée, n'en est pas moins une chose tout à fait subjective, liée à l'instant, à la seule personne, et pas seulement quand il s'agit d'épanchements lyriques, mais aussi d'informations parfaitement concrètes.

Le niveau de langue y est plutôt bon. Les coureurs y distillent leur expérience, comme dans un CV, en essayant de montrer symboliquement leurs muscles et leur degré d'assiduité dans la pratique. Quelques *essais* se détachent en intégrant des photographies d'athlètes en action – suivant plus ou moins la même logique – ou par la recherche d'une présentation plus poétique, sous forme d'acrostiche par exemple, ou de vers. D'autres arborent des émoticônes

¹⁰ Alexandra sous-entend ici ses liens utiles avec Benoît du *triumvirat*. Ce dernier rappelait aussi le faible nombre de candidatures d'athlètes féminines : « C'est qu'il y a très peu de femmes qui candidatent. Il y a plus de femmes prises, le pourcentage de femmes prises est supérieur aux hommes. Le pourcentage de femmes qui candidatent par rapport au pourcentage d'hommes qui candidatent. Largement plus ». Ce qui renforce les propos d'Alexandra.

¹¹ Il estimait la demande à 150 en 2021.

et un ton humoristique. Preuve que tout joueur peut interagir avec le dispositif ludique, et « compléter le sens suggéré par le scénario » initial (Schmoll, 2011, p.6). Pour capter l'attention, chacun use de ses arguments. La longueur des lettres (456 mots en moyenne) varie selon les années et le degré d'implication dans la course. Les coureurs aux palmarès les plus impressionnants semblent *a priori* moins disserter que les autres. Tous sont dactylographiés. Rares sont les envois directement dans le corps du mail.

Au début de ce travail, nous ne souhaitions pas récolter ces lettres. Quelques coureurs nous les ont toutefois spontanément partagées, malgré leur contenu intime et le caractère « secret » de la procédure. Nous avons alors cherché à nous en procurer d'autres (n=52), afin de les comparer, curieux de découvrir d'éventuelles convergences lexicales, pour exprimer des valeurs propres aux styles de coureur et à leur quête de résonance. Nous relevions dans un premier temps manuellement des champs lexicaux et le poids de ces derniers dans le texte global (Annexe 43). Puis nous réalisons des graphiques spectraux de chaque lettre, à la manière de l'analyse des longueurs d'onde. Certains coureurs fournissant plusieurs lettres, il devenait possible de les comparer et de noter un cheminement dans l'épreuve.

Je ne sais plus dans quoi c'était, mais, tu sais, c'était l'article spécifique qui portait sur les lettres [...] T'avais un panel de lettres, t'avais la partie poétique, t'avais la partie... Je crois que c'était nominatif. Il n'y a pas de secret. Je crois que c'était Jean-David qui avait une plume un peu poétique, t'avais Jerry, lui c'était le CV américain, tu sais, avec toutes ses réalisations. C'était intéressant culturellement. Moi, je suis pas forcément là-dedans. Je suis sur : « mettre mon inspiration du moment ». La première année [2017], moi j'ai postulé la toute première année, si tu veux, la toute première année quand c'était entre guillemets « à l'arrache », j'avais un peu fait du second degré pour dire : « Je vais un peu attirer l'attention, etc. ». C'était un coup d'épée dans l'eau cette année-là. La première année j'étais plus dans une dynamique extrêmement modeste. Je ne vais pas dire que je suis présomptueux aujourd'hui, mais si on regarde l'évolution, extrêmement modeste : « Faites-moi la faveur de me prendre », c'était un petit peu ça le fil conducteur qu'il y avait là-dedans. Et l'évolution qu'il y a eu c'est aujourd'hui, avec l'humilité qu'il faut avoir avec ce type de courses, je ne sais pas si tu arrives pour dire : « Je vais faire cinq tours, je vais tout péter », chaque personnalité est différente, mais, moi, je me sentirais à côté de la plaque si je faisais un truc comme ça. Donc garder cette humilité, mais en expliquant en parallèle que si tu fais ça, enfin si je fais ça, c'est pas non plus pour enfile des perles, et c'est aussi pour continuer à apprendre, et un jour je vais reprendre mot pour mot ce que je t'ai dit : « Je vais déjouer les statistiques et ne plus faire partie des 99 % ». Donc c'est comme ça que j'ai conclu ma lettre de cette année et ma lettre de cette année, comme je te dis, il n'y a pas de confidentialité particulière, l'inspiration c'était un peu atypique parce que quelque part, par replay de l'année dernière, ce que j'ai choisi de faire c'est de reprendre un peu depuis 2017, un petit peu si tu veux, de raconter mes Terminorum depuis 2017. De raconter la tentative avortée de 2017, de 2018, de 2019, 2020 qui malgré tout reste une balade en Chartreuse, pour accompagner Mickaël [sur son défi « off »], mais ça reste quand même dans cet esprit-là. Et puis une petite ouverture sur 2021, mais pour répondre à ta question : l'événement marquant c'est une fois que je commence à connaître cette épreuve c'est assez d'affirmer, avec toute l'humilité qu'il faut sur ce type d'épreuves, des ambitions même si c'est peut-être

un rêve. Mais le rêve c'est un peu le début d'objectifs, etc., c'est aussi afficher ces ambitions-là. (Romain)

Plus nous avançons dans ce travail, plus nous apercevons l'écueil. Du fait de nos échanges soutenus avec les coureurs, nous craignons de biaiser la lecture, en projetant involontairement le contenu de ces discussions dans ces écrits, même anonymisés. Il nous parut donc plus sage de nous en remettre à la lecture d'un logiciel d'analyse textuelle, bien qu'une première lecture classique fût intéressante¹².

Avec l'aide de Thierry Long¹³ nous avons procédé à un traitement systématique, à partir d'Alceste (*Annexe 44*). Nous avons effectué un certain nombre de codages par variables, selon des critères nous paraissant discriminants par rapport aux styles de jeu, mais aussi à partir de l'âge, du type de sport pratiqué plus jeune, du format le plus long déjà couru, le niveau de l'athlète, le nombre de participations à l'épreuve, la profession exercée et le lieu de résidence¹⁴.

Étant candidat puis *postulant* à la course, nous recevions également des mails du *triumvirat*, ainsi que d'autres documents (*chapitre 9*). Nous avons donc procédé à une comparaison entre ces éléments de communication et les lettres, afin de noter d'éventuelles similitudes et des résonances lexicales. Malheureusement, le corpus de l'organisation n'étant pas assez fourni, nous n'avons pas obtenu de résultats significatifs¹⁵.

En analysant l'ensemble des lettres avec Alceste, nous relevions certains points communs. Ainsi, le registre de l'action ressortait très clairement. Le verbe « *faire* » était présent 115 fois – plus 50 fois le mot « *fait* » – ; « *aller* », 56 fois ; « *venir* » et « *participer* » 44 fois. Curieusement, « *échouer* » n'était cité que 11 fois. Tout comme les mots « *quête* » ou « *Barkley* », rarement repris, malgré le lien étroit entre les deux épreuves. Les termes « *douleurs* », « *difficile* » n'étaient présents que 8 fois seulement.

Le vocabulaire était surtout mélioratif. Il illustre l'aventure, le défi et l'expérience. Le jeu quant à lui n'est presque jamais cité – 4 occurrences –, de même que la religion – « *saint* », 14 fois –, la nature – 14 fois – ou la forêt – 8 fois –, contrairement à ce que révèlent les entretiens ou échanges à l'entraînement, comme s'il s'agissait d'éléments d'arrière-plan. Ces

¹² Nous décidions donc d'utiliser la critique de ces logiciels, parfois dépeints comme des fabricants de « sacs de mots » (Lebart & Salem, 1994), pour nous mettre à distance de ces matériaux. Toutefois, pour la bonne compréhension et l'analyse globale, nous croiserons plus tard, ces données à celles de notre première analyse, afin de prendre en compte la syntaxe, le style et l'organisation des idées.

¹³ Maître de conférences HDR en STAPS, Psychologie morale appliquée, au laboratoire LAPCOS, de l'Université Côte d'Azur.

¹⁴ Ces critères étaient d'autant plus importants que nous ne connaissions pas le « style » de tous les *postulants*, avec qui nous n'avons pas toujours échangé.

¹⁵ L'organisation émettait principalement des messages ou du contenu liés aux règles et à la sécurité.

verbes d'action étaient conjugués à la première personne – 121 « *je* » et 54 « *j'* », contre 78 « *tu* » ; 35 « *il* » ; 34 « *nous* » et 6 « *elle* » ; « *compagnon* », 10. Une simple lecture de ces éléments permet de noter le projet individuel des coureurs par rapport à la course.

Quatre classes de mots se dégagent de l'analyse lettre par lettre. Les champs lexicaux de l'expérience et de l'effort tout d'abord, pour 28 % des unités textuelles, qui reprenaient deux des composantes du jeu vu précédemment : la gestion du temps et la navigation.

La participation à une expérience insolite ressortait ensuite avec les mots « *chartre[use] terminorum, participer, espérer, cher [formule de politesse], édition* » sont présents dans plus de la moitié du corpus. Enfin, l'expression des valeurs supposées de la course était exprimée autour de 10 % dans ces *essais*. Preuve que le jeu n'est jamais neutre. Il véhicule toujours des valeurs plus ou moins perçues par les joueurs telles que l'autonomie, le partage et le dépassement de soi. Présent à 10 % aussi, le champ lexical de la préparation.

Outre ces points communs, ressortaient aussi des différences, qu'illustrent davantage certains aspects de l'analyse détaillée. D'après ces résultats, l'âge des participants n'avait pas d'incidence majeure sur le contenu des *essais* – même si les 50-60 ans semblaient plus préoccupés que les autres par la composante « *navigation* ». Les 30-40 ans donnaient parfois davantage l'impression d'être ambitieux, en cherchant à atteindre un objectif prédéfini. De la même façon, le type de métier exercé n'avait que peu d'influence sur l'usage des mots employés. Compte tenu de la surreprésentation des catégories socioprofessionnelles supérieures, cette variable n'était pas toujours pertinente.

De façon assez logique, les coureurs ayant participé aux formats de courses les plus longs – >300 km, hors Chartreuse Backyard – indiquaient plus que les autres vouloir finir une *fun run* – 3 tours –, voire la course. Ils se rapprochaient du style « performeur » et du style « jusqu'aboutiste ». La difficulté semblait leur faire moins peur. Le champ lexical de l'accomplissement était également plus marqué que dans les autres catégories. En revanche, les concurrents les moins expérimentés en matière d'ultra – jamais de course au-delà de 160 km – étaient davantage « *lucides* » – le mot ressort dans les occurrences. Ces derniers s'attardaient avant tout sur l'espoir de participer et la chance d'être retenus. Ils incarnaient une posture plus modeste, ancrée dans l'expérience, proche du style « convivial », à l'image de Céline :

C'était un peu ça, l'année dernière : j'ai vraiment hésité à appuyer sur ce bouton « envoyer » de l'e-mail, quelque part par peur d'être ridicule, en voyant la candidature, parce que voilà, tu te sens tout petit par rapport à ça, et tu te dis : « C'est vachement utopique, quoi ».
(Céline)

Comme pour les coureurs les plus âgés, les coureurs originaires de régions moins montagneuses faisaient avant tout mention de l'expérience de navigation ; quand les coureurs les plus proches géographiquement de la Chartreuse évoquaient plutôt leur attrait pour la montagne et leur expérience dans ce milieu. Les coureurs au niveau le plus élevé dissertaient plutôt sur la gestion du temps – jugé « précieux » –, sur les livres à trouver. Les autres coureurs utilisaient plus facilement les mots « chance » – 29 occurrences – et « espoir » – 31 occurrences –, de même que les termes « limites » (15) et « échec » (24).

Assez logiquement, les *virgins* écrivaient sur leur projection dans la course. Les mots « rêve », « futur » émergeaient de leurs *essais*. Souvent, la projection s'ancrait dans le partage et dans un engagement à long terme, pour espérer la terminer.

L'analyse de ces lettres montre donc un décalage entre les différents types de discours, mais aussi entre ces discours et les actions. La volonté de maîtrise et les différentes mécaniques du jeu ressortent clairement ; de même que les différentes façons d'appréhender ce défi, suivant des caractéristiques de base.

Ces lettres sont de véritables œuvres de représentation des coureurs, mais aussi de la course, puisqu'elles permettent d'entrevoir l'image qu'ils y associent. Elles montrent également quelles « cordes » ont vibré à la suite de la présentation de la course.

En conclusion du chapitre

D'après ces résultats, trouver la Chartreuse Terminorum suppose de la connaître au préalable ; ou la Barkley. L'épreuve ne « parlerait » qu'aux initiés ou aux curieux ; là où les courses traditionnelles s'étalent dans les encarts de la presse spécialisée, sur les réseaux sociaux, sans oublier les campagnes d'*emailing* et les stratégies de référencement.

Cette démarche singulière se rapporte à un jeu de piste, au cours duquel les coureurs ont l'occasion de s'imprégner de l'univers de la course : site épuré, communication sporadique, laissant l'internaute seul face avec son imaginaire.

Avant d'user les corps, le *triumvirat* propose aux *postulants* de jouer avec les mots : qu'il s'agisse de l'énigme ou de la rédaction de l'essai. Celle-ci est une épreuve de sincérité, où les coureurs doivent se « livrer » à des inconnus – ou presque. Véritable étape de séduction, le jeu oblige nécessairement à la représentation de soi. À travers les mots choisis, les prétendants ont l'occasion de coucher leurs fantasmes à l'écrit, voire de résonner à l'appel, comme Jean-David, par exemple. Pour ces raisons, cette étape est un moment fondateur de l'inscription.

La découverte suppose ainsi un attrait pour ce genre d'épreuve et des capacités à mener une recherche en ligne, à résoudre une énigme, à rédiger et à envoyer un *essai* de manière opportune. Ce qui en soi n'est pas insurmontable, si tant est que la personne possède ces codes et l'envie. L'inscription à d'autres épreuves est souvent plus discriminante, sans que la non-sélection ne remette en cause l'identité du coureur finalement.

Par cette entrée originale dans son univers, la Chartreuse Terminorum, en tant que jeu, conditionne le *game* au *play*, les rend indissociables. Ce que nous retrouvons à chacune de ses étapes, dont l'embarquement.

Chapitre 9

L'embarquement

Un athlète a besoin « d'adversité, de difficultés et d'une absolue dévotion à un idéal », mais il doit aussi élargir ses horizons diététiques, philosophiques, intellectuels et se montrer ouvert aux activités artistiques. Selon Cerruty, « on accède au statut d'humain lorsqu'on se met à l'épreuve ».

Jurek S., 2012, *Eat and Run*, p.113

Tout jeu est composé d'une étape d'embarquement, au cours de laquelle les créateurs présentent le fonctionnement de l'univers ludique aux futurs joueurs. Cette étape est un franchissement supplémentaire vers le jouer. Ainsi, la Chartreuse Terminorum ne déroge pas à la règle, et ce temps spécifique ressort serti de symboles.

Chez les coureurs, l'embarquement constitue à la fois une récompense, soulignant un engagement physique et moral, autant qu'il scelle l'entrée dans un inconnu à géométrie variable, selon le statut et le style du coureur.

Dans ce chapitre, nous essaierons donc de donner à voir et à analyser les éléments constitutifs de cet embarquement, recueillis entre 2019 et 2022. Puis, nous verrons les phases d'expérimentations mises en place par les coureurs, en vue de leur participation.

Plus que tout autre, ce travail est le fruit d'un engagement complet sur le terrain de la course, puisqu'une partie des documents ou des étapes mentionnés ne sont connus que de l'organisation et des *vétérans*. Par respect de l'« esprit de la course », nous resterons parfois volontairement évasif, et nous focaliserons uniquement sur les coureurs.

1. « Un courrier à ton attention »

Les joueurs durant l'embarquement seraient avant tout motivés par l'idée « *de développement et d'accomplissement* » (Chou, 2014, p.42). Pour ce faire, il n'est pas rare que les créateurs recourent au registre épique, sous forme d'un appel (*ibid*, p.84) ou de storytelling, comme c'est le cas de la Chartreuse Terminorum. Le site Internet de l'épreuve annonçant : « *40 participants à la recherche du temps perdu entre vallons et à pic de la forêt d'exception de la Grande Chartreuse* ». Suivant cette logique, les feuilles de résultats sont affichées sur la page, et renommées selon l'« *An [année]* » de l'édition. De la même façon, chaque édition est

baptisée *a posteriori*, d'après les faits les plus marquants. Cette dénomination distille les notions de « quêtes » ou d'« épreuves »¹. Comme l'écrivait Francblu, à travers la notion de « campagne » dans les jeux de plateaux, il s'agit d'un moyen « *de décliner un scénario sur plusieurs parties. La succession engendre alors une trace qu'on retrouve d'un chapitre à l'autre* » (2020, p.8).

En 2017, par exemple, la course s'intitulait : « *La 1^{re} édition sera la plus facile* », tandis qu'en 2018, le *triumvirat* désignait « *Le retour de la vengeance* ». L'utilisation de ce registre est couplée à l'humour, pour connecter les personnes et fluidifier les échanges. Il résume à lui seul la teneur de la dernière édition et ne peut, souvent, être compris que par les initiés.

Je dirais : plus que de l'humour, c'est de la dérision. Puisque si on commence à réfléchir à pourquoi on court, et qu'est-ce qui nous motive et tout ça, il vaut mieux le prendre avec de la dérision. C'est plus de la dérision que de l'humour, enfin de l'humour c'est de la dérision intérieure, mais il vaut mieux le prendre au second degré ce type de courses et pourquoi on le fait plutôt que... C'est indispensable en tout cas. (Benoît du triumvirat)

Pour cette raison, la simple « découverte » du site Internet ne peut être perçue comme un embarquement, mais plus comme un passage obligatoire *en vue de* l'embarquement. Si ce site présente de nombreux éléments de cette étape, ces derniers ne sont « activés » que si le coureur est ou a été membre de la communauté de la Chartreuse Terminorum. L'embarquement n'est véritable qu'une fois la personne sélectionnée. Pour reprendre le vocable de Rosa, d'atteignable – par le courrier –, la course devient en partie disponible, si tant est que le coureur parvienne à faire la preuve de son « *efficacité personnelle* » (2020, p.69)². Auparavant, tout prétendant est placé dans un temps d'incertitude, qui participe au potentiel de résonance.

Nous l'avons vu, cette sélection dépend de la rédaction puis de l'envoi d'un *essai* par mail au *triumvirat*. La communication numérique est le canal principal d'échanges entre les prétendants et les organisateurs. Le jeu repose ici sur une certaine forme de discipline communicationnelle.

Si la date du recueil des *essais* est connue, aucune indication ne précise le délai de réponse. Aucun mail n'est d'ailleurs envoyé pour attester de la bonne réception de l'essai, ce qui s'avère stressant pour certains *virgins*. Ces derniers se rapprochent alors parfois de *vétérans*,

¹ Nous avons jusqu'à présent utilisé ce terme, dans son sens commun, synonyme d'événement. Ici, il renvoie toutefois davantage à un concept pour évoquer à la fois une étape, une expérience de vie à part difficile, voire une bifurcation (Martucelli, 2015, p.12).

² Rosa (2020, p.69) : « *Notons-le bien : "efficacité personnelle", au sens où l'entend la théorie de la résonance, ne désigne pas le contrôle du processus et du résultat d'une activité, mais la capacité d'atteindre quelque chose ou quelqu'un (avec une issue ouverte) ; elle désigne l'atteignabilité, pas la disponibilité de l'autre – l'atteignabilité dans un épisode responsif, ouvert quant au résultat. Tant que nous accomplissons des actes dont nous sommes certains du cours et du succès, nous aurons peut-être des expériences réussies, mais pas d'expérience de résonance* ».

plus ou moins coopératifs, pour être rassurés. Ces *vétérans* décident ou non de leur dévoiler le calendrier d'acceptation. Là encore, la coopération dépend en grande partie du style dominant et de l'envie de « jouer avec » les *virgins*. Cette coopération découle également des liens tissés avant l'épreuve entre participants. Par exemple, Liess a aidé son ami Éric, lors de certaines étapes.

Le *triumvirat* est bien plus joueur encore, et n'hésite pas, certaines années, à se faire attendre, avant de donner une réponse. L'impatience étouffe alors les *postulants* les plus impliqués dans la communauté : conviviaux et jusqu'au-boutistes en tête (*Annexe 45*). Mais la réponse finit toujours par tomber plus ou moins à la même période – parfois dans les *spams* –, afin de laisser à tous le temps de se préparer et de planifier leur saison.

Chaque *postulant* est renseigné sur sa position, selon qu'il figure sur la liste principale ou sur la liste de « *détente* », équivalent de la *weight list* de Laz. Chaque groupe est informé de sa situation par courriel, au cours de ce que Goffman nommait une « *phase de dévoilement* », période « *généralement très brève [...] chargée d'une intensité toute particulière* » (1974, p.125).

Chers Amis,

La sélection des Postulants n'est pas un exercice facile, il faut un juste équilibre d'Anciens et de Nouveaux, des choix raisonnés autant que d'autres arbitraires, un peu de chance ou de malchance aussi...

mais le Triumvirat s'est réuni et a décidé... [...]

Voici la Liste d'Attente³, nul doute qu'elle évoluera avec de courageux et réalistes désistements... »

« La 1^{re} liste d'attente », mail envoyé aux *postulants* recalés en 2019

Cher Ami,

ci-joint, tu trouveras ta lettre d'acceptation.

[...]

Le Triumvirat.

« Un courrier à ton attention », mail envoyé aux coureurs sélectionnés en 2021

Ces positions sont évolutives et les coureurs de la seconde liste peuvent remonter dans la principale. Lors de notre première candidature, en 2019, bien que « recalé », à la 4^e place sur la liste d'attente, Mickaël nous conseillait de commencer l'entraînement :

³ Le terme « *liste de détente* » a été avancé à partir de l'édition 2022.

Mickaël : Prépare tes baskets !

Enquêteur : 4e sur liste d'attente... 😊😊😊

M : La moitié des mecs qui viennent de s'inscrire et d'être reçus pour la Chartreuse Terminorum ne vont plus dormir les nuits qui arrivent ; soit, car ils sont trop angoissés, soit, car ils vont trop s'entraîner et se blesser. 😊

En tout cela va vite descendre.

Pour l'autre moitié nous sommes juste inconscients c'est tout 😊

Extrait de la conversation en ligne avec Mickaël

Lors de sa première candidature, ce dernier avait été sélectionné, alors qu'il était 10^e sur liste d'attente au moment du délibéré. Même constat pour Romain, plus loin encore, lors de sa deuxième tentative.

Au-delà du résultat de la candidature, ce mail de réponse – le premier reçu par les *postulants* depuis leur *essai* – marque véritablement l'entrée dans l'univers ludique et dans une communauté. D'elle naît l'illusion d'un sentiment d'élection et de distinction.

Je ne me sens pas spéciale, mais c'est un truc que tu ne peux partager qu'avec ceux qui l'ont fait [...] Moi j'ai de la chance, car j'ai Mike qui est assez proche. Quand je suis rentrée à Montpellier, on s'est appelé. Ça m'a permis de donner mon ressenti, car j'avais besoin d'en parler. (Céline)

Une fois l'acceptation reçue, tout *postulant* est invité à rejoindre un groupe privé sur les réseaux sociaux, « *pour discuter entre [coureurs] et définir les meilleures stratégies (lol), ou bien pour obtenir les meilleurs conseils et informations de la part de l'organisation (lol), surtout pour écouter les autres rêver ou se lamenter (lol)* », d'après un second mail envoyé par le *triumvirat* (édition 2020). Cette étape permet de se familiariser avec des éléments de langage propre au groupe.

Pour les coureurs sur liste d'attente – 49 en 2019 –, une série de mails est envoyée, au rythme des désistements. Le ton y est toujours le même, teinté d'ironie, mais plus clément que pour les coureurs de la liste principale. Le « *courrier* » reçu par ces derniers est d'ailleurs plus sommaire, dans la rédaction. Il contient cependant trois pièces jointes : la « *lettre d'acceptation* », « *la table des règles* » et le « *règlement* »⁴.

⁴ Par respect de préservation d'ailleurs, nous ne reproduisons ici le contenu de ces deux documents. En tant que « *vétéran* », nous nous sommes engagé à ne jamais diffuser certaines données du jeu. Ce pacte entre tout *postulant* et le *triumvirat* éclaire d'ailleurs sur la nature ludique de l'embarquement puisque les informations contenues dans les documents ne peuvent changer le résultat de la course. En effet, tout *vétéran* en disposait lors de notre terrain, sans qu'aucun n'ait fini l'épreuve malgré tout. Cela renforce simplement l'idée d'un sentiment d'élection et d'une démarcation entre ceux qui ont embarqué et ceux restés à quai. Ces deux documents apparaissent ainsi comme des invites à devenir parties prenantes.

Ces documents s'étalent sur une dizaine de pages et délivrent un certain nombre d'informations, qui constituent le « *niveau le plus passif* » de l'apprentissage, selon Rebol (2010 [1980], p.19).

Véritable maître du jeu, le *triumvirat* y pose les jalons de l'épreuve. Comme le notaient Borsus et Pogorzelski (2020, p. 4), au sujet du manuel de jeu de rôle :

S'y retrouvent les séances précédentes vécues ensemble, et dont les moments phares sont régulièrement remémorés, mais également les moments passés hors-jeu qui peuvent donner lieu à des clins d'œil insérés dans la diégèse.

Ainsi, dans la lettre d'acceptation, le coureur se voit officiellement adoubé du « *statut de postulant* », lui entrouvrant « *le chemin [pour] entrer dans la Confrérie* ». Ce statut n'est connu que de lui seul et du *triumvirat*, qui ne publie aucune liste publiquement avant la course.

À cette étape, la personne peut encore se rétracter et refuser le statut, sous soixante jours. Auquel cas, il est automatiquement reversé dans les inscrits de la prochaine édition – en cas de blessure par exemple. Une nouvelle fois, le registre épique saute clairement aux yeux. Il formule une aventure de jeu à tendance « *initiatique* », que nous analyserons dans le *chapitre 10*.

Pour accepter et « *confirmer [son] vœu* », le coureur doit retourner les documents signés et datés. Ces derniers rappellent les règles à respecter, à commencer par l'autonomie, la navigation⁵, le matériel obligatoire, le caractère secret de la course⁶, de même que l'autodérision. La « *bonne humeur* » et la « *simplicité* » sont aussi répétées à plusieurs reprises. Une partie de ces règles dépassent le cadre ludique et ont trait à la cohabitation avec d'autres acteurs – moines, espaces naturels, par exemple. Toute signature vaut engagement.

Ces deux documents précisent également les commodités mises en œuvre par le *triumvirat* ; plantent le décor ; rappellent l'état d'esprit. En bref : ils mobilisent « *l'univers de référence* », pour reprendre les mots de Kapp concernant les ARG (2015, p.12).

C'est pour ça que du coup, quand j'ai ouvert le truc, ça m'a fait un choc parce que j'étais tellement partie du principe que c'était mort que c'était encore plus une surprise. J'étais encore plus contente au final quand j'ai reçu l'e-mail, en me disant : « Ouais, c'est bon, y'a plus qu'à signer le papier et c'est parti, quoi ! ». (Céline)

⁵ Entre autres : les ajustements de la traduction de la Barkley (le changement de distance, par exemple : de 160 km à 300 km en Chartreuse, d'où un changement de prix de 1,60 \$ à 3 €, et une hausse de la durée limite de l'épreuve de 60 à 80 h).

⁶ Comme l'écrivait Simmel (1996, pp.44-45) : « *Le secret met une barrière entre les hommes, mais il éveille en même temps la tentation de la briser par le bavardage ou l'aveu -qui accompagne la vie psychique du secret comme un son harmonique. C'est pourquoi la signification sociologique du secret ne trouve sa mesure pratique, son mode de réalisation que dans l'aptitude ou la tendance des sujets à le garder, c'est-à-dire dans leur résistance ou leur faiblesse face à la tentation de le trahir* ».

Ces deux documents se répondent aussi l'un à l'autre : le « règlement » revêt davantage un aspect classique et officiel, à l'instar de n'importe quelle épreuve d'endurance, tandis que la « table des règles » est l'énonciation ludique et simplifiée du règlement. Ainsi, les mots choisis ne seront pas les mêmes ; le ton également. La signature du règlement induit symboliquement l'inscription à une course ; la signature de la table des règles, l'adhésion à un pacte ludique. Le tout acte l'embarquement. Enfin, la signature officielle et l'intégration à la communauté en ligne scellent le « *contrat social* » : ensemble de règles implicites et explicites, du jeu de la course (Edwards, 2004 in Borsus & Pogorzelski, 2020, p.5).

Cette étape d'embarquement est importante pour les *virgins*, qui découvrent les premières coulisses de l'épreuve. Elle l'est tout autant pour les *vétérans*, plus ou moins curieux de connaître l'identité de leurs futurs compagnons d'aventure.

Lors de nos trois années sur le terrain, nous avons à chaque fois appris le verdict par l'un de nos interlocuteurs. Le téléphone vibrant en boucle à la date fatidique. « *En tant qu'initié je sais tout, je vois tout* », s'amusait Mickaël lors du délibéré de l'édition 2020, jouant ainsi de son statut, autant qu'avec son style « jusqu'au-boutiste ».

Bonjour Simon, je vais très bien et j'espère qu'il en est de même pour toi. J'ai reçu un mail fabuleux me signifiant une acceptation pour une quête « intimiste », et toi ? (Jean-David)

Salut Simon, si tu veux le dire bien sûr, quelles sont les nouvelles ? (Romain)

Pour toutes ces raisons, la réception du message et l'acceptation du statut par les coureurs les placent en position de quête.

2. Les premiers pas dans la communauté

J'ai beaucoup de liens avec certains. Il y en a encore un avec qui j'étais la semaine dernière. Donc, oui, beaucoup de liens. C'est une espèce de petite communauté et qui échange beaucoup. (Stéphane, grand reporter)

Dès réception du délibéré, les coureurs décident ou non de rejoindre le groupe en ligne de la communauté, administré par le *triumvirat* et l'un de leurs aficionados⁷. D'après eux, ce groupe a vocation à créer un espace dédié à l'épreuve, où tout un chacun pourra s'exprimer librement. Ainsi, avant même l'épreuve, le *triumvirat* propose un espace et y insuffle une logique de coopération, au-delà d'une logique de compétition commune propre à toute

⁷ Il existe également une page non officielle, gérée par Dominique, que nous n'évoquerons pas davantage.

course, même s'il se défend de toute « création ». De cette manière, assez logiquement, la communauté n'existe que par la communication.

Non, mais une communauté, ce n'est pas une volonté. Une communauté, c'est les gens eux-mêmes qui créent une communauté, c'est pas une question de volonté, c'est une question que les moyens soient réunis pour que ça se passe. Et les moyens c'est pas que l'organisation, c'est le parcours, c'est l'état d'esprit qu'il y a autour, mais c'est les coureurs qui font l'histoire, c'est pas... C'est les coureurs qui créent les anecdotes, la communauté et l'histoire de la course. (Benoît du triumvirat)

Au fil des éditions, ce groupe s'étoffe. En 2022, il comptait près de 250 membres⁸, parmi lesquels des *vétérans* des quatre premières éditions, quelques membres de leur assistance, mais aussi des coureurs inscrits sur liste d'attente et des « amis » de l'épreuve – journalistes et autres curieux.

Tous les coureurs ayant reçu l'invitation n'y répondent pas, comme Benoît, par exemple. Certains ne sont d'ailleurs pas adeptes des réseaux sociaux et préfèrent communiquer par d'autres canaux. La plupart y sont toutefois présents, et n'hésitent pas à s'y afficher en tant que coureur, à travers leur photo de profil. Preuve que la course à pied fait pleinement partie de leur identité numérique, *a minima*. Cette inscription suppose donc au préalable une maîtrise et un goût de l'outil qui ne vont pas toujours de soi.

La communauté en ligne de la Chartreuse Terminorum partage les mêmes ressorts que n'importe quel groupe privé sur les réseaux sociaux. À la différence près qu'elle joue le rôle d'interface et vise à anticiper et à prolonger un temps physique. Ainsi, la page offre différentes modalités de jeu et de pratique. Elle permet aux athlètes de répondre différemment à l'appel du *triumvirat*, par la publication de contenus.

Ces différentes réponses distillent du « *easy fun* » et du « *people fun* », dans la pratique quotidienne de la course à pied, dans l'attente du grand départ. Ce que nous analyserons ici de manière détaillée.

2.1 Statuts et intégration des règles

D'un point de vue théorique, cette communauté en ligne fait office de ce que Zabban nommait « *métajeu* » (2014, p.18). Ce métajeu influencerait les manières de jouer. Il est en outre un espace de signification.

Ce temps d'avant – ou d'après le jeu – serait par ailleurs plus long que le temps du jeu lui-même, condensé sur un week-end dans notre cas. Il permettrait à la course de gagner en intensité et ferait perdurer son esprit au-delà de sa matérialité.

⁸ Lors de l'observation, nous avons pris en compte l'ensemble de ce groupe et non uniquement les coureurs suivis de manière plus régulière.

Si Rheingold (1994 *in* Flichy, 2008) a prouvé qu'une communauté pouvait être portée uniquement par les échanges en ligne, c'est loin d'être le cas de celle de la Chartreuse Terminorum. En 2022, seuls 32 *posts* avaient été publiés sur la page, dont 25 entre le mois de mai et de juin⁹. À la manière des recherches en ligne, vues précédemment, l'activité croît à l'approche de l'événement.

En plus d'informations relatives à la course, certaines publications forment des passerelles vers d'autres événements, supportés par des membres de la communauté. À commencer par le Challenge Loop du *missionnaire*.

D'après nos relevés, les coureurs identifiés comme jusqu'au-boutistes et conviviaux sont les plus grands pourvoyeurs de contenus. Ainsi, Mickaël a posté près de 16 fois entre 2021 et 2022. Céline, 4 fois en 2021. Le métajeu, parce qu'il prolonge le rôle du sachant au service de la communauté, et entretient cette communauté, répond aux attentes de ces deux styles de joueurs. Il répond aussi aux interrogations des *virgins*, qui sont les plus nombreux à interagir avec la page, au grand amusement du *triumvirat* (Annexe 46).

La relative faiblesse des interactions s'explique en partie par l'équilibre des styles, mais aussi par l'entrée de nouveaux coureurs, qui découvrent l'univers, et s'interrogent encore sur leur légitimité. Dont Céline, qui hésitait, au départ à publier ses « *conneries* ».

Comme pour la plupart des contenus archivés sur les réseaux sociaux, une partie des suiveurs se contentent de les lire, sans forcément interagir. Maxime, par exemple, ne publie que très rarement, si ce n'est pour afficher ses découvertes ou ses performances sur les épreuves attenantes :

Enquêteur : Et toi, d'ailleurs, tu postes rarement. Tiens, j'ai vu que t'avais mis un commentaire y a 2 jours [rires].

Maxime : Ouais en fait, je lis tout, mais par contre j'agis très, très, très peu souvent.

E : Beaucoup me disent ça, en fait. C'est vrai que ceux qui publient [nous coupe].

M : C'est souvent un peu les mêmes. Par contre, j'en manque pas une, quoi... Tu vois, et même les gens, comme je t'ai dit tout à l'heure, qui ont un « petit niveau », moi, je trouve ça fascinant d'être autant fasciné par c't'épreuve.

Si le métajeu peut influencer les manières de jouer, il relève aussi, par les interactions, des styles de jeu différents.

En parallèle, la découverte de cet espace virtuel met en avant les forces en présence, pour la prochaine édition, et conforte le statut de chacune. Il est un premier point de contact entre futurs compagnons de jeu. L'intégration à la communauté permet également aux athlètes de

⁹ Relevé effectué le 08/12/22.

constater qu'ils ne sont pas les seuls à partager certaines valeurs, ce qui redouble le sentiment d'élection entrevu.

2.2. Les différents types de contenu : vers une assimilation du monde ludique

Selon l'expérience et le style de jeu des joueurs, les interactions diffèrent sur la plate-forme. Les coureurs sont libres de l'alimenter par du contenu développé ou de simples interactions, tels des *likes* ou des commentaires, comme l'a rapporté Theviot (2014), dans son enquête menée à partir de Facebook. Ce qui suppose un vaillant suivi de la page. L'espace numérique devient ainsi le théâtre de plusieurs mécaniques : bluff, observation et déduction parmi les principales.

À partir des outils de la méthode « *nethnographique* » (Kozinets, 2015), nous avons relevé différents types de messages, sans jamais interagir avec. Nous les avons alors classifiés en grandes catégories, comme suit.

Au premier abord, le groupe en ligne joue un rôle dans l'apprentissage des règles de la course, telle une zone de passation. De nombreux *virgins* y sondent leurs aînés afin de se préparer au mieux pour l'événement. Ces conseils se concentrent sur l'aspect matériel de l'épreuve, la plupart du temps (*Annexe 47*). Les rares demandes de conseils s'apparentant à une recherche de passe-droit sont vite recadrées par les membres de la communauté, jusqu'au-boutistes en tête, fidèles cerbères, « gardiens du temple ».

De cette façon, le groupe en ligne participe à l'adaptation¹⁰ du néophyte. Il joue alors le rôle de « *communauté d'apprentissage* » (Cristol, 2017, p.4), plus que de pratique, dans laquelle les apprenants partagent un savoir et des données « *formellement ou informellement* », ici à distance¹¹. Ces dernières sont marquées par l'existence de « *rituels, de langage et d'appartenance commune* » (*ibid*), sur lesquels nous reviendrons, mais dont il est possible de voir les traces dès cette étape. Le tout repose bien sûr sur les pairs, selon un principe de

¹⁰ Adaptation définie comme « l'effort que doivent faire les individus et les groupes pour s'ajuster aux situations sociales créées par la rivalité et le conflit [...] L'adaptation est un phénomène social qui concerne la culture en général, les habitudes sociales et la technique, véhiculées par un groupe », selon Coulon (1992, p.38).

¹¹ Selon Bielaczyc et Collins (1999), cités par Cristol (2017, p.24) : « 8 dimensions doivent être présentes [au fondement d'une communauté de ce type] : 1. Un but commun de la communauté. 2. Des activités d'apprentissage partagées, significatives et visibles. 3. Un rôle d'enseignant concepteur et animateur d'un espace d'apprentissage et des apprenants responsables de la conduite de leurs apprentissages individuels et collectifs et de leur propre évaluation. 4. Des changements de rôles des participants selon leurs connaissances et habiletés, chaque participant étant occasionnellement porteur ou demandeur de ressource. 5. Les ressources : les membres eux-mêmes et la collectivité. 6. Un langage commun co-élaboré au fur et à mesure des interactions entre les membres. 7. Le consensus autour du savoir par approfondissement des idées. 8. La production par les apprenants de leurs propres objets et idées ». Ce qui distinguerait la communauté de la Chartreuse Terminorum de celle des pratiquants du trail, rassemblé autour d'une passion commune et de quelques intérêts communs, comme évoqué précédemment.

coformation – Rheingold (2015, *in* Cristol, 2017, p.38) avançant le terme de « *pairagogie* ». Là aussi, nous y reviendrons.

Si certains *vétérans* n'hésitent pas à aider leur prochain par solidarité (*Annexe 48*), l'humour et la dérision sont généralement de mise, et s'inscrivent dans le prolongement du ton du *triumvirat*. Par cette mimésis parodique, les coureurs les plus expérimentés jouent avec les nouveaux, ainsi qu'avec leur statut de « sachant ». Le jeu figure ainsi un mode de communication à part entière sur la toile, qui organise les relations entre coureurs, comme Schmoll l'avait mis en évidence, dans son étude socio-ethnographique sur la chasse au trésor la « Chouette d'or » (2007, pp. 33-46).

Les *virgins* intègrent de cette façon les schèmes de pensée et les comportements adéquats, parfois avec déférence. S'ensuit dans certains cas un concours de répartie, en commentaires, dont le but est de souder le groupe, de s'y fondre ; quitte à parfois heurter les *virgins* qui n'ont pas intégré les codes. L'un d'eux, performeur, hors de notre panel, qui ne connaissait pas la Chartreuse et avouait aimer « *surtout être seul* », nous confessa un jour trouver les remarques « *méchantes* », « *pas drôles* » et ne pas comprendre « *à quoi sert le groupe* ». Un constat loin d'être partagé par tous, comme en témoigne Liess :

Oui, il y a le groupe et du coup il y a beaucoup de gens qui, genre Jean-David ! Il a mis un nouveau texte et tout : il est marrant. Il a mis l'oiseau [Annexe 49], il est vraiment... [...] Non quand il y a de nouveaux trucs c'est sympa de lire, moi il y a des questions qui te permettent, parce que, moi, c'est la première année, du coup il y a des questions qui ne sont pas si connes. Après l'avantage, c'est que je connais deux, trois gars qui l'ont fait, donc c'est l'avantage.

Démêler le vrai du faux est une première étape, qui renforce le caractère ludique et la mise en intrigue. Comme l'expliquait Rosa, dans ses propos sur la pédagogie et la résonance, l'ironie peut ouvrir une fenêtre d'apprentissage particulièrement efficace, dans certains cas (2022, p.168).

Ainsi, plus qu'une information, poser la question participe à la création de la diégèse et de sa mise en récit, ce qui permet à l'auteur de se confronter un peu plus à l'épreuve. Pour exemple : certaines questions n'appellent parfois aucune réponse et sont simplement un moyen de se fondre dans l'esprit du groupe. À l'inverse, certains *vétérans* postent parfois des comptes rendus de leur participation, distillant de précieux conseils (*Annexe 49*).

Pour certains, découvreurs bien souvent, ou coureurs se sentant « moins légitimes », les interactions sont limitées, afin de découvrir la course et ses subtilités par eux-mêmes, au risque de commettre des erreurs, lors d'une première participation. Cela ne les empêche toutefois pas de poster, comme nous le verrons ensuite.

Outre les échanges mentionnés, les coureurs utilisent également le groupe pour illustrer leur engagement dans la préparation à l'effort. Par le partage, le *postulant* a l'opportunité de mettre en récit son activité. Cela induit une présentation de soi, telle que l'a définie Goffman (1973) ; présentation virtuelle du corps, assimilable à un rite d'interaction du quotidien, visant à façonner des représentations symboliques de soi. Cette mise en scène de soi, par les données de l'entraînement, prend plusieurs formes, selon les styles de jeu.

Pour certains athlètes, la page sert à publier des performances, à la manière du réseau social pour athlète, Strava¹². Souvent, ces contenus sont postés faute de pouvoir être diffusés ailleurs, en raison de la confidentialité du parcours, par exemple. Ainsi, le groupe représente parfois l'unique espace d'échanges possible (*Annexe 50*).

Dans d'autres cas, le partage de performances moindres permet simplement de marquer un attachement au monde de l'endurance et aux courses radicales, proches de la Chartreuse Terminorum. Ainsi, Liess partage la performance de Sophie, une *vétérane*, sur une Backyard à laquelle ils ont participé ensemble.

Pour Céline, surfer sur la page permet de s'initier au langage, d'identifier des modèles et de s'en inspirer. La communauté en ligne devient pour elle un facteur de motivation intrinsèque et extrinsèque, comme avaient pu le montrer Schmoll et Schmoll, à partir de leur travail sur les communautés virtuelles (2012, p.3). Compte tenu de son style de jeu, l'interaction n'est en rien utilitaire.

Alors en matière sportive, ça fait une bonne motivation pour sortir s'entraîner. Y a pas photo, vu la difficulté du truc, t'es obligé d'y aller quoi. Tu peux pas dire : « Ah non, j'ai la flemme, pendant une semaine », tu vois... Voilà. Après, t'as l'esprit un peu du truc. Là, en ce moment, c'est pas très actif sur le forum des coureurs, mais je pense que ça va reprendre une fois que la liste aura été ressortie, et euh... T'as un peu cet esprit de groupe, un peu taquin aussi, qui donne envie de se bouger. T'as le fait que tu sois avec certaines personnes qui sont un peu... Enfin, t'as des gens dans ce groupe-là, tu t'sens tout petit à côté. Tu te dis : « Il faut quand même aussi que j'me bouge pour mériter d'être à côté de ces gens-là quelque part ». (Céline)

Le suivi du réseau peut aussi servir à (re)gonfler une estime de soi, comme l'ont révélé Krause *et al.* (2021). Une première notion que nous avons liée à la résonance. Selon Burrow et Rainone (2017), la réception de *likes* entraînerait même une activation neuronale propre aux processus de récompense, proche du « *easy fun* ».

Toutes ont l'avantage de rappeler que l'athlète « occupe le terrain » et se montre à la hauteur de son engagement. Tendance qui tend à s'atténuer au fil des participations, et qui, en toute

¹² Au cours de notre enquête, nous avons remarqué que les ¾ des coureurs de notre panel partageaient déjà leurs données sur ce média. Une partie des organisateurs également. Certains l'utilisaient même pour épier la préparation des autres, afin de se rassurer sur la leur.

logique, est l'apanage des *virgins* et des coureurs moins talentueux. Mickaël, par exemple, ne publie que rarement à ce sujet, hormis pour promouvoir le Challenge Loop.

Les publications relatives à la découverte du site concernent donc des athlètes issus de l'extérieur. Leurs incursions en Chartreuse répondent à une idée d'imprégnation des lieux, qui touche aussi bien des découvreurs que des jusqu'au-boutistes, pour lesquels la venue sur les lieux permet de recueillir des données, pour accroître leur maîtrise.

En s'immergeant sur les terres emplies d'Histoire, le coureur est amené à interpréter chaque trace par le prisme de sa participation. Ce jeu avec l'existant marque une première transformation, ne serait-ce que dans la perception, liée à la course. L'individu est ici touché par l'événement au point de jouer à trouver des significations qui lui sont propres. Cette mise en jeu, sur le terrain, s'exprime sous le ton de l'humour, indépendamment du style de chacun. La découverte permet donc de se confronter et de rendre visible une partie de l'imaginaire bâti autour de la course ; avec lui, les axes de résonance qui ont entraîné le coureur dans cette quête sont mis en lumière. Plus qu'une confrontation, cette phase offre un premier dialogue avec le terrain, et permet de se projeter plus en avant.

Pour les coureurs les plus éloignés, ne pouvant effectuer facilement le voyage jusqu'en Chartreuse – la pandémie n'ayant rien arrangé –, cet imaginaire se reporte sur le terrain quotidien. Comme nous l'avons vu lors de l'évocation du *Rat Jaw* par exemple, les coureurs vont chercher à retrouver chez eux des éléments s'apparentant à la course. Il s'agit d'une transposition, qui vise à lire un autre décor avec les lunettes de la Chartreuse Terminorum.

Parmi ces cas, un coureur du Nord de la France est allé jusqu'à « dessiner », en courant, le symbole du monastère¹³. Cette tentative illustre la créativité du coureur, qui par l'exploration de son environnement dessine la forme souhaitée. Il existe ainsi différentes façons de jouer avec la topographie et l'imaginaire de la course. Ce dernier exemple nous conduit à un dernier type de publication : le détournement.

Par détournement, nous entendons une appropriation et, ou une modification d'image ou d'objet, dans le but de susciter des réactions. Nous avons relevé dans cette veine plusieurs *posts* de coureurs conviviaux, dont Céline, qui s'amusait à pasticher la recherche d'un entraînement spécifique en vue de l'épreuve (*Annexe 51*). L'esprit festif y prédomine, de même que l'absence de sérieux. En cela, les publications font écho aux propos de Céline, qui

¹³ Toute sortie enregistrée générant un tracé, sous forme de fichier *.gpx*. Tout détenteur d'une montre GPS peut s'amuser à réaliser des formes visibles sur la carte, au moment de l'export. Une technique nommée *GPS drawing* ou « *stravart* » (sur Strava). Tainio (2012) s'est intéressé à cette pratique d'« *artification* », qui transforme une pratique ordinaire en pratique quasi artistique. En ce sens, il répond à une *affordance* permise par le GPS, en tant qu'outil sociotechnique.

s'identifiait à Jean-Claude Duss, dans le mythique film *Les bronzés font du ski* (Leconte, 1979) : « Oublie que tu n'as aucune chance, vas-y, fonce ! On sait jamais, sur un malentendu ça peut marcher », citait-elle. L'évocation de l'alcool est alors classique, parmi cette première classe de détournements, du fait de l'histoire de l'ordre – nous avons recensé neuf publications de ce type sur la page durant notre travail.

L'humour n'est jamais étranger à ces *posts*. Rire de l'autre et accepter ses plaisanteries en retour précipite l'intégration dans la communauté, à défaut de performance.

Loin de se cantonner au simple domaine sportif, cet humour met également en scène des éléments de la vie quotidienne (*Annexe 52*). Certains coureurs se moquent alors de leur obsession dérisoire. Sur le modèle de la devise des chartreux : le monde tourne, mais la Chartreuse reste.

Comme les projections susmentionnées, ces détournements témoignent du goût pour la course et son univers. Postés par des coureurs de style « convivial », ces contenus distillent du « *easy fun* » et du « *people fun* » au sein de la communauté, à l'instar des mêmes, bien connus de ces réseaux. Les interactions avec ces publications sont d'ailleurs assez importantes.

Pour reprendre la division du jeu, les publications s'orientent donc principalement vers le *play*. Les coureurs jouent à « faire comme si... », à se moquer, à créer. Selon les publications et les styles de jeu, les motivations varient, mais toutes ont en commun de mettre en avant un attachement pour l'épreuve, selon les forces de chacun, qui conditionnent aussi son style de jeu : purement physique, pour les performeurs ; par l'humour et le partage de contenu attractif pour les conviviaux ; les jusqu'au-boutistes et les découvreurs naviguant entre les deux types, tout en postant du contenu informatif (*Annexe 53*). Là encore, un même individu peut changer de style et publier un jour un contenu de performeur ; un autre, un contenu de découvreur, par exemple. Tout dépendra de la façon dont il sera touché par l'extérieur, au cours de sa sortie.

De fait, l'adhésion à la communauté en ligne renvoie à l'axe horizontal sur le plan de la résonance. Le métajeu permis par le *triumvirat* remplit le rôle d'un rituel virtuel, permettant l'entrée dans un cercle de résonance potentiel.

Publier permet aussi aux coureurs de poursuivre leur quête de résonance à travers l'embarcation. La communauté sociale, communauté de lieu, devient par le partage « *communauté de résonance* » (2018 a, p.71). Comme le rappelait Rosa (2018 a, p.107)¹⁴ :

¹⁴ Dans un entretien à *France culture* en janvier 2023, Rosa reconnaissait le potentiel aliénant des réseaux, en tant qu'outil de l'accélération. Il ne déniait toutefois pas leur caractère potentiellement résonant. La résonance pouvant se vivre à partir de n'importe quelle situation, pour rappel.

Quand nous consultons notre messagerie, quand nous nous réjouissons d'avoir de nouveaux amis sur Facebook ou de nouveaux abonnés sur Twitter, quand nous vérifions si nos derniers posts ou articles publiés sur notre blog ont suscité des « like » ou des commentaires, si notre site Internet a été visité ou si nos livres et vinyles se sont vendus, ce qui nous importe, au fond, c'est d'être mentionnés, vus, interpellés, touchés et connectés dans le monde. En ce sens, les médias numériques jouent incontestablement le rôle d'axes de résonance. Si nous sursautons à chaque vibration de notre smartphone dans notre poche, c'est bien parce que chaque message représente une « sollicitation du monde ».

Embarquer dans la communauté en ligne, donne donc accès à certaines « sollicitations du monde » de la course, avec lesquelles les coureurs peuvent interagir, selon leurs attirances.

3. Suivi de la préparation

C'est peut-être pas toujours de la très, très haute performance, quand on parle d'athlétisme pur et dur, mais, en temps, c'est quand même un investissement qui est énorme. Donc il faut avoir le temps, et il faut être capable de se coltiner ce qu'ils se coltinent, et c'est quand même dans la tête, dans la tronche. C'est quand même des gars qui vont aller très, très loin. Ce n'est pas permis à tout le monde de faire plusieurs tours sur la Chartreuse, quand on voit tout ce que ça nécessite de préparation avant. C'est un gros, gros investissement. On est vraiment au-delà du marathon où certains s'en tirent avec deux mois d'entraînement et trois séances par semaine. Là, vraiment, ça demande au moins le double d'heures par semaine. C'est sévère ! (Stéphane, grand reporter)

Au-delà de l'entrée dans l'univers ludique, l'embarquement marque le départ officiel de la préparation. Celle-ci comprend à la fois l'entraînement physique, mais aussi la préparation mentale et les conditionnements du corps et du matériel à l'effort. Il s'agit donc d'une période alternant stress et repos, au cours de laquelle le coureur va se projeter dans l'effort. Cela suppose une capacité de « dédoublement », basé sur le passif de l'athlète, sa forme du moment et son imaginaire. Ce dédoublement participe directement au projet de réinvention de soi. « Et si j'arrivais à... »

Si la plupart des coureurs rencontrés s'entraînaient dès la rédaction avec envie, la réception du courriel ôte certains doutes, vite remplacés. Pour certains, cette préparation est tout aussi plaisante que la course. Dans cette sous-partie, nous reprendrons à notre compte la question que se posait Reboul : pour tous, « comment faire ce qu'on ne sait pas encore faire ? » (2010 [1980], p.49).

Contrairement à la Barkley qui a lieu plus tôt dans l'année, la préparation débute véritablement à la fin de l'hiver. Ce qui reste une période difficile sur le plan des conditions de pratique, pour les habitants du massif et de ses environs.

Courir la Chartreuse Terminorum induit une préparation poussée, dont l'expression varie suivant le style dominant du joueur et son expérience dans l'épreuve. En clair : selon sa quête de résonance et ses objectifs.

Comme l'expliquait Gauthier, à l'instar du Burning Man et autres expériences dites « extrêmes » et alternatives, ce temps de préparation est bien plus important que celui de l'événement (2015, p.10). Nathalie, la compagne de Liess, allait même jusqu'à parler de « *prépa à l'année* » et de « *mode de vie* ».

Par la préparation, les coureurs honorent la confiance du *triumvirat*, en essayant de maximiser leur chance de réussite. Pour tous, parce qu'elle permet d'être en contact le plus longtemps possible avec le monde de la course et autrui, la préparation est la condition *sine qua non* de l'expérience de résonance (Rosa, 2020, p.7) :

On peut, par exemple sur un court de tennis, augmenter ses chances avec un bon entraînement, une préparation mentale ou des techniques de relaxation – mais la victoire, le point suivant, ne se commande pas.

Contrairement à une épreuve classique, sur la boucle, le coureur est soumis à toujours plus d'imprévus. Se préparer à la Chartreuse Terminorum revient donc à essayer de s'adapter au plus grand nombre possible d'aléas, toujours en deçà de la réalité. Ces imprévus ont été expérimentés, parfois, sur une édition ou lors d'une épreuve précédente. Les épreuves du corps offrent alors un apprentissage, que le coureur cherchera à mettre à profit. Dans d'autres cas, ce sont les lectures ou les échanges avec d'autres athlètes aguerris qui parfont l'apprentissage.

La préparation résulte ainsi d'un effort imaginatif. Lors de cette phase, le coureur cherchera, comme l'a écrit Belin à se mettre en situation, en maximisant les « *vraisemblances* » (2002, p.178 in Borsus & Pogorzelski, 2020, p.5). La préparation est donc une projection ludique dans l'épreuve. Brougère rappelait d'ailleurs que le terme *ludere* signifiait « s'exercer », entre autres sens (1995, p.43). Soit une manière de simuler¹⁵ l'épreuve, avant qu'elle ne se réalise. À partir de ces éléments, l'athlète va alors essayer de mettre en place une suite d'entraînements, basée sur une auto-évaluation de scénarii.

Parmi les athlètes observés, si des temps de course communs existent – Éric s'entraîne régulièrement avec son ami Liess, par exemple –, la préparation est individualisée et s'effectue majoritairement seul, au quotidien. Pour toutes ces raisons, chaque préparation est sensiblement différente et impossible à reproduire.

¹⁵ Par simulation, nous nous référerons à Reboul (2010 [1980], p.14), qui la définissait comme un moyen d'« *expérimenter sur un "modèle", c'est-à-dire sur une reproduction artificielle du phénomène à étudier ; on observe le comportement de ce modèle lorsqu'on fait varier arbitrairement les actions que l'on peut exercer sur lui, pour en induire ce qui se passerait en réalité* ».

3.1. L'intégration à la vie quotidienne : l'épreuve du temps

La gestion du temps est une donnée universelle en endurance. Généralement, comme toute gestion, celle-ci s'apparente à une forme de sagesse, acquise par expériences. D'autant plus en Chartreuse, où les barrières horaires apparaissent comme de véritables couperets pour les rares sélectionnés. Lors d'une sortie sur la boucle, Benoît n'avait d'ailleurs de cesse de regarder sa montre, et remarquait que cette tendance était liée à la logique même de l'épreuve.

Tout coureur d'ultra l'associe à la distance. Pour les coureurs, cette gestion du temps commence bien avant d'avoir mis un pied sur la boucle. Tous concèdent sans détour en manquer au quotidien.

Au cours de tous nos entretiens, l'occurrence « temps » est revenue 305 fois. Plus qu'un tic de langage¹⁶, la répétition du terme, sur toutes les lèvres, concourt au phénomène d'accélération énoncé par Rosa. Elle marque l'obligation de composer avec autrui, au sein d'un espace-temps partagé, submersible de toute part. De même qu'elle éclaire la recherche d'un équilibre, pour intégrer une préparation exigeante au sein de vies déjà bien remplies. Façon Tetris.

En ce sens, le jeu de la course contamine plus ou moins l'ensemble de l'existence. Comme l'écrivait Nizard au sujet du yoga (2020) : plus la personne s'engage, plus la transformation des autres pratiques est importante.

D'après les données de l'étude menée avec Knobé (2023), les sphères familiale et professionnelle sont les plus impactées par la pratique de la course d'ultraendurance, même si bon nombre d'athlètes « en reconversion », comme Benoît, rappelaient avoir commencé la course à pied faute de temps. Toutefois, pour ces athlètes, ce constat initial évolue rapidement, au rythme de l'engagement dans la pratique, qui s'avère de plus en plus chronophage.

Tous les coureurs rencontrés excellent par le volume d'entraînement supporté, quel que soit leur style, quel que soit leur niveau ; même si la tendance tend à s'accroître chez les performeurs et les jusqu'au-boutistes. En 2022, Éric avait par exemple effectué plus de 300 heures de sport, d'après ses relevés Strava ; Liess plus de 460 heures. Agnès, une *postulante* s'était entraînée, près de 250 heures. Rien qu'en mai 2022, Mickaël affirmait avoir couru plus de 800 km pour 40 000 mètres de dénivelé, dont 14 000 sur la dernière semaine !

¹⁶ En français, le temps réfère aussi à la météo. De manière assez large à des situations où tout contrôle est impossible.

La même année, Benoît effectuait un « *week-end choc* » de trois jours à plus de dix heures de course chacun (*Encadré n° 3*)¹⁷. Des chiffres bien au-dessus des recommandations sanitaires.

Encadré n° 3 :

« *Week-end choc* » et jour « sans »

(Benoît, printemps 2022)

J'échange ponctuellement avec Benoît depuis l'hiver. Nous ne nous sommes pas vus depuis la virée avec Mickaël sur le parcours du Trail des 3 couvents, il y a quelques semaines [45 kilomètres et 3600 mètres de dénivelé], mais je sais qu'il s'entraîne sérieusement, comme me le certifie Liess, un autre adepte de Strava. Benoît n'a pas ses enfants le premier week-end de mai. Il a posé la journée du vendredi pour étendre cette plage et s'entraîner.

Contacté par WhatsApp, il me propose dans un premier temps une sortie de nuit, avant de changer son plan : trois journées de dix heures sur les sentiers. « *Ce qui ne fait jamais que 30 heures, conclut-il. Ce qui est encore loin du compte [des 80 heures de la CT]* ».

Benoît avait déjà couru plusieurs jours d'affilée en Chartreuse, pour préparer l'épreuve, avec Romain, lors de leurs premières tentatives. À l'époque, ils avaient réservé un logement à Saint-Pierre-de-Chartreuse pour repérer aussi les sentes sauvages. Cette année, l'organisation est plus sommaire. Après deux participations, la navigation passerait presque en arrière-plan. Le volume primant sur tout. L'envie est d'aller le plus loin possible. Je perçois une forte motivation.

Benoît m'a donné rendez-vous à la mairie de La Tronche, au pied de sa montée fétiche, le vendredi matin. Le point se situe presque à égale distance de nos deux habitations, mais là où je choisis de me faire déposer en voiture par ma compagne, Benoît a préféré venir en trotinant. Je le retrouve donc déjà échauffé, le sac rempli, pour une autonomie maximale, la casquette déjà à l'envers.

Le parcours ? Grenoble/Saint-Pierre-de-Chartreuse/Grenoble. Les destinations étaient devinées, mais les variantes restent nombreuses. Elles dépendront des forces du moment, d'après lui. J'ignore si je serai en mesure de faire l'aller-retour, mais Benoît ne semble pas tellement en douter. L'idée d'aller de chez nous – ou presque – au site du départ de la course ne manque pas de nous amuser.

Benoît commence à gravir la pente raide qui mène à la classique Vierge noire. Les premiers kilomètres paraissent presque faciles. Chaque pierre me semble connue. En chemin, nous évoquons le livre *Les Finisseurs*, inévitablement, qu'il a picoré ; la récente performance d'Alice sur le Challenge Loop du *missionnaire* ; l'achat de ses dernières chaussures.

Benoît file en direction de la batterie du Mont Quichat puis avale la descente vers la Vence, en direction du Château de Quaix-en-Chartreuse. Quelques tiques s'accrochent à nos jambes au passage de hautes herbes. D'une pichenette nous les éjectons pendant qu'elles courent encore, et nous aussi.

La chaleur commence peu à peu à se faire ressentir. Nous rechargeons nos gourdes à l'une des fontaines du village. Alors que j'imagine une montée par les crêtes de la Pinéa, Benoît propose un détour par l'Aiguille de quai en préambule. Je prends la tête pour la première fois. Je me sens bien. La pente est régulière. De grands lacets s'étirent dans les bois. Nous parvenons rapidement au pied d'une petite pointe rocheuse, que Benoît décide d'escalader pour prendre le paysage en photo, avec son téléphone. Depuis nos premières sorties, je l'ai ainsi vu photographier les crêtes de Chamrousse, Chamechaude ou les lumières de Grenoble à de nombreuses reprises. Il m'arrive souvent de lui dire : « *N'oublie pas ton compte Instagram* », pour taquiner cette habitude en décalage avec son discours sur ces pratiques qui garnissent les réseaux sociaux notamment.

Benoît est plus aventureux que la plupart des autres enquêtés. Il aime découvrir de nouveaux chemins, quitte à s'embarquer dans des sentiers de galère. Glisser ne lui fait pas peur. Il me dira un jour que je devrais même l'accepter. S'il n'hésite pas à se lancer dans des couloirs engagés, cette faculté s'exprime surtout en descente, où je peine toujours à le suivre. Cette sortie n'échappe pas à la règle.

Nous retrouvons finalement le pied des arêtes de la Pinéa, que nous avons empruntées avec Liess un an auparavant. Au « *feeling* », à l'époque, ce qui nous avait fait prendre un kilomètre avec 322 mètres de dénivelé, à enjamber des souches. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne sommes en mesure de retrouver la trace exacte. Nous nous hasardons sur ce qui ressemble à une piste forestière, avant de nous résoudre à l'évidence : le chemin est bien plus loin. Ni une ni deux, Benoît décide de remonter droit dans la pente, si raide que la terre s'écroule sous nos pas. La forêt n'offre que de petits arbres pour nous retenir. Les bâtons suppléent les jambes. Je crois me hisser avec les bras. Les bavardages cessent jusqu'à retrouver la piste qui sillonne l'extrême limite de la crête.

¹⁷ Il réitéra l'expérience, en la portant à cinq jours, en 2023.

Les premiers rochers de la Pinéa, par cette face, réclament l'usage des mains. Benoît avance le premier et je laisse une distance de sécurité pour éviter d'éventuelles chutes de pierres. Nous progressons dans un chemin d'herbe, de bruyères et de pierres jusqu'au sommet. Je repense au conseil de Liess et m'oriente vers la droite, à cause du vertige. Le temps d'une « photo Instagram », Benoît reprend la tête dans la descente jusqu'aux arêtes du Mont-Fromage : direction le Charmant Som. À plusieurs reprises, Benoît m'attend dans les virages, puis nous trottonnons ensemble, en reprenant nos papotages. Comme souvent avec lui, l'actualité nourrit les discussions ; qu'il s'agisse de nouvelles nationales ou familiales. Ce qui s'explique sans doute par certaines similitudes dans nos parcours, comme avec Maxime. Ces sorties longues sont l'occasion d'en apprendre davantage sur son histoire. En échange, j'accepte de me livrer également, souvent sans calcul.

Un pique-nique est improvisé à la croix du Charmant-Som. Saint-Pierre-de-Chartreuse s'offre alors pour la première fois. Benoît a prévu de larges sandwiches, contrairement à moi. Il m'en propose un, que je refuse. Il le dévore sans problème, en prenant le temps nécessaire, avant d'emprunter les dalles calcaires en direction de La Diat.

Cette partie est particulièrement technique et Benoît creuse un écart sans effort superflu. Ses cuisses absorbent les chocs de la pente irrégulière, dont certains virages font comme des escaliers.

L'entrée dans la forêt me voit revenir vers lui. Son allure est la même que lors de la plongée vers la Vence.

Dans les quelques replats, Benoît s'efforce de trotter même à vitesse réduite.

En bordure de chemin, je le vois parfois fureter. Tic de *vétéran*, m'explique-t-il. Lors de la dernière édition, un livre l'avait retardé dans ce secteur.

Nous arrivons du côté de La Diat sans même nous y arrêter. Nous contournons la *grosse pierre*, en passant par la caserne des pompiers et par le pied du kilomètre vertical, totalement éboulé. Nous marchons sur des troncs et des branchages ; l'eau ou la boue sous nos pieds. Je propose à Benoît de prendre un verre au village. Plus nous descendions, plus la température grimpeait, et même à un peu moins de 1000 mètres d'altitude, la chaleur commence à se faire ressentir. Benoît s'inquiète d'ailleurs de la sécheresse du terrain, à cette période. À ce rythme-là, les cours d'eau du parcours se seront taris avant que le départ ne soit donné. De quoi corser toute équation.

Je propose à Benoît de revenir par la forêt de l'Océpé, pour rejoindre le col du coq, où il souhaitait aller. Cette variante devrait ainsi nous permettre de monter à l'ombre, par une pente plus douce. Benoît connaît très peu cette forêt et accepte donc volontiers. En me levant de ma chaise, je réalise soudain que nous n'en sommes qu'à la moitié.

Nous filons donc par Perquelin, puis bifurquons à l'entrée de Mollard-Bellet. La première partie de l'ascension ne pose aucun problème. Benoît ne semble même pas fatigué. Sa marche régulière. Son pas imperturbable. Il ouvre de nouveau la voie, quand soudain j'ai besoin de m'allonger. Je prétexte une « pause pipi », en espérant me refaire en quelques secondes, mais je dois m'asseoir. La silhouette de Benoît disparaît dans les arbres. La bascule n'est plus si loin, mais la pente est devenue plus longue. Je reste quelques instants au sol, ferme les yeux, puis je repars en ignorant combien de temps mon oubli a vraiment duré. Je me dis pour me rassurer que Benoît serait redescendu s'il ne m'avait pas vu arriver au bout d'un moment... La chaleur et la position du soleil achèvent de me calmer. À la sortie de la lisière, je vois Benoît qui m'attend, non loin de la fontaine du col. Je peine à me traîner vers lui et lui rapporte mon « coup de barre ». Nous restons alors quelques instants au frais avant de reprendre la marche. Le plus gros des difficultés est maintenant derrière nous, mais la suite se presse dans le vague. L'Emeindras est bientôt passé. Benoît me parle de son fils. Du doctorat. Du sien. Du mien. J'ai du mal à enregistrer, mais les jambes continuent d'avancer. Benoît me fait grâce de la montée du Saint-Eynard. Nous longeons la route de Chartreuse, la même que Sgard, son asphalte chaud. Benoît court un peu devant, comme s'il était parti du Sappey. Sa faculté à fournir un effort constant, à maintenir une exigence de rythme me bluffe totalement.

Nous arrivons enfin au col de Vence : un dernier plongeon, et enfin Corenc. La montre s'arrête pour moi. Pas pour Benoît. 53 kilomètres et 3600 mètres de dénivelé, en 9 heures 40. Je me sens vidé. Je suis obligé de faire un détour à la supérette à moins d'un kilomètre de chez moi, puis de me poser sur un banc pour reprendre quelques forces.

Benoît m'a proposé de le suivre le lendemain et le surlendemain encore, mais cette fois j'ai décliné. Il réduira d'environ 10 % le volume à chacune de ces sorties. Contrairement à ses habitudes, il n'en publiera aucune sur son compte Strava. Le voilà maintenant préparé.

Les coureurs jouent sans cesse à trouver la solution idéale, selon leurs qualités. Dans les faits, cette préparation est basée sur la pratique de la course à pied, couplée à un autre, voire plusieurs autres sports. Liess, par exemple court et roule, sur *home-trainer*, la plupart du

temps. Il s'astreint également à quelques exercices de renforcement et d'étirements, devant la télévision. Romain pratique en parallèle le *cross fit* (voir après). Pour la plupart des coureurs, l'entraînement complémentaire évolue suivant la saison, avec du ski de randonnée l'hiver, pour Maxime, Mickaël, Benoît, Éric et Alexandra ; une pratique de cycle au retour des beaux jours, ou selon la région d'habitation, comme pour Jean-David. Le renforcement est omniprésent. Benoît, en 2022, essayait de s'astreindre chaque jour à une routine d'entraînement de 20 minutes minimum. Pour d'autres, ce renforcement passe par la pratique d'un sport de combat, comme Éric, ou du yoga, comme Alexandra.

Oui, je fais beaucoup de bricolage, je fais du vélo, parce que j'essaie de ne pas non plus trop solliciter mes membres, mes articulations, les genoux, d'ailleurs quand t'es venu comme je t'ai dit, j'étais en train de contacter un gars pour un vélo et je fais beaucoup de bricolage, j'aime bien bricoler. Sinon essentiellement ça tourne autour de ça, je ne fais pas trop de ski, pas de ski quasiment. D'ailleurs, faut que je m'y mette au ski de rando, ski de fond. (Liess)

Outre ces mises en situation poussées, certains coureurs de la Chartreuse Terminorum travaillent parfois à des exercices de « visualisation »¹⁸, comme Maxime a essayé de le faire en 2022, en se basant sur un livre d'autohypnose, trouvé par hasard par sa compagne. Via ce biais, il a tenté de convoquer de manière régulière des images de la course, et de les intégrer dans sa préparation. Au-delà de cet exemple, toute une série d'exercices émerge, pour essayer d'élever la performance à son niveau souhaité. Comme l'explique Reboul, seule la répétition – ou « *practice* » – permet à l'athlète d'y parvenir (2010 [1980], p.51). Dans ce cas, le coureur parlera moins du contenu de son apprentissage que de l'activité elle-même.

Pour parvenir à enchaîner autant d'heures, les coureurs portent une grande attention aux signaux d'alarme corporels, qu'ils tentent d'éteindre au maximum. Cette prise en compte de *feedbacks* sensoriels peut être lue comme une relation dialogique, oscillant entre résonance – écouter et s'adapter – et aliénation – continuer suivant le plan (*chapitre 10*). À ces heures s'ajoutent des étirements et tout un lot de soins, qui viennent conditionner le corps à l'effort et parachever la préparation.

J'étais chez une nutritionniste, je fais podologue, je fais aussi du kiné, de l'ostéo. Là, si tu veux, on est seul, on se régule tout seul, on s'entraîne, c'est notre faute à nous si on est mal entraînés. C'est pas de la faute de l'avant-centre parce qu'il a tiré à côté de la cage. Moi, j'ai fait des concessions toute la semaine, là on est vraiment tac-tac et ça tu peux pas, si tu veux partir en disant : « Je ne regrette rien ». Il faut que tu mettes toutes les chances de ton côté, c'est-à-dire [être] bien entraîné, bien alimenté, bien hydraté, bien reposé, tu vois. Tout ça, et après, le jour de la course, tu fais ce que tu peux, mais au moins t'auras aucun regret. Il faut partir toujours sans regret. (Liess)

¹⁸ Acte d'imagerie mentale au cours duquel la personne tente, par un acte volontaire, de revivre (ou de vivre) certaines situations, en méditant ou en fermant les yeux, par exemple.

De la même façon, Éric recourt à la pédicure, se fait masser régulièrement les pieds et les jambes par sa fille. Benoît pratique quant à lui le tannage des pieds au citron un mois avant l'épreuve. Céline est même allée jusqu'à transformer une scie égoïne électrique en « *gun massage* », à l'aide d'un bouchon en liège.

Pour concilier cette exigence avec ses obligations extrasportives, chaque athlète adopte des stratégies d'ajustement. L'exercice réside donc dans la capacité à faire coexister deux temps, voire trois – celui de la course, celui de la famille, et celui du travail – dans une même journée ; ce qui revient à optimiser le temps de repos.

De la même façon, Céline – deux enfants, un mari – explique réaliser des sorties tôt le matin, pendant que ses enfants dorment. Parfois à 5 heures. Elle n'hésite pas, dans ces cas, à dormir dans la chambre d'amis, pour ne « *pas réveiller la maison* ». Le reste du temps, il lui arrive de rester en tenue de course la journée pour caler une sortie dans les interstices, lorsque sa fille va aux cours de mathématiques, par exemple. La préparation s'encastre alors dans le quotidien, plus que le quotidien gravite autour, comme chez d'autres.

Céline déclare aussi profiter du fait que « *les enfants grandissent* » pour allonger ces sorties, ces dernières années. Le week-end, elle avale des séances longues de 2 à 3 heures, en se levant à 4 heures. Au retour, elle marche avec son mari : une activité « *qui permet de faire quelque chose avec [lui]* ». Ayant pratiqué l'orientation lors de son long séjour en Norvège, Céline est davantage préoccupée par l'aspect physique de la Chartreuse Terminorum. Elle a donc pris « *un plan sur Internet : 5 jours par semaine, avec pas mal d'exercices en côte (pas hyper marrant, mais bon), ajoutés à du vélo et de la natation* ». Elle s'est aussi inscrite à un MOOC¹⁹ sur la préparation en course à pied.

Les enfants sont plus grands déjà, donc maintenant c'est vachement plus facile. Après j'essaie de m'entraîner à des moments où ça n'embête pas trop le monde. Vu qu'on est tous à la maison en ce moment [à cause de la pandémie], c'est vrai que c'est vachement plus facile aussi parce que les gamins sont à l'école ; ils sont à la maison, mais ils sont à l'école. Mon mari, il bosse aussi ici du bureau [de la maison], moi, je perds pas de temps à emmener les gosses, aller les chercher, à aller jusqu'au bureau ; ça me fait déjà gagner une heure par jour au minimum, et ça, c'est une heure de plus où je peux faire autre chose, et on se voit beaucoup plus au final, car on mange ensemble le midi. Les gamins, une fois qu'ils ont fini l'école, moi je suis à la maison, tous à la maison en même temps. Les moments où je pars m'entraîner finalement c'est vraiment une portion infime de la journée par rapport aux moments où on peut se voir. Donc c'est vachement plus facile en fait, parce que justement on se voit plus, et du coup, il y a plus trop cette culpabilité à aller courir quand les gamins sont à la maison. (Céline)

Chez Céline, le temps passé en famille compte davantage que le temps de préparation. D'où un sentiment de culpabilité à mettre son projet personnel en avant, lorsqu'elle ne peut tout

¹⁹ Formation en ligne.

mener de front. En tant que coureur convivial, l'objectif est avant tout de passer de bons moments en interaction avec les autres ; y compris en famille. Du fait de ce style dominant, Céline ne cherche pas à « rattraper » le retard dans sa préparation. Quel que soit son niveau, à moins d'une énorme défaillance, elle parviendra à interagir avec le groupe et à suivre sa quête de résonance.

Indépendamment des styles, tous les coureurs responsables d'une famille avancent l'idée de ne pas faire subir leur engagement à leur progéniture. La préparation résulte d'un pacte plus ou moins explicite avec les proches, afin de maintenir un équilibre familial, du moins dans le discours, comme l'explique Jean-David – un enfant, marié :

Après il y a une discussion que tu dois mettre en place avec ta famille. Moi, j'ai une femme, ma vie de couple. Ma vie d'homme, individuel. Avec mes origines. Donc il y a tout ça. Est-ce que je suis capable de me lever plus tôt ? Et aussi demander l'autorisation pour que ça soit très clair. Et que l'on n'ait pas à renégocier ça. Qu'est-ce qui est important ? Que l'on mange ensemble. Moi, j'ai la natation à 21 heures 15. Par chance, j'ai la piscine à 200 m de chez moi. Ma femme, elle a du mal à comprendre. À 22 heures 30, je suis à la maison. Qu'est-ce qu'on a à faire de plus, à part regarder la télé ? Le petit est au lit. Le matin, je me lève à 4 heures 30 pour aller courir. C'est un choix, mais ça ne vient pas gêner. Mais ça, c'est pas tous les jours. Après, le week-end, on a la vie de famille, avec la famille, les amis. Il faut cette vie sociale. (Jean-David)

Le pacte passé au sein de la famille, porté par le coureur, peut susciter de l'incompréhension. Selon les styles de joueur, le pacte évoluera, vers plus ou moins d'implication mutuelle. Les jusqu'au-boutistes semblent ainsi demander plus d'efforts à leurs proches, pour atteindre leur objectif. Ainsi, Fiona, la compagne de Mickaël lui glissait un jour qu'elle n'attendrait pas 4 ou 5 ans, qu'il finisse l'épreuve, pour avoir un enfant avec lui. Derrière cette critique douce, le pacte apparaîtrait clairement.

Dans les discours, la bienveillance l'emporte. Les sacrifices sont atténués. Ceux du coureur plus que ceux des autres. « *J'arrive plus à parler de sacrifices pour les autres que pour moi* », confiait Mickaël. Tous doivent pourtant vivre avec cette obsession pour la course, qui s'immisce parfois de manière insolite dans les foyers (Annexe 54).

Entre autres exemples : Liess nous avouait un jour consulter un nutritionniste pour préparer la prochaine Chartreuse Terminorum²⁰. Nous l'interrogeons alors sur les contraintes de ce choix sur sa vie sociale. Ce dernier nous répondait que ce « *rééquilibrage alimentaire* » n'avait que peu d'impact. Nous décidions alors de consulter le même spécialiste pour nous en assurer. Au bout de deux mois, nous confessions à Liess que c'était tout de même « *embêtant* », ce à quoi il nous répondit par l'affirmative, en avouant relâcher la bride par moment.

²⁰ Il s'était rendu compte plusieurs fois qu'il souffrait de troubles gastriques après un certain nombre de kilomètres d'effort, entre autres problématiques.

Selon cette logique, le choix de la famille conditionne l'engagement, au-delà du discours tenu lors de la rédaction de l'essai. Maxime – un enfant, séparé, mais en couple –, écrivait que : « *cette Chartreuse Terminorum [était] un défi insensé, tellement insensé qu'il vire à l'obsession* ». Il expliquait aussi avoir planifié un entraînement et avoir appris en partie de ses erreurs. Pourtant, à l'issue de sa troisième participation, il affirmait :

[En parlant de difficultés à respirer pendant la course] Par contre, si t'es plus là pour le dire parce que t'as fait une crise tellement violente que... enfin moi, je pense quand même à ça, tu vois. J'ai une fille, j'ai ma femme, j'ai de bons moments sur les sentiers... Voilà, je sais que c'est pour moi. (Maxime)

La prise de risque, ici liée à la chaleur et à la récupération de ce type d'effort, est réduite afin d'honorer ses responsabilités de père de famille et de conjoint.

Dans de plus rares cas, le conditionnement par la famille est aussi motivé par une volonté d'intégration de l'enfant – ou du partenaire – à l'activité. La pratique pour soi se travestit alors en temps familial, comme Éric – deux enfants, une épouse –, que tous rejoignent parfois en course, le temps d'un week-end.

Dans ce cas, le pacte est tourné de manière avantageuse, pour toutes les parties. Chez Éric, la pratique de l'endurance étant antérieure à sa mise en couple, le pacte amoureux comprenait cet engagement. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des athlètes suivis. La compagne d'Éric reconnaissait le poids de la préparation dans leur équilibre familial. Celle-ci redoutait plus que tout la blessure qui, pour reprendre les mots de son livre, annoncerait des crises, voire le « *divorce* ».

La croissance et l'autonomisation progressive des enfants permettent en outre au coureur de s'investir davantage dans la pratique. De ce point de vue, l'âge moyen des coureurs de la Chartreuse Terminorum, pointé à 44 ans (en 2019)²¹, illustre autant une progression dans la pratique de l'ultraendurance qu'une possibilité de courir davantage.

Dans d'autres cas, les recompositions familiales permettent de dégager des créneaux, et limitent l'impact de la pratique sur les autres et le quotidien. Comme Alexandra – deux enfants, divorcée :

Eh bien, ça se passe bien parce que du coup, moi, mes ultras, je les fais toujours en fin d'été. Et du coup comme l'été on fonctionne 15 jours/15 jours, et les 15 jours où je ne les ai pas [les enfants, à garder], c'est 15 jours où je suis à bloc, je charge un maximum, donc voilà, je m'en sors bien comme ça. (Alexandra)

²¹ Seuls huit athlètes avaient moins de 40 ans, lors de cette édition. Deux seulement (25 %) avaient pris part à un ultra de plus de 200 kilomètres auparavant. À l'inverse, 61 % des plus de 40 ans avaient déjà participé à ce type d'épreuve.

Même constat pour Benoît – trois enfants, divorcé –, qui planifie ses sorties longues une semaine sur deux, selon le tour de garde. Ses enfants plus grands, présents au domicile par intermittence, atténuent le sentiment de culpabilité évoqué par Céline. Durant ce travail, il n'était pas rare de rejoindre ainsi les coureurs avant les premières lueurs du jour, pour faire quelques kilomètres ensemble.

Il y avait une vie familiale, des enfants, la nécessité à un moment donné de voir les choses à moyen et à long terme, et que j'étais pas le seul à..., j'allais dire : « à subir les conséquences » [de la pratique du hockey]. En tout cas, mes choix impliquaient aussi d'autres, donc forcément, on raisonne plus tout à fait de la même manière, c'est-à-dire qu'on raisonne en termes de « bien-être », on va dire, et d'intérêt collectif plutôt qu'individuel. Et là, pour le trail, je n'ai pas du tout ce questionnement-là. (Benoît)

En revanche, la carrière professionnelle actuelle de Benoît conditionne son entraînement. Loin de se conformer à un plan, Benoît préfère viser la régularité, et « rationalise » les sorties. Pour cette raison, par exemple, il ne pratique pas le vélo qu'il juge trop chronophage par rapport à la course à pied, pour un gain et un ressenti équivalents. Pour cette raison également, Benoît s'astreint à des allers-retours réguliers pendant des heures sur les pentes du Rachais, qui représente le meilleur ratio kilomètre-dénivelé à proximité de chez lui. Pour lui, « *tout ce qui est pris est pris* », nous confiera-t-il un jour.

Cette rationalisation du temps n'empêche pas des écarts. Benoît est par exemple toujours motivé pour découvrir de nouveaux sentiers et explorer, quitte à perdre du temps pour finir. De la même façon, dans la plupart de nos sorties, il n'hésitait pas à dégainer son smartphone pour prendre des photos du paysage, comme nous l'avons vu. L'entraînement est donc une adaptation aux contraintes et aux envies. Il est traversé de changements de styles choisis ou forcés continuellement.

[...] Et sur la préparation [de sa 1^{re} Chartreuse Terminorum], j'ai essayé de faire ce que je pouvais faire compte tenu de mon boulot, mes contraintes, ma vie perso. Sachant qu'on en revient à l'équilibre : c'est un plaisir qui est assez égoïste finalement. C'est un challenge personnel, mais je pense que dans tous les choix que j'ai faits dans ma vie, j'ai jamais fait des choix purement égoïstes et des choix qui pourraient mettre à mal mon équilibre et l'équilibre de mes proches. Quand on tombe dans ce que moi je trouve être un excès, il y a un problème. Soit effectivement c'est ton activité, t'es sportif professionnel, c'est ton job, voilà, mais parfois t'as des conduites qui m'interrogent un peu. Quand t'en es à tout sacrifier, ton boulot, tes amis, ta famille, il y a quand même un petit souci. (Benoît)

Selon cette idée, Benoît affirme que sa pratique ne l'a jamais empêché « *de lire, de voir des copains, d'aller au ciné...* ». Ce que nous avons vérifié en l'interrogeant sur ces lectures et visionnages, pendant nos sorties, indirectement.

Côté travail, les restrictions sanitaires liées à la pandémie de Covid-19 interfèrent sans nul doute dans nos résultats. Travailler depuis le domicile a ainsi pu être vu comme une aide à la préparation pour les coureurs concernés, comme Céline.

Au sein de notre panel, nous relevions toutefois l'existence de cas où la course se mêlait à l'emploi. Alexandra et Maxime notamment travaillaient dans le milieu du trail ; tous deux en temps qu'entrepreneur, comme nous l'avons vu dans les rapides portraits. Paradoxalement pour Maxime, qui encadre des stages trails, cette charge semble parfois nuire à sa préparation. Tel est le paradoxe du « corps outil ». Lui-même déclarait « *s'entraîner selon les imprévus* », parfois en fin de journée, un peu à la manière de Céline, finalement. Chez ce coureur, le travail, couplé à la garde alternée des enfants, crée un cocktail détonant. Ainsi, à chaque fin de saison, nous avons pris l'habitude d'effectuer une sortie avec Maxime sur ses terres, en Belledonne, au cours de laquelle il décortiquait les choses à modifier pour aller plus loin dans l'épreuve. Chaque année, le constat revenait comme un marronnier : le travail ne lui permettait pas de se « *mettre dans les bonnes conditions* ». De là des abandons répétés sur des épreuves, hors Chartreuse Terminorum. À ses yeux, mener deux carrières conjointes, basées sur l'endurance, apparaît trop éreintant.

À l'inverse, Liess travaille dans une usine de confection de sirops. Un emploi trouvé « *par hasard* », mais qui lui offre un terreau propice au développement de sa passion.

J'ai continué dans la maintenance industrielle et le bâtiment, et du coup, ça me va bien parce que je suis manuel, débrouillard, je suis autonome, je fais ce que j'ai envie, t'as toujours un système D, tu réfléchis, tu cogites, t'es pas là à taper des chiffres parce que la continuité aurait fait que je fasse comptable, tu vois [il a obtenu un BTS en gestion]. Je me voyais pas, comme [un autre coureur], tu sais [cet autre coureur] [rires], à taper, à entrer, contrôler : « Putain, faut pas qu'on me parle parce que là j'ai une clôture comptable ». C'est vraiment... Ah, la, la ! Laissez-moi tranquille ! J'ai ma liberté, et je finis assez tôt le travail, j'ai pas d'impératif, faut que ça soit fait avant telle heure, sauf si j'ai une urgence bien sûr, mais c'est vrai que je suis arrivé un peu comme ça par hasard sur ce métier-là, mais du coup il me va très bien. (Liess)

Même si son travail est relativement physique – Liess affirme marcher plus de huit kilomètres par jour dans les ateliers –, la rigidité des horaires, liée à une charge de stress et d'inconnues gérables, lui permet de s'entraîner à sa guise. À l'inverse de Maxime, dont les contours du métier semblent plus poreux.

Ainsi, l'activité professionnelle de Liess est parfaitement intégrée à sa préparation. Pour lui comme pour Éric, le chemin de l'entreprise jusqu'au domicile se transforme en terrain d'entraînement. Un moyen de « gagner » le temps de trajet, dans leur routine d'entraînement.

Je cours en général 3 fois par semaine, quand je ne prépare rien. Quand je prépare, là c'est cinq. Cinq fois par semaine. Et j'essaie, si j'arrive à aller au boulot le mercredi matin, ça me

fait une sortie, ça m'évite de la faire le soir, c'est-à-dire qu'à 16 heures je suis là. Tu peux ranger la maison, faire des trucs, faire à manger, tu vois. Tu soulages les gens, et puis ça ne me dérange pas de partir tôt le matin. Justement, demain [samedi] on a prévu de partir à 7 heures 30 avec Éric, justement pour rentrer vers 10 heures -10 heures 30, comme ça les vies de famille ne sont pas impactées. Comme ça, t'arrives chez toi vers 10 heures. Éric, ses enfants, ils sont assez grands, donc ils se lèvent à 10 heures, ses ados. Hop ! Ils se lèvent à 10 heures, ils t'ont pas vu, comme ça il arrive pile pour le petit-déj', comme il dit à chaque fois : « Pile pour le petit-déj' ». Toi, t'as fait tes 2 heures de sport, 3 heures de sport, et en fait ça passe nickel. En fait, t'es obligé de faire des concessions comme ça et de jongler comme avec le taf, avec ta vie perso. T'as des amis, des fois tu vas chez tes amis et du coup, des fois, t'as des régimes alimentaires un peu particuliers, t'as une course le lendemain. Eux, ils ne le savent pas forcément. Généralement, ils le savent, car ils te disent : « Qu'est-ce que tu prépares ? », c'est la question. « Eh bien moi... ». « Tu veux des pâtes ? » « Ah, si ça te dérange pas... ». (Liess)

L'équilibre de l'athlète s'avère donc un véritable programme d'épreuves combinées, qu'il lui faudra tenir sur la durée, pour atteindre ses objectifs initiaux. En résumé, la période d'embarquement résulte d'un pacte familial, en plus d'un pacte à soi, tout aussi dur à conclure. Au cours de la préparation, l'athlète sans cesse est amené à les renégocier, selon les contraintes de l'un et de l'autre, même s'il n'est pas rare que les proches consentent à se rallier au projet individuel de l'athlète. Ce dont témoignent, en creux, la plupart des discours, à travers l'omniprésence du « moi ».

[...] En fait, ça reste un truc un peu égoïste notamment, tiens on était en train de parler de « Pourquoi s'aligner sur ces formats-là et tout », ben... Toutes les réponses mènent à moi-même, enfin... Tu fais pas ça pour les autres, tu fais pas ça pour la lumière, tu fais ça pour toi, quoi... (Maxime)

L'embarquement marque finalement l'entrée dans le jeu et ouvre aussi une parenthèse, au cours de laquelle l'athlète tente de faire le choix de soi. Selon son style dominant, ses objectifs et le pacte à soi et aux autres, découlent différentes priorisations et façons d'intégrer la course au quotidien.

3.2. Une approche intellectuelle de l'épreuve

Tu lis des articles, tu te renseignes, tu discutes avec des gens, mais t'entends tellement plein d'histoires, plein de choses. Tout tourne dans ta tête : « Comment ça va se passer pour moi ? ». (Éric)

Outre ces pactes, la préparation à la Chartreuse Terminorum, parce qu'elle réclame de l'anticipation, induit une intellectualisation de l'épreuve. Cette intellectualisation se rapporte aux styles de joueurs cherchant à dominer la course, plus ou moins développée selon les coureurs. Elle caractérise la finitude du jeu.

Dès lors, la préparation n'est plus qu'une succession d'hypothèses à tester, avec pour objectif de comprendre et d'éprouver le jeu de la course avant l'heure. Cette préparation, par hypothèses, censées répondre à des scénarii basés sur un vécu ou le discours d'anciens, voire sur l'imaginaire, est à la base du caractère ludique. Il suffit de penser au joueur qui élabore plusieurs stratagèmes sur un jeu en ligne, par exemple.

Puisque personne n'avait jamais fini la Chartreuse Terminorum lors de notre enquête de terrain, la plupart des lectures et des témoignages se tournaient vers la Barkley, dont la documentation ne cesse de croître. La sortie du livre *Les Finisseurs* (Berg & Delfosse, 2019) est apparue comme un réel événement au sein de la communauté : l'intégralité des coureurs de l'étude l'ayant lu, au risque de nous « spoiler » (Encadré n° 4). Pour Maxime, cette documentation est une étape de ce qu'il nomme un « process ». À travers l'exemple de Gaëtan, nous avons déjà remarqué que la lecture liée à ces épreuves participait à la sélection. Ce goût est alors décuplé au cours de l'embarquement.

Encadré n° 4 :

Soirée « ciné-pizza »
(Éric & Liess, automne 2021)

Liess m'a invité chez lui un samedi soir. Quelques semaines auparavant, j'ai participé au Congrès « Ultraendurance et conditions extrêmes » à Caen. Étant l'ami d'un des organisateurs, j'y ai récupéré le film, adapté du livre, *Les Finisseurs*, de Berg et Delfosse (2021), diffusé lors des rencontres. J'en parlais à Liess à mon retour, au cours d'une sortie, et il proposait alors d'organiser une soirée « avant-première » à son domicile. Comme il venait de gagner la Chartreuse Backyard 2021 et d'emménager avec Nathalie, sa compagne, dans leur nouvelle maison, l'occasion était trop belle.

Liess et Nathalie ont également invité Éric et Johanna, sa femme, sans leurs enfants. Tous se connaissent depuis les Chartreuse Backyard. Mon amie est aussi présente et les rencontre pour la toute première fois. Je repense alors aux travaux de Wacquant et à la « distanciation » souvent professée par d'autres. Pourtant, j'apprécie la présence de mon amie sur le « terrain ». Car j'ai aussi en tête les travaux du binôme Pinçon-Charlot et sais à quel point le couple permet de franchir certaines barrières. Je sais aussi que nous commenterons cette soirée dans la voiture et qu'elle m'aidera à « objectiver » ma posture, justement, sans même parler de l'analyse. Surtout, je repense à ma rencontre avec Liess, lors de l'Échappée Belle 2020, et je mesure le « travail accompli » en un an, pour me retrouver aujourd'hui invité chez Nathalie et lui.

Liess a prévu de visionner le film avant de manger des pizzas, qu'ils ont commandées à côté. Au moment de lancer le film, Liess est déjà assuré de participer à la Chartreuse Terminorum 2022, alors qu'Éric n'a encore jamais postulé. Liess a aussi commencé la lecture des *Finisseurs*, mais je le sais davantage adepte de ce genre de documentaire, lors de ses séances sur *home trainer* ou d'étirements par exemple. Chacun d'entre eux entretient sa « quête » de ticket pour la Barkley. Il ne compte donc pas en rater une miette, même si l'ambiance reste aussi taquine qu'à l'habitude.

Une fois lancé, Liess n'hésite pas à commenter le film ; Éric plus rarement. Plus souvent, je vois Liess acquiescer. Il me glisse à voix haute que certains propos du film font écho à notre dernier entretien. Les images qui défilent renforcent alors sa volonté de tout planifier, calculer et reconnaître, pour laisser le moins de chance possible au hasard. Ce qu'il résume par « avoir un esprit cartésien », essentiel pour réussir ce type de course selon lui. Johanna, la compagne d'Éric abonde. Dès lors, le film s'apparente au « jeu des points communs ». Je vois Liess prêter attention aux détails derrière chaque phrase.

Le film est court et les commentaires de Liess et de ses convives me laissent sur cette vision d'un *finisseur* ultra rationnel. Liess et Éric s'en font chercher les pizzas, reviennent, et la table continue à débriefer le contenu. Peu à peu, elle se projette. Des noms locaux font irruption dans la conversation. Éric finit par dire qu'il a

toujours « *tout dans sa tête* », en parlant de son travail. Entre deux plaisanteries, j'ai une forte intuition... Il faudra que je regarde le film avec d'autres coureurs.

En parallèle, les règles, l'exigence du parcours – pour les *vétérans* –, ou leurs fantasmes – pour les *virgins* – obligent à « réfléchir à tout ».

Chez Maxime, cette promesse d'intellectualisation est une source de motivation. Elle se rapproche d'une envie de jouer à un jeu complexe. Cela ne prend évidemment pas la même forme selon les styles de joueurs. Pour les jusqu'au-boutistes, la réflexion suppose de laisser le moins de zones d'ombre possible, d'où des lectures très variées ; pour les *virgins* également, faute de connaissance du terrain. Ces derniers sont d'ailleurs obnubilés par le rapport à la carte et nous avons observé des tentatives pour obtenir celle de la dernière édition, avant le départ de 2022, plus ou moins en vain.

Dans les documentaires sur la Barkley, l'aspect rigoureux est exacerbé. Il s'illustre par le portrait scientifique et militaire de ses *finisseurs* (chapitre 2). Comme le rappelait Jared Campbell, triple *finisseur*, 2/3 d'entre eux étaient titulaires d'un doctorat. Parmi eux, Blake Wood soulignait : « *Je crois que les ressorts sont les mêmes : ce qui te permet d'obtenir un doctorat te permet aussi de terminer un ultra. Il faut de la persévérance, être capable de tenir quand c'est difficile et être capable de se convaincre que le vent va tourner pour ne jamais lâcher prise* » (2019, p.139).

Avec lui, la figure d'êtres marginaux, ne négligeant aucun détail, tel Brian Robinson, présenté comme autiste Asperger par Berg et Delfosse. Pour ce dernier : « *La Barkley va casser celui qui vient avec un plan trop rigide et démolir celui qui n'en a pas* » (2019, p. 248). De la même façon, Ted Kaizer expliquait accroître de 2 % sa distance d'entraînement par semaine, en vue de la Barkley. Et d'ajouter : « *J'ai toujours pensé qu'il fallait faire les choses parfaitement ou ne pas les faire du tout* ».

Dans nos échanges, il n'était pas rare que les coureurs mentionnent leur « *finisseur* » préféré, et qu'ils citent leurs compétences communes. Pour d'autres, l'idée était plutôt de combiner les atouts de tous.

Cette idée de jeu multidimensionnel, voué aux scientifiques, est renforcée par la participation des récents Français, comme Guillaume, ancien chercheur devenu *data scientist*, ou Aurélien, ingénieur et *finisseur*.

Pour ces raisons, l'aspect « planificateur » est mis en avant dans certaines lettres d'athlètes, tel un gage de réussite dans l'épreuve. Le mimétisme apparaît chez les coureurs comme une

première étape dans l'intellectualisation. S'ensuit le bricolage, où chaque coureur devient entraîneur de soi.

Je crois que ça s'appelle le « myo cross max », c'est un truc qui avait été développé par des Réunionnais à faire des chaises et des côtes courtes. C'est pareil, c'est en allant fouiller sur Internet [que] je me suis dit : « Tiens ça peut être pas mal dans le contexte du moment » [confinement]. (Romain)

Là, c'était par moi-même, après j'étais au lit super tôt le soir. 21 heures 30, t'étais couché, c'était par moi-même. Après il y a aucun entraîneur, qui va te... C'était un peu l'école Anton Kuprika, tu vois. Le mec c'était pareil, c'était tout seul et il court des bornes et des bornes. Parce qu'honnêtement, il n'y a aucun entraîneur raisonnable qui va te dire : « Il faut que tu fasses 150 à 200 bornes par semaine ». Tu ne dis pas ça à ton athlète parce que tu te dis : « Le mec, il va péter », et comme du coup j'ai fait mes études en STAPS, j'ai eu des cours de programmation, etc. Et je me dis : « Il n'y a pas meilleur entraîneur pour moi-même que moi, car j'ai les deux côtés, car je sais comment je me sens sur le moment et j'ai le droit de me donner plus que ce qu'il faudrait ». Donc voilà. (Guillaume)

Il n'est alors pas rare que les athlètes se contactent, via les réseaux sociaux par exemple, pour échanger entre eux.

Après c'est une course que tu prépares... Oui, il y a un tout coté... Il n'y a pas que la course en elle-même. C'est pour ça, on parle beaucoup avec le Covid à l'heure actuelle de course virtuelle, mais il n'y a pas que la course en elle-même, il y a aussi toute la course en amont que tu prépares, je ne sais pas : il y a par exemple la Terminorum ou le Tor, donc t'as toujours des potes qui le font, donc t'échanges vachement. Tu vois, avec Liess, on ne se connaissait pas, mais le fait de préparer la Backyard on a vachement communiqué, vachement échangé sur plein de sujets, plein de trucs, et c'est ça en fait qui est sympa aussi dans les courses. (Alexandra)

Au-delà de cette recherche de rigueur, le contenu des plans diffère d'un athlète à un autre. La forme aussi (*Annexe 55*). Pour certains, il s'agira d'une progression, à travers une augmentation du volume, par exemple. Pour Mickaël, à l'inverse, cela passe par une succession d'entraînements « thématiques », visant à se confronter aux différentes facettes connues de l'épreuve. Nous retrouvons cette idée chez différents concurrents qui égrènent : le travail d'orientation en mauvaises conditions, la condition physique, l'alimentation et le matériel.

Je réfléchis à beaucoup de choses. Par contre, je déteste les plans. Quand tu parles de plan d'entraînement... Ça, c'est un truc... Les mecs, ils parlent de plan d'entraînement... Les mecs sont coureurs du dimanche, mais ils suivent le truc de Jogging Magazine qui a fait un entretien du coach de l'équipe de France, qui entraîne les pros, avec le plan. Mais c'est pas comme ça qu'on vient au sport. C'est pas comme ça qu'on évolue, même ! (Mickaël)

Cette planification reste en partie théorique et est soumise à des ajustements permanents, toujours selon la négociation des pactes. Elle est un moyen classique d'anticiper les aléas de

la course et permet d'optimiser la préparation. Elle se retrouve d'ailleurs sur tous les formats de course à pied et à toute époque, comme le rappelle le témoignage de Jacques.

J'habitais à Vouvry et je faisais Vouvry-le lac, aller-retour, pratiquement une à deux fois par jour. Ça représente 30 km, et puis je faisais de la résistance, des séries de 500 m, des séries de 1000 m, donc je faisais pas mal d'entraînements. Il y a des semaines, je faisais 220 km par semaine d'entraînement et puis je faisais des courses le dimanche, je baissais un peu le pied le samedi. Donc j'ai calculé, j'ai pris mes carnets d'entraînement. Ces sorties-là au total, j'ai calculé au total, j'ai fait 150 000 km depuis que j'ai commencé la course à pied, que j'ai commencé à courir de 23 ans jusqu'à maintenant. J'en ai 69 [en 2019]. (Jacques)

Le recours au calcul et à la planification n'est donc pas spécifique à la Chartreuse Terminorum, mais, par ses spécificités, l'effort de projection apparaît plus complexe. Systématique. Selon l'implication des coureurs, le plan peut être totalement centré autour de la Chartreuse Terminorum, ou cette dernière peut ne constituer qu'une étape, dans un programme plus varié.

Les montres GPS et applications, comme Strava, qui favorisent l'autoquantification, servent bien souvent au suivi de l'activité et à sa programmation (Quidu, 2021). Elles permettent par ailleurs de se comparer aux autres et à soi, d'une année sur l'autre. D'où une autoconfrontation permanente, qui repose sur l'autonomisation et promeut une plus grande connaissance de soi (Schoeny & Chaboche, 2022). Une promesse qui répond à la recherche de progrès individuel au cœur de la démarche de l'athlète.

Pour certains *vétérans* et autres ambitieux, la planification devient même totale, avec l'estimation de temps de passage pour chaque boucle. Planification alimentaire aussi, dans certains cas de jusqu'au-boutiste ou de performeur, qui permet de gagner de précieuses minutes, et de lutter contre le syndrome du lapin blanc²².

[...] Je pense que tout le monde te dira la même chose : « Si t'as pas un plan, c'est mort ». Parce que c'est tellement dur, c'est tellement exigeant, que si t'as pas de plan, t'abandonnes. Enfin... Tu peux pas aborder les obstacles, si tu les as pas anticipés, je pense. C'est tellement dur. C'est comme L'Échappée Belle, des courses comme ça, qui sont un peu dans les formats les plus durs, où si t'as pas anticipé, c'est mort. Donc, il faut rapidement savoir ce que tu vas affronter. Et après, par contre, ton plan, il se passe jamais comme prévu. Que ça soit sur L'Échappée Belle ou même, je pense, sur un 100 km. Je pense que c'est pareil, t'as toujours des imprévus ; c'est ta capacité à t'adapter aux imprévus, à changer de plan [...]. (Maxime)

Néanmoins, certains coureurs minoritaires, comme Benoît, se défont de ce carcan. Ce dernier affirmait ne pas vouloir « [s'] enfermer dans un truc hyper contraignant, que ce soit un plan d'entraînement, un machin où dès qu'on en sort un peu, on en déroge ». La liberté d'action

²² Pour filer la métaphore du *rabbit hole*, en référence au lapin à la montre à gousset, dans *Alice au Pays des Merveilles*, toujours en retard.

prédominait sur l'organisation. D'où un rejet de comportement ascétique également. La course devant permettre à Benoît de manger ce qu'il voulait, par exemple.

En 2022, Mickaël visait un premier tour en moins de 12 heures. Il affirmait d'ailleurs : « *Dans le 1^{er} tour, dans la tête, tu fais les calculs, on fait que ça calculer...* ». Ce qui suppose un entraînement au quotidien, afin d'être capable de mesurer sa vitesse, d'être à l'aise pour convertir les minutes en heures par exemple. La projection dans les *interloops** devient en outre une autre source de calcul.

La préparation comporte aussi certains tests de matériel. L'intellectualisation induit alors une rationalisation, afin d'être le plus léger possible, par exemple. « *Tes affaires sont bien rangées, tout est calculé* », expliquait Jean-David. Là encore à chacun ses hypothèses et ses recherches.

Enfin, l'intellectualisation passe également par la recherche du parcours, qu'il s'agisse de son intégralité ou des variations. En cela, les réseaux sociaux et Strava constituent de précieuses aides. Céline, par exemple, n'hésitait pas à scruter les sorties de Benoît du *triumvirat* pour débusquer des indices. Maxime, en explorateur, allait même jusqu'à analyser les cartes de chaleur du massif pour relever les sentiers cachés empruntables (*Annexe 56*). Il se rendait ensuite parfois sur les lieux pour faire ses repérages. Ce travail d'enquête, construit à partir d'indices et de projections, illustre la maîtrise technique d'outils et l'ingéniosité des coureurs pour glaner des informations.

À partir de la combinaison de ces différents éléments, les coureurs élaborent peu à peu leur stratégie. Ce qu'Appereley résumait comme la « *combinaison entre une connaissance des différentes options disponibles et la capacité à les évaluer correctement dans le contexte du jeu* » (2006, p.13, in Godfirnon, 2020). En fonction du recensement de leur force et de leur faiblesse, ils optent pour une façon de courir l'épreuve, en lien avec leur quête et leur statut.

Après plus de trois années à observer en ligne les coureurs, à s'entraîner ensemble, nous avons noté que les interactions liées à la planification étaient rares. Chez Liess et Éric, l'expression « *on ne parle pas stratégie* » faisait presque office de *gimmick*²³, au cours de leurs sorties. Ces planifications requièrent bien évidemment un savoir-faire et une méthode, construite sur plusieurs années, et souvent d'une saison à une autre. Elles illustrent également un paradoxe intrigant : tenter à partir d'une routine plutôt prévisible de contrer l'imprévisibilité de l'épreuve. Pour s'en défaire, des incursions sont plus que nécessaires.

²³ Procédé ou tournure de langage, dont le but est de marquer l'auditoire, par l'humour souvent.

3.3. Recherche de mise en situation

Si nous nous sommes focalisé sur les performeurs et les conviviaux jusqu'à présent, l'entraînement peut aussi être un moyen de découvrir et de s'appropriier les éléments de la course. Lors de nos immersions, nous nous sommes aperçu que la plupart des *postulants* n'hésitaient pas à se rendre sur les lieux connus de la Chartreuse Terminorum, afin de s'imprégner de l'ambiance et de reconnaître le terrain – départ, proximité du monastère, entre autres rendus visibles par les vidéos du *Dauphiné Libéré*. Jean-David relatait par exemple :

Et la première fois où je suis allé à la Chartreuse [2017], je n'avais pas d'objectifs. C'était pour m'approprier les lieux. J'y étais allé avec l'école, mais je n'avais pas de souvenir de l'atmosphère. J'ai passé un week-end avec ma carte en avril. Il y avait de la neige et je me suis dit : « Ça va être chaud ».

Pour les coureurs de notre panel, vivant à proximité de Grenoble et de Saint-Pierre-de-Chartreuse, les incursions dans le massif sont monnaie courante. La participation à des épreuves de trail plus anciennes, la pratique du ski et de la randonnée leur confèrent une connaissance assez bonne du domaine, mais cela ne les empêche pas de vouloir s'immerger eux aussi. Les publications dédiées à la présence sur site sont toutefois plus rares. Si elles existent, la plupart se rapportent à des faits imprévisibles, comme la rencontre avec un animal, par exemple.

La planification et la préparation sont bâties sur des hypothèses, à la manière d'un raisonnement scientifique.

Cette préparation constitue la base de l'entraînement. Elle peut être agrémentée de courses préparatoires – afin de tester le niveau de forme, par exemple –, ou de sorties longues, dans un cadre non compétitif (*Annexe 57*). Ces entraînements extraquotidiens sont une source de motivations supplémentaires, et répondent au « *easy fun* », autant qu'à une progression par paliers – de distance, de durée, de difficulté – vers la Chartreuse Terminorum.

Ben parce que... Peut-être que je suis pas mal... Je travaille plutôt les objectifs. Je vois dans mon boulot, mon vrai boulot, j'ai tout le temps des deadlines et c'est ça qui me fait bouger sinon je ferai rien, quoi. J'ai besoin de deadlines, d'objectifs, et si moi je m'en mets pas, après j'me laisse aller, donc ça, ça fait partie du truc aussi. (Céline)

Depuis 2 ans que je me prends des claques, je dois avoir un système défensif qui m'empêche de penser qu'à la Terminorum. C'est tellement dur de tout centrer sur ça. De faire des efforts et d'en demander aux autres. (Mickaël)

Le Challenge Loop du *missionnaire* répond tout à fait à ce second objectif. Ainsi, Liess, Éric, Alice ont fait la *loop* en 2022²⁴ (*Encadré n° 5*). Le Trail des 3 couvents, organisé à Saint-

²⁴ Liess et Eric l'ont même effectué une première fois en 2021.

Laurent-du-Pont, par le Sou des Écoles, a un temps joué ce rôle, puisqu'il reprenait certains passages symboliques de la course, à sa création. Benoît et Mickaël l'ont couru en « *off* », lors de leur préparation pour l'édition 2022 de la Chartreuse Terminorum. Les deux n'hésitant jamais à éprouver leur autonomie à l'entraînement, sur des tracés « *dans le thème* ».

Parce qu'au final sur des formats comme ça, un peu spéciaux, qui te sortent de ta zone de confort, de ce que tu connais. Moi, mon truc c'est les 80 [km] et 5000 [mètres de dénivelé], j'en ai fait une quinzaine, une vingtaine, c'est le truc, t'as vu comme l'UTV : je pars, je gère, à part une blessure ou un truc, mais je sais que je vais le gérer. Je vais le finir, je vais le gérer, c'est avec du plaisir, si je le gère bien, que je m'emballe pas, que je me laisse pas aller, déconcentré ou quoi, c'est « 100 % de plaisir ». Là, c'est pareil : il y a un moment où tu te dis : « Un projet comme ça, chez moi, des boucles », quand je pars de chez moi, que j'ai pas envie de rentrer, que j'ai fait la TCL avec Liess la nuit, jamais un moment je me suis dit : « Quelle heure il est là ? », « C'est long, c'est... ». Jamais une seule fois. J'étais là, j'avais envie que ça continue. Même quand c'est fini, tu rentres, c'est fini, je ne te dis pas que j'étais pas fatigué, mais tu rentres c'est fini, presque tu restes sur ta faim. Ça, c'est quand même de bons indicateurs. (Éric)*

Ces mises en situation placent dans « *l'esprit de la course* », selon Jean-David, telles des piqûres de rappel. Elles confirment le vœu du coureur ainsi que ses hypothèses de préparation, jusqu'à les modifier en cas de défaillance. Elles permettent au coureur de se créer des repères si besoin²⁵ ; d'exprimer aussi son style dominant.

Dans le cas du Challenge Loop, l'envoi des résultats au *missionnaire* rappelle sa condition à l'ensemble de la communauté. Toutes marquent un temps dans la progression vers le jeu et sortent l'athlète de sa bulle d'entraînement quotidienne.

Encadré n° 5 :

« Deux pèlerins ont fini... »
(Éric & Liess, printemps 2021)

Liess m'appelle en milieu d'après-midi, à la sortie de son travail. Comme souvent, il est en voiture ou en train de bricoler et profite de ce temps captif pour prendre ou donner des nouvelles.

Quelques jours auparavant, avec Éric, ils ont bravé le couvre-feu pour s'attaquer au Challenge Loop du *missionnaire*. Tous deux avaient jusqu'à présent respecté les restrictions sanitaires, mais l'entrée dans le mois de ramadan a changé la donne [Liess est musulman]. S'élancer sur la boucle sans se ravitailler serait tout bonnement impossible, sinon dangereux.

N'ayant pu les accompagner, Liess tient à me raconter leur expérience sur la fameuse boucle, en sens *anti-horaire*. Ses talents de conteur ressurgissent alors.

Je les imagine parfaitement à attendre dans le camion, à la Diat, l'heure fatidique choisie : 22 heures 22. Liess simulant le clairon une heure plus tôt.

La suite n'est qu'une succession d'impressions. Allure marche avec bâtons. Liess ne me détaille pas les lieux exacts de leur passage. D'autant que « 80 % du parcours, c'est les 3 couvents », me rappelle-t-il. Il m'explique simplement que le « *départ est super raide* ». « *Y a des grands-parents, tu les fais monter là, ils vomissent tout leur repas* ». Entre les arbres, abattus par l'eau et la neige, la végétation : « *De nuit, on ne voyait rien des chemins* ». « *Même Éric, il m'a dit : "Ah, mais je comprends mieux pourquoi les gadjos, ils mettent 16 heures"* ». »

²⁵ Repères visuels, la plupart du temps. Lors de nos repérages, nous avons toutefois remarqué la présence de cairns, contraires à l'éthique de la course, souvent rapidement détruits par les *vétérans* ; jusqu'au-boutistes en tête.

Pour bien faire, Éric a oublié la carte... Liess mène aussi le duo, pour ne pas se faire « griller » par Éric. Il révèle avoir « jardiné » et « perdu du temps au niveau de [secret] ». Perdu du temps encore dans ces parties interminables, encombrées par l'hiver. « On était tellement concentré qu'on ne discutait pas trop », confesse-t-il pour souligner la difficulté de la tâche. « Je me dis : "mais pourquoi je m'inscris à des trucs comme ça ?", et je n'ai pas la réponse. Je suis de plus en plus abruti ».

Liess m'explique qu'ils finissent par rallier la Diat au bout de 8 heures 8 minutes et 8 secondes d'effort. Un chrono au-dessus de leurs espérances, mais qui le satisfait, lui qui porte tant d'importance à la symbolique des chiffres. Dans la foulée, il envoie le résultat au missionnaire : « les deux pèlerins ont fini ». « Félicitations, je vais rentrer ça dans la base », reçoit-il en retour.

« Le lendemain, on s'est posé, on a regardé la carte, avec Éric. Trois tours, c'est compliqué. Si t'y vas pas avec quelqu'un, c'est très, très compliqué [...] En rentrant, j'ai relu la Barkley [Les Finisseurs], y a beaucoup d'ingénieurs, très cartésiens. Ce n'est pas un rêveur qui va réussir à faire ça. C'est un robot, comme Christian [meilleure performance française à la Backyard en 2020]. Ses chaussettes, elles se mettent toutes seules. Cinq tours, je les vois pas. Un amateur comme nous, là... L'espagnol, j'ai vu sa tête sur la vidéo [de Benoît du Dauphiné], il repart à reculons ».

Chez Liess, le Challenge Loop, comme confrontation avec le terrain, entretient donc et brise certains pans de l'imaginaire autour de l'épreuve. Cette expérience semble l'y avoir projeté plus encore toutefois. Il ambitionne dès lors un tour en 13 heures, avec les trois tours comme objectif maximal à atteindre, au vu de ses capacités.

Au cours du mois de mai 2022, plusieurs athlètes nous invitaient le même jour à les accompagner en forêt de Chartreuse, pour réaliser le Challenge Loop²⁶. Une synchronisation liée au caractère cyclique des plannings d'entraînement, autant qu'à la présence de jours fériés à ces dates. En outre, les mauvaises conditions climatiques contraignent parfois les coureurs à reporter leur venue, d'où un afflux « massif » aux périodes les plus propices.

Ces incursions sont des passages forts de la préparation. Leur intensité est là encore corrélée au niveau d'exigence de l'athlète, à son expérience, et à son style de jeu. Elles se déroulent majoritairement entre initiés pour les conviviaux. Suivant les cas, les rapprochements entre athlètes peuvent être mus par l'amitié, le souci de collecter des informations, le besoin de se comparer.

Tu peux inviter tes copains, tout ça, mais faut trouver des gens à même de le faire. Quand tu expliques le principe, y en a que ça refroidit un peu. (Jean-David)

Il y a des choses aujourd'hui que je veux faire seul. Pour ma préparation. C'est une volonté [...] Une immersion, en solo, en bivouac, dans les forêts de Chartreuse. On pourra en reparler, mais ça, c'est quelque chose d'important pour moi d'être seul pour préparer ce moment-là. (Mickaël)

Au cours de notre suivi, nous avons relevé des sorties communes entre Liess et Éric, entre Mickaël et Benoît, entre Liess et Alexandra, entre Liess, Éric et Benoît, notamment (*Encadré n° 6*).

²⁶ En mai 2023, le site du missionnaire comptait 96 visiteurs pour 198 vues, dont 42 vues pour le règlement de la TCL ; 22 pour la page contact. Comme les parcours officiels, la boucle passe dans des endroits rarement fréquentés par le quidam. Il est ainsi possible de savoir si d'autres sont venus en repérage à partir des traces de pas ou de bâtons.

Encadré n° 6 :**Réseaux et communauté**
(Benoît & Liess, printemps 2021)

Pâques. Mon plan d'entraînement indique une quarantaine de kilomètres à effectuer le dimanche. Benoît me contacte sur WhatsApp quelques jours plus tôt : il souhaite sortir plus ou moins 7 heures à la même date. Romain a décliné la proposition.

Vendredi, dans la nuit, Liess m'avait proposé une sortie le lendemain matin avec Éric. Pris de court, et par crainte d'avoir les jambes coupées pour dimanche, je m'étais défilé.

Samedi soir, Liess revient à la charge. Il me demande par SMS si je vais courir avec Benoît. Il finit par m'appeler pour me dire que Benoît lui a proposé de venir également, sans me donner plus de détails. Soucieux de préserver le secret de l'identité des postulants [je ne dévoile pas mes interlocuteurs entre eux] et de ne pas créer d'interactions entre eux, je m'amuse de la situation et lui demande de quel Benoît il me parle. Liess me répond alors : « Arrête ! ». Benoît lui aurait dit qu'il sortait avec un autre coureur de la CT. Il m'a aussi « tagué » dans une publication Strava, il y a quelque temps.

À peine ai-je raccroché que je reçois un nouveau message de Benoît qui me demande si cela me dérange qu'un autre coureur de la CT, qui l'a contacté via Strava justement, se joigne à nous.

Le rendez-vous a été fixé à quelques hectomètres de mon domicile, à l'église de Corenc, à 6 heures 30. Le stationnement y est facile et le site a l'avantage de nous projeter très vite dans des pentes raides. J'arrive à pied avec un peu d'avance et je les retrouve tous les deux garés le long de la route de Chartreuse. Chacun reste dans sa voiture. Liess et Benoît ont pourtant déjà couru ensemble, sur le « off » de Mickaël, mais ils gardent une distance. Du moins symbolique. Je les vois préparer leur sac. Mon arrivée les fait sortir et se saluer.

J'indique à Benoît que j'ai déjà couru avec Liess. Les présentations sont facilitées. Avec au moins 6 heures d'effort devant nous, nous ne perdons pas plus de temps.

Benoît nous propose un parcours. Il dit qu'il a vu sur le Strava de Liess qu'il courait parfois vers Proveysieux-Quaix, et qu'il souhaiterait justement monter à la Pinéa en passant par là. Ce programme est validé par le groupe, même si le retour reste en suspens et dépendra de notre état, comme souvent.

Nous partons en direction de la Vierge noire par Corenc sans dire un mot. Il fait frais. Tout le monde est encore couvert, mais je suis le seul à avoir sorti la frontale.

Nous nous sommes élancés sur un rythme plutôt « cool », type rando-course, mais je réalise bientôt que nous allons « avancer », car nous grimpons la première butte à plus de 15 % en courant. J'ai soudain l'impression que l'on se jauge.

[...] Nous montons par une piste de VTT, sur un sentier un peu joueur, mais pas spécialement technique.

Contrairement à ce qu'il avait annoncé, Benoît décide de ne pas prendre la Bastille, pour « *ne pas redescendre dans la pollution* », et nous filons directement vers la descente du Mas caché.

Benoît mène, fidèle à son habitude. Ses mots sont rares et je suis d'ailleurs étonné qu'il ait accepté de « fédérer » ce groupe, lui qui se décrivait comme un ours. Liess suit, souvent en 3^e position. Je tiens une place d'interface.

Je découvre alors un nouveau Liess, moins bavard qu'à l'accoutumée. Pourtant, au fil des kilomètres, les sujets consensuels finissent par arriver : UT4M, Échappe Belle. « *Tu l'as faite, toi, Benoît ?* » Une fois encore, cela permet de se jauger. Je lance moi aussi quelques perches sur l'actualité sportive, en ce jour de Tour des Flandres, mais je tape à côté. La faute au Nord ! Parler des chemins est beaucoup moins risqué. En arrivant à Quaix, Liess gagne en autorité. Il connaît très bien les lieux, grâce à son ami Éric, dont le prénom revient souvent. Ici la « *maison du frère d'Éric, [...] tu vas voir la terrasse !* » ; là « *un endroit où personne ne passe, à part des randonneurs* ».

Liess finit même par présenter Éric à Benoît comme un coureur solide, tout en précisant qu'il n'a pas osé l'inviter, car ce n'était pas « sa » sortie. Benoît lui répond qu'il aurait pu venir. Qu'il n'y avait pas de souci, mais qu'il ne souhaitait pas non plus être à quinze. Il est en tout cas ravi de découvrir cet endroit du parcours.

[...] Plus tard, sur le chemin du retour, Benoît évoque la Chartreuse Terminorum, et nous explique la nécessité de progresser en groupe sur ses sentiers. Il ne comprend pas que certains ne l'aient pas encore saisi. Liess abonde et cite *Les Finisseurs*. Il profite du retour du *vétéran* pour emmagasiner quelques informations et concevoir sa stratégie.

Après cette sortie, il m'avouera bientôt espérer courir avec Benoît lors du jour J.

Plus un athlète cherchera à dominer le jeu ou partie, plus il multipliera ces incursions. Au cours de notre étude, Mickaël, parce qu'il apparaît comme l'un des rares à vouloir finir, et à croire en ses chances, fut le coureur qui avait le plus pratiqué ce type de sortie.

Il avait même ritualisé certaines expériences, comme des séjours en Chartreuse avant la course. Son expérience et ses lectures lui donnent chaque année des bases de préparations différentes, tracent de nouveaux axes d'améliorations. En 2021, par exemple, conscient de la difficulté à gérer le sommeil, Mickaël décide de prendre un travail de nuit dans une base logistique, sorte d'« *immense frigo* ». Il s'y rend alors chaque jour en courant. Soit un semi-marathon avant et après le poste, afin d'habituer son corps à la fatigue, durant six semaines, en lien avec son planning d'entraînement (*Annexe 55*). Au travail, Mickaël se force à prendre les escaliers, lorsqu'il navigue entre les étages. Le tout fluctuerait entre 65 000 et 85 000 pas par nuit, selon sa montre. En rentrant, il se jette ensuite sous une douche froide : « *un truc en plus [où] tu habitues ton corps à vivre des moments désagréables qui sont bénéfiques en vérité* ». Une pratique entrevue dans *Les Finisseurs*.

Dans la même optique, il décroche quelques mois plus tard un emploi de facteur à Grenoble, tout en vivant au camping du Sappey. Désireux de passer des caps, Mickaël se lance également dans un « vrai » défi contre la montre en 2021, au cours duquel il court jusqu'à l'épuisement de la batterie, soit 54 heures au total. Ce qui l'amène à franchir une barrière horaire jamais atteinte, au détour d'une microaventure. Mickaël acquiert progressivement une vaste connaissance de ses capacités, une maîtrise totale du matériel et s'affranchit de craintes initiales. L'ensemble de cette démarche témoigne d'une vraie obsession pour la course (*Encadré n° 7*).

La préparation suit ainsi l'adage des légionnaires : « *entraînement difficile, guerre facile* », répété par David. « *[Même si] ici, ça ne marche pas* », s'amusait ce dernier.

Encadré n° 7 :

Dans l'antichambre (Mickaël, printemps 2022)

Depuis quelques semaines, je sens l'excitation monter à l'approche de l'événement. Cette année, la Covid-19 ne viendra pas défaire les coureurs avant l'heure. D'aucuns n'appréhendent la blessure, liée aux chutes ou au surentraînement. Les kilomètres s'enchaînent, au rythme des reconnaissances. Rien que pour un même week-end, j'ai reçu trois propositions de promenade sur le parcours du Challenge Loop. Le *missionnaire* doit être aux anges.

Maxime m'a dit qu'il irait courir avec Mickaël sur la partie du parcours qui avait changé, depuis sa dernière participation. Il m'encourage à me joindre à eux, après avoir obtenu l'accord de Mickaël au préalable, puisque c'est lui qui a proposé la sortie. Ce n'est pas la première fois que je remarque cette forme de « hiérarchie », entre l'instigateur et le suiveur. J'envoie donc un message à Mickaël, en connaissant déjà sa réponse : « *La sortie avec Max, désolé, mais tu n'as pas le droit de venir ni au départ ni à l'arrivée. C'est pas que je ne te veux pas avec nous. C'est que la règle est la règle* », m'écrit-il. Puis il ajoute : « *Mercredi [deux jours plus tard/la veille de la sortie avec Max], tu es dispo ? Si tu es prêt pour une grosse journée mercredi on se cale* ».

J'appréhende un peu de repasser une nouvelle « grosse journée », après deux sorties de plus de 45 kilomètres en moins de quinze jours. Mickaël parvient toutefois à me rassurer : « *Ce ne sera pas beaucoup de kilomètres et de dénivelé par rapport au nombre d'heures qu'on va y passer, t'inquiète* ». Sans être rassuré, je finis par accepter, et le laisse revenir vers moi pour me préciser l'horaire et le point de rendez-vous.

Le lendemain, Mickaël m'invite à le rejoindre à 7 heures à Saint-Pierre-de-Chartreuse. Au programme : « Environ 55 km, 3700 D+, en mode reco, donc prends ce qu'il faut pour tenir la journée. Ravitaillement possible à Saint-Pierre-d'Entremont, kilomètre 15, après peau de zob ». Je lui indique alors que je ferai les quinze premiers kilomètres jusqu'aux Entremonts, puis que je rentrerai sans doute en stop. Ce à quoi Mickaël s'étonne : « ... C'est une blague ou tu as des problèmes de santé ? ».

Je le rejoins donc à Saint-Pierre-de-Chartreuse, mercredi matin. Je le retrouve au camping frais et prêt à avaler les mètres en tout sens. Mickaël projette d'enchaîner cette sortie avec une nuit blanche puis la virée avec Maxime. Le week-end précédent [trois jours auparavant], il avait pris part à un challenge de trois épreuves sur trois jours, à l'occasion du Raidlight Trail Festival, en Chartreuse. Ce qui lui aura permis de cumuler près de 14 000 mètres de dénivelé en sept jours ; 800 kilomètres et 40 000 mètres de dénivelé sur l'unique mois de mai. De « bonnes expériences », résume-t-il.

Mickaël serre ses « chaussures magiques » à l'extérieur du camping-car. Son sac lui fait comme une mini carapace sur le dos. Avant de partir, il prend la peine de prévenir Fiona, sa compagne.

Dès la première descente vers le Couzon [une des rivières du village], je m'imprègne de son pas. Nous remontons ensuite vers Patassière [un des hameaux], en direction du Chemin des orchidées : rien d'anormal jusqu'à alors, si ce n'est quelques patous qui nous escortent. Là où le sentier aménagé tire en direction de la Coche [un autre hameau] et du col du Cucheron, Mickaël continue tout droit, par une piste encombrée. La montagne se cabre ici. La boue et les troncs nous ralentissent soudainement, même si Mickaël parvient à se frayer un chemin, guidé par l'habitude. Il m'explique qu'il a déjà réalisé ce tour la semaine passée, mais qu'il a omis de l'enregistrer avec sa montre. Cela ne l'empêche pas d'avoir sa boussole et sa carte IGN à portée de main.

Nous arpentons tour à tour des singles en dévers et des raidards, voire des raidards en dévers. Je glisse parfois, mais je me retiens de tomber. Mickaël a un pas assuré. Son rythme est celui de ceux qui prévoient loin. Durant la montée nous parlons de ses projets, de ses lectures en cours. Fiona et lui souhaitent emménager à Saint-Pierre-de-Chartreuse et cherchent donc une location. Enfin, surtout Fiona, m'avoue-t-il.

La forêt se densifie, striant la vue en contrebas. Mickaël me fait remarquer un « balisage sauvage » indiquant le col. Nous y arrivons finalement, sans trop de fatigue. Nous reprenons une nouvelle sente à bête et croisons des promeneurs pour la première fois : deux amis égarés, qui nous demandent le chemin. Mickaël leur indique une piste officielle un peu plus loin, que nous reprenons nous aussi.

La forêt s'étirole alors à mesure que nous gagnons en altitude. Nous voilà déjà au pied du Grand-Som. Nous traversons un chemin de pierres grises, en direction du col de Mauvernay. Puis de vastes étendues herbeuses s'offrent à nous, depuis le col de Bovinant, où s'amorce la descente des Entremonts – dans ce sens.

Mickaël est déjà absorbé par la Chartreuse Terminorum. Il saurait, du *triumvirat*, que le parcours serait un mix des précédents. Il ne semble pas inquiet. Par sa position, Mickaël surplombe les autres *postulants*. À la suite de la récente performance d'Alice sur le Challenge Loop, de nombreux coureurs l'ont contacté. Que « tout le monde espionne tout le monde », cela l'a bien fait rire. Il est pourtant le seul à savoir exactement qui a couru la boucle, rappelle-t-il, et comment. En parallèle, Mickaël me confie avoir parlé « un peu stratégie », avec Maxime notamment, mais il apparaît déçu que celui-ci n'ambitionne « que » trois tours.

La descente vers Saint-Pierre-d'Entremont est un boulevard. Mickaël m'avait prévenu : ces quinze premiers kilomètres n'étaient pas les plus intéressants à ses yeux. Je note qu'il n'a pas mis la main à la poche jusqu'alors. Ou alors ne l'ai-je pas vu.

Arrivés au village, aux portes de la Savoie, nous faisons une halte à la boulangerie. Mickaël commande un *cappuccino* ; un jus d'orange pour moi. Le chronomètre s'arrête aussi, le temps d'une pause seulement. Mickaël ne semble pas soucieux du chemin qu'il lui reste à parcourir. Les chemins ? Il les connaît mieux que les « *mecs d'ici* », parce qu'il les a déjà empruntés, mais aussi parce qu'il les a trouvés, car il aime se balader. Nous buvons en prenant le temps. Les ravitos express, millimétrés n'ont plus besoin d'être répétés.

Mickaël repart finalement d'un pas décidé. Avant de me laisser, il me demande de lui envoyer un message quand je serai rentré.

4. Cas de débarquement :

Il y a toujours pas de désistement. Mais ça va venir. C'est toujours comme ça. D'un seul coup, il y a plein de blessés, et ça s'effondre vers la fin. (Benoît du triumvirat)

Si la période d'embarquement représente la véritable entrée dans le jeu et la transposition des paroles en actes, elle peut aussi mettre en avant des lignes de fracture dans le projet de l'athlète.

Nous l'avons vu : embarquement rime avec temps. À travers les différents pactes, le projet du coureur se heurte aux bornes collectives, au temps commun et à ce(ux) qu'il régit. Avec l'étalement de la préparation dans la durée, les contrats sont amenés à être renégociés, au rythme des échéances familiales, des temps forts d'entreprise, entre autres. La course est parfois reléguée de plan en plan, jusqu'à ne plus figurer au décor.

Céline évoque ce risque de décrochage progressif. Vivant aux États-Unis depuis plusieurs années, elle revient finalement en France peu avant le départ de l'édition 2022, ce qui l'oblige à revoir « *ses priorités* ».

Comment je me sens ? Je pense n'avoir jamais été aussi peu entraînée depuis des années. On rentre en France définitivement dans un peu plus de trois semaines, donc les priorités étaient ailleurs. Je commence un nouveau job aujourd'hui, donc les semaines qui viennent ne seront toujours pas propices à l'entraînement. Je voulais abandonner et laisser ma place à quelqu'un d'autre, mais Mick m'a convaincu d'y aller, donc je partirai en mode rando sans regarder le chrono et avec de la bouffe pour 24 heures au moins. L'objectif sera de trouver un max de livres sans contrainte de temps. Enfin ça, c'est uniquement si je ne suis pas aux US, car on a des contraintes d'émigration qui risquent de faire tout capoter (rendez-vous de prise d'empreinte avant de partir et ce sont eux qui choisissent la date). (Céline [en ligne])

La succession des annulations liées au Covid-19 a augmenté ce risque. La participation étant le meilleur moyen de rester embarqué.

Chez Céline, et pour bon nombre de conviviaux, le manque d'entraînement et la relative impréparation ne constituent pas un motif de débarquement. Il suffit d'ailleurs qu'un membre de la communauté la relance – ici Mickaël – pour qu'elle décide de se rendre sur la ligne de départ, qu'importe son niveau. Pour un découvreur, l'idée de venir explorer fait également sens. Ce fut ainsi le cas de Maxime, lors de sa première participation à l'événement.

C'était obligé que je postule déjà [en 2017, pour le lancement], que je vienne voir. Après j'ai su que, de toute façon, je prendrai que le départ, que je ferai qu'une boucle et que je rentrerai, parce qu'il fallait que j'aille chercher ma fille... Donc voilà, je savais que ça allait se passer comme ça et puis... Ouais... Dans les motivations, j'ai pas joué le jeu qu'ils attendaient en fait, tu vois. J'étais pas dans l'esprit. J'ai expliqué pourquoi j'étais au départ. Moi, à l'époque... 2017, à l'époque de la 1^{re} Terminorum, ouais, j'avais pas d'expérience, enfin très peu d'expérience en ultra-trail, beaucoup d'échecs, ou de la rando... Enfin, voilà, j'avais rien montré à personne, mais ce que j'avais dit : « Ben moi, en fait, ce qui me plaît, c'est la

liberté, courir une carte en main, aller découvrir des endroits, c'est ce que j'aime. L'ultra trail, je connais encore peu, mais j'ai envie d'aller tester mes limites », donc euh... J'avais juste écrit un paragraphe, mais comme ça, quoi. Ils ont répondu : « C'est bien, c'est dans l'esprit, mais vous pouvez faire un essai, ça serait mieux » [rires]. Donc j'avais développé un petit peu ça la 1^{re} année. (Maxime)

Maxime savait ainsi qu'il ne ferait que sonder le format. Dès lors, sa « faible expérience » et la « garde » de sa fille ne faisaient pas entrave à sa participation. Chaque minute était perçue comme un bonus et un apprentissage.

En revanche, lors de l'édition 2018, sa vision avait changé. Au cours de sa première participation, Maxime s'était rendu compte qu'il était facilement venu à bout d'un tour, et que ses qualités de coureur et d'orienteur l'aideraient à entrevoir d'autres facettes du jeu. Malheureusement, la séparation de sa compagne d'alors le plongea dans une expérience chaotique, sur laquelle il ne parvint à faire mieux que l'année précédente. En 2019, ne souhaitant pas reproduire cette erreur, Maxime ne participa pas à l'épreuve. Il décida aussi de ne plus courir lorsqu'il aurait sa fille à charge les week-ends. Au cours des entretiens, il évoquait quasiment une forme de superstition. L'envie de performer prend alors le pas sur la découverte. D'autant qu'un exploit donnerait un coup de projecteur à son activité.

Pour son retour sur l'épreuve en 2022, Maxime opte donc pour une préparation contrôlée (Annexe 55), avec des objectifs hebdomadaires très précis. Il s'impose un enchaînement colossal, difficile à tenir, à cause des impératifs extérieurs, sans omettre le côté aliénant et mécanique du dispositif, impropre à sa quête de résonance (Encadré n° 8). Maxime se trouve alors en conflit entre son style dominant de « découvreur » et le style de « performeur », adossé à son niveau athlétique.

Encadré n° 8 :

Menu « D+ » (Maxime, hiver 2021)

Comme toujours avec Maxime, j'ignore où nous allons lorsque j'arrive chez lui, aux portes de Belledonne. Il m'a donné rendez-vous en fin de matinée, en semaine, pour ne pas trop empiéter sur l'emploi du temps professionnel. Je sonne, il est prêt.

Il m'annonce une sortie entre 1 heure 30 et 2 heures, « tranquille ». Quelques semaines auparavant, le même genre de promesse nous avait conduit sur une piste enneigée, difficilement praticable sans matériel. « Une piquûre de rappel », avait-il dit, avant de concéder qu'il était « toujours à l'arrache sur ses sorties » et que ce genre d'aventures lui arrivait souvent. Voyons donc de quel côté la pièce va atterrir.

Maxime a sorti ses bâtons, dont les extrémités ressemblent plus à ceux d'un skieur de fond que d'un traileur. Il a envie de retourner là où il est allé la semaine d'avant. Il me confie qu'il n'emmènerait pas grand monde là-bas, faute de gens capables d'apprécier ce genre de « délire ».

Nous redescendons vers le village, pour aller cueillir les premières rampes. La pente est à peine amorcée que les bâtons se mettent à marteler le sol. Tant pis s'il s'agit d'un macadam. Pour l'heure, nous suivons un PDIPR. Maxime se dit fatigué. Sa fréquence cardiaque en atteste. La semaine dernière, il n'a pas réussi à atteindre son objectif de « D+ ». Il concède ne pas avoir la rigueur nécessaire pour être athlète de haut niveau et faire les choses « par plaisir » avant tout. Pourtant cette semaine, il vise le cap des 8000 mètres de dénivelé

[augmentation de 2 à 3 % par semaine pour arriver à 10 000 mètres avant l'épreuve, comme dans *Les Finisseurs* (Berg & Delfosse, 2021)]. Le programme s'annonce soudain corsé. Le « D - » n'est jamais évoqué, sinon comme la conséquence du « D+ », qui semble l'obnubiliser. Contrairement à d'autres, Maxime peut grimper et parler en même temps – du moins à cette allure. De mon côté, je me contente d'écouter et j'essaie de reprendre mon souffle lorsqu'il s'agit de répondre. J'essaie de me concentrer sur ses paroles – ou sa semelle de basket – pour oublier mon feu de mollets. Maxime m'énumère ainsi un tas de choses à découvrir : aller plus loin dans la CT sans en faire une « *fixette* », sans forcément vouloir ou se sentir capable de la finir ; mais aussi courir un marathon par exemple. Il a la certitude que « *si tout va bien cette année* », il ne devrait pas être loin de son meilleur niveau.

Nous progressons à présent dans des chemins de moins en moins signalés. Maxime continue d'ouvrir la marche dans un conduit d'écoulement d'eau. Il s'arrête et prend quelques photos. La piste disparaît bientôt et je le suis dans une forêt ouverte aux pentes ahurissantes, supérieures à 20 %. Entre sauts et slaloms : je chasse peut-être un animal ? Maxime recherche une trajectoire directe. Il accepte si bien de glisser qu'il ne semble plus le remarquer. Son aisance me déconcerte.

Je décèle dans ce dédale de bois tous ses talents d'orienteur. Pourtant, à de nombreuses reprises, Maxime me ferait presque douter. Plusieurs fois, il vérifie la position à partir de l'application Iphigénie [spécialisée dans les cartes topographiques IGN, consultables en hors-ligne]. Le plan, il réadapte. Le voilà qui tâtonne. Maxime m'avoue ne plus forcément connaître les lieux. Il balaie la carte rapidement avec ses doigts, quelques secondes à peine, puis repart aussitôt. Ce, à plusieurs reprises, suivant les ronces et la boue. Je perçois son plaisir à naviguer ainsi, même si rien ne se passe comme prévu. Un entraînement express à l'imprédictible. Jamais il ne panique.

[...] Maxime déclare aimer ces sorties avec moi, qui lui permettent de faire autre chose et d'aller dans des endroits qu'il ne connaît pas.

Progressivement, ses objectifs hebdomadaires ne sont plus remplis. Le plaisir diminue. Il finit par revenir à son style initial et délaisser sa nouvelle approche. Si sa préparation apparaît, de premier abord, comme un échec, étant donnés les objectifs fixés, Maxime la juge tout de même bonne. Un constat qu'il relativise par la découverte d'une autre façon de faire, qui n'était pas la sienne. Par un apprentissage.

C'est marrant, c'est chouette, mais pour finir, je pense qu'il faut être ultra-impliqué comme l'est Micka, comme va l'être Aurélien l'année prochaine [2023], comme les deux David aussi, méticuleux, et que, moi, j'en ai déjà suffisamment dans ma vie pour être méticuleux, perfectionniste, mais... Ça m'a aidé dans la prépa, d'être aussi pointilleux. Je me suis redécouvert en tant que... athlète. Je ne suis pas un athlète élite, mais bon, je me suis redécouvert en tant que coureur cette année quand même. Je ne pensais pas... (Maxime)

Ainsi, à travers ces deux exemples, la renégociation des contrats ne porte pas préjudice à l'embarquement, puisqu'elle garantit la satisfaction du style de jeu dominant. Avec elle, la quête de résonance qui lui est propre.

À l'inverse, il arrive que les aléas du quotidien dévient l'athlète de sa feuille de route, à tel point qu'il ne se sente plus capable de participer à l'épreuve. Cette adaptation ne s'apparente bien évidemment pas à de la résonance. C'est notamment le cas des coureurs dont le style de jeu dominant induit une relation d'action et de maîtrise sur le monde et les autres.

Lors du départ de la Chartreuse Terminorum « off », Romain, *vétéran* et frère de Benoît, avait décidé d'accompagner Mickaël sur sa première boucle. Peu avant le départ, ce dernier s'était

lancé dans un vibrant hommage pour encourager son compagnon d'aventure, ensuivi d'une accolade plutôt virile.

[...] Quand on parle de cette course, tu as le feu dans les yeux. Plus que tout le monde, tu as une passion, je ne sais même pas... Je ne trouve même pas le qualificatif. Mais tu as une vraie passion, et c'est ça qui fera la différence. Donc, maintenant, tu peux me dire : « C'est de l'histoire collective », « C'est... », voilà. Oui. Mais à la fin, ça demeure une compétition. (Romain)

Dans ce bref discours, parfaitement mis en scène – puisque Romain a attendu d'être face à la *grosse pierre*, quatre minutes avant, pour le prononcer –, nous retrouvons les qualités de meneur d'hommes de Romain, qu'il a forgées précédemment en tant qu'hockeyeur professionnel, et maintenant en tant que *senior manager* en ressources humaines pour une des grandes entreprises de la région. Grandes entreprises qu'il a quasiment « *toutes faites* » dans son secteur, « *car c'est mon caractère* », expliquait-il. Comme beaucoup, Romain affirme avoir commencé la course pour s'entretenir avant de plonger dans le grand bain.

En parallèle, Romain est aussi un adepte de *cross fit* et entraîneur de hockey pour les jeunes. Dans ses propos, nous retrouvons les différentes facettes et styles de jeu mis en avant par Romain. À savoir : la compétition et l'entraide. Soit l'axe de la relation à l'autre. L'une – compétition – lui apparaît innée, pierre angulaire du projet de course à juste titre, tandis que l'autre – socialisation par la communauté – relève d'une reconfiguration.

En septembre 2020, nous accompagnions Romain pour la première sortie de sa « *prépa Terminorum* », près de 9 mois avant l'épreuve. Ce jour-là, Romain avait opté pour un aller-retour de la plaine du Grésivaudan à La Dent de Crolle, soit une vingtaine de kilomètres pour 2000 m de dénivelé.

Romain expliquait ne pas faire de la course « *un objectif à part* », comme Mickaël. Il placera plus tard l'épreuve en « *2^e position bis* », dans ses centres d'intérêt, soulignant qu'il avait bien d'autres objectifs pour s'épanouir, tels que le travail et la famille. La course n'a donc pas une place centrale dans son équilibre de vie à première vue.

Réfléchi et posé, Romain met facilement à l'aise. Lors de nos sorties, il répète souvent la chance de pouvoir évoluer en montagne, comme son frère prend des photographies. Sa posture est amicale et il considère d'ailleurs le trail à la manière d'« *une sortie à la cool entre potes* ». Que le plaisir de la course émane de la découverte de nouveaux endroits. Un discours qui contraste avec celui adressé à Mickaël au départ, quelques semaines plus tôt.

Lors de cette ascension de la Dent, Romain nous expliqua que lors de sa première participation, avec Benoît, les deux avaient pour idée de courir ensemble, comme nous

l'avons évoqué, mais face à la difficulté du projet, ce souhait relevait du « bonus » à présent. La contrainte du collectif lui avait mis trop de pression.

Au fil des lacets, Romain égrenait son intégration à la course. Le *triumvirat* sélectionnerait d'après lui environ 20 coureurs compétiteurs, puis 20 coureurs « *pour se marrer* ». Il estimait avoir été sélectionné dans la deuxième catégorie, la première fois, mais être aujourd'hui un vrai compétiteur. Pour autant, Romain avouait ne pas se comparer à Maxime ni à David, qui évolueraient « *sur une autre planète* ». Nous retrouvons finalement la dichotomie présente dans l'hommage à Mickaël, avec d'un côté la performance, de l'autre la convivialité.

Par compétiteur, Romain entend compétiteur contre la course. « *J'ai pas touché les limites de la Terminorum pour dire que je suis contre un adversaire* », expliquait-il quelques mois plus tard. Chez lui, les notions de compétition et de performance apparaissent surtout autoréférencées. « *Toujours dans un référentiel qui est le mien* », nous dira-t-il un jour.

On laisse quelqu'un dans la..., mais on doit continuer à avancer. Presque tu cherches l'assentiment de l'autre : « Comment tu te sens ? Tu veux quelque chose à manger ? ». Si tu veux, tu as cette notion-là qui me fait dire : « Oui, c'est de la compétition », mais principalement contre soi-même, et en aucun cas dans une logique d'écraser l'autre et de se mettre sur le devant de la scène en tout cas. (Romain)

Ce positionnement est guidé par une recherche de maîtrise chez Romain. Peu après sa participation à la Chartreuse Backyard, en 2021, Romain lâchera : « *Les 39 autres, je ne maîtrise pas. Par contre, les 3 tours, ça, je peux maîtriser* ». Aussi oscille-t-il entre le performeur et le jusqu'au-boutiste lors de ses dernières participations. Performeur dont la prouesse suprême serait donc de finir, selon la même logique que Benoît. Le côté convivial, présent en 2018, semble désormais moins présent.

Tu pointes du doigt un paradoxe. T'as deux choses : la première compétition, pour moi et dans mon optique de compétition, elle est contre moi-même. Ça, c'est déjà le premier point. Et tu as aussi envie quelque part, c'est quelque chose de confidentiel, on s'entend bien, de pouvoir marquer l'histoire. Moi, c'est aussi des choses que j'ai. Quand on revient à la lettre, édition 2019 - excuse-moi je me perds dans les éditions -, mon ambition affichée c'était de dire, et je ne sais plus comment c'était formulé, mais c'était de faire mon maximum pour être le premier à faire la fun run, si tu veux. Tu vois. Donc c'est une compétition contre moi-même pour être le meilleur, et une compétition pour aller le plus loin possible, et quelque part marquer l'histoire de la course. Je suis d'accord avec toi, tu as ces deux notions, et on est parfois face à ses paradoxes, et tu me mets bien face à mes paradoxes. Il y a ces deux notions. [...] Mais tu vois, c'est vraiment ces deux notions-là. Je vais prendre un exemple un peu extrême pour illustrer mon propos. Je me présente sur la ligne, je vais donner le meilleur de moi-même, je veux aller le plus loin possible, mais je te dis n'importe quoi, si sur une édition je fais trois tours, ce que je n'ai jamais fait, et qu'il y a sept ou huit coureurs avant moi qui ont fait 3 tours, je serais super heureux. Je ne me dirais pas : « Je suis arrivé 8^e », au fond de moi j'aurais une satisfaction personnelle qui serait énorme. (Romain)

Cette compétition à soi – « *donner le meilleur de soi-même pour faire quelque chose qui n'est pas accessible à la majorité des gens* » – est source de satisfaction personnelle. « *Sans faire de la psychologie de comptoir* », Romain estime que cette soif de compétition est liée à « *un besoin de reconnaissance* ». Il perçoit en outre la transposition de ces gains dans la sphère professionnelle, mais aussi dans la sphère familiale.

Je ne saurais pas le verbaliser. J'ai des choses que j'ai apprises qui peuvent être transposées dans la vie de tous les jours, quelque part. L'ultra et ces courses un peu extrêmes, c'est un peu une expérience extrême de situation de vie, où tu vas loin dans l'effort. Il ne faut pas lâcher le morceau. Tu te retrouves dans des situations, on ne va pas dire « critique », ce n'est pas de l'alpinisme, etc., mais des situations qui nécessitent aussi de la prise de recul, de la prise de décision, et quelque part, moi, ça m'apporte, notamment sur l'aspect professionnel, de la sérénité dans des situations tendues, etc. Tu dis : « OK, j'ai été capable dans un champ complètement différent de m'en sortir, je m'adapte à la situation ». Je cherchais le mot depuis un petit moment, mais c'est cette « adaptabilité » qui est développée à travers cette course et qui est extrêmement importante. (Romain)

Ainsi, la pratique permet à Romain de « *donner une cohérence* » à son quotidien. Par là même, de fournir un exemple à son fils, tout d'abord, à qui il rappelle qu'il faut travailler à l'école et donner le meilleur de soi. Elle lui offre aussi l'occasion de se rappeler qu'il est capable d'efforts supplémentaires, autant qu'elle lui permet de laisser couler une partie de la pression accumulée au travail.

Pour Romain, cette logique de performance, issue du sport de haut niveau, est « *ancrée* ». Elle est davantage une émulation qu'une concurrence. Romain parle de « *rester dans une norme en termes de performances, de mode de vie* ». Cet ancrage est lié à son éducation, qu'il qualifie « *d'éducation au travail* », comme nous l'avons vu avec Benoît (chapitre 8). Il détaille aussi avoir suivi en partie ses frères : « *des chemins qui sont tracés devant, sans emboîter le pas et faire du copier-coller* ». Il complète en ajoutant des rencontres qui entretiennent sa dynamique, comme celle avec Mickaël, par exemple, pour qui il répète souvent son respect. « *Tu veux aussi être inspiré, je veux dire : "bosser pour être..."*. J'allais dire : « *à niveau* » », confiera-t-il plus tard.

Au fil des kilomètres, Romain évoquait les singularités de la course. Il concédait par exemple prendre du plaisir sur d'autres événements, dans une optique de découverte, ce qui explique pourquoi il ne pourrait pas refaire plusieurs fois un même ultra, hormis la Chartreuse Terminorum. « *Car l'histoire n'est pas finie* », espérait-il. Chaque édition lui offrirait l'occasion de se battre contre la course, d'apprendre et d'évoluer. Ce témoignage illustre, une fois encore, la possibilité de passer d'un style à l'autre, selon les épreuves – et induit un potentiel de résonance différent pour chacune.

Au cours de cette première sortie, Romain ne savait pas en revanche « *quand cette histoire s'arrêtera* ». Il évoquait « *le Graal* » de finir ou d'y contribuer. Il pensait peut-être faire une coupure, un jour, et déclarait ne pas comprendre l'envie de venir sur cette course sans ambition. À ses yeux, en Chartreuse, le mental prime, et ne faire « que » dix heures, par exemple, serait un manque de respect envers le concept et les organisateurs. Il déclarait cependant craindre qu'une telle « *année blanche* » lui soit fatale, pour revenir. Mais, quitte à choisir, Romain préférait « *respecter la course* ». Ce qui sous-entend le respect de son style dominant sur l'épreuve et la difficulté à concevoir le plaisir et la résonance, d'une manière différente.

Ce respect se traduit par une préparation sérieuse et minutieuse, comme nous l'avons vu. Pour Romain, il s'agit d'entraînements sur le temps du midi, par exemple, de sessions de *home-trainer*, mais aussi d'une perte de poids. Cette préparation est presque préférée au temps de course qui résulte d'une « *continuité* ». Romain ne se prépare toutefois qu'en vue de participer à des compétitions.

Lors d'une autre sortie, au cœur de sa préparation hivernale, quelques mois plus tard, Romain se définit être en « *mode mécanique* ». Il témoignait ne pas se poser de questions, pour faire les choses simplement. Afin d'étalonner son état de forme, il énumérait des « *classiques de préparation* » : Pic Saint-Michel (Vercors), Col de la Faïta (Chartreuse), par exemple.

Nous notons chez lui une envie de dépassement, alliée à une bonne dose de perfectionnisme. Sa femme nous avouait que, quoi qu'il fasse, ce n'était jamais suffisant ; du temps du hockey déjà. Hors du sport aussi. Son frère englobait ce trait sous l'adjectif : « *cérébral* ». « *Le jour où il te dit de venir avec lui, tu peux être sûr qu'il est bien* », soufflait-il.

S'il revendique la recherche de simplicité, dans les faits, Romain n'hésite pas à concevoir des séances atypiques, comme gravir les marches de la Bastille avec un gilet lesté – une « *séance marrante* », m'annonce-t-il (*Encadré n° 9*) ; séances en partie forgées par un passé de sportif tout en puissance, qui servent aussi de palliatif aux sorties longues, faute de temps.

Encadré n° 9 :

À la poursuite du temps perdu
(Romain, hiver 2021)

Romain m'a donné rendez-vous dimanche matin à 6 h 30, au casemate, pour une séance « *surprise* » et « *marrante* ». En me voyant arriver, il m'avoue avoir pensé que je ne viendrais pas, ce qui m'étonne, car je n'ai jamais manqué une seule invitation. L'heure matinale, peut-être ? L'hiver ? Il lui faut être rentré avant 9 heures, car sa femme doit elle aussi courir ensuite.

Romain porte un gilet lesté noir de dix kilogrammes, qu'il déclare ne pas mettre de jour, de peur d'être pris pour un terroriste [en référence à un gilet d'explosifs]. Il m'annonce alors le programme : plusieurs montées à

la Bastille par ses marches irrégulières. Pas la peine de s'échauffer, nous nous élançons, éclairés par les lampes frontales.

Romain est le seul des coureurs rencontrés à mener ce genre de séance, guidée par la puissance [à l'exception de Benoît, peut-être, qui réalise des circuits « cardio » dans son garage réaménagé]. En le voyant ainsi harnaché, je retrouve l'ancien hockeyeur professionnel et le pratiquant de *cross fit*. Il m'avoue se sentir en retard dans sa préparation, par rapport à l'année précédente. Romain déclare même « être dans une course contre la montre », bien qu'il s'entraîne environ cinq fois par semaine (*home trainer* + renforcement + course). Ce qui est loin d'être suffisant d'après son expérience. Depuis plusieurs mois, il se retrouve empêtré dans un plan social, à son travail, qui semble aller à l'encontre de la vision « humaine » de son métier. La séance a l'allure d'une opération pour rattraper le temps perdu. Mais comment reproduire l'effet d'une sortie longue pendant une sortie courte ?

À cette heure, la célèbre montée grenobloise est déserte. Je suis même étonné de trouver les grilles du parc ouvertes. Le temps est relativement sec. Le froid disparaît aux premiers hectomètres. La lumière des lampes projette les ombres et obscurcit la visibilité.

Romain alterne course et marche durant les premières parties, qu'il connaît par cœur. Puis il arrête de courir assez rapidement. Son souffle se coupe, son pas ralentit. La séance s'annonce alors comme un défi à l'épuisement. Je le trouve logiquement moins saignant que lors de nos dernières excursions. Je le sens avoir chaud. La conversation se tarit.

[...] Lors de la dernière descente, tandis que le soleil se fraye un chemin entre les pics de Belledonne, nous croisons une autre lève-tôt, sur une sente peu empruntée. Romain n'y avait jamais rencontré personne. Il en reste tout étonné.

Il est un peu moins de 8 heures et demie. Romain semble heureux de sa séance, autant que d'en terminer. La montre indique 1 heure 52 minutes d'effort pour 11 kilomètres et 780 mètres de dénivelé. Mission terminée.

Au fur et à mesure de nos échanges, les qualités de planification de Romain nous éblouissent, tout comme sa propension à intellectualiser l'expérience, pour surmonter les imprévus. « *Moi les inconnues, je n'aime pas trop, tu me connais* », s'amusait-il d'ailleurs en entretien.

Lors d'une autre sortie, quelques semaines plus tard, Romain détaillait concevoir la préparation comme un tableau de jauges : nourriture, sommeil, entraînement. Et d'ajouter qu'à cette période, aucune n'était au (haut) niveau. Pour cette raison, sa participation à l'épreuve apparut soudain hypothétique. À cette occasion, nous lui demandions : comment savait-il lorsqu'il était bien ? Il réfléchit durant quelques mètres, avant de répondre : « *Quand je suis devant* », en plaisantant.

Ce décrochage progressif coïncidait avec une période d'importants défis professionnels pour Romain, comme nous l'avons vu (*Encadré n° 9*), à laquelle s'ajoutait la naissance de son deuxième enfant. En parallèle, son épouse révisait un concours de la fonction publique. Le tout supposait donc de nouveaux pactes à créer et à négocier, sur plusieurs niveaux. À cette période, Romain se décrivait « *satellisé* », en plein « *programme d'adaptation* », sans chercher d'excuses. Il résumait simplement, fin 2021 : « *C'est la course, celle de la vie de tous les jours* ». La Chartreuse Terminorum était alors mise au ban de ses priorités :

Le problème, c'est de faire le choix d'autres priorités... Si j'avais le choix, dans une vie fabuleuse, je fais le choix de la Terminorum et de la Backyard, qui ont une dimension exaltante, et qui te font cogiter. (Romain)

Romain tenta un temps de se bloquer une demi-journée par week-end, pour s'entraîner. Il essaya aussi de maintenir la course sur le temps du midi, qu'il commençait à rogner.

Nos échanges devinrent dès lors plus sporadiques, de même que les sorties. Comme son frère nous avait prévenu, Romain semblait ne pas vouloir s'afficher en méforme. Il évoquait un jour : « *avoir une caravane à tirer* ».

Début janvier 2022, un certain stress habitait ses propos. Quand Benoît confiait que nous avions encore le temps, lui répondait : « *Plus des masses en vrai... !* ». Moins de deux mois plus tard, Romain finissait par renoncer.

Hello Simon, après mûre réflexion et un peu sur la limite, j'ai ajourné ma participation et serai spectateur pour 2022. Je respecte trop cette course pour arriver la fleur au bout du fusil. C'est la conséquence de longs mois où la course était clairement au second plan ! J'accuse un peu le coup, mais c'est la meilleure décision ! En tout cas, on va trotter quand tu veux. Demain [samedi], je suis à la patinoire toute la journée avec [mon fils], une illustration du fait que les priorités sont un peu ailleurs et peu conciliables avec une épreuve de haut niveau... (Romain [en ligne])

Au cours des mois suivants, nos échanges se sont encore distendus. Romain a toutefois tenu à venir encourager et épauler son frère à La Diat, en 2022. Cette expérience de l'assistance lui sera en partie douloureuse, mais lui donnera envie d'y revenir en 2023.

Ainsi, même si peu d'éléments ont évolué, Romain décida de « *s'y remettre* ». Dès le mois d'août 2022, il espérait réussir une « *dedication* ». Terme anglophone qu'il ne parvenait pas à traduire. Communément : « *un rituel par lequel une personne en pleine initiation peut se dédier* », selon *Encyclopedie.fr*.

L'exemple de Romain illustre ici une expérience de débarquement, certes relative, puisqu'il aimerait revenir à la course – sa place lui est même réservée, selon le règlement²⁷.

Il montre que si un joueur ne parvient plus à voir dans la course un moyen de répondre à sa quête de résonance, que si l'aliénation autour est trop grande, il se désengage, de manière plus ou moins provisoire, pour préserver des instants de vie bonne. Ce choix condamne ainsi tout type de résonance avec l'épreuve, en dehors de celle identifiée en amont par le coureur.

²⁷ Tout *postulant* déclinant l'invitation au cours d'une période autorisée est automatiquement reversé dans la liste de sélection de l'année suivante.

En conclusion du chapitre

Le jeu de la course n'a de frontière que le coureur. Une fois la personne engagée, l'épreuve s'imisce dans son quotidien avec différentes intensités, suivant le style dominant du joueur. L'embarquement prolonge la phase de découverte. Cette phase s'ouvre par « la réponse » du *triumvirat*, et par la poursuite d'un échange écrit. Ce dernier se caractérise par une certaine asymétrie, puisque le coureur se livre personnellement, mais ne reçoit qu'une réponse générique. C'est le caractère secret et sélectif du contenu qui vient équilibrer cette relation et lui donner du sens.

L'embarquement est un temps d'informations, à partir duquel le coureur va se projeter dans l'événement. La Chartreuse Terminorum commence ainsi à s'y révéler dans toute son imprédictibilité. D'où différents modes d'embarquement, correspondant à des quêtes personnelles de résonance.

Le rapport au groupe en ligne en est un parfait exemple, puisqu'il reflète les tentatives de dialogue des coureurs avec la course – et avec la communauté –, autant qu'il témoigne d'une assimilation progressive de l'univers, en co-construction. La préparation marque bien évidemment la marche ultime de cet embarquement ; la mise en situation comme point d'orgue.

Tout embarquement forcé, contraint ou contrarié marque une forme d'aliénation, qui conduit l'athlète au désengagement à terme. À l'inverse, l'adaptation volontaire, qui peut s'incarner par un changement de style, peut être assimilée à des expériences de résonance, qui seront mises au crédit de l'épreuve et renforceront son aura.

Chapitre 10

L'épreuve, une expérience initiatique

Mais le destin lui fait rencontrer un maître ou une voix divine qui lui indiquera la quête qui lui est assignée : il devra d'abord trouver des compagnons pour poursuivre son chemin, puis avec un long travail sur lui-même, avec de nouvelles expériences, il apprendra à progresser, à se détacher de la neutralité caractérielle de son ancienne vie profane, à comprendre certaines valeurs humaines comme l'amitié, le respect de l'adversité, la liberté.

Vincent F., 2009, « La structure initiatique du manga », *Sociétés*, p.5

Moi j'ai toujours dit que c'est la course d'une vie, parce que sur plein d'aspects elle me grandit. (Mickaël)

L'embarquement et la préparation ont permis aux *postulants* de prendre le pouls de la course et de s'y projeter. Si les coureurs ne cessent d'élaborer des hypothèses, de les tester lors de mises en situation, l'inconnu reste le grand absent d'un processus basé sur la progression et la maîtrise. Au-delà de l'exercice, le jeu demeure avant tout une épreuve.

Le rendez-vous de la Chartreuse Terminorum vient donc sanctionner la phase d'embarquement et l'engagement du coureur. Il vient aussi le consacrer et donner un sens au temps d'avant, comme l'avait remarqué Beauchez lors du passage sur le ring (2014, p.120).

Pour ces raisons, la Chartreuse Terminorum, parce qu'elle valide et ajuste des savoirs, fait figure de jeu d'apprentissage. Telle une école permanente, elle est purement initiatique. Dans son reportage vidéo (2022), Benoît du *Dauphiné Libéré* découpait d'ailleurs l'épreuve en trois temps : l'espoir, la quête, l'échec.

À la lecture des entretiens, il pouvait sembler curieux d'entendre les coureurs mentionner « *la course* » comme une entité à part, guidée par sa propre volonté, sa propre loi. Nous retrouvons cette même sensation et ces discours face à l'immensité de certains éléments, comme la montagne ou la mer : deux milieux propices à l'initiation, selon Bozonnet (1992, p.40) et la littérature, en général.

Je la connais, la course, je sais que ça va s'épurer. (Mickaël)

Sans manquer de respect à la course et aux autres coureurs, parce que de toute façon je ne suis pas contre les autres coureurs, je suis contre la course. (Liess)

Cette forme d'autonomisation illustre la singularité de l'épreuve. Elle met en mot son pouvoir transformatif, en la rendant plus grande que l'activité pédestre et les coureurs eux-mêmes,

dont aucun ne parvient à venir à bout, tant elle est immense, tant elle est redoutable, comme elle choisit ses héros, à l'image du mythe arthurien¹.

De mon expérience 2017, deux certitudes :

1-La Chartreuse Terminorum aura son/sa finisher. Aussi belle, exigeante soit elle, cette course n'est pas interminable et je vois désormais ma course de 2017 (et surtout celle de Gaëtan) comme un premier jalon sur la route vers cette complétude.

2-Ce ou cette finisher aura un profil atypique. Mi ultra-traileur, mi orienteur, avec un mental d'acier et ne laissant rien au hasard le jour de la course.

Extrait d'un des essais de Maxime. écho du mythe arthurien²

Par ailleurs, comme nous l'avons vu avec Romain, l'idée d'une course au Graal symbolique est présente dans les témoignages de *postulants*.

C'est un peu, tu te prouves aussi, t'essaies de te prouver quelque chose à toi-même. Je pense qu'il y a un peu de ça aussi. T'es à la recherche du Graal. (Céline)

Pour atteindre la « complétude » évoquée par Maxime, organisateurs et coureurs répètent qu'un apprentissage par étapes est nécessaire.

Sur la Terminorum, 3 années : 1 canicule, 1 humide, 1 froide. Et pourtant, à la Terminorum, là je me prépare différemment. J'affine des choses. Tu apprends de tes erreurs. (Jean-David)

Même en termes d'ambiance, je pense déjà que même entre la première édition et là, on est déjà nous pas tout à fait dans la même disposition, le stress de la première, le stress de la sécurité, tout le monde apprend. (Emmanuel)

Cet apprentissage résulte de l'interaction avec autrui et le monde ludique. Par lui, le coureur s'initie à lui-même, ce qui se traduit dans le discours par la répétition des expressions comme « *connaissance de soi* », « *découvrir ses limites* ». Ce Graal, introuvable, permettrait à chacun de se connaître soi-même.

Dans son étude consacrée au voyage initiatique des héros mythiques, de *L'Odyssée* à *Star Wars*, Levant (2015) montrait l'évolution du terme, au fil du temps. Pour les Latins, l'initiation évoquait le commencement³ quand, chez les Grecs, elle passait par la mort. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, l'initiation est « *le franchissement d'une porte donnant accès à un ailleurs où, à la sortie, suit une entrée. Initier, c'est opérer une métamorphose, passer*

¹ Dans l'une des interprétations du mythe arthurien - celle mise en avant par Hanbury White (1938) et dans le dessin animé de Walt Disney (1963), par exemple -, le futur roi retire *Excalibur* de la pierre. Tous les *postulants* s'y essaient avant lui, certains que l'un d'eux y arrivera, peut-être même eux. Nous retrouvons plus ou moins cette idée dans certains discours des coureurs.

² Seul essai reproduit, avec son autorisation.

³ D'où l'adjectif « *initial* », rappelait Reboul (2010 [1980], p.92) plutôt qu'initiatique.

d'un état à un autre», résumait-elle (*ibid*, p. 8). Ce qui peut se traduire par une certaine souffrance dans l'épreuve.

L'idée de métamorphose trouve un écho direct à l'« *émmétamorphose* », produite par la résonance. L'initiation apparaît de cette façon comme une expérience de résonance, qui donne accès à un univers secret.

Levant revient ensuite sur trois étapes invariables de l'initiation :

- 1) La préparation : qui permet de s'ouvrir aux transformations⁴ ;
- 2) La mort symbolique : qui n'est autre qu'une séparation avec le monde profane, non ludique ici ;
- 3) La renaissance : pour nous, le résultat de la transformation et de la résonance éventuelle, liées à la course. Ce que Eliade nommait « *nouveau mode d'être* » ou « *accès à un mode nouveau d'existence* » (1963, p.105).

La Chartreuse Terminorum, par ses règles, ses aspirations, son mode de progression fait donc figure d'expérience initiatique à part entière, au cours de laquelle la personne « *devra d'abord trouver des compagnons pour poursuivre son chemin, puis avec un long travail sur [elle-même, avec de nouvelles expériences, [elle] apprendra à progresser, à se détacher de la neutralité caractérielle de son ancienne vie profane, à comprendre certaines valeurs humaines comme l'amitié, le respect de l'adversité, la liberté* », dépeignait Vincent, dans un article consacré au manga (2009, p.5).

Après avoir éclairé certaines composantes de la préparation, nous aborderons dans ce chapitre ses ultimes détails, avec l'arrivée au camp. Puis, à travers l'analyse des rituels, qui mettent en œuvre l'ensemble des axes de résonance⁵, nous verrons la (re)formation de la communauté, comme espace de rencontres et d'apprentissage secondaire. Nous essaierons enfin de faire la part belle à l'expérience de la course elle-même, du départ à l'abandon, en portant attention aux interactions et aux transformations que nous avons observées.

Ce chapitre est ainsi le fruit d'une immersion de 65 heures blanches, au cours de l'édition de 2022. Il propose au lecteur de vivre l'épreuve de l'intérieur. D'où une rédaction qui tranchera peut-être avec le reste de nos propos.

⁴ Durand, dans ses travaux, décrivait 4 étapes : le sacrifice, la mort, la tombe, la résurrection.

⁵ À ce propos, Rosa écrit (2018 a, p.199) : « *C'est là, de fait, une des fonctions élémentaires du rituel : il met en œuvre des axes de résonance socioculturellement établis le long desquels peuvent s'expérimenter des relations de résonance verticales (avec des dieux, le cosmos, le temps et l'éternité), horizontales (dans la communauté sociale) et diagonales (dans le rapport aux choses). La communion chrétienne offre un parfait exemple de rituel par lequel le fidèle est admis dans le cercle de résonance via le rapport aux choses - le pain, le vin, la croix. Mais de telles "charges" surviennent aussi au moment où des équipes de foot font leur entrée dans un stade ou pendant l'instant magique de l'intro qui ouvre un concert de rock* ».

1. L'avant-course : fin de préparation, début de l'aventure

Par avant-course, nous évoquerons ici les heures précédant le départ. La préparation ayant déjà été évoquée. Nous nous attacherons à l'ambiance et aux symboles auxquels sont confrontés les coureurs. Nous essaierons de donner un sens et une signification à ce qui n'en a communément que pour une poignée d'individus, tout en sachant que, suivant leur style dominant, tous les coureurs n'accordent pas la même importance aux éléments mentionnés. Cette avant-course est particulièrement riche d'enseignements, et plus facile à documenter, du fait de la présence de l'ensemble des coureurs sur un même espace. Il symbolise le berceau de la communauté.

1.1. Gérer l'attente

De la magie... Enfin, moi, je trouve qu'il y en a toujours. Déjà juste l'ambiance à la Diat, c'est un truc que... Moi, je trouve que quand on arrive, on est déjà dans ce... contexte de course hors norme quoi, c'est... Il y a une ambiance particulière... Ouais il y a quelque chose d'assez fort, quoi. Et puis le lien entre les anciens et les nouveaux, les questions des autres, la manière dont chacun gère son appréhension, parce que de toute façon, on en a tous, entre ceux qui sont plutôt taiseux, ceux qui sont plutôt exubérants pour essayer..., ceux qui au dernier moment ne viennent pas, sans prévenir. C'est assez étonnant comme démarche. (Benoît)

Lors de l'arrivée à La Diat, en début d'après-midi, nous nous étonnons de retrouver une dizaine de coureurs sur place, malgré les fortes chaleurs. Nous avons été suivi, sans le remarquer, par la voiture de Benoît. Contrairement à sa première participation, le *vétéran* ne dormira pas dans son monospace. Il a opté cette année pour les joies du camping. Ensemble, nous montons nos tentes, côte à côte, pour compléter l'arc de cercle des coureurs déjà posés. Difficile de savoir lesquelles sont pourtant occupées (*Annexe 58*).

Le ruisseau des Corbeilliers, courant à quelques dizaines de mètres en contrebas et la piscine de la base de loisirs ne parviennent pas à nous rafraîchir. Le Grand Som est trop bas pour nous plonger dans son ombre. Le soleil, trop haut, assèche l'herbe nue. Même les chiens, présents lors du « *off* » de Mickaël – les fameuses « *hyènes de la Diat* » – ont préféré rester au frais. Ce que tous conseillent d'ailleurs : des proches aux médias. Les coureurs tentent d'en plaisanter, mais la chaleur se fond dans chaque tête. Avec elle, de nouvelles équations. Benoît ne tarde pas à s'éclipser le long de la rivière, comme Liess avant lui, accompagné d'une amie. Personne ne sieste dans les saunas. Cela ferait un titre de note.

Le long d'une barrière, Maxime, torse nu, s'allonge, puis se redresse, sous un bivouac façon Touareg. Des provisions par-dessus la tête, il a cédé aux achats compulsifs de dernière

minute. Un « *panic buy* », résume-t-il, au cas où il manquerait quelque chose ; au cas où il irait très loin. Les sacs de kraft ne sont pas déballés. Originaire du Nord, la chaleur lui colle des sueurs froides.

Comme on savait que ça allait être la canicule, j'avais imaginé plein de scénarii, j'avais lu plein de trucs. J'avais parlé avec mon kiné qui m'avait donné plein de techniques [pour gérer le chaud]. (Maxime)

Du fait de sa victoire sur la Chartreuse Backyard et de son activité, sa zone est un espace de contact. Les coureurs y viennent tour à tour connaître ses intentions, parler d'une éventuelle stratégie de groupe. Logiquement, l'interconnaissance favorise l'inclusion et le mimétisme.

[Qui je connaissais ?] Maxime, Mickaël, Benoît, Aurélien, toi. Je parle même des remplaçants : Éric, F.-X. ! Agnès, Romain vite fait, Sylvain... : une petite dizaine. Je dois en oublier certains... Aussi Nicolas [le virgin], Jean-David... Presque une quinzaine, tu vois. Du coup, quand tu passes de tente en tente, ça fait du bien. Tu discutes. Tu vois un peu les gens comment ils sont organisés, comment ils s'occupent. La course. (Liess)

Sous les fâtes de conifères, installé dans son camping-car, à sa place dite « *habituelle* », Mickaël attend au calme. Tout le monde connaît ses intentions. Pour celles et ceux qui en douteraient, il a pris le soin de les rappeler aux lecteurs du *Dauphiné libéré* : « *Cette aventure est devenue obsessionnelle* » (Annexe 59). Entre-temps, il a tout de même monté une tente pour passer la nuit au sein du groupe. À côté, Jean-David, dans un autre camping-car, semble moins disert que dans ses textes sur Facebook. Il paraît déjà concentré.

Comme le rappelaient Borsus et Pogorzelski, les jeux « *“massivement multijoueurs” multiplient ainsi les moments d'attente : l'attente des autres, mais aussi souvent, comme ici, l'attente en commun d'un événement – on parle de “camper”* » (2020, p.8). Le terme ne peut être mieux choisi.

Assis avec Liess, le long de la rivière, nous guettons le *triumvirat*. Quelques plaques des éditions précédentes ont été accrochées, des barnums montés, au fond près d'une cabane en rondin. L'appareil symbolique est en partie en place. Ne manque plus que le quatuor. Alice, une *virgin*, qui a établi la deuxième marque sur le Challenge Loop, quelques semaines plus tôt – juste derrière Maxime – s'assied à côté de nous, le temps d'un bref échange. Les coureurs n'ont rien d'autre à faire, si ce n'est être ensemble. La disponibilité de chacun augmente.

Il est 17 heures. Le cor sonne deux fois distinctement : une première performance ! « *C'est le signal* », me secoue Liess. Cela ne semble pas l'affoler. À peine il se lève. Le temps de rassembler nos affaires, de passer à la tente, d'emporter les fameuses « *offrandes* » : nous voilà tous en file indienne. La présentation laisse place à la représentation.

1.2. Le don

À l'ombre, au bout d'une piste poussiéreuse, une vingtaine de *postulants* attend déjà, les bras chargés de sacs ou de simples bouteilles. Jupiter, Osaka – les chiens du *triumvirat* – slaloment entre nous, sans doute excités par l'odeur des diots⁶ qui commencent à cuire, comme nous. Nous retrouvons par hasard Céline et Maxime, avec Nicolas, un autre *virgin*⁷, qui semble avoir oublié quelques pièces pour payer son tribut, malgré le rappel du règlement. Sous son bras, la plaque d'immatriculation le représentant.

Parmi les premiers de la queue, Mickaël se retourne l'air amusé. Avec Maxime, ils comparent les marques de bières qu'ils offriront au *triumvirat*. « Avant, il y avait aussi les mignonnettes d'alcool, ça faisait vraiment alcool, plaisante Maxime, en aparté. Visiblement, ils n'ont pas vidé le stock d'il y a trois ans, alors ils ont changé pour le fromage ». Le *triumvirat* ayant réclamé quelques jours plus tôt le don d'un mets comestible à la place du digestif local. Dans l'attente, Céline en profite pour lui poser des questions :

Céline : Une carte bleue, c'est de l'assistance ?

Maxime : Là, ça ferait un bon détour, quand même..., lui glisse-t-il.

C : C'est Saint-Lau. Ça rallonge.

M : Là, vu la chaleur, t'auras pas envie d'y aller à Saint-Lau. C'est la flotte surtout qui va être compliquée.

C : Ouais.

Les sourires se figent. Puis le silence. Maxime note que le barbecue va être prêt assez tôt. « Un signe ? », présage-t-il. Quelques jours avant la course, il aurait vu en rêve l'horaire de départ. Céline « le sent bien comme ça aussi ». Chacun y va de son pronostic et les quelques mètres qui nous séparent de la table du *triumvirat* deviennent le théâtre de nouveaux scénarii, qui participent à la cohésion du groupe, autant qu'à l'embarquement. L'imagination tactique bat son plein, même sous couvert d'humour.

Plus qu'une phase d'attente, ce temps est l'occasion de passer en revue l'ensemble des éléments qui « feront la course » ; les coureurs tout d'abord. « J'ai pas vu Imanol... », souffle alors Maxime, en parcourant la file du regard⁸. Les places ne semblent pas figées. Benoît puis Sophie nous rejoignent, et bientôt Liess. « Tu es prête à avoir le dossard n° 1 – celui de la victime en chef – ? » demande Sophie à Céline. « Je serais très déçue si je ne l'avais pas, en fait », plaisante-t-elle. *Virgins* et *vétérans* apprennent à faire plus ample connaissance.

⁶ Saucisse typique de la région. 250 ont été commandés pour le week-end.

⁷ Celui-ci travaille avec Maxime, en tant qu'accompagnateur.

⁸ Lors du point d'avant-course, Benoît du *triumvirat* expliquera qu'il s'est « fait les ligaments de je-ne-sais-pas-où ».

L'expérience accumulée des derniers est facilement partagée. Davantage que sur le groupe en ligne. Souvent sous forme d'anecdotes ou de blagues, entre encouragements et mises en garde. La recherche de mixité des styles, prônée par le *triumvirat*, nous saute clairement aux yeux.

Ainsi Maxime conseille, à demi-mot, au sujet de la mémorisation du parcours : « *Il va bien falloir se retourner en montant, car plein de sentiers sont pas marqués. Se faire des repères visuels* ». « *Moi, si j'arrive à ne pas m'endormir sous une barre rocheuse, ça sera bien* », lui rétorque Sophie, mi-figue mi-raisin.

Contrairement à la page en ligne, l'entrée dans la file d'attente identifie chaque protagoniste. Ici, pas de passagers clandestins. Les tuyaux fusent d'autant plus volontiers, sans crainte de brader le secret.

Pour la première fois, les coureurs s'autorisent ouvertement à parler du parcours : de tel arbre, de telle souche, avec précision, maintenant que tous sont inscrits dans un cercle de confiance. Certains racontent en détail les dernières informations reçues, les coupes forestières, abordent même la carte et le choix du matériel. De la même façon, il est assez curieux de voir à quel point certains sont amenés à se confier rapidement à d'autres, s'agissant parfois d'une première rencontre. Céline et Alice évoquent ainsi la garde de leurs enfants, le temps de la course, la navigation...

L'attente du don au *triumvirat* est un échange entre protagonistes. Nous constatons d'ailleurs que l'organisation distribue les dossards individuellement, sur une seule table, là où les épreuves classiques allègent l'attente, en multipliant les points de retrait. D'où une certaine convivialité.

Maxime : [Ma carte] Elle est de 2005, mais y a plein de parties [manquantes]... On peut regarder sur le portail les anciennes cartes IGN ? Ah, je connaissais pas l'astuce. Je ne savais pas que tu pouvais sélectionner les top 25.

Sophie : C'est pas les top 25.

Maxime : Ah.

Sophie : Ça doit se retrouver... Challenge pour l'année prochaine !

Cette phase d'attente permet de relever de premières affinités, selon les styles de jeu. Ainsi, il est amusant de noter le rapprochement de Céline et de Sophie avant même le départ, et de pointer des similitudes dans leurs discours, notamment lorsque la *vétérane* glisse à la *virgin* que « *sur un malentendu, tu peux faire 5 tours* » par exemple. Céline ayant plusieurs fois fait référence à la force du hasard et à Jean-Claude Duss, au cours de nos entretiens.

Céline se reconnaît dans l'approche de Sophie, qui n'a jamais terminé une boucle dans les délais au cours de ses participations. Ce temps d'attente est l'occasion de nouer des alliances de circonstances, et de sonder les tempéraments.

Au cours de ce laps de temps, les premiers à passer devant le *triumvirat* ont eu l'occasion de voir et de recopier la carte. Ils répondent à l'excitation des autres, et leur apprennent que le parcours de cette édition est en grande partie similaire à celui de la précédente, ce qui réjouit tout le monde. Même si Benoît, en retrait jusque-là, se montre prudent : « *Après il y a le topo et il y a les livres... À mon avis, s'ils n'ont pas changé le tracé, il doit y avoir quelques surprises...* ». Pour sa part, Maxime, en bon explorateur, se dit heureux de découvrir de nouveaux passages – puisqu'il n'a pas pris part à la dernière course.

Après une demi-heure d'attente, nous nous retrouvons à une dizaine de mètres de la petite table en bois communale, à laquelle siègent deux des organisateurs. Nous sommes alors seul à filmer, ce qui fait sourire Liess : « *Ah, la, la. La pression. Eh, garde une trace ! "J'y étais" »* ».

Pour tous, le passage devant le *triumvirat* est intimiste et s'effectue en tête à tête (*Annexe 60*). De cette manière, « *tout le monde connaît l'organisation et l'organisation connaît tous les coureurs* », résumait Emmanuel. Ce rituel est le prolongement du dialogue commencé par l'*essai* et offre une matérialité et une incarnation au don. Contrairement aux écrits d'Hamayon (2012, 2015), il permet d'analyser le jeu par sa théâtralité, plus que l'inverse.

Comme à la pharmacie, chaque *postulant* est mis à distance de son prédécesseur. La participation observante est le seul moyen de rendre compte de ce passage. Aussi les quelques lignes suivantes se baseront seulement sur le nôtre⁹.

Benoît du *triumvirat*, le médiatique, est assis sur le banc, derrière une muraille de bouteilles de bière, digne d'un revendeur. À sa droite, Nicolas du *triumvirat* se tient debout, à peine plus grand que nous. Le premier aux couleurs de Raidlight, le second aux couleurs des caves. Un simple bonjour, puis Benoît nous demande nom et prénom – bien que les connaissant –, pour les pointer sur sa liste. « *Alors, la petite dîme, on va commencer par elle* », indique Nicolas, en avançant un gobelet « Chartreuse » vert, pour récolter les fameux trois euros, et la plaque d'immatriculation qui sera ensuite accrochée à des espaliers, pour former un totem des identités en course, façon scout (*Annexe 61*).

Nicolas du triumvirat : Tu viens d'où, Simon ?

Enquêteur : Du Nord. Mais j'habite à Corenc.

⁹ Lors des entretiens d'après-course, aucun coureur ne reviendra sur son propre passage de manière spontanée.

N : 59 ou 6-2 ?

SL : 62 [nous distribuons des friandises, en guise d'offrande, sans que l'un ou l'autre ne le demande, sans doute appuyé par le stress : gaufres du Nord, bonbons du Nord ; l'occasion de rebondir]

N : Oula, mais t'as amené le petit-déj', toi !

Benoît du *triumvirat*, jusqu'alors en retrait, tend le dossard, en indiquant le numéro à haute voix : « Trente-neuf ». Suit « le topo » ou *roadbook*, qui « va te donner pas mal d'informations touristiques », enchaîne Nicolas. « Techniques, géographiques et pis... des informations utiles. Il faut que tu fasses le tri ». Ce dernier permet à chacun d'emporter la parole du *triumvirat*. Il encadre véritablement l'expérience et rythme le jeu de la course¹⁰.

Les principales règles sont ainsi rappelées : départ entre minuit et midi, carte à recopier. « Demain matin, il faudra repasser par ici pour récupérer la balise et puis un sac pour mettre ton téléphone éteint dedans. Un sac soudé. Est-ce que tu as des questions ? Est-ce que tu as des inquiétudes ? ». Une casquette de la course est enfin remise, ainsi qu'un tee-shirt, tous deux floqués « Chartreuse Terminorum ». De la même manière que tous les *finishers* arborent fièrement leur veste et leur médaille après l'effort (*chapitre 4*), ces lots indiquent l'inscription dans un cercle fermé, et participent à la logique de distinction et de reconnaissance des porteurs. En revanche, aucune carte ni chronomètre ne sont distribués. Au concurrent de les prévoir. Comme l'écrivait Hénaff, en s'appuyant sur Mauss et Lévi-Strauss, ce « *don agonistique* » ou « *don réciproque cérémoniel* » reconnaît publiquement le coureur et l'organisation à travers l'échange de biens et le dialogue (2002, p.177). Ainsi, le coureur est officiellement embarqué, en tant que membre de la communauté. Le *triumvirat* est quant à lui conforté dans son rôle de maître du jeu.

Pour finir, Nicolas nous invite à « un petit apéro-repas, à 19 heures, tous ensemble, parce que la convivialité, c'est important. Il vaut mieux avoir un peu de gras avant de se donner pendant quelques heures ».

Ce temps d'échange dure entre deux et cinq minutes, en moyenne, selon les coureurs. Il marque véritablement l'entrée dans l'épreuve, matérialisée pour la première fois par le dossard. Selon l'ancienneté, les *postulants* distribuent plus ou moins de victuailles et la teneur des échanges varie. Les *vétérans* seront ainsi encouragés à mieux faire, quand les *virgins* seront davantage sondés sur leurs doutes ou zones de flou, liés à l'organisation.

C'est pour certains le premier face à face physique avec l'organisation. Ce qui peut être « *intimidant* », comme en témoigne Maxime :

¹⁰ Il existait un « *topo accompagnant* » jusqu'en 2018, mais plus ensuite, à notre connaissance.

Cette année [j'étais] assez décontracté puisque je savais quel était le parcours, mais la première année c'était assez intimidant. Se retrouver face à Benoît [du triumvirat] et devoir répondre à ses questions, et ses sarcasmes, ça peut un peu dérouter [...]. (Maxime)

L'humour est relativement présent, dans la gestuelle par exemple, avec un Benoît du *triumvirat* en retrait, au sourire ironique, et un Nicolas se transformant en guide touristique. Cet humour pastiche et colore le rituel classique de la remise des dossards. La somme dérisoire de 3 euros ridiculise le fait de payer pour courir. Certains *postulants* s'en amusent d'autant plus qu'ils règlent en menue monnaie. Ainsi, l'acte marchand, symbolisant le profit de certaines organisations, est détourné, raillé. D'où le terme « *dîme* », renvoyant à l'impôt féodal, qui s'élevait au dixième des récoltes et était prélevé par le clergé et la noblesse. Contrairement aux autres épreuves qui encouragent le paiement en ligne, la *dîme* ne peut être versée que de main en main. Elle incarne donc pleinement les valeurs de l'épreuve, dont la convivialité, rappelée par Nicolas du *triumvirat*¹¹.

Ce premier don est ainsi marqué d'un renversement doublement symbolique, porté comme une critique en creux du modèle dominant. Il s'accompagne d'un don en nature, censé constituer les réserves du *triumvirat* pour les longues soirées d'hiver. Ce deuxième don revêt une dimension humoristique et inverse les rôles. Il est en effet courant, en trail, de gagner une bière locale à l'arrivée. Il permet surtout de matérialiser l'origine géographique du coureur, et donc de se rattacher symboliquement à son histoire, par le territoire. La valeur de ce second don est fixée par chacun. Il peut aussi être l'occasion de faire passer un message, en répondant, par l'humour encore, au *triumvirat* : en choisissant une bière ou un mets au nom original et/ou évocateur, par exemple.

Ces deux dons alimentent symboliquement un dialogue. Ils réclament un effort d'attention de la part du coureur, qui d'une année sur l'autre, rivalise d'imagination pour satisfaire le quatuor.

À l'instar de l'alcool ou du mets local, la plaque d'immatriculation, comme la plaque au cou des soldats, indique à tous l'identité du coureur *faisant* la course. Il s'agit d'un des éléments de la « *façade personnelle* » du coureur, qui se confond à lui, pour le représenter lors de son absence au camp, selon la logique avancée par Goffman dans *La mise en scène de la vie quotidienne* (1973 [1956], p.30).

Elles peuvent être arrachées à une voiture ou achetées spécialement pour l'occasion. Par la peinture, la juxtaposition de symboles lettrés, chiffrés et iconographiques, ces plaques

¹¹ De même, cette somme symbolique n'est pas sans rappeler le temps originel de la course à pied « hors stade » en compétition. Lorsque les premiers marathoniens, à New York par exemple, n'étaient qu'une poignée, et payaient 1 dollar l'inscription.

deviennent une manière de se raconter. Mickaël, par exemple, a clairement affiché dessus ses ambitions de jusqu'au-boutiste, dès sa première participation, en inscrivant les chiffres : 1-3-5, en guise de prophétie autoréalisatrice. Un tour, la première année ; trois tours, la suivante ; la réussite enfin. Jean-David a pour sa part inscrit le nom de son île. Par métonymie, de nombreux coureurs lient alors leur identité – nom, initiales, date de naissance – à leur région. D'autant plus si celle-ci n'est pas montagnaise, comme pour souligner l'exploit de figurer dans les quarante. Ce que symbolise parfaitement l'immatriculation « AC FOU 75 » – « assez fou –Île-de-France », ou les plaques : « Fanchbzh », « Penarbed », « Normandie », « Larzac 71 », « Picardie ». Cette représentation fonctionne également pour un club ou un collectif. Maxime, par exemple, qui n'a « pas réussi à trouver une plaque personnalisée » a « juste » la plaque d'immatriculation de son ancienne voiture, avec deux stickers représentant l'activité de ses copains : Petites Sorties entre Amis et Norskogs – matériel d'orientation.

Le clin d'œil à la Chartreuse est récurrent également, soit par un jeu de couleurs, ou par l'apposition des initiales « CT », accompagnées bien souvent de l'année d'édition : « CT18 LG50 », « CT18 RB ». Ces dernières se rapportent au passage du coureur au sein d'un collectif.

Liess a quant à lui rendu hommage à un militaire de sa connaissance, décédé en intervention, et qui rêvait de participer à l'épreuve. Certaines plaques ont ainsi un message direct : « YOLO » – *you only live once* –, « NAMASTE ». Elles peuvent être l'occasion de rappeler certains faits d'armes et de marquer une vision performatrice, à l'instar de Ludovic, qui a réalisé l'exploit d'enchaîner 41 Iron man en une année, dont la plaque de performeur/jusqu'au-boutiste, est frappée de l'expression « DÉFI 41 ». Cette recherche symbolique semble moins présente chez les coureurs étrangers, chez les performeurs et chez les découvreurs. Elle symbolise un dialogue recherché par certains participants et la volonté de laisser une empreinte. Toutes sont affichées d'année en année¹², en hommage à celles et ceux qui ont fait la course, dans les deux sens du terme. Elles ne sont « lisibles » que par les coureurs ayant la mémoire de l'épreuve et revêtent un caractère purement folklorique au-delà. L'ensemble de ces symboles compose les rouages symboliques de l'engagement. Il est à la fois lié au milieu, à l'identité des coureurs et aux valeurs réglées par le *triumvirat*.

1.3. La découverte du parcours

Le passage devant le *triumvirat* finalise l'inscription. Il permet d'accéder à la zone d'exposition du parcours et d'entrer dans le secret ; de devenir initié. Contrairement à la table

¹² Sans doute pour n'oublier personne, d'ailleurs le *triumvirat* ne relève pas l'identité des dépositaires

d'offrandes, les coureurs accèdent à celle-ci par petits groupes. Soit autant que peuvent en contenir les bancs autour des deux grandes tables, faisant office de pupitres. Ils y découvrent la « *carte maître* », à partir de reproductions de type IGN, qu'ils font dialoguer avec le *roadbook*¹³. À l'instar des « *objets totémisés* », précédemment évoqués, la carte est « *techniquement dotée d'une "charge" résonante* », selon les termes de Rosa (2018 a, p.301). Résonance à la fois diagonale – par le matériel – et horizontale – par son évocation au sein du groupe.

Tous ces objets revêtent une dimension intermédiaire, entre le monde d'avant(-course) et le monde de la course. Ils fonctionnent ainsi comme des indices. Leur découverte donne tout son sens au jeu.

Contrairement aux autres zones du camp, cette zone de « *recopiage* » est volontairement isolée, presque coupée de l'extérieur par un grillage, qui délimite habituellement une aire de stockage de matériel. Sorte de « *marqueur frontière* », selon Goffman, pour désigner un objet qui sépare deux territoires adjacents, comme « *l'accoudoir commun entre deux fauteuils de cinéma* » ou « *les comptoirs de supermarchés* » (1973 [1956], p.55).

Une tente Raidlight abrite les présentoirs, pour éviter que la *carte maître* ne s'abîme, en cas d'intempéries, par exemple. Ne sont ici admis que les *postulants* et le *triumvirat*. Ainsi, une jeune photojournaliste a été rappelée à l'ordre par plusieurs *vétérans* et l'un des membres du *triumvirat*, tandis qu'elle essayait de prendre quelques clichés, à distance, sans mauvaise intention. Lors d'une précédente édition, Dominique, l'unique bénévole, avait regretté qu'une observatrice, qui souhaitait courir un jour l'épreuve, ait pris en photographie la carte. À ses yeux, elle s'était tout bonnement « *grillée* », en manquant de respect à l'épreuve.

Si la possession de la carte ne confère qu'un maigre avantage en vue de la préparation future, sa diffusion hors du cercle, plus qu'un tabou, est perçue comme une trahison de l'esprit de la course, ce que stipule le règlement, d'ailleurs. Ainsi, les *vétérans* se montrent parfois plus royalistes que le roi, notamment les jusqu'au-boutistes, comme Mickaël, qui a refusé de transmettre une carte de la troisième édition à Maxime, bien qu'il ait pris part aux précédentes.

Par dizaine, les *postulants* s'installent donc autour des cartes, bloquées par des tuiles et des pierres ; la première est volontairement agrandie, afin de noter plus de détails. Chaque coureur se présente muni de son exemplaire. Pour le reste, les crayons se prêtent (*Annexe 62*).

¹³ Comme le rappelle le *Guide de la montagne, l'alpinisme en liberté* (2018, p.99) : ces cartes sont « *essentielles pour la progression sur sentiers et en dehors des sentiers balisés [...] Elles représentent la topographie -la forme de la surface de la Terre - indiquant les courbes de niveau qui représentent le dénivelé. Elles permettent de repérer l'itinéraire. Elles sont éditées par des structures gouvernementales ou par des entreprises privées. En France, les meilleures sont celles de l'IGN* ».

À force d'expériences, Mickaël a prévu des feutres adaptés au papier glacé et les laisse à disposition. Les stabilos sont remisés, car trop larges.

Les *virgins* – du moins les non-orienteurs – découvrent que chaque édition de carte évolue et que certains sentiers exposés sur les cartes mères ont tout bonnement disparu de la leur, sous l'effet du temps. Céline se retrouve ainsi à tracer des sentiers oubliés et effacés, à main levée.

Pour les nouveaux venus, cette découverte du parcours rend l'événement palpable. Elle dévoile l'étendue des inconnues. Les difficultés sautent alors aux yeux, à travers le dessin de la trace se faufilant parmi les courbes de niveau et les aplats de couleur. Par un travail d'imagerie mentale, le coureur visualise leur répartition. L'un des nouveaux *postulants*, une fois le parcours recopié sur sa carte, la reproduisit même juste après sur son ordinateur afin d'avoir une distribution plus simple en tête : longueur des bosses, type d'enchaînement. Ce qui illustre une certaine recherche de maîtrise, pour gérer son effort.

Lors du recopiage, le climat est studieux, presque solennel. Les *virgins* paraissent incapables de parler un stylo à la main. Les *vétérans* font à peine mieux. Le nez rivé sur les cartes, chacun progresse centimètre par centimètre, jusqu'à boucler la boucle. Certains font des copies de copies, s'appuyant sur la carte du voisin, parfois plus proche, dans une promiscuité de confiance. Tous se créent des repères, rendant l'information « *instructive* » (Reboul, 2010 [1980], p.37).

« *Ça a un peu changé à cause des coupes forestières* », glisse Mickaël à Maxime, Céline à sa gauche. À leur droite, Benoît s'affaire, silencieux, tandis qu'à l'autre bout de la table, Alice, *virgin*, et Nicolas le *vétéran*¹⁴, complètent en tête à tête. Sans se connaître au préalable, les deux échangent questions et informations, explorent la piste sur le papier. Le mélange d'expériences, prôné par le *triumvirat*, est encore à l'œuvre. Les réminiscences des *vétérans* servent ici de prétextes à la visualisation et aux conseils.

L'observation est primordiale. L'apprentissage du jeu engage l'ensemble des sens : toucher de la carte, écoute des anciens, lecture visuelle, textuelle. Tous sont concentrés, conscients que l'oubli d'un détail condamnerait leurs espérances. Survolant le tracé d'un doigt ou d'un crayon, les coureurs procèdent à une « *promenade inférentielle* » de la carte, comme l'avait si bien formulé Eco (1979 in Ringot, 2019, p.2). Ils imaginent dans cette étape les obstacles à surmonter, d'après les indices de la carte, qu'ils divisent en parties « nord » et « sud »¹⁵. D'où la nécessité de savoir la faire parler. Un mot nouveau est prononcé : « *paumatoire* »¹⁶, répété

¹⁴ Les termes, fréquents en entretien, ne sont que peu utilisés en présence des uns et des autres.

¹⁵ Furtaw notait également ce découpage sur la Barkley (2010, p.34).

¹⁶ Du verbe familier : « se paumer ».

par Maxime et Sophie, avant de contaminer les autres, tandis que leur mine sillonne un lacin de sentiers.

Puis les quatorze livres sont placés, à force de croix et de numéros entourés, en suivant le *roadbook*. Ces derniers ne découpent pas le parcours en partie égale.

Les langues se délient enfin, comme si l'étape la plus délicate était soudain passée. Les *postulants* s'amuse des formulations du guide, tandis que les plus anciens ressassent certaines de leurs expériences dont l'aspect bucolique semble avoir été effacé. Le *roadbook*, au contraire, mentionne quelques lieux-dits : « *la route des abandons* », « *la distillery double shot* » et le « *hachoir à e-diots* ». ¹⁷ D'aucuns en profitent pour partager quelques variantes, selon leur expérience. Ce qui ajoute au côté « émotionnel de la course » et renforce les doutes concernant la multitude de chemins. D'où une perte d'énergie.

[Le *roadbook*] C'est de la poésie pure et dure, dans l'esprit... Tu comprends rien, franchement. Tu t'aperçois que ça veut rien dire parce que, du coup... « Tu vois l'arbre qui est là-bas ? Eh ben, c'est pas lui. Derrière il y a un rocher, c'est pas lui non plus. Tu te baisses, il y a une paille, c'est pas la première, c'est la deuxième »... Franchement, c'est tordu ! (Liess)

Comme le laissaient entendre les rumeurs au sein de la file d'attente, le parcours de l'édition 2022 est très proche de celui de l'édition 2019. Le *roadbook* aussi. Ce, dans le but de faire progresser l'épreuve, avec les *vétérans*. Pour cette raison, Benoît ne s'attarde pas sur la zone de présentation. Muni de la carte de la dernière édition, il s'est contenté de la comparer à l'autre et préfère profiter de ce gain de temps pour se reposer encore un peu. « *Quand je vois la carte : j'hallucine*, raconte Mickaël. *Je me dis : "Putain, ils nous mettent vraiment dans les bonnes conditions. Ils veulent vraiment qu'on la finisse"*. *Mais c'est là qu'ils sont forts...* ». Mickaël passe près d'une heure à la décortiquer. « *Ils ont écrit ça ?!* lance-t-il à Maxime. *Eh bien, tu vois, je suis d'accord* ». Ce qui laisse Benoît incrédule.

Les uns après les autres, les copistes se relaient. Au bout d'une heure, les groupes, tout aussi silencieux, ne se composent que de *virgins*. Parmi eux, Céline observe encore. Puis elle rejoint Mickaël dans son camping-car, pour une dernière relecture ; comme Nicolas le *vétéran* et Alice avant eux. L'opération de mémorisation consiste à prédire les enchaînements avant la navigation, sous forme d'autosuggestions (*Annexe 63*).

Mickaël lui énumère alors les peintures sur des pierres, les troncs d'arbres cassés, afin de lui donner une somme importante de détails visuels, collectés au fil de ses sorties. Trop, peut-

¹⁷ En hommage au « *Meat grinder* » de la Barkley, précise le livret. D'autres lieux-dits ont été renommés en lien avec les précédentes éditions. Après l'épreuve, nous avons consulté un *roadbook* plus ancien et noté des évolutions.

être. Après plusieurs minutes, il s'arrête, de peur de tout noyer¹⁸. Comme l'avaient rapporté Benoît et Romain, indépendamment, la charge mentale pèse tellement.

Mickaël surligne ensuite les passages jugés clés sur son *roadbook*, les recopie sur une petite feuille, s'amuse de la concision de certaines explications qui lui facilitent la tâche. À l'image de ce que Barbier avait mis en avant dans son article consacré à la transmission des règles de jeu (2021, p.3).

Enfin, Mickaël découpe sa carte à la taille jugée optimale. Ne reste bientôt que le parcours, sans hors cadre. Céline l'imité de manière mimétique, coupe et souligne à son tour, avant de placer le sésame dans une pochette plastifiée.

Si le style jusqu'au-boutiste se prête particulièrement au partage d'informations, renforçant son statut, Sophie, en convivial, prodigue ses conseils à Alice, bien qu'elle n'ait jamais fini une boucle, encore une fois. Sous un barnum pavoisé aux couleurs des présents étrangers, les *postulants* s'attablent pour s'imprégner encore des consignes du *roadbook*, de certains éléments de la carte. Liess, qui connaît certains détails du parcours, pour y avoir fait des repérages, notamment le Challenge Loop, retrouve ainsi Aurélien, qu'il avait rencontré précédemment. C'est l'occasion pour eux d'échanger quelques informations, même imparfaites, de se rassurer, mais aussi de s'inspirer des « *bonnes idées* » autour.

J'me suis servi de deux ou trois idées de certains. D'ailleurs, j'ai fait ça et j'me suis dit : « C'est pas stupide ». Y a Nicolas [le virgin], y a dit : « Ah, c'est une bonne idée et du coup, j'l'ai pompé sur l'autre ». En fait, le gars, pour les bouquins, il mettait des croix aux endroits des bouquins sur la carte et il se mettait des Post-its à côté et il écrivait : « Sous la pierre ; à côté du rocher », comme ça en fait, t'avais les infos principales. Pas besoin d'ouvrir ton roadbook. (Liess)

Éric, deuxième sur liste d'attente, qui vient d'arriver pour encourager son ami Liess, apprend que deux places se sont libérées, et file donc au recopiage. Son souhait des semaines précédentes est exaucé :

Moi, déjà 90 % du temps, je m'entraîne avec tout le monde. On m'appelle. J'ai des potes, ils courent une fois tous les 15 jours ou un truc, ils veulent faire un footing alors que j'avais prévu des supers trucs, des fois ils me disent : « Ah ! Samedi je serai bien allé faire... » ou ils m'appellent à 15 h, dimanche il fait beau, alors que j'ai fait une sortie le matin, il me dit : « Ah, j'aurais bien fait un petit footing », « Bouge pas, je mets mes baskets, j'arrive ». Des fois, ça m'est arrivé de finir un repas de famille, un truc et de sortir et d'y aller pour aller discuter une heure, aller accompagner mon pote. C'est comme ça. Et pour cette course-là, c'est spécial comme pour l'instant je sais pas si je vais y aller, quand comment, cette année, dans dix ans, du coup, moi le projet, c'est parti, une fois que je l'ai dans la tête, je vais le préparer. Si c'est pas cette année, c'est pas grave, je serai prêt. Même à la dernière minute,

¹⁸ Ayant perdu notre *roadbook* sur le parcours, ce temps d'observation nous sera particulièrement utile sur le parcours. Nous remercions donc ici Mickaël.

*on me demande, même sur la ligne de départ, il reste un dossard, ils me le tendent, j'y vais.
J'ai mon matos, j'y vais ! (Éric)*

S'ouvre alors un nouveau temps d'attente et de préparation. Les scénarii se précisent, se font et se défont à la (re)lecture des informations. L'air est chargé d'une certaine dose d'excitation, même si de nombreux *postulants*, prudents, affirment débarquer « *en touristes* ». Un moyen de se délester de toute pression. Quelques *vétérans* répondent aux questions de la presse¹⁹. Sans s'en rendre compte, ils mettent en mots une histoire. David, le plus expérimenté, déclare ne pas « *faire de fixation sur cette course, pour ne pas être déçu, si jamais ça se passe mal* ».

Ce temps d'avant-course marque ainsi la fin de l'embarquement et le début de l'échafaudage. Les concurrents prennent tous, plus ou moins ensemble, connaissance des règles finales du jeu. Selon les styles de joueurs et l'expérience, les temps d'échange sont plus ou moins longs et répétés. Mais, pour progresser et répondre à leur quête de résonance, tous doivent courir le plus longtemps possible. Chacun est donc amené à se tourner vers l'autre pour interagir, nouer des alliances ou partager des informations. En témoigne David, l'un des *postulants* les plus sérieux, au style plutôt « performeur » selon l'écho de ses camarades, qui lança à Liess et à d'autres : « *Cette année, on fait une course d'équipe, les gars* ». Comme l'écrivait Chou (2014, p. 42), au cours de la phase d'échafaudage, les coureurs vont donc chercher à impulser une « *dynamique sociale* », autant pour elle-même que pour atteindre leurs objectifs.

La construction de cette « *dynamique sociale* » est encouragée par les temps d'attente et d'appropriation des règles. D'où l'importance du « *moment de convivialité* », exposé précédemment (Annexe 64). Temps qui figure, à l'image des rites religieux, comme la bénédiction, une expérience potentiellement résonante, à partir d'un axe horizontal, entre les protagonistes.

Les proches y sont également conviés, en tant qu'amis de la course. Il s'agit de l'unique temps collectif, sorte de communion avant le départ, à partir duquel tous s'éparpilleront. C'est l'occasion de sonder les « *forces en présence* », de mettre un nom et des intentions sur

¹⁹ Benoît du Dauphiné Libéré nous expliquait chercher les « bons clients » en 2019 : « *Après, c'est comme pour tout, on est journaliste, ceux qui ont une grande gueule, du bagou, c'est toujours plus simple d'aller, de "récupérer du biscuit" avant la course. Cette année [2018], il s'appelait Nicolas [un 4^e Nicolas]. Bon il me parle, je branche le micro, je comprends que je vais conserver des trucs parce que le mec dit tout de suite des trucs forts, c'est quelqu'un qui avait plutôt l'air "grande gueule", qui a sorti deux, trois phrases qui étaient intéressantes. Pour mon contenu, je sais très bien que ça va coller. Après il y a des gens qui sont plus discrets, mais qui ont des choses intéressantes aussi à dire. Voilà, on fait un choix, on ne peut pas prendre tout le monde. Il y a des gens qu'on connaît, qu'on a vus l'année précédente, donc on va leur reposer deux, trois questions. On sait qu'on les a déjà vus, mais on dit : "On va les laisser tranquilles, on va aller voir des nouveaux", et puis peut-être que dans les nouveaux, il y a peut-être de bonnes surprises et voilà* ».

chaque visage. De voir qui a passé le premier seuil et qui embarquera dans ce jeu d'« aventure ».

Là encore, le symbole est palpable à travers ce rituel. Comme il transparait dans la figuration matérielle du décor ou dans le récit des anciens. L'ensemble permet de passer de l'image au signifié, selon Walzer et Mangalaza (2015 [en ligne]).

Le *triumvirat* joue alors un rôle d'entremetteur, en tant qu'instigateur. Benoît du *triumvirat* prend la parole, présente le quatuor, et lance devant tous : « *Qui connaît la date de l'arrivée de Saint-Bruno en Chartreuse ?* ». Silence. « *C'est dans le roadbook* ». De quoi détendre l'atmosphère.

Quelques règles sont énoncées de manière plus vague encore. Preuve que l'objectif de cette réunion préparatoire n'est pas un « rappel sécurité », comme sur d'autres épreuves.

Il explique qu'il y aura « *toujours des diots et des pommes de terre chaudes, si ça (n)ous branche* », même entre les tours, même après l'abandon, comme une invitation à rester à l'« *hostellerie* »²⁰, au sein du collectif, au-delà de l'effort.

Un coureur : T'as oublié de préciser l'horaire du départ, demain.

Benoît du triumvirat : Ah oui, l'horaire du départ. Bah... Je m'en rappelle plus. Entre minuit et midi. Soit en pleine nuit. Alors quelqu'un a dit : « La nuit, l'orientation c'est plus facile ». Je ne sais plus qui c'est, mais vous y repenserez quand vous serez de nuit.

Nicolas du triumvirat : C'est le même qui a dit que la première boucle était un peu trop roulante.

B : Et puis y en a qui ont dit qu'on ferait partir en plein cagnard, parce qu'on est très vicieux et que ça serait le pire moment de la journée, alors ça serait bien si ça partait vers midi. Donc vous verrez bien, entre les deux. Mais tenez-vous prêts. Ne dormez que sur une oreille.

N : Si ça sonne une fois, c'est l'apéro.

Un autre coureur : Trois fois, c'est trois fois l'apéro ?

Ce point est l'occasion de rappeler les valeurs de l'épreuve, autour de mets locaux. Il remplit une fonction symbolique forte, et joue le rôle de la *cena libera* des Romains (Turcot, 2016, p.171), au cours de laquelle « *la veille, les combattants recev[ai]ent un somptueux repas et [étaient] exposés afin que tous puissent les admirer* ».

Les coureurs mangent, boivent, comme dans une sorte de pastiche de « *veillée d'armes* » au cours de laquelle, selon la tradition chevaleresque, le jeune écuyer passait la nuit à prier et à méditer en compagnie d'autres « *postulants* » (Vincent, 2009, p.7), dans l'attente d'autres épreuves. Ils échangent des banalités, plaisantent. Peu évoquent leur quotidien extrasportif,

²⁰ Surnom donné au camp en hommage aux moines. Le *roadbook* leur adresse d'ailleurs de nombreux clins d'œil.

comme l'avait noté Gauthier, dans son immersion au sein du Burning Man (2015, p.19). Benoît du *triumvirat* enchaîne. Il procède à un appel par le nom et le prénom. Après avoir présenté David, challenger numéro un à suivre, à l'attention des performeurs et jusqu'aboutistes, tous les coureurs sont mis dans le même sac : « *On a un peu tous les niveaux, jusqu'à... Sophie* » – anciennement « *dossard 1* ». Il en profite pour féliciter Agnès, actuel « *dossard 1* », qui a « *quand même réussi à trouver le départ aujourd'hui* ». Les deux étant connues et affichées pour leur petit niveau en orientation.

Benoît du *triumvirat* en profite pour passer en revue les dix nationalités présentes, comme pour donner encore plus de poids à la course et à la qualité des *postulants*, sans égrener des palmarès parfois conséquents. Il se moque enfin des « *locaux, experts en forêt, qui sont nés au milieu de la carte, entre le livre 2 et le livre 3* ». Et de clore : « *Bon apéro et... à demain* ». « *Santé !* », lancent les coureurs, un cocktail de Chartreuse à la main.

Au cours de ce « *moment convivial* », les groupes constitués dans l'après-midi se recomposent et s'élargissent. Puis, tour à tour, ils s'éloignent pour regagner leur quartier. Les sacs sont préremplis, les *check-lists* des assistances sont prêtes. Les lumières du camping-car de Mickaël s'éteignent.

Éric, qui a juste eu le temps de recopier la carte sans prendre connaissance du *roadbook*, l'imite plutôt que de potasser. Certains coureurs filent aux sanitaires. Le silence et l'obscurité se mêlent, amplifient le bruit des fermetures éclair. Les derniers rites de préparation sont terminés.

2. L'assimilation par apprentissage²¹

On est toujours un peu... La carte, c'est un carré qui fait 7 km par 7 km, il y a des chemins qui y sont, on en découvre de temps en temps, ça évolue un petit peu, mais ce n'est pas comme si on faisait quelque chose de complètement nouveau chaque année. Il n'y aurait pas de progression. Pour qu'il y ait une progression, il faut aussi que les coureurs puissent s'approprier le terrain, ça fait partie du jeu. La course, elle avance avec l'expérience. Il y aura bien un seul coureur qui finira une course individuelle, mais un nouveau coureur qui vient pour bien s'en sortir, il faut qu'il se serve des coureurs qui sont passés avant. Soit par les récits qu'ils ont pu faire, soit sur le 1^{er} tour ou le 2^e tour en étant plus suiveur, mais ça fait partie du jeu et de l'expérience, tout l'apprentissage. La première année, personne n'avait fait la Barkley ou des choses comme ça, ils ont découvert plein de choses. La deuxième année, ils s'étaient améliorés. Comme là, tu vois, il y en a qui ont déjà fait, qui ont l'expérience, qui dorment entre chaque pause, c'est étonnant, mais c'est l'expérience accumulée de chacun. Ils ont appris. (Benoît du triumvirat)

²¹ Compte tenu du caractère secret de l'épreuve et de son règlement, aucune capture audio ou sonore n'a été réalisée pour cette partie, hormis au camp. L'intégralité a cependant fait l'objet d'une note approfondie (Annexe 65).

Selon les termes de Rosa, l'assimilation renvoie au processus de transformation, propre à résonner. Elle se distingue alors de l'appropriation, qui ne serait qu'une tentative d'assimilation forcée ; par l'achat, par exemple. Dans le langage courant, l'assimilation renvoie d'ailleurs à un processus d'absorption de certaines substances, matières ou éléments, par un corps, qui se mêlent à lui, pour devenir indissociables. Bien souvent, ce terme peut être employé dans des sphères d'apprentissage²². Ainsi, nous essaierons de voir dans cette sous-partie comment les coureurs « apprennent » les règles de la course, et apprennent de la course, suivant leur vécu. À partir de là, nous nous poserons la question de savoir si cette expérience d'apprentissage peut être un motif de résonance.

Sur la base de nos observations et de nos échanges, la Chartreuse Terminorum nous est apparue comme un jeu, nécessitant un apprentissage des règles, autant qu'il permettait d'apprendre par l'expérience elle-même. Ce que Mickaël traduisait par l'expression : « *s'élever par l'effort* ». À plusieurs reprises également, le *triumvirat* a clairement évoqué l'idée de « *course par apprentissage* ». Benoît du *triumvirat* allant même jusqu'à parler d'« *école de frustration* ».

Dans tous ces cas, l'apprentissage participe d'une dynamique, soit au sein de la course elle-même, à partir d'une volonté de s'y inscrire dans la durée, soit au regard d'une carrière plus large de coureur, voire, plus largement encore, dans la poursuite d'une vie bonne. Notre propos s'étirera donc entre ces deux points, qui relèvent de la dynamique de la course autant que de la pauvreté de notre langage pour exprimer deux facettes pourtant bien différentes.

2.1 Apprentissage et croyance : la faisabilité du jeu

En tant que traducteurs d'une épreuve plus ancienne, les organisateurs de la Chartreuse Terminorum sont les premiers à apprendre de la course. Puisqu'aucun n'a jamais réalisé une boucle en intégralité, et encore moins tenté de les enchaîner dans les temps, le *triumvirat* admet « *être sur un fil* ». Concrètement aucun des membres n'a la certitude que la course était « finissable » en 2022. Ainsi, la Chartreuse Terminorum est basée sur des intuitions et sur une

²² Dans ses travaux sur le développement et les apprentissages scolaires, Piaget évoque l'assimilation – cognitive – et l'accommodation – aux conditions extérieures. Les deux tendent à un processus d'équilibre. Toute information reçue est ainsi configurée et construite à partir de stimulations socioculturelles. Par ces deux pans, la personne va modifier ses structures cognitives, ses manières de penser, en en incorporant de nouvelles. Pour Piaget, le savoir n'est donc jamais une copie d'une réalité, mais le fruit d'une interaction, finalement. Il serait ainsi toujours propre à chacun et relatif à une expérience – dite « *épigénèse* » (Larroze-Marracq, 1996). Nous retrouvons finalement ici de nombreux points communs avec la résonance. Toutefois, nous ne développerons pas plus la pensée de Piaget dans ce travail, faute d'un bagage assez solide en psychologie, mais nous tenions à rappeler ses travaux, pour souligner ces accointances et aider à bâtir de nouveaux ponts entre ces théories.

foi, ce qui explique en partie certains ajustements, dans la difficulté du parcours, par exemple. Ces changements prolongent plus qu'ils ne régénèrent les intuitions.

Quand on a vu le résultat, même si Gaétan a fait quelque chose de chouette, on s'est dit : « Oh, la, est-ce qu'on n'est pas "border" [limite], mais du mauvais côté ? ». Après les années suivantes nous ont montré que non, il y avait quand même la faisabilité des choses. On l'a encore vu dans cette édition [2022 ; plusieurs fun run], on sent que... Après, là où on tablait aussi, après avoir vécu l'évolution de l'escalade [en tant qu'ancien pratiquant], on sait aussi que c'est des activités nouvelles, on sait aussi que l'évolution des pratiques, c'est une courbe linéaire et d'un seul coup [elle] devient pas exponentielle, mais t'as des courbes qui se redressent et là on est quand même dans une période quand tu vois le temps sur les épreuves... Là, les deux choses cumulées, le curseur il me semble assez bien positionné, mais tant qu'il n'y aura personne qui l'a terminée, on ne saura pas si on l'a bien positionné. Mais la question est... C'était sans doute l'élément sur lequel on avait le plus buté en 2016 quand on avait commencé à vraiment... (Emmanuel)

En ce sens, la Chartreuse Terminorum est une expérience, presque scientifique. Est-ce qu'avec ces hommes, dans ces conditions, le jeu est finissable ? Pour rappel, il fallut une dizaine d'années à Laz pour trouver la bonne formule et prouver à tous qu'il ne s'agissait pas d'une métaphore absurde. L'avantage étant, pour l'Américain, d'avoir eu des *finishers* qui lui ont donné raison, et qui lui ont permis de repousser plus loin encore les limites de la course. Comme le disait Emmanuel : « *Quand t'as un mec comme Jared qui la termine plusieurs fois, forcément ça t'influence aussi sur la manière dont tu procèdes* ». Ainsi, les échanges d'après-course avec les coureurs, que nous détaillerons ensuite (*chapitre 11*), sont importants pour ajuster l'épreuve. Ils constituent une source d'apprentissage évidente pour le *triumvirat*.

Il s'agit alors de trouver le juste équilibre entre ces recommandations et la nature imprédictible de la course. De la même manière, ces règles doivent pouvoir s'insérer dans un cadre plus global que le simple espace-temps ludique, et être conciliables avec les règles du parc, par exemple, ou de l'ONF.

Étrangement, dans les entretiens, les coureurs n'émettaient jamais le doute que la course soit finissable. Seul Liess, au lendemain de son abandon en 2022, n'imaginait pas l'épreuve terminable avec ce parcours. Mais, comme lui, bien souvent, les coureurs doutaient davantage d'eux dans l'équation :

$$\text{Temps} = \text{distance [km-effort]} + \text{gestion des aléas}$$

Il n'était pas rare d'entendre que la course serait un jour finie, « *peut-être pas par eux* », mais qu'elle serait finie un jour. Benoît, par exemple, lors d'une sortie, justifiait cette croyance par le fait qu'il en allait de l'intérêt de la course. Au-delà d'un certain nombre de tentatives infructueuses, les *postulants* baisseraient les bras et seraient sans doute plus rares, tout

comme les médias, et ainsi de suite. D'où sa certitude d'un aménagement des règles et d'une « *simplification* » du parcours, afin de tenir, sur la durée.

Pour ces raisons, la quête des cinq tours nous est souvent apparue proche de la conquête lunaire – entre autres épopées scientifiques, toute proportion gardée. Pour tous, il est important de déplacer chaque année un peu plus de coureurs plus loin, pour ne pas discréditer l'objectif lui-même. En bref, marquer des étapes dans l'espace. Ce que corroborait Emmanuel :

Après cette année [2022], on le sait, c'est volontaire, on a été plutôt sympa sur l'itinéraire et l'emplacement des livres. Mais on savait aussi qu'il y avait deux ans sans pouvoir l'organiser [avec la Covid-19], et on ne voulait pas non plus que les gens, ils aient l'impression que la barre elle était à nouveau hyper inaccessible. Donc ça, c'est quand tu disais : « Où est-ce que vous vous arrêtez dans l'histoire ? ». Effectivement, on met aussi en place des conditions qui nous paraissent cohérentes par rapport à une situation un peu particulière. (Emmanuel)

Ce qu'exprimait aussi Romain, à travers l'idée de progression par effet de « *cliquet* » :

Et aujourd'hui, je me dis cet objectif il est impossible ou quasi impossible. Je touche du bois, mais peut-être l'année prochaine je voudrais aller plus loin qu'il y a deux ans et forcément tes objectifs grandissent et au fur et à mesure de ton apprentissage, ce qui était un rêve devient quelque chose d'un peu tangible. Tu vois, les trois tours, la fun run qui semble déjà être un bel objectif, quand j'ai fait la première édition, j'avais fait moins d'un tour et demi, donc ça semblait déjà complètement inaccessible, si tu veux, un tour et demi. Et là, on attaque le troisième tour, donc c'est pas... Voilà c'est possible, je ne vais pas dire que c'est facile, je ne sais pas si je le ferai, seul l'avenir nous le dira, mais c'est possible. Et forcément, les objectifs viennent par cliquet. (Romain)

Derrière la volonté de faire vivre la croyance, l'apprentissage est important, puisque plus il y aura de coureurs allant loin dans l'épreuve, plus ils pourront collecter et échanger de données, trouver de solutions, pour résoudre la fameuse équation énoncée. Cet apprentissage permet la constitution d'une vraie communauté de pratique, au sein de la communauté de résonance, liée par une activité, des objectifs et des savoirs communs (Wenger, 1998). Cet apprentissage entretient donc la croyance, plus qu'il ne la défait, à l'instar des grandes explorations.

En parallèle, ces certitudes sont souvent basées sur la confiance dans l'organisation, et dans le parcours de Benoît du *triumvirat* notamment, qui, par son aura sportive et entrepreneuriale, suffit à rallier coureurs et médias au projet. De la même façon, cette croyance est prolongée par la filiation avec la Barkley. Lors de la première édition, la présence de Laz, venu adouber le projet, a en quelque sorte rendu l'objectif plausible. Le simple fait que des coureurs aient terminé la Barkley participe à l'idée que la Chartreuse Terminorum soit finissable, bien que les deux épreuves se différencient par le terrain.

2.2 Apprentissage des règles : le cas d'un virgin

Classiquement, l'apprentissage est un processus cumulatif de socialisation. Il se rapporte, en course, à une somme d'apprentissages passés, au cours de l'embarquement – et avant. La socialisation à la Chartreuse Terminorum s'appuie donc sur des socialisations secondaires, permettant de construire l'imaginaire de l'épreuve, mais aussi sa réalité.

De cet apprentissage découle le plaisir. À l'inverse, l'incompréhension chez celles et ceux ne l'ayant pas éprouvé – les mêmes qui se demanderont : à quoi sert de courir ? ; l'utilitarisme donnant raison à tout. Un coureur inscrit à la Chartreuse Terminorum a donc déjà assimilé une multitude de savoirs, pour s'y présenter. Il a appris à courir longtemps, en autonomie, avec ou sans bâtons, à apprécier l'effort, à surmonter la douleur, à choisir son matériel, à s'entraîner pour un événement, et à participer à un processus de sélection, entre autres choses. L'apprentissage des règles de la Chartreuse Terminorum n'est en aucun cas *sui generis*. Il s'insère entre d'autres pratiques d'apprentissage, selon une logique de continuité, comme le rapportaient Luckerhoff *et al.*, en se référant aux travaux de Jouët (2000), relatifs aux usages sociaux face à l'innovation. Pour eux : « *les pratiques préexistantes peuvent conditionner les usages, mais sans les déterminer de manière définitive* » (*ibid*, p.156). Cet apprentissage résulte donc autant qu'il participe au parcours de vie des athlètes.

Liess notait ainsi que, dans son cas, l'orientation s'apprenait après la course à pied. Il s'agissait même d'un processus logique, à ses yeux, moins handicapant que l'inverse.

Eh, bah, tu sais quoi ? Eh ben justement la partie « orientation-navigation », c'est comme au biathlon le gars qui sait pas tirer. Il sait pas tirer ? Tu peux toujours apprendre à pousser sur les bâtons... [sous-entendu : cet apprentissage est quasiment impossible, car inné], mais l'orientation, ça s'apprend. C'est mieux quelqu'un qui est bon en course, mais pas bon en orientation que l'inverse. (Liess)

Puisque ces modes d'apprentissage sont concomitants au vécu des coureurs, ils sont aussi reliés à leurs styles de jeu. De cette manière, certains chercheront, en premier lieu, à apprendre par eux-mêmes de la course. D'autres, à l'inverse, à apprendre par l'interaction. Ces différences d'approche sont visibles la veille de la course, comme elles l'étaient en amont. Elles se perpétuent logiquement au cours de l'effort.

Nous nous reporterons pour exemple à l'expérience d'Éric sur la Chartreuse Terminorum 2022. Expérience qui illustrera au passage celle de Liess et de Mickaël, notamment. Placé sur liste d'attente jusqu'à la veille, Éric remplace un coureur au pied levé, moins de quatre heures avant le départ, comme vu précédemment. Néanmoins, Éric n'en reste pas moins préparé, et ambitieux.

Je l'avais quand même préparé, j'avais dit : « Je serai au top, que je le fasse ou pas, dans tous les cas, je serai prêt ». C'est ça aussi, j'étais tellement content de ça que ça s'était bien passé, j'avais été pris à la dernière seconde, j'avais dit : « Je serai prêt et j'étais prêt ». Après, faire cinq tours c'est encore un autre truc... (Éric)

De sa confession, Éric affirme ne pas avoir eu le temps de calculer beaucoup ; comme happé par l'euphorie, trop content de prendre le départ avec son « pote » Liess, entre autres camarades. En convivial, il décide d'ailleurs de rester avec lui lors de la première boucle. Ces derniers, craignant de se perdre, ils décident de suivre Mickaël, un peu par hasard²³.

Les trois se connaissent depuis la première Chartreuse Backyard, de 2019. Liess et Éric sont également les seuls à avoir participé deux fois au Challenge Loop du *missionnaire*.

On fait l'effort [dans une montée] et à ce moment-là, quand on les prend, moi, j'vois pas qui c'est quand on les reprend, parce que, de dos, tu reconnais pas. Je passe, parce que je vois que l'allure n'était pas top. Je passe. Là, c'est Mickaël, en fait, je le double parce qu'il allait pas vite. « Ça va, Mickaël ? ». Il me dit : « Ça va, tranquille et tout ». Comme je t'avais dit, j't'avais dit que j'allais le doubler. Tu sais, il m'avait dit : « Tu verras, j'vais à mon allure, c'est mon allure », il avait prévu. Je le double, je fais 4 mètres, je le lâche, je me tourne, je vois Éric qui s'est mis derrière lui, ils discutent. Alors, je m'arrête. Je fais pipi. Hop, je me remets derrière Éric. Il y avait un autre gars qui était là, mais je me suis mis entre les deux, je me suis intercalé, et il [Éric] discute avec Mickaël. Du coup, on s'est calé là, sans lui dire : « On va se mettre avec toi, hein », et il a compris. (Liess)

Par leur apprentissage récent de l'épreuve, Liess et Éric savent pertinemment que Mickaël sera de bonne compagnie. D'où leur volonté de s'accrocher à lui, quitte à se laisser décrocher en cas de défaillance.

Mickaël, sa connaissance du parcours, on lui a dit avec Éric : « C'est toi qui a caché les livres ? ». C'est pas possible, c'est pas possible ! La preuve, non, il ne les a pas cachés, mais même les chemins, quand il fallait tourner, que le chemin n'était pas visible, que t'es en contre-haut ou en contre-bas, tu vois pas où il est le chemin. Ben quand on rattrape [nom de lieu secret], il voit la petite pancarte, je pense qu'il la voit, il sait qu'il faut tourner à gauche ; ben, il n'y a personne qui regarde [pas] sa carte. Lui il a pas de carte, hein. Il le fait de tête, hein. C'est impossible. C'est là qu'on s'est regardé [avec Éric]. (Liess)

Ils composent alors un groupe dont le nombre varie, selon les périodes, sorte « *d'essaim d'abeilles* », d'après Liess. Au fil des kilomètres, un noyau dur se dessine, avec Alice et Nicolas le *virgin*. Fort d'une bonne préparation et de grandes qualités techniques et athlétiques, Éric peut sans doute aller plus vite, mais il décide de rester fidèle à leur stratégie. Comme l'explique Liess : « *Éric, il m'avait dit plus ou moins qu'il resterait avec moi, parce qu'il va plus vite s'il veut Éric, mais il avait pas forcément d'intérêt puisqu'il n'avait pas reconnu le parcours, tu vois* ».

²³ Avant la course, Liess ambitionnait de suivre Benoît, avec qui il avait effectué quelques sorties, et dont la régularité l'impressionnait. Éric également.

Dans les pas de Mickaël, Éric et Liess emmagasinent de précieuses informations. Ils apprennent le parcours « par corps », le rythme à suivre pour entrer dans les temps.

De retour au camp en moins de 13 heures, Liess décide d'abandonner, miné par des maux d'estomac. Alice aussi, trahie par son genou. Enfin, Nicolas le *virgin*, contraint par son emploi du temps. Mais Éric repart avec Mickaël. Comme lui, il s'arrête un quart d'heure, alors qu'ils avaient parlé d'une heure avec Liess.

[Éric] Il a dit : « De toute façon, j'veais partir avec des gens ». Donc, du coup, il pouvait pas repartir tout seul. S'il repartait, c'était soit avec moi en une heure de pause, soit avec Mickaël, mais comme il a su que moi j'allais pas trop repartir, quand il m'a vu vomir, il a compris, tu sais. Et il a bien fait de rester avec Mickaël. Il était partagé, ça l'a fait chier. Il me l'a dit. (Liess)

Au sommet de la première longue montée du deuxième tour, les deux avancent en file indienne. Éric « *cadennassé* » à Mickaël – pour reprendre le terme de ce dernier. Comme à son habitude, il l'accompagne. Mais cette fois, Éric en profite aussi pour « *suivre une formation en accéléré* », plus poussée qu'au cours du tour précédent. Il se meut alors en découvreur. Au programme : microsieste, navigation et découverte de la boucle en sens horaire. Éric ne pose pas de questions, pour ne pas déranger Mickaël.

Jusque-là, ça allait, tant qu'il fait jour, t'as pas... Ça va, j'avais pas du tout... Mais quand il [Mickaël] m'a proposé ça [microsieste] et tout j'ai dit : « Vas-y ». Je lui ai dit : « Mais tu fais comment, et tout ? ». Il a dit : « J'ai l'habitude, je ferme les yeux, maximum c'est entre quinze et vingt minutes et ça repart ». J'ai dit : « On va essayer, je connais pas trop ces ambiances et tout ». Il dit : « Ça te dérange pas, et tout ? ». Je dis : « Je vais essayer, je suis là pour découvrir et pour prendre des conseils, des trucs ». Je trouvais ça trop bien, c'était une formation en accéléré. En plus, tu partages avec quelqu'un qui connaît, c'est top et tout. Du coup, on s'est posé... (Éric)

La formation passe par l'observation et le mimétisme, propre au jeu, comme le rappelait Caillé dans son étude sur le « *jouer* » et le don (2015, p.15)²⁴.

En échange, Éric essaie d'accompagner du mieux qu'il peut. Il va chercher les livres aux emplacements. Il propose de « *mettre un peu de train* » dans les montées. Il écoute et aide indirectement Mickaël à ce que le tour passe plus vite. D'une certaine façon, il le divertit.

Il me posait des questions, moi j'évitais, je voulais pas trop abuser non plus. C'est déjà cool. Il partage plein de choses, il m'accueille, il m'emmène, il m'explique des trucs. C'est plus lui qui a partagé. Même les gosses, le boulot, c'est plus lui. Ça, c'était super, je m'éclate. (Éric)

Ne connaissant pas le parcours, Éric pourrait tenter de se défaire de Mickaël, et explorer, découvrir par lui-même la trace, d'autant plus qu'il l'a déjà faite dans un sens. Son choix

²⁴ Caillé (2015, p.15 [en ligne]) : « *Passé le stade des jeux purement occasionnels et sans lendemains, chaque joueur joue en suivant les conseils et en imitant les gestes ou les coups d'un ou de plusieurs initiateurs ou maîtres. Plus il se familiarise avec son jeu et plus il s'inscrit dans une lignée de pratiquants et d'aficionados* ».

illustre une fois encore son style dominant de joueur « convivial », qui prend plaisir dans le partage de la découverte, plus que dans la découverte elle-même.

Pour ces raisons, Éric n'hésite pas à attendre Mickaël, quand ce dernier a « *un coup de pas bien* ». Ce qui arrive à plusieurs reprises. À cette occasion, Mickaël l'invite à prendre les devants, ce qu'Éric finit par faire. Mais ce temps seul est finalement plus un moyen de se ressourcer lui-même, en mangeant, en regardant un peu la carte, voire en se reposant.

Là, il s'arrête dans le gros chemin forestier, avant de prendre la petite bifurc[ation] ». Il me dit : « Je suis pas bien, vas-y ». Je commence à y aller, en plus là, c'est chez moi, je connaissais par cœur, donc j'étais serein, et puis je suis parti et avant de prendre le petit embranchement je suis resté sur la route principale. J'ai dit : « Remarque, je vais en profiter aussi ». J'avais une paire de chaussettes de rechange, de la crème. J'ai dit : « Ça, c'est un truc, il faut en profiter, reste concentré à soigner les pieds ». J'ai bien bu, mangé. J'ai soigné mes pieds et là, le temps que je fasse ça, je le vois arriver. Là, on repart ensemble et arrivés à 500 mètres de la montée, pareil il me dit : « Il faut que je m'allonge, ça ne va plus ». Il était 19 heures, le soir. Il me dit : « Vas-y », je le sentais vraiment pas bien du tout. J'ai dit : « Bon, allez, il faut que j'y aille ». Donc je suis monté au col, quand je me suis retrouvé là à 19 heures 30 et tout, j'ai dit : « Là, il y a la nuit qui arrive, la deuxième, avec la fatigue et tout, je me retrouve tout seul... ». Je l'ai pas senti, j'ai dit : « Là... ». Là, je me suis dit : « Quand on est reparti [pour le deuxième tour], il y a Benoît qui arrivait ». En fait, nous on arrivait et le temps qu'on se prépare, quand on était à la pierre, eux ils arrivaient. Du coup, je me suis dit : « Même s'ils se sont arrêtés un quart d'heure, une demi-heure de plus que nous », à la vitesse où on allait, je me suis dit : « S'il y a une heure de décalage et tout, c'est pas grave, je me pose une heure ». J'ai sorti mes sandwiches, j'ai mis ma veste, je me suis mis un peu à l'écart, en plus j'étais à vol d'oiseau à 800 mètres de chez moi, c'était rassurant. J'ai dit : « Éric, t'attends une heure c'est pas grave, mise tout sur des copains pour passer la nuit ». Le retour, je savais que ça allait être dur en plus, le retour. Et le temps de manger mon sandwich, je regardais l'heure, je m'étais fixé quand même un horaire, et là, pendant que je mangeais, j'ai sorti ma carte, le roadbook, je vais en profiter de cette heure-là pour... Comme j'avais un point de repère, c'était chez moi, c'était beaucoup plus clair pour moi. Et du coup, j'ai commencé à faire ça et je les ai vus sortir du chemin et là pareil. En plus, j'avais eu la chance que Liess me le présente [Benoît], avant quand on avait fait le Rachais, il [Benoît] dit : « Oh, Éric ». En plus trop sympa. « Ah quand même ! On va pouvoir courir ensemble ». Je leur dis : « Vous avez vu Mickaël, dans le chemin ? » « Oui, il est posé, mais il va repartir, il a dit que ça allait mieux ». Je dis : « Ah, c'est trop cool, ça vous dérange pas, moi, la nuit qui arrive, je ne me sens pas trop et tout ». Il dit : « Non, viens, on va pouvoir faire [un bout] ensemble ». Ça y'est, j'étais sauvé. Là, on est reparti, et au moment de repartir à [lieu secret], je regardais derrière parce que, comme ils avaient dit que Mickaël ça allait mieux, c'est quand même dégueulasse, j'étais un peu tiraillé, dire quand même des fois il va se retrouver tout seul. Il a repris un peu, mais des fois de se retrouver tout seul, je ne sais pas, c'est pas bien, j'étais un peu... Et en montant, je le vois, je reconnais sa silhouette qui arrive, je dis : « Ah, il y a Mick qui arrive et tout ». Du coup, on a attendu un petit peu, il a fait l'effort de nous récupérer. Là, c'était trop cool. (Éric)

Plus loin, sur la boucle, Éric et Mickaël finiront par s'isoler du groupe, pour regagner le camp de base ensemble. S'étant levé pour travailler à cinq heures du matin, la veille – soit 51 heures sans sommeil, hormis les microsiestes –, Éric décide de raccrocher.

Benoît du *triumvirat* essaie de le soudoyer. Il ira même jusqu'à parier « 2 euros » qu'il ne repartira pas. L'occasion de rembourser son inscription, quasiment. Mais Éric a tranché. *Crocs* au pied, dans sa veste à capuche, ses enfants autour de lui, il sourit, fatigué. Il n'a pas souhaité voir Mickaël partir, pas plus qu'il ne lui a partagé sa décision, de peur de l'impacter.

Là, j'ai fait quand même une bonne formation en accéléré, pour ça j'étais partagé quand même, refaire un petit truc, et quand je suis arrivé, pour moi, ma femme, mes gosses, mon truc, quitter mes baskets, t'es pas blessé... T'es fatigué, t'as envie que ça s'arrête... Après, il y a quand même une part de faiblesse, moi je suis quand même... J'ai jamais aimé vraiment me faire mal. J'aime bien gérer, même quand je sais que ça va être dur, je ne dis pas que ça va être du plaisir tout le temps... (Éric)

Après un bref somme, Éric ira voir Mickaël et Benoît sur le parcours pour les encourager, accompagné de Liess.

Dans le cas d'Éric, l'apprentissage s'arrête donc en l'absence de plaisir. Ce qui caractérise sa sortie du jeu de la course. Pour lui, comme pour la plupart des *virgins*, l'apprentissage de la course consiste à assimiler l'ambiance de l'épreuve, ses codes et ses principales difficultés. Il consiste également à apprendre à les apprécier, puisqu'à la suite de cette expérience, Éric a décidé de repostuler à la prochaine édition.

Au cours de ses boucles avec Mickaël, il a expérimenté les rouages de l'épreuve. En tant que jusqu'au-boutiste, Mickaël n'hésitait pas à partager son expérience, y prenait même du plaisir. Une partie de l'apprentissage s'effectua donc par l'oralité. Ces remarques et conseils pouvaient être plus ou moins brefs. Parfois un simple sifflement, d'autres fois coup de bâton sur une pierre, quelques fois une phrase. À l'instar de Wacquant et de son apprentissage de la boxe, dans ce cas, « *l'essentiel du savoir [...] se transmet en dehors de son intervention explicite par le biais d'une communication silencieuse, pratique, de corps à corps* » (1989, pp.56-62). Lorsqu'Éric arrive à la hauteur de Mickaël, ce dernier le suit ; idem lorsqu'il s'arrête ou bifurque pour aller en direction d'un livre. L'apprentissage passe par un mimétisme. En cela, les coureurs rejoignent indirectement la théorie du cône d'apprentissage de Dale, voulant que les individus retiennent davantage ce qu'ils ont vu et entendu ou démontré. Ce mimétisme, pour être « *décisif* », doit s'insérer dans une démarche plus globale et ne constituer que « *certaines moments privilégiés* », selon Reboul (2010 [1980], p. 50).

Cette stratégie, une parmi d'autres, a fait ses preuves à la Barkley. Ce mimétisme se retrouve chez tous les styles de coureurs, puisqu'il permet d'atteindre l'ensemble des objectifs et de poursuivre toute quête de résonance. Ne serait-ce que parce qu'il maximise les chances d'aller un peu plus loin.

Il permet en outre de maîtriser les aspects techniques de l'épreuve (Coavoux, 2010 p.6). Il permet aussi d'interagir de « *la bonne façon* » avec les règles et les codes de la course. En d'autres termes : de parler son langage. Une bonne capacité de reproduction envoie un signal indirect aux autres.

Mais pour qu'un mimétisme soit bien perçu au sein du groupe, celui-ci doit s'accompagner d'une logique de contre-don, de manière classique. Dans le cas d'Éric, ce fut d'attendre Mickaël, sans jouer sa carte personnelle. Le fait d'être resté après la course, pour « *aller encourager les copains* », illustre qu'Éric n'a pas agi en simple « suiveur », dans un but de performance. À son tour, il a permis aux autres d'aller plus loin dans l'expérience en devenant un soutien. S'il avait joué en tant que performeur, nul doute qu'Éric serait reparti, ne serait-ce que pour chercher les premiers livres. Son implication a montré aux *vétérans* et aux organisateurs qu'il partageait les valeurs de l'épreuve, et surtout, qu'il apportait quelque chose à la communauté. Il contribuait ainsi, par son accompagnement, par sa présence, à la progression de la course. Ce qui ne fut pas le cas de tous. Le mimétisme, pour qu'il soit toléré, doit donc comprendre une logique de réciprocité, qui participe à l'écriture de la course, comme épopée. Par l'interaction, le *virgin* apprenant passe un premier seuil, triomphe d'épreuves, tandis que le *vétéran*, toujours apprenant lui aussi, s'avance un peu plus vers l'ultime épreuve, aidé par les interactions. L'incapacité à apprendre, à donner, voire à résonner par le groupe, peut s'avérer excluante.

2.3 Apprentissage de soi : cas des vétérans

L'an prochain, Éric deviendra à son tour *vétéran*. L'un des rares à avoir effectué deux tours dès sa première participation. Il sera possesseur d'un certain savoir, qu'il partagera ou non à d'autres. À l'instar de Mickaël, par le jeu de la course, le coureur apprend à jouer plusieurs rôles, au fur et à mesure de ses participations, ce qui se traduit par des recompositions et des changements dans son style de jeu, et des expériences de résonance.

Comme le rapportait Morissette (2010, p.27), en s'appuyant sur Mead (2006), au sujet du jeu libre (*play*) enfantin, la course permet d'adopter le point de vue d'autrui. Bien qu'ayant changé de statut, un *vétéran* peut se remémorer son entrée dans l'épreuve, et se mettre à hauteur des *virgins*, pour progresser tous ensemble. Bien évidemment, plus un athlète aura couru de tours sur la Chartreuse Terminorum, plus son expérience et son savoir seront importants.

Toutefois, cet apprentissage est à chaque fois limité. À chaque édition, de nouveaux éléments apparaissent, plus ou moins disponibles, obligeant le coureur à s'adapter, autant qu'à faire

appel aux legs de ses apprentissages. De manière caricaturale, un coureur saura refaire un lacet, mais pas forcément reconnaître un sentier, en prise à des hallucinations. Dans cet apprentissage permanent réside la résonance.

De la même façon, le statut de *vétéran* confère un avantage pour les premières étapes de l'épreuve surtout : découverte du parcours, premier tour éventuellement²⁵. Même si, comme l'a écrit Barbier, l'apprentissage des règles, qui constitue le « *coût d'entrée* », concerne tous les coureurs, en cas de changement, notamment. Sans oublier la pression de l'épreuve, le poids de la charge mentale (2021, p.5). D'autant que le nombre de tentatives reste limité à une par année, au mieux. De plus, certaines règles n'ont encore jamais été éprouvées : celles concernant l'entrée dans le dernier tour, par exemple. Ce coût est plus ou moins impactant, selon le style de jeu du coureur et son désir de maîtrise des règles.

En parallèle, à mesure que le coureur avance et dépasse sa précédente marque, il s'ouvre à une redécouverte. Redécouverte du parcours, en premier lieu : prendre un chemin de jour ou de nuit, dans un sens ou dans l'autre, équivaut à une expérience nouvelle. En cela, le changement d'horaire, à chaque édition, est gage de nouveauté et de surprise. Redécouverte par la dégradation du corps, en second lieu.

Comme l'écrivait Corneloup au sujet de l'alpinisme, l'apprenant, sur la Chartreuse Terminorum ne subit alors pas seulement les éléments ou la « structure » : « *il est co-producteur de cette formation, acteur à part entière à certains moments et récepteur à d'autres* » (2016, p.261). Ce dialogue suggéré par Corneloup renvoie directement à la résonance. En effet, nul apprentissage ne peut s'opérer seul. D'ailleurs, nul n'est jamais seul, et un individu plongé dans une situation théorique de noir et d'isolement absolu serait toujours en présence de ces éléments qui, bien que potentiellement désagréables, pourraient l'amener à une interaction résonante.

Sur la Chartreuse Terminorum, l'inconnu se perpétue donc de multiples manières. Le statut de *virgin* renaît avec lui. Ainsi, comme nous l'avons vu (*chapitre 7*), Benoît affirme qu'il continuera à aller à la Chartreuse Terminorum, tant qu'il continuera à progresser, car derrière ce progrès, il découvre l'étendue de ses capacités.

Pour ces *vétéran*s toutefois, l'apprentissage par le mimétisme est moindre, du fait de sa relative passivité. Comme l'expliquait Becker à travers l'exemple des Parisiens qui « *doivent apprendre par essai et erreur au cours de leur vie [à se repérer dans le métro]* », ces coureurs plus expérimentés essaient jusqu'à l'échec, puis retentent, en retenant la « leçon »

²⁵ Si le *vétéran* a fini un tour précédemment.

(2016, p.42). Cette méthode « essai-erreur », définie comme une méthode de résolution active de problème, en algèbre, en informatique, mais également dans les jeux vidéo, est basée sur une supposition – ce que nous avons noté lors de l'entraînement et de l'embarquement (*chapitre 9*) – et sur sa vérification. D'après Reboul, cette méthode serait commune à l'homme et à l'animal (2010 [1980], p.51). Cet auteur développe notamment l'exemple du rat censé trouver la sortie d'un labyrinthe et argue que le rongeur qui a trouvé son chemin par cette méthode s'en rappelle, contrairement à celui qui aurait été guidé. Il précise toutefois que pour être efficace, le « *sujet [doit] en comprend[re] la nécessité* » (*ibid*, p.57).

Lors de la Chartreuse Terminorum, à chaque nouvel élément, le coureur qui opte pour cette méthode va être amené à supposer et à vérifier, jusqu'à ce que la chaîne de succès s'interrompe. Ces éléments peuvent être plus ou moins anodins – choix de matériel, gestion du rythme – et participent tous à un test de réussite globale.

Cela peut aussi être le cas de *virgin*, comme François par exemple, qui fit cavalier seul lors de sa première participation, commettant des erreurs, comme l'oubli d'un livre. Lorsqu'il s'aperçut de sa bévue, celui-ci fit marche arrière, mais loin de s'attacher à un groupe croisé en chemin, il décida, au contraire de le dépasser. De la même façon, il n'hésita pas non plus à s'engager sur un second tour pour continuer son apprentissage, bien qu'ayant conscience qu'il ne le finirait pas dans les temps.

Si dans ce cas, l'apprentissage se fait en dehors du groupe, il peut être aussi collectif, au sein d'équipes autoconstituées. Dès lors, à la manière d'une petite classe, chaque coureur reçoit plus ou moins les mêmes informations, mais ne les assimile pas de la même manière suivant sa position spatiale²⁶, son expérience²⁷ et son style de jeu. L'apprentissage et l'acquisition de connaissances résultent donc bien de situations différentes.

Lors de leur troisième tour effectué ensemble, Mickaël et Benoît ne retenaient ainsi pas la même chose de leur expérience. Le premier revenait sur leur relation. Il disait percevoir Benoît comme un « *capitaine d'équipe, plus âgé* ». Or, lors de ce troisième tour, Mickaël se rendit compte qu'il pouvait aider, en prenant plus de « *leadership* ». Pour Benoît, en revanche, « *l'apprentissage, c'est que ce que je pensais être ma limite, finalement, ne l'est peut-être pas, quoi* ».

Je l'ai vu se planter sur des trucs, perdre un peu plus son sang-froid que moi. Je ne pensais pas que sur ce 3^e tour il aurait ce genre de réactions. Ça me permet de me dire (après la course) : « Mike, n'hésite pas à prendre le leadership quand t'as besoin ». (Mickaël)

²⁶ Un élève au fond de la classe ne voit pas ni n'entend pas aussi bien que celui du premier rang.

²⁷ Un « *redoublant* »*, l'autre nom du *vétéran*, ne prête pas attention aux mêmes choses également.

Le gain de ces deux modes d'apprentissage ne serait pas toujours « *incrémental* », d'après Cédric, membre du *triumvirat*, dans la mesure où l'apprentissage de l'année précédente ne sera pas forcément « *utile* » ou applicable l'année d'après. Et surtout parce que chaque coureur, pour reprendre son cheminement, doit repartir de zéro, sans que rien ne garantisse qu'il reviendra et dépassera son dernier point d'arrêt.

Toujours est-il que le coureur, lors de sa progression, emmagasine de l'expérience. En apprenant de soi, par le jeu, dans ce que Benoît et nombre de coureurs appellent leurs « *limites* ». Limites qui sont avant tout conditionnées par les règles de la course. À commencer par la barrière horaire. Limites qui passent aussi par les sensations au corps. Ce dont témoigne parfaitement Benoît à travers une expérience de coureur « *somnambule* », proche du *flow*.

On sait que la montée qui s'annonce est hard et surtout assez exposée, même si au début c'est ombragé, mais après on va être en plein soleil, et c'est là que j'expérimente la montée en dormant. Chose assez surprenante. Si on m'avait dit que je ferais ça un jour, ça m'aurait fait marrer. Alors ? Je sais pas si ça m'a fait du bien, mais en tous cas, là j'avais vraiment l'impression d'être détaché de mon corps et c'est un truc assez étonnant, ouais, d'avancer de manière totalement automatique. (Benoît)

L'apprentissage peut donc émaner d'une surprise. Auquel cas, il se rapproche de la résonance. Mais il peut aussi conforter ou infirmer le coureur dans certains savoirs préalables, en référence à son style de jeu, par exemple. Ainsi, Romain, dont le style repose plutôt sur un besoin de maîtrise, déclare « *accepter* » l'imprédictibilité de la course, après y avoir pris part. L'apprentissage l'oriente alors vers une autre forme de plaisir et un autre style à adopter, davantage en dialogue avec les situations.

Moi, ce que j'apprends, c'est sur moi-même quelque part sur ma manière d'appréhender cette course-là pour ne pas être perturbé par des éléments qui sont complètement hors de mon contrôle. Sur aussi : me recentrer sur moi, comment je vais aborder cette course ; de la prendre livre par livre, de ne pas commencer à paniquer parce que dans 40 bornes, il y a un point que je ne connais pas et que je risque de galérer, mais d'être vraiment concentré sur l'instant présent, c'est des choses que j'ai apprises et que je vais continuer à apprendre. Il y a un apprentissage physique qui est évident au fur et à mesure des éditions parce que, quand t'encaisses ce type de dénivelé, la préparation pour faire ça, le dénivelé et le kilométrage, forcément physiquement, tu progresses, et la progression elle est aussi mentale dans la manière dont je vais aborder ça. Et, je me répète un peu, mais c'est important, de ne pas être perturbé par des éléments extérieurs et être concentré sur des éléments essentiels, et après tu as toujours de l'aléa, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il peut pleuvoir, il peut y avoir du brouillard, je peux faire une erreur de navigation. Je ne suis pas le plus grand connaisseur de la Chartreuse parmi les coureurs. Tous ces aléas peuvent exister, mais ça sert à rien de s'en faire des montagnes avant, même si ça fait un peu cliché de dire ça, c'est plutôt une bonne approche en tout cas [...] C'est l'apprentissage global, c'est une meilleure connaissance de soi et c'est une meilleure adaptabilité. Je ne sais pas ce que je vais trouver au prochain virage, je ne sais pas quelle avarie va me tomber sur la figure, mais je m'adapte. Et c'est cette transposition qui est aussi intéressante dans la vie. [...] La première,

je ne vais pas me chercher des excuses, si c'était à refaire je la referais différemment. Mais ça tombe bien j'ai eu une deuxième chance. Eh bien voilà : on s'adapte, on compose et finalement je pense, et ça n'engage que moi, c'est une compétence clé pas dans la vie professionnelle, mais dans la vie en général, où l'incertitude c'est un petit peu la norme, et la capacité à s'adapter acquise sur les sentiers, c'est quelque chose de précieux dans la vie de tous les jours et c'est un grand apprentissage pour moi. (Romain)

Au fur et à mesure de leurs tentatives, les participants s'engagent donc dans un processus d'apprentissage pluriel, qu'ils poursuivent « *parce qu'il devient gratifiant en lui-même* », comme le notait Schmoll, lorsqu'il reliait le jeu à l'expérience du « *flow* » de Csikszentmihalyi justement (2011, pp.5-6). Dès lors, le jeu, par cet apprentissage, fournit une « *motivation intrinsèque : on s'engage dans le jeu pour lui-même et non pour obtenir une récompense externe* », poursuit-il en s'appuyant sur Malone et Lepper (*ibid*). On s'engage dans le jeu pour apprendre et résonner.

Ainsi, Mickaël, qui affirmait dès le départ ne guère souffrir d'illusions concernant ses chances de succès, avouait que si la course n'était pas finissable, cette année-là, d'après lui, ce « *n'est pas dans mon caractère d'abandonner. Parce que pour moi, ça sert, pour l'apprentissage. Cette course, c'est de l'apprentissage* ». Même constat chez Maxime, qui lors d'une sortie, quelques mois avant l'épreuve, professait que les éléments rendaient parfois la course impossible. Dans ces conditions, il n'y avait qu'à apprendre, comme Mickaël.

3. L'expérience de l'abandon : apprentissage par l'échec

Gary écrit fréquemment une chronique intitulée « View From the Open Road » dans le magazine UltraRunning. Dans le numéro de mai/juin 2008 d'UltraRunning, son billet était sous-titré : « Parce que nous pouvons échouer ». Dans cet essai perspicace, Gary notait que le vrai succès nécessite la possibilité d'un échec. Il pense que cette possibilité d'échec (ou dans le cas du Barkley, la forte probabilité d'échec) est une caractéristique attrayante qui incite de nombreux coureurs à tenter le Barkley.

Furtaw E. (2010). *Tales from Out there*, p.213²⁸

Pour toutes ces raisons, l'échec est très relatif sur la Chartreuse Terminorum. Il est exclu de toute peur. Il n'est vécu comme tel que lorsque l'athlète ne parvient pas à atteindre son propre objectif, qui équivaut rarement aux cinq tours. Dans ce cas, l'échec reste réel, compte tenu du temps investi. De cette façon, nous rejoignons Reboul lorsqu'il expliquait que « *l'échec [...] ne dépend pas d'un critère extérieur et relatif, mais du jugement du sujet lui-même, qui*

²⁸ Traduction personnelle de Furtaw (2010, p.213) : « Gary writes a frequent column entitled View from the Open Road in UltraRunning magazine. In the May/June 2008 issue of UltraRunning, his View was subtitled: "Because we can fail." In this insightful essay, Gary notes that true success requires the possibility of failure. He thinks that this possibility of failure (or in the case of the Barkley, the high probability of failure) is an attracting feature that induces many runners to attempt the Barkley ».

estime qu'il n'a pas fait ce qu'il voulait faire » (2010 [1980], p.72). En conséquence, un même résultat n'aura pas la même signification suivant les personnes. Il dépend en grande partie du style dominant du joueur, et ne sera donc pas vécu de la même façon par un coureur convivial que par un coureur performeur ou jusqu'au-boutiste. Ce dernier style étant l'unique cas pour lequel l'échec s'est apparenté à une remise en cause de la personne, en tant que *moi*.

Enquêteur : Tout à l'heure, tu disais : « J'aime pas perdre, j'aime pas l'échec », et tu fais une course où l'échec est la règle. Comment ça se fait ?

Benoît : Parce que c'est pas le même échec. J'aime pas perdre en confrontation directe. Là, on perd pas, on est confronté à soi-même, et en réalité le seul combat qu'on mène, c'est contre ses propres limites, mais par définition on ne peut jamais gagner.

SL : On ne peut jamais gagner, tu penses ?

B : Je pense que même les plus grands champions se disent qu'ils auraient pu faire mieux.

Cet échec est un vrai paradoxe, comme l'a exprimé Juul, dans un ouvrage intitulé *The Art of Failure: An Essay on the Pain of Playing Video Games* (2013). L'auteur y reprenait l'idée que tout joueur détestait échouer, mais détestait plus encore de gagner trop facilement (*ibid*, p.2). Ce qui revient à dire que tout joueur a besoin d'indisponibilité pour être happé par le jeu. En un mot : résonner.

Juul continuait plus loin (*ibid*, p.49) en s'intéressant à la littérature sportive. Il expliquait que « nous devrions nous apporter une attention assez importante à la victoire pour fournir des efforts suffisants, mais que nous devrions voir l'apprentissage, plutôt que la victoire, comme un but ultime »²⁹. Une invitation que nous retrouvons en partie dans les discours des vétérans de la course. Qu'il s'agisse de l'apprentissage avant ou pendant l'épreuve : tous expriment avoir quelque chose à apprendre, peu importe l'objet en question.

3.1 L'épreuve finale (pour le moment)

En 2019, Benoît du *Dauphiné Libéré* intitulait son court métrage : « Destination abandon », conscient que l'échec intéresse et interroge le plus grand nombre. Si le titre amuse et renvoie inévitablement à la série de films *Destination finale* (2000-2011), aucun coureur ne s'inscrit pour connaître l'abandon. Davantage pour le défier. Voire pour comprendre comment les autres ont été amenés à échouer avant lui. Cet abandon relève du processus d'apprentissage, comme en témoigne le propos global du documentaire. Il s'agirait même de l'ultime étape de l'initiation, selon Levant (2015, p.8). De cette façon, l'épreuve peut être vue comme une

²⁹ Traduction personnelle de Juul (2013, p.49) : « *The paradox of failure thus reappears in sports literature as an attitude toward our own playing: we should care enough about winning to put in sufficient effort, but we should see learning, rather than winning, as the ultimate goal* ».

chute continue, au cours de laquelle le coureur s'ouvre à une vulnérabilité grandissante, jusqu'à l'abandon.

Par l'apprentissage, l'initiation est présente à chaque étape de la course. Toutefois, c'est bien l'expérience de l'échec qui marque la mort symbolique du *postulant*, de manière parodique, et son entrée dans un monde à part : celui des *vétérans*.

En revenant au camp, chaque coureur touche la pierre, ornée des symboles de la Grande-Chartreuse : une sculpture reprenant l'emblème de l'ordre monastique, l'élixir de longue vie – « *un petit remontant, contre les crampes, pour être sûr que [les coureurs] pass[ent] bien les prochains jours* », à boire au goulot – et le cierge. Bien souvent, Benoît du *triumvirat* est présent pour compléter ce tableau symbolique, selon les rotations du quatuor.

C'est l'un des rares endroits de pure représentation sur la boucle ; l'un des seuls avec du public. Il est d'ailleurs fréquent que les coureurs y lancent quelques piques ou blagues, afin d'assurer le spectacle. Ce qui permet aussi aux assistances de vérifier la lucidité de leur champion.

Si le coureur dispose d'assez de temps pour repartir, Benoît du *triumvirat* joue avec quelques ressorts psychologiques, selon un schéma bien rodé. En premier lieu, il l'accueille, avec un brin d'humour, note le temps puis décompte les pages. Il suggère ensuite qu'il reste quelques minutes pour repartir, que le coureur peut le faire après une petite halte pour reprendre des forces. Si cela suffit, il cesse alors. Sinon, il encourage : « *Encore un petit livre* », afin d'enclencher une nouvelle dynamique et de poursuivre l'apprentissage. En tant que « maître », il « *dispose du pouvoir d'encourager ou de décourager, de stimuler ou de bloquer, d'éveiller les questions ou de les étouffer* » (Reboul, 2010 [1980], p.160). Bien souvent, il met le coureur en compétition avec un autre, qui peut être le coureur lui-même lors d'une précédente édition, ou un compagnon : « *Untel va aller chercher un livre de plus, tu le sais* ». Il n'hésite pas aussi à piquer l'orgueil, par l'ironie, en rappelant le « *lamentable échec* » de l'abandon (*Annexe 66*).

Oui, c'est amusant. C'est amusant. Ils viennent pour ça aussi. Ils viennent et ils espèrent tous faire des miracles. Toutes les personnes qui ont dit : « De toute façon, je ne m'arrêterai pas jusqu'à ce que je sois épuisé, que je ne puisse plus marcher et tout ça », et parfois au bout de 4 heures, ils sont revenus, et ils étaient juste démotivés, désespérés, mais absolument pas dans l'incapacité de marcher et de retrouver leur chemin. Oui, c'est juste amusant, parce que je vis bien la même chose quand je fais la Barkley, et tout ça. Je ne me moque que de choses que j'ai expérimentées moi-même, et c'est tout aussi ridicule. (Benoît du triumvirat)

En revanche, si le coureur arrive hors délai, ou fait demi-tour, Benoît du *triumvirat* interroge souvent : « *Qu'est-ce qui s'est passé ?* ». Puis, une fois l'explication donnée, il y répond par

l'ironie toujours : « *Ta sœur est partie [se promener], donc tu peux pas repartir...* », glisse-t-il à Aurélien, par exemple, en 2022.

Pour tous, dès l'abandon acté, la sonnerie *Aux morts* est entonnée³⁰. Suivant les éditions, cet air militaire peut être joué par un musicien ou par une enceinte connectée, comme ce fut le cas en 2022. Celui-ci marque la disparition symbolique du *postulant* dans l'épreuve. À l'image des applaudissements, pour Caillois, elle sonne aussi la fin de la partie et de l'illusion ludique (1958, p.112). Bien que s'agissant d'un pastiche, il n'est pas rare de voir les coureurs ôter leur casquette pour ce moment solennel, le regard fixe, mais plein.

Chaque retour au camp résonne comme une petite mort, puisque le coureur retourne à la vie ordinaire. Ce qui donne l'impression d'avoir vécu une expérience dans un espace-temps parallèle, comme souvent en jouant (*chapitre 1*). À ce titre, le retour conjoint de Benoît et de Mickaël fut marqué par un décalage comique, puisque les deux tapèrent la pierre tandis qu'une fête battait son plein, au village. Le son de leurs foulées fut ainsi étouffé par le timbre de Dalida, qui voulait « *mourir sur scène* » (1983). Ce qui ne manqua pas de les amuser, autant que le *triumvirat* et le public qui les attendaient.

Tout coureur qui reste au camp sort donc de l'espace-temps ludique, sans être certain de ne jamais y revenir, en tout cas jamais dans ces conditions. Toutefois, par l'expérience du jeu et l'échec, le coureur ressort enrichi, et donc changé. Ce dont témoignait Benoît, lors d'une interview au *Dauphiné Libéré*, après l'édition 2022. Il y faisait référence à l'existence de deux courses dans la course. Une première longue de 300 km, que personne n'a fini. Une seconde contre soi-même, qui « *relativise beaucoup l'échec parce qu'en réalité, tous les coureurs quand ils ont participé à cette course, ils en sortent forcément différents* ».

Tous deviennent rapporteurs d'une aventure, d'un savoir ; passeurs d'épreuves ; revenants du monde ludique. Outre ce statut symbolique, le coureur est détenteur d'objets symboliques également – les pages du livre, la carte, la casquette du *postulant*, pour l'édition observée, qui asseyent un peu plus son statut. Par le jeu et son échec, il devient celui qui a fait l'expérience de sa propre finitude dans ce cadre donné. Ce que les coureurs traduisent par le terme « *limites* », comme nous l'avons maintes fois répété, propres à la course contre soi, dont parlait Benoît. Les expériences de résonance correspondent alors aux points culminants du jeu initiatique. Les rites, la matérialité, le récit confèrent aux personnes une part de leur identité. Le symbole participant à sa représentation. Comme l'écrivait Vincent : « *Ce sont*

³⁰ Comme sur la Barkley. Là encore, nous pouvons y voir un clin d'œil à l'œuvre de King (1979, p.120) : « *Le joueur d'harmonica commença à jouer ironiquement la sonnerie Aux morts et quelqu'un – Collie Parker, à la voix – lui enjoignit rageusement d'arrêter ces conneries* ».

précisément les épreuves vécues en commun, avec tout l'imaginaire que cela comporte, qui déterminent ontologiquement et socialement l'individu » (2009, pp. 3-4).

3.2 La renaissance ou la transformation positive de l'échec

Si la résonance bénéficie d'une coloration positive, il est tout à fait possible de résonner à travers des événements jugés négativement, du moins de manière instinctive, lors de leur déroulement. Comme l'écrit si bien Rosa : *« le processus dialogique [de résonance] n'émerge pas d'un accord parfait, mais de dérangements. Sans moment de prise de distance, de contradiction et de résistance ou de contestation, la résonance finit par diminuer » (2022, p.212).* Ainsi, un coureur peut résonner malgré la frustration ressentie. Ce qui lui donnera sans nul doute l'envie de revenir, en ayant corrigé son entraînement, par exemple, après sa transformation par l'apprentissage. De la même façon qu'un enfant relance une partie de son jeu favori, lorsque son avatar meurt.

L'abandon, en tant que dérangement ultime, apparaît être un terreau de résonance. Suivant cette intuition, Juul (2013) avance que l'échec est un plaisir paradoxal, dans son étude sur les jeux vidéo. Selon lui, ce plaisir est rendu possible par plusieurs éléments. Par le fait que le jeu permette d'expérimenter dans un espace protégé, tout d'abord. Pour que le plaisir de l'échec existe, il faut nécessairement que tous les joueurs y soient en théorie confrontés plus ou moins également, et qu'une progression permette de le surmonter un jour. Dans cette potentialité réside en partie le plaisir : *« Un jour, je ferai mieux »*. De cette manière, à peine arrivé, Mickaël déclarait : *« Que dire d'autre ? Vivement la prochaine »*.

Pour Juul, l'échec est *« partie intégrante du plaisir de jouer d'une manière qu'il n'est pas partie intégrante du plaisir d'apprendre, en général » (ibid, p.45)³¹*. Ce qui sous-entend que, c'est la dimension ludique qui rend plaisant l'apprentissage par l'échec. En s'inscrivant à une épreuve où la victoire sur les autres est négligeable, la victoire sur l'épreuve illusoire, l'échec résonne comme l'ultime étape de l'apprentissage, cherché par tous. Cet échec constitue alors le point de concours entre la résonance – puisqu'il marque l'indisponibilité –, le jeu – nécessaire selon Juul (*ibid*, p.12) – et l'apprentissage initiatique – en ce qu'il symbolise le renouveau. À cet égard, les trois termes renvoient à l'expérience de transformation.

Cette transformation voit émerger un être représenté comme « meilleur », car jouissant d'une plus grande connaissance (de soi), teintée d'humilité. Mickaël, par exemple, notait que

³¹ Traduction personnelle : *« This means that failure is integral to the enjoyment of game playing in a way that it is not integral to the enjoyment of learning in general. Games are a perspective on failure and learning as enjoyment, or satisfaction »*.

l'échec était omniprésent sur la course. Il expliquait dans la vidéo de Benoît du *Dauphiné Libéré*, en 2022, que :

L'échec c'est quelque chose que j'aime dans la vie, car il permet de nous rendre meilleurs. Il faut le prendre comme quelque chose qu'on va transformer en puissance positive pour la prochaine fois. Si tu es quelqu'un de très orgueilleux, qui ne peut pas vivre l'échec, il ne faut pas venir sur la Chartreuse Terminorum. Clairement. C'est quelque chose qui ne va pas te parler. (Mickaël à Benoit du Dauphiné Libéré)

Pour résonner par l'échec, le coureur doit le relativiser et être amené à le déconstruire. Ce que favorise le jeu (*chapitre 11*).

Dans son dernier ouvrage, sous forme d'entretien avec le pédagogue Endres, Rosa (2022) applique sa théorie de la résonance à la relation d'apprentissage. En ouverture, Endres posait ainsi la question de l'existence d'un « *chemin qui mène des notions de "performance" et de "compétence" à celle de "résonance" ?* » (*ibid*, p.7). Question qui trouve un parfait écho dans cette recherche. Pour Rosa (*ibid*, p.122) :

La pédagogie de la résonance cherche un contrepoint à l'attitude selon laquelle l'erreur et l'échec sont mauvais en eux-mêmes. Il faut ici distinguer la compétence de la résonance : ce sont deux choses très différentes. La compétence renvoie à la bonne maîtrise d'une technique, à la disposition permanente d'une chose acquise comme un bien.

L'auteur souligne bien l'importance à porter à la méthode « essai-erreur » qui, si nous suivons sa logique, devrait d'ailleurs être rebaptisée. Toute erreur étant potentiellement résonante, dans la mesure où elle peut transformer l'individu.

De cette façon, le jeu de la course, parce qu'il replace le coureur dans une position de vulnérabilité à chaque départ, et parce qu'il permet au coureur d'apprendre de cette vulnérabilité – au point de transformer, pour certains, leur être-au-monde –, est source de résonance. Ainsi, comme l'écrivait Eliade au sujet des mythes, évoqué au *chapitre 2* : par les épreuves initiatiques, un nouveau mode d'être, un nouveau mode d'existence émerge (1963, p.105). Ce qu'il appelait « *re-naissance* ». Dans la même veine, Campbell (2011, p.36) notait que si cette nouvelle naissance était la première tâche sacrée du « héros », dans l'expérience initiatique, la seconde « *qui lui incombe est donc [...] de revenir alors parmi nous, transfiguré, et de nous enseigner ce qu'il sait de cette vie renouvelée* ».

Comme l'illustrent parfaitement les propos et l'expérience de Jean-David :

Déjà, franchement, bon : l'impact, physiologiquement, tu ne vas pas en sortir indemne. Mais il ne faut pas concevoir ça de manière négative. Tu vas avoir mal derrière, tu vas mettre du temps à récupérer, mais quand tu vas recourir, tu ne seras plus le même. Tu seras beaucoup plus serein. C'est mon ressenti d'un point de vue physiologique. Après stratégiquement [la partie a été effacée, car elle révélait un indice de la course]. Et après humainement, tu rencontres des gens, tu vas cheminer avec des gens que tu ne connais pas, qui sont là pour

la même chose donc déjà ça crée un lien. C'est incroyable. Avec Nicolas [le vétéran], on s'envoie un texto, on s'appelle. Et on a cheminé ensemble. Et même le triumvirat. Ces mecs-là, ils finissent par te manquer. Tu vois, cette espèce d'ambiance où ça se chambre un peu, c'est pas mal d'autodérision. C'est fou... Et puis après, oui, ça te transforme profondément [le terme « transformer » n'était pas dans la question posée ni un synonyme]. Même dans ta façon d'être un peu. Tu vas être... [silence] là c'est mon ressenti, pareil. Tu es beaucoup plus « adaptatif ». Finalement sur tous tes doutes... On en a tous et il faut en avoir. Sinon tu finis par être pétri de certitudes et mal communiquer avec autrui. Tu vas dans une aventure... Du coup, dans mon quotidien, ça me sert. Même pour communiquer avec autrui. Tu sais, quand ça s'emporte un peu. Tu relativises pas mal. Tu n'emploies plus les mêmes stratégies. Si je suis capable de faire cette démarche, je peux vivre de belles choses. Sur la Diagonale, j'y tenais, c'est mon île. J'ai un lien très particulier. C'était le faire, vraiment terminer. Il n'y a pas de souci là-dessus. Je me suis entraîné pour et j'ai été capable de le faire. Mais il ne s'est pas passé cette transformation. (Jean-David)

Lors de cet échange, Jean-David expliquait qu'il n'avait pas ressenti cette « transformation » sur d'autres épreuves. D'où un cheminement *en* résonance, sur l'épreuve, pour mener à la vie bonne.

Dans son discours, cette transformation rend l'échec positif. Ce dernier passe même pour anecdotique. À le lire, c'est une autre façon de courir, que Jean-David a appris. « Emmétamorphosé » par la course, il transpose cet apprentissage à d'autres pans de sa vie, ce qu'il n'avait pas soupçonné au départ.

Dans cet extrait, Jean-David insiste également sur le rôle du *triumvirat*. En tant que détenteur du savoir – le seul à connaître les règles et le parcours à l'avance –, c'est lui qui donne le « la », comme l'écrit Rosa (2022, p.82). Il ouvre ainsi des axes de résonance entre les coureurs et la course. De même que, par l'humour, dont témoigne Jean-David, il transforme la notion d'échec en potentiel moment de résonance.

Cet humour, souvent ironique, « *provoque aussi la transformation vers quelque chose de commun* » (Rosa, 2022, p.166). Cet état d'esprit, s'il est positivement perçu par les coureurs – certains pouvant se braquer face à l'ironie –, ouvre un cadre d'apprentissage résonant.

Enfin, la Chartreuse et le terroir peuvent faciliter le dialogue d'apprentissage, en plongeant les coureurs dans une attitude positive. C'est notamment le cas de Benoît et de Mickaël. Cette « *prédisposition positive* » (*ibid*, p.189), expliquée par les parcours de vie, augmente les chances de résonner. Sans oublier que certains styles de jeu encouragent l'apprentissage et donc les chances de résonner par lui ; comme les jusqu'au-boutistes, par exemple, ou les explorateurs, tous deux portés sur l'interaction avec l'environnement.

Nous n'avons bien sûr pas relevé de transposition chez tous. De la même façon, il fut impossible d'évaluer la résonance chez tous.

Pour beaucoup, l'apprentissage repose avant tout sur des compétences, et donc sur une certaine maîtrise : maîtrise du parcours et des techniques de navigation pour les novices ;

maîtrise de compétences pour celles et ceux souhaitant aller le plus loin possible, ce qui transforme les manières de courir, mais aussi de s'entraîner. D'où une chaîne de répercussions sur le quotidien.

Bien souvent, l'apprentissage porte sur une remise en cause des compétences acquises : lorsque le coureur constate qu'il ne dispose pas d'une palette suffisamment large pour pouvoir prétendre à mieux. Dans ce cas, l'échec est perçu comme un manque à combler. La réussite passe alors par une accumulation de compétences, et de modifications d'habitudes, en vue de repousser l'échec. Comme l'illustre cet échange avec Benoît qui, dès son abandon, confiait à Romain vouloir revenir l'an prochain.

Benoît : [...] Après ce qui est sûr, c'est qu'il faut que je sois plus rigoureux sur la préparation matérielle et sur l'organisation, c'est le challenge.

Enquêteur : C'est ce que tu as dit...

B : Mais comme c'est pas dans ma nature...

E : Comment tu vas faire alors, pour ça ?

B : Ben, je vais me fouetter ! [rires]

E : Et tu vas changer d'autres choses dans les prochains mois ?

B : Qu'est-ce que je vais changer ? Je vais essayer de faire plus de hockey. Je me tâte pour aller voir un nutritionniste, prévoir un peu ce que je peux améliorer de ce côté-là et puis voilà.

Dans ce cas, l'échec suggère de creuser d'autres pistes : logistiques, nutritives, selon la précédente expérience de l'athlète. Ce besoin de développer et d'éprouver de nouvelles compétences ne peut toutefois être opposé à la résonance, comme le suggère Rosa (2022, p.122) : « *Les compétences peuvent bien évidemment m'aider dans ce processus, mais ce qui en ressort n'est pas donné au départ* ».

Pour que l'athlète résonne, grâce aux compétences, il faut que celles-ci lui permettent d'accéder à une nouvelle zone de vulnérabilité et d'indisponibilité. En revanche, si la compétence fraîchement acquise aboutit à l'effet souhaité, elle ne sera qu'un écho, soit la « *confirmation de ce qui a été émis* » (2022, p.34).

Dans ce cas, l'apprentissage ne sera pas toujours synonyme de résonance. Il pourra même relever d'une forme d'aliénation. Cependant, l'aliénation, pas plus que la résonance, n'étant un état, le coureur peut résonner lors de « *petits moments* » (*ibid*, p.58), au cours de l'épreuve, si tant est qu'il reste ouvert à l'échange avec le monde autour de lui.

Il n'est ainsi pas rare que certains coureurs restent bien au-delà de leur abandon sur le camp. C'est le cas des conviviaux, comme Céline par exemple, qui passa le week-end à dormir dans

sa voiture. Mais aussi de Liess, qui a tenu à attendre ses compagnons de parcours. Comme lui, certains coureurs changent alors de style une fois passée la ligne, voire changent leur plan pour rester sur le camp. Ce qui illustre une transformation dans les relations à l'autre.

Mais moi, non, j'ai kiffé de rester là-bas avec les gens à supporter. J'attendais Éric. Après, on voulait voir aussi Mickaël pour l'encourager. Après j'peux pas non plus rester 3 jours ou 4 jours, là. Il arrive un moment où c'est épuisant. En plus avec la chaleur, tu dormais pas bien, mais j'aime bien... Franchement, j'ai kiffé. Le week-end, moi pour moi, tout le monde doit rester jusqu'à la fin. (Liess)

Avec eux, quelques jusqu'au-boutistes guettent et s'inspirent.

Pour celles et ceux restés sous les tentures de La Diat, les organisateurs garantissent un festin continu, arrosé de Chartreuse, pour mieux avaler l'abandon. Ce temps commun, comme suspendu, permet de resserrer les liens. Tous demandent au *triumvirat* où en sont les derniers engagés sur la boucle. Les téléphones s'actualisent. Chacun y va de sa projection, de son anecdote. Les présents rigolent beaucoup. Le temps est à la fête.

Aux *interloops*, il n'est pas rare de voir de jeunes *vétérans* assister d'autres encore en course. Quand l'un arrive, tous l'applaudissent, se ruent vers lui sur quelques mètres. Certains préparent des sacs, d'autres prêtent des lampes. Les amitiés créées en course aident à trouver les mots pour les faire repartir. Pour beaucoup, cela permet encore une fois d'apprendre, par les retours de l'autre, tout en participant à sa progression.

3.3 Analyse « post-mortem »

Enquêteur : Combien de temps il t'a fallu pour l'analyser ?

Maxime : Je l'avais déjà analysée en l'abandonnant, en fait.

Nous l'avons dit : l'apprentissage par l'échec prend sens à travers sa déconstruction. Ce dernier est personnel, et nous avons noté une certaine pudeur des coureurs à le mentionner, au-delà des compétences à acquérir. Ainsi, les discours étaient plus orientés vers les manques que vers les acquis.

Cependant, tous les coureurs ayant une part de performeur, il est fréquent d'assister à de vraies scènes d'échange, après la course. Ces dernières jouent un rôle cathartique. Elles permettent d'expié et de banaliser un échec commun à tous ; de confronter sa frustration à celle des autres. Surtout, elles répondent à la logique de progression dans le jeu soulignée par Juul. Tous les coureurs avec qui nous avons échangé alors se rejoignaient derrière l'idée qu'ils pouvaient faire mieux.

Wendling (2002) dans ses travaux consacrés aux joueurs d'échecs a été le premier, à notre connaissance, à s'intéresser à des scènes analogues. Il notait qu'au cours des parties, les joueurs ne pouvaient recourir à la prise de notes, en tant qu'aide-mémoire. Pour cette raison, à la fin de celles-ci, les adversaires engageaient des « *analyses post-mortem* », en référence au mat et à la mort du roi. Wendling détaillait (*ibid*, p.89) :

D'autres tournures de langage contribuent aussi à cette assimilation du mat et de la mort ainsi que le prouvent par exemple les termes « analyse post-mortem » ou « autopsie » par lesquels, avec humour, on nomme la discussion technique que les adversaires engagent fréquemment à l'issue de la partie. Au-delà du vocabulaire, nombre de récits construits (mythes d'origine du jeu, histoires drôles, anecdotes) illustrent et enrichissent ce thème funèbre [...].

Avant l'épreuve, nous avons observé le recours à l'écrit, pour planifier les entraînements notamment. Contrairement aux échecs, la prise de note sur la Chartreuse Terminorum n'est même pas mentionnée dans le règlement. Les vidéos sont en revanche interdites, par respect du secret. S'agissant d'une épreuve contre la montre, où chaque minute compte, les coureurs n'ont pas le loisir de s'y adonner. Pour cela, l'analyse « post-mortem » leur permet de revivre certaines séquences clés. Elle donne également l'impression d'agir sur le monde ludique en devenant.

Ouais, puis finalement, il faut enlever le sable des balais, faut... En fait, c'est après coup que je me dis : « Si j'avais eu un sac tout prêt, quelqu'un qui me mette les trucs, qui me dise : “allez, c'est bon, tu peux y aller”, peut-être que du coup, j'aurais »... C'est facile à dire après [l'abandon au 3^e tour]. Peut-être que du coup, je serais parti comme ça, et j'sais pas ce qui se serait passé derrière. En fait, c'est toujours pareil, ce qui se joue à ce moment-là, c'est qu'il y a l'objectif qui est quand même atteint, même si on s'est dit qu'on n'avait pas d'objectif, il n'empêche que, inconsciemment, ça en était un. T'es finalement content d'avoir accompli quelque chose et en même temps, tu te dis : « Je pourrais quand même continuer », mais tu sais aussi ce qui t'attend si tu continues. Donc, voilà, on arrête là, et c'est juste après, en en rediscutant les lendemains, qu'on se dit : « En fait, on a été cons. Le but de la course, voilà, c'est d'aller au bout du truc. On n'était pas hors délai, on avait la possibilité de repartir. On aurait dû repartir ». Aujourd'hui, ça me paraît évident, mais c'est toujours pareil, c'est facile à dire après. (Benoît)

Cette analyse peut avoir lieu directement après la course, en présence d'autres *vétérans* et du *triumvirat*.

Ainsi, à peine revenues, Agnès et Céline se retrouvaient devant le barbecue à diots pour échanger, avec un recul minimal sur leurs expériences de course. Cet espace de convivialité apparaît l'endroit idoine pour se livrer à l'analyse, sous le mode de la veillée près du feu.

L'analyse « post-mortem », parce qu'elle prolonge le temps de la course, met en avant les motifs d'attraction et de résonance des athlètes. Elle revêt ainsi une fonction à la fois stratégique – pour les performeurs, les jusqu'au-boutistes et pour les découvreurs, qui tentent

ensemble de répondre au défi de ce casse-tête sportif –, mais également communautaire – pour les conviviaux. Elle permet de s'imprégner plus encore de l'état d'esprit de l'épreuve et ainsi découvrir certains de ses arcanes³². Quels que soient le style et les attentes du coureur, ces temps fonctionnent à la manière de soupapes de décompression, pour amorcer une sortie progressive de l'épreuve.

L'analyse « post-mortem » répond donc, collectivement à la question : « Comment faire mieux ? ». Elle confronte des expériences individuelles au sein du collectif, de manière orale, selon les logiques des communautés d'apprentissage (Cristol, 2017, p.6). Dans le cas de la Chartreuse Terminorum, comme personne n'a réussi à aller au bout, tous les conseils sont bons à prendre. Comme l'écrivait Wacquant (2002, p.120) : « *même les mauvais boxeurs ont la vertu de servir aux autres de modèles négatifs* ». Ainsi, les coureurs partant trop vite peuvent servir de contre-exemples. Plus généralement, toute parole des membres du groupe est perçue comme un levier en faveur de la performance (Cristol, 2017, p.15).

Une attention particulière est toutefois portée aux coureurs performeurs ou jusqu'aboutistes, comme David, Benoît et Mickaël. Pour les deux derniers à boucler trois tours dans les délais, leur retour prend des allures de victoire, puisqu'ils sont arrivés quelques minutes avant le couperet final (*Annexe 67*). Un premier temps d'analyse à chaud se déroule peu après leur abandon comme pour Céline et Agnès. Ce temps est consacré aux sensations. Les coureurs reviennent sur les hallucinations³³ et sur les faits qui ont marqué leur édition. Il s'agit d'un temps de consécration, dans lequel l'humour trouve toute sa place. Le lendemain matin, en revanche, les deux compères retrouvent David, au moment de saluer le *triumvirat*, pour un second temps tourné vers la projection. Celui-ci s'ancre dans l'expérience récente, mais également dans des expériences plus anciennes, comme celle de Benoît du *triumvirat*, qui n'hésite pas à convoquer ses souvenirs de la Barkley³⁴. Les coureurs restent engagés et confortent ainsi leur statut de *postulant* à une future édition, voire de prétendant aux cinq tours, tandis que le *triumvirat* confirme donner le droit à l'échec, après l'avoir sanctionné. À aucun moment, le *triumvirat* ne s'adjudge une part de responsabilité dans leur abandon ou dans

³² De cette façon, nous avons appris que la course devait se dérouler en automne, initialement ; que le *triumvirat* fourmille d'autres idées de courses à lancer, par exemple.

³³ Il s'agit en réalité plus souvent de paréidolies : phénomène d'illusion d'optique qui, sous l'effet de la fatigue, consiste à voir des visages dans des éléments naturels (nuages, pierres, troncs, notamment).

³⁴ D'autant plus que cette pratique d'analyse est aussi commune à la Barkley, comme en témoigne cet exemple, issu d'un entretien : « *Oui, c'est un truc qui faut que tu apprennes en plusieurs années pour apprivoiser. Et c'est quand tu penses avoir résolu des pièces, il y d'autres choses plus basiques comme la dernière avec Valery... qu'on a eu des... je pense que c'est l'eau qu'on a bue qui était pas, pas qui n'était bonne qui était achetée dans un supermarché et tout ça, mais qui n'était pas minéralisée comme c'est le cas aux États-Unis, mais ça on l'a découvert après. Pourquoi les années précédentes en buvant une eau très similaire ça nous est pas arrivé, j'en sais rien et peut-être que cette année il faisait un peu plus chaud, peut-être que cette année-là il y avait des paramètres... si c'était à refaire, voilà c'était un paramètre qu'on avait oublié. C'est compliqué tout ça* ».

leur apprentissage, ce qui les condamne à progresser. En cela, l'échec renoue avec sa définition première, comme le rappelait Milgrom, en citant *Le Robert*, à savoir : un « *revers momentané* » (2010, pp.12-13).

Les coureurs énumèrent alors les erreurs, de diverses natures : physiques, psychologiques, logistiques, cognitives, notamment. Toutes sont l'expression d'une inadéquation et d'un défaut d'adaptation. Benoît du *triumvirat* déconstruit avec eux l'impact du facteur météorologique, et la canicule (en 2022), arguant que l'année où John Kelly finit la Barkley (2017), les orages redoublaient. « *La météo aussi c'est dans la tête* », professe-t-il³⁵. Ajoutant que toutes ont des avantages et des inconvénients. Comme l'écrivait Reboul le maître révèle alors « *le disciple à lui-même ; il lui fait prendre conscience de sa misère intime, de son ignorance, de son "idiotie", en même temps, il l'appelle à en sortir, à devenir pleinement lui-même* » (2010 [1980], p.124).

Le *triumvirat* évoque un temps la possibilité de faire venir le fameux John Kelly ou un autre *finisseur*³⁶, afin de parfaire l'apprentissage de tous. Une idée qui plaît à David. Par-là, ils espèrent faire progresser la course, car tous ont la conviction qu'un jour, quelqu'un finira. Benoît du *triumvirat* enchaîne : même si lui n'en a pas été capable sur la Barkley, il faut toujours repartir. Les *finisseurs* arriveraient toujours dans un état pitoyable, mais dépasseraient et accepteraient ce stade, en refusant le confort du camp. Tous acquiescent presque religieusement. David prend la parole et admet que s'il y avait eu « *un enfoiré* » derrière lui, avec une lampe frontale, il se serait forcé à aller chercher un livre de plus, et un livre de plus... – jusqu'à alunir un jour.

Dans cette logique, la course par équipe renaît, avec l'idée que si plusieurs concurrents repartent, même sans être ensemble, ils pousseront les autres à avancer, jusqu'au dernier coureur, jusqu'au dernier tour ; du moins pour les performeurs. S'ouvrent alors des phases de diagnostic et de rétroaction, comme présentées par Milgrom (2010, p.17). Ce que Benoît résume par la nécessité d'avoir une « *densité* » pour aller au bout.

Benoît et Mickaël confiaient alors que si l'un des deux était reparti, l'autre aurait suivi. Seul, Mickaël estime qu'il n'aurait « *rien appris de plus* ».

Au-delà de cet aspect collectif et de l'engrenage évoqué par David, d'autres facteurs sont balayés : les microsiestes, par exemple ; avec elles, l'idée que le corps puise juste ce qu'il lui faut pour continuer et « *redémarrer la machine* » ; l'organisation, pour Benoît, qui invite à

³⁵ Peut-être pouvons-nous tout de même imaginer une fenêtre de performance au-delà de ces deux extrêmes météorologiques.

³⁶ Ce sera le cas en 2023 (*Postface*).

« *plus réfléchir aussi* ». Niveau préparation, le *triumvirat* leur assure qu'ils touchent au but. Pour l'heure, David ne s'avance pas d'avantage sur une nouvelle participation, ce qu'il fera, quelques jours plus tard, sur les réseaux sociaux.

Ainsi, à peine l'échec prononcé, la plupart des coureurs désire retenter leur chance. Pour eux, l'initiation aboutit à cette croyance irraisonnable que la course est battable. La parole des maîtres n'est jamais remise en question. De cet espoir « *d'échapper à l'échec (souvent en améliorant nos compétences)* », comme l'écrit Juul, jaillit le plaisir de l'épreuve (2013, p.7)³⁷. L'apprentissage l'emporte sur la frustration. L'imagination – parce qu'elle permet de projeter ses futures compétences – est bien sûr au cœur du processus. Seule la confrontation des coureurs, leur permettra d'entériner ce processus.

À travers cet exemple concret d'analyse « post-mortem », nous notons que le temps ludique s'étire au-delà du simple temps de la course, et « contamine » aussi le temps profane. À l'instar des écrits de Schmoll : « *le joueur emporte l'univers du jeu avec lui, dans sa tête, et anticipe déjà les épisodes suivants* » (2011, p.8).

Surtout, ce temps collectif, en petits groupes, met en exergue une fois encore une interaction qui s'apparente à de la résonance ou à une évocation de la résonance. Puisque les coureurs interprètent l'échec comme un « *contrepoint à l'attitude selon laquelle l'erreur et l'échec sont mauvais en eux-mêmes* », ils s'ancrent pleinement dans une « *pédagogie de la résonance* » (Rosa, 2022, p.122). Cette résonance par l'échec renvoie directement à l'indisponibilité du résultat. Elle renvoie aussi à la capacité des coureurs à relativiser cet échec. Ainsi, l'échec est d'autant plus « résonnable » que les coureurs jouissent de succès en parallèle. Ces succès s'incarnent dans leurs vies de famille, par exemple, se matérialisent par des emplois hautement qualifiés, leur donnant accès à de nombreux loisirs. Sans oublier leurs précédentes réussites, en trail, qui les ont conduits à postuler et à être sélectionnés par l'organisation. En somme, seule une position sociale favorisée au sein de la société permet cette résonance, de la même façon qu'elle permettait d'appréhender la course comme un moyen d'accéder à la vie bonne.

En s'attendant et en échangeant les uns avec les autres, les coureurs élaborent et reviennent sur l'indisponibilité de la course. À travers elle, sur leur efficacité. Jusqu'à vibrer parfois.

Ainsi, lors d'une soirée organisée par Mickaël quelques semaines plus tard, nous retrouvons Céline, parmi les convives. Inévitablement, cette dernière revient sur son expérience de la

³⁷ Traduction personnelle, Juul, p.7 : « *However, while games uniquely induce such feelings of being inadequate, they also motivate us to play more in order to escape the same inadequacy, and the feeling of escaping failure (often by improving our skills) is central to enjoyment of games* ».

course et se met à raconter son cheminement, de manière suffisamment vague pour ne pas trahir le secret du parcours, mais suffisamment précise pour que nous comprenions ses anecdotes. Un des invités écoutait alors, extérieur à notre échange, et notait le scintillement dans nos yeux, à la simple évocation de ces souvenirs. Ainsi, ces analyses peuvent être résonantes³⁸.

Par l'expérience éprouvée, les *vétérans*, qui ont fait le choix de rester pour échanger, peuvent donc ouvrir un espace de résonance, dépendant de « *certaines conditions préalables* », comme l'écrit Rosa (2022, p. 100). À savoir, logiquement, la participation à l'effort, mais aussi la confiance : primordiale pour résonner. Logiquement, un *postulant* ne s'ouvrira pas à un *virgin* ni à un *vétéran* qu'il n'apprécie pas. Cette confiance se forge lors de l'épreuve de la course, vécue ensemble, dans la majeure partie des cas. Ainsi, Benoît et Mickaël, sans se connaître véritablement dans le civil, ont confiance l'un en l'autre, du fait de leur « alliance »³⁹. Cette confiance est à la base d'une résonance dispositionnelle. Sans elle, le retour d'expérience serait inaudible, voire impossible.

Pour David, avec qui aucun n'a couru, les dispositions à échanger reposent sur une motivation commune à vouloir progresser. Même chose pour le *triumvirat*. La confiance est ici comprise dans un écrin de légitimité respectueuse : tous sont revenus du même endroit. David, le premier. Même chose pour Benoît du *triumvirat* qui, à défaut d'avoir pris part à la Chartreuse Terminorum, jouit d'une aura liée à son palmarès et à ses participations à la Barkley. En tant que destinataire, il bénéficie d'une confiance de fait. Outre cet exemple, la confiance est également induite par le secret de la course ; avec elle le fait de « savoir que l'on sait ».

Dès lors, si les conditions sont réunies, les coureurs sont amenés à exprimer ce que Rosa nomme des « *feed-back* », rappelant le caractère responsif de l'expression : « *nourrir en retour* » (2022, p.105) :

Le mouvement est à double sens. Il doit donc s'agir d'un événement qui exprime une réciprocité. On réfléchit ensemble à quelque chose d'accompli ou de vécu. Et pour que cela fonctionne, il faut d'abord montrer ou faire sentir que l'on s'intéresse l'un à l'autre. Cette affirmation de base doit être établie, sinon celui qui reçoit les réactions des autres n'est pas en situation de s'ouvrir et d'accueillir le feedback de façon constructive.

³⁸ Dans l'entretien sur *France Culture* déjà cité, Rosa voyait dans le pétilllement des yeux un marqueur de la résonance.

³⁹ Benoît ne manqua pas de bousculer Mickaël dans la dernière descente, afin de finir dans les temps, tandis que Mickaël souhaitait symboliquement taper la pierre en même temps que lui, entre autres exemples. Les deux se sont d'ailleurs rendu hommage lors de leur abandon.

Ces *feedbacks* jouent un rôle dans l'appréciation du prochain effort. En prolongeant le temps de la course, et en pointant des solutions pour mieux faire, ils invitent les coureurs à retenter leur chance, en évoluant sur certains points.

Les entretiens menés après la course ont indéniablement pris des allures d'analyse « post-mortem ». De la même façon, toutes les sorties effectuées après notre participation ont été des occasions pour continuer à réfléchir à la course et à revivre certains moments, par réminiscence. Au hasard des sorties, et selon les affinités, les coureurs continuent à échanger parfois, hors de Saint-Pierre-de-Chartreuse. C'est le cas de Jean-David et Nicolas le *vétéran*, qui s'appellent régulièrement. De Liess et Éric. De Liess et de nombreux autres coureurs. Ce qui s'explique par son style de jeu et sa volonté d'apprendre, mais également par son inscription à d'autres épreuves comme la Chartreuse Backyard, dont il est le spécialiste. Lors de ces Backyard, l'évocation des courses précédentes permet de « *tuer le temps* ». En revanche, Benoît nous confessait qu'il n'avait pas forcément échangé avec ses compagnons depuis son retour. Mickaël n'avait eu que peu de nouvelles, mis à part Céline et Éric, qui l'avaient contacté lors de la sélection pour l'édition suivante. Benoît justifiait son silence par l'éloignement. Ainsi, les dispositions à échanger rendent possible l'échange d'après-course, mais ne suffisent pas toujours à s'étendre au temps quotidien. Sauf peut-être pour les coureurs qui, comme Jean-David, ont résonné, dans l'épreuve, par le collectif. Céline, quelques semaines après la course, expliquait avoir discuté avec Agnès et espérait la recontacter pour s'entraîner ensemble, avec Sophie.

Ah ! On a un peu échangé avec Micka, je l'ai eu au téléphone, mais sérieusement non. Après Micka, moi, j'ai l'impression qu'il est déjà dans son [FKT]... Rapidement, il s'est projeté dans le projet suivant ; il est peut-être pas... Je sais pas si c'est un truc qui l'intéresse, quoi. Le retour, un peu comme ça, faudrait que j'en discute avec lui. Et puis les autres... Ben, j'suis pas vraiment suffisamment proche, quoi, pour en parler, que ce soit David, que ce soit Laurent. En fait, Laurent, j'ai fait sa connaissance pendant la course, quoi. (Benoît)

Mickaël assurait, de son côté, qu'ils se reparleraient : « *Quand il y aura un travail à mettre en place* ».

Reste que ces analyses se redéployent à chaque rencontre entre coureurs. Plus celles-ci sont espacées de la course, plus la projection est importante. Plus les coureurs y intègrent aussi des axes moins stratégiques. Pour les conviviaux, ces temps sont par exemple une remise en question du rapport à l'autre, au sens large. Comme Éric, dans le cas de l'assistance :

Le soir qu'est-ce que je fais ? J'étudie la carte ? Ça a été stressant, ça m'a pris... J'ai pas été agréable avec ma famille. Ils m'ont dit : « T'as été horrible, t'as été dur avec nous et tout, mais bon, on le savait, ça tombe comme ça et tout, on le savait ». Mais par contre pendant la course, j'étais un enfant... (Éric)

Dans cette optique, il n'est pas rare que les coureurs échangent aussi avec leurs proches, présents ou non lors de l'événement. Mickaël expliquait ainsi l'incompréhension de sa compagne après son abandon, au bout de trois tours, et la discussion qui s'ensuivit le lendemain.

Petit à petit, ça s'est dilué. Fiona, elle est imprégnée de ce que je lui transmets par rapport à cette course. Pour elle, j'ai fait un truc qui ne correspond pas à mes valeurs. J'ai toujours dit : « Jusqu'à la mort... », et je m'arrête. Elle l'a mal pris sur le coup. Elle était ce que moi je suis censé être. Elle n'avait pas tous les paramètres que moi je pouvais avoir. (Mickaël)

Cette confrontation avec autrui, qui a pu accompagner, voire endurer l'épreuve et sa préparation est d'autant plus frontale en cas de contre-performance, ou lorsque le style de joueur (par procuration) d'autrui s'oppose à celui de l'athlète, au moins à ce moment-là. Le proche étant resté « en dehors » du jeu, ou n'ayant accédé qu'à des fragments. Il s'agit d'un deuxième niveau d'analyse.

Par suite des échanges, le coureur peut poursuivre son analyse, de manière individuelle, à un troisième échelon. L'ensemble de ces analyses participent à une intellectualisation autour de la pratique, entrevue déjà lors de la phase d'embarquement. Cette capacité réflexive est liée à l'habitude des pratiquants à planifier leur préparation. Elle peut aussi se lire comme la conséquence d'un recrutement social orienté vers des catégories éduquées et favorisées.

Tu digères la déception, donc du coup, j'ai peut-être plus de recul que ce que je t'ai dit le lendemain de la course, mais en fait, le contenu, c'est le même. Quand t'es dans l'abandon, tu te dis : « Alors pourquoi, tu continues ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Qu'est-ce que tu viens chercher ? ». Et puis c'est quoi la suite ? Car en fait, quand t'es dans l'abandon, c'est un moment où, si tu restes dans l'échec, c'est hyper déprimant... C'est quelque chose qui n'est pas terrible, quoi ! Même si on est tous dans cette course-là, on sait qu'on va abandonner, mais en fait l'abandon, il faut qu'il y ait de bonnes causes, quoi. Donc, quand t'es débutant, l'abandon, c'est la faute de la course. La course, elle est horrible donc t'as compris. Après quand tu reviens et que t'as des ambitions sur une course comme ça, l'abandon il doit t'avoir permis d'apprendre des choses et donc moi, ce qu'il m'a appris et les choses que je me suis dites pendant l'abandon, c'est encore des choses que je pense : c'est le trail et l'ultra-trail d'été par temps chaud pour moi, c'est mort. Ou alors là, si j'ai un dossard dans l'UT4M si j'veux pas le payer aussi, c'est pas pour faire l'élite et la princesse, c'est que, s'il fait 40°, je prendrai pas le départ ou alors je sais que j'irai jusqu'au lac et après j'arrête, je fais ½ tour et j'veux rechercher ma voiture, quoi ; ça, je me le suis dit tout de suite. J'ai mis de côté tous les autres éléments du tableau dont je te parlais et je suis encore allé chez le médecin la semaine dernière et à chaque fois, j'lui dis les mêmes choses, chaque fois j'lui décris les mêmes symptômes et à chaque fois, y'a les mêmes conséquences ; et là, plus que la chaleur, dans le tableau ; donc la chaleur, c'est pas fait pour moi et voilà et j'ai pas envie de me ruiner la santé. J'ai pas envie de faire une crise cardiaque sur un trail ou un ultra-trail. Pour moi, ma vie... Je vais pas pleurer si à 60 ans... Je vais pas pleurer mes dossards... Ah merde, non j'les ai mis à la poubelle, tant pis ! Et quand tu regardes tes courses ou que tu repenses à ce que t'as fait, je ne vais pas pleurer parce que j'ai abandonné des courses ou que j'ai pas pris le départ de courses dans la chaleur [...] Mon corps me le fait comprendre ; à un moment donné... On est des animaux. (Maxime)

En conclusion du chapitre :

Comme l'ont illustré les analyses « post-mortem », l'échec de la course, loin de marquer une rupture avec l'épreuve, donne aux coureurs l'envie de s'y replonger avec plus de force. Ainsi, tous ceux rencontrés lors de l'épreuve émettaient le souhait d'y revenir, quelques heures à peine après leur abandon.

De cette manière, après avoir confronté leurs hypothèses d'entraînement à l'épreuve, selon la méthode « essai-erreur » – active – ou par mimétisme – passive –, les coureurs sont amenés à en élaborer d'autres, à les affiner, dans l'espoir de les éprouver une fois encore. Si tant est que le coureur ait la capacité d'analyser l'une ou l'autre de ces méthodes, et de « *prendre en main son apprentissage* », comme l'écrivait Reboul (2010 (1980), p.58). Ces adaptations nées de l'expérience peuvent mener à des transformations des modes de pratique. Elles conduisent aussi à des changements de styles de jeu d'une année sur l'autre, parfois.

Lors de cette étude, nous avons vu des coureurs changer de style et vivre des expériences décrites comme transformatrices. Ainsi des compétiteurs continuer, sans chances de réussite, pour apprendre sur eux tels des découvreurs. D'autres, surpris en trouvant des livres, être affectés par l'axe vertical. Parfois sur de brefs moments. Parfois en réminiscence. Certains ne jamais résonner. Jean-David disait par exemple qu'à travers cette course : « *On se rencontre* ». Il expliquait avoir acheté un des livres cachés par le *triumvirat* et déclarait : « *Oui, je suis Terminorum* ». Ainsi, chaque expérience peut faire l'objet d'un legs, qui marquera le coureur au-delà du temps de course.

Chapitre 11

« Vous avez lamentablement échoué », et après ?

Une histoire de mise en récit

Le fatigué ne dispose plus d'aucune possibilité (subjective) : il ne peut donc réaliser la moindre possibilité (objective). Mais celle-ci demeure, parce qu'on ne réalise jamais tout le possible, on en fait même naître à mesure qu'on en réalise. Le fatigué a seulement épuisé la réalisation, tandis que l'épuisé épuise tout le possible.

Beckett S. & Deleuze G., 1992, *Quad et autres pièces pour la télévision, suivi de L'épuisé*, p.57

Comme l'écrivait Martucelli, la notion d'épreuve est inséparable d'une forme de récit, dont la trame reprend les grandes étapes, de manière quasi chronologique (2010, p.82) – ce que nous avons tenté de faire à notre échelle. Ce récit apparaît même nécessaire pour exprimer l'aventure, comme en témoigne la littérature classique, de Joyce à Homère (*chapitre 3*).

Selon Martucelli toujours, cette narration permettrait à l'individu de s'ériger en héros de son histoire singulière (*ibid*, p.110). Sans verser dans cette édification de soi, Corneloup soulignait qu'il n'existait de pratique « *sans mise en récit de son action autour de symboles créateurs d'épopées* » (2007, p.246). D'où l'importance d'une médiation pour donner sens à l'action et l'ancrer.

Dans le cas de la Chartreuse Terminorum, ce récit permet, en outre, d'écrire l'histoire de la course de manière interactive. La fameuse « petite histoire » donnant vie à la « grande », officielle. D'où la force des détails et des anecdotes. Nous reviendrons donc dans ce chapitre sur la mise en mot de l'action individuelle et collective, en suivant notre fil rouge, autour du « jouer » et de la résonance.

1. La nécessité de raconter¹

Nous n'aborderons que la mise en récit, issue de l'après-course – hors du camp –, principalement sur les réseaux sociaux, en lien avec ce que nous révélions au *chapitre 10*.

Étymologiquement, le récit est « *la relation d'un événement* » (CNRTL). Ce récit, basé sur la restitution et la transmission de l'expérience, à partir d'un filtre individuel issu d'autres expériences, est l'occasion de dépeindre la transformation. Il marque la dernière étape de l'expérience initiatique, comme l'écrivait Levant, en référence à Propp : « *Parfois, son retour se traduit uniquement par une histoire à transmettre, tel Bilbo qui écrira ses mémoires et racontera ses exploits aux petits hobbits de la Comté* » (2015, p.14).

Le récit peut être oral ou écrit. Il permet au coureur de raconter l'épreuve à travers soi, et vice versa – Kaufmann rappelant que « *l'identité est l'histoire de soi que chacun se raconte* » (2004, p.151). Il intervient après la quête et inclut une « *suspension de l'attitude ludique* », selon Ringot (2019, p.6). À l'inverse, la quête suspend le récit, puisque l'action est en train de se faire, avant d'être à raconter.

Pour toutes ces raisons, la mise en récit et la médiation du récit, au-delà de créer des épopées et de renforcer le mythe de la course, entérinent l'apprentissage et donnent un sens à l'action, comme le sous-entendait Corneloup, dans ses travaux sur les sports outdoor, en s'appuyant sur Ricœur (2016, p.246).

Bon nombre d'auteurs se sont penchés sur cette notion de récit, la reliant au mythe comme au jeu, selon les thèmes dominant leurs travaux. Nous nous attacherons ici à une définition assez large de ce terme, en reprenant Passeron, pour qui : « *Le récit doit être compris non seulement comme un moyen d'exposition, mais encore comme ce qui permet de rassembler les pièces d'une histoire qui n'existe pas en dehors de lui et de donner à celle-ci un ordre et une forme* » (1990, p.25)². Il s'agira alors de revenir, comme l'écrivait Mauss (1926, p.309), sur la face publique de la course, intériorisée par le coureur, jusqu'à servir de répétition au mythe de l'épreuve.

La théorie de la résonance permet de voir la mise en récit de l'expérience, et non forcément la mise en récit de soi (*chapitre 1*). Cette mise en récit de l'expérience s'avère alors une tentative pour toucher l'autre, pour créer une interaction.

¹ La presse relaie le parcours des *postulants*, en se basant, en grande partie, sur leurs récits de course, mais nous ne le mentionnerons pas ici.

² Ricœur, dans ses travaux, avançait l'idée de re-présentation (*mimesis*) de l'action, par le récit, via une mise en ordre et une mise en intrigue.

En effet, depuis le début de ce chapitre, le terme récit a été employé à partir de l'idée de « mise en récit ». Aucun récit ne venant de lui-même, mais toujours de quelqu'un. Nous avons soufflé l'idée que l'expérience de l'événement était mise en récit par le coureur. Le verbe « mettre » suppose l'action de « faire passer quelque chose » et « d'occuper », ici un espace, qui serait celui du sens commun. Plus largement, si nous nous référons à l'étymologie du terme, « mettre » renvoie directement au latin *mittere*, qui signifie « envoyer », comme nous l'avons vu. De cette manière, mettre en récit revient à envoyer un récit, un message, ici narratif. Or, qui dit « envoi », chez Rosa, induit forcément une réponse, du moins un souhait de réponse.

Ce qu'expliquait notamment Mickaël, à propos de sa page en ligne, en lien avec son projet de vie :

Depuis que je suis parti [pour vivre en camping-car], y a beaucoup de gens qui m'ont écrit, qui ont discuté avec moi, qui m'ont dit : « C'est bien, tu as raison. J'aurais dû le faire, j'aimerais le faire, mais... ». Et en fait, tu te rends compte, qu'inconsciemment... Comment dire ? Sans aucune vanité ou quoi, c'est... T'es un exemple pour d'autres. Et moi, je le reçois comme soutien, car aider les autres, ça fait partie de mes valeurs. Donc on peut, dans ce sens-là, oui, je reçois du soutien vu que des gens me disent... J'ai un ami... Enfin un « ami », quelqu'un qui était au lycée avec moi, qui m'a écrit : « Écoute, aujourd'hui je vois plus ma petite fille, j'ai divorcé, la maman ne veut pas que je voie ma petite fille, je suis au fond du trou, machin, mais quand je vois quelqu'un comme toi, avec la mentalité que tu as, merci, ça m'aide ». Quel cadeau ! Tu vois ? (Mickaël)

Pour Gaëtan, raconter, par écrit, sur les réseaux sociaux, vise à mettre l'autre à hauteur, en lui donnant des clés de compréhension, même si les réactions peuvent s'avérer loin de celles espérées.

Donc [la publication de blog] c'est vraiment à destination des gens qui auraient une pratique sportive on va dire « main stream », dans le courant, et aussi à destination de nos amis et de nos familles, qui ne sont pas forcément sportifs et qui ne comprennent pas toujours pourquoi on fait ça. Le fait de le mettre par écrit et de raconter, ça permet, j'espère, à ces gens de comprendre un peu plus ce qu'on y recherche. (Gaëtan)

Dès lors, la mise en récit peut être une corde de résonance. À travers elle, le coureur recherche l'interaction. Il s'émancipe d'une vision caricaturale, vouée à recueillir l'admiration de tous, pour soigner une estime en berne. Ce qui n'empêche pas une certaine fascination pour l'effort.

En parallèle, la mise en récit peut être l'occasion de remercier des proches pour les sacrifices consentis, lors de la préparation ou de l'effort, par exemple. De remercier aussi certains sponsors, pour quelques-uns. Elle devient alors un contre-don. L'assistance étant limitée, elle

est un moyen de partager l'expérience et de donner de ses nouvelles aux suiveurs, parfois absents lors du retour au camp ; de se justifier aussi.

Comme l'expliquaient Laplantine et Cauquelin dans un entretien avec Mons, par le secret et le jeu, la course se déroule dans une forme de « *hors champ* » ; à comprendre comme ce qui est en dehors du champ de vision (2004, p.27). Soit « *l'espace autre, l'espace du possible* » (*ibid*). En bref, l'espace du mythe, où fourmille l'imaginaire. De cet hors champ naît une attente, pour connaître, et confronter les projections à un réel vécu. Les coureurs, par le récit, répondent donc à cette attente.

Qu'il s'agisse de la famille, des collègues ou des amis, la mise en récit entretient des communautés extérieures, mais parentes à celle de l'épreuve. Céline expliquait, par exemple, que son chef, avant l'édition annulée de 2021, avait fait une annonce au microphone dans son entreprise, aux États-Unis, et envoyé le documentaire de la Barkley, présent sur *Netflix*, pour prévenir les membres de l'entreprise.

Enfin, cette mise en récit est l'occasion d'affirmer une volonté, en indiquant, le souhait de retenter sa chance pour l'année suivante. Il peut s'agir d'une analyse « post-mortem » individuelle édulcorée – l'analyse étant une première ébauche de récit –, à laquelle des membres extérieurs sont invités à donner leur avis, par un éclairage différent. Ce qui peut prendre la forme d'une autocritique, voire poser les bases d'une future lettre de candidature. Dès lors, il s'agit pour le coureur de se réappropriier l'expérience par la narration.

Victoire ou échec ? Il y a toujours des sentiments contrastés quand on sort de cette course qui n'a toujours pas trouvé de finisher. Cette année, les conditions étaient certainement trop difficiles pour espérer faire mieux, avec une chaleur incroyable, y compris sur les hauteurs de Chartreuse. Mais le niveau progresse, avec de nouveaux coureurs de gros calibre, qui ont le potentiel pour terminer un jour la course. Et pour ma part, les pièces du puzzle qui commencent à s'assembler.

Une épreuve bien en phase avec l'esprit du @Team et qui mêle #simplicité, #autonomie, #technicité et #dépassement de soi, et surtout le plaisir de voyager pendant trois jours en étant à 30 minutes de la maison. (David [en ligne])

Cette mise en récit peut prendre différentes formes, comme nous le verrons dans les prochaines sous-parties.

Par l'assemblage, le collage aux récits officiels, l'ensemble forme une histoire polyphonique de la course, autant qu'elle répond à des aspirations individuelles, portées par une quête de résonance infinie.

2. La difficulté de raconter

La mise en récit reste donc nécessaire pour prolonger l'inscription dans l'épreuve, par l'apprentissage et la résonance. Elle vient répondre à une attente du monde extérieur, tout autant qu'à celle du « revenant » de raconter ce qu'il a vécu. Peu importe d'où il vient, bien que l'exotisme de la destination ou du moyen de locomotion interpelle davantage.

C'est un prétexte de discussion, si on revient dans les Pyrénées [qu'il a traversé en courant au début de sa carrière de traileur], t'es tout seul. Quand t'es tout seul et que t'arrives le soir dans un camping, les gens, ils viennent te voir, quand t'es tout seul avec un sac à dos et tes baskets et que t'arrives en courant, les gens ils viennent te voir, car tu es atypique, donc les gens ils veulent parler de ce que tu fais, ils veulent comprendre ce que tu fais, ils veulent te poser des questions et finalement c'est un moyen d'entrer en communication avec les autres. (Benoît du triumvirat)

Toutefois, faire le récit peut s'avérer bien compliqué, dans la mesure où une partie de l'expérience ne peut être révélée, par respect des règles. Plus encore, si les règles sont renégociées, la difficulté réside dans la réception du message, dont l'intensité est moindre que l'émission. Elle se fonde également sur le décalage entre les mots et l'expérience. Comme affecté par une nouvelle grandeur, le coureur peine parfois à l'exprimer et à hisser son public et son récit à cette hauteur.

Pour preuve : tandis que Liess attendait le réveil d'Éric, au matin du deuxième jour, ce dernier décidait d'aller prendre un petit-déjeuner au village, juché un kilomètre plus haut. À son passage devant la boulangère, celui-ci ne put s'empêcher de glisser qu'il était venu pour « la » course. « *La Chartreuse Terminorum* », précisa-t-il, dans un village habitué aux manifestations pédestres en tous genres, tout au long de l'année. « *Ah oui, elle est dure, i' paraît* », lui répondit la vendeuse, sans sourciller. À travers cette anecdote, il apparaît évident que Liess, dont le style oscille entre jusqu'au-boutiste et convivial, ne cherchait qu'à entrer en contact, comme il le fait très souvent³. Néanmoins, la réaction de la boulangère est ici frappante. Elle illustre l'absence de référentiel commun, pour permettre au message d'être analysé et pour émettre, en retour, une réponse adaptée.

Pour les destinataires du message, en l'absence de perception du référentiel exprimé, il est d'usage de rechercher un référentiel commun secondaire, habituellement, aussi large soit-il. Pour la boulangère, ce cadre commun était la réputation de la course. Les non-initiés ne pouvant se la représenter, par l'absence d'image et le caractère secret, ces derniers se rattachent au mieux à la seule chose que tout le monde puisse comprendre ou connaître. À

³ Par sa nature joviale, Liess a ainsi été capable d'alpaguer tour à tour des coureurs, des badauds, des gérants de magasin de sport, lors de nos différentes sorties, sans autre but que de « papoter ».

savoir : « Si personne n'a jamais fini, c'est forcément dur ». Voire, pour les non-coueurs : « Courir 300 kilomètres, dans les bois en plus, sans vraie chance de succès, mais à quoi ça sert ? Il faut être fou ». Ce dont atteste Céline :

C'est vachement compliqué... Quelque part, il faut l'avoir fait pour se rendre compte du truc. Pour l'avoir fait, un bout, moi je m'imaginai pas [...] J'ai un collègue de boulot, qui me dit : « Tu faisais pas une course ce week-end ? ». « Si, la Chartreuse Terminorum. C'est comme la Barkley ». « Ah, mais c'est un truc de fou ». (Céline)

Le fou étant le pile d'une seule pièce, dont la face serait celle de l'homme normal aux pouvoirs extraordinaires. Même constat pour Jean-David, dont les mots font écho à ceux de Jacques (*chapitre 3*) :

[Le Grand Raid de la Réunion] là, ils se rendent compte. C'est 170 km. Ça, ça parle aux gens, c'est comme le marathon [référentiel commun]. Ils ont une espèce de repère. Alors que la Chartreuse Terminorum : les gens ont du mal à visualiser ça. Donc du coup, le changement, à part quelques sportifs qui vivent le sport et qui savent à quel point c'est dur, mais moi, dans mon entourage, ça leur a rien procuré. C'est même plus des interrogations. (Jean-David)

C'est donc l'absence de référentiel commun qui entretient l'idée de dépassement – et d'extrême avec elle – ; l'absence de référentiel commun qui déshumanise l'épreuve. Puisque le cadre ne peut être appréhendé, celui-ci doit forcément être démesuré. Dans ces conditions, les coueurs ne peuvent chercher, encore moins obtenir, de reconnaissance par ce récit, puisque nul ne peut chercher à faire reconnaître des capacités par celles et ceux qui ne pourraient les apprécier. Pour cette raison, comme nous le verrons ensuite, les communautés sur les réseaux sociaux, bâties à partir de la pratique, seront des réceptacles plus intéressants. La difficulté repose donc sur la confrontation du monde ludique au monde réel, et sur l'absence d'image commune derrière un même mot ou une même évocation. Celle-ci est d'autant plus grande dans les sphères où le coureur n'a pas forcément pris la peine d'expliquer l'épreuve ou son engagement au préalable : au travail, par exemple. Il lui faut alors remplir un rôle de médiateur, surtout si les collègues ont eu connaissance de la participation par la presse.

Comme le dit Jean-David : « *Pour que les gens comprennent, il faut de l'émotion, que ce soit visuel* ». Sans commune mesure, ce constat peut faire penser aux travaux sur les récits du retour de guerre qui ont mis en avant l'incompréhension des civils souvent (Cabanès, 2006)⁴. Plus proche de la discipline : aux récits d'alpinistes qui ont survécu à une ascension. De cette

⁴ Les coueurs et les belligérants sont tout de même assimilés à des *vétérans*, d'après une logique parodique évoquée précédemment.

incompréhension naît le sentiment de marginalisation, revenu plusieurs fois lors de ce travail. Ainsi, le coureur est au mieux un objet de curiosité.

Pour cette raison, bon nombre de *vétérans* minimisent ou gardent le silence, en l'absence d'autres *vétérans*. Même Mickaël, lors de la rédaction du contenu de son site sur sa tentative de records du GR5, préférerait ne pas « *trop* » mentionner la course, qui ne parlerait pas assez aux gens, selon lui. Un constat qui persiste, quel que soit le style dominant du coureur.

Ben déjà au boulot, en réalité, très peu mesurent ce que c'est. Les gens te disent : « Oh là, là, c'est incroyable », mais comme ils le diraient après un marathon... Mais, moi, je ne cours pas après quoi que ce soit... (Benoît)

J'en parle même pas. J'en ai parlé avec mon mari. Je lui ai parlé de ce que je t'ai dit à toi. Je ne lui ai pas montré la carte. Quand je l'ai sortie de mon sac, il m'a dit : « C'est la carte que je ne peux pas voir, c'est ça ? ». Je lui expliquais ce que j'avais ressenti en termes de difficultés. Mais c'est dur à exprimer. Il ne peut pas se rendre compte du truc. (Céline)

Ma femme, elle fait de la randonnée, du piano. Mais elle n'a pas... Elle va marcher seule. Elle est très indépendante. Elle a du mal à comprendre la notion de partage, dans cet effort-là. Elle, le barbecue, elle comprend, mais ça, que ça réunit... Enfin, elle jette un œil. (Jean-David)

La communauté semble alors la seule à même de pouvoir réagir, sans créer de déception, puisque forgée dans la même *praxis*, comme l'expliquait Barus-Michel (1987). Cette communauté se déploie comme un agrégat de cercles, avec la personne au centre, et les coureurs à distance, répartis selon l'intensité des échanges en course. Elle apparaît aussi mouvante, au fil des éditions.

Tu vois, je pense que le noyau, c'est mon frère et Mickaël. Le premier cercle, il est là. Après si tu élargis les cercles : t'as Jean-David qui est quelqu'un que j'apprécie beaucoup. J'apprécie beaucoup sa philosophie et sa personnalité parce que je la connais aussi, j'ai pu beaucoup discuter avec lui. Julien aussi, c'est quelqu'un dont j'aime la philosophie de vie, si tu veux. C'est quelqu'un que j'apprécie [...] Et tu vois ces affinités, elles vont se construire au fil des ans, peut-être qu'on va discuter dans deux ans et que je te dirai d'autres personnes. (Romain)

Porteuse de mémoire, cette communauté est la seule à même de reconnaître le *vétéran*, et réciproquement. La seule capable de rendre compréhensibles certains mots, certaines images, certains gestes ou certaines anecdotes (Honneth, *in* Olivier *et al.*, 2019, p.248). Elle a donc tendance à se renforcer à travers ces temps en dehors de l'épreuve.

Pour les conviviaux, ou celles et ceux qui ont touché la résonance par le lien à autrui, les appels ou échanges entre les éditions sont courants. De la même façon, Jean-David affirmait appeler régulièrement Nicolas le *vétéran*, comme nous l'avons précédemment évoqué.

Moi, ce que je vois de l'extérieur, c'est un peu comme ces bons amis : c'est pas parce qu'on ne se donne pas de nouvelles qu'on ne tient pas à l'autre. Et quand on se retrouve, c'est comme si c'était hier, et eux c'est un peu comme ça, je trouve. Quand ils se retrouvent, c'est un peu

comme s'ils s'étaient quittés la veille, parce qu'ils ont ce truc en commun. Ils ont ce côté « expérience inédite ». Ils ont été des élus, heureux ou malheureux, comment ils veulent le voir ça dépend d'eux, mais du coup c'est une espèce de petite confrérie qui se crée. Cette confrérie il y a un noyau, il y a quelques personnes qui se rajoutent, s'en vont, quelques personnes, mais le noyau avance un petit peu... Voilà, ils font partie de ceux qui ont fait la Terminorum, qui ont échoué, mais qui ont fait la Terminorum. (Benoît du Dauphiné Libéré)

D'où un sentiment de distinction entre les autres – « eux » – et les *vétérans* – « nous », « les vrais » –, entendus à plusieurs reprises⁵. Ce que le caractère secret de l'épreuve semble exacerber.

[Mes amis] Ils font de la course à pied, mais ils en font, mais il y avait Laurence, tu vois qui c'est Laurence ? [une ancienne collègue de l'entreprise Raidlight] Laurence, elle va courir une heure, elle fait de la course à pied, après c'est... Voilà, ça n'a rien à voir, après on ne fait pas le même sport. (Alexandra)

3. Partager son histoire sur les réseaux sociaux

L'absence de référentiel commun précis crée un décalage dans la réception du récit. Pour cette raison, les coureurs vont avoir tendance à partager leur histoire au sein de cercles de compréhension, susceptibles d'appréhender au mieux leurs efforts.

Culturellement installés depuis près de deux décennies, les réseaux sociaux forment alors un canal de communication idéal, comme nous l'avons vu lors de la phase d'embarquement. À travers eux, les coureurs, comme tout utilisateur, apparaissent tels ce que Merzeau a nommé des « *individus média* » (2013, 2018). Chacun relayant sa parole, sans recourir aux acteurs traditionnels, à la manière d'interview d'après match, par exemple. Tous disposent de profils en ligne, sorte de « *territoires* », façonnés autour de leurs passions et de leurs centres d'intérêt. L'individu est ainsi imbriqué dans différentes communautés en ligne, que lui seul relie.

Au cours des pages précédentes, nous avons relevé l'importance du réseau social Strava dans la mise en récit de l'activité sportive des coureurs. Or, Strava est basé sur la synchronisation des données issues d'appareils GPS, interdits sur l'épreuve. Pour cette raison, bien que touchant un public plus initié, les coureurs postent davantage leur compte rendu sur des réseaux « grand public » ; comme Facebook. Nous nous pencherons ici uniquement sur ce type de canaux.

Ces récits publiés reprennent plus ou moins la même forme et sont marqués par les registres de l'aventure et de l'expérience initiatique. Ils témoignent parfois d'expériences de

⁵ Saoulé et Walk (2007, p.6), dans leurs travaux sur « *les pratiquants sportifs en quête d'authenticité subculturelle* » avaient relevé ces mêmes termes, censés valoriser l'engagement de ceux qui les employaient.

résonance, et leur morphologie est proche de l'oralité. Comme les contes, ces récits en ligne sont composés de « *valeurs constantes* » et de « *valeurs variables* » (Levant, 2015, p.10). Tous sont rédigés, bien que les plates-formes permettent la publication de vidéos ou d'audios, par exemple. L'écrit demeure un mode de prédilection pour ce type de récit, puisqu'il scelle l'exploit, en le rendant immuable. Par leur longueur, aucun de ceux observés n'excède jamais les 300 mots. Ils s'apparentent ainsi à des microrécits, entendus comme une séquence narrative courte, marquée par des ellipses.

En ce sens, il semble important d'en analyser l'écriture. Comme pour l'essai, le temps de l'écriture est un temps lent, personnel, et prompt à une réflexion que ne tolère pas l'instantanéité des autres modes d'échange modernes – à moins de lire un texte, préalablement écrit. Il s'agit donc d'un temps d'engagement et d'immersion, relatif à un pacte avec soi-même, au cours duquel le coureur dresse un bilan édulcoré de son action – ce qui le différencie aussi de l'analyse « post-mortem » individualisée.

Ce temps s'apparente généralement à la création d'un compte rendu retraçant les moments forts dans l'épreuve. Voilà pourquoi nous y retrouvons des traces de résonance, du fait de leur intensité. Ce procédé est commun, en course à pied. Seule l'audience change.

Ces microrécits, par leur structure narrative, reprennent la succession des étapes initiatiques, dont le développement et l'importance varient selon l'expérience et le style des coureurs. Ainsi, Maxime, dans son microrécit d'après-course, pointe surtout l'échec, et développe un argumentaire relatif à la non-performance, propre à un style de « performeur » forcé. De cette façon la présence de l'emoji « croix » (✘) indique une volonté de maîtrise, puisqu'il s'oppose à l'emoji « coche » (✔), à la manière d'une *to-do list*. Le champ lexical de la performance y est aussi présent : « *champions* », « *challenge* », « *hauteur de l'événement* ».

Un petit tour et puis s'en va... ✘

Première désillusion de la saison, sur l'objectif principal... Je savais que j'allais affronter mon principal point faible avec la chaleur du week-end, malheureusement je ne pouvais pas lutter avec un petit coup de chaud dès le premier tour qui m'a poussé à ralentir, puis qui s'est transformé en crise cardiorespi au deuxième tour.

Comme il y a 2 ans sur l'Échappée Belle, alors que cette fois la prépa était au top, le repos aussi.

J'ai énormément appris sur moi lors de cette prépa, à défaut d'avoir appris sur la course en elle-même. Alors il ressort tout de même de ces 6 mois beaucoup de satisfaction et de positif, malgré la déception de ne pas avoir été à la hauteur de l'événement.

🙏 *Merci aux organisateurs de proposer un tel challenge qui repousse nos limites, pas seulement sur le week-end, mais tout au long de l'année !*

Et force aux champions encore en course 🍌 de beaux moments partagés sur les sentiers, même si j'aurais voulu que ça dure un peu plus longtemps.

📷 Benoît Lagneux pour Le Dauphiné Libéré 🙏

#trailrunning #alpesishere #alps #chartreuse #chartreuserterminorum #montagne #mountains #run #runner #trailsinfrance #trail #instarunfrance #naturelover #merci

Post de Maxime sur Facebook, après son abandon

Le constat est quasiment similaire à la lecture du compte rendu d'Aurélien, un autre *vétéran*. L'abandon y prédomine. On y retrouve aussi l'idée d'apprentissage évoqué, par les *essais*, ce qui permet d'illustrer positivement l'échec. Comme Maxime, Aurélien recourt à des emojis de performance, avec une fusée (🚀) pour marquer la vitesse des plus rapides. Mais aussi des coureurs en action (🏃) pour symboliser le trio de tête.

Chartreuse Terminorum 2022 📷 🏁

Abandon au tiers de la 3e boucle, impossible de descendre les sentiers techniques (sauf en roulé-boulé 😊).

Ca sera donc 135 km/12000mD+ 🏃 en 34 heures pour cette fois-ci.

Une première expérience intéressante à découvrir cette boucle si exigeante :

➡ un vomis au bout de 2 heures à vouloir suivre le rythme effréné de @maxime et David 🚀

➡ un meilleur rythme et le retour des bonnes sensations, en les laissant me guider sur la fin de la 1re boucle 🏃🏃🏃

➡ un essai en solo sur la boucle 2 à faire des erreurs d'orientation, perdre du temps et se cramer physiquement en cherchant la trace.

Bref, mieux était espéré, mais c'est le prix de l'apprentissage 😊

Chartreuse, à plus tard j'espère 😊

P.s.: Merci à la sist' pour l'assistance sur place au top 😊

#ultratrail #terminorum #barkley

Post d'Aurélien sur Facebook, après son abandon

Le physique est mis en avant dans ces deux microrécits, avec une focale sur l'inconfort. Chez l'un, nous retrouvons le « vomis », « se cramer », quand l'autre mentionne une crise « cardio-respiratoire ». Il s'agit alors d'explicitier l'abandon.

Dans le cas de Maxime (1700 amis), plus de 100 internautes ont « liké » son message, pour une quarantaine de commentaires, qui le félicitaient et l'encourageaient à tenter encore.

Même constat pour Aurélien (1500 amis), dans une moindre mesure. Dans les deux cas, nous pointons aussi la présence de *hashtags*. Pour Aurélien, ils se concentrent sur l'univers de la course finalement, avec la Barkley comme référentiel et objectif. Pour Maxime, dont l'activité est attachée à la pratique, ces *hashtags* sont aussi professionnels. Ainsi, leur utilisation permet de toucher une communauté plus large, pour se légitimer et offrir un cadre d'explications.

En parallèle, Agnès, qui n'a collecté « que » huit livres et n'a pas terminé la boucle, n'a pas utilisé le moindre *hashtag*. Son microrécit est uniquement destiné à ses proches et ses « amis ». Nous y retrouvons encore une mise en lumière des spécificités de la course – « orientation », « préparation » – qui composent donc les autres « valeurs constantes » des microrécits, au même titre que l'apprentissage et l'idée de poursuite. Toutefois, l'écrit d'Agnès est davantage centré sur la dimension collective, marqueur d'un style « convivial » lors de l'épreuve. En témoignent les emojis également qui, contrairement à ceux utilisés par les performeurs, représentent des personnages souriants et heureux. De cette manière, les « valeurs variables » évoquent directement le style de jeu, mais aussi les traces de résonance qui lui sont reliées. Agnès rend ainsi hommage à ses partenaires de jeu :

Une belle aventure humaine et intimiste dans cette forêt de Chartreuse 🌲, qui s'est achevée pour moi avec le dossard le plus symbolique (1) après 20 heures de trek à chercher des livres dont je n'ai vu la couleur que seulement pour 8 😊 Des compagnons d'infortune comme Fredou Ultraminimaliste qui ont égayé ce long périple, mais beaucoup de soutien et d'entraide de notre quatuor puis trio formé dès le début de la course avec Benjamin, Sophie Gdt et Céline. Un retour au rocher en duo féminin par la route des abandons, mais le sourire aux lèvres, car nous avons parcouru les 2/3 de la boucle soit environ 40 km et 3000D+ 😊 Le départ a été donné à minuit (merci Benoît du triumvirat pour ce départ de nuit sans dormir), ce qui a complexifié le repérage des sentiers et nous a fait perdre beaucoup de temps en début de course. J'ai appris sur place les rudiments de l'orientation, ne reste plus qu'à savoir manier la boussole en 2023 pour espérer finir cette fameuse boucle dans le temps imparti 🙌 et avec une préparation trail minimum 😊 Un grand merci pour cette superbe organisation rustique, mais chaleureuse 😊 Seul bémol mon corps est revenu avec une vingtaine de tiques microscopiques 🤩

Post d'Agnès sur Facebook, après son abandon

Enfin, le microrécit de Mickaël retranscrit ses motifs de jusqu'au-boutiste et indique sa détermination à continuer, jusqu'à venir à bout de l'épreuve. Contrairement aux performeurs, son compte rendu ne s'ouvre pas sur la déception et l'échec, mais sur les leçons de l'apprentissage – Maxime et Aurélien écrivent le mot, mais débute par l'abandon et l'idée de (contre-)performance. Mickaël est le seul à employer le mot « terminé ». Il évoque aussi l'émotion suscitée par la course – « ému », « émotion » –, sans oublier la présence des emojis

« cœur », en vert de Chartreuse (♥). Il parle d'une « Histoire », qui resterait encore à écrire, alimentant l'idée de mythe, mais surtout de « destin à accomplir ».

Il y a eu du partage, de l'abnégation, des valeurs comme je les aime et souhaite tout au long de cette Chartreuse Terminorum –the french Ultra inspired by the Barkley Marathons 🌟

Il y a d'énormes remerciements pour vous qui m'avez soutenu et ému, pour mes assistants de luxe, pour ma chérie qui voit plus loin que moi ♥.

Il y a de l'émotion, de l'énergie à engager dans la suite de cette grande Aventure. ♥♥

Il n'y aura pas de long compte rendu, car l'Histoire n'est pas terminée. ♥♥♥

Le Triumvirat a encore gagné, mais nous a rendus encore plus déterminés ! Alors le travail reprend, rendez-vous au Sommet ♥♥♥♥♥

#borntorun #teamraidlight #altraredteam

Post de Mickaël sur Facebook, après son abandon

À travers ces microrécits, il est possible de relever des indices alimentant de futures quêtes, juste après la course.

Ces récits scellent l'expérience initiatique du coureur dans le jeu de la Chartreuse Terminorum. Ils peuvent être analysés comme une quête de résonance en eux-mêmes. Les coureurs souhaitent ainsi vibrer en publiant auprès de leur réseau, comme nous l'avons précédemment souligné.

Cependant, nous notons que tous les coureurs, indépendamment de leur style de jeu, n'ont pas publié, à l'instar de Liess, Éric, Benoît et Céline. Jean-David, pour sa part, a *posté* uniquement pour les *vétérans* ou amis de la course, sur la page de la communauté.

Pour Céline, cette absence de publication semble liée au regard qu'elle porte sur sa performance et son sentiment d'illégitimité, entendu à plusieurs reprises. Pour Liess et Éric, l'écrit ne semble surtout pas être un axe de résonance, comme en témoignait déjà la brièveté de leur *essai*. Ces derniers sont par ailleurs peu présents sur les réseaux. Liess y étant inscrit sous pseudonyme. De son côté, Benoît déserte Facebook. Il a toutefois rédigé un compte rendu fourni (4452 mots) : pour lui tout d'abord, puis à l'attention de ses proches et du *triumvirat*⁶.

Benoît : En fait, j'avais commencé à le faire au premier ultra [écrire un compte rendu], parce que je trouvais ça sympa d'avoir un récit de course. J'l'avais fait aussi.

Enquêteur : À quelle fin du coup ?

⁶ Il s'agira de la base de sa future candidature

B : C'était pour le filer à tous les gens qui, à un moment donné ou à un autre, étaient venus sur le parcours, m'avaient un peu soutenu. C'était une sorte de petit récit qui pouvait aussi témoigner de la gratitude, quoi ; pour tous ceux qui viennent, qui se calent une heure dans un chemin ; je l'ai pas fait de façon systématique, je sais plus si je l'ai fait sur les Terminorum précédentes. C'est possible, faudrait que je voie.

Dans ce cas, le facteur explicatif apparaît moindre. Le contre-don l'emporte encore.

Ainsi, les dispositions à écrire ont trait au niveau sportif, à l'existence d'une communauté de soi préalable et à un style de jeu.

4. Écrire d'autres histoires

Le retour au quotidien est amorcé par la mise en mots de l'expérience du jeu chez le coureur. Qu'il décide de postuler à nouveau ou non, nous nous sommes demandé : comment passait-il à « l'après » ?

Pour certains, qui ont résonné avec l'épreuve, c'est tout simplement impossible. C'est le cas de Mickaël notamment, pour qui toute épreuve engagée est perçue comme un moyen de progresser dans sa quête de la Chartreuse Terminorum. Il décidera ainsi de se consacrer à un projet FKT du GR5⁷, quelques semaines après sa participation, comme nous l'avons entraperçu. Ce nouvel objectif devait lui faire franchir des caps physique, psychologie, autant qu'il occuperait son esprit, en le détournant au moins physiquement de l'événement. Benoît, pour sa part, ne participera à aucune autre épreuve jusqu'à l'édition suivante. Il coupera même un mois entier pour se ressourcer : preuve d'un virage jusqu'au-boutiste, dans son engagement. Preuve également de la difficulté à récupérer de l'épreuve, physiquement ou moralement.

En fait, je me remets jamais. Comme chaque année, j'arrive à bien caler des choses derrière pour pas que le processus soit là [projet GR5]. C'est ce qui me permet de passer quelques mois sans trop cogiter à la Terminorum. Là, je vais réussir à tirer jusqu'à fin octobre facilement. (Mickaël)

Pour ces coureurs, la Chartreuse Terminorum se rapproche presque encore une fois d'un jeu infini (Carse, 2012, p.9), dans la mesure où ce ne sont plus les simples règles qui déterminent la fin de la partie, mais le contrat conclu par le coureur avec lui-même. Le temps entre deux éditions est ainsi utilisé pour glaner des informations, parfaire sa préparation. D'une certaine façon, comme l'avait expliqué Francblu dans le cas du jeu de société, les « avatars » sont mis

⁷ De Hoek Van Holland aux Pays-Bas à Nice. Soit 2163 kilomètres pour 61 800 mètres de dénivelé, en 29 jours 22 heures et 39 minutes. Lors de cet exploit, Sertan, Sophie, Christian, Éric, Laurent et Alice, tous vétérans de la Chartreuse Terminorum sont venus courir quelques kilomètres avec lui, chacun leur tour. « C'est fou », résumera-t-il.

en pause (2020, p.8) – ce qui pourrait se traduire par le rangement des plaques d'immatriculation dans notre cas –, pas les coureurs.

Pour les autres styles de joueurs, la course n'occupe pas forcément cette place centrale. Une semaine après la fin de l'édition 2022, nous retrouvons ainsi François et Éric au départ du Grand-Duc de Chartreuse. Tous deux sont fièrement coiffés de la casquette noire de la Chartreuse Terminorum, lorsqu'ils se saluent. Éric s'était inscrit à « sa » course de cœur de longue date. Il comptait y participer avant d'être repêché à la dernière minute par le *triumvirat*. Malgré sa performance sur la Chartreuse Terminorum, il a tenu à prendre le départ. Longtemps en milieu de peloton, il accompagna des coureurs, avant de remonter progressivement pour se classer aux alentours de la vingtième place sans forcer. Pour ce coureur au style « convivial » : quand on aime, on ne compte pas. La Chartreuse Terminorum occupe bien sûr une place à part, compte tenu de l'intensité des relations au sein de la communauté, mais elle s'insère dans un calendrier plus vaste, de sorties entre copains. Au cours de l'été, Éric participera aussi à une course en duo à l'Eiger en juillet et au duo des Cimes de l'Échappée Belle, en août, à chaque fois avec Liess.

L'été marque ainsi pour Liess le passage vers un style plus « convivial », qui répond toujours à sa tendance jusqu'au-boutiste. L'Eiger restant une épreuve mythique, et le duo des Cimes, une course inédite⁸ : y participer lui permet de continuer à « cocher » des cases dans son parcours d'athlète, d'aller plus loin encore dans sa connaissance de la discipline, en ne « fais[ant pas] comme les autres » –, comme il le disait lui-même, lors de l'un de nos premiers échanges. Ces épreuves composent aussi une longue parenthèse et un bloc d'entraînement, en vue des Backyards, dont Liess devient le spécialiste. Épreuve au cours de laquelle il souhaite, plus que la Chartreuse Terminorum, aller au bout, et le plus plus loin possible – style « performeur ».

Frustré par le jeu et sa contre-performance, Maxime décida de prendre le départ de l'UT4M 100, entre Belledonne et la Chartreuse, dans le but de « valider » sa préparation, à la fin du mois de juillet. Cette bascule, sur le mode compétitif, se solda par un abandon, du fait des fortes chaleurs. Il illustre aussi une tendance à forcer son style pour obtenir des résultats, en vain. Si bien qu'après ce nouvel échec, Maxime ne participera qu'à des courses quasiment sur des coups de tête, pour prendre du plaisir et découvrir de nouveaux formats. Étrangement, il y sera souvent performant... Jean-David ne donna que peu de nouvelles après cette édition,

⁸ Il s'agit d'un format anniversaire, créé pour l'occasion, avec casque et baudrier, à courir en duo, pour les anciens *finishers* uniquement. Parmi eux : François D'Haene, Antoine Guillon, et de nombreux champions internationaux.

mais semblait lui aussi participer à des courses, davantage tournées vers l'effort combiné, de type triathlon.

Ouais. Ben ouais, voilà, pas pour les bonnes raisons, comme je t'ai déjà dit, mais j'ai besoin d'une course où je vais essayer de valider un peu quand même l'entraînement que j'ai eu. Du coup, ce que je voulais essayer de faire sur le 160, parce qu'il est vraiment dur, 12 000 d+, en plus les descentes sont horribles, les montées sont longues aussi. Donc c'était vraiment en mode, pas compensation de la Terminorum, mais vraiment à se dire : « Tu vas être dans la souffrance physique et mentale que tu cherchais dans la Terminorum et que t'as pas pu avoir, quoi ». Voilà. Tu vois, c'est ça, la déception, la frustration de la Terminorum, quoi. [...] C'est frustrant d'avoir fait autant de prépa pour un résultat aussi minable, clairement : pour moi c'est minable. J'ai fait à peine mieux que les dernières fois, alors que les dernières fois, j'venais en touriste ou que je venais dans des états de fatigue lamentable, pour la 2^e édition ; tu vois, c'est nul ! C'est vraiment nul ! Donc, j'me projette pas du tout dans une nouvelle participation [...] Si je reviens, c'est pas pour moi... C'est sûr, dans la prépa comme dans la course, je serais pas en mode : « Faut absolument que je fasse 3 tours ». Ça, c'est sûr, j'y arriverai plus. Et je pense... Tu me revois dans 6 mois, même si j'ai envoyé ma lettre et que je suis accepté dans 6 mois, je pourrais pas repartir sur une prépa comme j'ai fait cette année, c'est sûr. Parce que c'est trop exigeant. C'est trop : « Mettre tous ses œufs dans le même panier » quand même. (Maxime)

Quel que soit le style dominant du joueur, des recompositions s'opèrent parfois, après l'épreuve. Dans tous les cas, la participation à la Chartreuse Terminorum ne modifie pas leur identité au sein du peloton général. En l'absence d'un *finisher* de la course, rares sont les autres coureurs à connaître l'épreuve, et encore moins ses protagonistes.

L'inscription de la Chartreuse Terminorum au sein d'un calendrier plus ou moins vaste illustre les différences d'implication. Avec d'un côté, la course comme une bulle, une parenthèse ; de l'autre, la course comme un tout, qui donne une cohérence au reste.

En conclusion du chapitre :

L'après-course ouvre une période d'introspection, débutée lors de l'analyse « post-mortem ». Elle constitue un retour à la normale et l'éclatement d'une bulle, dans laquelle le temps s'accélérait et ralentirait en même temps. D'où l'impression étrange pour les coureurs d'une forme de désorientation spatiale, que la mise en mot répare.

Dans cet ultime chapitre, nous avons choisi de traiter la mise en récit, pour illustrer l'étape d'après. Qui dit retour, dit curiosité de l'étrangeté. Une fois le clairon sonné, la tente rangée, les baskets défaits, le coureur est pressé de raconter ce que l'expérience lui a apporté.

La mise en récit est donc une explication, une justification. Elle témoigne de l'aventure, parfois d'une transformation. L'échec y est moins présent que les enseignements de l'épreuve condensés. Pour ces raisons, ces mots semblent destinés tout autant à celui qui les écrit qu'aux proches et aux récents compagnons.

Il s'agit de prolonger, d'une certaine manière, ce moment suspendu, et de l'ancrer dans la rationalité quotidienne. Par les mots, les sensations se figent. Ce qui permettra à l'athlète de s'y replonger plus tard, avant de mieux repartir. Lors de la rédaction d'un futur essai, par exemple, à laquelle elle semble faire écho, suivant un processus cyclique.

En outre, cette mise en récit constitue aussi un contre-don, vouée à remercier toutes celles et tous ceux qui ont permis à l'athlète de jouer le jeu de cette façon. Elle reste une tentative de sortie du cadre confidentiel de l'épreuve. C'est d'ailleurs là que réside la plus grande difficulté de l'exercice et le décalage entre l'émission et la réception du contenu. Le coureur étant le seul pour qui ces mots expriment une intensité, quasiment impossible à retranscrire.

Essayez de monter vingt fois une série d'escaliers et de décrire cette expérience – la parole du corps, les marches de plus en plus hautes –, à une personne restée au même étage pour en être certain.

Cette étape n'en reste pas moins cruciale dans l'optique du jeu et de la résonance. Nul ne peut prévoir en effet la réception d'un écrit, dont l'envoi est une invitation au partage et à la vibration. Pour les *vétérans*, il s'agit même sans doute du carrefour entre débarquement et rembarquement. Le début ou la fin.

Conclusion générale

Au bout de l'endurance¹

Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait.

Bouvier N., 1985, *L'usage du monde*, p.10

À l'origine était un chercheur au milieu d'un terrain vaste. En commençant ce travail de thèse, nous voulions éclairer l'inconnu ; comprendre comment cette épreuve, que personne n'avait finie, interpellait des coureurs ? Quelle(s) relations se nouai(en)t à partir de cette rencontre ? En bref : comment l'épreuve de la Chartreuse Terminorum « parlait » à des athlètes, jusqu'à ce qu'ils s'engagent – certains corps et âme ?

Quêtes et enquête (2019-2022)

Pour répondre à ces questions, nous avons déconstruit au maximum tout un fatras de prénotions ; laissé derrière nous des mots-valises, qui renvoyaient partout et donc nulle part. Afin de comprendre l'interaction, nous avons porté notre attention sur les différentes parties en prise. Nous nous sommes d'abord concentré sur la course, pour l'arrimer à une histoire, à un contexte, et nous débarrasser des derniers clichés qui lui restaient accolés. Puis nous nous sommes progressivement tourné vers les coureurs de la Chartreuse Terminorum, en décidant de nous fondre parmi eux. Pour observer et rendre compte. Pour donner du sens à l'ensemble. Les premières vues de l'immersion levèrent d'un coup quelques aspects, invisibles aux non-initiés. Des images et des codes apparaissaient pour laisser poindre des valeurs à forte teneur symbolique. Nous travaillions sur des pionniers, sans même savoir si leur histoire s'éterniserait.

Peu étaient spécialistes lorsque cette recherche commençait. Il s'agissait surtout d'amateurs, sportifs éduqués, aux parcours de vie en cascade, assez loin du très haut niveau. Des as de l'adaptation en somme, habitués aux casse-têtes en tous genres. Nous découvrîmes avec eux certaines facettes de l'épreuve et nous eûmes la chance de les voir évoluer au fur et à mesure de l'enquête.

¹ En référence au titre *Voyage au bout de l'endurance* (2018) de Lizzy Hawker, l'un des premiers livres indigènes consultés au cours de ce travail.

Par son esthétisme, ses règles et son éthique, la Chartreuse Terminorum nous apparut comme une forme de « jouer » (Hamayon, 2012) – à la fois *game* et *play* – ; unique ; une épreuve de course à pied radicale, dans tous les sens du terme. Elle trônait tel un défi, à la fois physique et intellectuel ; une expérience d'apprentissage ; une épreuve initiatique ; « *un lynx* » au pays des moines.

Son développement actuel n'était pas anodin. L'épreuve bénéficiait d'un effet d'aubaine, au sein d'un territoire propice à sa naissance et d'un milieu en proie au renouveau permanent.

La Chartreuse Terminorum émergeait ainsi telle une promesse, que nous ne tarderions pas à rattacher à la recherche de « vie bonne », commune à tout individu, malgré des expressions différentes. Les coureurs décelaient dans la course un moyen d'accéder à cette « vie bonne », du fait de son imprédictibilité et de l'intensité supposée de l'expérience. Nous relierions alors cette recherche au concept de résonance de Rosa (2018 a, b, 2020), en portant attention à l'indisponibilité du phénomène.

Plus que tout, les personnes engagées cherchaient en effet à résonner avec ou à travers l'épreuve. Chacune était mue par une quête, qui résultait de dispositions, liées à des socialisations, à des rencontres, à des croyances et à une certaine vision morale. Cette quête de résonance visait à contrer l'aliénation, qui faisait obstacle à cette « vie bonne », ou la simulait. Nous la retrouvions finalement à chaque grand changement de direction, derrière chaque engagement, tapie dans l'ombre du « bon choix ».

Si le « jouer » et l'apprentissage favorisaient la résonance, rien ne garantissait que la quête et la promesse coïncident. Auquel cas, comme toute expérience, la Chartreuse Terminorum devenait aliénante. La promesse s'avérait finalement absurde, désenchantée, vidée des projections du coureur hameçonné. Le dialogue se coupait net. À l'inverse, l'épreuve pouvait le faire vibrer, d'une manière attendue ou non ; modifier son rapport au monde. Sans doute était-ce pour cela que la course à pied restait plus souvent abordée sous l'angle du voyage – capable de transformation – que du déplacement ou du trajet.

Bien évidemment, la résonance ne durait jamais tout le temps de l'effort. Il ne s'agissait pas d'un état, mais de petits moments qui, mis bout à bout, donnaient une saveur à l'expérience. Même chose pour l'aliénation.

Cette résonance pouvait se manifester aussi bien pendant la course, qu'avant – lors de l'entraînement –, ou après l'effort – lors d'échanges ou de la mise en récit par exemple. Le souvenir de ces expériences intenses encourageait le coureur à continuer ou à arrêter sa relation avec la Chartreuse Terminorum.

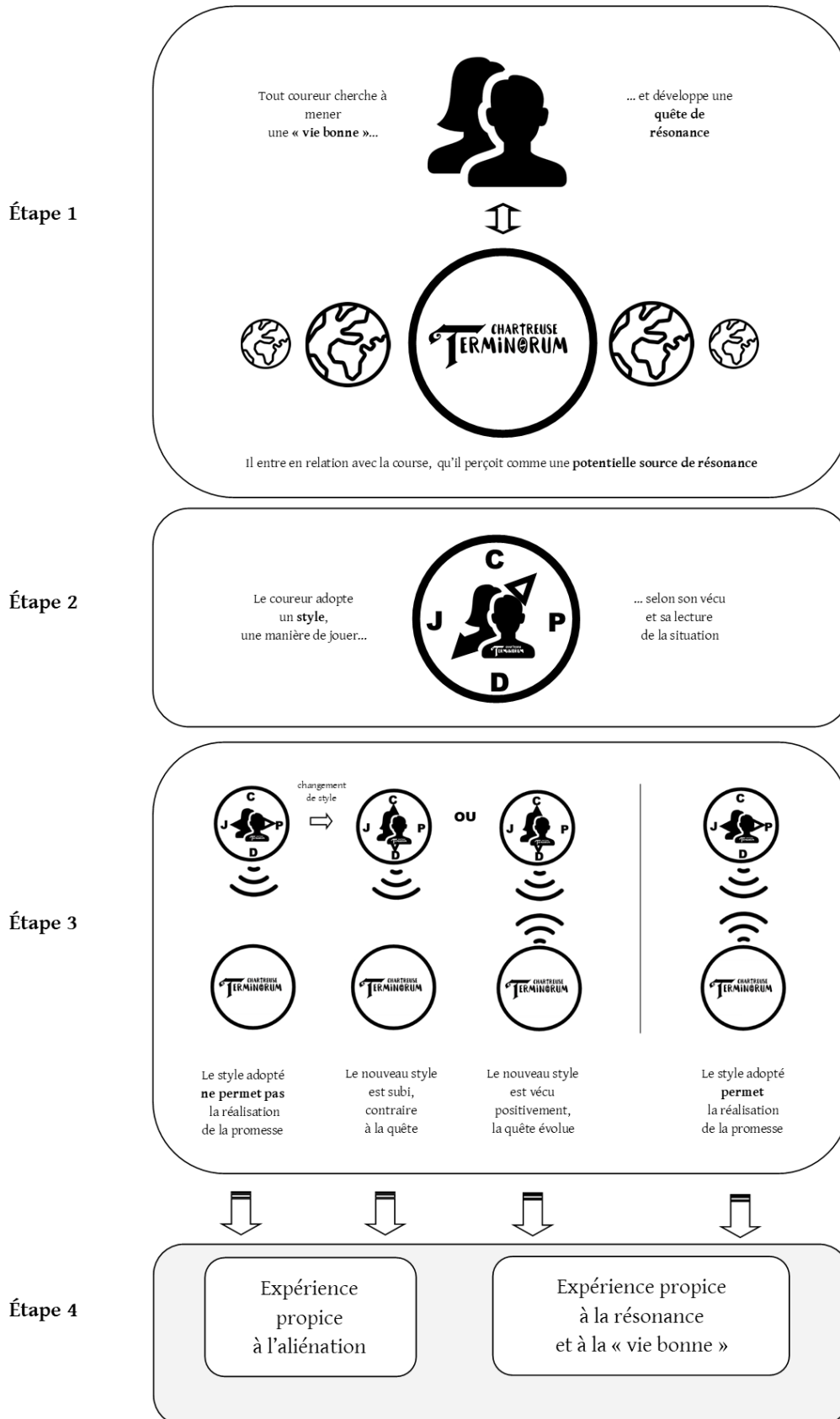
Dans certains cas, la résonance était tellement forte qu'elle donnait lieu à de grandes bifurcations dans les parcours de vie. Pour certains coureurs, existait donc un « avant » et un « après » la Chartreuse Terminorum.

Si toute quête de résonance restait singulière, liée à l'identité donc – de même qu'une expérience de résonance ne pouvait être répliquée –, l'observation et les entretiens au long cours firent émerger quatre types idéaux de coureurs-joueurs, présents chez chacun, mais dont l'un prédominait. Il s'agit du jusqu'au-boutiste, du performeur, du convivial et du découvreur, inspirés de nos données de terrain et des travaux de Bartle (1996), de Bessy (2012) et de Rochedy (2020). Ces types idéaux répondaient à des « axes de résonance », comme les nommait Rosa (2018) ; à savoir : la nature, la communauté, le rapport au corps, les éléments ludiques et symboliques ou l'humour.

Suivant la quête, les coureurs seraient plus sensibles à certains axes qu'à d'autres et agiraient de manière différenciée. Suivant les aléas de la course, la personne passerait d'un style à un autre, pour s'adapter au mieux à la situation. Cette adaptation, qui peut être source de décalage, est surtout propice à la résonance, comme nous l'avons évoqué (Fig. 5).

Un coureur et une quête se caractérisent donc par une combinaison de styles, émanant de situations variées, qui donnera sens à l'action et participera à sa singularité. Cette façon d'appréhender la pratique de la course permet de s'éloigner de certains raccourcis, autant qu'elle s'inscrit dans le prolongement d'études antérieures.

Fig.5 Synthèse finale



Une fois la situation passée, retour à l'étape 1 ou 2

Limites

Ce travail contient néanmoins un certain nombre de limites, comme tout exercice de recherche. Il n'est jamais qu'une photographie de la course et de certains coureurs entre 2019 et 2022 (*Annexe 68*) ; comme le chercheur n'est jamais qu'un passant dans son terrain.

L'enquête souffre donc forcément de la récente naissance de la course, qui ne donne qu'un recul relatif et conditionne le nombre de coureurs à interroger. D'autant que nous avons dû composer avec la pandémie de Covid-19, qui mit un frein à l'évolution de l'épreuve et aux nouvelles entrées. Pandémie qui annihila aussi notre souhait initial de comparaison.

Compte tenu des critères de sélection (n=40), ce nombre était aussi problématique (n=9). Il ne rend compte que d'un microcosme particulier, sur un territoire donné. Cependant, il aurait été impossible de mener une telle enquête qualitative, en trois ans, auprès d'un panel plus étoffé. Aussi, l'enquête apparaît finalement comme un juste milieu entre « interroger plus de personnes, mais de manière moins poussée » et « interroger moins de personnes, mais de façon plus poussée ».

Reste qu'il serait sans doute judicieux de reprendre un jour cette étude afin de mener à bien la comparaison. Soit entre les résultats présentés ici et ceux que nous trouverions dans dix ans, voire vingt. Soit en investissant d'autres terrains, pour comparer les données récoltées à celles issues de la Barkley par exemple, pour rester dans le cadre de la course à pied. D'autres comparaisons restent néanmoins possibles – Burning Man, Race Across America – mais dépendent de l'angle d'étude privilégié.

Parmi les limites, nous pouvons aussi ajouter tous les biais classiques, que le sociologue espère dépasser sans en être jamais certain. À l'aune de ce travail, nous pensions que les écrits de Becker avaient balayé bon nombre de préjugés sur la distanciation théorique par exemple, mais notre engagement nous prouva que cette question reviendrait sans cesse. Parce que l'endurance épuise et abaisse beaucoup de barrières. Parce qu'elle oblige à la routine, à répéter sans cesse les mêmes petits gestes, pour avancer de manière plus fluide.

La thèse reste surtout un objet historiquement et socialement situé. Comme elle souhaitait observer et rendre compte, elle est de fait soumise aux limites de l'enquêteur. Les limites de sa position géographique tout d'abord : en nous rapprochant de certains interlocuteurs « locaux », nous nous sommes détourné d'autres. À leur contact, nous nous bornions aux limites de l'œil, qui laisse toujours des angles morts. Ces limites étaient doublées de celles du coureur, jamais à l'abri d'une panne de jambes, parfois bien incapable de suivre les meilleurs. De même, écouter peut s'avérer compliqué lorsque les tempes jouent de la batterie... Cette

faiblesse du corps, imprévisible, a néanmoins eu l'avantage de réduire le risque d'entrave dans la relation des coureurs à leur environnement : en effet, impossible d'interagir avec autrui lorsque nous nous retrouvions seul en pleine Chartreuse, sans téléphone (*Annexe 65*).

Les éléments récoltés dépendaient aussi de notre compréhension de la situation ; de la manière de l'explicitier ensuite. Nous étions donc en proie aux limites cognitives et à celles du récit.

Enfin, nous n'observions jamais que des tronçons actifs de parcours de vie. Nous dépendions donc fortement du bon vouloir de nos interlocuteurs.

Durant près de trois ans, nous avons cependant eu l'impression d'être un observateur privilégié au sein du peloton. Reste qu'au moment d'amender ce travail, nous pensons qu'une telle entreprise devrait être conduite de concert avec un autre scientifique, en psychologie, par exemple. Ce pour retarder notre épuisement et inclure un garde-fou supplémentaire.

Car, si la thèse nous a souvent fait vibrer au rythme des athlètes, tenir une manière de courir nous a peu à peu aliéné. Nous qui souhaitions éclairer la pratique – tel un découvreur ? –, nous avançons souvent dans un noir de plus en plus complet, en espérant amasser de nouveaux éléments – jusqu'au-boutiste malgré nous. Ainsi, le plaisir de coucher ces lignes fut largement surpassé par celui de jeter les baskets au rebut, au cours de l'année 2023, sans que cela entérine notre attachement pour les athlètes.

Apports et perspectives

Durant ces trois dernières années, beaucoup de personnes nous demandaient en quoi consistait notre travail de recherche ? Moyen souvent subtil de nous demander à quoi celui-ci « servait » ? Nous avons pris l'habitude de leur répondre qu'il ne s'agissait que d'un énième effort d'endurance. C'est encore à ce jour la meilleure façon de le définir.

Au moment de franchir la ligne finale, nous pouvons toutefois ajouter que ce travail a permis de renouveler certaines approches concernant les sports de nature, et le sport plus largement. Il n'aura bien sûr pas la prétention de détenir les clés de compréhension de l'univers de la Chartreuse Terminorum, mais il nous semble avoir permis de comprendre certains pans de sa réalité.

Par la méthode employée tout d'abord. En débutant ce travail, nous avons été surpris que si peu de chercheurs en sciences humaines et sociales, en STAPS, s'adonnent à un investissement par corps ; plus encore en début de carrière. Nous espérons que cette thèse

encouragera d'autres chercheurs à s'engager de cette manière, si besoin, et qu'elle distillera un certain nombre de conseils ou de références utiles à une telle entreprise.

Par l'attelage théorique ensuite. En considérant la Chartreuse Terminorum comme un jeu, nous renouions avec une tradition de la sociologie du sport. Mais nous la dépassions également, en faisant le pari de l'unicité, par le « jouer ». Nous avons ainsi montré qu'une pratique ne renvoyait pas à une finalité ni à une manière de faire, mais qu'elle était un amalgame de plusieurs buts, de plusieurs esthétiques et de plusieurs styles. D'où des engagements pluriels. De cette manière, nous renouvelions le lien entre jeu et sport, et soulignions le poids du « jouer » dans nos sociétés, à une époque où l'authentique est recherché, pour sa légèreté.

En parallèle, nous faisons émerger la question de la « vie bonne », en lien avec ce « jouer ». Par ce concept très ancré philosophiquement, notre analyse s'avérait plus critique. Là encore, ce concept n'avait été que peu traité dans le domaine du sport. Notre approche originale a ainsi permis d'éloigner la « vie bonne » d'une certaine matérialité, pour se consacrer à l'expérience immatérielle justement. Ce besoin d'expériences nous a aidé à comprendre un certain nombre de paradoxes, propres aux sports de nature, comme le lien à l'environnement ou à la performance, par exemple. Notre focale s'est alors portée sur la dimension symbolique de cette expérience ; tantôt aliénante, tantôt résonante. Ce travail vint ainsi compléter celui de Rosa, pour qui le sport faisait presque office de repoussoir ; la course à pied tout particulièrement.

En tant que jeu, la course était aussi perçue comme un espace-temps spécifique, d'où la tentation de l'assimiler à un îlot de décélération, pour reprendre la pensée de Rosa et son application par Rochedy. Toutefois, nous remarquons à travers les styles qu'il existait des tendances à l'aliénation et à la résonance, au sein de ce même cadre, et des recompositions au fur et à mesure de l'épreuve. La résonance ou le « remède à l'accélération » ne dépendraient alors pas d'un espace-temps, mais d'une manière d'agir. En cela également, ce travail invite à prolonger la pensée de Rosa sur le temps.

Cette recherche permet enfin de mieux comprendre l'engagement dans les sports de nature, tout en mettant en garde contre une vision idéaliste de ce type de pratiques, qui n'échappent pas à ce qu'elles tenteraient de fuir : accélération et aliénation en tête. Ainsi, la naissance de la Chartreuse Terminorum témoigne de la recomposition et de la création perpétuelles de nouveaux espaces pour échapper à ces phénomènes de saturation. Ce qu'expliquait parfaitement Lazarus Lake, au début de ce travail. Ce qui amenait Mickaël à parler d'un « *nouveau sport* ». L'exemple de ces coureurs nous rappelle que, bien avant tout événement,

les individus sont les premiers rattrapés par cette double hélice de l'accélération et de l'aliénation, ADN même de nos sociétés.

La pratique incarne dès lors une volonté d'extraction, une résistance indicible, témoin d'une lutte perpétuelle pour mieux vivre parmi tous, indépendamment des parcours individuels. Cette lutte et ces quêtes de résonance et de « vie bonne » incarnent quant à elles les moteurs identitaires de nos sociétés, soit parce qu'elles guident, qu'elles enchaînent ou qu'elles transforment.

Au moment de clôturer ce travail, nous nous demandons donc si la Chartreuse Terminorum, en tant qu'oasis, parviendra à résister encore longtemps et comment, au sein de son écosystème ? Quels rôles joueront les coureurs dans cette préservation ou cette dissolution ?

Plus largement, pour les coureurs, quelles perspectives existe-t-il après l'infinissable – une fois fini ou non ? Qu'advient-il des quêtes de jusqu'au-boutiste, une fois l'épreuve terminée ? *FKT*, instauration de nouvelles règles ? Comment s'écrira la « vie bonne » ?

La résonance vécue par certains coureurs prolongera-t-elle le dialogue vers d'autres univers, d'autres épreuves, à l'instar du Terminorum Challenge Loop ? Les styles dominants changeront-ils ? Comment les quêtes entraperçues évolueront-elles ? Quels regards les coureurs porteront-ils sur leurs quêtes ou leurs résonances actuelles ? Comment les récits vieilliront ?

Les réponses restent à ce jour indisponibles.

*Chartreuse
Printemps 2023*

Postface

Boucler la boucle

Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait.

Citation attribuée à Twain M. (s.d.)

Il est 10 heures 40, lundi 19 juin 2023, lorsque Benoît touche la *grosse pierre* de La Diat pour la cinquième et dernière fois. Plusieurs suiveurs et *vétérans* sont venus l'accueillir, parmi lesquels Mickaël, le deuxième *finisher* de la Chartreuse Terminorum, arrivé près de deux heures plus tôt. « *C'est fait !* », lui lance Cédric du *triumvirat*, sous les applaudissements qui suppléent *La Sonnerie aux morts*.

Incroyablement debout, Benoît peine pourtant à y croire. Halluciné, peut-être ? La gratitude coule sur ses lèvres. L'émotion perce son regard. Un sourire d'ivresse se dessine dans sa barbe. La course l'a grignoté juste assez pour toucher au but. La casquette des « Brûleurs de loups », vissée à l'envers, rappelle quel immense hockeyeur il fût, avant de fondre pendant la course. Peut-être est-ce pour cela que l'on parle même de « course de fond » ? Quelques minutes plus tard, Nicolas le *vétéran* en finit à son tour. « *Cinquième édition, cinq boucles, cinq finishers* », conclut-il.

« *Les larmes, la douleur puis l'exploit* », titre *Le Dauphiné Libéré*. « *Une première* », salue *L'Équipe*. « *Cinq mutants sont venus à bout de la Chartreuse Terminorum en moins de 80 heures* », s'enthousiasme *20 Minutes*. Même *Le Monde* y va de son article.

Assis sous la tente de l'organisation, Benoît dévore tout ce qu'il peut. Lui qui nous confiait courir pour manger à sa guise, le voilà servi pour un temps. Entre deux bouchées, et après 78 heures d'effort, il parvient tout de même par glissement : « *J'espère que ça ne va pas trop changer ta thèse* ».

Nous sommes alors tenté de lui demander ce que « *ça* » changera pour lui tout d'abord, mais avec sa façon de peser les mots, il risquerait de s'endormir avant de les balbutier. Privé de notre pirouette, ne reste qu'une hébétude, décidément contagieuse.

Nous avons pourtant pris soin de terminer l'analyse et notre première mouture quelques semaines avant la course. Nous envisagions d'ailleurs d'y participer dans l'unique but de « *sortir du terrain* ». Pour en finir aussi, à notre façon.

L’alignement des planètes

Nous aurions pourtant dû nous douter que la Chartreuse Terminorum était la plus grande des briseuses de plans. « *Tout est fait pour te perturber* », nous avait largement prévenu Jean-David.

Quelques indices clignotaient depuis quelques mois. Dès l’automne 2022, Emmanuel nous avait annoncé que la boucle risquait de changer, sans en dévoiler les contours. Plus dure ? Benoît n’y croyait pas. Si la course avait besoin de « victimes » pour s’élever en mythe, elle avait besoin d’être vaincue pour avant tout survivre.

Les performances de la dernière édition avaient fait sauter des verrous. Tous les *vétérans* s’entraînaient dans l’optique de mieux la courir, *a minima*. Lors des sessions collectives, nous percevions les leçons de l’apprentissage. Liess et Éric ne prenaient part à aucun trail d’envergure avant juin. Ils préféraient tourner sur la boucle, en compagnie d’anciens. Benoît, pourtant adepte des « sorties découvertes » en entraînement, s’adonnait à des allers-retours entre La Tronche et le Mont Rachais. 800 mètres d’élévation en moins de 4 kilomètres environ. « *Comme un hamster* », plaisantait Liess. En parallèle, il passait cinq jours sur la boucle quelques semaines en mai. Trois jours en 2022 l’avaient conduit à ses trois tours, « *alors...* », plaisantait-il. Sous couvert d’humour croissait une ambition plus ou moins consciente. De son côté, Mickaël entamait la saison par un volume important – Legend Trail 250 km, en entrée –, et multipliait les sorties « *dans son jardin* » depuis son installation à Saint-Pierre-de-Chartreuse. Il revoyait cependant ses intentions « *à la baisse* » quelques jours avant l’épreuve, pour gagner en fraîcheur. Céline, enfin, s’octroyait une balade en Chartreuse, non loin du livre qui l’avait tant fait « *grenouiller* »¹ la première fois. La lecture de carte ne semblait plus la paniquer, et elle espérait venir à bout de la boucle cette année. Maxime, Jean-David, Alex, David et Romain avaient quant à eux renoncé, pour blessures ou pour raisons personnelles.

En outre, la préparation s’était ouverte sous de très bons auspices. Aurélien, un *vétéran* passionné, avait été sélectionné pour participer à la Barkley Marathons, après plusieurs tentatives. Profitant de l’expérience de Guillaume sur les deux premières boucles, il s’envolait ensuite dans les bois de Frozen Head pour arracher les cinq tours et la victoire finale, casquette de la Terminorum sur la tête. Premier français à finir, premier tout court, pour sa première participation. Liess, son ami, n’en manquait pas une miette. Lors d’une sortie à quatre, avec Benoît et Éric, tous évoquaient sa performance et se comparaient

¹ Au sens de « galérer » : peiner à trouver quelque chose (Annexe 1, voir « jardiner »).

mentalement, à grands coups d'hypothèses. Aurélien ayant fait 2 tours et un tiers en 2022, la foi n'avait jamais été aussi forte.

Tous connaissaient maintenant un vainqueur de l'impossible. Ils avaient couru avec. Il n'était plus question de l'homme qui avait vu l'homme qui avait vu l'ours, mais de l'ours lui-même, auquel ils croyaient ressembler. Le *triumvirat* ne s'y trompait pas. Il envoyait dans la foulée un message à tous, pour féliciter Aurélien et raviver la flamme². Eux, qui avaient songé à inviter un *finisseur*, récupéraient le meilleur possible. Dans ce mail, ils promettaient aussi une « *édition facile* ».

L'atmosphère au camp avait changé. Dominique avait prédit, dans un message privé, que « *tout le monde [nous] regarderait cette année* », et nous fûmes surpris de voir une ribambelle de journalistes à notre arrivée, en plus des fidèles du *Dauphiné libéré*.

Le retour des *vétérans* des trois dernières éditions accélérât les échanges. Il nous semblait plus ardu pour les *virgins* de s'intégrer, tant la communauté fonctionnait. Benoît retrouvait Laurent ; Liess : Éric et Aurélien, accompagné de Ronan, un *virgin* ; Nicolas le *vétéran* : Alice et Nicolas l'ancien *virgin* ; Mickaël : Céline, Julien et Merjen – le recordman du monde de Backyard (101 heures alors) –, qu'il avait hébergé. Sans oublier Alberto – *fun run* –, Sertan, François, Louis-Pierre et Gaëtan, arrivé plus tard. Parmi les quarante sélectionnés, Sébastien Raichon, vainqueur et recordman du Tor des Glaciers (450 km), aimait les regards. Tous déjà le désignaient comme la locomotive qui les ferait aller plus loin. Quelques jours avant le départ, Maxime se rappelait le profil atypique du *finisher*, qu'il avait esquissé, en 2018. Il s'amusait alors d'avoir « *dressé le portrait-robot de Séb Raichon* » avant l'heure.

La découverte d'un nouveau parcours n'inquiéta pas la troupe. Benoît et Mickaël avaient déjà parcouru les nouvelles pistes, lors de leurs repérages. Liess et Éric s'en remettaient à leur stratégie de l'an passé, et Céline à sa capacité à s'orienter. Ces changements semblaient minimisés par des absences de taille : la chaleur, n'épuiserait pas les corps cette année – 12 °C la nuit, 25 en journée – ni même la pluie.

À trois heures quarante-huit, le clairon sonna trois fois. Les planètes étaient cette fois alignées. Les *crews* déjà en place. La présence de confettis au pied des caches nous annonçait déjà le grand festival à venir³.

Moi, je me dis pas... En fait, ce qui va être dur pour moi c'est qu'en fait, cette année [2022], mon plan d'entraînement a été fait pour aller loin et du coup, y a eu un grain de sable qui était la canicule, mais il peut y en avoir plein d'autres, quoi et... Moi, ma vie, elle tourne pas

² Lors de l'abandon d'Aurélien sur la Chartreuse Terminorum 2023, durant la quatrième boucle, Benoît du *triumvirat* reviendra d'ailleurs sur le rôle crucial de sa Barkley dans les performances en cours.

³ Le *triumvirat* reprit cette technique à Laz, au cas où un livre manquerait (*Annexe 65*).

autour de la réussite à la course et je vais pas attendre l'année où les conditions seront parfaites pour moi, pour réussir. En fait... Et en plus, ça ne m'intéresse pas. Je sais que la course sera vaincue l'année où tout va être bien ; où y aura un plateau qui sera relevé, où y aura suffisamment de « dodo » la nuit, où la météo sera parfaite, où ils auront déroulé le tapis rouge sur les livres, machin... (Maxime)⁴

Confirmations

Nous n'avons pris que peu de notes de ce week-end pour ogres. Nous avons laissé la course nous traverser, comme un fantôme, pour mieux lui dire « au revoir ». L'impression laissée n'a fait que renforcer les constats précédemment écrits : la Chartreuse Terminorum est un jeu total. Aurélien l'avait dit de la Barkley ; Mickaël l'a écrit pour sa parente (*Annexe 69*).

Ce dernier s'y est jeté comme personne. Il est celui qui y a cru le plus, depuis le plus longtemps. Plusieurs mois auparavant, il avait promis à Fiona, sa compagne, qu'il finirait ces cinq tours, peu importerait les barrières horaires, peu importerait le parcours : jusqu'au-boutiste, jusqu'au bout. Inscrit par l'entremise de Romain, Benoît s'est laissé gagner par la course peu à peu. Son passé de sportif de haut niveau transparaissait dans son approche de l'épreuve : toujours faire mieux, pousser plus loin le curseur de la performance, rester dans sa bulle, quitte à abandonner de fidèles acolytes, comme Romain, en 2019, ou Laurent en 2022 et 2023. L'estomac de Liess et sa récente paternité ne lui ont pas permis d'imiter Benoît. Après un premier tour avec son ami Éric, il repartira sur un second, rameutant avec lui plusieurs *virgins*, pour progresser ensemble jusqu'à la « route des abandons ». Par son côté convivial, Liess satisfera son approche jusqu'au-boutiste par procuration. Avec Mickaël, il est sans doute le coureur qui connaît le mieux les histoires de la course. Éric repartira lui aussi pour une seconde boucle, sur laquelle il nous rejoindra. « Livre après livre », dirons-nous, alors que nos forces déclinaient de manière inversement proportionnelle à la pente. Il ne cessera de chanter le plaisir de « cette belle journée en montagne », avec « les copains » tout au long du chemin. D'un commun accord, nous déciderons d'abandonner avant d'attaquer la nouvelle partie du parcours. Par peur de nous blesser, de nous perdre. Pour garder le plaisir. Nous sachant sûrement hors délai⁵. Une décision qui exaspérera ses proches. Lors de notre boucle, nous croisâmes Céline au beau milieu de la nuit. Il lui restait deux livres à trouver, mais la perspective d'affronter seule la dernière difficulté la faisait renoncer. Elle resta

⁴ Propos recueillis quelques jours après la Chartreuse Terminorum 2022.

⁵ Julien, qui nous dépassera peu avant la moitié de la boucle, finira avec quatre minutes d'avance sur la barrière horaire.

néanmoins au camp jusqu'à la fin, se liant avec Liess, pour encourager Mickaël et Benoît, entre deux assistances. Étrangement, c'est cette image que nous gardons à ce jour.

Peut-être est-ce parce que l'intensité de la course dépend aussi de cette communauté ? Autant que les règles, elle forge le jeu total, pour former une caisse de résonance hors du commun. Au cours du week-end, F.-X., un *vétéran*, et sa compagne passèrent à La Diat à plusieurs reprises, aidant Benoît ; tout comme Maxime, venu camper avec sa fille à l'occasion de la Fête des pères, et même David, accompagné de son fils. Si tous étaient locaux, Sophie n'hésita pas à venir d'Alsace avec sa fille. Face à cet engouement, le père d'Aurélien promettait d'installer un stand à grillades en 2024.

Quelques jours après leur⁶ exploit, Mickaël et Fiona organisaient une soirée de remerciements, à leur appartement. Nous retrouvions alors Liess, Maxime, F.-X., Benoît et sa compagne, Dominique, le *triumvirat*, ses parents bien sûr, et Benoît du *Dauphiné Libéré* venu présenter son film en avant-première. Nous comprîmes ce soir-là que, plus que les cinq tours peut-être, le *triumvirat* avait réussi.

Benoît du *triumvirat* avait déjà promis que « *La Chartreuse Terminorum sera[it] plus dure l'année prochaine* » (*Le Dauphiné Libéré*, 2023). Sur les réseaux sociaux, quelques critiques fusaient. La course si difficile était devenue soudain trop facile. Comme si l'étalon-mètre avait changé au cours du solstice. Des suiveurs s'amusaient à comparer l'épreuve « *par rapport* » à d'autres, sans même se demander quel était ce rapport, justement⁷. Le *triumvirat* avait répliqué, plus vivement que les coureurs. Mickaël regrettait que le quatuor leur prêterent autant d'attention. Il lui tardait toutefois de prouver à tous le niveau des *finishers*, en participant au Tor des Géants, au cours du mois de septembre. Benoît, de son côté, semblait encore planer (*Annexe 70*). Après tant d'heures passées ensemble, il nous semblait que ces commentaires faciles déniaient à la fois la volonté, le travail, la confiance des *finisseurs* et la force transcendante de la résonance par le « jouer ». Puisse cette thèse y avoir remédié.

Encore

« *C'était dur de "redescendre" cette semaine, je ne sais pas si ça t'a fait pareil* », nous écrivit Céline, après la course. Durant plusieurs jours, en effet, notre esprit restait là-haut, prompt à tourner en boucle. Il nous fallut nous poser au calme plusieurs heures pour répondre

⁶ Nous avons volontairement utilisé ce pronom, afin de souligner l'implication des conjointes – le plus souvent – dans la réussite du coureur.

⁷ Pour eux, la thèse restera en *open access*.

honnêtement à la question soulevée par Benoît : « Qu'est-ce que cela allait changer à la thèse ? ».

Tout et rien, forcément ! Tout, dans la mesure où, comme l'avait rappelé Benoît du *triumvirat*, « *le premier chapitre [était] terminé* », que tous les *postulants* seront à jamais marqués par cette édition record (*Annexe 71*) ; les *finishers* les premiers.

Et pourtant rien, dans la mesure où une page blanche s'ouvrait, et qu'il serait biaisé de reprendre le travail de zéro, sous prétexte que 2 % des coureurs avaient déjoué les pronostics. En commençant cette recherche, nous souhaitions « faire le tour » de cette course. En choisissant d'enquêter auprès d'Alexandra, Benoît, Céline, Éric, Jean-David, Liess, Maxime, Mickaël et Romain – entre autres – nous faisons le choix du peloton, dans sa diversité de styles et de niveaux. En cela, les *finishers* nous offraient avant tout un précieux effet de loupe, au-delà des émotions, et nous laisserons à d'autres le soin d'en faire des profils à part.

Quelques heures à peine après leur arrivée, tandis que le camp s'était vidé d'une certaine excitation, Mickaël et Benoît se retrouvaient près de cette *grosse pierre*, redevenue si banale. L'ordinaire apparaissait alors comme une conception mouvante.

Sous l'ombre d'un portique, Mickaël taquinait Benoît sur son scepticisme initial. Puis, très vite sur ses envies pour plus tard : « *Tu penses que tu vas revenir ?* ». La réponse vint aussi rapidement. Logique, en tant que performeur. Mickaël acquiesçait en retour. Lui aussi reviendrait bien sûr, mais peut-être pas pour finir. Comme il l'avait déjà évoqué, il se voyait davantage en passeur, et imaginait aider une féminine à boucler une *fun run*, par exemple. Son but atteint, il semblait vouloir vivre d'autres facettes de la course : la vie au camp, l'assistance, travailler à l'amélioration du parcours. Ainsi, poursuivre sa voie, selon son style « jusqu'au-boutiste », entre autres projets parallèles.

Au moment de se dire au revoir, Céline ne pensait pas postuler de nouveau. Puis, quelques jours plus tard, elle semblait déjà avoir changé d'avis. « *L'ambiance, c'est une drogue cette course*, avouait-elle. *Et puis j'ai pas mal discuté avec la copine d'Aurélien, qui avait l'air motivée pour s'inscrire, plus Fiona [la compagne de Mickaël], qu'on devrait arriver à convaincre...* », commençait-elle. Liess était moins enthousiaste. Le parcours lui paraissait trop dur pour espérer faire plus. Il préférait se projeter sur la Backyard, où il excellait toujours : le record de France en ligne de mire, le rêve de la Big's juste derrière. Inévitablement, Éric allait dans son sens.

Venu en spectateur, Maxime se voyait bien candidater pour 2024. Pas forcément pour performer, mais pour découvrir le nouveau parcours, accompagner les premiers sur la boucle, tel un *pacer* de luxe. Finir la Terminorum lui semblait toujours impossible, mais la Barkley

restait à sa portée. Il remporta d'ailleurs l'unique course qualificative quelques semaines plus tard, dans le Tennessee. Absent également, Jean-David espérait revenir à son niveau pour reprendre le départ, avec son ami Nicolas le *vétéran, finisseur*. De son côté, Romain, après la course, confirmait vouloir passer à autre chose. « *L'esprit pionnier était grisant, maintenant qu'il s'agit d'essayer de copier, ça change un peu ma perspective* », écrivait-il à chaud. Ce dernier ouvrait indirectement un nouveau champ de questions, autour de la mélancolie de l'accomplissement, chère à Bloch, parmi tant de possibles.

Nous concernant, nous avons décidé de mettre ce travail à disposition du *triumvirat*, sûr qu'il offrirait de nombreuses pages à arracher. Du reste, ces trois années passées dans l'univers de la Chartreuse Terminorum, à résonner avec elle par moments, nous ont appris qu'il ne fallait jurer de rien. Mais cette recherche s'achève ici.

Chartreuse

Été 2023

Références bibliographiques

Ouvrages imprimés

-
- Alexandre, S., Guéguen, H., & Renaut, O. (2019). *Vie bonne, vulnérabilité, commun(s) : Schèmes anciens et usages contemporains*. Presses universitaires de Paris Nanterre.
- Baecque, A. de. (2014). *La traversée des Alpes : Essai d'histoire marchée*. Gallimard.
- Barus-Michel, J. (1987). *Le sujet social : Étude de psychologie sociale clinique*. Dunod.
- Beauchez, J. G. (2014). *L'empreinte du poing : La boxe, le gymnase et leurs hommes*. Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales.
- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques*. La Découverte.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier* (H. Peretz, Trad.). La Découverte.
- Becker, H. S. (2016). *La bonne focale* (C. Merllié-Young, Trad.). La Découverte.
- Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* (J. Chapoulie & J. Briand, Trad. ; édition revue et augmentée). Éditions Métailié.
- Becker, H. S., Bouniort, J., & Menger, P.-M. P. (1988). *Les mondes de l'art*. Flammarion.
- Becker, H. S., Merllié, D., & Merllié-Young, C. (2020). *Faire preuve*. La Découverte.
- Beckett, S., Deleuze, G., & Fournier, É. (1992). *Quad*. les Éditions de Minuit.
- Berthelot, J.-M. (2003). *Figures du texte scientifique*. Presses universitaires de France.
- Bessy, O. (1994). *10 ans de fête : Marathon des châteaux du médoc et des graves*. Pauillac, AMCM.
- Bessy, O. (2002). *Le grand raid de La Réunion : À chacun son extrême et un emblème pour tous*. Océans éditions.
- Bessy, O. (2012). *The North face®, Ultra-trail du Mont-Blanc® : Un mythe, un territoire, des hommes*. Le Petit montagnard-Autour du Mont-Blanc.
- Boltanski, L., & Chiapello, È. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Gallimard.

- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : Critique sociale du jugement*. Les Éditions de minuit.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. A., Accardo, A., Balazs, G., Beaud, S., Bonvin, F., Bourdieu, E., Bourgois, P., Broccolichi, S., Champagne, P., & Faguer, J.-P. (2007). *La misère du monde*. Éditions du Seuil.
- Bozonnet, J.-P. (1992). *Des monts et des mythes : L'imaginaire social de la montagne*. Presses universitaires de Grenoble.
- Brougère, G. (1995). *Jeu et éducation*. L'Harmattan.
- Brougère, G. (2005). *Jouer–Apprendre*. Economica : Anthropos.
- Butler, J. P., & Rueff, M. T. P. (2014). *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?* Payot & Rivages.
- Caillois, R. (1967). *Les jeux et les hommes : Le masque et le vertige*. Gallimard.
- Caïra, O. (2011). *Définir la fiction : Du roman au jeu d'échecs*. Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales.
- Campbell, J. (2013). *Le héros aux mille et un visages* (H. Crès, Trad.). J'ai lu.
- Carse, J. P. (1986). *Finite and infinite games*. Free Press.
- Cervantes, M. de. (2001). *L'Ingénieux Hidalgo : Don Quichotte de la manche I* (A. Schulman, Trad.). Éditions du Seuil.
- Chateau, D. (2018). *La Question de la question de l'art*. Presses universitaires de Vincennes.
- Chou, Y. (2015). *Actionable Gamification: Beyond Points, Badges and Leaderboards*. CreateSpace Independent Publishing Platform.
- Copans, J., & Adell-Gombert, N. (2019). *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*. Armand Colin.
- Corcuff, P., & Singly, F. de. (1995). *Les nouvelles sociologies : Constructions de la réalité sociale*. Nathan.

- Corneloup, J. (2016). *Sociologie des pratiques récréatives en nature : Du structuralisme à l'interactionnisme*. Éditions du Fournel.
- Cornu, P., Mayaud, J.-L. (2007). *Au nom de la terre : Agrarisme et agrariens, en France et en Europe, du 19e siècle à nos jours*. La Boutique de l'histoire.
- Coulon, A. (1992). *L'École de Chicago*. Presses universitaires de France.
- Darmon, M., & Singly, F. de. (2016). *La socialisation*. Armand Colin.
- Dubar, C., & Nicourd, S. (2017). *Les biographies en sociologie*. La Découverte.
- Durand, G. (1969). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : Introduction à l'archétypologie générale*. Bordas.
- Durand, G. (1979). *Figures mythiques et visages de l'œuvre : De la mythocritique à la mythanalyse*. Berg international.
- Durand, G. (1996). *Champs de l'imaginaire*. Éditions littéraires et linguistiques de l'Université de Grenoble.
- Durkheim, É. (2013 a). *Le suicide : Étude de sociologie*. Introduction de Serge Paugam (14^e édition). Presses universitaires de France.
- Durkheim, É. (2013 b). *Les formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*. Préface de Jean-Paul Willaime (7^e édition). Presses universitaires de France.
- Eliade, M. (1963). *Aspects du mythe*. Gallimard.
- Elias, N. (1999). *Engagement et distanciation : Contributions à la sociologie de la connaissance* (M. Hulin, Trad.). Pocket.
- Fassin, D., & Lézé, S. (2013). *La question morale : Une anthologie critique*. Presses universitaires de France.
- Favret-Saada, J. (1985). *Les mots, la mort, les sorts*. Gallimard.
- Favret-Saada, J. (2009). *Désorcéler*. Éditions de l'Olivier.

- Gal, S. (2018). *Histoires verticales*. Éditions Champ Vallon.
- Geertz, C. (1983). *Bali : Interprétation d'une culture* (D. Paulme & L. Evrard, Trad.). Gallimard.
- Gelder, K., & Thornton, S. (1997). *The subcultures reader*. Routledge.
- Goffman, E. (1973 a). *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*. Les Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1973 b). *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*. Les Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction* (A. Kihm, Trad.). Les Éditions de Minuit.
- Guéguen, H., & Malochet, G. (2014). *Les théories de la reconnaissance*. La Découverte.
- Gumuchian, H., & Pecqueur, B. (2007). *La ressource territoriale*. Economica : Anthropos.
- Hamayon, R. (2012). *Jouer : Étude anthropologique à partir d'exemples sibériens*. La Découverte.
- Heinich, N. (1999). *L'épreuve de la grandeur : Prix littéraires et reconnaissance*. La Découverte.
- Hénaff, M. (2002). *Le prix de la vérité : Le don, l'argent, la philosophie*. Éditions du Seuil.
- Henriot, J. (1976). *Le jeu*. Presses universitaires de France.
- Hoibian, O. (2000). *Les alpinistes en France, 1870-1950 : Une histoire culturelle*. L'Harmattan.
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*. Les Éditions du Cerf.
- Honneth, A., Voirol, O. É., Rusch, P., & Dupeyrix, A. (2008). *La société du mépris : Vers une nouvelle théorie critique*. La Découverte.
- Huizinga, J. (1951). *Homo ludens : Essai sur la fonction sociale du jeu*. Gallimard.
- Juul, J. (2016). *The Art of Failure: An Essay on the Pain of Playing Video Games*. The MIT Press.

- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*. Armand Colin.
- Kozinets, R. V. (2015). *Netnography : Redefined*. Sage.
- Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*. Nathan.
- Lahire, B. (2013). *Dans les plis singuliers du social : Individus, institutions, socialisations*. La Découverte.
- Laplantine, F., & Singly, F. de. (1996). *La description ethnographique*. Nathan.
- Latter, P., Weinkauff Duranso, C., & Fortoul, F. (2021). *Running flow: Immersion mentale pour une course optimale*. 4 Traîner.
- Le Breton, D. (2012). *Marcher : Éloge des chemins et de la lenteur*. Éditions Métailié.
- Le Breton, D. (2013). *Conduites à risque : Des jeux de mort au jeu de vivre*. Presses universitaires de France.
- Lemieux, C. (2018). *La sociologie pragmatique*. La Découverte.
- Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Plon.
- Lévi-Strauss, C. (2011). *L'anthropologie face aux problèmes du monde moderne*. Éditions du Seuil.
- London, J. (1997). *Martin Eden* (F. Lacassin & C. Cendrée, Trad.). 10-18.
- Loret, A. (1995). *Génération glisse : Dans l'eau, l'air, la neige...* Éditions Autrement.
- Luckerhoff, J., Guillemette, F., & Corbin, J. P. (2012). *Méthodologie de la théorisation enracinée : Fondements, procédures et usages*. Presses de l'Université du Québec.
- Maltese, L., & Danglade, J.-P. (2014). *Marketing du sport et événementiel sportif*. Dunod.
- Martuccelli, D. (2010). *La société singulariste*. Armand Colin.
- Mauss, M. (1967). *Manuel d'ethnographie*. Payot.
- Morin, E. (2017). *La Rumeur d'Orléans*. Points.
- Nizet, J., & Rigaux, N. (2014). *La sociologie de Erving Goffman*. La Découverte.
- Perera, É. (2017). *Emprise de poids : Initiation au body-building*. L'Harmattan.

- Pineau, G., & Le Grand, J.-L. (2019). *Les histoires de vie*. Presses universitaires de France.
- Pociello, C. (1981). *Sports et société : Approche socio-culturelle des pratiques*. Vigot.
- Queval, I. (2004). *S'accomplir ou se dépasser : Essai sur le sport contemporain*. Gallimard.
- Reboul, O. (2010 [1980]). *Qu'est-ce qu'apprendre ? : Pour une philosophie de l'enseignement*. Presses universitaires de France.
- Reclus, É. (2014). *Histoire d'une montagne*. PRNG Éditions.
- Rémy, C. (2009). *La fin des bêtes : Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Economica.
- Revaz, F. (2009). *Le feuilleton médiatique : Un récit en devenir*. De Boeck Supérieur.
<https://doi.org/10.3917/dbu.revaz.2009.01.0167>
- Reverzy, C. (2001). *Femmes d'aventure : Du rêve à la réalisation de soi*. Odile Jacob.
- Ricœur, P. (1991). *Temps et récit, tome 3*. Éditions du Seuil.
- Riutort, P. (2017). *Précis de sociologie*. Presses universitaires de France.
- Rosa, H. (2010). *Accélération : Une critique sociale du temps* (D. Renault, Trad.). La Découverte.
- Rosa, H. (2014). *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*. La Découverte.
- Rosa, H. (2018 a). *Résonance*. La Découverte.
- Rosa, H. (2018 b). *Remède à l'accélération : Impressions d'un voyage en Chine et autres textes sur la résonance*. Philosophie magazine.
- Rosa, H. (2020). *Rendre le monde indisponible*. La Découverte.
- Rosa, H., & Endres, W. (2022). *Pédagogie de la résonance* (I. V. Plato, Trad.). Éditions le Pommier.
- Salmon, C. (2007). *Storytelling : La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. La Découverte.

- Schmoll, P. (2007). *Chasseurs de trésor : Socio-ethnographie d'une communauté virtuelle*. Néothèque.
- Schotté, M. (2012). *La construction du « talent » : Sociologie de la domination des coureurs marocains*. Raisons d'agir.
- Scott, J. C. (1990). *Domination and the arts of resistance: Hidden transcripts*. Yale University Press.
- Segalen, M. (2017). *Les Enfants d'Achille et de Nike. Éloge de la course à pied ordinaire*. Éditions Métailié.
- Serres, M. (2011). *Musique*. Éditions le Pommier.
- Sgard, J. (2017). *Les chemins de la Chartreuse : De saint Bruno à Balzac*. Presses universitaires de Grenoble.
- Simmel, G. (1996). *Secret et sociétés secrètes*. Circé.
- Soulé, B., & Corneloup, J. (2007). *Sociologie de l'engagement corporel : Risques sportifs et pratiques « extrêmes » dans la société contemporaine*. Armand Colin.
- Stebbins, R. A. (2015). *Serious Leisure: A Perspective for Our Time*. Transaction Publishers.
- Stevens, J. (2013). *The Marathon Monks of Mount Hiei*. Echo Point Books & Media.
- Taylor, C. (1992). *Grandeur et misère de la modernité*. Bellarmin.
- Taylor, C. (1998). *Les sources du moi : La formation de l'identité moderne*. Éditions du Seuil.
- Taylor, C. (2011). *L'âge séculier*. Éditions du Seuil.
- Thoreau, H. D. (2017). *Walden* (J. Mailhos, Trad.). Éditions Gallmeister.
- Tönnies, F. (2010). *Communauté et société*. Presses Universitaires de France.
- Turcot, L. (2016). *Sports et loisirs : Une histoire des origines à nos jours*. Gallimard.
- Vigarello, G. (2002). *Du jeu ancien au show sportif : La naissance d'un mythe*. Éditions du Seuil.

Wacquant, L. (2002). *Corps et âme : Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Agone.

Wallenhorst, N., Hétier, R., Lamarre, J.-M., Poché, F., & Robin, J.-Y. (2020). *Résistance, résonance : Apprendre à changer le monde avec Hartmut Rosa*. Éditions le Pommier.

Weber, M. (1996). *Sociologie des religions*. Gallimard.

Wendling, T. (2002). *Ethnologie des joueurs d'échecs*. Presses Universitaires de France.

Wenger, E. (1998). *Communities of practice: Learning, meaning, and identity*. Cambridge University Press.

Yonnet, P. (1998). *Systèmes des sports*. Gallimard.

Articles, billets, conférences et actes de colloque scientifiques

Abbas, A. (2004a). The embodiment of class, gender and age through leisure: A realist analysis of long distance running. *Leisure Studies*, 23, 159–175.

Akrich, M., Callon, M., & Latour, B. (1988). À quoi tient le succès des innovations ? 1 : L'art de l'intéressement ; 2 : Le choix des porte-parole. Gérer et Comprendre. *Annales des Mines*, 11-29.

Alattar, M. A., Cottrill, C., & Beecroft, M. (2021). Public participation geographic information system (PPGIS) as a method for active travel data acquisition. *Journal of Transport Geography*, 96, 103–180.

Allen-Collinson, J. (2003). Running into injury time: Distance running and temporality. *Sociology of Sport Journal*, 20, 331–350.

Allen-Collinson, J., & Hockey, J. (2015). From a Certain Point of View: Sensory Phenomenological Envisionings of Running Space and Place. *Journal of Contemporary Ethnography*, 44(1), 63–83.

Allen-Collinson, J., Vaitinen, A., Jennings, G., & Owton, H. (2018). Exploring Lived Heat, 'Temperature Work,' and Embodiment: Novel Auto/Ethnographic Insights from

- Physical Cultures. *Journal of Contemporary Ethnography*, 47(3), 283–305.
<https://doi.org/10.1177/0891241616680721>
- Andrieu, B. (2014). Les fondateurs de l'écologie corporelle : Immerseurs-naturels-émmergeurs. *Sociétés*, 125 (3), 23-34. <https://doi.org/10.3917/soc.125.0023>
- Andrieu, B., & Sirost, O. (2014). Introduction l'écologie corporelle. *Sociétés*, 125 (3), 5-10.
<https://doi.org/10.3917/soc.125.0005>
- Andrieu, B. (2016). Vers un éveil techno-émersif de l'humain : La cosmose de notre corps vivant. *Le Portique*, 37-38. <https://doi.org/10.4000/leportique.2878>
- Atkinson, M. (2010). Fell running in post-sport territories. *Qualitative Research in Sport and Exercise*, 2, 109–132. <https://doi.org/10.1080/19398441.2010.488020>
- Auray, N., & Vétel, B. (2013). L'exploration comme modalité d'ouverture attentionnelle. Design et régulation d'un jeu freemium. *Réseaux*, 182 (6), 153-186.
<https://doi.org/10.3917/res.182.0153>
- Aventin, C. (2020). Un parking enchanté ? Trois jours de « Revanche des semis » avec la compagnie Le Phun. *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*. <https://doi.org/10.26151/espacestemp.net-dsns-dn58>
- Barbier, J.-E. (2021). « Bon, qui connaît la règle ? » Aspects communautaire et situé de la transmission orale des règles de jeu chez les joueurs passionnés. *Sciences du jeu*, 14 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sdj.2836>
- Barthelemy, M. (2002). L'engouement pour les raids-aventure ou la société du risque transfigurée par le destin. *Sociétés*, 77 (3), 83-93. <https://doi.org/10.3917/soc.077.0083>
- Barthelemy, M., & Rey, O. (2012). Le pied sportif, étude anthropologique d'une évidence silencieuse. *Corps*, 10 (1) [en ligne]. <https://doi.org/10.3917/corp1.010.0207>
- Bartle, R. (1996). *Hearts, clubs, diamonds, spades: Players who suit MUDs* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <http://www.mud.co.uk/richard/hcdis.htm>

- Becker, H. S. (2006). Sur le concept d'engagement. *SociologieS* [en ligne].
<https://doi.org/10.4000/sociologies.642>
- Benveniste, É. (1947). Le Jeu comme structure. *Deucalion*, 2, 161-167.
- Berry, V., & Borzakian, M. (2015). Introduction. Les Mondes du jeu. *RESET. Recherches en sciences sociales sur Internet*, 4 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/reset.541>
- Berry, V., & Coavoux, S. (2021). « Qui veut jouer au Monopoly ? » Cultures et pratiques du jeu de société en France. *Sciences du jeu*, 14 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sdj.2819>
- Bessy, O. (2003), & Augustin J.-P. Le sport et ses métiers : Nouvelles pratiques et enjeux d'une professionnalisation. *Agora débats/jeunesses*, 34 (1), 130-131.
- Bessy, O. (2021). Pratiques extrêmes et transition récréative. *Socio-anthropologie*, 44 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.10465>
- Bessy, O., & Naria, O. (2004). La provenance des participants au grand raid de la Réunion. *M@ppemonde*, 74 [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://hal.univ-reunion.fr/hal-03817278>
- Bidet, A., Gayet-Viaud, C., & Le Méner, E. (2013). L'ethnographie en trois dimensions. Entretien avec Jack Katz. *La Vie des idées* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://laviedesidees.fr/L-ethnographie-en-trois-dimensions>
- Bintz, P., & Griggo, C. (2011). Climats et premiers peuplements des Alpes du Nord françaises : Des derniers chasseurs aux premiers paysans (15 000 à 5 000 ans av. JC.). *Revue de primatologie*, 3 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/primatologie.789>
- Bjørnebekk, G. (2007). Reinforcement sensitivity theory and major motivational and self-regulatory processes in children. *Personality and Individual Differences*, 43 (8) [en ligne]. <https://doi.org/10.1016/j.paid.2007.06.010>

- Boltanski, L. (2016). Les conditions d'apparition du roman policier. Énigmes et complots dans les métaphysiques politiques du XX^e siècle. *Communications*, 99 (1), 19-32.
<https://doi.org/10.3917/commu.099.0019>
- Bornhausen, S. (2015). L'autonomie du sportif. *Revue du MAUSS*, 46 (2) [en ligne].
<https://doi.org/10.3917/rdm.046.0067>
- Borsus, I., & Pogorzelski, G. (2020). Le jeu de rôle comme espace potentiel : Contribution à une anthropologie de l'enchantement. *EspacesTemps.net* [en ligne].
<https://doi.org/10.26151/espacestems.net-seh0-n256>
- Bosa, B. (2015). C'est de famille ! L'apport de Wittgenstein au travail conceptuel dans les sciences sociales. *Sociologie*, 6 (1), 61-80. <https://doi.org/10.3917/socio.061.0061>
- Bourdeau, P. (2009). De l'après-ski à l'après-tourisme, une figure de transition pour les Alpes ? : Réflexions à partir du cas français. *Revue de géographie alpine* [en ligne].
<https://doi.org/10.4000/rga.1049>
- Bourdieu, P. (1984). Espace social et genèse des « classes ». *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 52 (1), 3-14. <https://doi.org/10.3406/arss.1984.3327>
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62 (1), 69-72. <https://doi.org/10.3406/arss.1986.2317>
- Bourdieu, P. (2003). L'objectivation participante. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150 (5), 43-58. <https://doi.org/10.3917/arss.150.0043>
- Boutet, M., Carvajal, I. C. de, Ter Minassian, H., & Triclot, M. (2014). Au-delà du virtuel : Interactions sociales et spatiales dans et autour d'un univers vidéoludique. *MEI – Médiation et information*, 37, 103-116.
- Bramble, D. M., & Lieberman, D. E. (2004). Endurance running and the evolution of Homo. *Nature*, 432, 345–352.

- Bruinvels, G., Goldsmith, E., Blagrove, R., Simpkin, A., Lewis, N., Morton, K., Suppiah, A., Rogers, J. P., Ackerman, K. E., Newell, J., & Pedlar, C. (2021). Prevalence and frequency of menstrual cycle symptoms are associated with availability to train and compete: A study of 6812 exercising women recruited using the Strava exercise app. *British Journal of Sports Medicine*, 55(8), 438–443. <https://doi.org/10.1136/bjsports-2020-102792>
- Burrow, A. L., & Rainone, N. (2017). How many likes did I get? : Purpose moderates links between positive social media feedback and self-esteem. *Journal of Experimental Social Psychology*, 69, 232–236. <https://doi.org/10.1016/j.jesp.2016.09.005>
- Buzy-Christmann, D., Filippo, L. D., Gorla, S., & Thévenot, P. (2016). Correspondances et contrastes entre jeux traditionnels et jeux numériques. *Sciences du jeu*, 5 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sdj.547>
- Cafiero, F. (2017). Analyse de réseaux (3) : s’il vous plaît... dessine-moi un réseau [Billet]. *Sacré Gr@@l* [en ligne]. Consulté à l’adresse : <https://graal.hypotheses.org/716>
- Caillé, A. (2015). Jouer/donner/s’adonner. *Revue du MAUSS*, 45 (1), 231-254. <https://doi.org/10.3917/rdm.045.0231>
- Canto-Sperber, M. (s. d.). BIEN, philosophie. In *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Consulté à l’adresse : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bien-philosophie/>
- Cayatte, R. (2018). Temps de la chose-racontée et temps du récit vidéoludique : Comment le jeu vidéo raconte ? *Sciences du jeu*, 9 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sdj.936>
- Cefaï, D. (2015). Mondes sociaux. *SociologieS* [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sociologies.4921>
- Cefaï, D., & Amiraux, V. (2002). Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales. Partie 1. *Cultures & Conflits*, 47 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/conflits.829>

- Chamel, J. (2023). L'écospiritualité : Se relier aux êtres de la Terre. *Ethnologie française*, 53 (1), 37–51. <https://doi.org/10.3917/ethn.231.0037>
- Cherrington, J., Black, J., & Tiller, N. (2020). Running away from the taskscape: Ultramarathon as 'dark ecology'. *Annals of Leisure Research*, 23(2), 243–263. <https://doi.org/10.1080/11745398.2018.1491800>
- Cloninger, C. (2019). Found Constraints and Followed Contours: The Barkley Marathons. *Performance Research*, 24, 8–15.
- Corrion, K., Morales, V., Bergamaschi, A., Massiera, B., Morin, J.-B., & d'Arripe-Longueville, F. (2018). Psychosocial factors as predictors of dropout in ultra-trailers. *PLOS ONE*, 13(11) [en ligne]. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0206498>
- Cristol, D. (2017). Les communautés d'apprentissage : Apprendre ensemble. *Savoirs*, 43 (1), 10-55. <https://doi.org/10.3917/savo.043.0009>
- Crosta, M. D., & Chantôme, A. (2016). La conception de jeux en réalité alternée reliés aux séries télévisées. La scénarisation de fictions ludiques hybrides, entre jeu traditionnel et jeu numérique. *Sciences du jeu*, 5 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sdj.587>
- Cubizolles, S., Baron, B., & Éric, L. (2017). S'engager dans les courses à pied d'endurance : Trente ans de travaux de sociologie du sport en France. *Society and Leisure*, 41, 1-17.
- Debonneville, J. (2017). La « sortie de terrain » à l'épreuve de l'ethnographie multi-site : Repenser la territorialité et la temporalité de l'enquête au regard du désengagement ethnographique. *SociologieS* [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sociologies.6432>
- Defrance, J. (1989). Un schisme sportif. *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 79 (1), 76 – 91. <https://doi.org/10.3406/arss.1989.2908>
- Deterding S., Dixon D., Khaled R., Nacke L. (2011), From game design elements to gamefulness: Defining 'gamification'', *Proceedings of the 15th International Academic MindTrek Conference: Envisioning Future Media Environments*, Tampere, September.

- Didry, N., & Giannelloni, J.-L. (2015). *Dynamiques émotionnelles collectives et appartenance communautaire. Approche ethnomarketing de l'expérience de consommation d'un spectacle sportif*. 14^e Journées Normandes de Recherches sur la Consommation : Société et Consommation, Angers, Novembre.
- Espagne, M. (2013). La notion de transfert culturel. *Revue Sciences/Lettres, 1* [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/rsl.219>
- Farias-Torbidoni, E. I., Seguí Urbaneja, J., Ferrer, R., & Dorado, V. (2018). Carreras de trail running y marchas por montaña en España. Número, evolución e incidencia sobre la Red Natura 2000. *Pirineos, 173* [en ligne]. <https://doi.org/10.3989/pirineos.2018.173001>
- Faure, J.-M. (1987). L'éthique puritaine du marathonien. *Esprit, 125 (4)*, 36-41.
- Flichy, P. (2008). Internet et le débat démocratique. *Réseaux, 150 (4)*, 159-185.
- Francblu, S. (2020). *Pratiques du jeu de société : Vers une expérience méta-ludique*. Atelier-séminaire « Temps, fictions et pratiques ludiques », Programme Aiôn; Université de Franche-Comté, Besançon, Octobre [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03046455/document>
- France culture. (2023). *Pédagogie de la résonance : Grand entretien avec Hartmut Rosa*. Consulté à l'adresse : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/etre-et-savoir/pedagogie-de-la-resonance-grand-entretien-avec-hartmut-rosa-4512757>
- Garrigou-Lagrange, M. (Réalisateur). (2020, septembre 3). La campagne : Rester, partir, revenir. *France Culture* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/nos-geographies/la-campagne-rester-partir-revenir-6027103>
- Gauthier, F. (2012). Les HeeBeeGeeBee Healers au Festival Burning Man : Trois récits de guérison. *Ethnologies, 33 (1)*, 191-215. <https://doi.org/10.7202/1007802ar>

- Gauthier, F. (2014). L'éthique romantique et l'esprit du consumérisme. *Revue du MAUSS*, 44 (2), 53-67. <https://doi.org/10.3917/rdm.044.0053>
- Gauthier, F. (2015). (Re) créer le monde à Burning Man. Jeu, don et créativité rituelle. *Revue du MAUSS*, 46 (2), 220-250. <https://doi.org/10.3917/rdm.046.0220>
- Gauthier, F. (2019). « Welcome Home! » Don et hospitalité à Burning Man. *Revue du MAUSS*, 53 (1), 235-254. <https://doi.org/10.3917/rdm.053.0235>
- Gay Y Blasco, P., & De La Cruz, L. (2018). Une ethnographie réciproque : Étudier les vies roms et non-roms en collaboration. *Sociétés & Représentations*, 45, 81-95. <https://doi.org/10.3917/sr.045.0081>
- Genvo, S. (2011). Penser les phénomènes de « ludicisation » du numérique : Pour une théorie de la jouabilité. *Revue des sciences sociales*, 45 (1), 68-77.
- Géo-alp (2017). Tectonique : Chartreuse orientale (plis). *Géol-alp* [en ligne]. Consulté à l'adresse : http://www.geolalp.com/chartreuse/3_tecto_chartreuse/3_ch_orient_plis.html
- Getz, D., & McConnell, A. (2014). Comparing Trail Runners and Mountain Bikers: Motivation, Involvement, Portfolios, and Event-Tourist Careers. *Journal of Convention & Event Tourism*, 15(1), 69–100. <https://doi.org/10.1080/15470148.2013.834807>
- Gorichanaz, T. (2015). Information on the run: Experiencing information during an ultramarathon. *Information research*, 20 [en ligne]. Consulté à l'adresse : <http://InformationR.net/ir/20-4/paper697.html>
- Grandclément, C. (2004). Climatiser le marché. Les contributions des marketings de l'ambiance et de l'atmosphère. *Ethnographiques.org*, 6 [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.ethnographiques.org/2004/Grandclement>
- Grandjean, M. (2017). GEPHI Tutoriel [Billet]. Enseigner l'histoire par les données [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://datahist.hypotheses.org/13>

- Grossetti, M. (2006). L'imprévisibilité dans les parcours sociaux : *Cahiers internationaux de sociologie*, 120 (1), 5-28. <https://doi.org/10.3917/cis.120.0005>
- Guichet, V., & Plard, M. (2018). *Étude de la distribution spatiale des événements de courses à pied au regard de la population et des caractéristiques territoriales en France métropolitaine. Analyses et premières explications des logiques d'implantation pour 2017 à partir du jeu de données déposé sur Nakala Plard, Guichet* « "Running_Meta_Dataset_2017" » et *Running_Event_2017* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://hal.science/hal-02385797>
- Hamayon, R. (2015). Petit pas de côté. *Revue du MAUSS*, 45 (1), 75-90.
- Hanold, M. T. (2010). Beyond the Marathon: (De)Construction of Female Ultrarunning Bodies. *Sociology of Sport Journal*, 27(2), 160–177. <https://doi.org/10.1123/ssj.27.2.160>
- Heinich, N. (2018). « L'identité n'existe que dans la mesure où elle est un problème ». *The Conversation* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://theconversation.com/lidentite-nexiste-que-dans-la-mesure-ou-elle-est-un-probleme-103965#:~:text=Car%20l'identit%C3%A9%20%E2%80%93%20et%20cette,que%20n%C3%A9gati vement%2C%20par%20le%20manque.>
- Hoffman, M. D., & Fogard, K. (2012). Demographic Characteristics of 161-km Ultramarathon Runners. *Research in Sports Medicine*, 20(1), 59–69. <https://doi.org/10.1080/15438627.2012.634707>
- Holt, N., Lee, H., Kim, Y., & Klein, K. (2014). Exploring Experiences of Running an Ultramarathon. *Sport Psychologist*, 28, 22–35. <https://doi.org/10.1123/tsp.2013-0008>
- Jagoda, P., Gilliam, M., McDonald, P., & Russell, C. (2015). Worlding through Play: Alternate Reality Games, Large-Scale Learning, and 'The Source'. *American Journal of Play*, 8(1), 74–100.

- Juliao, R., Nogueira Mendes, R. M., & Valente, M. (2018). *Issues on Trail runners, Trail running and recreational and protected areas in Portugal*. Conference: 9th International Conference on Monitoring and Management of Visitors in Recreational and Protected Areas, Bordeaux, Août.
- Kapp, S. (2015). Un jeu qui réconcilie les règles et la fiction : Le jeu de rôles grandeur nature. *Revue du MAUSS*, 45 (1), 91-103. <https://doi.org/10.3917/rdm.045.0091>
- Knechtle, B. (2012). Ultramarathon Runners: Nature or Nurture? *International journal of sports physiology and performance*, 7, 310–312. <https://doi.org/10.5167/uzh-67287>
- Knobé, S. (2007a). Dépassement et transformation de soi. Comment devenir pratiquant d’ultrafond ? *Terrains & travaux*, 12 (1), 11-27.
- Knobé, S. (2007 b). Éléments pour une analyse sociologique de l’entrée dans l’ultrafond. L’exemple du marathon des sables. *Loisir et Société*, 29, 401-421. <https://doi.org/10.1080/07053436.2006.10707725>
- Krause, H.-V., Baum, K., Baumann, A., & Krasnova, H. (2021). Unifying the detrimental and beneficial effects of social network site use on self-esteem: A systematic literature review. *Media Psychology*, 24(1), 10–47. <https://doi.org/10.1080/15213269.2019.1656646>
- Krech, V. (2014). La religiosité comme seuil. *Archives de sciences sociales des religions*, 167, 61-80 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/assr.26127>
- Krief, N. & Zardet, V. (2013). Analyse de données qualitatives et recherche-intervention, *Recherches en Sciences de Gestion*, 95(2), 211-37.
- Lancelevé, S. (2022). L’utilisation de Facebook Messenger dans la collecte de données biographiques. *Socio-anthropologie*, 45 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.11230>

- Lancelevé, S., & Knobé, S. (2023). Nouveaux formats de course, nouveaux engagements ? L'exemple des courses de type « Backyard ». *Science & Motricité* [en ligne].
<https://doi.org/10.1051/sm/2023004>
- Lancelevé, S. (2023). « Au cœur de la Chartreuse Terminorum, l'un des ultra-trails les plus mystérieux au monde ». *The Conversation* [en ligne]. <http://theconversation.com/au-coeur-de-la-chartreuse-terminorum-lun-des-ultra-trails-les-plus-mysterieux-au-monde-212482>
- Langenbach, M., & Jaccard, É. (2019). Innovation at the heart of tourism diversification in mountain resorts? A critical approach to the role of trail running in Switzerland. *Mondes du tourisme*, 15 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/tourisme.1936>
- Laplante, J. (2021). Agentivité. *Anthropen* [en ligne]. <https://doi.org/10.47854/NJFW6857>
- Larroze-Marracq, H. (1996). *Apprentissages scolaires et construction des connaissances de Piaget à Vygotsky*. Congresso internacional comemorativo do 1º Centenario do nascimento de Jean Piaget, 1996, Lisbonne, Portugal [en ligne].
- Lassiter, L. E. (2001). “Reading Over the Shoulders of Natives” to “Reading Alongside Natives”, Literally: Toward a Collaborative and Reciprocal Ethnography. *Journal of Anthropological Research*, 57(2), 137-149.
- Lesaffre, B., Lejeune, Y., & Morin, S. (2012). *Impact du changement climatique sur l'enneigement de moyenne montagne : L'exemple du site du Col de porte en Chartreuse*. 25^e Colloque de l'Association Internationale de Climatologie, Grenoble.
- Louveau, C. (2006). Inégalité sur la ligne de départ : Femmes, origines sociales et conquête du sport. *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 23, 119-143 [en ligne].
<https://doi.org/10.4000/clio.1877>
- Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95–117.

- Martinsen, Egil. W., Hoffart, A., & Solberg, Ø. Y. (1989). Aerobic and non-aerobic forms of exercise in the treatment of anxiety disorders. *Stress Medicine*, 5(2), 115–120.
<https://doi.org/10.1002/smi.2460050209>
- Martuccelli, D. (2015). Les deux voies de la notion d'épreuve en sociologie. *Sociologie*, 6 (1), 43–60. <https://doi.org/10.3917/socio.061.0043>
- McEwan, L., McKay, T., & Baker, M. (2020). Trail Running: Exploring South Africa's Serious Leisure Economy. *African Journal of Hospitality, Tourism and Leisure*, 9(6), 1027–1043. <https://doi.org/10.46222/ajhtl.19770720-66>
- Médélice, J. É. (2013). Hydrotoponymes du massif de la Chartreuse : Essai d'inventaire. *Géolinguistique*, 14, 21-34. <https://doi.org/10.4000/geolinguistique.793>
- Merzeau, L. (2013). Partager ses secrets en public. *Médium*, 37-38 (4), 153-172.
<https://doi.org/10.3917/mediu.037.0153>
- Merzeau, L. (2018). Le profil : Un nouveau territoire imaginaire ? : Conférence de Louise Merzeau transcrite par Camille Alloing et Mariannig Le Béhec. *Questions de communication*, 34, 41-54. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.15434>
- Méthode essai-erreur. (2021). In *Wikipédia* [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=M%C3%A9thode_essai-erreur&oldid=187218600
- Millet, G. (2021). *L'ultra-endurance : Est-ce réellement une discipline extrême ?* Des critiques du sport. Controverses interdisciplinaires, Strasbourg, Novembre.
- Milroy, A. (s. d.). *The Great Running Traditions of the Basques* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.buber.net/Basque/Features/GuestColumns/am050201.php>
- Mons, A. (2004). Questions à Anne Cauquelin et François Laplantine. *Espace, corps, communication*, 21, 5-30.

- Moraldo, D. (2016). « *Mountaineering is something more than a sport* ». Les origines de l'éthique de l'alpinisme dans l'Angleterre victorienne. *Genèses*, 103 (2), 7-28.
<https://doi.org/10.3917/gen.103.0007>
- Moraldo, D. (2018). Vocation alpine. Peut-on historiciser la vocation ? Le cas de l'alpinisme. *Sciences sociales et sport*, 12 (2), 113-141. <https://doi.org/10.3917/rsss.012.0113>
- Moreau, N., Larocque, E., Jaimes, A., Vinit, F., Quidu, M., & Favier-Ambrosini, B. (2023). Embodying or resisting social normativity? A carnal inquiry into exercise addiction experiences. *Social Science & Medicine*, 327 [en ligne].
<https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2023.115948>
- Ng, S.-L., Leung, Y.-F., Cheung, S.-Y., & Fang, W. (2018). Land degradation effects initiated by trail running events in an urban protected area of Hong Kong. *Land Degradation & Development*, 29(3), 422–432. <https://doi.org/10.1002/ldr.2863>
- Nowak, P. (2010). Ultra Distance Running in View of Health and Amateur Sport. *Human Movement*, 11 (1), 37-41. <https://doi.org/10.2478/v10038-010-0004-4>
- Paillet, Y., Quéau, P. L., & Dodelin, B. (2009). Into the wild : Convergences écologiques et sociologiques sur la perception de la naturalité des forêts de Chartreuse. *Ingénieries EAT*, 57-58, 43-51.
- Paquot, T. (2011). Qu'est-ce qu'un « territoire » ? *Vie sociale*, 2 (2), 23-32.
<https://doi.org/10.3917/vsoc.112.0023>
- Passeron, J.-C. (1990). Biographies, flux, itinéraires, trajectoires. *Revue Française de Sociologie*, 31 (1), 3-22. <https://doi.org/10.2307/3321486>
- Perrin-Malterre, C. (2015). Processus de diversification touristique autour des sports de nature dans une station de moyenne montagne. *Mondes du tourisme* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <http://tourisme.revues.org/1012>

- Pharabod, A. –S., Nikolski, V., & Granjon, F. (2013). La mise en chiffres de soi. Une approche compréhensive des mesures personnelles. *Réseaux*, 177 (1), 97-129.
<https://doi.org/10.3917/res.177.0097>
- Philippe, A., Rochat, N., Vauthier, M., & Hauw, D. (2016). The Story of Withdrawals During an Ultra-Trail Running Race: A Qualitative Investigation of Runners' Courses of Experience. *The Sport Psychologist*, 30 (4), 361–375. <https://doi.org/10.1123/tsp.2016-0039>
- Plard, M. (2016). Éléments de réflexion géographique à la faveur d'un cogito corporel : S'explorer, un savoir-faire géographique. *L'Information géographique*, 80 (2), 114-131.
<https://doi.org/10.3917/lig.802.0114>
- Plard, M. (2019). *La course sur sentier, pratique immersive de réalité appréciée, oasis de résonance* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://hal.science/hal-02479352>
- Plard, M., & Guichet, V. (2021). *Espace social de l'UTMB édition 2018* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://shs.hal.science/halshs-02397247>
- Plard, M., Lancelevé, S. & Martineau, A. (2023). Trail-Running and Ultramarathon: A Multidisciplinary Scoping Review. *Staps* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-staps-2023-0-page-I92.htm>
- Lebart L. & Salem A. (1994), Statistique textuelle. *Histoire & Mesure*, 9 (1), 173-178.
- Pruneau, J. (2010). Race Across America: Une redéfinition de la culture cycliste moderne sur un mode amateur aventureux. *Journal des anthropologues*, 120-121 [en ligne].
<https://doi.org/10.4000/jda.4311>
- Quaero. (2023). In *Wiktionnaire*. Consulté à l'adresse : <https://fr.wiktionary.org/w/index.php?title=quaero&oldid=31457728#la>
- Quidu, M. (2021). L'auto-quantification de son activité sportive altère-t-elle la qualité de l'expérience vécue ? Un scénario possible de l'abandon massif des pratiques de self-

tracking. *Implications philosophiques* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.implications-philosophiques.org/lauto-quantification-de-son-activite-sportive-altere-t-elle-la-qualite-de-lexperience-vecue-un-scenario-possible-de-labandon-massif-des-pratiques-de-self-tracking/>

Quidu, M. (2023). « Vivre ses multiples micro-carrières sportives en accéléré » : Réflexions sur la voracité, la versatilité et l'impatience sportives contemporaines. *Loisir et Société*, 46, 136-154. <https://doi.org/10.1080/07053436.2023.2184039>

Quittner, A., & Glueckauf, R. (1983). The facilitative effects of music on visual imagery: A multiple measures approach. *Journal of Mental Imagery*, 7(1), 105–119.

Rech, Y., & Mounet, J.-P. (2011). Les sports de nature en débat : Réceptions différenciées de la gestion participative dans le Parc naturel régional de Chartreuse. *Développement durable et territoires*, 2 (3) [en ligne].

<https://doi.org/10.4000/developpementdurable.9085>

Ribet, S., & Brander, L. M. (2020). Willingness to pay of trail runners for sustainable country park use in Hong Kong. *Journal of Outdoor Recreation and Tourism*, 31, 1–12.

<https://doi.org/10.1016/j.jort.2020.100320>

Ringot, M. (2019). Quête, enquête et récit dans le jeu vidéo d'aventure [Billet]. *Litter@*

Incognita [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://blogs.univ-tlse2.fr/littera-incognita-2/2019/10/21/2-quete-enquete-etrecit-dans-le-jeu-video-daventure>>

Rochedy, R. (2015). Analyse d'un espace de décélération : L'exemple de l'ultra-trail. *Staps*, 107(1), 97–109. <https://doi.org/10.3917/sta.107.0097>

Ronkainen, N., Shuman, A., Ding, T., You, S., & Xu, L. (2017). 'Running Fever':

Understanding runner identities in Shanghai through turning point narratives. *Leisure Studies*, 37, 1–12. <https://doi.org/10.1080/02614367.2017.1324513>

- Rosa, H. (2020). Beethoven, the Sailor, the Boy and the Nazi. A reply to my critics. *Journal of Political Power*, 13(3), 397–414. <https://doi.org/10.1080/2158379X.2020.1831057>
- Soulé, B., & Walk, S. (2007). Comment rester « alternatif » ? Sociologie des pratiquants sportifs en quête d'authenticité subculturelle. *Corps*, 2 (1), 67-72.
- Saraceno, M. (2022). L'a-rationalité de l'auto-quantification des efforts physiques. Enquête sur la diffusion d'instruments de self-tracking dans les pratiques de course et marche rapide à visée d'entretien de soi. *Loisir et Société*, 45 (3), 466–481. <https://doi.org/10.1080/07053436.2022.2140976>
- Schmoll, L., & Schmoll, P. (2012). Communautés de jeu et motivations à apprendre : Les hypothèses didactiques de Thélème, un jeu multijoueurs en ligne pour l'apprentissage des langues. *Procedia –Social and Behavioral Sciences*, 34, 202–206. <https://doi.org/10.1016/j.sbspro.2012.02.040>
- Schmoll, P. (2011). Sciences du jeu : État des lieux et perspectives. *Revue des Sciences sociales*, 45 [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://www.persee.fr/issue/revss_1623-6572_2011_num_45_1
- Schoeny, A., & Chaboche, J. (2022). La gamification du sport. L'expérience croisée du pratiquant et du spectateur connectés à l'espace de jeu. *Sciences sociales et sport*, 19 (1), 61–97. <https://doi.org/10.3917/rsss.019.0061>
- Shipway, R., & Holloway, I. (2010). Running free: Embracing a healthy lifestyle through distance running. *Perspectives in public health*, 130, 270–276. <https://doi.org/10.1177/1757913910379191>
- Simpson, D., Post, P., Young, G., & Jensen, P. (2014). 'It's Not About Taking the Easy Road': The Experiences of Ultramarathon Runners. *Sport Psychologist*, 28, 176–185. <https://doi.org/10.1123/tsp.2013-0064>

Sirost, O. (2010). Éros messager des sens. Les soubassements sensoriels du Monte Verità.

Communications, 86 (1), 99-128. <https://doi.org/10.3917/commu.086.0099>

Smith, S. L. (1998). Athletes, Runners, and Joggers: Participant-Group Dynamics in a Sport of 'Individuals'. *Sociology of Sport Journal*, 15(2), 174–192.

<https://doi.org/10.1123/ssj.15.2.174>

Soulé, B. (2022). Promouvoir les applications mobiles de sport et d'activité physique : Des promesses d'empowerment teintées d'enjeux stratégiques. *Tic & société*, 15 (1-2),

69-100. <https://doi.org/10.4000/ticetsociete.6337>

Tainio, M. (2012). Artification of Sport: The Case of Distance Running. *Contemporary Aesthetics*, 4 [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://research.aalto.fi/en/publications/artification-of-sport-the-case-of-distance-running>

Ter Minassian, H., Rufat, S., Coavoux, S., & Berry, V. (2011). Comment trouver son chemin dans les jeux vidéo ? : Pratiques et représentations spatiales des joueurs. *Espace géographique*, 40 (3), 245-262. <https://doi.org/10.3917/eg.403.0245>

<https://doi.org/10.3917/eg.403.0245>

Ter Minassian, H., & Boutet, M. (2015). Les jeux vidéo dans les routines quotidiennes.

Espace populations sociétés [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/eps.5989>

Theissen, G. (2019). Religious Experience: Experience of Transparency and Resonance.

Open Philosophy, 2(1), 679–699. <https://doi.org/10.1515/opphil-2019-0051>

Theviot, A. (2014). Devenir « ami » avec 4500 enquêtés. Les enjeux éthiques de l'analyse d'interfaces semi-privées. *Tic & société*, 7 (2) [en ligne].

<https://doi.org/10.4000/ticetsociete.1608>

Thomas, P. (2014). L'anticlinal conforme de l'Écoutoux et le synclinal perché du

Chamechaude, massif de la Chartreuse, Isère–Planet-Terre. *Planet'terre* [en ligne].

Consulté à l'adresse : <https://planet-terre.ens-lyon.fr/ressource/Img477-2014-11-24.xml>

- Travert, M., Hanula, G., & Griffet, J. (2019). Un sport sur mesure : L'ultra-trail. *Loisir et Société*, 42 (1), 165–181. <https://doi.org/10.1080/07053436.2019.1583425>
- Troillet, J., & Raveneau, G. (2006). La montagne, un rêve accompli. *Ethnologie française*, 36 (4), 684-686. <https://doi.org/10.3917/ethn.064.0684>
- Tuailon Demésy, A., & Haissat, S. (2019). Loisirs et imaginaire [Billet]. *Mundus Fabula* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://mf.hypotheses.org/948>
- Tuailon Demésy, A. (2018). Être « Quiddkid » : L'engagement des joueurs dans une pratique alternative. *Sciences du jeu*, 10 [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/sdj.1291>
- Turquier, B., & Vétel, B. (2015). Matières à jouer. *Tracés*, 25, 7-24.
- Urbański, R. (2018). Trail Running-Management, Organization, Safety, Evaluation. The Activity of Itra Association. *Journal of Education, Health and Sport*, 8, 1236–1249. <https://doi.org/10.5281/ZENODO.1468049>
- Valentin, S., Pham, L. A., & Macrae, E. (2022). Enablers and barriers in ultra-running: A comparison of male and female ultra-runners. *Sport in Society*, 25(11), 2193–2212. <https://doi.org/10.1080/17430437.2021.1898590>
- Vignal, B., Routier, G., Lefèvre, B., & Soulé, B. (2022). Courir et mesurer autrement : Le recours aux objets connectés par les pratiquantes de la course à pied. *Loisir et Société*, 45 (3), 482–505. <https://doi.org/10.1080/07053436.2022.2140977>
- Vincent, F. (2009). La structure initiatique du manga : Une esquisse anthropologique du héros. *Sociétés*, 106 (4), 57-64. <https://doi.org/10.3917/soc.106.0057>
- Voisin, V. (2022). Olivier Bessy : « À La Réunion, le trail est un marqueur identitaire ». *Mediapart* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://blogs.mediapart.fr/vincent-voisin/blog/281022/olivier-bessy-la-reunion-le-trail-est-un-marqueur-identitaire>
- Wacquant, L. (1989). Corps et âme. *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 80 (1), 33-67. <https://doi.org/10.3406/arss.1989.2914>

- Wacquant, L. (2004). La saveur et la douleur de l'action : Préface à l'édition augmentée. *Corps et culture*, 6 [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://journals.openedition.org/corpssetculture/978>
- Wacquant, L. (2015). Pour une sociologie de chair et de sang : Traduction de Michaël Busset et Michaël Cordey, revue par l'auteur. *Terrains & travaux*, 26(1), 239-256. <https://doi.org/10.3917/tt.026.0239>
- Walzer, N., & Mangalaza, E. (2015). Anthropologie de la religion [Billet]. *Anthropos.hira* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://anthropohira.wordpress.com/2015/07/29/anthropologie-de-la-religion-nicolas-walzer-eugene-mangalaza/>
- Waser, A.-M. (1998). Du stade à la ville : Réinvention de la course à pied. *Les Annales de la recherche urbaine*, 79 (1), 58-68. <https://doi.org/10.3406/aru.1998.2178>
- Wendling, T. (2021). Jeu : Le jeu du spécialiste. *Ethnologie française*, 51 (1), 73-75. <https://doi.org/10.3917/ethn.211.0073>
- Yonnet, P. (1982). Joggers et marathoniens. *Le Débat*, 19 (2), 77-95.
- Zelao, A. (2017). La montagne comme territoire religieux chez les peuples du Sahel. L'exemple des Zoulgo de Tokombéré (Extrême-Nord Cameroun). *Annales de l'Université de Moundou*, 3 (1), 163-184.
- Zhou, W., Qiu, Y., Tian, H., & Xu, J. (2021). Women Runners in China: Constraints Negotiation Process of Serious Leisure. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 19(1) [en ligne]. <https://doi.org/10.3390/ijerph19010214>
- Zimmermann, A. C., & Chung-Saura, S. (2020). Les savoirs oubliés : Corps, tradition et l'environnement dans les communautés brésiliennes et latino-américaines. *Recherches & éducations* [en ligne]. <https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.9147>

Chapitres dans un ouvrage imprimé

-
- Buron, G. (2020). Le trail : D'une pratique sportive auto-organisée à un outil de développement local. In D. Charrier & B. Lapeyronie (Éds.), *Gouvernance du sport et management territorial : Une nécessaire co-construction*, 64-74. Les éditions de Bionnay.
- Charbonnier, V. (2014). La réification chez Lukacs. In A. Cukier, F. Montferrand & V. Chanson (Dir.), *La réification : histoire et actualité d'un concept critique*. La Dispute [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://ens-lyon.hal.science/ensl-00762337>
- Chirolì, R. (2020). Quand l'ethnographie est condamnée au tribunal. Une réflexion sur l'anthropologie militante. In Y. Beldame & É. Perera (Dir.), *In situ : Repousser les frontières de l'enquête de terrain*, 49–64. L'Harmattan.
- Coavoux, S. (2010). La carrière des joueurs de World of Warcraft. In S. Craipeau, S. Genvo & B. Simonnot (Dir.), *Les jeux vidéo au croisement du social, de l'art et de la culture*, 43–58. Presses Universitaires de Nancy.
- Congoste, M. (2020). Le risque anthropologique. In Y. Beldame & É. Perera (Dir.), *In situ : Repousser les frontières de l'enquête de terrain*, 27–48. L'Harmattan.
- Desbos, F. (2020). Parcourir le chemin de Saint-Jacques de Compostelle au XXI^e siècle : Entre sentiments d'anachronisme, volonté de rupture et besoin de ressourcement. In F. Lebreton, C. Gibout, & B. Andrieu (Dir.), *Vivre slow : Enjeux et perspectives pour une transition corporelle, récréative et touristique*, 373-394. Presses universitaires de Nancy.
- Emerson, R., Fretz, R., & Shaw, L. (2010). Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations des membres. In D. Cefaï (Dir.), *L'engagement ethnographique*, 129–169. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

- Hanold, M. (2016). Ultrarunning: Space, place, and social experience. In W. Bridel, P. Markula, & J. Denison (Éds.), *Endurance running: A socio-cultural examination*, 181–195. Routledge.
- Hebdige, D. (1997). Subculture: The Meaning of Style [1979]. In K. Gelder & S. L. Thornton (Éds.), *The subcultures reader*, 121-131. Routledge.
- Honneth, A. (2019). La mémoire collective : Une structure complexe des relations de reconnaissance. In A. P. Olivier, M. Roudaut, & H.-C. Schmidt, *Nouvelles perspectives pour la reconnaissance : Lectures et enquêtes*, 245–253. ENS Éditions.
- Howe, D. (2016). Hitting a purple patch: Building high performance runners at Runtleborough University. In W. Bridel, P. Markula, & J. Denison (Éds.), *Endurance running: A socio-cultural examination*, 212–226. Routledge.
- Katz, J. (2010). Du comment au pourquoi. Description lumineuse et inférence causale en ethnographie. In D. Cefaï (Dir.), *L'engagement ethnographique*, 43–106. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Lebreton, F., & Gibout, C. D. de publication. (2020). Vivre slow : Introduction à une pratique interdisciplinaire. In F. Lebreton, C. Gibout, & B. Andrieu (Dir.), *Vivre slow : Enjeux et perspectives pour une transition corporelle, récréative et touristique*, 5–14). Presses universitaires de Nancy.
- Markula, P. (2016). Foot trouble: The minimalist running movement. In W. Bridel, P. Markula, & J. Denison (Éds.), *Endurance running: A socio-cultural examination*, 79–94. Routledge.
- Milgrom, E. (2010). Chapitre 11. Réussite et échec : Du droit à l'erreur au devoir d'erreur ? In B. Raucant, C. Verzat, L. Villeneuve (Dir.), *Accompagner des étudiants*, 291–311. De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.rauce.2010.01.0291>

- Nuytens, W. (2020). Postface 2 : Usé, vieilli, fatigué ? In Y. Beldame & É. Perera (Dir.), *In situ : Repousser les frontières de l'enquête de terrain*, 201–210. L'Harmattan.
- Passeron, J.-C., & Revel, J. (2020). Penser par cas. Raisonner à partir de singularités. In J.-C. P. Passeron & J. Revel, *Penser par cas*, 9–44. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales. <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.19921>
- Pépy, É.-A. (2011). Solitudes montagnardes et déserts marins. Les religieux contemplatifs et leur relation au milieu naturel au XVII^e siècle. In N. Richard, R. Morieux, A. Cabantous, J.-L. Chappey, & F. Walter (Dir.), *Mer et montagne*, 191–203. Presses universitaires de Rennes. <https://doi.org/10.4000/books.pur.106199>
- Pringle, R. (2016). Disrupting identity: An affective embodied reading of Runner's World. In W. Bridel, P. Markula, & J. Denison (Éds.), *Endurance running: A socio-cultural examination*, 79–95. Routledge.
- Renault, E. (2019). Théorie de la reconnaissance et négativisme méthodologique. In A. P. Olivier, M. Roudaut, & H. -C. Schmidt, *Nouvelles perspectives pour la reconnaissance : Lectures et enquêtes*, 137-148. ENS éditions.
- Rochedy, R. (2020). L'ultra-trail comme slow sport. Analyse d'un espace de décélération. In F. Lebreton, C. Gibout, & B. Andrieu (Dir.), *Vivre slow : Enjeux et perspectives pour une transition corporelle, récréative et touristique*, 197–223. Presses universitaires de Nancy.
- Soldani, J. (2020). La tactique de l'ethnographe. Questionner les aléas de l'enquête dans un club de baseball professionnel de Taïwan. In Y. Beldame & É. Perera (Dir.), *In situ : Repousser les frontières de l'enquête de terrain*, 65–88. L'Harmattan.
- Suchet, A., & Tuppen, J. (2014). Pratiques fun, aventures sportives et sports de nature. In J.-P. Callède, F. Sabatier, & C. Bouneau (Dir.), *Sport, nature et développement durable*,

388–406. Maison des Sciences de l’Homme d’Aquitaine.

<https://doi.org/10.4000/books.msha.3553>

Thorpe, H. (2016). "My hormones were all messed up": Understanding female runners' experiences of ammenorrhea. In W. Bridel, P. Markula, & J. Denison (Éds.), *Endurance running: A socio-cultural examination*, 163–180. Routledge.

Winkin, Y. (2002). Propositions pour une anthropologie de l’enchantement. In P. Rasse, F. Midol, & F. Triki (Dir.), *Unité-diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, 169-179. L’Harmattan.

Young, J. (1997). The subterranean world of play [1971]. In K. Gelder & S. L. Thornton (Éds.), *The subcultures reader*, 148-156. Routledge.

Zabban, V. (2014). Les enjeux du métajeu. Les pratiques d’un jeu en ligne et leurs médiations. In Atallah M., Nova N., Pellet M., Indermuhle C. (Dir.), *Pouvoirs des Jeux Vidéo*, 21–35. Folio.

Thèses, mémoires et rapports

Barthélémy, M. (1999). *Le marathon de sables : Etude ethnologique et sociologique d’une épreuve multiple*. Thèse de doctorat en Sciences et techniques des activités physiques et sportives. Université Aix-Marseille II.

Blair, E. (2019). *Case Study: Why We Run* [rapport, en ligne]. Consulté à l’adresse :

<https://thedataface.com/case-study/strava-why-we-run>

Bourbillères, H. (2017). *Impacts territoriaux des événements sportifs parisiens (2013-2016) : L’approche par les dynamiques locales*. Thèse de doctorat en Sciences du sport et du mouvement humain. Université Paris Saclay.

- Boutefeu, B. (2007). *La forêt comme un théâtre ou les conditions d'une mise en scène réussie*. Thèse de doctorat en géographie. École normale supérieure Lettres et Sciences Humaines –ENS-LSH Lyon.
- Cardella-Rinfret, G. (2017). *La musique comme outil de préparation mentale chez les athlètes olympiques*. Mémoire de kinésiologie. Université de Montréal.
- Godfirnon, M., & Barnabé, F. (2020). *La Contrainte ludique De l'OuLiPo au jeu vidéo*. Mémoire de master en langues et lettres françaises et romanes. Université de Liège.
- Hobbs, N. (2020). *ATRA : Spring 2020 Trail Runner Survey Results* [rapport, en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://trailrunner.com/trail-news/spring-2020-trail-runner-survey-results/#:~:text=How%20many%20days%20per%20week,run%20more%20than%2050%20miles>.
- ITRA. (2020). *Infographie trail running* [rapport, en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://itra.run/documents/Infographics/FR-ITRA-Trail-Running-Infographics-2020.pdf>
- Kapp, S. (2013). *L'immersion fictionnelle collaborative. Une étude de la posture d'engagement dans les jeux de rôles grandeur nature*. Thèse de doctorat en sociologie. École des hautes études en sciences sociales.
- Koster, R. (2013). *Le jeu vidéo comme manière d'être au monde. Socio-anthropologie de l'expérience vidéoludique*. Thèse de doctorat en sociologie. Université Paris 1 Sorbonne.
- Labie, C., & Gatel, J.-F. (2010). *État des lieux et diagnostic de la fréquentation touristique sur trois sites du parc naturel Régional de Chartreuse* [rapport]. Mountainwilderness [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://www.mountainwilderness.fr/IMG/pdf/rapport_etude_md_en_chartreuse.pdf
- Lancelevé, S. (2017). *Représentation et enjeux de la pratique du trail running en France*. Mémoire de master en communication. Institut d'études politiques de Lyon, Université Lyon II.

- Le Lay, S. (2020). *Destins du jouer et du travail à l'ère du management distractif*. Thèse d'habilitation à diriger des recherches en sociologie. Université Aix-Marseille.
- Lefèvre, B., & Raffin, V. (2023). *Les pratiques physiques et sportives en France. Résultats de l'enquête nationale 2020 menée par le ministère chargé des sports et l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP)* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://injep.fr/publication/les-pratiques-physiques-et-sportives-en-france/>
- Lenoir, C., & Simon, A. (2015). *PNR de Chartreuse : Un coeur rural sous influence urbaine*, 37 [rapport]. Insee, Analyses Rhône-Alpes [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1379799>
- Levant, C. (2015). *Le voyage initiatique des héros mythiques, de L'Odyssee à Star Wars*. Mémoire de master métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation. Université de Lille.
- Massardier, V., & Vasquez, H. (2019). *Les stratégies d'organisation des courses « hors stade » : Un enjeu clé pour le développement du running*. Sports Eco, Direction des Sports –Bureau de l'économie du sport [rapport, en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.sports.gouv.fr/sites/default/files/2023-01/note-d-analyse-n-17-les-strat-gies-d-organisation-des-courses-hors-stade-un-enjeu-cl-pour-le-d-veloppement-du-running-3292.pdf>
- Moraldo, D. (2017). *Les sommets de l'excellence. Sociologie de l'excellence en alpinisme, au Royaume-Uni et en France, du XIXe siècle à nos jours*. Thèse de doctorat en sociologie. École normal supérieure de Lyon, Université de Lyon.
- Morissette, J.-F. (2010). *Le jeu dans la sociologie : Du phénomène au concept*. Thèse de doctorat en sociologie. Université du Québec à Montréal.

Parc naturel régional de Chartreuse (2018). *Projet de charte 2020 -2035* [rapport, en ligne].

Consulté à l'adresse : https://www.parc-chartreuse.net/content/uploads/1_charte_pnr_chartreuse.pdf

Penttilä, K. (2018). *History of Escape Games. Examined through real-life-and digital precursors and the production of Spygame*. Mémoire de master en sciences de l'art. University of Turku.

Pépy, É.-A. (2008). *Espace sacré, espace profane : Le territoire de la Grande Chartreuse : fin XVIe siècle –fin XVIIIe siècle*. Thèse de doctorat en histoire. Université Grenoble-Alpes.

Pfister, V. (2021). *Les spécificités de l'entraînement au féminin*. Mémoire DU trail. Université Grenoble-Alpes.

Run Repeat. *The State of Running 2019* [rapport en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://runrepeat.com/state-of-running>

Références issues du terrain d'enquête

Agefotostock. (s. d.). Monastery of La Grande Chartreuse, lately visited by Queen Victoria.

Agefotostock [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.agefotostock.fr/age/fr/informations-photo/monastere-grande-chartreuse-recents-visite-reine-victoria-saint-pierre-chartreuse-france-gravure-illustrated-london-nouvelles-volume-90/DAE-B8010301>

Algeo, M. (2014). *Pedestrianism: When watching people walk was America's favorite spectator sport*. Chicago Review Press.

Alix, V., & Le Roy, A. (2014). Raid La Barkley : Les rescapés. *Intérieur Sport, Canal +*.

Anonyme (2019). La Diagonale des Fous est, pour vous, la course la plus mythique de l'ultra-trail. *L'Équipe*. Consulté à l'adresse : <https://www.lequipe.fr/Adrenaline/Ultra->

[trail/Actualites/Consultation-la-barkley-est-elle-la-course-la-plus-mythique-de-l-ultra-trail/1005625](#)

Anonyme (2020). Course aux records. *Nature Trail*, 40.

ATRA. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://trailrunner.com/>

Autissier, I. (2016). *Soudain, seuls*. Le Livre de poche.

Berg, A., & Delfosse, A. (2020). *Les finisseurs : La Barkley racontée*. Mons Éditions.

Berg, F. (2020). Anton Krupicka, le statut de la liberté. *Nature Trail*, 39, 42-47.

Besson, D. (2023, juin 20). Cinq personnes terminent la Chartreuse Terminorum, une première. *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.lequipe.fr/Ultra-trail/Actualites/Cinq-personnes-terminent-la-chartreuse-terminorum-une-premiere/1403794>

Bidot, L. (2001). *L'Histoire de La Grande Chartreuse en BD*. Glénat.

Bousseau, F. (2013, juillet 9). ITRA, les premières conclusions sont en ligne. *Trails Endurance Mag* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.trails-endurance.com/actus-trail/itra-les-premieres-conclusions-devraient-faire-causer>

Bousseau, F. (2022, août 23). UTMB : 8 chiffres clés pour 2022. *Trails Endurance Mag* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.trails-endurance.com/actus-trail/utmb-8-chiffres-cles-2022>

Brossard, F. (2014, juin 24). ITRA : Ambiance Tontons Flingueurs dans le monde du trail ! *Runners.fr* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://runners.ouest-france.fr/itra-ambiance-tontons-flingueurs-dans-le-monde-du-trail/>

CactusAdmin. (2018, octobre 9). *Barkley Marathons Finish Stats – Cactus to Clouds* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://cactustoclouds.com/2018/10/09/barkley-marathons-finishers/>

Camus, A. (1945). *Le mythe de Sisyphe*. Gallimard.

- Cartusiana (s.d.). *Geschiedenis van de kartuizerorde in de Nederlanden*. Consulté à l'adresse : <http://cartusiana.org/>
- Cassan A., Riou V. (2021). Cet homme organise les courses les plus folles. Rencontre avec Lazarus Lake, le créateur de la Barkley. *The Running Heroes Society*, 10, 19-37.
- Chartreuse Backyard Ultra. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.chartreusebackyard.fr/b/>
- Chartreuse Terminorum (2023). In *Wikipédia* [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://fr.wikipedia.org/wiki/Chartreuse_Terminorum
- Chevignard, G. (2017). *Tor des Géants : Trail Ultime*. Independently published.
- Collectif Les genoux dans le GIF. (2019). Rangez vos baskets, restez dans votre bibliothèque. *Point de côté*, 121.
- Corge, A. (2021, mai 26). 'L'essentiel, c'est de participer'. *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.lequipe.fr/Tous-sports/Article/Les-grandes-phrases-du-sport-1-6-pierre-de-coubertin-l-essentiel-c-est-de-participer/1094073>
- Courtney Dauwalter. (2023). In *Wikipédia* [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Courtney_Dauwalter&oldid=205705705
- Cugnier, S. (2021, octobre 15). « Je m'entraînais dur pour être juste médiocre... » : Qui est Lazarus Lake ? *Ouest-France.fr* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/sport/running/portrait-qui-est-gary-cantrell-dit-lazarus-lake-truculent-tortionnaire-de-l-ultra-running-9fc537e0-2cf4-11ec-9285-f388b2ea32b0>
- D'Auriac, J.-B. (2014). *Les Alpes et la Grande-Chartreuse : Souvenirs de voyages*. Hachette Livre BNF.
- Dalida, Barnel, J., & Jouveaux, M. (1983). *Mourir sur scène* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=NN2mxivM8Bo>

Delagneau, L. (2022, janvier 28). En colère, les commerçants de Saint-Pierre-de-Chartreuse réclament l'ouverture des remontées mécaniques. *actu.fr* [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://actu.fr/auvergne-rhone-alpes/saint-pierre-de-chartreuse_38442/en-colere-les-commerçants-de-saint-pierre-de-chartreuse-reclament-l-ouverture-des-remontees-mecaniques_47763225.html

Diagonale des Fous–Trail de Bourbon–Mascareignes–Zembrocal Trail. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.grandraid-reunion.com/francais/>

Dortier, J.-F. (2016). *Après quoi tu cours ? : Enquête sur la nature humaine*. Sciences humaines éditions.

Duyck, A. (2019, août 23). À Chamonix, des montagnards excédés par les traileurs. *Le Monde.fr* [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2019/08/23/a-chamonix-des-montagnards-excedes-par-les-traileurs_5502098_4500055.html

Étymologie de « course ». In *CNRTL* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.cnrtl.fr/etymologie/course>

Événements UTMB World Series. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://utmb.world/fr/utmb-world-series-events>

Excalibur. (2023). In *Wikipédia* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Excalibur&oldid=203724082>

Extrême Pic'hard. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.lespichard.com/general-6-1>

Fastest Known Time. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://fastestknowntime.com/>

Fédération des Parcs naturels régionaux de France (2016, janvier 22). *Qu'est-ce qu'un Parc naturel régional ?* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.youtube.com/watch?v=mJSmyyHZxyw>

Fédération française d'athlétisme (2009). *Cahier des charges à label trail*. Fédération française d'athlétisme [en ligne]. Consulté à l'adresse :

http://www.athle.fr/Reglement/cahier_des_charges_trail2009.pdf

Fédération française d'athlétisme (2022). *Règlementation des manifestations running* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

http://www.athle.fr/Reglement/cahier_des_charges_trail2009.pdf

Fédération française d'athlétisme. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.athle.fr/>

Festival des Templiers. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.festivaldestempliers.com/courses/templiers/>

Fraioli, B. (2017, septembre 3). À Chamonix, l'UTMB plus fort que le ski. *SportBusiness*.

Club [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://sportbusiness.club/a-chamonix-lutmb-plus-fort-que-le-ski/>

France tv sport (2015, avril 26). Ultratrail : La Barkley, course la plus dure au monde. *France*

TV [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=Mfh9LNK5IjU>

France 3 (2021, mai 26). Rivière sauvage Guiers mort Chartreuse. *Destination Auvergne*

Rhône-Alpes. Consulté à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=6KjOhe58c5M>

Francis, A. (2019, décembre 8). The man who inspired the name 'Barkley Marathons' dies at

70. *Canadian Running Magazine* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://runningmagazine.ca/trail-running/the-man-who-inspired-the-barkley-marathons-name-dies-at-70/>

Furtaw, F. E. (2010). *Tales From Out There: The Barkley Marathons, The World's Toughest Trail Race*. CreateSpace Independent Publishing Platform.

Garcin, T. (2019, juin 11). La Terminorum, un monstre qui reste à apprivoiser [en ligne].

Consulté à l'adresse : <https://www.ledauphine.com/isere-sud/2019/06/11/la-terminorum-un-monstre-qui-reste-a-apprivoiser>

Grand Raid des Pyrénées. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.grandraidpyrenees.com/fr/>

Grand-Duc –Trail de Chartreuse. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.grandduc.fr/>

Gröning, P. (2005). *Le Grand silence* [en ligne]. Consulté à l'adresse : [http://film-](http://film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/18459_1)

[documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/18459_1](http://film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/18459_1)

Guéant, J., & Sanchez, C. (2017, juin 3). La Chartreuse Terminorum, un ultra trail français aussi difficile que la mythique Barkley. *France 3 Auvergne-Rhône-Alpes* [en ligne].

Consulté à l'adresse : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/isere/chartreuse-terminorum-ultra-trail-francais-difficile-que-mythique-barkley-1266461.html>

Guide des Trails. *Calendrier Trails 2020 et challenges de Trail, mais aussi les*

marathons 2020 et les Swimruns 2020 [en ligne]. Consulté à l'adresse : <http://guide-des-trails.com/>

Hawker, L., & Lefief, J.-P. (2018). *Voyage au bout de l'endurance*. Guérin éditions Paulsen.

Henn, C. (2011). *The Virgin and The Veteran*. CreateSpace Independent Publishing Platform.

Henn, C. (2017). *Danger Beyond The Yellow Gate*. CreateSpace Independent Publishing Platform.

- Heppoko runner (Réalisateur). (2019, septembre 14). *UTMB (L'Ultra-trail du Mont-Blanc) 2019 OPENING / 'Conquest of Paradise' by Vangelis* [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=zVwDQva_ROM
- Herbelot, N. (2022, avril 30). Michael Horvath, cofondateur de Strava : « On vise un milliard d'utilisateurs ». *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.lequipe.fr/Cyclisme-sur-route/Article/Michael-horvath-cofondateur-de-strava-on-vise-un-milliard-d-utilisateurs/1329911>
- Heuzé, M., & Thibaut, V. (2022, juin 6). Les faluchards, l'organisation étudiante qui sent le soufre. *Slate.fr* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.slate.fr/story/228124/secrets-faluche-tradition-etudiants-baptemes-serments-maitres-bizutage>
- Iltis, A. (2014). *The Barkley Marathons: The Race That Eats Its Youngs* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.netflix-news.com/nouveautes/the-barkley-marathons-the-race-that-eats-its-young/>
- Infinity Trail. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://infinitytrail.fr/>
- INPI.fr. Site officiel. Consulté à l'adresse : <https://www.inpi.fr/>
- ITRA –International Trail Running Association. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://itra.run/>
- Jornet, K., & Confuron, A. (2012). *Courir ou mourir : Le journal d'un sky-runner*. Outdoor Éditions.
- Jornet, K., & Confuron, A. (2013). *La frontière invisible*. Outdoor Éditions.
- Jornet, K., & Hurtado, B. (2018). *Summits of my life : Rêves et défis en montagne*. Flammarion.
- Jurek, S., Friedman, S., & Lefief, J.-P. (2015). *Eat & run : Mon improbable ascension jusqu'au sommet de l'ultramarathon*. Éditions Guérin.

Jurek, S., Jurek, J., & Bonnot, C. (2019). *Nord : 3500 kilomètres, 46 jours sur l'Appalachian trail*. Arthaud.

Kilian Jornet. In *Wikipédia* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=K%C3%ADlian_Jornet&oldid=205663866

King, S. (1989). *Marche ou crève : Roman* (F.-M. Watkins, Trad.). Albin Michel.

Kunckler, F. (2020, août 11). Trail : Les autres courses atypiques de Lazarus Lake, le créateur

de la Barkley Marathon. *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.lequipe.fr/Adrenaline/Ultra-trail/Actualites/Trail-les-autres-courses-atypiques-de-lazarus-lake-le-createur-de-la-barkley-marathon/1133035>

Kunckler, F. (2021, août 25). Ce que l'on sait des circonstances de l'accident mortel survenu

lors de l'UTMB. *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.lequipe.fr/Adrenaline/Ultra-trail/Actualites/Ce-que-l-on-sait-des-circonstances-de-l-accident-mortel-survenu-lors-de-l-utmb/1280435>

Kunckler, F. (2022, mai 9). Le marathon des sables, une des courses les plus dures du

monde ? *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.lequipe.fr/Adrenaline/Aventure/Actualites/Le-marathon-des-sables-une-des-courses-les-plus-dures-du-monde/1325058>

L'Échappée Belle. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.lechappeebelledonne.com/>

L'Hermitte, S. (2018). Regarder les hommes tomber, personne n'est venu à bout de ce trail de

300 kilomètres, la « Chartreuse Terminorum ». *XXI, Les Furieux du Sport*.

La Montagn'Hard. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.montagnhard.com>

Lagneux, B. (2019, novembre 6). Chartreuse Terminorum, destination abandon. *Vidéo*

Dailymotion –Le Dauphiné libéré [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.dailymotion.com/video/x7nnp93>

Lagneux, B. (2022). *Chartreuse Terminorum : Plongez dans l'enfer d'une course que*

personne ne finit [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.ledauphine.com/sport/2022/06/22/isere-chartreuse-terminorum-plongez->

[dans-l-enfer-d-une-course-que-personne-ne-finit?fbclid=IwAR3xNI8L-](https://www.ledauphine.com/sport/2022/06/22/isere-chartreuse-terminorum-plongez-dans-l-enfer-d-une-course-que-personne-ne-finit?fbclid=IwAR3xNI8L-)

[EtizOZO7YHVqsS4vvg_vx3xzLvevKq4XFJZQ1WegTIVqyuoghU](https://www.ledauphine.com/sport/2022/06/22/isere-chartreuse-terminorum-plongez-dans-l-enfer-d-une-course-que-personne-ne-finit?fbclid=IwAR3xNI8L-EtizOZO7YHVqsS4vvg_vx3xzLvevKq4XFJZQ1WegTIVqyuoghU)

Lagneux, B. (2023, juin 28). Chartreuse Terminorum : Les larmes, la douleur puis l'exploit...

Au cœur de la course la plus dure au monde. *Le Dauphiné libéré* [en ligne]. Consulté à

l'adresse : [https://www.ledauphine.com/sport/2023/06/28/isere-video-chartreuse-](https://www.ledauphine.com/sport/2023/06/28/isere-video-chartreuse-terminorum-les-larmes-la-douleur-puis-l-exploit-revivez-la-course-la-plus-dure-au-)

[terminorum-les-larmes-la-douleur-puis-l-exploit-revivez-la-course-la-plus-dure-au-](https://www.ledauphine.com/sport/2023/06/28/isere-video-chartreuse-terminorum-les-larmes-la-douleur-puis-l-exploit-revivez-la-course-la-plus-dure-au-)

[monde](https://www.ledauphine.com/sport/2023/06/28/isere-video-chartreuse-terminorum-les-larmes-la-douleur-puis-l-exploit-revivez-la-course-la-plus-dure-au-monde)

Lansing, A., & al. (1959). *Endurance : Shackleton's incredible voyage*. McGraw-Hill.

Laugier, J. (2017, juin 1). Et si la Chartreuse Terminorum était la course la plus dure au

monde ? *www.20minutes.fr* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

[https://www.20minutes.fr/lyon/2078247-20170601-barkley-francaise-si-chartreuse-](https://www.20minutes.fr/lyon/2078247-20170601-barkley-francaise-si-chartreuse-terminorum-course-plus-dure-monde)

[terminorum-course-plus-dure-monde](https://www.20minutes.fr/lyon/2078247-20170601-barkley-francaise-si-chartreuse-terminorum-course-plus-dure-monde)

Laugier, J. (2023, juin 19). Cinq traileurs (et mutants) sont venus à bout de la Chartreuse

Terminorum. *www.20minutes.fr* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.20minutes.fr/sport/4041889-20230619-ultra-trail-incroyable-premiere-cinq->

[mutants-venus-bout-chartreuse-terminorum-moins-80-heures](https://www.20minutes.fr/sport/4041889-20230619-ultra-trail-incroyable-premiere-cinq-mutants-venus-bout-chartreuse-terminorum-moins-80-heures)

Le Dernier Homme Debout. Site officiel. Consulté à l'adresse :

<https://ledernierhommeдебout.run/>

Le dernier survivant. Site officiel. Consulté à l'adresse : <https://www.lederniersurvivant.ch>

- Le Dru, M. (2019, août 29). Chamonix : Un participant sur deux à l'UTMB vient d'un pays étranger. *Le Dauphiné Libéré* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.ledauphine.com/actualite/2019/08/29/chamonix-un-participant-sur-deux-a-l-utmb-vient-d-un-pays-etrange>
- Le marathon de Paris 2019 en quelques chiffres*. (2019, novembre 22). *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.lequipe.fr/Coaching/Running/Actualites/Le-marathon-de-paris-2019-en-quelques-chiffres/1009485>
- Leconte, P. (Réalisateur). (2005, 1979). *Les bronzés font du ski*. StudioCanal vidéo.
- Lefebvre, U. (2018). *Guide de la montagne : L'alpinisme en liberté*. Éditions Paulsen.
- Lefief, J.-P. (2018). *La folle histoire du trail*. Éditions Paulsen.
- Les Amis du Parc de Chartreuse. (s. d.). *Marchons avec Rousseau* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.amis-chartreuse.org/admin/archives-internes/patrimoine/2012/marchons-avec-rousseau.html>
- Limacher, R. « Barkley scRitch ». (2019). *The Why of The Barkley*: Independently published.
- Loriol, M., & Colin, F. (s. d.). Le trail : Pourquoi ça cartonne ? <https://www.femina.fr> [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.femina.fr/article/le-trail-pourquoi-ca-cartonne>
- Lowell, J., & Mortimer, P. (Réalisateurs). (2020). *The Dawn Wall*. Netflix.
- MacNab, T. (1983). *La Grande course de Flanagan* (J. Polanis, Trad.). Éditions Robert Laffont.
- Marathon des sables. Site officiel. *Deux reportages TV à ne pas manquer* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.marathondessables.com/fr/actualite/deux-reportages-tv-ne-pas-manquer-15>
- Marathons de Barkley. (2023). In *Wikipédia* [en ligne]. Consulté à l'adresse : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Marathons_de_Barkley&oldid=203732699

- Marmonier, B. (2020, septembre 4). Xavier Thévenard : « C'est la première année que je vis de mon sport ». *L'Équipe* [en ligne]. <https://www.lequipe.fr/Adrenaline/Ultratrail/Actualites/Xavier-thevenard-c-est-la-premiere-annee-que-je-vis-de-mon-sport/1167900>
- Martin Mikloš (2013). *Kilian Jornet – Summit of my life – Matterhorn 2013* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=rDV1j0SZMZI>
- Massey, A. (2016, septembre 26). *72 Year Old Ultra Marathon Runner Takes On The Western States 100 / Thirty Hours*. OutsideWatch [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=OutCwU-57mc>
- MaXi-Race du lac d'Annecy. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.maxi-race.org/fr/france/>
- McCoy, H., & Duhamel, M. (2010). *On achève bien les chevaux*. Gallimard.
- McDougall, C. (2012). *Born to run* (J. –P. Lefief, Trad.). Éditions Guérin.
- Menjot, P., & Scherrer, G. (s. d.). 'À force d'entraînement, on finit par normaliser cette souffrance' : Jornet-Bardet, rencontre entre deux champions. *L'Équipe* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.lequipe.fr/Tous-sports/Article/Quand-romain-bardet-et-kilian-jornet-echangent-sur-le-sport/1390903>
- Morath, P., & Torreton, P. (2016). *Free to run*. Jour 2 fête.
- Morin, J. (2023, juin 18). « La Chartreuse Terminorum sera plus dure l'année prochaine » : Un monstre bientôt vaincu... Mais prêt à évoluer. *Le Dauphiné Libéré* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.ledauphine.com/sport/2023/06/18/on-va-pouvoir-la-faire-encore-plus-dure-la-chartreuse-terminorum-bientot-vaincue-et-prete-a-evoluer>
- Morin, J., & Lagneux, B. (s. d.). Ultra trail. Revivez une Chartreuse Terminorum record, achevée après 51 heures de course. *Le Dauphiné Libéré* [live, en ligne]. Consulté à

l'adresse : <https://www.ledauphine.com/sport/2022/06/16/la-chartreuse-terminorum-est-de-retour-suivez-la-course-la-plus-dure-de-france>

Murakami, H. (2009). *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* (H. Morita, Trad.). Belfond.

Parc naturel régional de Chartreuse (2021, juin 1). *Réserve des Hauts de Chartreuse, la nature en partage* [en ligne] Consulté à l'adresse :

<https://www.youtube.com/watch?v=JupdRZv5AIU>

Paturel, M. (2018, février 20). Chartreuse Terminorum : Absurde ou terriblement symbolique ? *Mary Mary Run Run* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://marymaryrunrun.com/2018/02/20/chartreuse-terminorum-absurde-ou-terriblement-symbolique/>

Raidlight Winter Trail 2023. Site officiel. Consulté à l'adresse :

<https://www.chartreusewintertrail.fr/raidlight-winter-trail-2023/>

« Récit » : Etymologie de RÉCIT. (s. d.). *CNRTL* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.cnrtl.fr/etymologie/r%C3%A9cit>

RTS.ch (2015, mai 22). Yukon, la quête sauvage. *Rts.ch* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.rts.ch/emissions/passe-moi-les-jumelles/6803889-yukon-la-quete-sauvage.html>

Schmitt, R. (2020). Obsessions. *Point de côté*, 34-49.

Self-transcendence 3100 Mile Race. (2023). In *Wikipédia* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Self-transcendence_3100_Mile_Race&oldid=204516019

Serra Mateu, J. (2020). *Inside Kilian Jornet* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://www.kilianjornet.cat/fr/inside>

Sillitoe, A. (1999). *La solitude du coureur de fond*. Éditions du Seuil.

Spragg, I. (2016). *Running's Strangest Tales: Extraordinary but True Tales from over Five Centuries of Running*. Portico.

Strava. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.strava.com/?hl=fr-FR>

Swiss Peaks Trail. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://swisspeaks.ch/360k/>

Tamini, N. (1997). *La saga des pédestriens : La grande histoire de la course à pied*. Edior.

Tennessee. (2023). In *Wikipedia* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Tennessee&oldid=1160590570>

Terray, L., & Rufin, J. –C. (2017). *Les Conquérants de l'inutile*. Éditions Paulsen.

Töpffer, R. (2005). *Voyage à la grande Chartreuse*. La Découverte.

Trail. (2022). In *Wiktionnaire* [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://fr.wiktionary.org/w/index.php?title=trail&oldid=31119807>

Ultrafendu. (s. d.). Ki Kon Est... Ultrafendu, c'est quoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce que

l'ultrafond ? Collectif Ultrafendu [en ligne]. Consulté à l'adresse :

http://ultrafendu.free.fr/Kikon_est.php

Ut4M. Site officiel. Consulté à l'adresse : <https://ut4m.fr/fr>

UTMB World Series. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://utmb.world/fr/sports-system>

UTMB® for the Planet. Site officiel [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://valdaran.utmb.world/utmb-for-the-planet>

Visions de Trail (2019). Il remporte la Chartreuse Backyard Ultra 2019 –Hors-Série #1.

Visions de Trail [en ligne]. Consulté à l'adresse :

<https://soundcloud.com/visionsdetrail/il-remporte-la-chartreuse-backyard-ultra-2019-maxime-gauduin-hors-serie-1>

Ward, T. (2019, avril 11). Marathons de Barkley : Qui est Lazarus Lake, l'inventeur. *The Red Bulletin* [en ligne]. Consulté à l'adresse : <https://www.redbull.com/fr-fr/theredbulletin/marathons-barkley-lazarus-lake>

THÈSE présentée par :**Simon LANCELEVÉ****Quêtes de résonance dans un jeu d'endurance radical :
la Chartreuse Terminorum**

Résumé : La thèse porte sur les coureurs de la Chartreuse Terminorum. Course à pied radicale que personne n'avait finie à l'aube de ce travail. De 2019 à 2022, nous avons mené une ethnographie pour comprendre leurs manières d'agir. Ce suivi longitudinal (n=9) nous a peu à peu orienté vers la question de la vie bonne. L'épreuve émerge alors tel un jeu total, fort de promesses de résonance, perçues comme un accès à cette vie bonne (Rosa, 2018). Les résultats montrent que ces promesses répondent à des quêtes, liées à des dispositions. Le tout dessine des cartes cognitives qui mettent en jeu les coureurs de différentes manières. Quatre styles, inspirés de Bartle (1996), font ainsi surface : le convivial, le jusqu'au-boutiste, le performeur et le découvreur. Si chacun adopte un style dominant, les résultats montrent des changements au gré des situations. D'eux découlent des expériences résonantes. À l'inverse d'études antérieures, l'athlète n'est plus ici cantonné à des catégories et à des motifs figés. Chaque parcours traduit une série de recompositions, qui lui confère sa singularité et sa cohérence. De cette façon, la thèse éclaire des paradoxes et des engagements pluriels.

Mots-clés : trail-running ; jouer ; résonance ; vie bonne ; styles de joueur

Summary: The thesis focuses on the runners of the Chartreuse Terminorum. At the beginning of this research, no one had finished this radical race. From 2019 to 2022, we led an ethnographic study to understand and explain the ways of acting of these people, through a socio-anthropological approach. The follow-up of nine runners entailed the emergence of the 'good life' theory. The race is seen as a total game, with promises of resonance, perceived as access to this 'good life'. The results show that these promises respond to quests, linked to dispositions. Everything draws cognitive maps that involve runners in different ways. Four styles emerged (the friendly/the diehard/the performer/the discoverer), inspired by Bartle (1996). If everyone adopts a dominant style, results show adaptations according to situations that generate experiences of resonance. Contrary to previous research, athletes are not limited to fixed categories and patterns. Each trajectory translates series of recompositions, giving its singularity and consistency. Consequently, this thesis highlights paradox and plural commitments.

Keywords: trail running; play; game; resonance; good life; player styles